



LEGENDE ET VERITE

UN AUTRE REGARD SUR LES SALONS LITTERAIRES
DE MADAME DE RAMBOUILLET, DE LA VICOMTESSE D'AUCHY,
DE MADEMOISELLE DE SCUDERY ET SUR LEURS FAMILIERS,
A TRAVERS LE PRISME DES LETTRES DES CONTEMPORAINS.

THESE DE DOCTORAT PRESENTEE AU DEPARTEMENT DE FRANÇAIS
DE L'UNIVERSITE D'ADELAÏDE PAR BARBARA KRAJEWSKA

JANVIER 1988

annulé 23^e jan 1988

ERRATA

Page 88.

"Avoine". Il s'agit de la prononciation correcte du mot.
Voici le passage in extenso: "Un autre (gentilhomme) en parlant à elle hésita longtemps sur le mot d'avoine, aveine, avene. 'Avoine, aveine, avene, dit-il, de par tous les diables! on ne sait comment parler céans'" (Tallemant, "Historiettes", II, p.305).

Page 347, note 125.

"...(plusieurs précieuses) ont un homme d'esprit, pauvre et malheureux, auquel elles donnent un dîner par semaine, et un habit par an, et le font travailler tout leur saoul sur toutes les pensées qui leur tombent dans l'esprit" ("La Prétieuse", éd. E. Magne, vol.1, p.90).

Page 423, ligne 22.

"Un homme moins glorieux que"

Page 442, note 72.

Mme du Plessis-Bellière

Page 560.

Le "Grand Cyrus" est une histoire persane.

TABLE DES MATIERES

	Page
1) Résumé	II
2) Statement	V
3) Acknowledgements	VI
4) Introduction	1
5) Chapitre I. Le salon de Madame de Rambouillet	31
6) Chapitre II. Le salon de la vicomtesse d'Auchy	277
7) Chapitre III. Le salon de Mademoiselle de Scudéry	413
8) Conclusion, ou plutôt quelques idées finales	565
9) Appendice	571
10) Bibliographie	580

RESUME

La présente thèse comprend six unités. L'introduction évoque l'univers des lettres au XVIIe siècle et la condition de la femme à l'époque, donne un aperçu sur les salons précieux, sur l'honnête homme et ses moeurs.

Le chapitre premier, consacré au salon de Mme de Rambouillet, apporte des détails sur l'hôtel même, évoque deux querelles littéraires de la coterie - celle des "Supposés" et celle de "Job" et d'"Uranie" - et cherche à illustrer la philosophie du lieu à travers les personnages qui influencèrent son esprit: Mme de Longueville, Condé, Mme de Sablé, Malherbe, Racan, Chapelain. La querelle du "Cid" occupe une large partie du chapitre, les lettres révélant quelques détails essentiels sur la contestation. D'autres familiers apparaissent: G. de Scudéry, Vaugelas, les marquis de Rambouillet et de Pisani, Mlle Paulet, Julie d'Angennes, Montausier, Voiture, Godeau et d'autres intimes moins marquants. Le chapitre évoque ensuite les activités du lieu, dont les séjours de la coterie à la campagne. La présence de Mlle de Scudéry dans le salon et les liens unissant la cabale à Balzac et à l'hôtel de Clermont complètent le récit qui s'achève sur une analyse du caractère de Mme de Rambouillet - incluant un paragraphe sur sa correspondance et un autre sur ses enfants - et du salon même.

Le deuxième chapitre portant sur le salon de la vicomtesse d'Auchy débute par l'évocation de ses amours avec Malherbe et nous familiarise ensuite avec la Vicomtesse avant de pénétrer dans son salon et d'en présenter les habitués (Pagan, Habert, d'Aubignac, de Retz, Mlle de Gournay). Suivent des observations sur la ruelle et sa présidente dans l'optique des bienséances de l'époque et de l'honnêteté classique en général ("L'honnête femme" - Du Bosc; "Galatée"- della Casa; "Les Homélies"- Maucors). Un parallèle entre le salon de Mme d'Auchy et celui de Mme de Rambouillet introduit la partie du chapitre qui évoque les amis de la "chambre bleue", devenus intimes du salon de la Vicomtesse: Mme de Sablé, Mme Des Loges, Conrart, Voiture. Suivent des appréciations de Balzac et de Chapelain sur le salon et sur sa maîtresse, ainsi que la défense de celle-ci entreprise par Vertron et Marguerite Buffet. Le chapitre s'achève sur une analyse du langage précieux à partir d'une lettre de Mme de La Fayette et sur la présentation de l'évolution de la langue des honnêtes gens à travers le XVIIe siècle.

Voici les points essentiels du chapitre III sur le salon de Mlle de Scudéry: 1) les origines et la jeunesse de Madeleine; 2) le début de sa vie à Paris et la coopération littéraire avec son frère; 3) le séjour à Marseille et la rencontre avec la préciosité locale; 4) les rapports de Mlle de Scudéry avec des amis rencontrés chez Mme de Rambouillet avant la Fronde (Méré, Chapelain, Sarasin, Conrart, Mlle Robineau); 5) les débuts du salon; 6) la poussée des allégories inventées par Mlle de Scudéry et développées par ses amis; 7) récréations de la cabale à la campagne; 8) les premières

dissensions de la coterie; 9) ses activités littéraires autour des animaux et autour de la philosophie de Descartes; 10) quelques amis du lieu dont Isarn; 11) Athis, ses discussions littéraires, Conrart; 12) d'autres familiers et leurs activités: l'apogée des allégories de la Carte de Tendre et des spéculations sur l'amour platonique (flirt galant, lettres de Sapho à Cartésie sur l'amour, "Placet des Amants contre les Filoux", "Réponse des Filoux à la Requête des Amants", les Almanachs d'Amour, la journée des madrigaux, les lectures, la langue du lieu); 13) l'affaire de Fouquet; 14) l'emprisonnement et le caractère de Pellisson; 15) Scarron; 16) les amours de Pellisson et de Sapho; 17) une étude de la personnalité de Sapho; 18) le crépuscule du "Samedi": l'élection de G. Boileau à l'Ac.F., la supercherie de Ménage autour de 3 madrigaux (Raincy, Ménage/Tasse, Guarini), la "Ménagerie" de Costar, le prix d'éloquence fêté dans le salon. Le chapitre prend fin sur l'amitié telle qu'elle fut conçue et pratiquée par Sapho.

La conclusion précède l'appendice qui évoque enfin la correspondance de Sapho avec Ch. Genest, Mérigène et Sibylla Ursula Herzogin von Braunschweig-Lüneburg.

La limite de 350 mots est, certes, dépassée mais l'étendue du sujet de cette thèse n'a pu me permettre un résumé plus succinct.

STATEMENT

I, the undersigned, declare that this thesis contains no material which has been accepted for the award of any other degree or diploma in any University and that, to the best of my knowledge and belief, the thesis contains no material previously published or written by another person, except where due reference is made in the text of the thesis; and that I consent to the thesis being made available for photocopying and loan if applicable if accepted for the award of this degree (Ph.D.).

Barbara Krajewska

Adelaide, January, 1988.

ACKNOWLEDGEMENTS.

This thesis could never have been born without the more than generous spiritual complicity in the project, granted by my husband Andrzej Górajek. I therefore thank him for his total solidarity, for the enormous amount of time devoted to caring for our two children, one of whom was born at the time I started work on the thesis, exactly three years ago. I thank my husband for understanding the necessity for me to work in Paris for six months in two periods, which meant for him being both mother and father of our sons - one of whom was only one year old at the time - without any help from anybody, while successfully carrying on his own rich professional life. In spite of all these impossible circumstances, he succeeded nevertheless to save the absolute happiness of our two children and to protect them from any suffering which such an unbearable situation could have caused. I thank him for not allowing the everyday existence to collapse, thanks to his generosity to take all these responsibilities entirely upon himself, while I was totally absorbed by my Ph.D. research and work at the University, wishing to submit the thesis on time. I thank him for his willingness to stay in the shade any time when this was required by the circumstances, to understand my need for loneliness and therefore to be always ready both to "disappear" and to "be there" whenever I

needed him. I also thank my husband for his friendship at all these times when I did not deserve it.

These few words will never reflect the full truth of his modesty and of his generosity, but I do insist on expressing these feelings here, knowing that he is expecting no thanks at all.

I offer my thanks to my supervisor, **Mme Nicole Garçon**. Our intellectual togetherness started late and did not last long, but its intensity was so extraordinary that in this unique context, time lost its usual significance. Keeping this souvenir in mind, I thank Mme Garçon for her open-minded acceptance of all my semantic boldness and of the personality of the thesis which I was keen to preserve. I thank her for noting some good points on which I unfortunately and inevitably closed my eyes, entirely absorbed by the content. I thank her very much for all our violent disagreements which became an extremely rich source of inspiration for me, this time opening my eyes. I thank her for her friendly disposition on the occasions when our two totally different personalities were in conflict, and only her wisdom allowed us to still remain friends. She will understand what I mean when I say on one of the pages of the thesis: "Pardonner, c'est essayer de comprendre". Finally, I thank Mme Garçon for all I have learnt from her.

I thank my two sons, **Łukasz** and **Adam**, for following their father's example and for their strength to survive under such circumstances.

I am thankful to my friend who typed this thesis, **Ms. Olga Schubert**. Since she is not a professional typist, and since the French language is to her only a personal passion, I thank her for the spontaneous offer to struggle with this complicated text as well as with her not less complicated new word processor. Her feeling for beauty inspired her to face this challenge in a more esthetical way than I expected. I thank her for her patience to welcome all my frequent modifications necessarily imposed by the nature of the thesis and for her willingness to share with me the pain, the joy and the responsibility of this task.

I thank all those friends, very precious for the thesis, whom I cannot name for many different reasons. They will never know that on many occasions I was the only one to recognize the inspiration they unknowingly and even unintentionally scattered.

I also offer my thanks to Mr Tim Gent who knew how to transform the very uninspiring transfer of my scholarship banknotes, into a warm and friendly human contact.

INTRODUCTION



Le 27 novembre 1657, Mme de La Fayette écrivait à Ménage: "*Je suis accablée de vingt(!) lettres que je viens d'écrire*" (et qui plus est, elle écrivait d'habitude sur une feuille deux fois plus grande que celles qu'on utilisait d'ordinaire). Accablée ou fière? J'opte pour le deuxième qualificatif, le premier n'étant qu'une charmante coquetterie de la signataire qui cherchait à impressionner son correspondant. Comme tout autre membre de la société polie de la France du XVIIe siècle, pittoresquement installée à son écritoire (un cadeau de Mme de Montespan), elle se plaisait, le coeur gai, à décacheter des missives ou bien à en envoyer de belles, souvent "tous les ordinaires". Je fus l'idée que le papier vierge ait jamais pu l'inhiber. Je doute aussi qu'elle ait jamais eu à rester, la plume en l'air, pendant d'interminables minutes de pénible attente, cherchant en vain par quoi commencer, que dire et comment terminer. L'art épistolaire n'est sans doute pas facile, pourtant je ne résiste pas à l'impression qu'au XVIIe siècle, à cette époque sans téléphone, télégraphe, télex et autres télécommunications faciles, les lettres, bien plus utiles qu'aujourd'hui, furent aussi bien plus soignées et leurs scripteurs bien plus appliqués à contenter le correspondant, malgré les tournures sortant rarement des poncifs habituels et s'évadant rarement aussi de la banalité des formules toutes faites. Une érudition choisie, issue de diverses mains, bien soignée dans son expression, souvent - hélas! - purement protocolaire, qui exhibe une société en

pleine mutation avec sa philosophie, sa politique, ses arts et ses anecdotes.

A l'époque, la lettre ne parvient pas seulement à la dignité littéraire, elle devient une douce manie des contemporains qui, inlassablement occupés à tailler leur plume (1), sont prêts à s'en servir à tout moment. Ils adressent souvent leurs paquets à un destinataire collectif, l'indiscrétion des lettres étant au XVIIe ouvertement déclarée et ponctuellement observée même par les plus discrets. N'aimant pas la coutume, Mme de Sévigné reconnut, bon gré mal gré, elle aussi, la force de cette loi. Ayant appris qu'une de ses lettres avait été tenue secrète, elle s'irrita: *"Puisque le monde n'en a point vu, c'est signe que je n'ai point écrit"* (2).

La présentation des lettres est fonction de la fantaisie et du caractère de chacun. On écrit quelquefois in folio lorsqu'on trouve du beau papier qui y invite, le plus souvent néanmoins in quarto. Mme de Coulanges, elle, aime les petites feuilles détachées, son mari se sert de grandes feuilles, d'autres donnent aussi libre cours à leurs caprices des plus désinvoltes.

Souvent le commerce est scrupuleusement réglé et l'envoi de nouvelles devient un impératif catégorique imposant des démarches immédiates. Mme de Sévigné n'hésita jamais à dépêcher un homme à cheval pour qu'il lui apporte quelque lettre de sa fille à la dînée, et à en expédier à toute

1. Dans son "Cyrus", Mlle de Scudéry emploie le verbe "peindre" pour dire "écrire". On n'oubliera pas que le roman nous transporte à l'époque où l'on écrivait avec un pinceau.

2. Mme de Sévigné, "Correspondance", Paris, Gallimard, 1972-1973.

bride un autre pour qu'il porte sa réponse, évitant ainsi le moindre dérèglement de la correspondance. Le message, lui, importait moins. La plume facile relatait quelque mariage, l'âge des époux, la grandeur de la dot ou la longueur de la traîne. Une poignée de jolis riens blottis entre la formule d'appel et la formule de courtoisie, qui, envoyés en guise de témoignage d'affection, ne peuvent prêter à aucune critique.

Mme de Sévigné écrivait à sa fille (de Marseille 26. I.1673), ayant assisté avec le mari de celle-ci à une réception: *"Il y avait une petite Grecque fort jolie; votre mari tournait tout autour. Ma fille, c'est un fripon."* En "dépaquetant" une lettre, on peut s'attendre à tout y trouver: un coup d'innocent mouchardage comme celui-ci, quelque triviale nouvelle de la basse-cour ou la relation d'un événement quelconque qui reste souvent pour le vulgaire une pure énigme tant le scripteur se gausse de la moindre spécification dans son récit, les événements en question étant parfaitement connus de son correspondant. La plume infatigable mande souvent la "une" sensationnelle. *"L'autre jour, M. de Berni, à Versailles, passa par une fenêtre croyant passer par une porte et tomba du premier étage"* (3). Mlle de Fontanges ne brilla pas à son bal dansé en présence du roi. Lors du menuet, ses jambes n'arrivèrent pas comme il fallait, la courante n'alla pas mieux et enfin, elle ne fit plus qu'une révérence. Le lendemain, la moitié de la France sut les péripéties de ses malheureuses pirouettes.

On a souvent appelé le Grand Siècle, le siècle des lettres. Elles deviennent à l'époque une agitation et une

3. Bussy à Mme de Sévigné, 27.I.1672.

occupation si essentielles que l'expression est méritée. Telle nouvelle, telle anecdote, tel événement relatés par différents personnages nous permettent de les surprendre à leur agrément favori et de saisir à travers les pages de leurs lettres l'époque entière, racontée par ceux qui décidèrent de son ton.

Au XVII^e siècle, il était d'usage d'écrire le plus souvent par son secrétaire. Rares étaient les lettres écrites de la propre main du signataire. Le geste prenait ainsi toute sa signification et trahissait un égard particulier que manifestait l'auteur de la missive envers le destinataire. Ménage *"arrosait de ses larmes"* les lettres autographes que lui écrivait Mme de La Fayette. D'autres s'extasiaient bien moins. *"Je ne vous fais point d'excuse du mauvais caractère que sont écrites mes lettres, écrivait Chapelain à Godeau (10.X.1636), pour ne pas vous reprocher le vôtre qui ne vaut pas mieux et il est à croire que vous lirez bien celui-ci puisque vous lisez bien le vôtre."*

Chapelain ne fut pas le seul à connaître les supplices du pénible déchiffrement de l'écriture de tous ces affreux grimoires qui exigent du lecteur une persévérance douloureuse. En ayant fait, moi-même, l'expérience au département des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Paris, je tiens à témoigner aux victimes de ces attentions particulières ma plus grande admiration.

"Le lundi est le jour qu'on écrit en France", disait le comte d'Avaux à Voiture (4). Je dis le lundi et aussi tous les autres jours de semaine. Rien n'en absout. Puisqu'on aime

4. 6.XII.1646 dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.22.

lire les lettres, il faut bien en écrire. Tout y invite. De bonnes nouvelles mais des chiennes de nouvelles aussi. Tout ce qui plaît à la plume, le moindre incident qu'on mande à toute vitesse, contre vents et marées.

Ce que le cardinal de Retz appelait parfois "pape-rasse" (5) et que les "mieux disants" nommaient "lettre", venait de "l'épître" des Romains. Ils avaient tiré le mot du grec pour exprimer quelque chose qu'on devait envoyer. "Epître" correspond fort justement à "missive" empruntée par les Français du mot latin, qu'on remplaça au XVIIe par "paquet" ou "lettre" (6).

Vaumorière (7) définit ainsi cette sorte de message: *"C'est un écrit que nous envoyons à une personne absente, pour lui faire savoir ce que nous lui dirions si nous étions en état de lui parler"*. Les lettres de Cicéron représentaient à l'époque le comble de la perfection antique de l'art épistolaire. Les contemporains cherchèrent à le systématiser selon les normes que la société polie avait imposées au nom des règles essentielles qui organisaient la vie mondaine et que l'on n'aurait su méconnaître ou transgresser. Vaugelas rédigea à ce sujet un volume de remarques ("Des lettres et de leur style") qui furent systématiquement violées malgré leur sagesse manifeste. Il y prône la pureté du langage et la brièveté, condamne l'affectation, l'excès de compliments, la redite et les lieux communs. Il invite à suivre pied à pied

5. "Oeuvres", vol.VIII. p.161.

6. On n'employait pas le mot "correspondance" qui voulait dire à l'époque: 1) réciprocité 2) bon accord 3) bonnes relations réciproques 4) sympathiser = se trouver en correspondance. Pour l'échange de lettres on se servait du mot "commerce".

7. "Lettres sur toutes sortes de sujets", Paris, C. Robustel, 1714.

son sujet, à ne dire que ce qui est absolument nécessaire et à cultiver un style simple, naturel et dénué de toutes les grandes figures.

Or, c'est précisément le contraire que les précieux font avec le plus grand soin. Les répétitions de mots et de phrases sont un vice commun allongeant méchamment le texte qui traîne, languit et semble éterniser le superflu qui assassine le tout. Là, je ne parle pas de ces quelques rares épistoliers ingénieux dont on a déjà tout dit. Je vise ici cette masse gigantesque de lettres pondues par d'innombrables adeptes de la préciosité qui, ne comprenant rien à l'art de communiquer par lettres, noyèrent cette science dans un galimatias d'équivoques, de fausses pensées, de plates comparaisons et surtout dans un océan de cérémonies verbales dont le phébus inintelligible surpassa tout le reste. Les plus fameux littérateurs de l'époque donnèrent aussi dans ce vice. L'érudition excessive remplace, dans leurs lettres, le pathos indigeste des faux précieux mais le lecteur n'a pas moins de mal pour autant à se retrouver dans la broussaille des vocables. Entendons-nous! Toute lettre dictée par une disposition positive du signataire devrait apporter du plaisir au lecteur. La moindre atteinte portée à ce plaisir anéantit le sens même de la démarche (8).

Au dire de Mlle de Montpensier (9), c'est du temps de Mme de Sablé et de Mme de Maure que la mode de communiquer

8. Je renvoie le lecteur à la belle page qui traite la question, tirée d'une lettre de Pellison à Mlle Legendre (s.l.n.d.) dans: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", p.474. L'académicien y jette l'anathème sur l'abus de la rhétorique décorative dans les lettres et définit le concept d'une lettre modèle.

9. "La princesse de Paplagonie", Paris, 1659, p.80.

par lettres fut mise généralement en usage. Ce sont elles aussi qui introduisirent vers 1630, la coutume de s'écrire par billets ("Ménagiana"). Il était particulièrement discourtois d'affranchir les lettres. C'était le destinataire qui acquittait les frais de poste (10) et la coutume fut observée jusqu'au milieu du XIXe siècle. Oserions-nous imaginer nos dépenses au profit des P.T.T. si l'usage s'était maintenu jusqu'à nos jours, vu le nombre de lettres d'affaires, commerciales, professionnelles ou administratives qui sont reçues chaque jour en France et ailleurs? Beaucoup de frais pour peu d'agrément.

Amoureux de la comtesse de Gramont, Henri IV lui écrivait un jour du début du siècle (11): "*Bonsoir, mon âme, je voudrais être au coin de votre foyer pour réchauffer votre potage*". Vers le milieu du siècle, aucune précieuse n'aurait applaudi à cette lettre, le mot "potage" étant trouvé bas pour la circonstance et les privilèges de roi ne pouvant rien y changer. Le bouillon innocent, mentionné amoureusement par le monarque, en guise d'authentique cri d'amour pour le régal de sa bien-aimée, devait être plus tard condamné par la préciosité qui étouffa toute la spontanéité des lettres d'amour en les soumettant aux lois de la galanterie mondaine. Une démarche absurde qui cherchait à contrôler tout frisson sentimental en l'enfermant dans un système de contraintes dont l'étroitesse et l'exiguïté violaient l'instinctif, voire ce qu'il y a de primaire dans le comportement amoureux qui est essentiellement individualiste. Voilà une bien longue

10. Cf. lettre de Bossuet à Mme Cornuau, 14.XI.1691.

11. S.l.n.d. dans "Lettres intimes de Henri IV", Paris, éd. Léopold Cerf, s.d.

phrase qui cherche à contester la philosophie précieuse de l'amour en général et son effort pour anéantir l'extériorisation flamboyante de soi que déclenche une passion, et dont les lettres sont et ont toujours été la plus fidèle expression.

Rongeant d'abord les lettres d'amour, le mal devint ensuite général. L'abbé Cotin en saisit l'essentiel. Il écrivait à une précieuse (12): *"Vous êtes si délicate que l'on ne sait comment vous écrire: si le style est magnifique et pompeux, vous le traitez de galimatias; s'il est savant, de pédanterie; s'il est bas, il est au-dessous de votre grandeur; s'il est enjoué, sa trop grande familiarité vous offense; si l'on ne vous écrit point, on vous oublie; si l'on vous écrit trop aussi, on ne respecte pas assez votre repos: apprenez-moi, je vous prie, comme il faut faire?"* Sans doute, le savait-elle! Plus sentimentale que l'homme, la femme maîtrise mieux l'éthique épistolaire et mêle avec plus d'adresse l'affection au respect, l'amitié à la considération, la bienveillance aux salutations. Elle a le talent unique aussi d'exprimer efficacement le comble du mépris. Au XVII^e siècle, il n'y avait pratiquement que les lettres qui étaient accessibles aux femmes en matière de littérature. "La Princesse de Clèves" fut un événement, tout comme l'activité littéraire de Mlle de Scudéry. Des cas isolés (13). Aussi les lettres deviennent-elles un théâtre où la femme exhibe son

12. S.l.n.d. dans: "Oeuvres galantes en prose et en vers", Paris, E.Loyson, 1663, p.181.

13. Bien que louée par La Rochefoucauld et Arnauld d'Andilly, Mme de Sablé garda son "Instruction pour les enfants" écrite en 1660 dans le plus grand secret. Cf. lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé (s.l.n.d.) dans "Le journal des Savants" (1851) et lettre de Mme de Maure à la même (?..II.1660).

imagination qui saisit tout, sa sensibilité épidermique qui s'émeut de tout, son esprit moins distrait par les affaires et son intérêt à communiquer moins scientifiquement que l'homme ses lectures vagues, ses études superficielles, son goût des caractères, des manières et des événements qui occupent le monde. Dans ses lettres, elle fuit toute méthode. Elle plane, néglige et s'abandonne. Elle viole volontiers la grammaire et pratique une calligraphie fantaisiste (14). "*Je viens de prendre la liberté de lire tout ce que Mme de Coulanges vous écrit, mandait M. de Coulanges à Mme de Grignan en 1703, c'est grand dommage que ce ne soit une meilleure écriture et une meilleure ortographe*". Mme de La Fayette ne cessait de conjurer Ménage de lui révéler ses lapsus: "*Mandez-moi si je fais bien des fautes dans mes lettres afin que j'y prenne garde*"(15). A l'époque, la femme en sème généreusement aux quatre vents, ce qui ne gâte en rien ses missives où sa curiosité n'épargne aucune bagatelle, où la religion se mêle à l'impudeur et où l'esprit cède à l'adulation outrée.

Le don purement féminin d'abandonner dans les lettres tout ordre méthodique, m'a permis de mieux percevoir certaines facettes trompeuses du siècle et d'en surprendre le secret. La femme s'est dévoilée la première. S'érigeant en déesse pour qui l'homme est prêt à se jeter dans toutes les aventures, elle est paradoxalement la première à croire à l'infériorité de son sexe. Ayant appris que la femme de Bussy avait donné le jour à un garçon, Mme de Montmorency lui écrivit le 1.VI.1666: "*Je vous en fais mon compliment, parce que*

14. Cf. lettre de Pellison à Donneville, 31.XII.1650.

15. S.l.n.d. dans "Lettres de Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette et de Gilles Ménage", H.Ashton, University Press of Liverpool, 1925.

c'est un garçon; pour une demoiselle, je ne vous en aurais pas dit un mot" (16). Une autre Duchesse dont Mme de Sévigné n'avait pas voulu révéler le nom, accoucha enfin d'une fille après de multiples essais durant 21 ans de mariage. Déçue du sexe de la première-née, Mme de Sévigné trancha sec qu'avec un résultat pareil, il ne valait même pas la peine de s'y mettre. "*Mme de Montjeu n'a fait qu'une fille*", s'indigne Bussy dans sa lettre au marquis de Trichateau (3.XII.1680). Un autre témoignage qui prouve qu'une fille n'était qu'un embarras.

Un quatrain anonyme, composé en 1616, que je trouve dans les Mss.f.fr.12491, fo.77, mérite sa place dans ce paragraphe:

"La femme ne vaut rien pour soi ni pour personne
Et si quelqu'une au monde est bonne aucunement
Je ne sais quant à moi par quel enchantement
Une chose mauvaise a pu devenir bonne".

Suit un autre quatrain parti manifestement de la même plume, où l'auteur révèle que l'esprit d'une femme est plus léger que l'eau, ce dernier mot trouvant sa place dans le vers probablement à cause de la rime avec "vaisseau" (deux lignes plus haut), sans quoi toute autre raison pour la comparaison me semble injustifiée. L'esprit de l'auteur ne pesait pas plus lourd, sinon il aurait signé ses rimes.

Les lettres des contemporains bafouent la femme avec un mépris qui ne saurait être plus outrageant. "*Dieu qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme*"(17). C'est un cas isolé car la digression vient d'une lettre de Malherbe, le même qui n'a jamais

16. Recueil de Lanson, p.381.

17. Malherbe à Balzac, ? .IX.1625.

pu se passer d'elles. Les autres gardent leur mépris. Toujours languissante pendant de longues heures d'oisiveté, la femme y apparaît en tant que celle qui est là pour choisir ses rubans et ses bottines chez Georget, pour être grasse, parfois belle mais surtout occupée à ne rien faire. Vaine et voluptueuse, elle fait partie du décor et s'alarme sur le temps qui passe. Mme de Montbazou avait clamé que la femme est finie à trente ans et elle avait souhaité qu'à cet âge on la jetât dans la rivière, ne pouvant pas supporter l'idée qu'on l'appelât vieille (18). C'est l'homme qui décide de son âge et fait d'elle invariablement un spectacle agréable à ses yeux et l'objet de ses passions. Ninon de Lenclos dit: *"On a chargé notre sexe de ce qu'il y a de plus frivole et les hommes se sont réservé le droit aux qualités essentielles: dès ce moment, je me fais homme* (19).

Tandis que Ninon hurlait sa révolte, la visière haute, d'autres s'y prenaient plus timidement. *"Je prends la liberté de lire Virgile, toute indigne que j'en suis"*, écrivait Mme de La Fayette à Huet et Segrais (8.VII.1663). *"Je gouverne fort mal Horace en votre absence"* (20). Ailleurs, elle avoue avoir lu une ode de Huet *"sans le secours de personne"* (21). L'homme garde le prestige de son savoir (22) et, face à l'éveil des prétentions intellectuelles de la femme, préfère dissimuler ses appréhensions derrière une généreuse tolérance envers celle qui, enfermée jusqu'alors dans l'ombre de la vie

18. Cf. lettre de Mme de La Fayette à Ménage, 26.IX.1656.

19. Je cite après E. Colombey, "Salons, ruelles et cabarets", Paris, Dentu, 1888.

20. La même à Ménage, 1662.

21. La même à Huet, 12.II.1664.

22. "Je tiens de vous tout ce que je sais" (La même à Ménage, 1685).

domestique, revendique la culture, aspire à quitter son crochet et ses bobines, et surtout à abandonner le rôle de la femelle de l'homme.

En 1640, Balzac parlait des femmes qui maniaient la plume, en ces termes: "*Elles prêchent et déclament la plupart du temps, et leurs grandes lettres ne sont que de grands corps mal animés*"(23). Elles méritaient plus d'égards. Au bout de son troisième mois d'étude du latin, Mme de La Fayette indique le véritable sens d'un passage sur lequel les deux autorités en la matière, Ménage et Rapin, n'étaient pas d'accord. Elle apprend l'hébreu(24), Mme du Plessis-Guénégaud étudie la peinture (25), Ninon de Lenclos assiste Molière de ses consultations. La princesse de Phalsbourg manifeste un génie tout mâle lors des opérations militaires au siège de Nancy (26), Anne de Schurmann apprend l'éthiopien et le grec, la duchesse de Montpensier tire le canon de la Bastille sur l'armée royale pendant la Fronde, Mme de Longueville moyenne la paix de Clément IX (1668), d'autres jouent au billard avec des hommes, lisent Homère ou Hésiode, hésitent à se taire mais n'hésitent pas à parler (27).

Le temps où l'homme doit souffrir la censure de la femme est venu irrévocablement. Il ne lui suffit plus d'être homme, il lui faut être goûté d'elle. Dans une lettre à la duchesse de Lesdiguières (s.l.n.d.), le chevalier de Méré

23. A Chapelain, 25.III.1640.

24. A Huet, 29.VIII.1663.

25. Mme de Sévigné à Pomponne, 1.VIII.1667.

26. Chapelain à de Sales, ?.II.1634.

27. Aristote disait que le silence était l'une des choses les plus difficiles pour les femmes (de Vertron, Discours IV, recueil de Sercy). N'oublions pas que c'est elles qui perfectionnèrent l'art de converser. La tâche aurait été irréalisable, les dents serrées!

définit l'idéal de la femme type de l'époque. Elle tient invariablement l'"Astrée" de d'Urfé entre ses mains, sur ses genoux, la "Jérusalem" du Tasse, elle parle italien et fait, de façon excessive, grand cas de ces deux livres. Ajoutons qu'elle est une inspiratrice romanesque du poète qui l'imite pour lui plaire et qui s'assujettit de bon gré à la relation maîtresse/esclave ou souveraine/serviteur, heureux de souffrir pour elle. Il la comble de louanges à travers ses écrits dont le ton est uniforme au point qu'on se demande où s'étaient cachées toutes les femmes pâles et ternes qui faisaient pourtant aussi partie de l'humanité.

Ne nous laissons pas tromper par ce délicieux mirage des privilèges souvent illusoires, à partir duquel plusieurs de mes devanciers ont bâti une théorie catégorique. Cet avantage particulier ne fut que l'apanage d'un fort petit nombre de femmes. Ce sont elles que le lecteur rencontrera dans cette thèse. Une élite. Ayant découvert que, dans la conception traditionnelle des moeurs, le mariage n'a rien de mystique (28), accrochées à leurs rêves, elles donneront naissance à la Préciosité: une façon à elles d'échapper à la réalité. L'homme, lui, ne restera pas un spectateur passif dans ce théâtre. Il saura donner la dernière main à ce gigantesque artifice et sa soumission absolue à la règle du jeu deviendra le noyau psychologique de ce décor organisé en

28. Cf. lettre de Mlle de Montpensier à Mme de Motteville (s.l.n.d.) dans: "Lettres de Mlle de Montpensier, de Mmes de Motteville et de Montmorency, de Mlle Du Pré et de Mme la marquise de Lambert", éd. L. Collin, Paris, 1806. Simone de Beauvoir n'aurait pas eu honte de l'avoir écrite. Voir aussi la lettre de Mme de Saliez à Mme de Montpelliat (s.l.n.d.), recueil de Sercy.

trompe-l'oeil. (29). "*La femme est l'ennemie mortelle de l'homme. (...) L'homme est plus en sûreté dans le ventre d'une baleine qu'entre les bras d'une femme*", clame de Vertron dans son discours "Contre l'égalité des sexes"(30). Le ton de sa doctrine qu'il expose en même temps dans ses lettres à Mlle de Scudéry, change radicalement. La longue partie de cache-cache bat son plein. Et c'est ce que je souhaite que le lecteur capte dans cette thèse. Ce jeu deviendra pour l'homme une loi (31). Jetant des fleurs sous les pieds de la femme, l'homme ne cesse de se féliciter de son propre sexe. La femme, elle, saluant l'hommage, peste contre le sien. L'artifice et le conventionnalisme constituent l'essentiel de la vérité sur la femme et sur les salons littéraires en France au XVIIe siècle. Plaise au lecteur de le saisir au fil de ces présentes pages. Les lettres des contemporains en sont une preuve indiscutable.

Installés, pour la plupart, au faubourg Saint-Germain, aux environs de la Place Royale, dans les quartiers de Notre-Dame et Saint-Honoré ou bien au Marais, les hôtels de Rambouillet, de Chaulnes, de Lude, de Lamoignon, de Suze, d'Oradour et tant d'autres, cultivent leur snobisme, cajolent leur maniérisme et rendent un culte à l'esprit et au luxe. On y vit "à la grande". Des feux et des bougies en grande quantité rehaussent la splendeur des demeures ornées de tapisseries, de chandeliers en cristal et de meubles d'un goût exquis.

29. Cf. lettre de Trichateau à Bussy, 19.IV.1681, et celle de Chapelain à Balzac, 6.II.1639.

30. Disc. IV, le recueil de Sercy.

31. Les rois s'y assujettirent aussi. Cf. lettre de Henri IV à Mme de Sipièrre (s.l.n.d.) dans: "Lettres de Henri IV", Paris, Plon, 1941, et aussi, celle de Bussy à Mme de Scudéry, 19.V.1678.

Des chaises et des tabourets partout. Des femmes parées de belles étoffes venant d'Angleterre, d'Italie ou de Hollande, exhibent la fraîcheur de leur mine et la qualité de leur vertugades (32). Des chapeaux de laine, de poil de lapin ou de castor ou bien des boucles minutieusement tournées complètent la parure. En beaux pourpoints, la nonchalance aux yeux, des hommes assis çà et là parmi elles, les uns sur leur manteau étendu à même le sol, d'autres sur des coussins éparpillés aux pieds des femmes, profitent de l'opulence de la maîtresse du lieu en échange du divertissement qu'ils apportent. Tel est le cadre.

Bons convives et conteurs plaisants, gâtés par le superflu, ils n'y viennent pas pour jeûner et encore moins pour se taire. Les papes, les conclaves, les dettes, les plaisirs peu raffinés, les duels fréquents, les belles lettres, les niaiseries et les futilités, tout passe comme un éclair dans leurs conversations capricieuses qui remplissent leurs heures d'oisiveté. Le génie est général, la réjouissance continuelle. On danse (33), on va, on vient, on complimente et surtout, on cause.

"Nous parlerons de toute chose
 Nous pousserons les matières à bout,
 Et, soit en vers soit en prose,
 Un peu d'amour sur le tout". (34)

C'est un temps où tout est amour. L'homme élève son cœur et soupire en italien, la femme savoure ses épanchements recherchés. Tous méditent sur quelque question de religion et, loin de la traiter scolastiquement, avalent un autre verre

32. Un gros et large bourrelet que les femmes portaient au-dessous de leur corps de robe. La mode en était venue d'Espagne.

33. Des sonnoux, des passe-pieds, des menuets.

34. Lettre de Bussy à la présidente Massol, 6.VI.1688.

d'hippocras et cherchent en commun un spécifique contre les indispositions du foie.

Le sujet est prisé. Toutes les maladies sont de mise, toutes les mixtures ont cours (35). Les lettres en disent long. Mme de La Fayette ne perd aucune occasion pour informer Ménage des obstructions de ses entrailles, Mme de Sévigné mande à sa fille que Mme de Soubise a perdu une de ses dents de devant, Balzac se plaint de sa sciatique. "*Je n'ai plus de jambes que par bienséances*", écrit-il à La Valette (10.XII.1621). Il y a bien d'autres maux dont le pittoresque est saisissant et qui valent l'honneur d'être nommés. "*Madame de Maintenon est guérie de ses hémorroïdes*" (36). Le roi souffre "*d'une tumeur qui lui a paru au derrière*" (37). Ni banal, ni conventionnel. N'ayons pas peur des mots! Dans les lettres, on parle aussi d'autres maladies dont la mention ici ne serait ni agréable ni utile. Les plaisirs faciles encouragés par une moralité insuffisante fournissent un sujet piquant aux conversations mondaines et sont prétexte à une page dolente où le correspondant découvre ses propres indispositions aristocratiques.

A l'époque, les lettres sont souvent de véritables bulletins de santé qui circulent régulièrement dans les salons, car on tient à faire part à ses amis de ses propres maladies et à s'alarmer pour les leurs. On n'épargne pas sa plume. On ne tarde pas à communiquer ses coliques, ses vapeurs ou quelque torticolis. Les lettres trahissent, sans faille, aussi bien les préoccupations des mondains que leurs

35. A l'époque, on surnommait les médecins "des cuisiniers arabesques".

36. Mme de Coligny à Bussy, 26.II.1685.

37. Du Breuil à Bussy, 5.II.1685.

drogues: les yeux d'écrevisse, la racine d'ipécacuanha d'Helvetius, l'or potable, l'émétique ou la saignée (38).

Cassés par la goutte, toussant fort, fort souffrants, ils refusent néanmoins à leur esprit toute paresse. Les lectures avant tout. Toutes sortes de livres. On condamne les uns, on sanctionne les autres, on est partagé sur certains. L'Antiquité vivant sa pleine régénération, les écrits de Tite-Live, d'Ovide, de Horace ou de Sénèque fournissent matière aux débats mondains (39). Parmi les contemporains, Nicolas le Tourneaux (40) ou Jean Hamon (41). Libertins hier, dévots aujourd'hui, ils hasardent des citations de la Sainte-Ecriture, cherchent infatigablement Dieu et vont allégrement d'un livre de dévotion à une histoire des Empereurs d'Orient, écrite au XII^e siècle par la princesse Anne Comnène et traduite par Cousin. C'est que dans les salons, à la brune, on ne tourne jamais sur le même pivot. Des plaisirs les moins délicats (trictrac, hombra ou reversis p.ex.) on passe aux "Préjugés" de Plutarque et on finit la soirée en dansant les chaconnes (encore une danse espagnole!).

38. Ou les vipères! En voici la formule selon une lettre de Charles de Sévigné à Mme de Grignan (8.VII.1675): Il faut "faire venir 10 douzaines de vipères de Poitou dans une caisse séparée de trois ou quatre, afin qu'elles y soient bien à leur aise avec du son et de la mousse; prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper par morceaux et en farcissez le corps d'un poulet: observez cela un mois et prenez-vous-en à votre frère ...". Une variante dix-septiémiste des médecines douces.

39. Fort appréciées furent alors les traductions d'Olivier Patru ("Huit oraisons" de Cicéron), de Giry Louis de Durier, de Dubois (trad. de Cicéron et de Saint-Augustin) - tous membres de l'Académie Française - et de Malherbe (Les épîtres de Sénèque et de Tite-Live).

40. Confesseur de Port Royal - "l'Année chrétienne".

41. Médecin de Port Royal - "La prière continuelle".

Les salons épousèrent toutes les modes. Au début de la deuxième moitié du siècle, s'étant jetés dans les bras du Christianisme, ils bannissent pour un moment la gaieté irréligieuse et prônent des méditations pieuses dont la religion sort souvent toute défigurée. Souvent absentes dans le grand monde, toujours présentes à l'église, les précieuses se lancent alors dans de saintes conversations et s'efforcent plus que jamais de faire prendre le faux pour le vrai. Occupées de l'éternité, elles renoncent dévotement au rouge, mais se pincent vigoureusement les joues sans pour autant rougir de honte! Le mysticisme du diable se confond avec le mysticisme de Dieu et, cherchant à détruire l'empire du premier, elles se détachent encore plus de l'empire du second. Mme de Sévigné dira que le chapelet ne fut pas pour elles une dévotion mais une distraction. Le goût de l'artifice et le talent de le manier parèrent la bigoterie des dehors les plus recherchés. Indubitablement rares furent celles et ceux qui comprirent et pratiquèrent alors la communion intime et véritable avec Dieu (42).

La messe entendue, on retrouve la bonne compagnie. N'oublions pas que les salons français furent des cénacles littéraires, dont les familiers se livraient sans gêne à des débats littéraires et où les littérateurs communiquaient volontiers leurs ouvrages aux autres invités qui donnaient alors leur avis. Ce fut un moyen important d'agir sur la langue et sur la littérature du pays. Les lettres n'en laissent pas douter. L'écrivain y côtoie l'aristocrate qui,

42. Les lettres de Mme de Sévigné constituent un témoignage précieux de la dévotion pratiquée dans les salons et à la cour.

lui, coudoie le premier chaque fois que celui-ci ose ne pas se soumettre à l'art poétique d'Aristote érigé en théorie universelle. Le plus souvent pourtant, l'entente est parfaite. Mais les goûts changent. L'inconstance des Français est prodigieuse. Chapelain mandait à Carrel de Sainte-Garde (15. XII.1663): *"Notre nation a changé de goût pour les lectures et au lieu des romans qui sont tombés avec la Calprenède, les voyages sont venus en crédit"*(43). Les naïves bagatelles de la Calprenède(44) qui avaient enchanté les intimes des salons de la première moitié du siècle, seront raillées par ceux de la seconde moitié. Les goûts et les intérêts littéraires prendront un essor spectaculaire et le siècle s'achèvera sur la querelle des Anciens et des Modernes, lors de laquelle certains en viendront aux mains (45).

Dans les salons, les instincts se déchaînent rarement ouvertement. D'habitude, ils se cachent derrière les bienséances dont les usages sont pourtant loin d'être universels. Mme de Sale avait la manie de ne se servir jamais qu'avec ses dix doigts (46), d'autres furent encore moins gênés. Se rappelle-t-on cet agréable dîner à l'hôtel de Chaulnes lors duquel Mme de Saint-Germain gava impitoyablement Mme de Sévigné de poisson en sauce? *"J'eus beau dire que je ne voulais point de sauce, la propre Dame, en assurant que la sauce valait encore mieux que le poisson, l'arrosa à di-*

43. La duchesse d'Orléans à la duchesse de Hanovre, 25.IX. 1718: "Les romans que je trouve les plus désagréables sont *"l'Astrée"*(!) et *"Cléopâtre"*(!).

44. 10 volumes de *"Cassandre"*(1642-1650), 12 vol. de *"Cléopâtre"*(1647-1658), 12 vol. de *"Faramond"*(1661-1670), inachevé, continué par Vaumorière.

45. Cf. lettre de Mme de Sévigné, 15.I.1690.

46. Cf. Mme de Sévigné: *"Correspondance"* présentée et annotée par Roger Duchêne, Paris, Gallimard, 3 vol., 1972-1978.

verses reprises, avec sa cuiller qui sortait toute fraîche de sa bouche"(ibid.). Nulle étiquette cérémonieuse mais une liberté toute française. Dans les années 70, les manches du Chevalier tremperont pittoresquement dans les sauces, dans les poissons et feront un bel effet à table en tombant dans le potage ou bien sur les salades (47). Ah, les modes!

Restons à table.

La conversation à la table des grands faisait partie du régal. L'essentiel consistait à entendre vite ce que l'on disait et à y répondre aussitôt. Pas à la diable! Plusieurs ouvrages de l'époque enseignent l'art de plaire dans la conversation. Manières, ton de voix, choix de mots, délicatesse d'expression, tout doit être scrupuleusement contrôlé afin de ne pas blesser ses interlocuteurs (48). Toute la correspondance du chevalier de Méré (Antoine Gombaud de Plassac) renferme les formules impératives propres aux entretiens de l'honnête homme. Un bréviaire strict et une méthode rigoureuse. Une étiquette géante et gênante. Un savoir minutieusement mis au point, professé par la plus haute autorité en la matière! Or, il se trouve que je tombe sur une lettre de Balzac (49) où je lis au sujet des entretiens que le scribeur avait eus avec le même chevalier de Méré: "*Je vis véritablement qu'il (Méré) parlait tête à tête avec Aristote, qu'il connaissait les autres honnêtes gens du pays. Mais il m'a offensé sensiblement par l'intempérance de sa langue.*

47. Mme de Sévigné à sa fille, 19.VIII,1671.

48. Sincérité? "Il n'y a rien de si ridicule dans la conversation ni rien de plus incommode pour le commerce de la vie qu'un homme qui dirait naïvement tout ce qui lui passerait dans l'imagination" ("L'art de plaire dans les conversations".).

49. A Chapelain, 26.II.1646.

(...) *Ni ses respects, ni son grec, ni son latin ne me le sauraient plus faire goûter; il m'a offensé sensiblement*".

Le lecteur saisit la démystification. La démystification ou plutôt la démythification est l'objet de cette thèse. Etant une source de première main, les lettres de l'époque, dépouillées une par une, permettent cette opération qui vise à déromper les victimes d'une certaine légende sur les salons français. Prônant la vertu, la belle société manipula magistralement le vice. Sa nostalgie du bien faisait autant partie de ses attributs humains que son assujettissement au mal. La présente thèse cherche à équilibrer les proportions.

Nombreux furent les impératifs que le protocole précieux avait imposés aux mondains regroupés dans les salons. Entre tous ces écueils navigue habilement l'honnête homme, une créature artificielle qui connaît les bienséances et sait les pratiquer (50,51). Au début du siècle, il suffisait qu'il fasse des vers, qu'il ait lu Aristote et qu'il entende la musique (52). Plus tard, on lui demandera, outre cela, de donner de temps en temps collation aux dames avec une petite sérénade dans un jardin ou sur l'eau, et de sophistiquer davantage son entretient. Petit à petit, il s'approchera de "cet

50. Je renvoie le lecteur à de nombreuses lettres qui traitent le chapitre: toute la correspondance de Méré, p.ex. sa lettre à Pascal (s.l.n.d. recueil de Lanson, p.144), la correspondance de Faret, Racan à Chapelain (s.l.n.d. recueil de Lanson, p.55), Corbinelli à Bussy (27.II.1679, une classification quasi scientifique entre le galant homme, l'homme de bien, l'homme d'honneur et l'honnête homme), Bussy à Corbinelli (6.III.1679, d'autres précisions sur "brave homme" ou "bon homme"), Mme de Sévigné à Bussy, 25.IV.1687 et beaucoup d'autres.

51. On se souvient du fameux ouvrage de Magendie, consacré entièrement à la question: "La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVIIe siècle de 1600 à 1660", Paris, 1925.

52. Cf. lettre de Balzac à La Valette, 10.XII.1621.

agréable mélange de solidité et de galanterie, de philosophie et de gaieté" qui le feront tant apprécier (53). Dans la deuxième moitié du siècle, l'honnête homme deviendra un spécimen accompli d'urbanus, tant prôné par Cicéron et tant imité par les contemporains. Le coeur et l'esprit seront ses apanages. *"Ce que tu vois de l'homme, n'est pas l'homme"*, écrira Bussy à Mme de Montjeu (25.III.1680). Les qualités intérieures l'emporteront manifestement sur l'apparence. Mais l'idéal cicéronien sera bientôt abandonné. L'individu deviendra froid et calculateur - *"Sans passions dans le coeur et sans erreurs dans l'esprit"* ("Ménagiana") -, maîtrisera un savoir de cacher "honnêtement" ses vices et par-dessus tout, plaira à la société. *"On se met peu en peine d'être honnête homme dans le monde; on se contente de le paraître"* (54). Le jeu des illusions est à son apogée.

Ce que les Romains appelaient "urbanitas" (55) s'imposa souverainement, imprégné de caractéristiques françaises. Les précieuses lui apportèrent la dernière touche. C'est l'esprit qui en fut le noyau. *"Non pas le meilleur mais (...) celui qui est faux et où l'imagination a trop de part"* (56). La présente thèse cherche à en dépister les traces.

Les lettres dévoilent l'homme saisi dans sa réalité individualiste. Scrupuleusement camouflée par l'uniformité du protocole épistolaire de l'époque, elle se laisse capter dans ces rares moments où l'individu, dominé par une impulsion éphémère, abandonne l'ordre, néglige la rhétorique décora-

53. Chapelain à Balzac, 23.IX.1639.

54. Dictionnaire Trévoux.

55. Urbs = ville. Rome fut pour les Romains le haut lieu de "l'urbanité" = la manière modèle de se conduire dans le monde.

56. "Préciosité" - Dictionnaire Trévoux.

tive, perd un instant le contrôle de sa plume et laisse ainsi apparaître quelque détail révélateur qui modifie radicalement l'optique traditionnelle sur le rôle véritable qu'il joua lors de son passage dans la vie sociale et littéraire au XVIIe siècle. Il m'a été possible de surprendre cette vérité dissimulée dans les arrangements pompeux qui abondent souvent dans les lettres de l'époque, seulement après les avoir lues dans leur ensemble. La seule condition qui permet, à coup sûr, de saisir le vrai sur le vif et de le dégager de la majesté compassée de la teneur officielle. Voilà la perspective à partir de laquelle je cherche à animer ce tableau vivant de la société française du XVIIe siècle, et où ma vision pessimiste de l'homme et du monde, qui s'apparente volontiers à celle de Camus, transparait inévitablement.

Paris est l'univers de cette société (57). *"Je vous souhaite (...) ce qui est nécessaire à la félicité d'un homme: Paris en ce monde et paradis en l'autre"*, écrivait Dom Côme à Bussy (20.I.1671). *"C'est un pays des livres, des nippes, des modes (et) des nouveautés"* (58). *"Hors Paris il n'y a point de salut pour les belles, ni pour les honnêtes gens"* (59). En France d'outre Paris, les mondains se sentent exilés, l'esprit de Voiture "s'enrouille" et Balzac souffre du manque d'entre-gent qu'ont les femmes d'Angoulême. *"Le fard leur est aussi peu connu que l'éloquence. (...) Au lieu des bons mots de vos dames (de Paris), il sort de leur bouche une haleine pure et innocente qui se mêle parmi leurs baisers et leur donne un*

57. Saint-Evremond à Saint-Albans (s.l.n.d.): "L'honnête homme doit vivre et mourir dans la capitale. Et toutes les capitales se réduisent à Rome, à Londres et à Paris".

58. Pellison à Donneville, 31.XII.1650.

59. Racan à Mme de Thermes, s.l.n.d.

goût que vous ne trouvez point à ceux de la Cour" (60). Là, l'haleine sent Virgile ou Térence et les baisers sont moins innocents. La moindre sophistication y devient un impératif moral à travers lequel, l'homme caresse l'agréable illusion de se sentir moins sauvage. C'est là que je situe l'essentiel de la préciosité française.

"Les loix (sic) de la galanterie" de Sorel (61) en dévoilent le secret. Jetons-y une oeillade.

Pour avoir le corps net, l'honnête homme peut éventuellement aller aux bains. Quelquefois. Il doit se laver les mains tous les jours(!), ce qui suggère irrésistiblement qu'une seule fois suffit. Il lui faut "quelquefois(!) se faire laver la tête ou la dessécher avec de bonnes poudres". Mais surtout il lui faut avoir un carrosse! "On demande tout de suite dans une compagnie: "A-t-il carrosse?" La réponse affirmative garantit plus d'estime. Il peut se laver rarement, mais aller en carrosse l'absout de sentir mauvais.

Il doit fréquenter les églises surtout lorsqu'il y a une fête, de la musique, quelque nouveau prédicateur et "dans lesquelles la présence de quelque Prince ou Princesse, attirera quantité de gens". Dieu est accessoire.

Il doit savoir "dandiner". Les manoeuvres de cette science sont formelles. Il entre dans la ruelle et fait sa révérence le chapeau à la main, "en penchant la tête et la moitié du corps tantôt d'un côté tantôt de l'autre". Il sort son peigne de corne. Il se coiffe. Il sort ensuite son mouchoir et l'étale ostensiblement "pour en faire paraître

60. Balzac à Voiture, 7.X.1625.

61. Dans: "Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps", Paris, 1658.

la grandeur et la beauté de la toile plutôt que pour se moucher". Il ôte le gant de la main gauche et "touche à ses cheveux ou à quelque autre chose (!)". Entre toutes ces actions, il consulte sa montre pour vérifier s'il observe raisonnablement les pauses .

Suivent les règles qu'il doit adopter dans sa conversation. J'en extrais quelques-unes. 1) "Pour faire l'habile, vous nommerez ordinairement tous les savants de Paris et direz qu'ils sont de votre connaissance et qu'ils ne font point d'ouvrage qu'ils ne vous le communiquent pour avoir votre approbation". 2) "Si l'on parle à des hommes, il faut être dans l'admiration de leur mérite, surtout si l'on attend d'eux quelque support dans les affaires". 3) Lorsqu'on nomme quelqu'un de vile condition "il faut dire avec un ton méprisant "je ne connais point cela", (...) en se gardant bien de dire "je ne le connais point" parce que ce serait encore faire trop d'honneur à une telle personne". Je passe sur d'autres, surtout celles qui soufflent une habile façon de "se divertir aux dépens d'autrui". "C'est le vrai caractère de la galanterie française" - finit Sorel. Ainsi commence-t-il: "Aucune autre Nation que la Française ne se doit jamais attribuer l'honneur de la Galanterie, les préceptes n'en pouvant être observés excellemment que par cette Nation, d'autant que la plupart des autres Nations sont d'humeur grossière ou mesquine, fort contraire à la subtilité, à la gentillesse, à la somptuosité et à toutes les vertus nécessaires". Soit!

Qu'en pense-t-on au XXe siècle? Un passage tiré du "Roi des Aulnes" de Michel Tournier(62) s'impose ici. *"Avez-vous remarqué que chaque peuple se réclame au premier chef de la vertu dont il est en fait le plus dépourvu? La courtoisie bien française, par exemple, que recouvre-t-elle dans la réalité, sinon une goujaterie invétérée qui se manifeste en toute occasion, et singulièrement à l'endroit des femmes?"* Ce n'est pas tendre.

Je recours à mes lettres. J'en trouve quelques-unes écrites par la citoyenne d'une "autre Nation", si je puis garder l'expression de Sorel. La reine Christine de Suède qui avait fréquenté les salons parisiens et y fut tant sollicitée. Je cite Christine telle que je l'ai lue, avec toutes ses modifications linguistiques. Christine au cardinal Azzolino (1686): *"Ne me parlez plus de ce peuple (français) si vanté pour la douceur de ses moeurs et pour ses manières engageantes et polies; les Français sont des tigres couverts d'une peau de brebis. C'est une nation frivole"*. Christine à Mme de Brégy (s.l.n.d.): *"On m'afflige les oreilles du matin au soir avec des mensonges enjolivés et des riens brillants qui rafolent les Français, et dont ils s'amusent nuit et jour. Pour moi, ces fadaïses magnifiques m'ennuient. (...) La plupart des Français sont plus propres à pirouetter avec grâce, à faire les sémillants auprès des belles, qu'à s'illustrer aux champs de Mars ou à l'honneur de leur Patrie. (...) Je n'ai vu ici que peu d'hommes qui inspirent le respect et l'admiration. Tout le reste m'a paru nain, frivole, fol. C'est un peuple de jolies poupées, qu'il faut voir souvent pour en rire et faire*

62. Gallinard, 1970, p.422.

ses jouets capricieux.(...) Des hommes qui passent leur vie à causer, à pirouetter, à faire des révérences, qui se musquent du matin au soir" (63).

Qui ment, qui dit vrai?

Je vais décevoir le lecteur, m'étant interdit le moindre jugement sur les derniers témoignages. Il prendra lui-même position. On connaît les convictions de Sorel. On connaît le franc-parler de Christine. On devine les intentions des deux. Je me sers de leur avis pour démontrer que, dans la présente thèse, je donne la parole à tous, et que le sujet est passionnant car controversé.

Je crois ainsi avoir tout dit pour plonger le lecteur dans l'ambiance qui enveloppa les récréations des salons français et dans le climat des lettres qui en révèlent le ton. Tel est le but de cette introduction.

Quelques remarques pratiques.

Dans chaque chapitre, la chronologie des événements est parfois capricieuse. La démarche est intentionnelle: irrégulières furent souvent les rencontres des personnes groupées dans les trois salons dont il s'agit, chaotiques furent souvent aussi leurs passe-temps. Le rejet d'un ordre plus systématique m'a semblé la seule démarche acceptable pour rendre le caractère fantaisiste de la question et pour ne pas l'assassiner par une approche "mathématique".

63. Saisie d'une autre inspiration, elle écrivait: "La nation (française) est spirituelle, valiente, légère, inconstante, polie et savante"(Au cardinal Azzolino, 30.XII.1656).

La querelle du "Cid" occupe une partie exceptionnellement longue dans le chapitre I sur le salon de Mme de Rambouillet. En voici les raisons. Le cercle ayant vivement participé à la contestation, l'épisode revêt ainsi toute son importance. De plus, les lettres de Chapelain s'avérant éminemment révélatrices en ce qui concerne le rôle que celui-ci joua dans le différend, j'ai succombé à la tentation de l'analyser dans cette optique et d'apporter ainsi du nouveau à la question.

Le lecteur saura ne pas s'impatienter avant de pénétrer dans le salon de la vicomtesse d'Auchy (chapitre II). Les trente pages qui précèdent l'essentiel de la question et qui nous familiarisent avec la dame dont il s'agit, m'ont paru nécessaires, la protagoniste de l'épisode étant fort peu connue même des spécialistes en la matière.

Dans le cas de la Vicomtesse et de son salon, la présence notoire d'autres sources que les lettres, nécessaires pour approfondir la connaissance du problème, est justifiée par le silence que les lettres gardent sur l'objet de l'étude, silence qui est en lui-même une découverte.

La thèse s'achève sur un appendice portant sur la correspondance échangée entre Mlle de Scudéry et Sibylla Ursula Herzogin von Braunschweig-Lüneburg. L'épisode étant inconnu, le lecteur ne s'étonnera pas de la proportion qu'il prend dans cette thèse, précisément pour cette raison.

Les chapitres fonctionnent indépendamment les uns des autres, d'où la réapparition de quelques personnages dans des épisodes faisant partie d'autres chapitres. La redite en semble pourtant bannie.

Plusieurs réflexions mordicantes sont glissées dans cette thèse. Je me suis permis cette liberté, persuadée qu'elles n'offenseraient personne. Large d'esprit, le lecteur saura ne pas s'en effaroucher et trouver en parcourant ces pages parfois caustiques, autant de plaisir que j'en ai eu à les écrire.

Qu'on ne s'imagine surtout pas que la critique que je sème parfois çà et là sur ces pages, puisse jamais ternir l'éclat inimitable de l'épisode socio-littéraire qui est l'objet de cette thèse, ni que telles sont mes intentions. Les salons précieux resteront à jamais un phénomène admirablement français dont l'empreinte nationale reçue de la terre où ils rayonnèrent n'a pu qu'intensifier la singularité. Celle-ci, présente d'ailleurs dans toute création artistique française - et non seulement artistique - est distinctive et permanente: l'audace innée d'accoupler l'absurde au juste et d'en faire un mariage cohérent dont les composants s'harmonisent étonnamment bien malgré leur incompatibilité manifeste. Un sens certain du beau où le bizarre épouse le commun à travers une philosophie particulière de l'esthétique où le faux - paradoxalement - ne nuit pas au naturel. Il n'y a qu'en France qu'ont pu naître et "Le déjeuner sur l'herbe" et "Chanel 5". Il n'y a qu'en France qu'ont pu naître les salons littéraires sous cette forme spécifique dont l'impact est irrésistible.

Je me suis promis de ne pas assommer le lecteur de faits illustrant le cadre politique, économique et social qui servit de décor à ce tableau des moeurs des ruelles parisiennes. Un mérite douteux d'encombrer le présent tome de vieilles découvertes au lieu de l'en enrichir. Le lecteur en trouvera des détails dans chaque manuel de littérature française du XVIIe siècle, ainsi que dans des ouvrages monographiques (64).

Je me suis promis aussi une introduction courte.

Rideau!

64. Quelques suggestions:

- Adam (Antoine) "Histoire de la littérature française au XVIIe siècle", Paris, Domat, 1948.
 Du Bled (V.) "La société française", Paris, 1901-1903.
 Du Plessis (Cte.J.) "Les salons bleus et la préciosité au XVIIe siècle", Mois litt.XVI(1906, pp.144-57).
 Fidao-Justiniani(J.-E.) "L'esprit classique et la préciosité au XVIIe siècle", Paris, 1914.
 Livet (Ch.-L.) "Précieux et Précieuses", Paris, 1859.
 Magne (Em.) "Le salon de Mlle de Scudéry ou le royaume de Tendre", Monaco, 1927.
 Mongrédien(G.) "Les précieux et les précieuses", Paris, 1939.
 Mornet(D.) "L'Idée de préciosité en France au XVIIe siècle", J.H.Ideas, I(1940), pp.225-231.
 Picard (R.) "Les salons littéraires et la société française 1610-1789", New York, 1943.
 Thérive (A.) "Les précieuses non ridicules", R.Deux Mondes, décembre 1959, pp.641-48.
 Uri (Isaak) "Un cercle savant au XVIIe siècle", Paris, 1886.

CHAPITRE I

*LE SALON DE
MADAME DE RAMBOUILLET*

La rue Saint-Thomas-du-Louvre où se trouvait l'hôtel de Rambouillet n'existe plus. Elle s'appela plus tard rue de Chartres, laquelle n'a rien à voir avec la rue du même nom qui se trouve actuellement dans le 18^e arrondissement. Celle qui entra dans l'histoire en tant qu'emplacement de l'hôtel de Rambouillet, formait un angle avec la rue Saint-Honoré. Le sommet de l'angle tombait sur la Place du Palais Royal. L'hôtel se blottit dans cet angle. D'un côté, il donnait sur l'hôtel de Chevreuse, de l'autre sur les jardins des Quinze-Vingts.

Dans ses "Antiquités de Paris" (Paris, 1733), Sauval dresse l'histoire de la demeure. J'y puise à pleines mains.

La famille remontait au XIII^e siècle et l'hôtel, avant de prendre le nom de Rambouillet au moment où le marquis et la marquise de Rambouillet vinrent y habiter (1), s'appela successivement hôtel d'O, hôtel de Noir-mouftier et hôtel de Pisani. L'hôtel fut démoli et celui construit à sa place sur les dessins de Mme de Rambouillet qui en avait dressé le plan, exista pendant 166 ans. A la mort de la Marquise, il passa au mari de la duchesse de Montausier, ensuite à leur fille unique, Mme d'Uzès, pour être définitivement démoli en 1784 afin de faire place à une salle de bal et de concert nommée "Vauxhall".

Segrais("Segraisiana") atteste que le fait que la Marquise avait fait les plans de son hôtel, fit grand bruit à

1. La fille du marquis de Pisani l'apporta en dot.

Paris. L'architecture et les belles maisons dont elle aimait tirer le plan, la passionnaient. Tallemant en parle dans ses "Historiettes" et Voiture dans une de ses lettres (2) va jusqu'à comparer les dessins de Mme de Rambouillet à ceux de Michel-Ange (N'exagérons pas! Un coup de courbette à la Voiture). La demeure conçue selon son idée fut un bâtiment solide et original (3). La construction en brique était rehaussée de corniches, de chaînes de frises et de pilastres de pierre. La Marquise avait lancé la mode des appartements à plusieurs pièces de plein-pied de sorte qu'on entraît chez elle par une enfilade de salles, de chambres, d'antichambres et de cabinets ("Segraisiana"). Un grand jardin couvrit le côté gauche (4). C'est sur ce jardin que donnaient les grandes fenêtres occupant tout le mur de haut en bas (5) de la fameuse chambre à coucher de Mme de Rambouillet. L'insolence de son luxe et l'originalité de sa beauté rendirent ce logis le plus convoité de Paris. La Marquise fut la première qui osa donner aux murs de sa chambre une couleur autre que le rouge ou le tanné ("Historiettes"). Elle la fit tapisser de velours bleu tendu dans des encadrements d'or et d'argent. L'ameublement était bleu aussi (6).

2. A Mme de Rambouillet, de Nancy, 1629/1630, "Oeuvres", p.35(Ubicini).

3. Marie de Médicis ordonna à son architecte du Luxembourg de s'en inspirer!

4. Une description minutieuse de l'hôtel de Rambouillet se trouve, outre Segrais, aussi dans le "Grand Cyrus" de Mlle de Scudéry et dans les "Ruelles, salons et cabarets" de E. Colombey.

5. Outre l'enfilade, les grandes fenêtres sans appui furent une autre découverte architecturale de Mme de Rambouillet.

6. Après la mort du marquis de Rambouillet en 1652, la chambre bleue changea. Selon l'inventaire du lieu publié par Ch.Sauzé (Catalogue de l'exposition "Les salons littéraires au temps des Précieuses" à la B.N.,1968), le salon n'était plus tendu de sa brocatelle bleue mais de 8

La santé chancelante de la Marquise la força d'être en permanence soit étendue sur son canapé, soit couchée dans son lit. Celui-ci se trouvait au milieu de l'alcôve carrée, touchant le mur par le chevet. On donna le nom de "ruelles" aux deux espaces se trouvant de chaque côté du lit, celui de "devant" à l'espace au pied du lit. L'accès d'une des deux ruelles était réservé aux domestiques de service, l'autre s'offrait aux invités qui s'y asseyaient sur des sièges, carreaux, placets, tabourets, chaises, fauteuils, sur leur manteau ou directement sur la balustrade(7). Un paravent cachait le lit.

Je trouve une lettre de Mme de Rambouillet à Godeau (26.VI.1644) où elle parle de la fameuse chambre bleue (8): *"Le ciel y est toujours serein; les nuages n'y offusquent ni la vue ni l'entendement. (...) Non plus que ma loge, je ne suis pas sujette au changement."* Parfois, on appelait la chambre bleue aussi "la loge de Zyrphée". Le nom vint d'une ode de Zyrphée écrite sur un rouleau de vélin que Chapelain y avait fait attacher un jour. Dans cette ode, Zyrphée, reine d'Argennes (9) dit qu'elle avait construit la loge pour que Arthénice y soit protégée des injures du temps. On appelait

pièces de tapisserie de Bruxelles. On y voit encore 10 chaises à vertugadin pour asseoir les dames, 8 carreaux, 2 escabeaux; le tout est rouge! Le lit vert et or, des tables d'ébène, un miroir espagnol, des porcelaines, quelques tableaux: "Vénus et Adonis", une "Joconde". L'inventaire fait après la mort d'Arthénice montre la présence dans le lieu de bénitiers, de reliquaires et de tableaux de piété (ibid.).

7. Sauval, "Antiquités de Paris".

8. Recueil de Roques, p. 203.

9. Une des héritières d'Amadis ("l'Amadis" fut un roman fort en vogue à l'époque). Les stances de Zyrphée se trouvent dans les recueils de Sercy dont je parlerai plus tard.

la loge aussi "le Parnasse Français" à cause des discussions littéraires qui y avaient souvent lieu.

Telle fut la scène qui s'offrit pendant une quarantaine d'années à une société choisie, qui se réunissait tous les jours dans la superbe demeure afin d'y divertir la maîtresse du lieu, de parler littérature et de livrer cette grande bataille sans trêve et sans merci contre la grossièreté des mœurs. Et pourtant le lieu y compta peu. Ces gens auraient bien pu se rencontrer dans un carrousel ou même dans un bois, cela n'aurait rien changé à la circonstance. Ils se voyaient dans des demeures aristocratiques et, plus tard, dans des demeures bourgeoises, car tels étaient les impératifs du temps et les usages de la haute société. Un salon littéraire n'était nullement un endroit ou une pièce particulière qui abritait des rencontres mondaines. Loin de là! Un salon littéraire n'était rien d'autre qu'un certain groupe de personnes qui se voyaient régulièrement afin de partager les mêmes intérêts et de passer le temps à s'adonner à des activités imposées par leur goût. Aussi parlerai-je dans cette thèse surtout des gens. Ceux qui fréquentaient le salon de Mme de Rambouillet ouvrent le débat.

Je m'explique.

Jusqu'à présent, on nous a donné un tableau parfaitement idyllique de la chambre bleue et de la société qui y passait ses loisirs. De tout temps, on nous a parlé de ce salon en termes respectueux et laudatifs, en brossant une image sans tache d'un endroit délicieux, fréquenté par des personnes de qualité et de mérite, dont la vertu exemplaire était partout révéérée aussi bien que leur dignité et leur

distinction. On a toujours cherché à diviniser les intimes du premier fond du salon de Mme de Rambouillet. Quant à moi, je chercherai à adopter une attitude radicalement inverse, et dans ma démarche que j'appellerais "l'humanisation des statues", à prouver que c'était des êtres comme nous, avec toutes leurs imperfections et toutes leurs lubies. Ils avaient, certes, les privilèges de la naissance et de la fortune qui leur permettaient des actes loin des usages ordinaires, mais ceci n'autorise nullement à falsifier leur vraie personnalité ni à leur tresser des couronnes qu'ils ne méritent pas.

Pour aborder la question, il suffit d'un prétexte: Je le trouve dans la querelle des "Supposés" de l'Arioste.

Peu après la querelle du "Cid" (1637) dont je parlerai plus tard, une autre controverse littéraire eut lieu à l'hôtel de Rambouillet. Dans sa lettre à Chapelain (29.IV.1639), Balzac l'appela "*le procès de l'Arioste*". Le procès mit en scène les "Supposés" qui brouillèrent, une nouvelle fois, les intimes du lieu. La cause agita surtout Voiture et Chapelain. L'un exigea de l'autre la réparation de l'offense par les armes. Une lettre de Balzac à Chapelain (15.IV.1639) m'apprend que l'affaire fut ébruitée et que l'on prit fortement parti à cette occasion (10).

10. Voir aussi à ce sujet les lettres de Balzac à Chapelain des 15 et 20.III et des 15 et 29.IV.1639, ainsi que celles de Chapelain à Balzac des 4 et 26.III., celles de Conrart à Balzac du 10.X, de Chapelain à Godeau du 21.IV ainsi que celle de Voiture du 1.III.1639.

Tout commença innocemment. Au début de 1639, Chapelain envoya la pièce à Voiture qui était à Rome, pour qu'il se remette à l'italien. La langue d'Hespérie (11) était le fameux casus belli entre les deux hommes, Voiture ne pouvant souffrir que Chapelain la préfère à l'espagnol. A son retour de Rome, Voiture condamna la pièce sans appel, en priant Julie d'être juge de la polémique.

"I Suppositi" de l'Arioste renfermaient un certain nombre d'équivoques. La pudeur outrée de Mlle de Rambouillet ne put le supporter. En donnant lecture de la pièce à sa mère, elle passait arbitrairement sous silence les répliques dont elle prenait ombrage. D'ailleurs, elle préférait les romans aux comédies et selon Chapelain, elle n'entendait pas l'italien suffisamment bien pour saisir la beauté de la pièce. Elle la critiqua. La cabale s'en mêla, la guerre éclata. Chapelain se trouva adversaire de Voiture. En proie à son agitation, il lui jeta le gant. En effet, ils firent une gageure d'une paire de gants d'Espagne que Chapelain envoya à Voiture dès le lendemain du verdict de Julie (1.III. 1639). On disait à l'époque que pour qu'un gant soit bien fait, il fallait que trois royaumes y contribuent: l'Espagne pour en préparer la peau, la France pour le tailler et l'Angleterre pour le coudre. Je profite de cette curiosité afin de rassurer le lecteur que, bien qu'il eût été question de gants dans cette affaire, la dispute ne troubla quand même pas la paix entre les trois pays, quoiqu'elle troublât celle de la France. La cabale d'Arthénice à Paris, Balzac à Angoulême,

11. Les Grecs appelaient l'Italie "Hesperus" (le soir = l'ouest). Les Romains désignaient sous la même dénomination l'Espagne (dans Horace: Hesperia ultima).

Conrart à Jonquièrre et Godeau à Grasse prirent part à ce tournoi littéraire.

Voiture releva le gant. Il accepta ainsi le défi. Il fallut un arbitre. C'est Balzac qui le devint. Les adversaires lui envoyèrent à Angoulême la comédie en question pour qu'il en jugeât en maître. Le maître ne manqua pas de ressusciter aussitôt les règles d'Aristote. Rue Saint-Thomas, tous étaient aveuglément asservis à sa Poétique.

L'arbitre fut-il souple comme un gant dans son jugement? Une lettre de Mlle de Scudéry à Chapelain (III.1639) m'apprend que Balzac accorda sa faveur aux estimations de Chapelain, quoique la partie adverse eût essayé de manipuler sa décision. Chapelain justifia sa position, en se référant aux vers 343 et 344 de "l'Art poétique" de Horace:

Il faut mêler l'utilité et la douceur,
La solidité de la doctrine et les grâces de
l'éloquence. (12)

L'élément essentiel du conflit Chapelain/Voiture consistait à trouver les critères les plus utiles pour juger les ouvrages d'art, dont surtout les ouvrages littéraires: des règles ou le bon sens particulier (13). Sa glorification de l'art était manifeste. *"Comme l'art seul est ce qui peut porter les productions humaines à leur perfection, de là vient qu'il y a tant d'esprits médiocres et si peu de sublimes et d'excellents."* La thèse assassine toute spontanéité, toute fantaisie, tout caprice, tout imprévu. Elle enserme la beauté dans une méthode stricte qui, par ses règles souveraines, juge sans appel.

12. Lettre de Chapelain à Balzac, 26.III.1639.

13. Lettre de Chapelain à Balzac, 20.III.1639.

Julie maintint formellement son opposition à la pièce en condamnant son intrigue et en la blâmant de son immodestie. Elle se joignit ainsi à Voiture et devint chef de la querelle. Son père se rangea aux côtés de Chapelain (14) tout comme son fils, le marquis de Pisani (15). Mlle Paulet, les frères Arnaulds, Chavaroché, Georges et Madeleine de Scudéry étaient ses autres défenseurs. Georges de Scudéry avait même envoyé à Voiture un cartel que Chapelain joignit ensuite à sa lettre à Balzac, du 26.III.1639. Le paquet contenait aussi des vers sur la question, qu'un inconnu avait joints à la prose de Georges, ainsi que la copie de la lettre écrite à Chapelain par Madeleine de Scudéry qui s'était rangée à ses côtés. Dans sa lutte contre Voiture, Georges de Scudéry emprunta au "Roland furieux" le nom d'Astolphe et c'est sous ce nom qu'il figure dans la correspondance échangée entre Chapelain et Balzac sur la contestation. Un adversaire bien redoutable!

La Marquise balançait diplomatiquement entre les deux camps, en disant que la pièce n'était pas si bonne que prétendait Chapelain, mais qu'elle était bien meilleure que disait Voiture (16). Mme de Rambouillet n'aimait pas prendre parti. Elle ne se prononça jamais pour ou contre quelqu'un ou quelque chose. Elle oscillait toujours entre les parties belligérantes. Est-ce un vice qui invite à la blâmer ou une vertu qui invite à en faire l'éloge? Je tends vers la première éventualité, toute prise de position étant un acte de courage et une preuve d'autonomie spirituelle. Ne possédant

14. Lettre de Chapelain à Godeau, 25.III.1639.

15. Le même à Balzac, 20.III.1639.

16. Chapelain à Godeau, 25.III.1639.

pas l'indépendance de soi, la Marquise se montre ainsi incapable de se gouverner par ses propres lois. C'est une critique.

Les choses allèrent loin. Les combattants demandèrent à Balzac de rédiger un discours critique pour réconcilier les deux camps. Les lettres de Balzac du 15 mars, des 15 et 22 avril 1839 dévoilent la façon dont celui-ci se prononça pour l'Arioste tout en essayant de ne pas blesser les alliés de Julie. Dans sa lettre du 15 mars, je trouve une petite critique qu'il s'est permis de faire des attitudes profanes de ceux qui, n'étant point initiés à l'art, tenaient à se donner l'air de connaisseurs en tranchant despotiquement des questions littéraires qu'ils ne pouvaient pourtant approcher qu'en amateurs. Des ignorants jugeant les avertis. Ce fut une véritable calamité qui s'abattit sur le siècle. *"Bien ou mal, écrit Balzac, vrai ou faux, c'est presque aujourd'hui la même chose et tout le monde se mêle de juger quoiqu'il n'y ait rien de si rare que de juger."* Je ne prétends nullement que les invités de Mme de Rambouillet regardaient la littérature d'un oeil profane. Dans la plupart des cas, ils cultivaient assidûment les lettres, ce qui leur permit de devenir un public instruit. Mais tout homme averti a le droit de s'égarer sur ses sentiers préférés. Ce sont ces égarements qui devinrent une source divertissante de débats littéraires commandés par l'inclination et non par la prétention.

La querelle des "Supposés" en fut un. Voiture y afficha son plus beau despotisme (17). Il s'adjugea le pouvoir de

17. Balzac à Chapelain, 4.IX.1645: "Parlons encore de ce beau Monsieur (Voiture) qui parle d'un coeur fait comme le sien, qui méprise Sénèque, qui ne peut souffrir Pline le jeune, qui admire les auteurs espagnols, qui voulut faire

régenter le goût des amis du lieu. Il voulut y donner le ton. Le sien. Il réussit presque toujours. L'affaire des "Supposés" fut pourtant un échec. Même sa fameuse façon de parler ex cathedra ne put rien y changer.

Le gant que lui jeta Chapelain alarma le salon. Balzac se mit à boudier dans son Angoulême. *"Un accommodement vaut bien un duel et j'aimerais mieux, à la place de Voiture, me reconcilier avec l'Arioste que de me battre contre son chevalier."*(18) Il rédigea ses célèbres arrêts sur le différend peu après cette lettre - XI.1639.(19)

Conrart (20) félicita leur auteur de son équité et de son adresse. Sa sentence calma la tempête. *"Ceux-là même qui faisaient gloire de n'avoir jamais cédé, se sont cru obligés de consentir à ce que Balzac avait ordonné"* (ibid.). Julie et Voiture y eurent été généreusement épargnés, l'Arioste et ses partisans sobrement loués. Balzac défendit la cause tout en cajolant la partie adverse. L'hôtel célébra le verdict et s'est ainsi que prit fin la querelle qui dura tout le carnaval et tout le carême de l'année 1639.

Prudent, Balzac sut mettre des gants pour rédiger son verdict de l'Arioste. Il put se donner les gants de l'avoir défendu. Son arbitrage retourna Voiture comme un gant mais ne

condamner les "Suppositi" de l'Arioste. (...) Vous voyez qu'il a tort et que tout ce qu'il dit est très impertinent pour lui."

18. A Chapelain, 15.IV.1639.

19. La dissertation s'appelle: "Réponse à deux questions ou du caractère et de l'instruction de la comédie" ("Oeuvres complètes", t.II.p.509-519). En voici la péroraison: "Ce sera le sage et le savant M. Chapelain qui vous le dira; et je ne sais pas pourquoi étant à Paris et à deux pas de l'Oracle, vous avez voulu consulter une Vieille de village ... (...) Il sait ce que j'ignore et ce que la plupart des Docteurs ne savent pas bien: il pénètre dans la plus noire obscurité des connaissances anciennes."

20. Lettre du 10.IX.1639.

le déprima point. Habile, comme à l'ordinaire, il profita sans doute du gant que lui avait jeté Chapelain pour s'ériger en héros et, de ses fanfaronnades, amener une prochaine belle capture à perdre ses gants (21).

La querelle des "Supposés" m'invite à faire place à Mlle de Scudéry. Elle aussi prit part à la querelle. Tout comme son frère Georges(22). Les lettres qu'elle échangea en mars 1639 avec Chapelain en révèlent quelques circonstances. Un détail m'intrigue surtout. Mlle de Scudéry avait appris la dispute par ouï-dire, ce qui ne l'empêcha pas de se fier aux jugements de Chapelain. Sans lire l'ouvrage! Elle l'avoue elle-même dans une de ses lettres (mars 1639). J'apprends dans celle de Chapelain à Balzac du 26.III.1639, qu'elle sut néanmoins se rattraper et envoya à Chapelain une seconde lettre où elle confirma sa position, mais cette fois-ci ayant lu l'ouvrage. Ne cherchons donc pas à ruiner sa réputation qui a toutes les raisons pour demeurer intacte.

La controverse des "Supposés" de l'Arioste ne fut pas la seule à mettre en scène Voiture en tant que protagoniste. La littérature arriva à troubler même la paix de sa tombe. Comment s'y prit-elle?

21. Je laisse le lecteur deviner le sens de cette expression courante au XVIIe siècle. La renommée amoureuse de Voiture lui facilitera la tâche.

22. Balzac à Chapelain, 15.IV.1639: "C'est un dangereux homme que cet Astolphe (G. de Scudéry) et malheur à ceux qui ne sont pas en ses bonnes grâces." C'est la seule critique de Scudéry, faite par Balzac, que j'aie pu trouver.

Vers 1620, Voiture composa un sonnet. Il l'appela "Uranie". Vingt-sept ans plus tard, en 1647, Benserade en composa un aussi. Il l'appela "Job". Quelqu'un eut l'idée de comparer les deux. La bombe éclata en décembre 1649. *"Cette querelle, écrit Costar à Ménage (s.d.n.l.), partage tous les beaux esprits et met la division dans le Parnasse"*. Elle mit la division aussi à l'hôtel de Rambouillet. Ce fut sa dernière guerre, car le salon cessa d'exister peu après.

Toute la cour et toute la cabale de la chambre bleue prirent initialement parti pour "Job". Mme de Longueville s'était déclarée pour Voiture. La seule. C'est ce que l'on a toujours dit. Je me hâte de rectifier l'imprécision. Mme de Longueville avait pour son soutien Mlle de Scudéry (23). Il me convient de compter aussi Balzac. Dès que le sonnet d'Uranie eut été composé, il le porta à Malherbe. Celui-ci en fut surpris. *"Il s'étonna qu'un aventurier (ce sont ses propres termes) qui n'avait point été nourri sous sa discipline, qui n'avait point pris attache ni ordre de lui, eût fait si grand progrès dans un pays dont il disait qu'il avait la clef. (...) Je louai son nouveau-né sans exception et sans réserve: il me plut depuis la tête jusques aux pieds"* (24). Le groupe était peu nombreux mais arrivera par la suite, Mme de Longueville en tête, à ramener tous les adversaires à son sentiment.

Voici les détails.

23. Voir la lettre de celle-ci à Chapelain, du 7.XII.1649 dans: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", p.208: "Vous souhaitez que je vous mande mon sentiment sur les deux sonnets qui sont en contestation. (...) Celui d'Uranie me plaît infiniment plus que l'autre".

24. Fragment de Balzac s.l.n.d. dans les "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.43.

Il convient d'aborder la question par une lettre de Mme de Longueville à Esprit (25), son adversaire, sur ce sujet. La lettre n'est pas datée, mais elle fut écrite très vraisemblablement l'année de la querelle. Je tiens à en citer de larges fragments car ils illustrent la position de la dame. *"Hors le 7e, le 8e et le dernier vers du sonnet de "Job", je trouve tous les autres pleins de défauts. Dans celui de Voiture, l'idée est passionnée, l'expression est délicate, l'air est galant et le sujet plaît au monde"*. Sous-entendu, au monde des salons.

La cabale de Mme de Rambouillet ne tarda pas à prendre part à la contestation. Dans son salon, on s'arrachait les deux sonnets antagonistes. Les plus grands esprits du lieu s'attaquèrent à ce petit problème. Ils appelèrent Voiture "admirable et grand", Benserade "galant et petit". A la susdite lettre à Esprit, Mme de Longueville joignit la liste des Uranins (appelés parfois "Uranistes") et des Jobelins. La première était fort courte, la longueur de la deuxième faisait rougir la première (26). Mme de Longueville finit sa lettre *"par la force qui (lui a) fait préférer Uranie à Job et la muse céleste à un homme galeux depuis la tête jusqu'aux pieds"* (ibid.). Je puis tirer de ladite lettre bien d'autres choses. J'y apprendis p.ex. que les intimes de l'hôtel de Longueville et de l'hôtel de Condé se mirent à écrire des

25. Mss Conrart, 4116, to XI, fo 13.

26. Voilà ce qu'en dit la légende. Les listes se sont avérées introuvables. Je ne les ai trouvées ni à l'Arsenal ni à la BN parmi des centaines d'autres missives manuscrites. Bien que promises, je doute que les listes aient jamais été communiquées. S'étant donné la peine de recopier la lettre, Conrart ne se serait sans doute pas empêché d'y joindre les listes d'autant plus qu'elles auraient fait bien du bruit.

lettres circulaires afin de mêler d'autres salons à ce différend. C'est ainsi que la chambre bleue fut invitée à être de la querelle. Etant hors de Paris, M. et Mme de Montausier se virent envoyer une telle missive aussi. Leur verdict semblait se faire longtemps attendre. M et Mme de Liancourt promirent leur sentence aussi. La dispute gagna du terrain. Les choses allèrent plus loin qu'on ne l'eût pensé. L'affaire n'en demeura pas là, elle devint orageuse et certaines assemblées de la noblesse faillirent perdre leur privilège de premier violon au profit des ministres prêts à s'en occuper. Mme de Longueville, l'Uranine la plus acharnée, monta en ligne de front. Elle passa ainsi à l'attaque. Elle se montra dangereusement compétente et ne ménagea pas ses coups pour toucher l'adversaire. Les expressions mises en oeuvre par "l'homme galeux" furent accusées par elle, d'être "dégoûtantes". Mme de Longueville lança même une espèce de défi engageant ceux qui se laisseraient éblouir par "Job" à en mourir de honte.

Elle caressait, par contre, la muse de Voiture. Sa grâce et sa nouveauté. Passion, délicatesse et grandeur du sujet. Elle était fort entêtée de Voiture et soutenait le parti du sonnet d'Uranie avec furie, bien que tristement es-
seulée dans cette contrée littéraire qui ne lui était pourtant pas excessivement familière. Elle n'était pas, effectivement, trop au courant des choses des lettres. Je trouve dans les "Segraisiana" (27) une opinion qui lui est peu flatteuse. J'y lis qu'elle n'estimait rien de Corneille ni de tous les

27. Paris, Compagnie des Libraires Associés, 1721.

autres bons poètes qui florissaient alors, en comparaison de Voiture.

La bataille livrée par Mme de Longueville fit bien du bruit. Elle fit naître aussi des pensées ingénieuses. J'en trouve la majeure partie dans le Recueil de Sercy (28). Les opinions sont partagées, mais c'est l'idée que les deux sonnets n'ont rien de comparable qui domine dans ces bouts rimés.

Sarasin composa en automne 1649 une glose mordicante sur le sonnet de Benserade à Esprit qui soutient le parti de "Job". La glose invite Esprit à reviser son jugement afin de repérer la "misère nue" du sonnet. Sarrasin dit à la fin:

"J'aime les vers des Uranins,
 (...)
 Mais je me donne aux Diables,
 Si pour les vers des Jobelins
 J'en connais de plus misérables".

La duchesse de Richelieu se rangea aux côtés des Jobelins et elle engagea le poète Vigner à composer un madrigal qui pût prendre la défense de Benserade. Vigner en composa un, fort faible d'ailleurs, ainsi que d'autres pièces rimées sur le même sujet que contient le Recueil de Sercy. Puisqu'elles ont toutes peu d'art de plaire, je les passe sous silence.

Les amis de la chambre bleue avaient prêté leur plume aussi à ce bouquet de vers qui embaumèrent le différend d'un parfum aussi capiteux que caustique. La plupart de ces poésies s'adressent à la protectrice de Voiture, Mme de Longueville. Montausier lui adressa deux madrigaux (29) qui

28. Poésies choisies, Paris 1653.

29. Mss. Conrart no 5131 fos 711 et 713.

ne manquent pas de piquant. Il s'y prononce pour le sonnet de "Job". Les deux morceaux de poésie de Montausier prouvent que la querelle raviva des souvenirs et que Voiture logeait toujours dans un coin du souvenir de Montausier. Les deux hommes ne s'étaient jamais aimés et j'aurais été surprise de trouver que Montausier se fût prononcé pour "Uranie". Son choix lui fut-il dicté par sa réelle préférence de "Job" à "Uranie" ou bien par le souvenir de sa délicate relation avec Voiture, pleine d'animosité, d'inimitié et de rancune? Dans ses deux madrigaux, ces sentiments sont camouflés par un tour adroit et civil. Pourtant, personne ne mordit à l'hameçon de cette froide politesse.

Ce sont surtout les dames qui s'opposèrent au verdict de Mme de Longueville. A l'hôtel de Rambouillet, au début, elles s'étaient toutes rangées au parti contraire et déclarées contre elle, condamnant son choix et lui causant bien du souci. La princesse Palatine et Mme de Pons défendaient "Job" comme des lionnes, sans esprit de recul. Mme de Longueville redoubla ses coups. Apportant secours et réconfort, les hommes accoururent afin d'empêcher "Job" de fléchir et, doublant les rangs, ils se mirent à faire valoir la beauté du sonnet. Le prince de Conti brandissait le drapeau de Benserade, ayant à ses côtés le Grand Condé qui déployait ses connaissances des lettres et de la philosophie d'Aristote. Le Grand Condé, ce "*gagneur de batailles et preneur de villes*", mit en jeu tout son art de guerrier pour gagner la bataille. Mais, toute cette excellence des combattants n'empêcha pas Benserade de perdre sa cause. Comment les choses en arrivèrent-elles là?

A un moment, on recourut à un expert. Ce fut Costar. On le choisit pour ses connaissances en la matière et, en vue de la solution du différend, on le chargea de faire appréciation des deux sonnets. Je trouve sa lettre(s.l.n.d.) à Ménage où je découvre combien cette expertise lui fut pénible. "*M.le prince de Conti veut absolument que je sois un des arbitres de ce différend qui exerce aujourd'hui la critique de tous ceux qui s'entendent aux belles choses. Me voilà bien attrapé*". La tâche lui fut d'autant plus douloureuse qu'il chérissait religieusement la mémoire de son ami défunt et ne voulait pas offenser son souvenir. Il essaya de s'en tirer. Ménage devait lui faciliter les choses. L'intervention fit fiasco. Costar avoua à Tallemant (s.d.n.l.): "*On a voulu que j'en aie dit mon sentiment et j'ai obéi*".

Le jugement n'eût pu être plus neutre! Costar décréta: "*En effet, celui d'Uranie est un des plus beaux qui furent jamais. Et d'autre côté, celui de Job est tout à fait joli*." Mme de Longueville ne pouvait s'en tenir là. Ni moi non plus.

J'ai découvert une lettre (30) de Mme de Brégy à Mme de Longueville, et la réponse de celle-ci (31) sur la contestation. La comtesse de Brégy prit la cause de Job, mais la discussion était toujours ouverte. Je lis à la fin: "*Trouvez bon que je vous demande la soirée de jeudi pour aller défendre un malheureux*". Le malheureux Job fut mis sur le tapis. Ce fut, en effet, un jeudi soir. Les dames se mirent à disputer sa cause. Il m'est impossible de prouver que c'est ce

30. s.d.n.l. dans: "Les lettres et poésies de Mme la comtesse de Brégy", Leyde, A. du Val, 1666, p.17.

31. Ibid. p.19.

jeudi-là qui fut décisif pour Mme de Longueville. Mais toujours est-il que le clan des Jobelins vit ses partisans quitter les rangs. Le prince de Conti fut parmi les premiers. Il finit par prendre parti pour Voiture. Au début de la querelle, il composa un sonnet en faveur de Benserade, à la fin, un jugement en prose où il trouvait "Uranie" préférable à "Job". La situation changea radicalement. Tous les adversaires de Mme de Longueville finirent par se ranger du côté des Uranins et la victoire alla au sonnet de Voiture.

Parmi les sources épistolaires de l'époque, je trouve une lettre de la reine Christine de Suède à l'abbé Bourdelot (s.d.n.l.). Je tiens à en citer un petit fragment, car il le mérite. "A mon avis, écrit Christine, *Benserade est un poëtreau froid comme glace; vous avez pourtant tous la lourde bêtise de l'admirer et moi, je le siffle.*" Je me serais reproché de ne pas citer ce témoignage. La raison en est la suivante. La reine de Suède, Christine, eut ce rare talent de jeter d'un geste royal son insolence impériale en pleine figure des plus grands des grands (cf. sa lettre au cardinal Mazarin, écrite à la mort de Monaldeschi (32)). Impertinence, irrespect, arrogance, hardiesse et orgueil gardent chez elle leur vrai visage. Ses propos crus et grossiers étonnent quelque peu mais ils enivrent aussi. A l'époque où l'on craint le moindre soupçon d'impolitesse, son impolitesse gigantesque séduit par sa sincérité. Sa vulgarité devient noble, sa grossièreté olympienne. J'échangerais volontiers tous les écrits majestueux, pompeux et vides qui ont été pondus à l'occasion

32. "Lettres secrètes de Christine, reine de Suède, aux personnages illustres de son siècle", Genève, Frères Cramier, 1761.

de cette querelle, contre celui de Christine. Ce babillage indigeste, assaisonné de mots doux, qu'elle aurait sifflé aussi. La franchise noyée dans un océan de vocables.

Je me hâte de finir l'épisode.

Puisqu'on se lasse de tout, on se lassa aussi de la querelle. On finit par s'en moquer. Corneille composa un sonnet "Sur la contestation entre le sonnet d'Uranie et de Job", un madrigal et deux épigrammes. Il y raila la "vaine démangeaison de la guerre civile" et se moqua des guerriers. Le recueil de Sercy cité plus haut renferme toutes les "galanteries" que la querelle de Job et d'Uranie avait produites. Je les ai toutes vues. Un sonnet de Benserade écrit pour défendre sa cause, des vers de Georges et Madeleine de Scudéry, les stances de La Mesnardière à Mme de Longueville, un sonnet de Chapelain à la même, un madrigal de Chevreux en faveur de Job, des stances de Desmarets à Mme de Longueville, deux sonnets de De Lage, un épigramme de Mme de Brégy et aussi le "Jugement de Job et d'Uranie" de l'abbé Bertault qui est une comédie en trois scènes dont les acteurs sont: Job, Uranie, la critique - reine de la Science Tyrannique, la Comparaison et un chœur des poètes. La pièce est trop insignifiante pour en parler. Dans ledit recueil, je trouve aussi deux morceaux rimés anonymes. J'en cite un:

L'un se pique pour Job, l'autre pour Uranie,
et la cour se partage en cette occasion;
Plût à Dieu, toute la chose étant bien réunie,
Que la France n'eût point d'autre division. (33)

Tant de pages. Tant de mots.

Petite cause, grands effets.

33. Les Mss. Conrart no 5131 fos 711 et 713 contiennent aussi des madrigaux sur le même sujet.

Balzac a écrit dans une de ses lettres, qu'il ne voudrait avoir fait ni l'un ni l'autre de ces deux sonnets, si l'on lui demandait lequel il aimerait mieux avoir composé.

Plaise au lecteur de se poser la même question. Je rapporte ici les deux pièces du procès. Je cite d'abord Benserade qui "*se dolente comme une nourrice*", selon la reine Christine (34).

"Sur Job" - 1647

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue
Il s'est lui-même ici dépeint:
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connais de plus misérables."

Vient le tour de Voiture.

"Uranie" - 1620.

"Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie:
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie;
Mais pensant aux beautés, pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'invite à la révolte et me promet secours;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
 Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
 Et n'y rengage plus que ne font tous mes sens. (35)

Benserade perdit donc la bataille. De la mélancolie, il tomba à l'accablement. En désespoir de cause, il poussa son cri plaintif à Mme de Longueville

(...) J'avais pour moi de grands suffrages,
 Mais à quoi bon ces avantages,
 Puisque je n'ai point votre voix?
 Sur elle seule je me fonde,
 Et si je vous mens que je sois
 Le plus méchant Sonnet du Monde.

En 1649, la querelle de Job et d'Uranie avait occupé le salon de Mme de Rambouillet ainsi que tous les autres salons de Paris. Moi, je clos l'épisode, car je n'y ai rien trouvé à mordre.

Dans la querelle entre les Uranins et les Jobelins, je trouve un prétexte à offrir la scène à un personnage dont la qualité, les caprices et les virevoltes relevèrent le goût du salon de Mme de Rambouillet en lui ajoutant de l'agrément et du sel. Il s'agit de l'héroïne de la bataille des deux sonnets rivaux, Mme de Longueville.

Parmi les sources épistolaires de l'époque, j'ai exhumé des témoignages qui me donnent droit à débattre certaines inclinations de l'illustre dame et que ses historiens passent discrètement sous silence. Dans la contestation des Uranins et des Jobelins, Mme de Longueville se montra une femme de tête, un arbitre initié, un juge polissant et repolissant

35. On trouve les deux sonnets rivaux dans "Les poètes français" II vol. p. 491 et 631.

adroitement les vers. Mais les intérêts littéraires de Mme de Longueville n'étaient qu'une partie de ses préoccupations. Il y en eut d'autres et je m'apprête à discuter la question.

Nous sommes en possession de deux cents lettres de Mme de Longueville. La plupart d'entre elles ont été publiées par Victor Cousin dans le "Journal des Savants" (années 1851, 1852 et 1853). Malheureusement, aucune de ces lettres n'est antérieure à l'année 1659. Je dis "malheureusement", car dans le contexte des activités de l'hôtel de Rambouillet, la non-existence des lettres antérieures à cette date est particulièrement fâcheuse. La chambre bleue cessa d'exister vers 1650. Mme de Longueville fréquentait le cercle surtout en tant qu'Anne Geneviève de Bourbon. Le 2 juin 1642, elle épousa le duc de Longueville, et ce mariage fut la première de la série de circonstances qui marquèrent le déclin du lieu. La Fronde, avec ses troubles, donna naissance à une légende qui auréole la mémoire de la Duchesse aujourd'hui encore. Les années qui suivront ne verront vivre Mme de Longueville que pour le devoir et le repentir. Mais ces épisodes de sa vie ne trouveront pas de place dans cette thèse. Il n'y a que six ans tirés de la vie de la Duchesse où elle m'intéresse en tant que Mme de Longueville. Ce sont les années entre 1642 et 1648. Avant la date de son mariage, la dame apparaîtra sur cette scène comme Anne Geneviève de Bourbon.

A l'hôtel de Rambouillet, Anne de Bourbon rencontra Mme de Sablé, de vingt ans son aînée. Elle devint la fleur de ses amies. L'amitié entre les deux femmes fut subite et dura bien des années malgré la différence manifeste de leur

nature. Anne était fiable, Mme de Sablé était parjure. Les deux amies s'écrivaient. Elles se donnèrent la promesse de brûler toutes leurs lettres à mesure qu'elles les auraient lues. Anne de Bourbon obéissait fidèlement à l'arrangement, tandis que son amie violait impunément le serment, malgré les demandes persistantes de sa correspondante: "*Brûlez ma lettre - brûlez ceci au nom de Dieu - je vous supplie de brûler cette lettre*"(36). Face à une telle détermination, Mme de Sablé dut, bon gré mal gré, se résoudre à présenter les messages de son amie aux flammes. Avec quelques exceptions. Je lui en saurais pourtant gré aujourd'hui, si elle s'était montrée encore plus déloyale dans cette affaire.

Je trouve, par contre, une correspondance volumineuse que Mme de Longueville échangea avec la Palatine. Je préfère ne pas deviner quelles inconvenances verbales la poussaient à supplier Mme de Sablé de détruire ses lettres. Avait-elle peur qu'on découvrit ses vraies inclinations? La susdite correspondance avec la Palatine montre ses penchants sous une lumière intense. Il y est toujours quelque question de quelque galanterie qui dévoile les affaires intimes de Mme de Longueville. La foule de soupirants est grande. Tracy, le chevalier de Grammont, La Moussaye, Balberière. La galanterie prend du temps. Il n'en reste plus pour les divertissements de la chambre bleue. Celle-ci saura néanmoins se divertir au dépens de la fugueuse.

L'affaire éclata en 1643. En voici les détails(37).

36. Lettres de Mme de Longueville dans le "Journal des Savants", 1851.

37. Le "Supplément français" Mss 10324, fos 6-13.

Parmi les lettres des contemporains, j'en trouve quelques-unes qui parlent de la mésaventure de Mme de Longueville et de Mme de Montbazou(38). Cette dernière occupe dans l'histoire le devant de la rampe. Balzac dans sa lettre à Chapelain (27.IX.1643) m'apprend que Mme de Montbazou fut la petite fille du cuisinier La Varenne, maître d'hôtel de Henri IV. Mme de Motteville(39) dit que c'était une personne munie d'un air *"libre et hardi qui lui était naturel"*. Ce fut une femme d'une extrême beauté (40) et elle haïssait mortellement Mme de Longueville. Sait-on que le mari de cette dernière avait une liaison avec Marie de Montbazou? L'année du mariage du Duc avec Anne de Bourbon, cette liaison était toujours dans tout l'épanouissement de sa passion. Le mariage de l'amant avec une autre fut une dure épreuve pour Mme de Montbazou qui voyait la mariée d'un mauvais oeil. L'orgueil de Mme de Longueville ne fut pas moins blessé. Les deux femmes furent ainsi condamnées à la haine et à la rivalité (41). Prêtant l'oreille à une mauvaise inspiration, Mme de Montbazou imputa publiquement à Mme de Longueville une intrigue avec Coligny. Elle réussit à faire croire à tout le monde qu'elle avait saisi deux poulets de Coligny à Mme de Longueville. Charlotte de Montmorency, mère de l'inculpée, porta ses plaintes à la reine lui demandant justice de la calomnie de la duchesse de Montbazou. La reine demanda se-

38. L'héroïne du roman de Mlle Desjardins "Dinamuse".

39. "Mémoires", Paris, Charpentier, 1882.

40. Le Prieur Ogier écrit à Balzac: "Le portrait de Mme de Montbazou sert de patron aux princesses pour se bien coiffer". Dans: "Correspondance du comte d'Avaux avec son père", p.273.

41. La haine de Mme de Montbazou pour Mme de Longueville était si violente qu'elle finira par être traitée par Mademoiselle ("Mémoires") de "criminelle".

cours à Mazarin. Celui-ci ordonna à Mme de Montbazon d'aller à l'hôtel de Condé faire une réparation publique à la duchesse de Longueville. Elle y alla. Dans tout l'éclat de sa vénusté, elle prononça un désaveu public de la diffamation. La duchesse de Longueville accepta les excuses. Mais Coligny, lui, les refusa violemment. Le gant fut jeté, les témoins choisis.

Coligny demanda au duc de Guise de tirer l'épée avec lui. Celui-ci, relevant le gant, renouvela l'ancienne querelle des Guisards et des Châtillons. La susdite lettre de Balzac à Chapelain m'apprend que le duel eut lieu le 12 décembre 1643, Place Royale. Coligny fut battu, désarmé et accablé d'outrages. La calomnie de Mme de Montbazon et le duel firent une rumeur terrible. Toute la ville en parla. Tous les salons. Ce fut une triviale comédie qui finit tragiquement. Le duel détruisit une vie, celle de Coligny. De Guise avait une légère blessure au côté droit. Coligny fut blessé au bras et la blessure s'avéra mortelle. Le duc d'Enghien alla chez le blessé afin de le résoudre à avoir le bras coupé. Celui-ci refusa. Il mourut dans de cruelles douleurs cinq mois après le duel.

La Rochefoucauld fut mêlé dans cette affaire. C'est lui qui montra les deux lettres fatales à Mme de Rambouillet et à Mme de Sablé. Mme de Longueville et Mme de Montbazon n'étaient pas des personnes de moindre importance. Il n'est donc pas surprenant que la compagnie joyeuse de la chambre bleue, dont Mme de Longueville était un des principaux ornements et où elle fit ses prémices, ait suivi de près le démêlé et son épilogue sanglant.

Le rôle joué dans l'affaire par La Rochefoucauld ne peut passer inaperçu. L'hôtel de Rambouillet fut le décor qui vit naître la vive tendresse que le Duc éprouva pour Mme de Longueville. Cette passion naquit dans la chambre bleue et La Rochefoucauld cacha longtemps son jeu. L'amour éclatera un peu plus tard, quand Mme de Longueville sera revenue de Münster. Le Duc rejoindra la Fronde seulement pour lui plaire et à cette époque-là, cet amour sera l'unique chose qui l'intéressera. La flamme ne resta - hélas! - pas fidèle au delà du tombeau. Par la suite, le feu de Mme de Longueville s'attiédit tellement que tout commerce fut rompu entre eux et de l'ancienne et immuable passion, le Duc ne garda qu'une de ces rancunes qui sont un élément amer d'un orgueil blessé.

En 1643, à l'époque du duel et de la brouille entre les deux femmes, La Rochefoucauld ne connaissait pas encore le dénouement de son histoire d'amour. Tout ému, il fit circuler à l'hôtel de Rambouillet les deux fameuses lettres que Mademoiselle gardera plus tard dans ses "Mémoires". Coligny écrivit à Mme de Longueville: *"Je souffre pour trop aimer et vous pour n'aimer pas assez"*.

L'indignation du clan de Mme de Rambouillet contre Marie de Montbazon fut énorme. Tous ses intimes se solidarisèrent avec Mme de Longueville en défendant ses intérêts. Je trouve une lettre de Malherbe (s.d.n.l.) à sa cousine Marie, dont je me contenterai de citer quelques lignes. Il s'agit d'une lettre d'affaires que sa cousine a écrite à Mons. d'Estricy. J'y lis: *"Vous avez mis en votre lettre Mme de Longueville après Mme de Montbazon. Cela m'a empêché de montrer votre lettre"*. Quel faux pas! Cela ne pouvait se

faire! L'affaire était trop connue. La compassion pour l'une et l'indignation pour l'autre interdisaient une telle bévue.

Je me suis servie de ce tragique épisode pour agiter une question qui me préoccupe. Dans sa "Jeunesse de Mme de Longueville", l'historien de l'illustre dame, Victor Cousin, brosse son portrait idéalisant grandement le modèle. Il la traite avec une faveur extrême. A la fin de l'ouvrage, Mme de Longueville devient pour le lecteur une personne sur qui il n'a aucun droit. Je le croirais volontiers, mais la réalité est plus compliquée que cela.

Victor Cousin parle de "*la soeur de Condé, belle, pieuse, spirituelle*". Nous avons un portrait de Mme de Longueville à Versailles (42). Malheureusement, il faut se résoudre à cette douleur: elle n'était pas belle! Grasse et rebondie (43), avec des yeux à fleur de tête lui donnant un regard de statue. Deuxièmement - ce qui est bien plus grave - elle n'était pas pieuse. Dame, non! Elle fut loin d'être une vertu. Certes, elle eut un caprice de devenir religieuse, mais ce ne fut qu'une fantaisie exaltée, éphémère et banale d'une adolescente qui cherchait à canaliser spectaculairement les inquiétudes de sa puberté. L'ardente piété de Mme de Longueville ne se manifesta qu'après la Fronde (44). Elle avait alors quarante ans, inclinait fort vers le jansénisme et ses exercices de piété devinrent une sorte d'antidote contre un mal moral qui la tourmentait et qui rendait pénible le souvenir des plaisirs impurs de son passé. Dans une lettre

42. Voir aussi son portrait fait par les frères Beaubrun.

43. Lettre de Voiture à La Valette, 1635. L'expéditeur ajoutera qu'elle était violente et cruelle.

44. Sur la piété excessive de Mme de Longueville âgée, voir ses lettres à Mme de Sablé, écrites de Port Royal dans: "Les amis de Mme de Sablé", pp. 229-233.

à sa fille (13.III.1671), Mme de Sévigné l'appelle, en raison de sa piété, la Mère de l'Eglise. Devenue veuve en 1663, Mme de Longueville fit, en effet, retraite et se consacra à la piété et à la pénitence jusqu'à sa mort (15.IV.1679). Je trouve une autre lettre de Mme de Sévigné à sa fille, écrite dix ans après la mort de la soeur de Condé(2.IX.1689): "*Cette sainte et pénitente princesse.Elle n'oubliait point son état, ni les abîmes dont Dieu l'avait tirée; elle en conservait le sentiment pour fonder sa pénitence et sa vive reconnaissance envers Dieu*".

Disons-le clairement! La piété de Mme de Longueville fut un épisode de son âge mûr. Long fut le temps des abîmes où elle se précipita, la joie au coeur. Dans ses commentaires qui accompagnent la publication des lettres inédites de Mme de Longueville (45), Malvoisine exalte la décision de la Duchesse de se faire pénitente. L'érudit met l'accent sur un détail qui est devenu l'objet de sa polémique avec Voltôire(46). Le philosophe traita la pénitence de la Duchesse de geste d'âge mûr. Malvoisine s'y oppose en affirmant qu'elle était dans l'épanouissement de ses quarante ans, et que le monde lui tendait toujours les bras. Puis-je observer, en opposition à Malvoisine, que la longueur d'une vie ne se mesure pas au nombre des années écoulées mais à celui des expériences vécues. A quarante ans, Mme de Longueville, elle, a tout connu (47). Les qualificatifs laudatifs

45.Paris, Techener, 1844.

46."Le Siècle de Louis XIV": "Devenue vieille et sans occupation, elle se fit dévote". Dans:"Lettres de Mme de Longueville", éd. Malvoisine, p.27.

47.Elle voulait "racheter ses péchés": ce sont ses propres termes que je tire de sa lettre envoyée de Port Royal (le 23.VII.1674) au curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas (recueil de Malvoisine, p.15).

attribués à Mme de Longueville par V. Cousin lui sont si habituels qu'à force de les lire, on est porté à y croire. Et pourtant, la dame en question manifestait, dans son bel âge, une forte prédilection pour la galanterie et, à son habitude, s'arrêtait peu aux bienséances des choses de l'amour.

La célébrité de ses galanteries n'était pas encore éteinte en 1719. Je lis dans une lettre de la duchesse d'Orléans (8.IV.1719) à la duchesse de Hanovre: "*Dans sa jeunesse, elle (Mme de Longueville) était très coquette et galante. (...) Elle n'aimait ni la chasse ni la promenade ni le jeu*". Enfin, je lis un peu plus loin, en lui empruntant ses propres paroles qu' "*elle n'aimait point les plaisirs innocents*".

La place réservée au commentaire.

On se demande, en présence d'un tel témoignage, ce qu'elle faisait alors à l'hôtel de Rambouillet? Dans cette auguste maison dont les plaisirs, comme ont attesté mes devanciers, étaient tous innocents? Etaient-ils vraiment tous innocents, ou bien, Mme de Longueville, alias Anne de Bourbon savait-elle, comme la plupart des intimes du salon, se saisir dans ce lieu d'un autre "ego", être comme un sujet unique mais non permanent. Je pense à une espèce de dédoublement de la personnalité. Sa configuration psychologique se manifestant par un certain style de vie et par un certain goût des choses, était-elle exceptionnellement souple pour s'adapter aux règles de conduite imposées par le code tacite de la chambre bleue, ou bien, le lieu même avait-il ce pouvoir magique de modifier les aspects sous lesquels les gens se montrent, en privilégiant ceux qu'imposait la personnalité du groupe? Je suis portée à retenir la deuxième hypothèse, car

Mme de Longueville ne fut pas la seule à être soumise à un tel test, dicté par le salon qui l'amena à extérioriser les tendances de son caractère qui étaient bien vues en ce lieu et à mettre en sourdine celles qui en étaient bannies.

"C'était la plus parfaite actrice du monde". Ceci a été dit par un janséniste anonyme (48). Cette appréciation n'est qu'à moitié complète. Tout acteur a un besoin vital de complicité. Complicité veut dire ici une entente profonde, spontanée et souvent inexprimée entre le comédien et son public. Tout acteur en devient un au moment où il entre en scène, il cesse de l'être quand il en sort. Pour jouer sa "comédie", il lui faut une ambiance, un regard auquel s'accrocher, deux oreilles auxquelles parler. Dans sa loge, lorsqu'il veut reprendre une réplique, il s'empare d'un miroir. Pour s'y regarder "faire du théâtre". L'acteur perd toute sa raison d'être hors de son théâtre. Ou plutôt, sans son public. L'hôtel de Rambouillet était une des scènes qui s'offrirent à Mme de Longueville. Ce fut la première et j'incline à croire que c'est dans ce décor-là qu'elle développa ses dons de comédienne, cette capacité fabuleuse de présenter deux types de comportement: l'un qui était conforme à sa nature et qu'elle abandonnait avant de franchir le seuil du salon de Mme de Rambouillet et l'autre, qu'elle accommodait à la loi imposée par le lieu. L'ambiance de la chambre bleue qui l'entourait alors lui permettait de s'abstraire de son propre "moi". Le climat moral du lieu contribuait à cette fabuleuse transformation.

48. Je redonne cette citation après V. Cousin, "Jeunesse de Mme de Longueville".

Quelques autres traces de la présence de Mme de Longueville à l'hôtel de Rambouillet.

En 1642, elle attrapa la petite vérole, si redoutable à l'époque à cause de son danger pour la beauté du visage. C'est Mlle de Rambouillet qui la soigna. Sa meilleure amie, Mme de Sablé, elle, moins fiable que jamais, ne mit pas les pieds dans la chambre de la malade, de peur que celle-ci ne lui communiquât la maladie. Et pourtant elle-même, se croyant constamment malade, ne faisait que solliciter la compassion de tout le monde pour sa piètre santé! Dans une de ses lettres à Mme de Sablé (s.l.n.d.), Mme de Longueville l'accusa de ne jamais pouvoir "*sortir de dessus son lit*". Accablée de ses maux imaginaires, souvent alitée sans raison, elle se sentit envahie de lâcheté et déserta la maison de sa meilleure amie malade. Nous gardons une lettre (49) de Julie d'Angennes à cette illustre hypochondriaque, où l'expéditrice blâme son manque de courage et de miséricorde. J'en cite un fragment où Julie parle des conditions de son éventuelle visite chez Mme de Sablé après celle rendue à Mlle de Bourbon malade. "*Les conditions sont de n'aller point chez vous que je n'aie été trois jours sans entrer dans l'hôtel de Condé; de changer de toute sorte d'habillement; de choisir un jour où il aura gélé, de ne vous approcher que de quatre pas, de ne m'asseoir que sur un même siège. Vous pouvez aussi faire faire un grand feu dans votre chambre, brûler du genièvre aux quatre coins, vous environner de vinaigre impérial, de rhue (plante aromatique) et d'absynthe. Si vous pouvez trouver vos sécurités dans ces propositions sans que*

je me coupe les cheveux, je vous jure de les exécuter très religieusement" (50).

La petite vérole épargna le minois de Mme de Longueville et ne laissa pas de trace (51). Tamisey De Larroque qui a annoté les lettres de Chapelain (52) dit que la petite vérole dont elle fut atteinte en 1642, avait respecté *"l'éclatante beauté de la correspondante de Godeau"*. C'est vraiment aller trop loin! Tamisey De Larroque a pris trop à la lettre un message de Balzac à Chapelain (19.XII.1644): *"Je vous envoie une lettre de M de Grasse et vous demande pour lui un compliment aussi passionné que celui qu'il vous demande pour Mme de Longueville, encore qu'il ne soit pas si beau qu'elle est belle"*.

La beauté féminine était à l'époque obligatoire et si l'homme ne pouvait la trouver sur le visage de la femme, il devait faire preuve d'ingéniosité en faisant croire qu'il avait trouvé l'introuvable. Il n'y avait que Godeau qui recommandât dans ses lettres à Mme de Longueville, surtout dans celles écrites pendant sa maladie, le mépris de la beauté. Ses lettres sont toutes pieuses et dévotes. Etant au courant du caprice de jeunesse de Mme de Longueville de devenir carmélite, il faisait tous ses efforts afin qu'elle prît goût à la dévotion et qu'elle se consacrat à la religion.

"Il faut n'être qu'à Dieu seul", lui écrit-il (53). De

50. Je trouve la lettre aussi dans le recueil de Roques à la page 204. Suivent deux autres billets de Julie à Mme de Sablé qui roulent sur l'amitié (p.205). La réponse de Mme de Sablé aux attaques de Julie se trouve (s.l.n.d.) dans le même recueil, pp.177-178.

51. Je trouve ce détail dans la lettre de Godeau à Mme de Longueville du 13.XII.1642.

52. Paris, 1880, Imprimerie Nationale.

53. 13.XII.1642 dans: "Lettres de Godeau", 1713, p.243.

Grasse, le casuiste ne pouvait voir qu'elle était à force autres aussi.

Godeau était, depuis longtemps, un ami de Mme de Longueville. Il écrivait à Anne de Bourbon le 18.XII.1637: "*C'est principalement à l'hôtel (de Rambouillet) que vous m'êtes présente*". C'est là qu'il la voyait étaler sa grâce nonchalante et fière, ses fantaisies et ses lubies au milieu des oisifs de la même trempe.

Elle y trouva en Voiture un digne admirateur. Et vice-versa. Il la célébrait en vers et en prose. Je trouve sa chanson dédiée à Anne de Bourbon, et composée pour elle à Chantilly où se trouvait le palais de campagne de la famille de Condé, et où le clan du salon d'Arthénice allait souvent.

Notre Aurore merveille
Sonneille
Qu'on se taise alentour
Et qu'on ne la réveille
Que pour donner le jour.

Mme de Longueville était indissolublement liée avec la compagnie de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Même absente, son nom était dans toutes les bouches.

Le 20 juillet 1646, elle partit pour Münster (54) où son mari était ambassadeur et ministre plénipotentiaire. Il s'agissait des négociations sur la guerre de Trente Ans, dont le traité de Westphalie (1648) devint l'effet. Au cours du congrès de Münster qui eut lieu durant l'hiver 1646/1647, elle impressionna tout le monde par son port de reine, majes-

54. Je cite à ce propos un fragment de la lettre de d'Avaux à Voiture du 15.X.1644: "La Westphalie (...) est une vive image de la barbarie de l'ancienne Allemagne" - "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.10.

tueux et imposant (55). Elle devint ainsi une digne ambassadrice de l'hôtel de Rambouillet, dont elle représentait la gloire et dont elle étendait la renommée.

Elle y rencontra le comte d'Avaux. Une amitié se noua entre eux. Plus. Il était sur le point de tomber amoureux d'elle(56). Ayant appris la nouvelle, Voiture s'empessa de lui envoyer de l'hôtel de Rambouillet un avertissement. D'Avaux répliqua (57): "*Pourquoi m'avertissez-vous si soigneusement d'être sur mes gardes?*" Le conseil le révolta, mais l'envie d'aimer l'abandonna aussi. Il ne garda que l'admiration. Je lui en sais gré, car Mme de Longueville devint ainsi le sujet principal de ses lettres envoyées de Münster à Voiture. Ces lettres nous exhibent la dame dans un rôle radicalement différent de celui qu'elle jouait chez Arthénice. "*J'admire avec vous (58) cette (...) personne si précieuse qui est venue de deux cents lieues chercher un vieux mari; qui s'entretient paisiblement avec M. Salvius (59), M. Vulteius (60), M. Lampadius (61); qui ne s'effraie plus d'un gros Hollandais qui la baise règlement deux fois par heure; qui reçoit la civilité d'un autre ambassadeur qui lui conseille d'apprendre l'allemand pour se divertir, qui partage ses heures entre les belles lectures et les audiences*"(62).

55. "Craignez que toute la cour tremble, quand Mme de Longueville sortira d'ici, comme la colombe de l'arche", d'Avaux à Voiture, 6.XII.1646 pp.20-21, dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture".

56. Sa lettre à Voiture du 20.VIII.1646.

57. Lettre du 6.XII.1646, dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture" p.19.

58. Ibid. p.21.

59. Plénipotentiaire suédois.

60. Envoyé du landgrave de Hesse Cassel.

61. Envoyé du duc de Lunebourg Grüben-Hagen.

62. Voiture à d'Avaux, 9.I.1647, "Oeuvres", p.369. éd. Roux.

C'était bien l'apprentissage fait chez Mme de Rambouillet. L'art de causer, l'art de plaire, l'art de séduire et l'art de jouer avec ses loisirs. Aurait-elle eu cette classe si elle ne s'était pas frottée au sublime de la chambre bleue?

L'épisode de Münster est une date importante dans les annales de l'hôtel de Rambouillet. Le cénacle se fait connaître à l'étranger. Les lettres abondent de détails. Je lis dans celle de Voiture à d'Avaux (9.I.1647), que le clan d'Arthénice se divertissait grandement à imaginer Mme de Longueville s'entretenant avec des personnages importants de la politique internationale et que les suggestions linguistiques du "gros Hollandais" firent bien rire Mme de Sablé et Mme de Montausier.

Mais les échanges entre l'hôtel de Rambouillet et Münster ne furent pas tous récréatifs. En automne 1646, la chambre bleue et Mme de Longueville partagèrent avec Mme de Sablé le deuil de son fils, Guy De Laval, tué à Dunkerque. Sa mort avait étouffé la victoire de Condé et l'assemblée d'Arthénice se trouva déchirée entre les larmes de peine et les larmes de joie (63).

Pendant tout le séjour de Mme de Longueville à Münster, l'hôtel de Rambouillet gémissait de son absence. Godeau écrit (1646/1647): *"Chacun vous souhaite ici cet hiver. M. votre frère est revenu chargé de palmes, revenez couronnée des myrthes de la paix. Je n'ose m'expliquer davantage de peur de vous dire une galanterie. C'est ce que je laisse aux*

63. Je trouve deux témoignages intéressants de cet épisode: une lettre de condoléance de d'Avaux à Mme de Sablé (s.d.) et une lettre de félicitation du même à la mère de Condé (XI.1646).

Julies (sic) et aux Chapelains (sic)". Il oublia les Voiture (64).

Elle quitta Münster le 27 mars 1647. L'hôtel de Rambouillet la retrouva sûre d'elle, forte, intelligente et douée. De retour à Paris, elle y brillait sans partage. En vraie précieuse de premier ordre. Révolu était le temps où, à l'hôtel de Rambouillet, *"elle ne savait pas dire trois mots et ne desserrait pas les dents en une après-dînée"*(65). Les lettres de Voiture écrites en 1648 font d'elle l'idole de la cour et de la ville, l'unique arbitre d'élégance. Je renvoie le lecteur à ces lettres et, s'il ne trouve pas les louanges de Voiture suffisantes, aux "Mémoires" de Mme de Motteville.

De retour de Münster, Mme de Longueville maîtrisait toute la palette de ses facultés sublimes. Malheureusement, le salon qu'elle connaissait dans sa tendre jeunesse, n'était plus le même. La chambre bleue était sur son déclin. La chute de l'empire poli d'Arthénice survint peu après. Les amis du lieu s'éparpillèrent ça et là, Mme de Longueville fit son entrée sur la scène de la Fronde. Plus tard, le cardinal de Retz dira d'elle que d'héroïne elle devint aventurière. Mais c'est déjà une autre histoire et une autre thèse.

La présence de Mme de Longueville dans le salon d'Arthénice m'a permis de détecter un petit nuage qui s'est glissé dans ce chapitre et qui m'invite irrésistiblement à obscurcir quelque peu l'image intacte du cercle, créée par mes devanciers qui, eux, n'y ont trouvé aucune ombre.

64. Dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.13.

65. Lettre de Voiture à d'Avaux, 9.I.1647, "Oeuvres", p.369.
éd. Roux.

Mme de Sévigné fut de la coterie de Mme de Rambouillet aussi. Elle y rencontra, entre autres, Mme de Longueville. Elles devinrent amies et dans la somptuosité du salon, entourées toutes les deux de la splendeur des tapisseries, des meubles, des draperies et d'autres luxes, elles débattaient allègrement, avec les autres, les questions des hautes vertus humaines, des devoirs du coeur, de la délicatesse des sentiments et de la beauté de l'amitié. Tout débattu, tout bien pesé, elles quittaient la compagnie, animées d'un souffle noble et d'un élan élevé. L'amitié respirait l'élévation à pleins poumons.

J'en demande bien pardon à Mme de Sévigné, mais j'ai déniché sa lettre datée de 1679 qui me révolte un peu. Elle fut écrite le lendemain de l'oraison funèbre faite par M. d'Autun à l'occasion des obsèques de Mme de Longueville. Mme de Sévigné alla, elle aussi, aux Grandes Carmélites rendre les honneurs suprêmes à la dépouille de la Duchesse. Et voilà ce qu'elle écrit le lendemain à sa fille: *"Vous me demandez pourquoi j'y étais? (!) C'est que Mme de Guénégaud me promit de m'y mener avec une commodité qui me tenta"(!)*. Et elle ajoute sèchement: *"Je ne m'en repens pas; il y avait beaucoup de femmes qui n'y avaient pas plus à faire que moi"*. Voilà ce que devint cette amie rencontrée dans le beau temps des délibérations sublimes, tenues par les intimes de la chambre bleue. Une badaude piétinant dans un convoi funèbre par passe-temps, une spectatrice venue aux obsèques pour prendre l'air. A condition d'y être commodément transportée! (66)

86. Elle tranchera de la même façon la nouvelle de la mort d'une fille de Mme de Rambouillet: Angélique-Alice: "Mme de

J'arrive à la question que je prends pour cible.

L'âme humaine est éternelle. Sa faiblesse est ce qu'elle a d'essentiel et d'universel. Nos impulsions innées sont parfaitement subordonnées aux conditions du milieu et à des besoins dictés par la conjoncture. Le comportement de l'homme que lui imposent ses instincts, tend à des actes déterminés, rarement gratuits, par contre souvent inspirés par des circonstances subjectives et qui les rendent peu sincères et grandement calculés. Il n'y a rien de plus nu qu'un homme nu. Tel qu'il se montre à lui-même. Sans fard et sans autres artifices (67). Lorsqu'il se fait complice de ses propres délits et que cette complicité est intentionnelle. Tel était aussi l'homme dans le salon de Mme de Rambouillet. Pas meilleur que celui qui n'est plus, pas pire que celui à venir. L'entente profonde et spontanée des intimes du lieu faisait partie du décor.

Ne nous laissons pas enjôler par la légende abusive qui cherche à montrer l'homme du salon de Mme de Rambouillet dans une lumière trop laudative pour ce qu'il mérite. Il y est tel que les autres lui permettent d'être, tel qu'il veut être pour les autres. Il y farde sa conduite comme tout homme farde la sienne. L'opération y est peut-être plus discrète, mais c'est parce que tel est l'impératif du lieu.

Grignan est morte" (à sa fille 25.XII.1664), et plus tard, celle de Julie.

67. Je ne suis pas abandonnée dans mon pessimisme. L'abbé Rancé a dit: "Le coeur de tous les hommes est un champ d'une fécondité surprenante pour les mauvaises choses". ("Règlement", la duchesse de Liencourt, Paris, Plon, 1881, préface). Pascal: "L'homme n'est (...) que déguisement, que mensonge et hypocrisie (...); et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son coeur". ("Pensées", section II, Pensée 104, p. 62.

L'amitié n'y est pas moins illusoire qu'ailleurs. Ce sur quoi elle repose est précaire et instable. Aussi ne dure-t-elle pas plus longtemps que le besoin de jouer le rôle. Prétendre le contraire serait nier l'évidence. Je suis loin d'affirmer que l'amitié était un sentiment méconnu des habitués d'Arthénice. Pas le moins du monde! Je ne cherche qu'à rétablir une proportion véritable des choses.

Le clan d'Arthénice fut une société étonnante. Les individus qui formèrent sa couche la plus solide étaient aussi remarquables que rares. Mais ils ne réussirent pas mieux que nous tous à maîtriser ni la haine, ni l'envie, ni l'indifférence. Ni aucun autre vilain sentiment qui assure notre totale intégrité. L'homme de chez Arthénice est l'homme éternel, condamné à un combat perpétuel contre ses propres défauts. Dans ce combat, il est rarement vainqueur. Je m'oppose ainsi à la thèse que l'on tient pour vraie et qui crée une chimère: un individu aux vertus sans tache, qui étalait ses qualités portées à leur plus haut degré dans la somptuosité du salon de Mme de Rambouillet.

L'amitié y fut rare, elle aussi, tout comme elle l'est partout ailleurs.

Afin que le coup ne soit pas trop violent, je me hâte de donner un exemple de vraie amitié, née dans le salon bleu. Elle unit trois êtres: Mme de Longueville, Madeleine et Georges de Scudéry. Ils s'y rencontrèrent et s'y quittèrent, chacun entraîné par son propre destin: Mme de Longueville bravant avec audace les périls de la Fronde, la soeur et le frère bataillant pour gagner leur vie. Le plus bel aveu d'amitié qu'ils déposèrent aux pieds de la Duchesse, à l'époque où

le geste aurait pu menacer leur sûreté ou même leur existence, fut la lettre publiée en tant que dédicace du dixième et dernier volume du "Grand Cyrus", le 15 septembre 1653. Elle fut portée à Montreuil-Bellay, en Anjou, près de Saumur, où Mme de Longueville se rendit, cherchant un refuge contre l'hostilité de Mazarin qui la redoutait presque à l'égal de son frère et qui ne voulut même pas lui permettre, pendant six ans, de passer par Paris et encore moins d'y séjourner. Cette lettre fut signée par Georges de Scudéry, mais il est aisé de croire qu'elle avait été écrite par les deux, la soeur et le frère. *"Votre Altesse sait que, dans la plus grande chaleur de la guerre, et durant les plus aigres animosités des partis, l'on a toujours vu vos chiffres, vos armes, votre nom, vos livrées et des inscriptions à votre gloire sur les drapeaux. (...) Je tiens donc à vous donner de nouveaux témoignages de la haute estime que j'ai pour votre mérite"*.

La dédicace laudative, signée par Georges de Scudéry lui coûta cher. Il perdit le gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde. A l'époque, personne n'ignorait que la princesse Mandane du "Cyrus" était Mme de Longueville, la même qui, pendant la Fronde, servit la cause des princes dans les salons parisiens. Je trouve une lettre du surintendant Servien à Mazarin (22.VIII.1654) qui témoigne que Georges de Scudéry avait été obligé de se cacher. *"Je crois certainement que celui que l'on était tant en peine de découvrir, qui écrivait à M. le Prince des lettres si importantes et si bien raisonnées, c'est Scudéry qui se retire (...) dans le palais d'Orléans. Je crois qu'il importe de le faire arrêter"*.

Malgré le danger auquel s'étaient exposés Madeleine et Georges de Scudéry, à cause de leur sympathie manifestée à la dame harcelée, leur amitié ne souffrit aucune atteinte. En plein tourbillon de la Fronde, ayant reçu le cinquième tome du "Grand Cyrus", Mme de Longueville écrivit de Stenay (30. XII.1650) à Mlle de Scudéry une lettre qui dévoilait un rapport tendre et solide. *"Je vous remercie, écrit Mandane, d'avoir bien voulu soulager les maux que la fortune m'a faits par les biens que donne la continuation d'une amitié comme la vôtre"* (68).

Deux lignes plus loin, elle exprime l'obligation qu'elle a envers eux *"de n'avoir pas changé pour elle avec la fortune"*. Ladite lettre fut envoyée à l'époque où, ayant en vain tenté de soulever la Normandie, elle fut réduite à se sauver en Hollande, à travers les plus extrêmes dangers décrits soigneusement par Mme de Motteville ("Mémoires"). Je trouve une lettre de Mlle de Scudéry (III.1650), où elle manifeste son inquiétude quant au sort de celle à qui elle avait dédié son "Cyrus". *"On ne sait pas en quel lieu est Mme de Longueville. Depuis le jour qu'elle se sauva du château de Dieppe, l'on n'a pu encore découvrir précisément quelle a été sa route ni quel est son asile"*(69).

Mlle de Scudéry et son frère admiraient au plus haut degré celle qui avait traversé tant d'épreuves pendant la Fronde. Leur amitié vit le jour dans le salon de Mme de Ram-

68. Mlle de Scudéry resta fidèle aussi à Condé, "ce gagnant de batailles et ce preneur de villes" (sa lettre à Godeau du 18.XI.1650). Dans toute sa correspondance avec le mage de Sidon de 1650, elle lui donne une chronique complète et détaillée du voyage de Condé "de prison en prison" (Vincennes, Marcoussis, le Havre, Versailles, Houdan, Anet, Pont-de-l'Arche, Jumièges, Bolbec).
69. Recueil de Roques, p.215.

bouillet mais le mérite du lieu est nul. Elle aurait été la même aussi si elle était née sous un autre toit.

Je m'apprête à dire le dernier mot dans ce long chapitre sur la présence de Mme de Longueville chez Arthénice. Afin d'accorder à chacun le droit de se prononcer sur la personne, je donne une citation ignominieuse, tirée de "l'Histoire amoureuse des Gaules" de Bussy-Rabutin(70), où l'auteur dit que la Duchesse "*était malpropre et sentait mauvais*". J'aurais pu passer ce mot cruel sous silence mais je l'apporte à dessein. La vérité exclut la sélection. Tout témoignage, laudatif ou critique, la complète et la parfait. C'est à nous d'en tirer les justes conséquences. Il m'aurait été facile d'embellir l'ensemble et de donner d'autres citations en sa faveur qui n'auraient pourtant rien ajouté de nouveau à son portrait. Une démarche absurde (71).

Le témoignage de Bussy trouve sa place dans ce chapitre par principe. Il ne peut faire plus de mal à la personne en question qu'elle ne mérite. La vraie vertu se défend toute seule et il nous reste à espérer que c'est le cas pour elle.

La tendance fâcheuse de nos historiens à poétiser les personnages historiques modifie de façon déconcertante notre vraie connaissance des choses. C'est le cas aussi pour un autre familier du salon de Mme de Rambouillet, le frère de Mme de Longueville, le Grand Condé.

70. Paris, 1829, t.I.p.136.

71. Elle le dit elle-même! En d'autres termes. Sa lettre à Mlle de Scudéry de Stenay, 30.XII.1650: "Une personne (...) ne doit pas, ce me semble, prétendre à rien dire de beau ni s'efforcer inutilement à rendre les choses plus agréables". Plus agréables qu'elles ne sont vraiment.

L'image qu'on a faite de lui est garnie de détails qui altèrent inutilement le prisme à travers lequel nous ne voyons la vérité que grandement déformée. On le dépeint beau, majestueux, élancé et vertueux. François de Mézeray, dans son "Histoire de France" (Paris, 1651), atteste pourtant que la famille des Condé était laide pour ne pas dire plus (72). Le Grand Condé était excessivement petit(73). Son visage terreux était loin d'être un ornement.

Dans "Les plus belles lettres" de Pierre Richelet(74), je trouve une description du Prince. Il avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, le visage long, la physionomie qui tenait de l'aigle et les cheveux frisés. Ses dents mal rangées donnaient la dernière touche à son air négligé. Ce n'était pas un éphèbe.

Dans "Les hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVIIe siècle" (75), Perrault parle de son tempérament sanguin, bilieux et robuste. J'ai découvert aussi un témoignage de Gourville(76). Selon lui, Condé était coléreux et se fâchait facilement. C'était un novice abordant maladroitement les manières du beau monde, affectant un langage libre, grossier et porté jusqu'à la licence. Une sorte de charabia

72. Les épistoliers du temps passent diplomatiquement la question sous silence. Il n'y a que Bussy-Rabutin qui parle ouvertement de la laideur des Condé, dans sa lettre à Mme de Sévigné, 16.VI.1654.

73. Dans son "Secret de triompher des femmes et de les fixer" (Paris, Ponthieu, 1825, p.3), Louis de Saint-Ange dit: "Jamais grand homme n'a été grand".

74. Paris, M. Brunet, 1705.

75. Paris, A. Dezallier, 1701.

76. "Mémoires", Paris, Renouard, 1845.

aristocrato-guerrier. Ajoutons-y le ton dégagé de l'homme de guerre et peu de finesse.

Le souvenir de ce guerrier hargneux et rageur revient à la mémoire encore en 1711. La duchesse d'Orléans écrit le 26 mars à la duchesse de Hanovre que Condé était *"lâche et attaché à la faveur"*. La Duchesse emploie des termes injurieux en parlant de toute la maison de Condé. Les femmes y *"sont pires que les femmes dans les maisons publiques (77). Légères et effrontées. C'est honteux d'entendre comme toute (!) cette famille est mal famée. La belle mère, la mère etc. toutes mènent une vie indigne de leur rang"*.

J'apporte cette citation de propos délibéré: la famille de Condé, Charlotte de Montmorency à la tête, fut intimement liée avec Mme de Rambouillet. Le superbe château de Chantilly, demeure des Condé depuis 1632, offrait souvent son majestueux cadre princier à la compagnie de Mme de Rambouillet qui y allait allègrement promener ses débats anodins et ses jolis badinages. La demeure fut une espèce de résidence estivale de la chambre bleue où ses familiers continuaient à occuper leurs loisirs éternels. Les Condé furent les plus intimes des intimes de Mme de Rambouillet. Les femmes aussi bien que les hommes. Les témoignages de la duchesse d'Orléans attaquent surtout ces premières. Bien qu'elle ne parle pas directement des femmes de cette famille qui fréquentaient la chambre bleue, il est toujours difficile de ne pas associer les membres de la même famille, en vertu de leur parenté et de leurs relations. L'analogie spontanée, établie par l'imagination ou par l'intuition, invite, dans ce

77. Sa lettre à la duchesse de Hanovre, 3.II.1718.

cas, à une induction mettant en doute la noblesse véritable des nobles de la chambre bleue. Je sous-entends par là, la grandeur des qualités morales et celle de la valeur humaine.

La conjecture est impitoyable. Peut-on la prouver infailliblement à trois siècles de distance? Je me serais pourtant reproché de ne pas avoir envisagé cette hypothèse, car le susdit témoignage a toutes les raisons d'être véridique. Tout d'abord, avec l'éloignement dans le temps, le jugement prend tout son sens. Deuxièmement, la duchesse d'Orléans n'ayant aucun rapport avec la société polie des salons parisiens, n'était assujettie par aucun lien moral à cette loi tacite et impérative qui obligeait à quantité d'actes, dont le principal consistait à combler de louanges chaque membre de la caste, la démarche étant la seule garantie d'en être comblé soi-même.

Je reviens au Prince.

Il avait un talent militaire indubitable, mais il me convient de dire sur la foi de Mézeray, que la liberté de ses allures vis-à-vis de ses soldats était plus que critiquable (78). De plus, l'ivrognerie et la débauche régnaient sans partage dans son armée. Le supplice du fouet astreignait à la discipline, à une obéissance entière et à une soumission résignée. Le joug ne pouvait peser plus.

78. Ainsi que les allures de son armée, elle-même. Une lettre de Patin à Falconet, 26.II.1658: "Les régiments de Condé ont fait tant d'insolences que le pays et les paysans se sont soulevés contre eux". Ils savaient se procurer de l'argent d'une façon peu fine sans pour autant rebuter le capitaine.

Je trouve une lettre de Christine de Suède au Nonce de Varsovie (79), où je lis au sujet du guerrier: *"Ce Prince est despote, il est trop remuant, trop hautain, trop belliqueux. Il est emporté et avare"*(80).

La réputation d'avidité qu'il se tailla, paraît solide. L'accusation que Guy Patin lance dans sa lettre à Falconet (8.V.1649) semble catégorique. Le prince de Condé, *"ce dangereux compagnon"*, pendant la Fronde, abandonna le parlement et prit *"le parti contraire pour de l'argent, au lieu de travailler pour le bonheur de la France"*. Je lis ailleurs(81): *"Ce prince est fougueux. Il est fort haï à Paris pour le mal qu'il y a voulu faire à la défense d'un gros et pernicieux larron (Mazarin)"*. La lettre parle du début de la Fronde où le Grand Condé représentait les intérêts du Cardinal. Patin accuse Condé d'agir par intérêt et de rechercher dans toute démarche son avantage personnel(82). Dans une autre lettre à Falconet (23.V.1667), Patin écrit: *"Il est maigre et cassé des gouttes (sic), c'est le péché des princes qui sont gens de chair et d'os, sujets et esclaves de leurs passions: cela s'appelle maladie méritée"*. Les jugements

79. S.d.n.l. "Lettres secrètes de Christine, reine de Suède, aux personnages illustres de son siècle", Genève, Frères Cramier, 1761.

80. V.Cousin semble avoir rêvé. Je lis dans sa "Société française au XVIIe siècle": Condé était "jeune, beau, plein d'esprit, libéral, dévoué à ses amis, méprisant la richesse (!?)". La suite est dans le même ton. N'en soyons pas étonnés. Prétendant à son tort que le "Grand Cyrus" est conforme à la vérité historique, c'est vraisemblablement ce même ouvrage dépourvu de toute vraisemblance, qui a servi de source aux estimations de l'historien (Episode: To V, livre II, p.478).

81. Patin à Falconet, 26.II.1658.

82. "Toutes ces infâmes alliances me font avoir pitié des princes qui sont si lâches et si peu courageux qu'ils ne dédaignent pas de se soumettre à la dive fortune et adorer le veau d'or", ibid.

de Patin n'auraient pu être plus sévères. Je suis irrésistiblement portée à y ajouter foi. Etant médecin, vivant à l'écart de la belle société de l'admiration mutuelle, rien ne l'obligeait ni à l'adulation ni au blâme. Voilà pourquoi, je lui accorde tant de place dans cette thèse.

Peiresc dans une lettre (83) à Borrilly, évoque timidement la générosité imaginaire de Condé. N'en doutons pas! Ce prince n'aima jamais ouvrir sa bourse (84).

Outre cela, rancunier. Dans sa lettre à Mme de Thianges (25.X.1673), Bussy évoque ses torts anciens et bénins qui l'ont brouillé avec Condé. Le Prince, plus vindicatif que jamais, a renoncé à toute réconciliation avec Bussy lorsque celui-ci était de passage à Paris et a même dit "*qu'il ne souffrirait pas que (Bussy) fusse (sic) sur le pavé de Paris en même temps que lui*". La médiation de Mme de Longueville n'y put rien non plus. Tant d'aigreur pour si peu de chose (85).

Je ne puis omettre ici un témoignage qui est tout à fait particulier. Je l'ai dépisté parmi les lettres écrites par la Petite Nichon à Condé. Vu le piment du sobriquet, ai-je

83. S.d.n.l. "Lettres de Peiresc", Paris, Imprimerie Nationale, 1888-1898.

84. C'était, paraît-il, un vice de famille. Dans son "Histoire de France", Michelet prétend que les Condé avaient, en 1609, dix mille livres de rente et en 1649 possédaient une énorme partie de la France: la Bourgogne, le Berry et une partie de la Lorraine du côté du Grand Condé; la Champagne par Conti; la Normandie par Longueville plus l'Amirauté, Saumur et les terres de Montmorency. Et avec tout ceci, le Grand Condé ne remboursait pas ses dettes et, manipulé uniquement par ses propres intérêts, mal aimé en général, souvent d'une humeur inégale et soupçonneuse il était prêt à toute action déplaisante.

85. Dans ce contexte, une autre déclaration de Bussy est fort déconcertante. Je lis dans son "Histoire amoureuse" à propos de Condé: "Il pardonnait (?) par grandeur d'âme à ses ennemis".

besoin de préciser de quelle profession il est tiré et de qui il s'agit là? Il y a plusieurs lettres de la Petite Nichon. Celles qui datent du 26.I.1647 et du 26.II.1649 sont plus qu' *agresives*. Je lis dans celle du 26.II.1649: "*Je suis une suivante de Cupidon, una signora universelle - mais vous êtes un Protecteur général des Hôtels agréables d'amour. (...) Si je me laisse gagner par de l'argent, vous faites de même*". Signée: Servante et Maîtresse.

Je renvoie le lecteur aux "Lettres de la Petite Nichon du Marais à Mgr le Prince de Condé" (86) afin d'y trouver d'autres violentes diatribes, p.ex.: "*Une pluie d'or a ébloui vos yeux. (...) Vous ensevelirez votre honneur et vous-même dans un tombeau de blâme et d'infamie dont la postérité conservera éternellement la mémoire*"(26.II.1649).

La tentation est grande mais je m'abstiens de persister. Ces paroles ne nécessitent aucun commentaire. Plaise au lecteur de ne pas juger les lettres de la Petite Nichon, surtout celle du début de la Fronde (26.II.1649), dans l'optique de la délicate profession de l'expéditrice. Ce n'est pas un critère. Je m'engage là dans une entreprise malaisée, mais je ne peux ni ne veux ignorer ces lettres, d'autant plus qu'elles ont été inspirées par le patriotisme. Leur teneur univoque exclut toute ombre d'un doute. L'amour de la patrie ne me paraît pas incompatible avec les attributs d'une fille de joie.

J'ai devant les yeux un bon nombre de panégyriques écrits à la louange de Condé par Balzac. "*C'est un chef-d'oeuvre de sang de Bourbon et de Montmorency. (...) Condé*

méprise les louanges à cause qu'il est au-dessus d'elles et trouve dans sa propre vertu la récompense qu'elle mérite". Ne nous laissons pas prendre! Le ton n'aurait pu être différent, car je tire l'éloge d'une lettre de Balzac à la mère de l'illustre guerrier (1.II.1645). Je lis dans celle adressée à Chapelain (8.I.1647): "*Ce Prince est aujourd'hui le Dieu de la guerre, le successeur de la réputation de Gustave, l'arbitre et le juge des vaillants*". La reine Christine sut, elle aussi, saisir l'art de la guerre de Condé (87). Mais son génie des armes n'exclut pas son génie du mal (88).

Sa fibre militaire indiscutable, son goût des armes et ses talents stratégiques l'élevèrent au faite de l'admiration des contemporains(89). Sa gloire de vainqueur demeure. Mais il me paraîtrait trivial et absurde de chercher à le parer de plus d'ornements qu'il ne mérite, et dont ni nous ni surtout lui n'avons besoin. Je persiste à soutenir la thèse, selon laquelle les personnes qui fréquentaient le salon de Mme de Rambouillet étaient dotées des mêmes vices que nous, mais c'étaient des gens qui avaient mieux appris que nous à cacher sous d'aimables dehors leurs instincts méchants et souvent peu jolis.

Le lecteur s'étonnera peut-être de voir que, pour broser un portrait des habitués de la chambre bleue, p.ex. celui du Grand Condé ou de Mme de Longueville, je me sers souvent de témoignages qui n'ont aucun rapport avec le salon lui-même. Je place la personne dont je parle dans un cadre

87. Sa lettre au Prince après la bataille de Nortlingue, gagnée le 3.VIII.1645.

88. La Rochefoucauld, Maxime CLXXXIV: "Il y a des héros en mal comme en bien". Condé?

89. Bossuet dit dans son Oraison funèbre de Condé: "Ce jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux".

tout à fait différent de celui de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. L'opération est préméditée. Je m'explique. Si j'avais décidé de "portraitiser" les intimes du salon de Mme de Rambouillet en ne les situant que dans le décor de l'hôtel, ils auraient tous eu les mêmes traits: un sourire au visage, un langage soigné à la bouche et, pour couronner le tout, une belle révérence à la fin. Une démarche pareille aurait été sans aucun intérêt. Cela aurait été une répétition des mêmes absurdités accréditées par la redite (90). Je ne me lasse pas de répéter tout au long de ces pages, que je cherche à rétablir la vraie proportion des choses.

Dans la chambre bleue d'Arthénice, l'invincible ange de guerre rencontra un ange de douceur. Marthe Poussart Du Vigean (91), une amie intime de la célèbre soeur de Condé et de Mme de Sablé. Un joli trio joyeux et insouciant (92).

C'est à l'hôtel de Rambouillet que la compagne chérie de l'éclatante jeunesse de Mme de Longueville jeta un charme sur Condé.

Je trouve les détails des amours des deux adolescents dans le "Supplément français" no 10324, f.fr. fos 30-33 (BN). Cet amour vit le jour en 1640. La demoiselle avait 18 ans, son chevalier servant était d'un an son aîné. Mme de Motte-

90. Ainsi qu'une répétition des exaltations démesurées de Mme de Sévigné. Elle a écrit à Bussy(25.IV.1687) en parlant de Condé:"Il avait été au-dessus des louanges, au-dessus de la vanité et de l'amour de soi-même". Façon de voir. Un exemple de témoignage sur lequel l'imagination a brodé tout son souf.

91. Née en 1622, fille cadette de Anne de Neufbourg.

92. Les trois femmes se rencontrèrent à l'hôtel de Rambouillet. Elles se retrouveront fidèlement aux Carmélites où elles entreront l'une après l'autre. Le 18 février 1635, Mlle Du Vigean dansa avec Mlle de Bourbon un ballet de Louis XIII. Mais ce ne fut qu'un épisode de l'amitié des deux demoiselles.

ville et Mlle de Montpensier dans leurs "Mémoires" tombent dans une extase éperdue en évoquant la durée de la passion. Quatre ans! Ai-je besoin de remarquer qu'on a vu mieux?

Quelques faits.

Le duc d'Enghien, futur Grand Condé, tomba follement amoureux de la jeune fille. Il rêvait mariage, bonheur. Tamisey de Larroque qui a annoté les lettres de Chapelain(93) parle d'un obstacle de mésalliance. Ciel! Non! Condé était marié! Sa femme, Claire-Clémence de Maillé-Brézé, nièce de Richelieu, était bien vivante! C'était une personne singulière. Deux ans après son mariage, elle vivait toujours dans le paradis de ses plaisirs enfantins: elle jouait à la poupée!(94) D'ailleurs, il ne pouvait s'agir de mésalliance car Mlle Du Vigean était bien née. Son père, François Poussart, était seigneur de Fors et marquis Du Vigean. Ce fut une famille d'une naissance moins élevée mais d'une très grande fortune (95).

La relation de Mme de Motteville (96) est une véritable mine de détails. Elle soutient que le Duc avait souvent dit vouloir rompre son mariage afin de pouvoir épouser Mlle Du Vigean. Mlle de Montpensier rapporte("Mémoires") que, quand la femme de Condé tomba malade, il se hâta de promettre à sa bien-aimée de l'épouser, au point que ses parents ne tardèrent pas à se féliciter de l'heureuse issue de l'affaire. Mais l'issue s'avéra malheureuse: la femme de Condé guérit!

93. Paris, Imprimerie Nationale, 1880.

94. Mlle de Montpensier "Mémoires", Paris, Charpentier, 1859.

95. J'évoque ce détail pour illustrer cette méchante tendance de nos historiens à embellir la vérité. Bien sûr, mésalliance sonne plus dignement qu'une grossière accusation d'infidélité.

96. "Mémoires", Paris, Charpentier, 1882.

Condé envisagea donc le divorce qui se révéla impossible: Mazarin opposa son veto à la rupture du mariage. L'union fut sauvée mais finit mal. Je tire de l'oubli, à ce propos, une lettre de la princesse de Hanovre (3.II.1718). La Princesse informe sa correspondante que le Grand Condé avait relégué sa femme au château de Châteauroux où elle était morte. Mais à cette époque-là Condé ne souffrait plus de sa passion. Elle s'éteignit comme par enchantement. L'amour s'évanouit, le jeu cessa. Je lis dans les "Segraisiana" (97): *"Condé étant tombé dangereusement malade à Philisbourg après la bataille de Nortlingue, (3.VIII.1645)(98) on le saigna tant de fois qu'on lui avait tiré presque tout son sang et lorsqu'il fut guéri, il ne pensa plus à Mlle Du Vigean. Il a dit qu'il fallait que son amour fût tout dans son sang, avec lequel il s'était évanoui à mesure qu'on le lui ôtait"*.

Amour et médecine.

Je trouve aussi (99) une lettre de Anne Du Vigean, soeur aînée de Marthe, écrite à leur frère, le marquis de Fors (7.VII.1647). Elle lui apprend que depuis la fin de la passion de Condé pour Marthe, celle-ci a décidé d'entrer aux Carmélites. Elle se fit religieuse dans ce couvent en 1647.

Pendant quatre ans, Condé fut totalement dompté par sa passion qui lui causa toutes les peines imaginables. L'adoration ne fut point serène. Les déchirements de ses séparations d'avec sa mie, lorsqu'il partait pour l'armée, offraient un spectacle douloureux. Mlle de Montpensier ("Mémoires") évoque

97. Paris, Compagnie des Libraires Associés, 1721.

98. Roederer dans ses "Mémoires"(p.94) prétend que la bataille eut lieu en 1654. Ce fut, à n'en pas douter, en 1645.

99. "Les amis de Mme de Sablé", p.347.

les pleurs dont ses yeux étaient noyés chaque fois qu'il la quittait. Avant son dernier départ pour l'Allemagne, en faisant ses adieux, il s'évanouit. Ce foudre de guerre était extrême en tout! Les excès de ses délires amoureux et de ses exaltations pittoresques devaient jeter dans une grande stupéfaction tous ceux qui assistaient à ses violents épanchements. Un fauve indomptable apprivoisé par une tendre biche.

Les amoureux décidèrent, au début, de cacher leur amour. Afin de tromper la vigilance de la compagnie de la chambre bleue, Mlle Du Vigean ordonna à Condé de faire semblant d'aimer Mlle de Boutteville. Dangereuse opération! Craignant le pire et redoutant la vénusté de la rivale, Marthe changea de tactique et passa à l'extrême opposé: elle leva la permission et imposa l'interdiction. Docile, Condé obéit et ne revit jamais l'amante adulée par devoir.

Selon Mme de Motteville ("Mémoires"), bien qu'éperdument amoureux, Condé était volage. La vestale eut quelque raison de se plaindre de lui. Les affirmations des initiés lui faisant croire qu'elle était la seule qu'il eût véritablement aimée me paraissent une piètre consolation.

Julie d'Angennes fut mise dans la confidence. Sous le sceau du secret, elle écoutait les amoureux épancher leur coeur. Elle sut garder un silence absolu et une discrétion impénétrable, car il n'en est fait mention dans aucune des lettres écrites par les habitués du lieu. Est-ce là une preuve de la discrétion des trois protagonistes ou bien, une simple marque de la langueur de la compagnie de la chambre bleue qui se mit à perdre, petit à petit, sa vivacité et sa

pétulance? L'indifférence est le commencement du déclin. La chute devient fatale. Dans les années des amours de Condé et de Mlle Du Vigean, l'hôtel de Rambouillet penchait vers son déclin. Le coup fatal survint peu après l'entrée de Marthe aux Carmélites.

Segrais affirme dans ses anecdotes ("Segraisiana") que Mlle Du Vigean fut aussi aimée de Monsieur. Deux lignes plus loin, il soutient qu'elle n'avait pas beaucoup d'esprit. Dans les Mss. de Conrart(100) je trouve une lettre anonyme à Mlle Du Vigean (s.l.n.d.) écrite, sans doute, à l'hôtel de Rambouillet et où l'on parle de ses lettres. "*Je n'entends pas parler d'autre chose, y est-il dit, que de jolies lettres que vous écrivez*". En France, au XVIIe siècle, il était fort difficile sinon impossible d'écrire de jolies lettres sans avoir de l'esprit. J'ai bien dit "au XVIIe siècle". A cette époque-là, l'art d'écrire de belles lettres devint une occupation autour de laquelle tournait souvent l'existence des gens. C'était aussi une branche distincte dans la littérature française. J'en ai parlé dans mon introduction. L'art d'écrire des lettres était aussi important que l'art de les lire. Je veux dire par là que l'art d'admirer fut un savoir aussi important que l'art de créer. Le témoignage apporté plus haut prouve que les lettres sorties de la main de Mlle Du Vigean étaient jolies. L'adjectif ne vint certainement pas se placer sous la plume de l'expéditeur pour complimenter la demoiselle sans avoir aucune raison de le faire. L'arbitrage incompétent en la matière aurait pu passer, à l'époque, par une grossière ignorance. En s'érigeant en arbitre jugeant de la beauté d'une

lettre, on ne pouvait louer sans sujet. Je dois dire aussi, que quatre ans m'auraient paru bien longs pour aimer une sottise. J'aime donc à penser que Mlle Du Vigean fut une demoiselle spirituelle.

A l'hôtel de Rambouillet on l'appelait "l'Aurore de la Barre". Le nom venait de la maison de plaisance de sa mère (101). Dans une lettre de Voiture (1630) écrite au cardinal de La Valette (102), je trouve une somme d'informations sur les divertissements de la compagnie de la chambre bleue chez Mme Du Vigean à la Barre.

La maison était superbe. L'hôtel de Rambouillet y allait souvent se délecter des collations succulentes offertes par la maîtresse du lieu. Cela s'appelait "tenir maison". Mme Du Vigean savait tenir maison superbement.

Dans la susdite lettre, Voiture évoque le séjour de la compagnie à la Barre, à la fin de 1630 où Mme Du Vigean donna la collation à la princesse de Montmorency. Des fleurs d'oranger et des roses remplirent d'une odeur suave tout le lieu. Au bois, on installa une fontaine. A l'entour, vingt-quatre violons cherchaient à couvrir le grand bruit que les eaux faisaient en tombant. Mlle de Bourbon déguisée en Diane et Mlle d'Aubry - fille de la respectable Mme d'Aubry sur qui, un jour, à l'hôtel de Rambouillet, on trouva trois poux (dans le code précieux: "reliques vivantes") (103,104) - dégui-

101. Mme Du Vigean. C'était une grande amie de Mme de Puisieux et de la duchesse d'Aiguillon.

102. "Oeuvres", pp.96-100 éd. Roux, pp. 45-52 t.I, éd. Ubicini.

103. Lettre de Voiture à Mlle Paulet, 1633.

104. Quatre ans plus tard, en 1634, Mme d'Aubry se brouilla quelque peu avec l'hôtel de Rambouillet. Ses intimes composèrent des vers et les lui envoyèrent à deux heures du matin. Ayant trouvé les vers moqueurs, la dame se fâcha et défendit à Montausier de continuer à fréquenter

sée en nymphe, embellissaient le décor. Puis, elles se mirent à danser, tandis que Voiture s'emparait d'une harpe et se mettait à chanter. Tout le monde pleura, si l'on en croit ses dires, tant il chantait tristement. Vint ensuite un repas pantagruélique: six potages, douze sortes de viande dont *"personne n'a jamais ouï parler et dont on ne savait pas encore le nom"*(ibid.). Un bal magnifique acheva la soirée. Et pour couronner le tout, Voiture y dansa! Mlle de Bourbon trouva ses pirouettes assez miteuses. Elle le lui dit, il écouta, se chagrina. Mais bientôt, un bruit joyeux de feux d'artifice assourdit les lamentations de Voiture, et sa harpe et les sanglots des auditeurs. Il assourdit même les vingt-quatre violons qui cherchaient à assourdir le bruit assourdissant de la fontaine. Tout devint détonations et lumière.

Et puis le silence se fit. Sous le souffle de la nuit, à la lueur de vingt flambeaux, la joyeuse troupe fit route vers Paris. En chemin, ils chantèrent des chansons et des airs populaires, tels des "savants", des "petits doigts", des "bon-soirs" et des "ponts-bretons". Reprenant les refrains en chœur, ils vocalisaient éperdument tantôt à mezza-voce tantôt à tue-tête. Tout fut chant et allégresse.

Ils rencontrèrent, en cours de route, trois carrosses avec les violons qu'ils avaient fait jouer toute la journée. Les mêmes qui assourdissaient les eaux de la fontaine. Mlle de Rambouillet leur commanda de suivre le cortège et de donner des sérénades toute la nuit. Tous saluèrent l'idée, mais

l'hôtel de Rambouillet. Bien sûr, celui-ci désobéit. La compagnie tourna la brouille en farce et Godeau en qualité de porte-parole de la chambre bleue et Montausier de celui de Mme d'Aubry, tirèrent leur épée du fourreau et improvisèrent un combat. Voir à ce sujet les lettres de Voiture datant de 1634.

"heureusement, écrit Voiture, (les musiciens) ont laissé leurs violons à la Barre"(ibid.). Cela ne changea rien pour Mme Du Vigean qui fut du voyage aussi. La vénérable dame était sourde comme un pot, mais elle taisait la vérité. Tous faisaient comme si de rien n'était. Elle faisait semblant d'entendre mais ne répondait qu'au hasard. Eux faisaient semblant de ne rien remarquer et continuaient à lui parler. La politesse mondaine oblige. Et, à mesure que "l'entretien" devenait de plus en plus chaotique, tous se divertissaient agréablement en se félicitant d'avoir bien trompé l'autre. La Valette disait à Voiture (105), en parlant de la surdité de Mme Du Vigean, qu'on pouvait lui dire un Confiteor, un Ave, un Miserere et qu'elle répondait de même. "Je te prie de l'éprouver à la première rencontre". Ce qu'il fit en route de la Barre à Paris. "M'étant trouvé dans le carrosse auprès de Mme Du Vigean, écrit Voiture à La Valette (éd. Ubicini to I, p.50), je lui dis (...) un Miserere tout entier, auquel elle répondit avec beaucoup de gentillesse et de civilité". Gentiment mais tout à fait mal à propos. Elle aurait mieux fait de faire la sourde oreille!

La procession fit aussi une rencontre parfaitement inattendue. "Six grands plâtriers tout nus (...) passèrent devant les carrosses de Julie et Mlle Paulet" (106). La péripétie fut digne des circonstances et des personnes. Jugez du reste!

Une digression paraît de rigueur.

Angélique Paulet avait, paraît-il, une extrême délicatesse que blessait même la grossièreté du langage.

105. Tallemant, "Historiettes",

106. Voiture à La Valette, 1630, "Oeuvres", p.99. éd. Roux.

Elle s'évanouissait quand elle entendait un mot méchant. Selon Tallemant, un gentilhomme, s'adressant à elle, a longtemps hésité sur le mot "avoine". Dire ou ne pas dire? Il a même dit: "*De par tous les diables, on ne sait comment parler céans*"(à l'hôtel de Rambouillet). Mlle Paulet était prête à s'évanouir rien qu'en entendant le mot "avoine", tout à fait mignon d'ailleurs, mais garda tranquillement ses esprits en voyant six plâtriers nus comme des vers passer devant son carosse. Oserai-je dire que les émotions étaient pourtant incomparablement plus grandes?

J'évoque cette anecdote à dessein. La chambre bleue de Mme de Rambouillet était une grande scène dans un très grand théâtre. Les gens qui s'y réunissaient cessaient d'être eux-mêmes avant de franchir le seuil de la superbe demeure. Ils y jouaient, chacun leur rôle selon le code précis de la ruelle. Condé qui fondait en larmes en quittant Mlle Du Vigean, était, en réalité, un être résistant, brutal, dur et sec. Mais le code de la chambre bleue lui a imposé, à lui aussi, un certain ton et il a dû apprendre à pincer la bonne corde afin de pouvoir s'assortir harmonieusement avec le reste du décor.

Tel fut aussi le cas de Mlle Paulet qui, à l'hôtel de Rambouillet, jouait admirablement son rôle de vestale hypersensible qui tombait en syncope rien qu'à entendre un mot bas tel que "avoine", "besogne" ou "atelier". Nous avons des preuves que Mlle Paulet était, en réalité, bien moins austère dans ses moeurs et qu'il y avait des choses bien plus choquantes qui la choquaient bien moins.

La compagnie regagna Paris.

J'espère que le lecteur s'associe à ma joie d'avoir trouvé la susdite lettre de Voiture. Ses détails dévoilent tout le parfum aristocratique des divertissements pittoresques auxquels s'adonnaient les joyeux épicuriens de la chambre bleue.

A l'époque du raout à la Barre, Marthe Du Vigean avait huit ans. Il va sans dire qu'il ne pouvait pas encore y être question d'amour avec Condé. Mais je me suis laissée aller au plaisir d'évoquer l'épisode de la Barre, car à l'ère des innocentes délices de la Marthe des années 30, succéda celle des angoisses amoureuses. Les Carmélites assisteront à leur triste épilogue.

Victor Cousin a trouvé à la BN deux billets écrits par Mlle Du Vigean, devenue soeur Marthe de Jésus, à Mme de Sablé. Je les ai tous les deux, sous les yeux. Le premier date du 2.VIII.1662, le second du 5.IX.1662. Marthe a quarante ans et caresse ses souvenirs de jeune fille où elle s'alarmait, avec tout l'hôtel de Rambouillet, pour les gros rhumes de Mme de Sablé. Les méchantes rhinites de la dame troublent sa paix même aux Carmélites. "*Je me rejouis, écrit Marthe le 2.VIII. 1662, que votre rhume est (sic) passé.*"

Les rhumes chroniques de Mme de Sablé furent, en effet, un divertissement à grand spectacle des amis de l'hôtel de Rambouillet. Et une humide obsession de la pauvre enrhumée. Le nez joliment bouché, elle y passait son temps à éternuer, à se moucher, à se presser vigoureusement les narines et à

donner du cor de ses deux cavités nasales. Voilà un mouchoir en bonnes mains! Son nez qui coulait était dans toutes les conversations non pas en tant qu'organe de l'odorat mais en tant que siège de coryza. Elle avait tellement le nez sur ses rhumes qu'elle ne pouvait se laisser distraire de rien d'autre. J'aurais pu, bien sûr, dire juste qu'elle était souvent enrhumée, mais l'effet n'aurait pas été le même.

Effectivement, l'auguste demeure de Mme de Rambouillet ne fut pas seulement un séjour des Muses. Ce fut aussi un paradis enchanteur des microbes et des virus. Du rhinovirus surtout. On se mouche éperdument chez Arthénice. Il n'y a jamais de moments creux entre les reniflements. On y éternue tout son soûl, on y étouffe de rhume ou l'on en est assassiné. Le rhume des convives y est toujours de saison, les nez coulent et coulent.

La comtesse de Maure y est travaillée aussi par cette sorte d'affliction. Sa crainte perpétuelle des maladies ne peut rivaliser qu'avec celle de Mme de Sablé (107). Les deux amies ne font que promener dans la chambre bleue leur fragile santé et leurs souffrances incessantes. Ce n'est pas dans la solitude d'un monastère qu'elles décidèrent d'étaler leurs doléances. *"Il n'y avait point d'heures où la princesse Parthénie (Mme de Sablé) et la reine de Misnie (Mme de Maure) ne*

107. Sur ses maladies voir: une lettre de Montausier à Mme de Sablé du 19.III.1672 ("Les amis de Mme Sablé", p.359), une lettre d'Angélique-Claire d'Angennes à Mme de Sablé s.d. (ibid. p.207): fille de Mme de Rambouillet lui fait part de ses maladies et de son traitement: opiat avec de l'ambre, du corail, des perles, du mirabalan et des bouillons de perdrix. Voir aussi une lettre de Sainte-Beuve (Jacques, abbé de) à Mme de Sablé s.d. (ibid., p.271), la sienne à l'archevêque de Paris (p.75), celle de la duchesse d'Aiguillon (VII.1667) et celle de la mère Angélique Arnauld du 6.II.1661.

conférassent des moyens de s'empêcher de mourir et de l'art de se rendre immortelles. La crainte de respirer un air trop chaud ou trop froid, l'appréhension que le vent ne fût trop sec ou trop humide était cause qu'elles s'écrivaient d'une chambre à l'autre"(108,109). Dans ces lettres que j'ai consultées, on retrouve d'une page à l'autre, l'éternelle rengaine: "Ah! m'amour! vous avez eu votre grand rhume!" (110)

A l'hôtel de Rambouillet, fécondes en toutes sortes de bactéries imaginaires, elles ne sont jamais quittes de leurs maux. Leur santé est en ruine, elles tombent en pièces. Elles aiment être malades et en font un culte. Aux moindres atteintes d'un mal, elles sont aux anges. Un petit chatouillement anodin dans le nez les ravit et les accable. Elles prennent aussitôt "médecine" et n'osent sortir (111). L'absence d'angoisses de santé met leur patience à une rude épreuve. Elles fabriquent donc vite quelque jolie grippe et la traînent chez Arthénice contaminant avec transport le bel air du salon, la grippe imaginaire étant la plus contagieuse!

Entre deux éternuements, Mme de Maure pique sa crise de jalousie. L'idée que quelqu'un d'autre pourrait jouir de son avantage exclusif d'échanger des flacons de comprimés avec Mme de Sablé, la déchire et la terrasse. "Vous avez dit à Mme de Rambouillet, écrit-elle à son amie en X.1631 (112), que lorsque vous vouliez vous figurer une vie tout à fait

108. Mademoiselle, "La Princesse de Paphlagonie", s.l.1659.
p.79

109. Mme de Maure parle à Mme de Sablé de la parution de la "Princesse de Paphlagonie" dans sa lettre de VIII/IX,1660.

110. Mme de Maure à Mme de Sablé, 11.IX.1655.

111. La même à la même XI.1662.

112. Recueil de Lanson, p.257.

heureuse pour vous, c'était de la passer toute seule avec Mlle de Rambouillet. Cette pensée à fait une grande injure à notre amitié"(113). Et, sans doute, à leur complicité de manier ensemble le mouchoir et les fioles d'orviétan (114).

La comtesse de Maure n'était pas ponctuelle. De plus, cet oiseau nocturne fuyait le jour. Le marquis de Sourdis a dit d'elle: "*Elle serait une personne parfaite si elle pouvait, comme le reste du monde, s'assujettir aux horloges*" (115). Outre cela, impatiente. "*Je n'aime à écrire que quand je puis avoir la réponse au bout d'une heure*" (116). Elle n'était pas moins hypocondriaque que son amie, Mme de Sablé qui ambitionnait inlassablement tous les rhumes et toutes les vapeurs. Les idoles de l'hôtel de Rambouillet s'alarmaient constamment de sa santé. "*Vous êtes en parfaite guérison, vous m'arrachez ainsi une épine qui me déchirait le coeur,* lui écrit Costar (s.d.n.l.).

Mme de Sablé, ce spécimen accompli d'une malade imaginaire - Ah! la divine sciatique! - était aussi friande et raffinée - Ah! les soupes délicates! Voiture disait que les seuls hommes vivants dont elle se souciait, étaient son médecin et son cuisinier (117). Pour étouffer ses maux de dents, elle se gavait allègrement de crème, de fraises ou d'autres délices (118) et promenait, chez Arthénice, ses formes opu-

113. Recueil de Roques, p.182.

114. Médicament de vipères nourries exclusivement de miel et de rosée, fort en vogue dans la première moitié du XVIIe siècle.

115. Mademoiselle, "Divers Portraits", Caen 1659, p.160.

116. Sa lettre à Mme de Montausier, 1649.

117. A Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", p.185, éd.Roux.

118. Voir une lettre (s.l.n.d.) du marquis de Sourdis à Mme de Sablé dans: "Les amis de Mme de Sablé", p.306.

lentes qui trahissaient sa belle gloutonnerie (119). Elle avait une des meilleures tables de tout Paris et l'hôtel de Rambouillet y allait souvent faire bonne chère et admirer sa confection de plats fins, de confitures et d'élixirs. "*Mme de Sablé, Mlle de Rambouillet, Pisani, Voiture et moi, vous souhaitions pour sixième à un souper délicieux qu'elle nous donna*", écrit Chapelain à Montausier le 21.IX.1640. Ses festins "*méritent qu'on vienne de bien loin pour en être*" (120).

A l'hôtel de Rambouillet, parmi les sauces et les desserts, elle dénicha un joli morceau en la personne du duc de La Rochefoucauld (121). Elle jeta sur lui ses feux, lui s'enflamma d'amour. Ils arrivèrent à croire qu'ils avaient bien caché leur galanterie. Une jolie naïveté! Le salon tout entier était au courant du "secret". "*Il (La Rochefoucauld) n'est jamais avec l'autre (Mme de Sablé) que pour lui dire de vieilles douceurs*", écrit Chapelain à Balzac le 28. VIII.1639.

Sujette à la séduction, elle jeta son coussinet (un petit archaïsme de l'époque) aussi sur Voiture. Chez Arthénice, ils se chuchotaient amoureusement à l'oreille leurs maux et leurs malaises. Ils se recommandaient des mixtures et

119. Pascal ne craignait pas non plus le mot. Le philosophe l'employa dans sa neuvième Provinciale du 3.I.1656. Je ne sens absoute.

120. Le même au même, 16.X.1640.

121. La Rochefoucauld lui envoyait parfois quelque une de ses maximes et demandait en échange quelque bonne recette: "Voilà tout ce que j'ai de maximes; mais comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage aux carottes, un ragoût de mouton" (s.l.n.d. dans: "Les amis de Mme de Sablé", p.229). Voir aussi une lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé (ibid. p. 230) sur la recette du boeuf d'Angleterre. J'y lis entre autre: "Si vous avez quelque chose de nouveau pour manger, apprenez-le-moi!"

exaltaient l'efficacité de la teinture d'or, de l'antimoine, des yeux d'écrevisse, de ripopé ou de l'émétique. En septembre/octobre 1631, menacé lui-même, il lui conseilla de quitter Paris pour fuir la peste qui avait sévi toute l'année 1631. La maladie emporta la même année, un fils de Mme de Rambouillet. Ils s'écrivaient lettres sur lettres (122), pleines de doléances et de consolations. *"Moi qui vous ai tant fait la guerre d'être trop craintive en ce qui est de votre santé, (...) maintenant un rhume que vous avez me tourmente plus que ne ferait une fièvre continue que j'aurais"*, écrit Voiture à Mme de Sablé (123). Elle lui enverra aussitôt quelques beaux melons pour adoucir ses peines (124).

Voiture savait partager et ménager les inquiétudes de Mme de Sablé qui avait peur de la contagion jusqu'aux lettres écrites en des lieux où il y avait un malade. Pour lui faire part de la mort du fils de Mme de Rambouillet, atteint de peste, il lui écrit: *"Sachez que moi qui vous écris ne vous écris point et que j'ai envoyé cette lettre à vingt lieues d'ici pour être copiée par un homme que je n'ai jamais vu"* (125).

Pauvre Mme de Sablé! Tant de médicaments à avaler, tant d'épidémies à esquiver.

L'hôtel de Rambouillet pardonna à Mme de Sablé ses incartades amoureuses car elles furent, en grande partie, une compensation à ses souffrances intimes. Son mariage avec

122. Nous connaissons les lettres de Mme de Sablé grâce aux portefeuilles de Valant, secrétaire et médecin de la Marquise.

123. S.d. Mss. Conrart no 4115, fo 547.

124. Lettre de Voiture à Mme de Sablé, Mss. Conrart no 4115, fo 555.

125. "Oeuvres", p.103, éd.Roux.

Montmorency de Laval n'avait pas été heureux (126). Rarement hors d'intrigue, le mari volage négligea sa femme et lui imposa des rivales de toute classe. Ayant compati à ses misères de ménage, l'hôtel de Rambouillet finira presque par accueillir avec soulagement la mort de l'adultère qui advint le 4.VI.1640. Il ne fut pas regretté. *"Mme de Sablé est donc veuve; elle ne rit ni ne pleure et sans grimacer son deuil ni montrer une constance scandaleuse dans un aussi important changement, elle garde le vrai tempérament nécessaire pour ne donner aucune prise de soi"*, écrit Chapelain à Montausier le 15.VI.1640. *"Cette condition lui sied si bien que c'est dommage qu'elle ni lui est (sic) plus tôt arrivée"*. L'humour noir et l'hôtel de Rambouillet.

Elle admira, toute sa vie les moeurs espagnoles. Elle était ennemie de tout ce qui pouvait violer l'amour pur(127). Les infidélités de son époux cadraient mal avec cette philosophie. Intolérante à l'excès, déchirée et blessée, elle digérait chez Arthénice les écarts de conduite de son mari et méditait sur l'amour platonique. Elle mettra, bien plus tard, ses bonnes et ses méchantes pensées en 81 Maximes, mais elle les vécut, elle-même, à l'époque de son amitié avec l'hôtel de Rambouillet (128).

126. V. Cousin "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858, écrit: "Son mariage a-t-il été heureux? Voilà ce que nous ignorons presque entièrement". Nous ne l'ignorons point. Des lettres de Chapelain attestent catégoriquement, que c'était un mariage malheureux.

127. Lettre de La Rochefoucauld à Mme de Sablé, 1660.

128. Sur l'amitié de Mme de Sablé avec le duc de Montausier, voir les lettres de celui-ci à Mme de Sablé, 11.V.1665, 7.VI.1665, 22.VI.1675 et 8.I.1678. Il alla jusqu'à l'inviter à habiter l'hôtel de Rambouillet, ce qu'elle fit un certain temps dès 1675 (lettre du 22.VI.1675).

L'année de la mort de son mari, elle se fit pénitente, mais sa dévotion colora la chambre bleue d'un teint plutôt inoffensif. *"Mme de Sablé est pénitente (129) mais ne laisse pas d'être raisonnable et sa dévotion n'a pas étouffé l'amour de la société."* Ce fut un esprit vigoureux dans le corps d'une joyeuse épicurienne. *"Vous pouvez l'aimer, mais sans en faire vos délices ni vos amours"*(130).

Sa veine facile d'être malade, son goût des repas plantureux (131), son naturel plaintif et ses aises pittoresques m'ont fourni matière à un paragraphe qui fera sourire le lecteur. Mme de Sablé fut des premiers fidèles de l'hôtel de Rambouillet. Elle participa autant à ses divertissements que l'hôtel de Rambouillet participa à ses rhumes.

De tout temps, en parlant du clan d'Arthénice, on employa les mêmes vocables: vertu, coeur, valeur, honnêteté, éclat, moralité, probité, décence, pudeur et autres du même genre. Les lettres que j'ai consultées, dévoilent un aspect différent du salon bleu et des personnes qui le fréquentaient. Je tiens à donner à cette auguste demeure un visage humain et à rendre à ses intimes leur droit à l'imperfection. Si je parle de leurs lubies souvent banales et de leurs passions souvent terre-à-terre, et si, pour ce faire, j'emploie souvent une façon fort libre de broser ma vision personnelle de l'univers de Mme de Rambouillet, cela ne veut nullement dire que l'approche soit moins scientifique. Mon langage est

129. Chapelain à Balzac le 25.IX.1640.

130. Le même au même 28.VIII.1639.

131. Sa compétence en la matière devint une véritable angoisse pour certains de ses amis. "La colère de Mme la Marquise ira-t-elle, à votre avis, à me refuser la recette de la salade?" (Mme de Choisy à Mme de Maure, XII.1655 dans les "Lettres du comte d'Avaux à Voiture" p.95).

spontané mais adéquat. Les amis de Mme de Rambouillet se réunissaient dans son salon pour y passer agréablement le temps. Aussi, tout chercheur devrait-il saisir ce plaisir, y goûter et surtout ne pas chercher à "sorbonniser" la question et à assommer le lecteur d'un langage prétentieux et faussement scientifique. Dans l'introduction à ses "Mémoires", Roederer écrit: "*L'histoire de la société polie veut (...) une plume légère*". Je veux, moi aussi, que la mienne ne soit pas trop lourde. La matière est souple et légère, comme un tissu qui se porte agréablement seulement si les applications sont harmonieusement assortis. D'où le ton enjoué que je garde surtout là où je me laisse aller au plaisir de leurs plaisirs.

Pour revenir donc à Mme de Sablé: rions-lui au nez, laissons-la se moucher et passons à un épisode suivant.

De tout temps, la chambre bleue fut un objet d'admiration de la société et sa maîtresse, l'idole des gens de lettres et des historiens. Ces derniers n'ont point adopté d'autre attitude que ravissement et adulation. Ils nous ont légué une image idyllique de la ruelle où tout est considération, noblesse, égards et admiration. Son décor somptueux servit de cadre à la compagnie qui réunit femmes et hommes dans le même plaisir. L'esprit y était une puissance reconnue, ce qui rendait le lieu encore plus digne d'estime. Mais le caractère aristocratique du lieu et la noblesse du cortège des beaux esprits et des femmes qui en faisaient l'ornement, ont quelque peu égaré la plume des admirateurs. Le mythe de

la chambre bleue, car mythe il y a, a été amplifié au point d'offrir une vision trop idéalisée du salon de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Mais chaque mythe est fragile. C'est son principe d'être fondé sur la déformation des faits et des personnages qui le rend vulnérable. Diderot dit que c'est la proportion qui produit l'idée de force et de solidité. Essayons donc de trouver le proportion de la question.

La légende qui met en scène le clan d'Arthénice exhibe une compagnie d'individus, tous munis de brillantes qualités et de rares vertus. Tout n'est que perfection sans bornes et excellence sans tache. Un cortège de première bourre. Mais ne nous laissons pas déprimer! La vérité est moins ennuyeuse.

Ouvrant la liste des originaux du salon, voici François Malherbe. Selon Sauval(132), Malherbe avait l'esprit si brusque et si rude qu'il offensait tout le monde. Il bégayait un peu mais quand les gens ne lui plaisaient pas, tout n'était plus qu'un atroce bégaiement. Dans une lettre de Mainard à De Flotte (s.l.n.d.) je lis que *"Malherbe était si rempli de bourre qu'en certains endroits, il en était insupportable. Il ne reconnaissait d'autre excellence que la sienne et ne faisait que fatiguer l'assemblée de ses rares mérites et de ses grands talents. Son manque de modestie et son incapacité de s'effacer en compagnie irritaient tout le monde. La jalousie, l'impolitesse, la ladrerie et la débauche l'occupaient sans reste."* Lingendes (133) a dit de lui: *"Ce n'est qu'un tyran; il abat l'esprit de tout le monde."* Tallemant (ibid.) prétend qu'il était grand et bien fait et d'une constitution si

132. "Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris", Paris, 1733.

133. Tallemant, "Historiettes".

excellente qu'on a dit de lui que ses sueurs avaient une odeur agréable. Balzac le trouva mauvais poète (134): *"Autrefois, il m'a assassiné avec trois grands manuscrits, ou plutôt trois grandes machines in folio. Il est venu souvent en ma chambre dès le point du jour et n'en est sorti que la nuit ne l'en ait chassé. Imaginez-vous si durant ce temps-là j'étais à mon aise et si je n'eusse pas eu meilleur marché d'un accès de fièvre de 24 heures que de tant de pédanterie et de galimatias qu'il fallait que j'écoutesse et que je fisse semblant d'approuver"*. L'hôtel de Rambouillet se fiant aveuglément aux jugements de Balzac, une question se pose. Que faisait donc le mauvais poète à l'hôtel de Rambouillet dont l'accès fut inaccessible, paraît-il, à la médiocrité?

Il y cracha. Sans nul doute. Colombey (135) affirme qu'il crachait au moins six fois en récitant une strophe de quatre vers, ce qui incita le cavalier Marin à dire qu'il *"n'avait jamais vu d'homme plus humide ni de poète plus sec"* (136). Hormis tout ceci, il défigurait les mots, ce qui ne l'empêchait pas de réciter - mal! - à tout bout de champ ses propres poésies. *"C'était, écrit Balzac, le plus mauvais récitateur de son temps. Nous l'appelions l'Anti-Mondori"* (137). S'il crachait plus de six fois en récitant une petite strophe, qu'est-ce que cela devait être s'il attaquait une élégie ou - pire! - une épopée?

134. Sa lettre à Chapelain, 15.VIII.1638.

135. "Ruelles, salons et cabarets".

136. C'est Costar qui évoque ce mot spirituel de Marin dans sa lettre s.d.n.l. à M. de Bautrus.

137. Sauval, "Antiquités de Paris".

Voilà un portrait de Malherbe brossé par les contemporains. Une figure superbement pittoresque.

Dans les salons parisiens, on l'appelait le "Père Luxure". Je suis portée à croire qu'il garda le surnom ignominieux aussi dans la chambre bleue. Séducteur, adonné à l'excès aux femmes, il en était même obsédé. Son érotisme déchaîné sortait ses griffes à tout propos. Il fut tout libertinage. Tallemant ("Historiettes") raconte qu'un jour n'ayant pas trouvé Mme de Rambouillet chez elle, il se mit à faire la cour à une suivante de l'hôtel. Mais sa cour fut sans conséquence car, un coup de mousquet *"ayant été tiré on ne sait d'où, la balle passa entre la soubrette et l'homme aux civilités"*(ibid.). Mme de Rambouillet congratula le soupirant d'avoir échappé à la mort. *"Je voudrais, répondit-il, avoir été tué de ce coup. Je suis vieux, j'ai assez vécu."*

Ne nous laissons pas abuser par le feu du mousquet. La balle mal tirée ne prouve aucunement que les activités amoureuses étaient strictement interdites dans le salon de la Marquise, sous une telle menace. C'est ce qu'on rabâche fastidieusement et laborieusement. S'il est vrai que la Marquise cherchait à faire prôner par ses amis l'idéal d'un amour pur, délivré des jouissances charnelles, et s'il est vrai qu'elle prit à tâche de se battre contre la platitude des sentiments et d'inviter ses amis à purifier la passion des appétits sensuels et des désirs lubriques, je m'oppose à la théorie joliment établie que l'amour fut irrévocablement banni de sa maison. Condé y aima Marthe, mais son amour étant demeuré chaste, je ne puis m'en servir pour étayer ma thèse. Par contre, Malherbe s'y prête admirablement. Si on l'ap-



pela le "Père Luxure", ce ne fut pas à tort et sans cause. Dans sa "Vie de M.Malherbe", Racan procède à une belle mise à nu des lubies amoureuses du poète. Il courait assidûment le guilledou, se glorifiait d'avoir sué trois fois la vérole de Naples et se vantait à tout bout de champ du voyage qu'il fit à Nantes pour trouver le médecin connu pour ses réussites en cette cure. Il dit de lui-même dans une de ses stances:

Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes:
La fraude et l'infidélité.

Dans sa dernière lettre à sa muse, Mme d'Auchy (1616), il se plaint de ne plus être "*homme à scandale*" (138). Ce qui veut dire qu'auparavant, il en fut un. Or, cet homme à scandale fréquentait l'hôtel de Rambouillet!

On l'y apparia à Racan. Les deux joyeux drilles étaient doués pour les belles lettres, mais leur véritable talent était la galanterie. Leur propension invétérée à la sensualité ne rencontrait pas, rue Saint-Thomas, le goût des vraies honnêtes gens, mais j'ai du mal à croire qu'ils aient pu s'y taire sur le chapitre qui les intéressait tant et ne pas glisser dans ce cadre mondain quelque propos demi-mondain. Les lettres des deux lovelaces arrivent ici à point. Tout y roule sur l'amour. Malherbe, ayant toujours du succès auprès des femmes, se chargea de la mission de guider le jeune néophyte sur ce terrain et de lui apprendre à en tirer le meilleur parti. Voici son credo (139): "*Quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais vers elle. Si elle m'attendait, à la bonne heure. Si elle reculait, je la sui-*

138. Dans: "Oeuvres", éd. L.Lalanne p.189.

139. Sa lettre à Racan, 1626.

vais cinq ou six pas et quelquefois dix ou douze selon l'opinion que j'avais de son mérite. Si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller. Voilà comme j'ai toujours vécu avec les femmes." Goûtons-en la raison.

Dans ses lettres à Racan, Malherbe ne fait que rebattre le chapitre de la conquête. Il s'y veut très spirituel mais y est peu subtil. Jamais l'amour n'a été si mal traité.

Je vais dans le détail des choses. Une situation suffit pour mettre le point en lumière. Je la tire de sa lettre à Racan du 4.XI.1623. "*Il y a beaucoup d'hommes qui n'aiment ni les filles ni les veuves, les unes comme trop difficiles, les autres comme trop aisées et ils veulent s'arrêter à l'amour d'une femme mariée pour avoir le plaisir de planter des cornes et faire en même temps plaisir à la femme et déplaisir au mari.*" Cet alinéa ne parle que de lui-même. Inutile d'allonger. Je renvoie le lecteur aux lettres de Malherbe à Racan, écrites dans les années 20, notamment celle du 17.VIII.1626, à sa lettre à Balzac de l'année 1625 et aussi aux lettres de Racan à Malherbe et à Balzac, presque toujours non datées, mais je ne puis me tromper en affirmant qu'elles avaient toutes été écrites aussi dans les années 20. Digne disciple d'un tel maître. Le lecteur y trouvera d'autres lumières sur la question, moi, je trouve à propos de me taire.

J'arrive ainsi à ce qui démange ma plume.

Le bonheur de disposer de formelles indications d'un témoin oculaire n'était pas à ma portée, mais les lettres que

je viens d'évoquer me soufflent une conjecture à laquelle je ne résiste pas. Se complaisant dans cette sorte d'activité et étant loin d'être irréprochables en moeurs, les deux séducteurs prônaient-ils hypocritement, chez Mme de Rambouillet, une vie d'ascèse, ou bien, la censure du salon était-elle moins radicale que celle que l'on nous a dépeinte? Vu l'ampleur des inclinations des deux hommes livrés à la débauche la plus effrénée, il leur aurait été fort difficile de passer par-dessus les règles de chasteté imposées par la Marquise, ainsi que de se soumettre à sa loi obligeant à une inviolable fidélité. S'il est vrai que des hommes peu scrupuleux au dehors prenaient le ton et les manières du lieu, je ne pense pas qu'il ait été possible de tenir longtemps à cette espèce de régime. Ma vilaine propension au doute m'amène à croire que les deux brebis galeuses n'y étaient pas vues d'un mauvais oeil. Surent-ils y mettre en oeuvre leurs divines paraphrases pour faire accepter leur galanterie crue par la galerie de Mme de Rambouillet, ou bien, dans ce temps de dépravation, d'amours sans façon et de conversations hétéroclites sur la séduction, l'hôtel de Rambouillet ne fut-il pas, lui aussi, perméable aux vices, la maîtresse du lieu étant la seule à y tenir tête et à s'y mêler pour les corriger? Je suspends mon jugement mais je vais revenir sur la question.

Les superlatifs ont toujours été en vogue et nous avons fini par nous familiariser avec le tableau séduisant de la chambre bleue. Ce tableau regorge d'inconséquences. Puisque rien n'est parfait, il faut en rabattre un peu si l'on veut s'approcher du réel. Pascal dit: "*l'homme n'est ni ange*

ni bête." Je dis qu'il n'est ni ange ni diable. Voilà pourquoi je refuse d'être l'interprète de ceux qui n'ont trouvé dans le salon de Mme de Rambouillet que vertu, mérites et mots doux.

Pour ne pas écraser Malherbe à tout jamais, j'ajoute ceci: Il était méchant, pauvre (140) et avare. Il était aussi spirituel et talentueux. Si je n'ai rien dit sur ses mérites littéraires, c'est parce que l'on en a déjà tout dit.

Dans les "Anecdotes inédites sur Malherbe" d'Arnauld (Paris, 1893), je trouve quelques petits faits curieux. Il arrivait à Mme de Rambouillet et à Malherbe de parler littérature. Une fois, lui ayant demandé quels étaient ses vers préférés, elle entendit que ce fut l'"Aminte" du Tasse. C'était le seul ouvrage italien qu'il pût souffrir.

Une autre anecdote parle des dévotions qu'il faisait avec Mme de Rambouillet. Un jour, faisant tous les deux les stations d'un Jubilé, sur la fin du jour, il prit envie à Arthénice d'entrer dans l'Eglise des Cordeliers. Il fit tout ce qu'il put pour l'en détourner. Quand elle lui en demanda la cause, il répondit par cette grossière boutade: "Je ne saurais trouver bon de vous voir entrer, à l'heure qu'il est, en un lieu où il y a 300 hommes sans haut-de-chausses." Je note ceci car Mme de Rambouillet disait, en parlant de Malherbe qu'il parlait peu mais qu'il ne disait rien qui ne méritât d'être écrit("Ségraisiana"). Ou une autre anecdote encore que je trouve dans une lettre de Chapelain à Balzac (12.II.1640). Ayant à communiquer à la princesse de Conti la

140. L'épithète que Gombault fit pour Malherbe: "Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est mort".

mort de son frère (141), il lui demanda d'aller exprès à Saint-Germain pour que l'on ne le blâmât pas qu'habitait la même ville, il n'ait eu à lui dire que ce qu'il lui écrivait. Ajoutons encore qu'il ne se connaissait pas en musique et n'aimait que les chansons du Pont Neuf. Atroces ont dû être les souffrances que lui faisaient subir les vocalises éperdues, dont Mlle Paulet régalaient souvent les ouailles de Mme de Rambouillet, p.ex. celle exécutée à l'entracte de la "Sophonisbe" de Mairet en hiver 1626/1627.

Son compagnon de saturnales, Racan, aimait fort la société et les agréments mais il se refusait à parler le jargon des salons. Le maniérisme apprêté des précieux le révoltait, tout comme la mauvaise orthographe qu'il blâmait assidûment dans ses lettres n'épargnant personne, ni maréchaux ni barons ni princes. Chez la Marquise, il a donc dû masquer habilement sa disposition hostile envers le charabia des précieuses et l'orthographe barbare des convives, pour y être bien vu.

Si Racan fut un ami de Malherbe, Chapelain fut son ennemi mortel.

Laid, de courte taille, superbement radin, le jeune littérateur parut à l'hôtel de Rambouillet en son accoutrement acheté à vil prix, qui avait dix ans de date. Talle-
mant ("Historiettes") écrit à propos de sa tenue: "*son habit était de satin colombin, doublé de panne verte et orné de*

petits passements colombins et verts à oeil de perdrix. Précédemment, on l'avait vu attifé d'un justaucorps de taffetas noir moucheté, fait d'un vieux cotillon de sa soeur qui habitait avec lui. (...) Les mailles relâchées de ses vêtements le firent surnommer le "chevalier de l'araignée". Son portrait gravé par Nanteuil en 1655 et que je trouve dans la publication de la "Pucelle ou la France délivrée" de 1656 (142) est blanc et noir. L'académiste (comme on disait au XVIIe siècle) bariolé y perd ainsi ses couleurs voyantes.

Ce fils de notaire, profondément versé dans les littératures grecque, latine, italienne et espagnole, excellent grammairien, philosophe d'une érudition solide et universelle, possédant tous les secrets de la poétique et la passion des lettres, sans aucun privilège de la naissance ni de la fortune, trôna sans partage à l'hôtel de Rambouillet parmi des princesses du sang, de glorieux capitaines, de grands seigneurs et de grandes dames. Il y enfanta sa "Pucelle". La labeur fut pénible et se fit dans la douleur.

Toute la période où il fut présent chez Arthénice, fut une époque d'espérance pour la "Pucelle". Tout le monde y trempa. Sans exception. L'épigramme de Le Vavasseur sur la "Pucelle" nous apprend que Chapelain avait mis vingt ans pour l'écrire. Pendant tout ce temps, l'auteur ne fit que harceler la compagnie de la Marquise de ses vers, de ses doutes, de son manque d'inspiration. Poussé à bout, tout le monde lui prêta quelque assistance en lui soufflant une rime, en relevant des assonances, comptant les syllabes ou blâmant des vers boiteux. Imaginez la troupe d'Arthénice, groupée autour

du littérateur, en train de délibérer sur les césures et sur les hémistiches, sur les enjambements et autres règles de la prosodie. Le littérateur insiste, il n'y a pas moyen d'esquiver. Donc, on lui redresse ses vers, on lui attife sa "Pucelle", on l'accoutre, on la grime collectivement ou l'on camoufle ses défauts. Chapelain s'excusa dans sa lettre (s.d.) à d'Andilly: *"Il faut toucher aux vers défectueux comme à des yeux malades, ou à des plaies envenimées."* Ou dans celle à Peny (1642): *"Mon style rampe quand il se soutient tout seul. (...) Je sais bien que je ne dis jamais bien ce que je veux dire en récompense de quoi Dieu a permis que si mes amis me blâmaient de mal écrire, ils ne le faisaient jamais de mal penser"*. La foule de ceux qui révisèrent la "Pucelle" fut grande. Arnauld d'Andilly, Arnauld de Corbeville, Antoine Arnauld, Montausier. Le vilain poète écrit à ce dernier (10.X.1636): *"J'ai achevé le 3e livre de la Pucelle. Il y aura fort à retoucher"*(!). Ainsi, même le fait d'être absent du salon (Montausier était en Alsace) à la suite d'une guerre ou d'un autre cataclysme, n'exempte personne de la corvée de réparer les torts littéraires de Chapelain. Pauvre "Pucelle". Rue Saint-Thomas-du-Louvre, on la raccommode, on la retape, on la rapièce. On polit et ajuste ses vers. Le comte de Guiche collabore aussi à sa composition. Tout comme Richelieu et le duc de Longueville. Sans parler de Chapelain lui-même. Il écrira au duc de Longueville à Saint-Amour: *"Je ne quitte la "Pucelle" de la main que par la force et lorsque ma faible santé ou mes violentes affaires me l'arrachent."* La plupart du temps, la "Pucelle" languit pendant que l'auteur attend l'inspiration. Jamais un poème n'eut

tant d'illustres collaborateurs ni tant de mauvais alexandrins. Le 9 mai 1638, Chapelain écrit à Montausier qu'on lui fit lire "le second livre(143) de sa "Pucelle" à l'hôtel de Rambouillet et que Mlle de Bourbon désirait voir la suite." Elle s'en mordra les doigts et dira plus tard: "C'est peut-être beau, mais c'est bien ennuyeux" (ibid.). Pour amortir la chute du génie de lettres, Mme de Sablé et Mme Du Vigean lui offrirent leurs compliments. Piètre consolation. La première, au lieu d'écouter, ne faisait probablement que méditer sur une nouvelle façon d'échapper à la mort, la deuxième, on s'en souvient, était parfaitement sourde et ne put rien entendre.

Dans la susdite lettre, Chapelain informe Montausier que Julie d'Angennes et Chaudebonne étaient ses parrains lors de la lecture de son ouvrage à l'hôtel de Rambouillet. Ces lectures que Chapelain appelait "des banquets philosophiques" (144) furent nombreuses, mais elles ne purent empêcher la déception générale qui accueillit la publication du docte poème. Tamisey de Larroque (145) l'a appelé "le plus ennuyeux des poèmes". La critique des contemporains fut plus atténuée mais tous blâmèrent l'ouvrage. L'auteur devint la cible de Bussy et de Boileau qui lui reprochèrent d'avoir écrit de mauvais vers(146). Boileau dans sa satire IX dira: "Chapelain se tue à rimer". Je trouve le mot dans une

143. La lecture du premier occupa un après-midi de printemps - avril 1637.

144. Lettres à la Picardière.

145. Sa publication des lettres de Jean Chapelain, Paris, Imprimerie Nationale, 1880.

146. Mme de Sévigné le rapporte dans sa lettre à sa fille, 15.XII.1673: "Boileau dit à Chapelain qu'il est tendre en prose et cruel en vers."

lettre (s.d.n.l.) de Arnauld à Perrault (147) . L'hostile Malherbe sauta, bien entendu, sur l'occasion et imprima un libelle contre la "Pucelle" (148). Les témoignages épistolaires du mauvais accueil de la "Pucelle" sont nombreux. Je renvoie le lecteur p.ex. à une lettre de Costar (s.d.n.l.) à l'abbé de Lavardin à ce sujet. Je me tairai sur les louanges outrées de Balzac à l'adresse du poème (149). Sa comparaison de la "Pucelle" à l'Iliade dut plonger Chapelain dans une grande ivresse, mais fermons plutôt les yeux sur cette vaine flatterie issue de la plume de son plus grand ami (150).

Un incident mérite d'être évoqué dans cet épisode:

Il s'agit d'une querelle qui opposa Mlle de Scudéry à Anne de Schurmann. Voici les faits.

André Rivet, professeur à l'Université de Leyde avait mis en doute la chasteté de Jeanne d'Arc dans quelques lettres latines écrites sur la question à Anne de Schurmann. Mlle de Scudéry prit connaissance de leur contenu dans la traduction faite par Colletet. Aussitôt, elle entreprit la défense de l'héroïne. L'affaire éclata en 1646, lors de son séjour à Marseille(151). Mlle du Moulin, nièce de Rivet trempa dans la querelle aussi, d'où le nom donné au différend par Conrart: "Tournoi de trois pucelles".Plusieurs lettres sur la question en dévoilent tous les détails.

147. Dans: "Oeuvres", Boileau, Genève, 1716, Fabri et Barrillot.

148. Lettre de Chapelain à Chevreau du 14.IX.1660.

149. Sa lettre à Chapelain du 7.IX.1643.

150. Racan à Chapelain, Conrart et Ménage, s.l.n.d. recueil de Roques pp.53-59: "Le nom de Chapelain sera connu par sa "Pucelle" aux extrémités du nord et sur les bords du Borysthène et de la Vistule". C'est beaucoup dire.

151. Cf. lettre de Conrart à Félibien, 28.IV.1647.

Conrart nomma Mlle du Moulin médiatrice de la querelle. Nous gardons quelques-unes de ses lettres à Mlle du Moulin où il en est question (28.XII.1646, 15.II.1647), je mentionne aussi celle écrite à Rivet même (22.II.1647) où il cherche à justifier la position prise par Mlle de Scudéry. Elle essaya de gagner Anne de Schurmann à sa cause, mais celle-ci prit néanmoins le parti de Rivet tout comme Mlle du Moulin. Conrart devint l'arbitre de l'escarmouche. La lettre de Mlle de Scudéry à Conrart, écrite à Marseille le 1^{er} décembre 1646 s'avère être une véritable apologie de Jeanne d'Arc. Ce fut le premier pas fait par la romancière dans sa bataille qui tourna par la suite à la plus grande gloire de l'héroïne. Mobilisée par sa disposition naturelle à prendre la défense de l'innocence opprimée, elle étudia à fond la vie de Jeanne d'Arc afin de pouvoir la défendre en toute connaissance de cause. Exaltant l'innocence de l'éducation de Jeanne, sa modestie, sa simplicité, la pureté de ses moeurs, la sobriété de sa parure et son hostilité au népotisme, elle chercha à obtenir de Rivet une révocation publique de sa thèse. Elle demanda à Conrart d'amener Anne de Schurmann à changer de camp. Il n'y parvint pas, ce qui n'empêcha pas Mlle de Scudéry de défendre ses positions. Assistée de la diplomatie de Conrart, elle réussit à convaincre ses adversaires que les femmes pouvaient bien joindre la valeur à la pudeur et garder leur chasteté même au milieu de la vie des camps.

Le différend de la Pucelle fut énergiquement discuté surtout à l'époque où l'on savait que Chapelain publierait bientôt son fameux poème. La question demeura à l'ordre du

jour des salons parisiens, dont celui de l'hôtel de Rambouillet, d'autant plus que Chapelain ne se lassait que rarement d'y lire de nombreux fragments de son ouvrage. Mlle de Scudéry avait été gagnée par l'honnêteté et la modestie de Jeanne d'Arc, et ses habits d'homme ne la révoltaient point. Elle aussi aurait aimé mettre un pantalon si les mœurs du temps le lui avaient permis. Dans sa défense de Jeanne d'Arc et dans son admiration pour les façons toutes viriles de Christine de Suède (Cf. chapitre III), je devine une timide nostalgie de la demoiselle d'être homme et de jouir des privilèges masculins.

Un détail saute aux yeux. La correspondance échangée lors du tournoi entre Conrart et Rivet (152) met en évidence que la jeune femme était déjà très estimée dans le milieu de lettres. Conrart ne cesse de l'appeler "*une savante fille*" et exalte ses mérites littéraires. Une circonstance qui invite à supposer que vers cette époque-là déjà, on avait deviné le vrai nom de l'auteur qui se cachait derrière celui de Georges inscrit sur de nombreux ouvrages.

Je reviens à Chapelain.

Bien que la "Pucelle" ait plongé les intimes de la chambre bleue dans une solide déception, Chapelain réussit, quand même, à devenir l'oracle de l'assemblée. Voiture disait qu'il ne fournissait pas à la conversation mais qu'il la remplissait à lui tout seul. Lui parlait, nul ne l'écoutait. Il y imposait aussi des lectures et y était inlassablement aux petits soins pour la Marquise dont la santé fragile était une pièce plus que délicate(153). Il s'y chamaillait avec Malherbe

152. P.ex. 22.II.1647, 28.VI.1647.

153. Sa lettre à Balzac, 1.I.1639.

et méditait avec Gassendi sur le flux et le reflux de la mer (154) et en 1634, sur les vérités théologiques, sur la doctrine de Galilée et sur la philosophie d'Epicure, et de Sénèque (155). En effet, c'est l'époque où Gassendi communique à ses amis de la chambre bleue une partie de son manuscrit sur la philosophie d'Epicure, qui ne sera publiée que treize ans plus tard (156). Ceci prouve que les divertissements des habitués du salon ne consistaient pas uniquement à parcourir gaiement les provinces du royaume de Tendre. Les spéculations sur la galanterie ne meublaient qu'une partie de leurs loisirs et les labeurs de l'esprit étant quelquefois ardu, les fidèles d'Arthénice, au lieu de jeter seulement une légère oeilade sur quelque question philosophique, faisaient preuve d'une solide compétence en la matière en agitant des doctrines édifiées par Epicure ou Sénèque.

On n'abjure pas facilement le culte de la vaine oisiveté dans laquelle - selon des légions d'historiens - traînait l'assemblée de la rue Saint-Thomas. Ce n'est pas trop vrai. Les esprits les plus délicats du siècle y avaient souvent le coeur tout entier à goûter la joie de savoir, de découvrir, d'approfondir. On va s'en convaincre. La susdite lettre de Chapelain à de Sales (7.II.1634) évoque un véritable combat d'esprit, dont la doctrine de Gassendi devint le champ de bataille avec sa candeur philosophique, son ordre, son élocution et son style cicéronien. Trois ans plus tard, les combattants n'auront pas renoncé à la matière et ils li-

154. Sa lettre à Gassendi, 20.X.1637.

155. Sa lettre à de Sales, 7.II.1634.

156. "De vita et moribus Epicuri".

ront encore ensemble ses lettres parlant de ses occupations, de ses études et de ses desseins (157).

Un domaine s'avéra pourtant hors de leur portée, bien qu'ils eussent tous essayé d'y mordre à belles dents. La conversion d'Antoine le Maître.

Ce fut un ami de l'hôtel, chéri religieusement de tous. De tout temps, il avait montré une inclination pour la retraite de pénitence. Lorsqu'il entra dans les ordres (158), la joyeuse compagnie se mit à disputer sur le cas et à philosopher grossièrement sur la matière qui était hors des pratiques de ses membres. Antoine le Maître et sa "haute inspiration sacrée" bouleversèrent la quiétude habituelle du lieu, laissant ses ouailles perplexes et déçues de leur incapacité de pénétrer le mystère du geste. Je trouve à ce sujet bien des lettres répandues généreusement par Chapelain et qui datent de l'année de la conversion d'Antoine le Maître (159). J'y renvoie le lecteur s'il se sent disposé à en savoir plus long.

Revenons à Chapelain.

A l'hôtel de Rambouillet, il ignore, en empereur, les assiduités de Voiture qui fait tout son possible pour gagner son amitié. Et il confère avec Montausier de la littérature. Il y fait capital de l'amitié avec le soupirant de Julie et compatit aux misères de sa longue passion. En 1637, Montausier souffre déjà depuis cinq années pour Julie. Je

157. Chapelain à Gassendi, 20.X.1637.

158. Voir: lettre de Balzac à Chapelain du 10.IX.1638, dans le recueil de Chauvin p.53. Le Maître se retira du monde à 29 ans. On jugea cette retraite une folie car on ne l'avait pas comprise. Voir sur cet orateur l'article de Michaud ("Biographie Universelle" p.65).

159. 1637, né le 2.V.1608.

trouve des lettres de Chapelain écrites au soupirant en mars 1637, qui témoignent de son soutien dans la persévérance que manifeste Montausier pour arriver à ses fins.

Etant toujours bien informé de tout, Chapelain est, chez la Marquise, un véritable bulletin vivant. Il met la compagnie au courant des événements mondains et demi-mondains. Il sait tout sur le bout du doigt: les opérations militaires de Marinville, le siège de Saint-Omer, les sentiments du duc de Longueville sur la guerre, les exploits de Montausier qui commande en Alsace ou l'infidélité et la débauche de Mme de Villemontée. Il sait tout, aussi, sur la façon de "débarbariser" les moeurs (160).

En 1638, Chapelain demeurait rue des Cinq Diamants. Il y écrit de longues lettres à Montausier en Alsace, tantôt le grondant pour son silence épistolaire, tantôt le louant pour ses lettres en prose et en vers qu'il lit ensuite à haute voix dans la chambre bleue (161). Dans le post-scriptum de celle-ci, je lis que la Lionne (Mlle Paulet) accompagnée des deux Mlles de Clermont entra un jour dans *"sa grotte pour s'asseoir sur les sièges qu'autrefois (Montausier) avait foulés et pour voir le lieu où reposaient les livres qu'ils avaient quelquefois feuilletés ensemble."* Montausier devint aussi le confident de ses infortunes au jeu (162). Il me convient ici de remarquer que le jeu de hasard fut une manie délirante des habitués de l'univers d'Arthénice. Ils y jouaient tous, y perdaient tous, s'endettaient pour pouvoir rembourser leurs dettes et se vantaient ensuite de leurs

160. Lettre à Balzac du 11.VII.1638.

161. Sa lettre à Montausier du 18.VI.1638.

162. Sa lettre au même du 28.II.1640.

pertes spectaculaires, aux quatre coins de la chambre bleue. Entre deux séances de grands étalages des plumes laissées au jeu, ils se chamaillent discrètement mais infatigablement. Ils n'en viennent pas aux mains, mais leurs animosités sont cruelles et violentes. Chapelain et Malherbe se détestent passionnément. Ménage et Chapelain sont deux diables enragés qui cherchent constamment à se mordre, la relation Chapelain-Voiture n'est pas moins épineuse, tout comme l'est celle entre Chapelain et Pisani (163). L'amitié chicaneuse de ce dernier avec Montausier alterne avec d'autres brouilleries qui n'en finissent pas. Je donne là des pièces justificatives de ce que je ne me lasse pas de répéter: ne nous laissons pas éblouir par de fausses lueurs de ce lieu souverainement joli, certes, mais rongé, comme tout autre lieu où l'homme met les pieds, par le vice universel. L'univers de la rue Saint-Thomas-du-Louvre n'en est pas exempté. Voilà un beau sujet de méditation. Ces curiosités semblent avoir échappé à l'attention. Le vice n'y est ni plus noble ni moins trivial. Une nuance change tout: la mascarade y est perpétuelle, les masques mieux choisis, la mise en scène plus sublime. Je reviendrai, bien sûr, sur ce point.

La cause des différends passionnés entre Chapelain et Voiture fut banale. Insouciant et frivole, Voiture négligeait fort ses devoirs d'académicien. Solide et dévoué, Chapelain ne voulait pas le tolérer. Dans sa thérapie, il profita de la haine de Montausier pour Voiture, quand celui-ci fut blâmé par l'Académie pour son insouciance. Les deux "salonnards"

163. Fut-ce sa vengeance tirée d'une satire risquée contre ses bottes ridicules qu'avait composée Pisani pour la faire ensuite circuler?

conclurent leur prise de bec dans le salon d'Arthénice.

"Salonnièrement" gantés (164).

La sociabilité française est un art difficile. Elle l'était aussi au XVIIe siècle. La dose forcée de zèle devient un poison mortel. Bien souvent, Chapelain ne respectait pas la posologie non plus. *"Pour être trop ponctuel et trop officieux, écrit-il à Montausier (14.IX.1640), je fais de ces fautes et mes amis ont sujet de se plaindre du trop de soin que j'ai de ce qui les regarde."* Rien ne tue plus que les services non désirés.

Le lecteur sera peut-être content d'apprendre que c'est Chapelain qui introduisit Mme de Sévigné à l'hôtel de Rambouillet. C'était l'ami de sa famille et il lui assura, dans le salon, une place qu'elle n'aurait pas eue sans sa recommandation. Elle s'y montra une interlocutrice digne de son maître en ce qui concerne la littérature. Sur tout ceci, voir les lettres de Chapelain à la marquise de Sévigné des 7 et 16.XI.1661 et celle du 19.XI.1663.

Un détail vaut encore son prix sur ce chapitre. Chapelain fut un adulateur aveugle de Richelieu, tout comme Godeau, Voiture et Costar. Dans sa lettre à Boisrobert du 1636, il compare le Cardinal à *"un soleil dont on ne peut soutenir l'éclat"*. L'académicien se déclarait prêt à tout martyre pour Richelieu qui lui *"tenait le coeur lié de mille chaînes"* (165). Si je suis d'humeur à parler de sa vénération spéciale pour le Cardinal, c'est parce que Chapelain faisait partie du premier fond de la chambre bleue qui

164. Le lecteur saura me pardonner ce méchant néologisme. Sur tout ceci, voir la correspondance de Chapelain de 1638.
165. Sa lettre à Richelieu s.l.n.d.

réunissait cette même aristocratie qui, La Rochefoucauld et Bassompierre à la tête, haïssait Richelieu de toutes ses forces et que celui-ci, pour sa part, cherchait à écraser à tout jamais(166). C'était sa vengeance. Cherchant partout des délateurs à son service, surtout après l'affaire de Cinq-Mars et de Thou, il ne put supporter l'échec de sa tentative entreprise auprès de la marquise de Rambouillet pour que lui soient rapportées les indiscretions qui se commettaient nécessairement dans son salon. La présence de Chapelain chez Arthénice, est-elle la preuve d'une tolérance généreuse du clan? J'en doute fort. Il se montra tant de fois si rigide et si inflexible en matière d'opinion que son indulgence subite pour la dévotion de Chapelain pour Richelieu surprend éminemment. Je ne puis m'empêcher de signaler la conjecture que j'émettrai bientôt à l'occasion de la querelle du "Cid" (p.119). L'art de tourner les obstacles et de manoeuvrer adroitement pour arriver à ses fins, fut une science que Chapelain maniait souverainement. Il avait besoin de l'hôtel de Rambouillet car à l'époque, la société regroupée dans les salons, domina entièrement toute manifestation littéraire et modifia la situation de l'écrivain. Elle lui assura une audience et devint pour lui sa seule raison d'être. Afin d'y garder sa place, le littérateur était placé face à un choix cruel: soit hurler avec les loups, soit se laisser dévorer par eux. Chapelain garda la vie sauve.

En 1635 (167), il prononça à l'Académie Française un discours intitulé "Contre l'amour". M. Kerviler ("Jean Chape-

166. Roederer parle pourtant de la présence de Richelieu dans le salon ("Mémoires", p.52).

167. 6.VIII. Cf. "L'Histoire de l'Académie Française", to I p.76.

lain") trouva le titre *"peu galant de la part d'un habitué de l'hôtel de Rambouillet"*. Jetons-y un coup d'oeil.

Je trouve le discours à la B.N., Mss. no 12847, fos 22-34. Il s'y appelle: "Discours sur l'amour". La remarque de Kerviler ne surprend pas. Le discours est une attaque furieuse contre l'amour. Je cite au hasard. *"L'amour est un monstre, une peste, un lierre qui abat la muraille"(!)*. *"Tout est corrompu en amour"(!)*. *"Son seul exercice est de forger des orages et de susciter des tempêtes."* Le reste est dans le même ton. Le tout partit de la plume de ce même érudit qui, avec le reste de la compagnie de Mme de Rambouillet, lors de longues heures oisives, portait aux nues la divine passion. Je refuse de croire qu'il s'y opposa à la vénération générale de l'amour, en embaumant sa conviction venimeuse dans les belles fleurs de sa rhétorique. Il aurait fait de même dans son discours. Je chasse aussi l'idée qu'il s'y tut sur la question. Sa rage de parler ne l'aurait pas souffert! Ses manoeuvres dans la querelle du "Cid" et l'épisode de son discours "Contre l'amour", retombent d'un poids bien lourd sur l'académicien et sur sa présence chez Arthénice. Je blâme ainsi Chapelain pour ses talents de trompeur perfide comme je blâme son savoir impeccable de fonctionner en société. Ce savoir assure une réussite sans faille à condition qu'on sache, comme lui, flairer la conjoncture, se plier à ses lois, feindre de s'effacer, déguiser ses sentiments et maîtriser la science de faire passer ses intérêts pour un désintéressement parfait. Si j'en parle en ces termes, c'est parce que l'on nous a toujours fait croire que les ouailles

de Mme de Rambouillet, dont Chapelain était, aspiraient à mieux.

LA QUERELLE DU "CID"

En 1637, l'hôtel de Rambouillet prit part à une grande contestation littéraire et poétique qui entra dans l'histoire de la littérature française sous le nom de la "querelle du Cid". L'activité littéraire de l'époque classique était domptée par la belle société des salons qui contraignait les auteurs à déployer leurs talents à son service en leur imposant ses goûts et ses exigences. Le salon de Mme de Rambouillet fut un salon littéraire par excellence, dont les activités tournaient souvent autour de questions littéraires, où les ouvrages littéraires se portaient à l'examen et dont les familiers trouvèrent maintes fois un vif intérêt à se débattre comme de beaux diables afin de favoriser un auteur qui avait suivi docilement leurs exigences ou de condamner celui qui avait osé s'en écarter. Les débats littéraires dont la chambre bleue fut le théâtre n'étaient ni insignifiants ni rares. Il convient d'évoquer surtout la contestation entre Pierre Corneille et Georges de Scudéry, au sujet du "Cid".

La chambre bleue fut au premier rang de ceux qui s'ex-tasiaient sur les drames du coeur de Chimène et s'apitoyaient sur les déchirements de Rodrigue. Jules Taschereau, dans son "Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille" (168),

donne tous les détails de la bataille. Je renvoie le lecteur à cette publication afin d'y trouver toute une somme d'informations ayant trait à la question. Quant à moi, je me bornerai à débattre ce chapitre dans l'optique des lettres des contemporains, car elles mettent la question dans une lumière toute particulière.

L'idée du "Cid" n'était pas originale car deux auteurs avaient traité le sujet deux fois déjà en Espagne. Il s'agit de Guillaume de Castro ("El Cid") et de Diamante ("El Honrador de su padre"). Les deux ouvrages étaient fort connus en France dans leur version originale, car l'espagnol était à l'époque une langue européenne par excellence. On parlait cette langue à la cour à Vienne, en Bavière, à Bruxelles, à Naples et à Milan. Le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III rendit cette langue encore plus populaire en France où tous les hommes de lettres se vantaient de la manier.

Taschereau atteste que le "Cid" de Corneille connut un succès foudroyant à Paris. C'est connu. Le roi et la reine le reçurent avec enthousiasme au Louvre où il fut joué trois fois et Richelieu, bien qu'hostile à la pièce et à son auteur, ne put s'empêcher de faire représenter la tragédie deux fois à son hôtel. Il manifesta sa générosité au point d'honorer le père de l'auteur, en janvier 1637, de lettres de noblesse. Par ce geste trompeur, le Cardinal (169) ne fit qu'essayer de se montrer dans une belle lumière, car tout le monde savait qu'il voyait la pièce et le succès de son auteur d'un fort mauvais oeil. Les raisons étaient évidentes.

169. Chapelain l'appelle dans ses lettres "un agent des Muses".

Premièrement, la glorification de la vaillance espagnole était quelque peu maladroite, à ses yeux, quelques mois à peine après "l'orage hispanique" (170) et la défaite de Corbie (171) bien que reprise en novembre 1636 (172,173). Il ne put être charmé non plus par le recours au duel qu'il combattait lui-même avec acharnement (174) mais peu de succès. Jaloux de la réussite de tout un chacun, il ne put que pester contre la gloire d'un roturier qui, sans lui demander conseil, osa faire triompher sa tragédie sur la scène qui cherchait de plus en plus à se détacher de son influence. Tout comme le public d'ailleurs qui courait à bout de souffle au théâtre du Marais pour y partager les angoisses de Chimène et pour se pâmer des attitudes héroïques de Rodrigue. L'euphorie fut telle que la tragédie passa en proverbe. On disait: "Cela est beau comme le Cid". Pellisson nous apprend ce détail dans son "Histoire de l'Académie Française". Domage qu'il ne dise mot sur l'empressement du premier Ministre à se servir de la belle expression. Sa haine contre tout ce qui avait trait au "Cid" ne fut même pas adoucie par la généreuse dédicace. Corneille avait offert sa tragédie à une nièce du Cardinal, duchesse d'Aiguillon

170. Chapelain à Montausier, 27.IX.1636.

171. 15.VIII.1636.

172. Voir à ce propos p.ex. une lettre de Voiture de 1636 sur la reprise de Corbie, modèle d'éloquence et de raison, 14.XII.1636, "Oeuvres", pp.213-220, éd.Roux.

173. Une curiosité: au moment de la reprise de Corbie le 13.XI.1636, l'hôtel de Rambouillet s'est enfui à Mézières-lettre de Chapelain à Godeau, XI.1636. A son retour, ses amis vont assister à la représentation du "Cid".

174. Sur les rigueurs de Richelieu contre le duel et les duellistes, voir: lettre de Richelieu à M.de Montmorency du 24.VI.1627 écrite à l'occasion de la décapitation de Bouteville, recueil de Lanson p.35.

(175). Sa haine était connue même en Scandinavie. La reine de Suède, Christine, dans sa lettre (s.d.n.l.) à Mlle de Scudéry, saura la divulguer efficacement et à sa façon. C'est bien là une page qui laissa se propager à tous les échos la mauvaise renommée de la position du Cardinal dans la querelle.

Je me serais reproché de répéter après Jules Taschereau les étapes de cette guerre à la plume et j'aurais eu honte d'écrire des choses si communes touchant cette querelle. Taschereau donne une liste complète de tous les libelles, plus ou moins osés mais toujours virulents, qui avaient paru en profusion après la première attaque qui fut celle de Mairet, qui avait publié un pamphlet "l'Auteur du vrai Cid à son traducteur français" (176), où il accusait Corneille d'avoir plagié l'ouvrage de Castro. Plaise au lecteur d'y jeter un coup d'oeil afin d'en apprendre toutes les curiosités.

Je puise dans les lettres.

Elles abondent de toutes sortes de vilénies et de mal-honnêtetés mettant à nu l'improbité des gens introduits sur la scène qui servit de théâtre à cette entremise destinée à

175. La lettre où Corneille marque à Mme d'Aiguillon qu'il lui est obligé de sa générosité et de ses louanges et où il lui offre son "Cid", se trouve à la page 245 des "Lettres choisies de Messieurs de l'Académie Française".

176. Corneille y répondit par sa très élégante "Lettre du désintéressé" (s.l.n.d. dans "Recueil des bonnes pièces qui ont été faites pour et contre le "Cid", Paris, N. Traboulliet, 1637) où il appelle l'agresseur-Mairet: le "beau Lirique". Le "Recueil" abrite aussi d'autres pièces qui ne manquent pas d'inérêt: "Lettre apologétique du sieur Corneille contenant la réponse aux observations faites par le sieur Scudéry sur le Cid" de Corneille, "La preuve des passages allégués dans les observations sur le Cid à Messieurs de l'Académie" par M. de Scudéry et "Epître familière du sieur Mairet au sieur Corneille sur la tragi-comédie du Cid".

concilier les parties belligérantes, engagées dans une dispute dont l'arbitrage semblait exceptionnellement difficile. Parmi les hommes de plume dont j'ai dépouillé les lettres, tout un chacun chercha à se montrer dans la meilleure lumière. Le réflexe paraît naturel, mais il révolte diablement dans le contexte où un verdict opportuniste faillit briser un dramaturge, dont l'art trône toujours aussi souverainement sur les planches des théâtres du monde entier, trois siècles et demi après l'attaque de Georges de Scudéry contre le "Cid" de Corneille.

Par son attaque, le piètre poète chargea l'Académie Française de la médiation qui devait décider du sort de la tragédie et du génie de son auteur. Afin de mettre le lecteur plus à l'aise, je tiens à rappeler que Georges de Scudéry dans ses "Observations sur le Cid" publiées à Paris en 1637, accuse Corneille de ne pas avoir observé les bienséances, de ne pas avoir suivi les règles de l'art poétique dressées par Aristote, ainsi que d'avoir commis des imperfections de plume indignes de l'auteur qui cherchait à être lu, loué et admiré dans les salons qui avaient décidé du succès sans pareil de ses écrits (177).

Adressant ses "Observations" à l'Académie Française, Georges de Scudéry espérait trouver, parmi ses membres, des académiciens qui pussent lui prêter leur appui dans sa bataille livrée contre un auteur grandement talentueux, dont les dons littéraires n'étaient qu'un rêve inaccessible pour sa propre plume. Fort embarrassés de l'intervention forcée,

177. J'invite le lecteur à jeter une oeillette sur la réponse de Corneille aux "Observations" de Scudéry s.l.n.d. dans le recueil de Chauvin p.169. La lettre pétillante de malice. Une belle page: ironique, mordante et intelligente.

les Quarante se trouvèrent perplexes. L'entremise destinée à concilier les partis fut pénible et l'arbitrage semblait particulièrement difficile. C'est Chapelain qui fut chargé de la rédaction du verdict qui devait trancher cette question si malaisée (178). Il s'en acquitta remarquablement bien, offrant aux ruelles et à l'agresseur une sentence dont la teneur cherchait à ménager habilement les intéressés. Les "Sentiments de l'Académie Française sur le Cid" parurent le 13.XII. 1637. Si les Quarante n'avaient pas trouvé les accusations de Scudéry abusives, ils n'avaient pas non plus blâmé excessivement l'auteur du "Cid". L'académicien Chapelain prit sa plus belle plume qui s'avéra aussi machiavélique qu'efficace dans cette opération délicate. Le statu quo sembla rétabli, les passions endormies.

Et pourtant, la vérité sur tout ce tapage est bien différente de celle de la légende. Comme je viens de mentionner plus haut, les gens surent manipuler les mots avec une perfection magistrale. La technique du mensonge se révéla être une véritable virtuosité qui servit d'armure à ceux qui, de peur d'encourir la disgrâce des deux partis opposés, recoururent à leurs belles rhétoriques afin de tromper les dupes, de radoucir les batailleurs, de ménager les médiateurs et d'épargner les victimes. Prononcer une sentence qui

178. Déjà plusieurs années auparavant, Chapelain avait élaboré un programme fort ambitieux pour le théâtre. Je lis dans sa lettre à Boisrobert (24.I.1635) qu'afin qu'une comédie devienne parfaite, il faut que "la sévérité des règles n'y ruinât point l'agrément, que l'invention et la disposition y fussent exquises et nouvelles, que le noeud et le dénouement en fussent nobles; que les moeurs et les passions y eussent leur place et que le plaisir n'y servît que de passage au profit et à l'instruction". Ces idées deviendront plus tard la "Dissertation sur les poésies dramatiques".

puisse ne pas être attentatoire et sauver sa peau. Mieux!
 Se montrer un juge probe qui ne cherche à déployer ses facultés que pour réussir dans la tâche pénible de défendre, de libérer et d'assurer le salut des opprimés.

Puisons aux sources.

Dès la première représentation, le "Cid" fit fureur. La pièce était vite réputée merveilleuse. Mondory faisait triompher Rodrigue tous les soirs sur les planches du théâtre du Marais. Je lis dans sa lettre à Balzac (179): "*Le Cid à charmé tout Paris. Il est si beau qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentales, dont la passion a même plusieurs fois éclaté au théâtre public. On a vu seoir en corps, aux bancs de ses loges, ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la chambre dorée et sur le siège des fleurs de lys.*"

Le public adora le "Cid". Des intrigants jaloux avaient beau jeu de harceler Corneille de leurs procédés envieux. J'ai sous les yeux "La lettre du sieur Claveret au sieur Corneille" qui date de 1637. Pour toutes les circonstances du contenu de la lettre qu'il serait trop long d'éclaircir les unes après les autres, je me contente de rapporter le passage ayant trait aux salons. "*La froideur et la stupidité de votre esprit sont telles, que votre entretien fait pitié à ceux qui souffrent vos visites, et que pour le regard des belles lettres, vous passez dans le beau monde pour le plus ridicule de tous les hommes.*" C'est beaucoup dire. N'exagérons point! La violence de la lettre de Claveret est sans pareille; seulement, comme il le savait bien, lui aussi, les salons adoraient

Corneille. Et ils se vantaient d'avoir le privilège de le compter parmi leurs intimes. Son "Cid" devint l'objet de leurs extases, de leurs transports et de leurs contemplations. Quelque vers de la tragédie à la bouche, on y promenait son enivrement en dépit des envieux qui brandissaient les règles de l'art poétique d'Aristote pour étouffer l'émerveillement général. La ville en était toute pleine. Tout le monde connaît par coeur les beaux vers de la satire IX de Boileau sur ce sujet :

En vain contre le Cid un ministre se ligue.
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'Académie en corps a beau le censurer,
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.

Tous battirent des mains en le voyant.

Cette ambiance servit de décor à Chapelain lorsqu'il se mit à l'oeuvre.

A contrecoeur. Il savait bien que l'affaire était grave et que pour la régler, il ne suffirait pas d'une *"demi-page de galimatias en forme de compliment"* qu'il rédigeait d'habitude facilement pour arranger les conflits bénins. Il savait qu'il lui fallait mettre en oeuvre tout son art de bien parler afin de tromper la perception des lecteurs et éviter ainsi la haine publique qui semblait inévitable. Dans sa lettre à Boisrobert (180), il dévoile clairement sa servilité envers les exigences du Cardinal. J'insiste sur le mot "servilité". Chapelain admirait le "Cid". Il écrivit à Balzac (181) que *"c'était un des ouvrages les plus accomplis qu'on ait vus dans ces derniers temps"*. Dans une autre lettre (182)

180. 31.VII.1637. Recueil de Lanson p.116.
 181. 25.I.1632.
 182. 22.I.1637.

écrite à un de ses amis, je lis entre autres: "*Depuis quinze jours le public a été divertie du Cid à un point de satisfaction qui ne se peut exprimer. Je vous ai fort désiré à la représentation.*" Il y était allé lui-même, s'était pâmé d'admiration pour le spectacle, mais étouffa habilement tous ses scrupules de critique afin de satisfaire la haine déchaînée de Richelieu qui voulait faire taire, à tout prix, les ovations du parterre. Dans la lettre à Boisrobert citée plus haut, Chapelain se donna tout le mal du monde afin de tromper son maître. Il alla jusqu'à prier Boisrobert d'amener Richelieu à croire, qu'il avait trouvé "*la pièce défectueuse en ses plus essentielles parties*" et qu'il avait su détecter toutes ses "*fausses beautés*". Il se montra impitoyable pour la pièce en affirmant que "*toutes les choses essentielles requises à un poème dramatique lui manquaient*". Etant trop lâche pour prendre la défense du "Cid" et pour faire face à la rage du Cardinal, il étouffa le murmure de sa conscience tourmentée qui lui soufflait timidement de ne pas ruiner le poème. La crainte domina les remords. Dans la même lettre, il se déclara prêt à faire taire ses propres opinions pour offrir au Cardinal sa soumission absolue et "*la déférence que tout homme de bon sens doit avoir pour les sentiments d'une si haute intelligence que la sienne*" et à laquelle il voulait "*se conformer entièrement*". Je lis aussi dans une autre lettre de Chapelain (183) que la publication des "Sentiments" "*était une des plus difficiles choses*" à lui faire exécuter. Mais il s'empressa d'ajouter qu'il suffit que "*Richelieu commande pour être obéi*". Ai-je besoin de dire

qu'il s'agit là de la faculté servile de l'académicien à savoir donner toute son audience à quelqu'un dont dépendait son sort? Il eut beau assurer Scudéry(184) que *"la principale intention de l'Académie a été de tenir la balance droite"*. C'est faux. Richelieu brûlait du désir d'entendre "son" Académie prononcer son arrêt. Pellisson cite Richelieu disant à un de ses domestiques: *"Faites savoir à ces Messieurs que je le (les "Sentiments") désire et que je les aimerai comme ils m'aimeront"* (185). Sous une telle pression, l'amour n'aurait pu être plus certain.

Je m'abstiens de continuer. Les lettres de Chapelain citées plus haut se montrent d'une bassesse ignoble et d'une platitude abjecte. Richelieu n'avait jamais eu les bottes mieux cirées.

La lettre de Chapelain à Boisrobert ne fut que le début de ses malhonnêtetés. Il n'hésita pas à se charger d'un des exemplaires du "Cid" que Corneille, désespéré, lui avait offert afin de le présenter à Balzac avec une lettre de lui. Chapelain joignit les deux pièces à sa lettre écrite à Balzac le 1.IV.1637.

Il y parle du "Cid" sur un ton impersonnel. C'est *"la pièce de théâtre qui a le plus éclaté et a eu le plus d'applaudissements en France."* Un peu plus loin il traite ironiquement Corneille de quelqu'un qui *"croit valoir quelque chose"*. Lui-même croyait valoir beaucoup. Jalousie?

Qui lit aujourd'hui sa "Pucelle"?

Qui ne lit pas le "Cid"?

184. Lettre du 19.III.1637.

185. "L'Histoire de l'Académie Française", Pellisson, p.89.

Dans cette lettre, la couardise proverbiale de Chapelain apparaît dans toute sa laideur. Ne pouvant prévoir le ton du jugement de Balzac qui n'avait pas encore lu l'ouvrage, il en parle avec la plus grande circonspection. Son impudence montrera ses griffes dans la lettre qui sera sa réponse (186) à celle de Balzac. Laissons parler sa plume plus leste que jamais: "*J'apprends avec plaisir (?!) que le Cid ait (sic) fait en vous l'effet qu'en tout notre monde. La matière, les beaux sentiments que l'Espagne lui avait donnés et les ornements qu'a ajoutés notre poète français, ont mérité l'applaudissement du peuple et de la cour.*" Sa lettre du 1.IV.1637 ne cache pas un certain espoir que le "Cid" pourrait ne pas émerveiller son correspondant. La rédaction du jugement lui aurait été ainsi certainement moins pénible. La lettre du 13.VI.1637 met impitoyablement à nu ses instincts opportunistes.

La perfidie de Chapelain dans ce jeu est sans pareille. Tantôt il s'extasie sur les mérites de Corneille, tantôt il s'indigne contre les abus de sa pièce. Tantôt il encense l'oppresseur Scudéry et passe de la pommade à ses partisans pour flagorner ensuite, à leur tour, la victime et ses alliés. Le 20.VIII.1637, il écrit à Georges de Scudéry: "*Tous ces Messieurs (de l'Académie Française) ont laissé toutes leurs occupations afin de travailler à cette affaire. (...) Ils n'y perdront pas une minute de temps et ils ont plus d'envie que vous d'être hors de l'embarras où M. de Corneille (!) les a mis quand il vous a obligé (!) à rabattre sa vaine gloire.*" Le lendemain (!) il écrit à Balzac: "*Ce qui*

m'embarrasse est d'avoir(!) à choquer et la cour et la ville, les grands et les petits, l'une et l'autre des parties contestantes, et en un mot tout le monde, en me choquant moi-même sur un sujet qui ne devait point être traité par nous. C'est odieux de reprendre un ouvrage que la réputation de son auteur et la bonne fortune de la pièce a fait approuver chacun"(!). Le zèle ostensible de Chapelain, avec lequel il courbait l'échine devant les protagonistes du différend afin d'éviter la perte de leurs bonnes grâces, n'est pas moins odieux. Il savait, à n'en pas douter, qu'il était le bourreau en chef du traitement cruel et injuste, infligé avec acharnement au "Cid" et à son auteur. Toute guerre, la plus vive soit-elle, laisse encore place à la faculté qu'a l'homme de pénétrer dans le champ de sa conscience et de respecter ses scrupules et de se soumettre à leur voix. Transiger avec sa conscience est le geste d'un lâche qui cherche à tirer parti des circonstances et à les utiliser au mieux en pactisant avec les principes et en les subordonnant à ses intérêts.

Dans la querelle du "Cid", j'accuse Chapelain d'une attitude infâme. Il n'y a rien de plus dégradant que de se tromper soi-même afin d'essayer de sauvegarder son prestige douteux et sa dignité endommagée. Toute négociation avec sa conscience n'est qu'un bas commerce qui cherche à justifier l'atteinte que l'on porte soi-même à son propre honneur. Chapelain n'eût eu qu'une seule façon de sauver la face: se dresser contre l'accusation. Le cavalier si docte et si brave ne le fit pas.

Je me hâte d'ajouter encore un maillon à cette chaîne de diatribes. Les lettres écrites par le latiniste en 1637 et 1638, jettent toute la lumière désirable sur sa position à l'égard du différend. On y voit son coeur à découvert. On glane ça et là ses impressions personnelles et notre curiosité est piquée en le voyant enfanter ses fameux "Sentiments" dans la douleur (187). Il se sentait fort mal à l'aise pour rédiger la sentence. Il passa par toutes sortes d'anxiétés. Il écrit à Balzac (1.IV.1637): "*La persécution du "Cid" ne m'a pas abandonné depuis cinq mois et je puis dire qu'elle était une des plus violentes du monde.*" Donc, persécution il y eut.

Dans une autre lettre au même (20.XII.1637) je lis: "*Vous aurez (bientôt) ces benoîts(!) "Sentiments de l'Académie sur le Cid" qui m'ont tant de fois mis en colère et tant de fois fait désirer d'être aussi loin de Paris que vous.*"

Je proteste. Les "Sentiments" étaient loin d'être benoîts. Les historiens de la littérature française de l'époque se plaisent à prétendre que le verdict ménagea à merveille la chèvre et le chou. Or, si Corneille était le chou, en fait la chèvre l'engouffra sans laisser de restes. "*J'attends avec beaucoup d'impatience, écrit-il à Boisrobert (188), les "Sentiments de l'Académie" afin d'apprendre ce que*

187. Sa "Pucelle" en souffrit considérablement: "La "Pucelle" a perdu tout l'été passé, où elle croyait faire de notables progrès et avec quelque apparence, si le misérable fanfaron espagnol qu'on nomme "Cid" ne la fût point venue traverser". (Chapelain à Godeau, 8.I.1638 dans: "L'Histoire de l'Académie Française", Pellisson, to I p.499.)

188. 15.XI.1637. Je trouve la lettre dans "L'Histoire de l'Académie Française" de Pellisson, à la page 94, to I.

dorénavant je dois suivre: jusques là je ne puis travailler qu'avec défiance et n'ose employer un mot en sûreté."

Les "Sentiments" publiés, le dramaturge abattu et prostré se retira à Rouen, abandonna sa plume et sembla perdu à jamais pour les belles lettres. Sa dépression dura trois ans. C'est long pour quelqu'un qui, ayant connu l'approbation du public, dut endurer les sanctions des Quarante. J'ose prétendre que sa perte avait été conspirée. Après le succès foudroyant de la tragédie, Georges de Scudéry ne faisait que brûler d'envie de livrer bataille. Et d'accabler l'artiste. C'est ce qui advint.

Les lettres que j'ai sous les yeux ne me paraissent pas assez intéressantes pour être reproduites ici in extenso. Je n'en tire que des passages écourtés qui opposent un démenti formel à la théorie selon laquelle Corneille sortit indemne de la contestation. Chapelain à Balzac (15.I.1639): *"Corneille est ici depuis trois jours et d'abord est venu me faire un éclaircissement sur le livre de l'Académie (...) contre le Cid m'accusant d'en être le principal auteur. Il ne fait plus rien et Scudéry a du moins gagné cela, en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier et lui a tari sa veine."* Le vénérable académicien Chapelain trouva l'audace d'écrire deux lignes plus loin: *"Je l'ai réchauffé et encouragé à se venger"* (!). Je ne trouve pas de mot suffisamment fort pour qualifier l'insolence de Chapelain. Son toupet alla jusqu'à l'outrage. Je ne puis me lasser de le dire et de le redire. Ses lettres à Balzac, de l'année 1639, font l'anatomie des parties les plus hideuses de son âme. Je laisse à la sagacité du lecteur le soin de juger lui-même les prou-

esses de ses rhétoriques qui s'efforcent d'absoudre l'exécuteur. Il n'osa même pas avouer à la victime que c'était lui-même qui avait prêté sa plume à la rédaction de l'arbitrage (189), mais s'empressa de l'encourager à *"se venger et de Scudéry et de sa protectrice et à faire quelque nouveau Cid qui attire encore le suffrage de tout le monde et qui montre que l'art n'est pas ce qui fait la beauté"*. On ne saurait mieux compromettre son propre jugement. Il ne me reste qu'à inviter Chapelain à se mirer dans ses accusations et à admirer l'art de rendre son poison efficace (190). Corneille semblait fini. Il n'y avait pas moyen de le résoudre à se remettre à écrire. *"Il ne parle que des règles et que des choses qu'il eût pu répondre aux académiciens"*, écrit Chapelain dans la susdite lettre. Je lis dans celle du 18.XI.1640 que *"les poètes sont bizarres et ne prennent point les choses comme il faut jamais"*. Que dire des critiques qui n'errent pas moins?

Corneille essaya de se remonter. Il écrivit à Pellisson: *"Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple"* (191).

189. Il ne l'avouera qu'à Balzac, un peu plus tard. Sa lettre du 21.I.1638 dans "L'Histoire de l'Académie Française", to I p.500.

190. Les dons de Chapelain devaient être largement connus. Dans sa lettre, non datée, envoyée de Rome, Mainard se félicita d'avoir vite deviné l'auteur des "Sentiments", bien que celui-ci n'y eût pas mis son nom. Montre-moi tes écrits, je te dirai qui tu es. Fénelon tourna l'idée plus élégamment: "Chacun se peint, sans y penser (...) dans ce qu'il écrit" (sa lettre à La Motte du 22.XI.1714, recueil de Lanson p.617).

191. S.l.n.d. dans: "L'Histoire de l'Académie Française", to I, p.98.

Telles sont les données que je possède sur le rôle honteux joué par Chapelain dans la querelle. Je laisse de côté diverses lettres de peu d'importance.

De son Angoumois lointain, Balzac essaya de donner tort à la sentence de son correspondant et de pénétrer l'affaire embrouillée afin d'apaiser les humeurs mordicantes du sbire Scudéry et de ramener le sujet de la polémique à sa juste proportion. J'ai sujet de croire que le sage littérateur, trônant en monarque débonnaire dans sa province éloignée, décida de prendre en main la défense de la tragédie car celle-ci avait été attaquée par un écrivain qui était loin d'être la fleur des gens de lettres et parce que ses attaques avaient fait tort à celui qui en était. Si je ne m'abuse, il saisit à la vue des choses leur côté préjudiciable et sa défense fut la réaction spontanée d'un littérateur raffiné.

Voici les détails.

La lettre de Balzac la plus importante est celle écrite à Georges de Scudéry le 27.VIII.1637(192). C'est une fort belle page qui dévoile une analyse juste et des jugements exacts. *"Ce que vous reprochez à l'auteur du Cid, avouant qu'il a violé les règles de l'Art, vous oblige de lui avouer qu'il a un secret qui a mieux réussi que l'Art même. Si le Cid est puni, ce sera après avoir triomphé. (...) Ne vous attendez point avec tant de scrupules à la souveraine raison. Qui voudrait la contenter et suivre ses desseins et sa régularité, serait obligé de lui bâtir un plus beau monde que celui-ci. Il faudrait lui faire une nouvelle Nature des choses.*

Je parle ici pour mon intérêt. Il y a des beautés parfaites qui sont effacées par d'autres beautés qui ont plus d'agrément et moins de perfection. (...) Vous l'emportez dans le cabinet, et il a gagné au théâtre" (193).

Tout commentaire serait de trop.

La lettre de Balzac ne saurait être plus explicite. Ayant plu au public, la pièce arriva à son but. "Vous dites, continue Balzac, qu'il a trompé toute la Cour et tout le peuple mais la tromperie qui s'étend à un si grand nombre de personnes est moins une fraude qu'une conquête." Laissons-nous tromper par l'art. Balzac compara le "Cid" au château de Fontainebleau appelé par les architectes italiens un "monstre de pierre" à cause des défauts de sa structure. Il me prend aussitôt l'envie d'appeler le "Cid" un monstre de mots. Le monstre enchantant de ses mots des foules et tourmentant les envieux, partagea le pays entier en deux camps acharnés. Paul Bonnefon dans sa "Société française du XVIIe siècle" prétend que Balzac, suivant sa coutume, s'abstint de se prononcer au sujet du "Cid". S'il est vrai qu'il s'était promis de renoncer à jamais à toutes les matières querelleuses, celle-ci le concerna au point d'oublier son ancienne promesse. Dans tous ses propos sur la question, je le vois prendre la pièce sous sa protection. Georges de Scudéry lui envoya à Angoulême ses "Observations" accompagnées de son piètre "Amour tyrannique". En vrai diplomate, Balzac arriva à glisser ses jugements sous d'aimables compliments et à montrer à Scudéry combien il avait dépassé la mesure. Le haut

193. Voir aussi une lettre non datée de Gombault à l'abbé de Châtillon (Paris, A. Courbé, 1647) pp. 308-313, "... ce n'est pas le moyen d'attirer les suffrages du peuple que de blâmer ce qu'il approuve".

idéal de Corneille ne put que séduire son esprit. Les bas instincts de son persécuteur ne purent que le révolter. Je regrette que Bonnefon n'ait pu voir dans la lettre de Balzac à Scudéry les faveurs dont il combla le "Cid". On ne saurait pourtant se prononcer plus intelligiblement. "*L'art de plaire ne vaut pas tant que savoir plaire sans art.*" Ce jugement souverain semble écraser les objections de Scudéry, bien que Mainard se soit aventuré à écrire à de Flotte (s.d.n.l.) que "*Corneille est bien défendu, mais l'Avocat vaut bien le Client*", les deux majuscules ne pouvant point adoucir l'amertume.

Je pourrais dire encore beaucoup de choses mais le papier s'épuise et le lecteur s'inquiète. J'arrive donc au dernier épisode.

En 1638, les Parisiens accueillirent avec émerveillement la "Comédie de l'Académie", une farce ingénieuse qui courut longtemps manuscrite seulement. Je trouve une lettre de Chapelain à Mainard (28.IV.1638), où l'expéditeur se plaint à son correspondant que "*le peuple se réjouit aux dépens de l'Académie et s'entretient de (cette) mauvaise comédie*" où les académiciens furent introduits peu agréablement. Cette farce contre l'Académie et surtout contre son verdict qui avait affligé le "Cid" circula dans les salons parisiens dont celui de Mme de Rambouillet.

Sa ruelle prit part à la querelle et il me serait doux de penser qu'à cette époque-là, ses habitués ne pouvaient se laisser de meubler toutes leurs conversations de la tragédie et de passer leur temps à en réciter des passages.

Le "Cid" qui partagea la cour et la ville, n'arriva pas à faire le même effet dans le clan, dont les membres entonnaient rarement à l'unisson leurs arbitrages littéraires. Dans la contestation du "Cid", l'accord de pensées se révéla quasi unanime. Le différend devint une occupation de tout le corps. Les passions s'échauffèrent.

La Bruyère prétendait que le "Cid" n'avait eu qu'une voix pour lui à sa naissance, qui avait été celle de l'admiration. L'égarement saute aux yeux. Dans le débat, il ne s'agissait pas seulement de Richelieu, de Scudéry et de l'Académie qui tentèrent vainement de le détruire. La pièce troubla la quiétude mystique des salons littéraires et brouilla leurs intimes, d'habitude rarement partagés du fait de leurs opinions et leurs sentiments. L'hôtel de Rambouillet semblait à part. Il fut cette fois-ci plus uni que jamais. Du moins à l'extérieur.

Je trouve une lettre de Julie d'Angennes, écrite en 1637 (sans mention de jour ni de mois) au cardinal de La Valette(194) qui était du nombre des familiers les plus intimes de la chambre bleue. Je m'abstiens de reproduire la lettre tout entière, faute d'intérêt. En voici seulement l'exorde. *"Depuis que l'on fait le procès au "Cid", personne ne veut plus hasarder de rien raconter quoique vrai, si ce n'est aussi vraisemblable, car c'est un des principaux chefs pour lesquels on pendra le malheureux. Les autres crimes sont assez ordinaires; car on ne l'accuse outre cela que d'avoir fait de mauvais vers."* Le ton de la lettre trahit les inclinations de l'élite de la chambre bleue. Toute sa crème prit

194. Recueil de Roques, p.206.

parti pour le sublime chef-d'oeuvre. Le Grand Condé prit la défense de Corneille contre les règles et son miteux adversaire de Scudéry brandit en vain l'art poétique d'Aristote afin de justifier ses attaques. Dans la défense du "Cid", la maîtresse du salon montra un courage indomptable. Tous savaient que Richelieu n'aimait pas cette assemblée aristocratique qui avait paralysé ses desseins d'en faire un instrument de sa politique et de s'en servir pour mieux exercer son pouvoir. La chambre bleue se montra hors de sa portée, la maîtresse du lieu, hors de sa prise. La position adoptée par le clan d'Arthénice dans la querelle, apparaît ainsi comme un geste symbolique qui désillusionna à jamais les appétits du Cardinal. Ce fut d'autant plus pénible à supporter qu'il partageait, en cachette, l'admiration de la Marquise et de ses amis pour la tragédie. Ses ambitions et son orgueil l'obligèrent à la disgracier.

L'hôtel de Rambouillet se voulait une académie littéraire. Ses goûts l'y portaient spontanément. La rivalité avec le sénat des Quarante lui paraissait tout à fait accessible. Les entretiens des deux assemblées portaient sur toutes sortes de choses, d'affaires, de nouvelles mais surtout sur la littérature. Elles cherchaient, toutes les deux, à redresser les belles lettres mais la façon dont elles s'y prirent était badine et divertissante.

Déjà au cours des réunions hebdomadaires se tenant le lundi(195) chez Conrart, qui furent à l'origine de l'Académie

195. Je tire cette information d'une lettre de Chapelain à Balzac de IX.1638. Je trouve à cette occasion un lapsus commis par Tamisey de Larroque qui l'a située, par erreur, en 1640.

Française (196,197), on se plaisait à s'égayer et à fainéanter plutôt qu'à délibérer. La compagnie se montrait languissante et oiseuse. Nous voyons la congrégation sous cette lumière sur une gravure enjouée qui vient des Collections du Cabinet des Estampes P.W.1030. Les lettrés n'y ont pas l'air d'être surchargés de leurs palmes académiques. Les Muses s'y distraient plutôt agréablement et semblent prendre goût à perdre leur temps à des riens, telles les souris qui se défoulent quand les chats somnolent. Les moments d'inattention des Quarante étaient les seuls où elles pouvaient donner libre cours à leurs folles inspirations. Réveillés, les académiciens ne faisaient que distribuer des coups de férule. "*Les Muses françaises*, écrit Chapelain à Balzac (31.V. 1637), *ne riment plus depuis un an que l'on leur a donné le bréviaire à traduire en prose.*" Mainard, dans sa lettre à de Flotte (s.d.n.l.) pousse le grief encore plus loin: "*Nos esprits raffinés sont toujours bien cruels à l'Académie.*" Et pourtant, cette sévérité n'était que simulée. A vrai dire, l'assiduité à l'étude n'était pas leur première vertu. La régularité n'était pas excessive non plus. Leurs toges, leurs épitoges, les toques et les ceintures ne faisaient qu'orner l'illusion. Dès les réunions chez Conrart, les Quarante (qui étaient dix-huit à l'époque) ne faisaient que méditer paresseusement sur les moyens dont ils pourraient mystifier la

196. Sauval ("*Antiquités de Paris*") prétend que l'Académie Française tira son origine des réunions à la chambre bleue. N'exagérons point!

197. L'abbé Marolles ("*Mémoires*") prétend que Mlle de Gournay eut sa part, elle aussi, à la naissance de l'Académie Française, la première idée de celle-ci s'étant conçue chez elle au cours d'une réunion où étaient présents: Ogier, La Mothe Le Vayer, L'Estoile, Cotin, Habert, Cérisy et Malleville. La crème du salon de Mme d'Auchy!

galerie. Chapelain s'en inquiète dans sa lettre à Conrart (s.l.1634) de sorte que, si la réunion qu'ils tenaient devait rester la même, il lui faudrait changer de nom et l'appeler "*l'Académie des Fénéants (sic)*". La preuve? "*Les trois dernières assemblées se sont passées sans rien faire.*"

Comparée à cette ambiance, celle de l'hôtel de Rambouillet n'était pas bien plus pieuse. Le décor seulement était plus fastueux. Dans ce décor, sans aucune gêne et sans aucun complexe, la coterie prononçait allégrement ses jugements littéraires, disputant ceux qui venaient des Quarante, ou bien, essayant de les redresser. Les deux rivaux, car rivalité il y eut, furent souvent en contestation mais rarement en lutte. La civilité des adversaires élimina toute confrontation sauvage.

Telle fut aussi leur position dans la querelle du "Cid". La participation du clan à ce différend était considérable. Dans la correspondance de Mlle Paulet, je découvre une longue lettre de Chapelain, datée du 15.II.1637. La lettre trouve obligatoirement sa place ici car, comme elle le fait assez comprendre, la Lionne se rangea vaillamment aux côtés des partisans de l'artiste harcelé et eut même le courage d'exercer une pression sur les trois membres de l'Académie: Chapelain, Bourzeis et Desmarets, nommés pour examiner le corps de l'ouvrage de Corneille et pour rédiger un arrêt. Le style de ladite lettre n'aurait pu être plus confus. Je le regrette car les détails en seraient aujourd'hui plus intéressants. J'y lis entre autres: "*Suivant (...) vos ordres, je vis hier M. Desmarets, auquel j'eus à peine proposé de votre part le retranchement des vers dont M. de Scudéry avait*

été choqué, qu'il me répondit (...) que non seulement il les rayerait volontiers pour l'amour de ceux qui y prenaient l'intérêt, mais encore ôterait ceux du Cid qui avaient causé ce scandale."

Comme le reste de la lettre le fait comprendre, il s'agissait des propos de Chimène qui eut la malchance d'être blâmée par un censeur exceptionnellement venimeux et adroit, prêt à tout afin de prouver qu'il avait eu le droit de la traiter de parricide, de monstre et d'impudique dénaturée. Je ne me laisserai jamais de regretter que Chapelain n'ait pas voulu aller jusqu'au bout et nous laisser pénétrer la vérité entière sur le concours que Mlle Paulet avait apporté, aussi bien dans la rédaction finale de l'arrêt de l'Académie que dans l'édition finale de la pièce en cause, dont certains vers furent biffés et supprimés lorsqu'elle fut mise en scène et sous presse. La susdite lettre de Chapelain témoigne que certains changements furent apportés au texte de l'ouvrage et ceci sous l'action de Mlle Paulet. Vu la date de la lettre (15.II.1637), elle devait être fort au courant des desseins des juges, car le "Cid" fut imprimé au début de l'année 1637. Quels furent les mots que la Lionne avait fait retrancher et jusqu'où était allée l'imprudence de Corneille d'employer des paroles risquées? Tamisey de Larroque, dans sa publication des lettres de Chapelain (Paris, 1880) s'est aussi donné la peine de trouver le mot de l'énigme. Il a consulté le livre de Taschereau (198), l'édition Marty-Laveaux du même ouvrage, une critique de Jules Levalbis "Corneille inconnu" et la "Biblio-

graphie cornélienne" d'Emile Picot. Hélas! sans succès. Le rôle joué par la Lionne dans la "liderie"(199) fut énorme. Tout un passage fut supprimé sur son intercession.

Ladite lettre trahit sans faille l'engagement de l'hôtel de Rambouillet dans la querelle du "Cid". Il m'est aisé d'imaginer ces esprits oisifs dépouillant, mot par mot, le texte de la tragédie afin de prouver que les diatribes de Scudéry étaient injustifiées et leurs applaudissements mérités. Face à la position prise envers le "Cid" par Richelieu et l'Académie, le clan se montra exceptionnellement uni. Le mal qui le rongait était d'une autre nature.

L'affaire nous incite en effet à faire un petit détour dans le pays de l'hypocrisie. J'emploie le mot à dessein, ne cherchant pas à dissimuler le vice sous un euphémisme insipide. Les principaux protagonistes de la querelle appartenaient à cette fameuse tribu, fondée sur une parenté éthique dont les raffinements cherchaient à polir les moeurs, à anoblir les âmes et à assujettir les instincts. Toutes ces nobles opérations ayant pour but un assainissement radical des moeurs, eurent pour cadre les locaux somptueux de l'hôtel de Rambouillet. Scudéry - le bourreau, Corneille - la victime et Chapelain - l'arbitre, furent, tous les trois, membres de la caste. S'acharnant impitoyablement sur sa victime, le bourreau n'osa, bien sûr, signer ses libelles féroces qui avaient d'abord paru - comme on le sait - sans nom d'auteur. Le persécuteur croisait le persécuté dans des salons mondains où l'arbitre dissimulait son jugement afin

199. Chapelain appelle ainsi la querelle dans ses lettres. Ne s'agit-il pas là d'une faute d'impression? "Liderie" ou plutôt "ciderie"?

d'échapper à l'hostilité de l'un et à la rancune de l'autre. Tous les trois ne cessaient de faire chorus avec les autres membres du clan prônant solennellement qu'ils préféreraient l'honneur à l'intérêt, la noblesse des actions, la dignité des sentiments et autres élévations et magnanimités grandement respectables et solidairement exhortées par les précieux.

J'ai sous les yeux deux lettres de Chapelain. Dans la première du 8.XII.1640, écrite à Balzac, il s'attaque à "*l'esprit bourru*" de Corneille. Dans la seconde, à M. Carel de Sainte-Garde (27.V.1662), il cherche à montrer sa part prise dans la querelle du "Cid" sous le meilleur des jours et à discréditer les mérites de Corneille. Est-ce un remords qui se réveilla vingt-cinq ans après la confrontation? Au moment de la dispute, Chapelain savait manoeuvrer à merveille entre le poète persécuté, la position favorable des intimes de la chambre bleue, l'hostilité de son maître Richelieu et son propre verdict qui avait réussi à étouffer son admiration tacite pour la pièce. C'est son propre intérêt qui l'emporta. Ne pensant qu'à ses propres avantages, l'académicien feignit la compassion pour Corneille et alla jusqu'à lui donner des conseils amicaux (!) sur son "Horace". Ce moralisateur vénéré proposa aussi ses services à Corneille, soi-disant, pour lui servir de médiateur entre Balzac et Scudéry qui débattaient la teneur d'une lettre que Balzac devait écrire à l'Académie sur son jugement du "Cid". La médiation offerte par Chapelain promettait à Corneille de défendre ses intérêts. Sa lettre à Balzac du 18.XI.1640 démasque ses vraies intentions. En réalité, il était loin de jouer le rôle de protecteur du

poète. Dans ladite lettre, sa duplicité est si évidente que Scudéry pouvait presque se féliciter de gagner sa cause.

En même temps, en tant que rédacteur en chef de l'arrêt de l'Académie, il envoyait nerveusement des lettres à droite et à gauche pour calmer sa conscience et continuer à s'ériger en moraliste, donnant des préceptes de probité et invitant à observer scrupuleusement les règles de la morale sociale, et les devoirs imposés par l'honnêteté. J'ai donné dans le panneau, moi aussi. L'artifice de la rhétorique de Chapelain se révéla être un danger caché, dont la perfidie mise en oeuvre dans la querelle du "Cid", fut exceptionnellement efficace.

Le séjour de Corneille à Caen, après la défaite du "Cid", dura trois ans. Son découragement et son anxiété, bien plus longtemps. En 1660, il reprit l'étude des oeuvres qu'il avait écrites jusqu'alors. Ses "Examens" furent sa réponse donnée vingt-trois ans plus tard à Scudéry et à ses partisans. Ses examens dans lesquels il analyse les sources, la composition et les caractères, sont l'exemple d'une érudition avisée. A la lumière de la géhenne des trois unités, Corneille cherche à justifier les attitudes de Rodrigue et de Chimène dont l'amour souffre dans l'odeur du sang (200).

L'examen du "Cid" montre à quel point le verdict rédigé par Chapelain avait blessé le dramaturge. Comment peut-on

200. Je lis dans la lettre de Corneille à l'abbé de Pure, (25. VIII.1660) au sujet de ses "Examens": "J'ai fait quelques explications nouvelles d'Aristote et avancé quelques propositions et quelques maximes inconnues à nos anciens. J'y réfute celles sur lesquelles l'Académie a fondé la condamnation (!) du Cid. (...) J'examine si le plaisir est le but de la poésie dramatique, les conditions du sujet de la belle tragédie et je parle enfin d'action, de jour et de lieu. (...) Bien que je parle des Messieurs de l'Académie, je ne les nomme jamais."

prétendre que les "Sentiments" de l'Académie aient épargné Corneille, si son agresseur croyait avoir gagné sa cause? Scudéry écrivit même une lettre de remerciement à l'Académie, où il témoigne d'être entièrement satisfait de la justice qu'on lui avait rendue. Je m'écarte ainsi de la théorie qui prétend que ce verdict fut prononcé prudemment. Je ne puis m'empêcher de stigmatiser le rôle infâme joué par Chapelain dans le différend, ainsi que dénoncer les appas trompeurs de la haute courtoisie mondaine.

J'arrive ainsi à la conclusion de cet épisode.

Tous les acteurs de la triste comédie étaient membres de la même cabale. Elle s'appelait l'hôtel de Rambouillet. Ils s'y rencontraient, déguisant à merveille leurs véritables sentiments et leurs véritables opinions. Le déguisement ne s'était jamais montré plus trompeur. L'avidité insatiable de paraître et d'accroître ses mérites s'y montra dans toute sa splendeur. La querelle du "Cid" ne fut qu'un épisode parmi tant d'autres de l'histoire de ce salon qui démasqua l'hypocrisie des gens dont l'art de bluffer arriva non seulement à illusionner les autres familiers du lieu, mais aussi tous ceux qui ont dressé une image idyllique de cette ruelle. La nature humaine est éternelle. Le décor change. L'homme demeure nu. Les étoffes chatoyantes ne peuvent rien y changer.

Les amis de Mme de Rambouillet étaient loin, eux aussi, d'être exempts de vices et de faiblesses. La vanité, la jalousie, l'opportunisme y furent dissimulés sous un maquillage des plus soignés. Au moment où l'on franchissait le seuil de la superbe demeure, on laissait derrière soi les taches du monde extérieur. Ils maîtrisaient si bien l'art

de paraître, qu'ils arrivèrent tous à croire être des gens différents.

Un mot sur les "Observations sur le "Cid"" de Scudéry semble de rigueur. Le censeur est strict. Il refuse à Corneille tout ce qu'il aurait probablement accordé à un autre. La sentence est draconienne au possible. Il n'est pas loin d'accuser le dramaturge d'avoir la tête creuse. Ces observations sont plutôt joyeuses que profondes. Elles blessent d'autant plus. Sans calomnier la sensibilité des cornéliens, il faut dire que le regard de Scudéry s'abuse rarement. Dans son agression, il ne manque pas de sens du pittoresque et ses attaques nombreuses dévoilent son plaisir de philosopher sur la matière des règles du poème dramatique, des bienséances, de la vraisemblance et de la beauté en général. Ses jugements souverains sont faciles, certes, mais ils possèdent le charme indubitable du courage de dire les choses sans ambages. Cela séduit surtout par rapport à d'autres écrits du genre, dont les auteurs se creusent la tête pour glisser leurs attaques sous d'aimables compliments. Le texte de Scudéry entortille sans nul doute (201). Je renvoie le lecteur à ce document afin d'en découvrir la teneur. Quant à moi, avec tout le respect pour les réputations qui ont fait leurs preuves et pour l'intemporalité du génie de Corneille, je dois avouer, qu'après avoir lu ce libelle, il ne m'est plus

201. Surtout ses attaques contre les méchants vers du poète. Il n'aime pas p.ex. l'expression de Corneille: "le front d'une race" car ceci pourrait inviter éventuellement à dire: "les cuisses de ma postérité". La phrase "le sang qui m'anime" ne lui déplait pas moins. Scudéry: "L'auteur n'est pas bon anatomiste: ce n'est pas le sang qui anime car il a besoin lui-même d'être animé." Chimène à Rodrigue ayant appris la mort de son père: "Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien." Scudéry: "ô bonnes mœurs!" Et ainsi de suite.

possible de regarder son chef-d'oeuvre avec le même regard qu'avant (202).

Afin de donner une représentation fidèle de l'accueil du "Cid" par le public, il convient de coucher dans ce chapitre deux témoignages qui s'écartent de l'applaudissement général. Dans la deuxième moitié du siècle, les salons semblaient avoir d'autres idoles. Dans sa lettre à la comtesse de Toulangeon (25.VII.1688), Bussy peste ouvertement contre les rigueurs du devoir de l'homme idéal programmé par Corneille. *"On est si fâché en le lisant (...) d'être forcé d'admirer ce qu'on est plus (!) capable ni de faire ni de penser, qu'on sort tout abattu de cette lecture."* Bossuet ne grognait pas moins contre le "Cid". Dans sa lettre au P.Caffaro (9.V.1694), je le trouve plus docte qu'émotif. Il serait trop long de résumer ici toute la lettre, mais je me hâte de remarquer qu'il y raisonne contre le "Cid" autant qu'on peut le souffrir. Il a bien du mal à y mettre en accord logique et flamme selon la morale de son église. Il condamne tout de go ce qui est le plus beau dans le "Cid": une passion.

Il me sied peu de polémiquer contre Bossuet. Le "Cid" a fait récemment salle comble, au théâtre du Rond-Point à Paris.

En 1640, l'hôtel de Rambouillet accueillit avec force applaudissements "Cinna". Balzac écrit à Corneille (17.I. 1643): *"Votre Cinna guérit les malades: il fait que les paralytiques battent des mains. Il rend la parole à un muet. C'est une composition universellement approuvée."*

Domage. La guerre de Cinna n'aura pas lieu.

202. Balzac succomba, lui-aussi, aux manoeuvres de Scudéry, sans avoir longtemps résisté.

Le "Cid" devint matière de controverse à cause de Georges de Scudéry. Quelle sorte de personnage fut cet intriguant errant dans le salon d'Arthénice? Le lecteur sera bien aise d'en savoir plus long dans mon troisième chapitre.

Le clan de la rue Saint-Thomas-du-Louvre l'accueillit en tant qu'homme de plume. Il s'y fixa en tant que tel, trompant adroitement la galerie pendant de longues années. Il fut l'auteur de "Lygdamon" et du "Trompeur puni", certes, mais, paradoxalement, il devait sa renommée littéraire à des ouvrages qu'il n'avait jamais écrits. Il s'agit là des dix volumes du "Grand Cyrus" composés par sa soeur Madeleine, où il inscrivit son nom et parvint à duper tout le monde. Ce ne fut point une duperie d'un moment. Certaines lettres de Guy Patin à Falconet (27.V.1667) et à Charles Spon (6.I.1654) en sont une des nombreuses preuves.

Georges de Scudéry accorda à la chambre bleue bien de la tendresse. Dans son fameux cabinet de portraits (203), il mettra en évidence ceux du duc d'Enghien, de la duchesse de Longueville, de Mme de Rambouillet (fait par Du Cayer), de la marquise de Montausier (par Stella), de Mme de Sablé (par Mellan), bref de ceux qui formèrent le solide noyau du lieu. Sur un des tableaux peint par Vanmol, la marquise de Rambouillet regarde son fils, marquis de Pisani, mort. La présence de cette peinture émouvante ne trahit pourtant point la

203. Sur le cabinet de G.de Scudéry, voir lettre non datée de Gombault à G.de Scudéry, Paris, A.Courbé, 1647, pp. 384-387.

sensibilité excessive du frère de Madeleine de Scudéry. Toute sa vie, il ne fut que vanité, ambition et fatuité (204). Le salon d'Arthénice lui importait car par sa renommée, il flattait agréablement son amour propre. A l'époque, le lieu était une mesure de la réussite sociale. Ses ambitions littéraires étaient insatiables et pourtant son "Amour tyrannique" passa presque inaperçu dans les salons. Je refuse de me fier aux extases de Balzac. Je lis dans sa lettre à Chapelain (8.I. 1640): "*J'ai lu "l'Amour tyrannique" de la lecture duquel je suis encore tout ému et tout agité.(...) Cet ouvrage m'a fait pleurer en dépit de moi et fait que le Cid et le Scipion ne sont plus mes délices"*(!). Face à une telle citation, versons une larme, nous aussi. En guise de commentaire (205).

Toutes les lettres de Balzac à Scudéry que j'ai consultées ne sont qu'un monument de panégyriques excessifs comme les aimait tant la prodigieuse vanité du frère de Madeleine. Balzac écrit à Conrart (24.X.1650) et lui parle du nombre infini "*d'excellentes choses*" dont Scudéry, soi-disant, "*enrichit les bibliothèques*". Il se vante de dire aussi souvent "*le grand Scudéry*" que "*le grand Cyrus*". Pauvre Balzac. Pauvre Sarasin aussi qui, dans son discours sur "l'Amour tyrannique" adressé à l'Académie Française, porta aux nues ce faible tome. D'une autre lettre de Balzac à Scudéry, je tire cette jolie babilole: "*Le mérite de vos vers est*

204. Mme de Rambouillet disait de lui: "...je m'imagine le voir sur son donjon, la tête dans les nues, regarder avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui."

205. Je tiens à ajouter un mot de Chapelain: "Dans cet "Amour tyrannique", il (Scudéry) s'est surpassé soi-même (sic); mais pour cela il n'a pas surpassé le "Cid", quelque défectueux que nous l'ayons trouvé"(à Balzac, 11.IX.1639 dans: "L'Histoire de l'Académie Française" p.500).

ignoré de fort peu de gens"(206). C'était juste le contraire qu'il aurait dû dire. Fort peu de gens ignoraient le manque de mérite de ses vers.

Les louanges excessives de Balzac inquiètent. Se sentait-il redevable? Scudéry fut l'hôte de Balzac et versa sa quote-part de flatteries, offrant à Balzac une description élogieuse de son château. Le geste le caressa, mais il se plaignit quand même à Chapelain (207) du zèle excessif de son hôte. Et pourtant l'un valait bien l'autre. Les deux maniaient l'encensoir à merveille.

Ne mordons pas à l'hameçon des flatteries de Balzac. Les écrits de ce tiercelet de poète étaient d'une rare platitude. Dans sa propre préface de "Lygdamon" (208) Scudéry dit au lecteur: *"Les Muses m'ont dicté ces vers que je t'offre, sinon bien faits, au moins composés avec peu de peine."* Il eut, à n'en pas douter, la plume facile. Et diablement fertile. Les volumes de l'époque abondent de ses préfaces. Je lis dans celle de "l'Alaric" (209): *"je sens que mon génie s'élève plus aisément qu'il ne s'abaisse et que le style pompeux me coûte moins que le populaire. (...) J'ai tant de facilité à faire des vers et à inventer."* Tout aussi facilement, il inventa ses mérites littéraires.

Michault dans ses "Mélanges historiques et philosophiques" (210) en fit un petit point de critique littéraire: *"Les préfaces de Georges de Scudéry sont pleines de gasconades et de sot orgueil. Il ose faire lui-même l'éloge de*

206. 27.VIII.1637, recueil de Roques pp.146-150.

207. Lettre du 22.II.1644.

208. Dans: "Oeuvres", Paris, A.de Sommerville, 1635.

209. Paris, A.Courbé, 1654.

210. Paris, Tillard, 1770.

son esprit." Ces mots n'ont rien d'exagéré. Une question se pose alors: ce hâbleur, fanfaron et charlatan, que faisait-il dans le salon de Mme de Rambouillet? Dans ce même salon qui, paraît-il, n'accordait de la tendresse qu'à de vraies vertus? La position hostile de Scudéry envers le "Cid" a dû tiédir l'ardeur du clan à cajoler ce génie suspect. Ce qui ne l'absout pas de lui y avoir jamais tendu les bras.

Ce n'est pas la fin de mes perplexités.

Dans le salon de Mme de Rambouillet, Chapelain-magot avait pour compagnon un bossu timide aux bras et jambes trop longs, que le clan prit l'habitude de comparer à un moulin à vent (211). Le moulin rougissait à tout propos. Il s'appelait Claude Favre de Vaugelas (212). Ce fut le troisième mousquetaire dans le trio dont Malherbe et Racan étaient les deux autres. Je ne veux aucunement que le lecteur conclue de l'épisode qui suit, que je m'obstine à débattre, dans cette thèse, la question de l'érotomanie des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Dieu m'en garde! Pourtant la question s'impose forcément dans le contexte psychologique de la conduite oblitagoire, prescrite par la maîtresse du lieu. Nous savons tous quel était ce contexte. J'en ai déjà parlé. Le mousquetaire Vaugelas était plus timide que les deux autres love-laces du fameux trio de chauds lapins, mais pas plus ascétique. Sa renommée d'amant raffiné était immense. A Angou-

211. Tallemant, "Historiettes".

212. Je trouve un portrait de Vaugelas fait par Bouhours dans les "Doutes sur la langue française", Paris, 1641, p.263, et un autre d'un peintre anonyme à Versailles.

lême, Balzac prit l'habitude d'en conter les merveilles. Ses interlocutrices se laissaient séduire. *"Il n'y en aura point à l'avenir qui ne vous regarde comme sa dernière félicité et qui ne vende toutes ses perles pour acheter une de vos nuits"*, écrit Balzac à Vaugelas (9.X.1625). Les lettres échangées entre Balzac, Racan, Malherbe et Vaugelas dans les années 20 dévoilent le démon qui obsédait les trois premiers (213). Accablés par des incommodités du troisième âge, la virilité ne devint plus pour eux qu'un objet de spéculation purement théorique. L'amertume sénile est dure à supporter lorsque les désirs gardent toujours leur vive flamme. A l'époque, Vaugelas est le seul des quatre à jouir de ses attributs d'homme (214). Les trois autres ne font qu'admirer ses exploits. *"Il n'y a que M. Vaugelas qui puisse rire de la faiblesse des autres. (...) Il n'est guère moins vaillant que cet ancien héros qui (...) en une nuit fut cinquante fois gendre d'un de ses hôtes"*, écrit Balzac à Malherbe le 15.VIII.1625. Je tiens à arrêter là l'exaltation des qualités sensuelles du grammairien. Si je les ai signalées, c'est parce que je ne résiste toujours pas à la tentation de spéculer sur la présence de la libido à l'hôtel de Rambouillet, malgré les mesures draconiennes prises par la Marquise. L'homme est porteur de ses instincts. La tendance innée à des actes déterminés peut être modifiée sans néanmoins en altérer la nature. Celle-ci demeure et au lieu de se laisser

213. Voir p.ex. la lettre de Balzac à Racan du 21.VIII.1625, et celle du même à Malherbe du 15.VIII.1625.

214. En plus, il voulait faire sa fortune par le moyen des femmes mais un jour, étant tombé follement amoureux d'une pauvre, il changea de batterie et résolut de l'épouser.

"L'hôtel de Rambouillet se réjouit avec lui sur ce sujet", écrit Chapelain à Balzac le 25.XII.1637.

transformer, elle transforme le milieu où elle se projette. La présence des trois mousquetaires à l'hôtel de Rambouillet m'inquiète, au point de douter que l'amour n'y ait vraiment été qu'un jeu de l'imagination.

Vaugelas fut un esprit "*si doux qu'en comparaison, le miel et le sucre (étaient) amers*", écrivit Balzac à Chapelain le 8.XI.1639. Il était pauvre et menait une vie de labeur. "*C'est seulement pour vivre et non pas pour vivre à son aise qu'il se tue à travailler*" (215). Je lis ailleurs: "*Vaugelas n'est point prêtre et vit en prêtre, n'est point mort quoiqu'il n'ait pas de quoi vivre et n'est point marié quoiqu'il fasse l'amour il y a longtemps pour l'être*"(216). "*Il est réduit à mener une vie de solliciteur, de questeur d'avis et même de dénonciateur de crimes, jusqu'à faire connaître qu'il lui est impossible de subsister dans la vie qu'en poursuivant des hommes à mort*" (sic pour la phrase)(217). Quelquefois il va trop loin. Il dénonce un innocent en pensant que c'est un malfaiteur. Il se trompe et dans le palais d'Arthénice, on le tourmente pour ses erreurs.

La compagnie assiste de loin à son libertinage qui donne parfois l'alarme à quelque mari, se mêle de ses péripéties professionnelles et s'occupe des maigres finances de ce "*persécuteur des chrétiens*" (ibid.). Chapelain lui fit rétablir sa pension obtenue de Richelieu par l'intercession de l'abbé de Boisrobert, contre la promesse donnée par la cabale de Mme de Rambouillet engageant Vaugelas à composer un dictionnaire (218). Mais la vraie passion de l'académicien

215. Lettre de Chapelain à Balzac, IX.1638.

216. Chapelain à Balzac, 5.IX.1640.

217. Le même au même, IX.1638.

218. Chapelain à Balzac, 30.I.1639.

était la grammaire (219). Les bagatelles grammaticales et son obsession du bon usage furent, en permanence, à l'ordre du jour à l'hôtel. Un jour, Chapelain y donna lecture d'un discours de Balzac dont le destinataire était le cardinal de La Valette. L'éloge fut unanime. *"J'avais oublié dans le catalogue des auditeurs, écrit Chapelain à Balzac (24.VII. 1639) le cher Vaugelas. Il se fit ouïr parmi les acclameurs, (...) sans drapper sur les participes ni sur les gérondifs, ni coucher de sa grammaire ni de son dictionnaire."* Le despotisme linguistique de Vaugelas devint, à l'hôtel, une autorité quasi tyrannique(220). Il ne pardonnait pas à une syllabe ni à une conjonction mal placées. Si nous y ajoutons le puritanisme lexical imposé par le lieu, il devient aisé d'imaginer Vaugelas dressant l'oreille au beau parler des fidèles du salon, occupés à faire des phrases où tout était passé au tamis du bon usage. Une disciple surtout adhéra au démon grammatical de Vaugelas. Adhéra et chercha à le maîtriser. Mme Des Loges. Aux yeux de Balzac, elle devança le maître. Elle *"vaut plus que tous vos livres et dans (sa) conversation il y a de quoi se rendre honnête homme sans l'aide des Grecs ni des Romains"*(221).

Chez Arthénice, Vaugelas corrigeait tout le monde mais ne put se corriger lui-même de l'accent de sa Savoie natale. Lorsqu'en 1638 Voiture alla à Rome solliciter le procès de Mme de Rambouillet au sujet de la succession d'un

219. Voir: lettre de Godeau à Vaugelas s.l.n.d. pp.378-391 ("Lettres de Godeau", 1713) sur l'utilité d'apprendre à bien parler.

220. Il disait que c'est la cour qui est le magasin de la langue.

221. Balzac à Vaugelas, 24.XII.1625.

Strozzi (222) qui avait institué Julie d'Angennes son héritière, il fut attaqué par des bandits. *"On m'a interrogé, écrivait-il à Julie le 7.X.1638, j'ai dit que j'étais Savoyard et pour passer pour cela, j'ai parlé le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas. Sur mon mauvais accent ils m'ont laissé passer"(!).*

Voiture appelait Vaugelas "le pauvre pourceau". Il regardait ses démarches de puriste d'un mauvais oeil. Dans les Mss. de Conrart, no 4115, fo 102, je trouve une lettre de Voiture à Mme de Rambouillet (s.l.n.d.) où il parle de Vaugelas en ces termes: *"Il est bien raisonnable qu'ayant jusqu'ici converti en air toutes les choses qu'il a commencées, il convertisse à cette heure l'air en quelque chose."* Rien, sous la plume de Voiture ne demeure commun. Mais l'accusation est malvenue. Vaugelas était fort exclusif dans ses opinions linguistiques (223) et tout le monde se soumit allègrement à l'empire de sa passion pour le bon usage. *"J'ai été nourri dans le grand monde, écrit Racan à Ménage (30.X.1656). Je n'y ai appris qu'à ranger des syllabes et des voyelles"*. L'hôtel de Rambouillet fut le grand monde de Racan. Un foyer du grand, du beau et du grammaticalement correct. Il y gagna ses galons. Sans la tyrannie exercée par Vaugelas à l'hôtel de Rambouillet, peut-être ne serait-il devenu qu'un bien piteux scribe.

Chez Arthénice, la passion des lettres devenait souvent la passion des mots. Lorsqu'en 1637, l'Académie Fran-

222. Un gros lot d'amis de l'hôtel soutinrent la cause p.ex. d'Andilly - voir ses lettres (s.d.n.l.) au comte de Brassac, ambassadeur à Rome, à ce sujet et celle du même à Julie (s.d.n.l.).

223. Ses "Remarques sur la langue française" parurent en 1646.

çaise se mit à guerroyer contre la conjonction "car" (224), voulant la remplacer par "pour ce que", la cabale fut du débat aussi. Le bruit de la disgrâce du "car" pris en haine par la congrégation des Quarante, anima des soirées chez Arthénice. L'hôtel prit part à cette dispute grammaticale. Julie se prononça pour le mot (225) et mit Voiture dans son camp. Les deux le prirent sous leur protection et Julie se mit à l'employer obstinément afin de manifester sa position, tandis que Voiture prononça à sa demande un plaidoyer(226) en faveur du mot qui déplut vivement à deux autres membres du clan: Malherbe et Gomberville(227). Ce dernier se flattait de ne s'en être servi une seule fois dans les cinq volumes de son "Polyxandre". Fut-ce la raison pour laquelle il le révisa une vingtaine de fois? Voiture le railla dans une lettre à Julie de 1637: *"Le car de notre ami est une fort jolie chose et il faut avouer qu'il a le génie de la belle et noble raillerie. Je voudrais seulement qu'il travaillât un peu à purifier*

224. Cf. "L'Histoire de l'Académie Française" de Pellisson, p.100.

225. Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres" pp.180-181, éd. Roux.

226. Le plaidoyer s'adresse à l'Académie Française et est écrit sous forme de lettre à Julie d'Angennes. J'y lis entre autres: "Je ne sais pour quel intérêt ils tâchent d'ôter à "car" ce qui lui appartient pour le donner à "pour ce que", ni pourquoi ils veulent dire avec trois mots ce qu'ils peuvent dire avec trois lettres. Ce qui est le plus à craindre, Mademoiselle, c'est qu'après cette injustice, on en entreprendra d'autres. On ne fera point de difficulté d'attaquer "mais", et je ne sais si "si" demeurera en sûreté. De sorte qu'après nous avoir ôté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront réduire au langage des anges, ou, ils nous obligeront (...) à ne parler que par signes."

227. Il s'occupa de purger la langue française de toutes les expressions vieilles et sa guerre déclarée au mot "car" fut exceptionnellement acharnée. Mlle de Gournay, défenseur des vieux mots, soutint de vives discussions contre Gomberville au sujet de "car".

son style"(228). Je trouve une lettre de Chapelain à Balzac (6.II.1639) qui traite des démarches entreprises par Chapelain en vue de préserver le mot et son partisan, La Mothe le Vayer, contre la colère des académiciens. La trace de la disgrâce du "car" n'est pas encore effacée en 1666. Vingt-neuf ans plus tard! Plaise au lecteur de se pencher sur une lettre de Mme de Rohan, l'abbesse de Caen, à Isarn, du 6.III.1666 afin de s'en persuader.

"Car" ne fut pas la seule préoccupation linguistique des amis du lieu. Chez Mme de Rambouillet, rien n'a jamais été dit à la diable et sa compagnie eut sa façon à elle d'agir sur la langue. On y reprenait les fautes jusqu'aux moindres, luttant en même temps contre le parvenu et le bas. On y était sensible aux moindres nuances de chaque terme. Les mots devinrent une véritable obsession, le démon du langage les posséda tous. Qu'est-ce qui se dit? Qu'est-ce qui est le mieux dit? Quel mot choisir? Bienfaiteur, bienfacteur ou bienfaicteur; chaire ou chaise; le point du jour ou la pointe du jour; un sauls ou une saule? (229) Quel mot ne vaut rien, lequel sonne le mieux?

En 1637, un petit mammifère amena un véritable orage et agita les passions. Comment dire: muscadin ou muscardin? On consulta même Balzac à Angoulême. Il se prononça pour muscardin car le mot étant italien, c'est l'usage qui devait tout régler. N'oublions pas que c'était l'époque où Vaugelas introduisit sa règle souveraine du bon usage. L'Académie fit

228. Au dire de Chapelain, cette lettre fut mise en circulation à l'hôtel de Rambouillet.

229. Voiture à Costar, "Oeuvres" pp.278-284.

honneur à muscadin, tout comme Voiture qui fit même des vers moqueurs pour blâmer ceux qui disaient autrement (230).

Une autre dispute vit le jour en 1639. Afin de rendre hommage aux exploits du cardinal de La Valette dans le Piémont, Balzac lui envoya un discours (231). Il fut lu ensuite à l'hôtel de Rambouillet où la compagnie s'acharna impitoyablement sur le mot "besogne" que Balzac avait employé et que l'on trouva bas. C'est Chapelain qui lut le discours mais, étant au courant de l'opinion de l'assemblée, en donnant lecture, il lut "ouvrage", au lieu de "besogne" pour ne pas blesser(!) les oreilles des auditeurs. Balzac n'accepta pas le blâme infligé à son mot "besogne"(232) qu'il percevait dans un sens métaphysique. Son apologie du mot prit toute une page! A l'hôtel, le débat prit son élan. Puisqu'on condamnait "besogne", il fallait blâmer aussi "tâche", "boutique" ou "artisan" qui n'étaient pas plus relevés. Quel gaspillage d'esprit! Dans le domaine des affections, Mme de Rambouillet imposa une étiquette stricte. Ses amis se coalisèrent contre la grossièreté des moeurs et des sentiments. Quelle supériorité spectaculaire de la forme sur la substance! Le discours à La Valette fut écrit peu avant sa mort. Alors que ses amis du salon d'Arthénice s'acharnaient sur un petit mot, il était, lui, dans le Piémont, en danger de mort et versait le sang chaque jour. Aucun lendemain n'était certain. Dans l'enthousiasme de leur recherche de l'élévation, les amis de la chambre bleue calculèrent mal leur élan et perdirent le noble. Dans des circonstances pareilles à celles du discours

230. "C'est au temps des vieux palardins
qu'on disait toujours muscardins".

231. Chapelain à Balzac, 3 et 11.VII.1639.

232. Voir sa réponse à Chapelain du 4.X.1639.

à La Valette, un signe s'efface entièrement face à la substance émotionnelle de son référent. Croyant jouer avec les mots, les amis de la Marquise jouaient avec les signes, perdant parfois leur sens.

Ils se recommandaient des poètes et des ouvrages pour les lire ensuite en compagnie, reprenant des passages qu'ils avaient trouvés beaux. Ils épluchèrent ainsi les "Captifs" de Plaute en les filtrant mot par mot. Bravant toute imperfection de style, ils s'attaquèrent aux hémistiches de Virgile et se livrèrent à la spéculation sémantique de Quinte-Curce et d'autres auteurs qui avaient osé s'écarter des règles solides et méthodiques de la Poétique d'Aristote. Aucun égarement en la matière ne fut excusable. La correspondance entre Costar et Voiture est toute imprégnée de ces contestations linguistiques (233).

Mais on y disputait aussi de philosophie autant que de la plus fine théologie en ayant bien du mal à s'empêcher de parler latin. Excités, ils criaient parfois bien haut et "*frappaient même du pied*"(234). Une autre fois, ils délibéraient sur la chasse chez les Scythes, chez les Numides, chez les Lacédémoniens ou chez les Romains ou bien encore, sur les coutumes asiatiques ou grecques. Tels débats y étaient de mise, ce qui abolit la thèse qui prétend que la génération du salon de Mme de Rambouillet n'était conquise que par les choses agréables. Une érudition solide y fut bien à l'honneur comme je l'ai déjà démontré plus haut.

233. "Oeuvres", éd. Uccini, to II.

234. Costar à Mme de Sablé, s.d.n.l.

Les exercices de langue y avaient leur place aussi. Le vieux gaulois et les rébus y furent en vogue(235), tout comme les lettres du nom finissant les vers (236). Voiture y lança la mode des rondeaux qui étaient propres à son goût de la raillerie mais parfois ils ne pouvaient être vus que des hommes, tant ses folies rimées sortaient de la bienséance (237). Le vilain rimeur était souvent lui-même le héros des couplets de "L'année est bonne"(238) qui couraient dans le salon (239). En effet, personne ne s'est jamais mieux prêté à l'accouplement.

En 1638, la coterie se lança dans les paraphrases. La mode en vint de Godeau qui aimait paraphraser des Psaumes à Grasse. Malgré quelque dédain pour cette espèce d'exercices, on en fit quelques-unes et on les imprima même (240).

Le mari de la Marquise, Charles d'Angennes, fut rarement de cette sorte de divertissements. Il limita ses efforts littéraires à quelques traductions latines seulement et son existence à une présence quasi invisible. En effet, il resta dans l'ombre, effacé par sa divine épouse. Les lettres

235. Arnauld, "Mémoires".

236. En voici un échantillon:

Entre les dieux doit tenir ran,
Proche Jupin, au plus haut bou,
Plus belle que rose et l'oeillet,
La divine de Lambouillet.

C'est Neufgermain (le même du salon de Mme d'Auchy) qui est l'auteur de la pièce. Il en lança d'ailleurs la mode.

237. Voir sa lettre à Jonquière s.d.n.l.

238. Des couplets où l'on accouplait les gens.

239. Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres" p.263, éd.Roux.

240. Esprit paraphrasa p.ex. les deux "Benedicite" de Godeau et son "Cantique".

l'ignorent cruellement. Ce que l'on peut vaguement tirer de celles de Chapelain est flou et insignifiant. Il lâchait la bride à son fils, marquis de Pisani au point que le sans-gêne de celui-ci finit par gêner tout le monde. Le père maladroitement indulgent s'avéra aussi un diplomate maladroit qui ne put jouir de la moindre indulgence. Je trouve une lettre de Malherbe (24.VI.1615) écrite à Peiresc sur la question, quand le marquis de Rambouillet fut envoyé auprès du duc de Savoie pour négocier la paix entre celui-ci et l'Espagne.

"M.de Savoie est mal satisfait de M.le marquis de Rambouillet et il ne désire point qu'il se mêle plus de ses affaires parce qu'il est plus Espagnol que les Espagnols mêmes."

Le mauvais diplomate fut aussi un piètre tireur. C'est lui qui tira cette fameuse balle de mousquet, à l'hôtel de Rambouillet, afin de troubler les assiduités amoureuses de Malherbe auprès d'une suivante de l'hôtel(241)(242). Malherbe sauva sa peau, le Marquis gaspilla une balle, l'explosion troubla un instant le silence auquel le mari d'Arthénice fut réduit par son insignifiance. Sa seule originalité était de *"reprendre sa santé dans la saison où tous les autres la perdaient"*(243). La circulation alternée du convalescent et des alités rendait ainsi toute entrevue irréalisable. Tous rétablis, la tâche n'était pas moins pénible, la personnalité délavée du Marquis le rendant peu visible.

241. Cf. chap.I. p.100.

242. L. Arnauld "Anecdotes inédites sur Malherbe", Paris, A. Picard, 1893.

243. Lettre de Chapelain à M. de Saint-Nicolas, I.1639.

Il se fit une seule fois remarquer. De retour de son ambassade extraordinaire en Espagne en 1627 (244), il divertit, un soir, la compagnie du salon en racontant les malheurs qui étaient arrivés au comte de Villamediana, amant de la reine Elisabeth, femme de Philippe IV (245). Chapelain se souvient de l'épisode dans sa lettre à M. de Sainte-Garde Carrel de Madrid, qui date du 22.VIII.1660, et non, comme prétend Tamisey de Larroque de 1640. Je corrige le lapsus, me contente de signaler la circonstance et laisse le marquis de Rambouillet languir dans l'ombre qui lui sied le mieux.

Par contre, la présence de son fils, Léon Pompée d'Angennes, marquis de Pisani, ne pouvait y être plus ostensible. En grande partie, à cause du manque d'autorité parentale. Traité avec faiblesse, à titre de fils unique, le dandy affichait dans le salon son insolence sans bornes. Tous l'y appelaient "un petit maître" et faisaient mauvaise mine à sa morgue et à ses impertinences. Tous, sauf le père. Et la mère! Pourquoi ne la critiquerais-je pas? La divine Marquise qui cherchait à porter remède à toute grossièreté, à polir les mœurs et les manières de tout le monde, tolérait l'impolitesse la plus grossière de son propre fils. Un étonnant concours de prétention et d'inconséquence.

244. Voir une très spirituelle lettre de Gombault à Monsieur de Rambouillet, s.l.n.d., dans: "Lettres de Gombault", Paris, A.Courbé, 1647, pp.230-242.

245. Ce ne fut qu'une sornette. Tamisey de Larroque a révélé que 220 ans plus tard, un érudit de Madrid, don Juan-Eugenio Hartzenbusch, démontra que ces amours n'avaient eu aucune réalité.

Paresseux et arrogant, le marquis de Pisani dispute avec Montausier la couronne de la galanterie auprès des dames de la chambre bleue. Il profite de chaque absence du guerrier pour y arriver. Les lettres de Chapelain à Montausier (246) illustrent la rivalité par des détails. L'univers de la Marquise se montre ainsi une fort piètre école de la galanterie si un cavalier de cet acabit put aspirer à un tel honneur et jouir d'un tel crédit auprès des dames. Je ne me lasse pas d'entonner toujours le même refrain. Mes doutes me préoccupent toujours autant. Toute théorie devient sèche si elle n'embrasse pas la pratique. Les concepts abstraits sont un bien nul tant qu'ils n'opèrent que sur des abstractions nobles sans trouver d'applications. Les allures du marquis de Pisani compromettent grandement les visées élevées du salon de Mme de Rambouillet. Et les aspirations de ses dames! Pour ce "damaret" commun, elles firent deux lieues pour aller au devant de lui, lorsqu'il revint de Mézières, elles l'attendirent deux heures en pleine nuit, au Pont des Fées à Saint-Cloud, afin de l'amener ensuite à Paris dans un char de triomphe (247). Tant de zèle pour un collectionneur peu raffiné de jupons (ibid.) qui ne s'appliquait qu'à délecter les dames en secouant spectaculairement ses cheveux d'emprunt, faute des siens, perdus lors de la petite vérole, au printemps 1638 (248). La plus volage perruque du salon!

En plus, il était fort petit à cause de son épine dorsale démise quand il était en nourrice. Il était ainsi en méchant contraste avec les autres membres de la famille qu'on

246. 18.VI.1638, 30.VI.1638, 23.XI.1638 et 28.II.1640.

247. Lettre de Chapelain à Montausier du 23.XI.1638.

248. Lettre de Chapelain à Montausier, 30.VII.1638.

appelait "les Sapins de Rambouillet" à cause de leur grande taille.

Une lettre de Chapelain à Montausier (28.II.1640) témoigne d'une botte que le dandy reçut de sa soeur Julie à l'hôtel de Rambouillet. La réprimande visa quelque mot trop libre qu'il avait dit avec dévergondage. Les propos crus complètent ainsi le portrait du marquis léger dont le libertinage des moeurs fut des plus accomplis.

Il aimait la guerre. Dans la chambre bleue, il guerroyait frénétiquement contre Chapelain et Condé. Ses accrochages avec le Prince furent brefs mais nombreux. Ils ne refrénèrent pas sa généreuse imprudence de suivre Condé dans toutes ses campagnes. Sa bravoure lui coûta cher. Il fut tué à 30 ans à la bataille de Nortlingue le 23.VIII.1645 (249). L'hôtel de Rambouillet plongea dans le deuil. Mais encore bien avant sa mort, il fit trembler les amis de sa mère par ses exploits d'armes au siège de Verceil, dans le Piémont ou ailleurs.

Le moment est manifestement mal choisi, mais je ne pense pas pouvoir saisir un autre prétexte pour dire son fait à la divine Marquise au sujet d'un petit détail. Léon Pompée. Tels furent les noms qu'elle donna à son chérubin. Une maxime dit qu'il ne faut point disputer des goûts. Et pourquoi n'en disputerait-on pas? La laideur universelle appartient à des catégories transcendantes. Le mariage des deux prénoms choisis par Arthénice surprend par sa laideur, d'autant plus qu'il fut assorti par cette même personne dont le goût a de tout temps été mis à l'abri de la moindre critique.

249. Lettre de Balzac à Chapelain du 4.IX.1645 et celle de Mme de Longueville à Anne de Gonzague du 23.VIII.1645.

En mars 1633, l'hôtel de Rambouillet fut animé par l'obscur affaire de Jean-Baptiste de Crosilles(250), introduit dans la chambre bleue par Mlle Paulet qui, du côté de son père, était sa parente. De quoi s'agissait-il?

Crosilles fut accusé de s'être marié, quoique prêtre, sous le nom de son valet, avec la fille d'un avocat au parlement de Paris, nommé Pocques. Dénoncé par sa belle mère (Espérance Levrault), il fut condamné à perpétuité, puis, sur appel, déclaré absous. Pendant huit ans, l'hôtel de Rambouillet, Mlle Paulet à la tête, intercédait pour lui, croyant à son innocence (251). En faveur de son cousin, Mlle Paulet entraîna dans l'affaire Mme d'Aiguillon, en parla ensuite au comte de Guiche et celui-ci au Cardinal. Elle montra un grand dévouement qui lui causa bien des ennuis et qui risqua même de nuire à l'accusé. *"Je plains Mlle Paulet qui se travaille furieusement là-dedans"*, écrit Chapelain à Godeau le 11.V.1638. *"Je crains qu'elle ne ruine absolument son cousin en voulant le sauver."*

250. C'est bien l'orthographe correcte de son nom. Tous les historiens, le méticuleux Chapelain inclus, ont adopté la graphie Croisilles. A tous ses ouvrages ("Démonstration de la Divinité", "Démonstration de l'Immoralité de l'âme", "l'Apologie de l'abbé Crosilles"), l'abbé lui-même apposa le nom Crosilles, aussi faut-il suivre cet usage, le seul autorisé.

251. L'affaire de Crosilles dépasse le thème de cette thèse. Les curieux pourront largement puiser dans Tallemant qui en apporte tous les détails. J'ajoute juste que Mlle Paulet était dans son tort dès le début. Mongrédien a retrouvé aux Archives nationales (88e Registre des Insinuations du Châtelet, Y 174, fo 197 Vo) le contrat de mariage de Crosilles en date du 5.IX.1633 où l'abbé figure sous le nom de Helye Pilot de Petivaux.

L'affaire fut de notoriété publique. Tallemant en parla dans ses "Historiettes", l'abbé Arnauld dans ses "Mémoires", Chapelain dans ses lettres. Il écrit à Mlle Paulet en mars 1638: "*Je console (...) l'hôtel de Rambouillet qui ressent plus vos maux que vous-même.*" Ce qui prouve que l'Eldorado de la rue Saint-Thomas n'était pas exempt de soucis. Chapelain témoigne de la peine extrême du clan encore dans sa lettre à Godeau du 20.V.1638, dans celle à Montausier du 23.V.1638 et à Balzac du 25 du mois. Mlle Paulet, en voulant éclaircir l'affaire, finit par trouver des charges contre son cousin. L'hôtel, persuadé au début de l'innocence de Crosilles arrêté à Sedan (252), se laissa gagner par le doute. Mlle Paulet ne déposa pas les armes. Deux ans plus tard, elle obtint du comte de Guiche, de Montausier, de Pisani et du futur abbé Arnauld une promesse d'enlever son cousin de la prison de l'Officialité (253). L'enlèvement ne se fit pourtant pas. Pendant huit ans, les amis d'Arthénice, le comte de Guiche à la tête, employèrent leurs loisirs à chercher une solution à cette affaire embrouillée qui mit en valeur le dévouement d'Angélique Paulet qui remua ciel et terre en faveur de Crosilles. Tallemant ("Historiettes") dira qu'elle s'était dépensée pour lui avec une si grande ardeur que tous les ennuis qu'elle en eut abrégèrent sa vie.

252. Au bout de dix-huit mois de séquestration à Sedan, Crosilles revint à Paris le 10.VIII.1639 et fut relâché. Le dernier épisode se joua en 1641 où le tribunal de l'officialité condamna l'abbé à six mois de cachot, puis à l'internement à perpétuité dans un monastère où il mourut en 1651. Il fut enterré à Saint-Sulpice. Cf. A. Adam, annot. "Historiettes".

253. Lettres de Chapelain à Montausier des 2.I.1640 et 28. II.1640.

Octave Uzanne dans sa préface de la "Guirlande de Julie" (Paris, 1875) dit Mme Paulet. Pourtant, de tout temps on sait que ce fut une demoiselle. Rousse, à la peau blanche, la Parthénie de Somaize (254) et l'Elise du "Cyrus" se lia avec la marquise de Clermont d'Entragues, une amie intime de Mme de Rambouillet, dont les deux filles, Louise et Marie, étaient, à l'hôtel de Rambouillet, des compagnes des Mlles de Bourbon, de Bouteville, Du Vigean et de Rambouillet. Les lettres témoignent de son apparition à l'hôtel vers 1625. Elle était alors dans l'éclat de ses trente ans (née en 1591/1592). Elle y devint amie de Godeau et de Mlle de Scudéry. La tendre amitié avec le premier invita l'abbé de la Victoire à l'appeler Mme de Grasse. Le surnom lui resta. Godeau saura faire preuve d'attachement. A la mort de Mlle Paulet qui survint en 1650, en Gascogne, l'évêque de Grasse viendra de Provence pour être auprès d'elle. Douloureusement inspiré, il y composera des vers qu'il enverra ensuite à Mlle de Scudéry. Je trouve la lettre de remerciement de celle-ci où son deuil fond en larmes.

Le caractère ardent d'Angélique Paulet et le roux flamboyant de sa crinière lui firent donner, à l'hôtel de Rambouillet, le surnom de Lionne. La Lionne fut un bel exemple d'animal sociable. Sociable, séduisant et cruel. Elle se plaisait à traiter ses soupirants avec un sadisme féroce. Voiture l'aima, mais, haï d'elle, il la prit en haine. Les deux finirent par avoir souvent maille à partir ensemble.

De la passion non partagée, il nous reste des lettres. Tout un paquet de missives envoyées de Madrid (1633), de Bru-

xelles (1643), de Lisbonne (1633) et de Ceuta (1633). Raillant obstinément la vertu de la belle rousse, il lui écrit de Ceuta (7.VIII.1633): *"Il manquait à vos aventures un amant au-delà de l'Océan et comme vous en avez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde"* ("Oeuvres", éd. Ubicini p.162). D'autres piques? J'en puise à pleines mains. *"Je n'ai quasi jamais eu l'honneur de vous voir chez vous qu'il n'y ait eu cinq ou six personnes dans votre chambre, vous avez trouvé moyen d'en mettre autant dans vos lettres et de ne plus m'écrire qu'en public"*(255).

A Ceuta, il a l'air d'avoir "bouffé du lion". Il explore le pays et fouille partout pour trouver l'inspiration de ses méchancetés épistolaires écrites à la Lionne. *"Je n'ai plus rien à faire ici que d'aller voir "vos parents", lui écrit-il ("Oeuvres", éd. Ubicini p.162). (...) Ils sont les plus jolis du monde: en se jouant, ils emportent un bras ou une main à une personne et après vous, je n'ai jamais rien vu de plus agréable"* (ibid.p.163). Il aurait pourtant aimé être dévoré à belles dents par la Lionne, mais celle-ci préféra bondir sur une autre proie. Une gifle que son orgueil ne pardonna jamais. Il résolut de lui envoyer de Ceuta une demi-douzaine de petits lions de cire rouge *"qui pour leur jeunesse, n'ont encore pu étrangler que des enfants et des moutons"*, écrit-il à la Lionne dans une autre lettre ("Oeuvres", éd. Ubicini, p.168). *"Mais je crois qu'avec le temps, ils seront gens de bien. (...) Au moins, sais-je bien qu'ils ne verront rien auprès de vous qui leur puisse radoucir ou rabaisser le coeur."* Signé: Léonard.

La haine de la Lionne était à craindre et Voiture souffrait fort de sa persécution. Nulle part il n'était à couvert, partout il était en alarme et en inquiétude. L'hôtel de Rambouillet congratula ses six fauves et applaudit à sa "Métamorphose de Léonide en perle" dédiée à la Lionne. Elle débute ainsi: *"Elle tuait tout ce qu'elle regardait et en peu de temps, elle fit plus de meurtres que les ourses et les lionnes qui l'avaient nourrie. Mais les dieux (...) voulurent sauver les hommes qu'elle allait détruire et la changèrent en perle."*

Pourtant, l'admirable cruauté de la belle Lionne ne devait pas être désagréable. Des légions d'hommes y goûtèrent et en dégustèrent la férocité. Henri IV trouva la mort, le 14.V.1610, en allant chez elle, les autres restèrent en vie traînant à ses pieds. Son maître de musique, Guédron, les trois frères de Guise, le duc de Chevreuse, le duc de Lansac, de Saint-Brisson (256), quelques peintres, même un marchand de la rue Aubry-le-Boucher et un docteur en théologie (257). J'ajoute encore le frère aîné du cardinal de La Valette afin de compléter la liste des victimes qui tombèrent sous sa patte.

La jeunesse dissipée d'Angélique Paulet et ses moeurs dissolues cadrent mal avec le rigorisme moral de la chambre bleue tant rabâché à nos oreilles. Une légende truquée où une falsification de la vérité? Peut-être la métamorphose de Léonide en perle put-elle se faire, mais je doute fort de l'avatar de Thaïs en vestale.

256. Louis Séguier, personnage grotesque qui fut souvent mis en vedette dans les chansons du temps (lettre de Mlle de Scudéry à Mlle Robineau, 5.IX.1644).

257. J'apporte ceci sur la foi d'Emile Colombey.

Dans le beau cadre du salon d'Arthénice, Chapelain traîne son spleen, et brûle d'amour pour la Lionne. Il tient sa passion secrète mais ses manoeuvres amoureuses démasquent Polichinelle. Il y compose (1639) pour la belle rousse le "Récit de Mlle Paulet du ballet des Dieux, représentant l'astre du lion"(258) et endure sa tyrannie sans pareille. Il écrit à son rival Godeau (10.X.1636): "*Il est aussi dangereux de l'aimer que de haïr un tyran. Moi qui ai permission de la révéler, je n'en approche qu'en tremblant et crains si fort ses plus doux regards que je ne la vois que de six semaines en six semaines.*" Toute la compagnie était au courant de la grande amitié entre Mlle Paulet et Godeau. Chapelain ne pouvait la souffrir. Je lis dans la même lettre: "*Votre galanterie m'inquiète et principalement pour le sujet qui m'a déjà reçu pour galant il y a deux ans. Je vous défends de regarder la beauté de la belle lionne. C'est ce que je vous défends, à peine d'en mourir.*" De la belle jalousie.

L'académicien en proie à son mal d'aimer tremble donc, tandis que la belle Lionne chante, danse et régale la compagnie de la chambre bleue des accords de son luth. Tous sont aux anges sauf Racan. Le malheureux en habit de page, n'ayant nul sens de la musique, souffre mille morts à ces concerts. Il s'en souvient encore en 1656. "*J'avais l'oreille et la voix si discordantes que je n'ai jamais pu accorder un luth*"(259). Ni, sans doute, souffrir celui de Mlle Paulet. Au lieu donc de se livrer à des transports mélodieux, il se plongeait dans ses méditations mathématiques. "*L'arithmétique était celle*

258. Il fit aussi pour elle la "Métamorphose d'Angélique en lionne".

259. Lettre de Racan à Chapelain du XI.1656.

que j'ai le mieux entendue; mais je formais et arrangeais si mal mes chiffres que je ne pouvais les reconnaître et le plus souvent j'étais réduit, après avoir brouillé deux ou trois feuilles de papier, à faire par coeur mes divisions et mes multiplications"(ibid.). Je le laisse donc compter les minutes qui restent avant la fin de l'interminable aubade de la Lionne et j'ajoute un autre détail.

La lettre de Chapelain à Montausier du 29.III.1640 m'apprend que Mlle Paulet aussi chercha la dispute. Brouillée définitivement avec Chapelain dès 1640, froide et indifférente (260) , elle finit par envenimer l'atmosphère de l'auguste lieu de ses chamailleries avec Montausier. Celui-ci se fit battre. Il perdit ainsi, en la personne de Mlle Paulet, son répertoire qui, jadis, l'informait des nouvelles de la cour, de la ville et surtout du salon. Souvent en garnison, il fut donc condamné à une crasse ignorance .

J'aurais méchamment péché si je n'avais pas consacré quelques alinéas à Julie d'Angennes que l'on a de tout temps parée de vertus divines, que l'on a de tout temps comblée d'éloges et qui a de tout temps échappé au moindre jugement défavorable.

Bien que je ne sois pas excessivement portée à parler de celle dont mes devanciers ont fait le centre d'intérêt de l'hôtel de Rambouillet, quelques doutes provoqués par mes lectures m'invitent, bon gré mal gré, à en venir à ce chapitre.

Un mot sur la correspondance de Julie d'Angennes. La plus ancienne lettre que l'on connaisse d'elle est du 2.VI. 1637 et adressée au cardinal de La Valette. Il y en a deux autres au même des 2 et 29.IX.1637. Elle l'y entretient de la gloire dont le Cardinal jouit à l'hôtel de Rambouillet après la prise de Landrecy et de la galanterie de Monsieur et de Mme Louison Roger de Marbelière qui divertit la compagnie de sa mère.

Il y en a d'autres au maréchal de Guiche (1642) et au marquis de Fontenay-Mareuil (1642) où elle sollicite la réunion des évêchés de Grasse et de Vence en faveur de Godeau, ainsi que des lettres à ce dernier, celle du 29.V. 1642 où elle lui annonce le mariage de Mlle de Bourbon et celle du 9.IX.1642 où elle le remercie d'une pièce en vers qu'il lui avait adressée et qui fut lue dans la loge d'Arthénice. Je passe sa lettre très spirituelle à Mme de Sablé sur la petite vérole de Mlle de Bourbon, car je l'ai déjà mentionnée plus haut.

Octave Uzanne, dans sa publication de la "Guirlande de Julie" (Paris, 1875), nous a laissé le portrait de la "Guirlandaise" peinte par Lalauze. Les critères de la beauté féminine changent radicalement avec le temps et pourtant la vraie joliesse, demeurant éternelle et universelle, échappe aux caprices du goût. Celle de la femme du portrait n'entre manifestement pas dans cette catégorie. Suit la préface d'Uzanne qui s'emploie péniblement à diviniser la dame et à lui décerner toutes sortes d'adulations. Les préfaces objectives n'ont jamais été faciles à écrire. L'exaltation du peintre et de l'auteur de la préface est pour moi aussi peu convaincante

que tous ces délires présentés en guise d'hommages à la soi-disant beauté de Julie par ceux qui fréquentaient le salon de sa mère et qui avaient arrêté que la vénusté était de rigueur.

Saint-Simon dit, dans ses additions au "Journal" de Dangeau (261), qu'elle n'avait aucune beauté (262) et, spontanément, je me fie davantage à ce témoignage car il a été écrit par quelqu'un qui n'était pas de la partie, et puis son jugement épouse le mien formé à l'examen des portraits de Julie, exécutés par Stella et Mignard.

Je me serais reproché d'en dire plus sur la "Guirlande". "*Il ne faut pas allumer les chandelles en plein midi*", disaient nos pères. Mes devanciers ont épuisé toutes les ressources de la langue pour chanter le recueil publié en 1641, où les dix-neuf auteurs qui contribuèrent à l'ouvrage, ont érigé en déesse la demoiselle en question. J'ai parcouru ses 62 madrigaux. L'impression que j'en ai tirée, m'alarme. La main sur le coeur, je dois dire qu'il m'est difficile sinon impossible de faire de l'ouvrage le cas que l'on en a fait et que j'estime qu'il ne mérite pas. Nous connaissons tous le contexte de la naissance du volume. Le labeur des rimeurs a dû être pénible et peu joyeux. Les Muses soufflent peu et faux lorsqu'on les attèle par force au joug de la rime. Chapelain

261. Paris, F. Didot, 1854.

262. Voir le portrait anonyme de Julie publié dans le Figaro Littéraire du 28.IV.1942 (P.W.1034) et celui de Mme de Montausier présumé par Antoine Coypel se trouvant dans le musée de Caen et publié dans le catalogue de l'exposition "Les salons littéraires au temps des Précieuses" à la B.N. en 1968. J'apporte aussi un mot tiré du "Journal" de Laurent Bouchet (Mss.596, Chartres): "Mme la duchesse de Montausier était (...) sans aucune beauté (...), elle est morte égarée d'esprit".

avoue lui-même qu'il fut obligé (!)(263) de composer un madrigal. Il achèvera sa lettre à Montausier de 1633(!) en lui disant qu'il se tient quitte envers lui du madrigal qu'il lui avait promis. Sa "Couronne impériale" sera d'un bout à l'autre une allusion à la passion de Julie pour Gustave-Adolphe (264).

Je me hâte de faire un léger crayon d'un épisode dont Julie fut l'inspiration. Il s'agit de "L'histoire d'Alcidalis et de Zélide", qui fit, du temps de Voiture, les délices de l'hôtel de Rambouillet.

A l'époque, Mme de Longueville était une petite fille bien sage, qui s'endormait bercée par les contes de fées racontés par Julie, de 12 ans son aînée. Un jour, le répertoire épuisé, celle-ci décida d'en inventer un. L'histoire de Zélide et d'Alcidalis, dont il est souvent fait mention dans les lettres de Voiture, vit ainsi le jour, en pleine nuit. Julie donna l'idée que Voiture promit de mettre en mots. Ce qu'il fit. La troupe de Mme de Rambouillet se laissa charmer par la fable. Je trouve des traces de l'épisode bien des années plus tard, parmi les lettres échangées entre Mme de Montausier et la comtesse de Maure qu'abritent les Mss. de Conrart. Le conte inventé par Julie a été publié pour la première fois en 1659 (265). L'idée de le publier était plus ancienne. Elle remonte à l'année 1650. Mais à cette époque-là, Mme de Montausier avait refusé de communiquer le manuscrit qu'elle possédait afin qu'il soit publié. La comtesse de

263. Lettre au comte de Piesque, 9.IX.1633.

264. Cf. lettre de Voiture à Julie, s.l.n.d., "Oeuvres", éd. Roux, pp. 91-92.

265. Une lettre de félicitation de la comtesse de Maure à Mme de Montausier du 3.XII.1659, dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture" p.82.

Maure se chargea d'amener Julie non seulement à céder mais aussi à finir le conte que Voiture avait laissé inachevé. Dans la susdite correspondance, je lis cette suggestion de Mme de Maure: *"Si vous n'entendez pas aussi bien la guerre que fait Mlle de Scudéry, vous avez auprès de vous un assez bon secours pour les combats par mer et par terre."* Il me convient de préciser que le mari de Julie était à l'époque lieutenant général. Une lettre de Mme de Montausier à la comtesse, du 8.XII.1659, fournit la preuve incontestable du véritable auteur du conte: *"Mais, n'êtes-vous pas persuadée que le pauvre Voiture en a tout l'honneur et que ce qui est de moi n'aurait jamais été remarqué sans lui?"* Ce fut bien Julie et non sa mère, comme prétend Barthélemy (266). J'insiste sur ce détail, inspirée par la joie d'avoir déniché une erreur dans la matière passée au crible tant de fois déjà. A la même page, Barthélemy parle d'une demoiselle "de Dombes (depuis duchesse de Longueville)". Le nom me surprend car avant son mariage, Mme de Longueville n'était autre que Mlle de Bourbon (267). Barthélemy parle (268) aussi d'Alisdalis. Je corrige le lapsus: il s'agit d'Alcidalis (269).

Dans la lettre citée plus haut (3.XII.1650), la comtesse de Maure devine que Voiture a peint Julie dans Zélide. Le personnage n'eût pu être plus gracieux. Un argument de

266. "La comtesse de Maure, sa vie et sa correspondance", Paris, 1863, J. Gay, p.152 et 153, note.

267. En premières noces, le duc de Longueville épousa Louise de Bourbon, fille d'Anne de Soissons. Le nom de Dombes surprend donc au plus haut degré.

268. pp. 152 et 153.

269. Je n'ai trouvé qu'une seule critique du conte. La Fayette à Ménage, 24.IX.1658: "J'ai lu "l'Alcidalis" (...), je vous dirais que le style m'en paraît trop fleuri et trop orné pour un style narratif." Puis-je observer que c'est une opinion de connaisseur?

plus à l'appui de la thèse que les écrits spirituels de Voiture ne signifiaient que fort peu de choses. Ils se détestaient de la plus belle haine. Hautaine et dédaigneuse, elle ne lui pardonna jamais sa roture ni son succès auprès des grands. Blessé et humilié, il avala l'affront et tourna sa rage en feinte soumission. Les lettres de Voiture publiées par Ubicini (Paris, 1855) et par Amadée Roux ("Oeuvres", 1858) dévoilent le jeu. J'en cite au hasard: "*Je suis si accoutumé à ne recevoir de vous que du mal, que je n'en puis plus attendre autre chose et la paix même m'est suspecte*" (270). Les réconciliations lui pesaient lourd. "*Vous ne sauriez croire combien cette paix-là me coûte de trouble (...) et quel bien ce me serait que d'être encore mal avec vous*" (271).

A l'hôtel de Rambouillet, leurs chamailleries n'en finissaient pas. Ils se sautaient à la gorge pour un rien. Telle cette fameuse dispute provoquée par une recette du lait d'amandes. Ils se querellaient même pendant les "gros d'eau" (272), en pleine nuit, à la pleine lune. Lorsque Voiture devait s'absenter, elle injectait du venin dans ses lettres. De vraies morsures de cobra. La preuve? Voiture à Julie: "*J'aimerais mieux que (vos lettres) fussent (...) moins éloquentes et qu'elles fussent plus aimables.*" "*Je vous aime encore plus que je ne vous crains*" (273). "*Quoique vous me fassiez peur (...), je prends plaisir à vous voir sous toutes les formes où vous vous mettez*" (274). Il aimerait encore ses griffes et ses écailles si elle voulait se changer en dragon.

270. A Julie s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.196.

271. A Julie, *ibid.* p.329.

272. Voir: lettre de Voiture à Mlle Paulet, de Madrid, 1633, p.143 to I, éd. Ubicini.

273. De Lisbonne 1633, "Oeuvres" p.70, éd. Roux.

274. A Julie, 22.X.1633 "Oeuvres" p.170, éd. Roux.

"Vous venez me persécuter au bout du monde et me tourmenter même plus que ma mauvaise fortune" (ibid.). En effet, elle lui souhaita agréablement d'être gardé aux galères turques, de recevoir des coups de latte, d'être empalé une demi-heure et d'être embarqué sur des mers dangereuses et dans des périls terribles (275). Voiture à Julie: "Si votre autre lettre était de la sorte de celle que j'ai reçue, ce n'a pas été pour moi un si grand malheur de la perdre" (276). Julie avait juré sa perte et ne supportait pas l'idée qu'il fût protégé par les aristocrates. Elle ne lui pardonna même pas sa petite taille (277). Elle l'appela el Rey (278) Chiquito, faisant allusion au roi de Grenade, un gnome couronné qu'on surnomma "Petit" (279). Eloigné d'elle, Voiture simulait l'attachement dont il était prêt à faire preuve en lui envoyant "une moustache du roi de Maroc et une poignée de la barbe et deux dents mâchelières du roi de Fez" (280). La lecture de lettres d'amis étant souvent à l'ordre du jour à l'hôtel de Rambouillet, l'assemblée se pâmait d'admiration pour les tournures spirituelles de Voiture qui ne faisait que camoufler sa haine. Ne nous laissons pas prendre! Les lettres de Voiture à Julie ont l'air d'une taquinerie amoureuse mais ce n'en était pas une. Son art de dire les choses d'une certaine façon pour les faire entendre d'une autre donna naissance à des phrases et même à des lettres entières à double entente.

275. A Julie, 6.I.1634 ibid. p.173.

276. De Madrid, 1633.

277. Lettre de Voiture à Mlle Paulet, s.l.n.d. "Oeuvres", p.160, éd.Roux.

278. ou Roy, cf. sa lettre à Julie, "Oeuvres", p.198.

279. Lettre de Voiture à Mlle Paulet, s.l.n.d. "Oeuvres", p.159.

280. Voiture à Julie, 3.III.?, "Oeuvres" p.191, éd.Roux.

Le dégoût pour le vil qu'éprouvait Mme de Rambouillet l'invita à déclarer la guerre à tout sentiment abject. Elle y échoua. Dans son temple où l'on rendait un culte au beau et au noble, le vice trônait en toute beauté. Il y était seulement mieux déguisé! La mascarade y devint un art d'orner ses sentiments des plus belles parures. Si dans le salon d'Arthénice, l'amour garda tous ses attributs malgré les efforts de la maîtresse du lieu pour le métamorphoser en un bel artifice, de même, la haine y garda aussi toute sa succulence. Je refuse de diviniser ce temple comme l'ont fait mes devanciers. L'acte est impossible car l'homme y mit les pieds.

L'hôtel de Rambouillet devint pour Voiture sa raison d'être. Il en avait désespérément besoin. Il sut donc vêtir joliment sa haine. Il compara Julie à la mer. "*Quand je considère ses calmes, ses bonaces, ses tempêtes et ses courroux, ses bancs, ses écueils et ses rochers; combien elle est admirable et incompréhensive; belle à ceux qui la voient et terrible à ceux qui se mettent à sa merci; opiniâtre, indomptable, amère, fière et dépitée; il me semble que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Une différence: la mer a ses bornes, vous n'en avez point. Il n'y a en vous ni fond ni rive*"(281).

A l'hôtel de Rambouillet, Voiture composa pour Julie sa métamorphose de Naïade en diamant (282). Insensible, opi-

281. Voiture à Julie, 30.V.1644, "Oeuvres" pp.330-332, éd.Roux.

282. Voiture composa d'autres métamorphoses: de Lucine en rose pour Mme de Rambouillet, de Léonide en perle pour Mlle Paulet, de Montausier en chauve-souris, d'Isaac Arnauld (Icas) en perroquet.

niâtre et impérieuse, elle ne put prendre forme que de cette pierre dure qui résiste à toute force. Dure et froide.

J'arrive ainsi à la question que je m'apprête à mordre à belles dents, dès le début de ce paragraphe.

Julie succéda (283) dans la place de dame d'honneur de la reine à Mme de Navaille (284), chassée pour ne pas avoir toléré les entrées nocturnes du roi dans la chambre des filles et pour en avoir muré la porte par où il venait (285). Arrivée à la cour, elle gagna aussitôt la confiance de Louis XIV et se montra une arriviste consommée. Une duègne complaisante. Une adroite intrigante. Roublarde et matoise. *"Si elle n'a pas plus de vertu (que les autres), elle a plus de cervelle"* (286). A la cour, elle fut à la source des incartades du roi avec Mlle de La Vallière, la comtesse de Brancas et Mme de Montespan. Je renvoie le lecteur aux "Mémoires" de Mme de Motteville et aux "Historiettes" de Tallemant pour y trouver d'autres attaques. Je reste à mes lettres. J'en trouve une de Mme Du Noyer de Bagnères (no XXIX s.d.) où elle parle de l'algarade de M. de Montespan contre Mme de Montausier et sur le rôle que celle-ci joua dans la fameuse intrigue de Louis XIV. Je cite le passage: *"Pour se venger de Mme de Montausier (...) il avait prié (...) une bonne partie de la cour à dîner chez elle (chez Mme de Montausier) et au milieu du repas il avait dit à toute la compagnie que c'était lui qui les avait fait rassembler pour leur faire voir la plus fa-*

283. 1.XI.1661, "Biographie Universelle", Michaud, Paris, Desplaces, s.d.

284. Sur cette nomination, voir: lettre de Mme de Maure à Julie s.l.n.d. dans les "Lettres du comte d'Avaux à Voiture" pp.84-85.

285 Saint-Simon en parle dans ses annotations au "Journal" de Dangeau.

286. Une lettre de Chapelain à Mme de Sévigné, 16.XI.1661.

meuse entremetteuse de la Cour. Il lui donna même un autre nom dont je ne trouve pas à propos de me servir."

Je tiens aussi à citer Eugène Crépet (287). Il parle de Julie en ces termes: "*Si nous la suivions au-delà de son mariage, nous la verrions tomber du ridicule dans l'odieux.*" Elle alla jusqu'à montrer à la cour un sonnet de Conrart sur le dauphin et à y faire croire que c'était elle qui l'avait composé (288). Quelle avidité insatiable de gloire. Crépet parle aussi de sa recherche éhontée de la faveur royale et de la sécheresse fondamentale de sa nature. Indifférente à la souffrance de la reine à qui, avec son concours zélé, Louis XIV donna une rivale en la personne de La Vallière, dite la "violette", Mme de Montausier restera de glace lorsque celle-ci lui avouera plus tard sa douleur d'être remplacée par une autre favorite (289). On sait qu'il y a des lettres à la Bibliothèque royale de Munich, écrites par Mme de Montausier à La Vallière, qui montrent cette première dans l'exercice de ses fonctions de confidente des amours du roi. En juin 1670, l'intrigante écrivit à Louis XIV une lettre où elle lui demande de consentir à ce qu'elle se démette de ses fonctions. Surpris et fâché, Louis lui répondit le 24 juin 1670. J'y lis: "*Je souhaite que vous occupiez la place dont je vous ai jugée seule capable*". Un hommage éloquent au zèle de Julie. Je la soupçonne d'avoir feint le désir de se retirer de la cour afin de tromper l'opinion publique qui lui était hostile. Elle savait manier l'art de la fiction à merveille. Le sort

287. "Le trésor épistolaire de la France", Paris, Hachette, 1865.

288. Lettre de Chapelain à Montausier s.d.n.l.

289. Lettre de La Vallière à la duchesse de Montausier, s.d.n.l.

me glisse cruellement sous la main un mot de Voiture: "*Vous qui inventez si heureusement et qui avez toujours donné tant de vraisemblances à vos fables*"(290). Le talent s'avéra utile.

Julie de Montausier trôna à la cour bien des années après la dernière séance du salon de Mme de Rambouillet. Mais j'ai évoqué cet épisode à dessein. Mme de Montausier était bien Julie d'Angennes, ce même tendron délicat dont la soi-disant pudeur s'indigna une fois contre Voiture, lorsque celui-ci voulut lui baiser le bras en lui donnant la main pour monter une marche. Je m'obstine à répéter que je ne crois pas aux métamorphoses miraculeuses. Je m'oppose ainsi à la métamorphose de la demoiselle adorable en monstre d'intérêt. Puisque monstre il y a, la question se pose si la demoiselle était vraiment adorable. J'en doute fort. Les lettres que j'ai consultées exhibent une personne intelligente, gâtée et insensible. Telle je la vois dans le salon de sa mère. Un ornement luxueux mais froid: un bijou qui sert à la parure mais qui touche peu les sens.

A la cour, elle était esseulée. Elle se plaignait souvent à Chapelain (ses lettres de 1662) de la corruption de la cour où l'on faisait litière de la vertu et où l'on devait agir par contrainte. Non. Si elle avait été aussi exceptionnelle qu'on nous l'a fait croire, elle aurait su y faire contraste. Mme de Motteville (291) écrit que pour vouloir trop d'amis, elle n'en avait pas. Elle se brouilla plusieurs fois avec Mme de Longueville avec qui elle avait pourtant vécu les meilleures années de l'hôtel de Rambouillet. Leurs réconci-

290. Voiture à Julie, de Bruxelles, 1634, "Oeuvres" éd. Uccellini p.241 to I.

291. "Mémoires", Paris, 1882, p.303 to IV.

liations n'étaient qu'une nécessité de circonstances (292). Mme de Longueville considérait avec dédain le manque de scrupules de Julie et de son mari à la cour et leur avidité de faveurs. L'année où ils sont devenus duc et duchesse (1657), elle mande à Mme de Sablé qu'il faut *"les faire souvenir(...)* *qu'ils sont hommes, cette nouvelle élévation pouvant fort bien en avoir ôté la mémoire."* La morgue et l'avidité de lustre (293).

Elle disait d'elle même que trois fois le mois, elle n'était pas "conversable"(294). Elle était aussi peu amicale. *"J'ai lu vos lettres à Mme de Maure et les miennes sans les faire chauffer"*, s'écrie Mme de Sablé dans sa lettre à Julie en 1642 (295). *"Je ne suis guère plus persuadée de l'amitié que vous avez pour vos amis, que je le suis de votre hardiesse"*. Je trouve encore une autre lettre de Mme de Maure à Mme de Sablé (s.d.n.l.) où je lis cette accusation: *"On ne saurait prendre d'exemple sur la façon dont elle reçoit les reproches qu'on lui fait. Pauvre femme, elle m'a mis (sic) à tel point que ..."*. De plus, cette "pauvre femme" aimait censurer et instruire tout le monde. *"...ses leçons que je trouve fort ridicules. Je me moque d'elle en termes honnêtes"* (ibid.).

Il me paraît impossible de me taire sur la question du fameux mariage de Julie/Philonide du "Grand Cyrus" - avec

292. Lettre de Mme de Maure à Mme de Sablé, s.d.n.l. dans: "Les amis de Mme de Sablé" p.240.

293. C'est à cette occasion, prétend Segrais("Segraisiana") que La Rochefoucauld fit cette maxime: "Il y a des gens qui paraissent mériter de certains emplois dont ils font voir eux-mêmes qu'ils sont indignes d'abord qu'ils sont parvenus."

294. Voiture à Julie, 22.X.1633, "Oeuvres", éd. Ubicini, to I. p.194

295. IX.1642, recueil de Lanson, p.252.

le marquis de Montausier qui eut lieu le 13 juillet 1645 (296). Les assiduités laborieuses du Marquis durèrent quatorze ans avant qu'il pût l'amener à l'épouser. Toute une éternité!

Ne parlons pas de passion! Celle-ci, intense, possessive et obsessionnelle par définition, accapare l'homme tout entier. Il n'a qu'un besoin: avoir sa bien-aimée à lui tout seul, à tout prix et tout de suite. Nul n'aurait pu supporter la souffrance terrible de la passion pendant quatorze ans. Ni Montausier, non plus! Julie n'aimait pas l'idée de mariage. On n'aime pas cette idée, lorsqu'on n'aime pas l'homme. Malgré cela, l'homme se battit pour l'épouser. L'ordre étant sa vertu principale, il dressa son plan de bataille: 1) gagner l'appui des amies de Julie: Mlle Paulet, Mme de Sablé, Mme d'Aiguillon; 2) faire parler en sa faveur Richelieu, Mazarin, la reine Anne (pour plaire à celle-ci qui était dévote, changer de religion et de protestant devenir catholique); 3) se faire bel esprit; 4) aduler la mère pour gagner la fille (297); 5) se mettre à écrire des vers.

Ce qu'il fit. De sang froid. Douze ans après qu'il eut rencontré Julie pour la première fois! (298) Je reviens sur mon point. Je ne crois pas que cela ait été une passion. Celle-ci aveugle trop pour permettre à l'homme de se livrer à l'élaboration d'une stratégie de ses grandes manoeuvres. Sous l'empire de la passion, surtout non partagée, l'homme brûle,

296. Dangeau, "Journal".

297. Il envoya p.ex. à la Marquise un éloge hyperbolique de sa beauté, lorsque celle-ci avait 52 ans (Chapelain à Montausier 8.III.1640).

298. Il décida d'épouser Julie au sortir de sa courte captivité chez Charles IV, duc de Lorraine, à Dutlingen, en 1643 - lettre de Voiture à Pisani, XII.1653.

s'use et s'égaré. Son humeur se montre peu propice à agir par calcul et à procéder par ordre. Douze ans après la première rencontre! La passion peut éventuellement inviter la victime amoureuse à se faire ermite(299) et à plonger dans un tunnel d'aliénation et de cauchemar afin d'aimer dans la douleur, et de se détruire spectaculairement en se heurtant sans cesse à des moulins à vent. Une épave. La victime exagère plutôt inévitablement ses fautes et se contemple dans son mal d'aimer au lieu de méditer sur une tactique efficace. Je dresse là une vision romantique de la passion, tout à fait à la Chateaubriand, car ce sont, en effet, les romantiques qui définirent le mieux ses rêveries et ses exaltations. Elles étaient les mêmes au XVIIe siècle. La passion peut éventuellement inviter la victime à écrire des poèmes. Montausier enfanta seize madrigaux pour sa "Guirlande", certes, mais à l'époque, la manie de rimer était générale. Segrais dira d'ailleurs ("Segraisiana") qu'il faisait des vers prosaïques, sans poésie ni élévation d'esprit, et Chapelain versera la dernière goutte de venin en disant au comte de Fiesque (300) que la "Guirlande" n'était qu'une imitation de l'Italien du Guazzo (301) pour la comtesse du Montferrat (302).

Lorsque le cardinal de La Valette mourut, Montausier feignit l'affliction, pour plaire à Julie. Dans une lettre

299. Notre huguenot, au lieu de se retirer dans un ermitage, se retire joyeusement à la garnison de Colmar où il se livre à des plaisirs tellement obscènes que Chapelain n'ose montrer ses lettres à la compagnie de la rue Saint-Thomas à cause de quelque relation imprudente (lettre de Chapelain à Montausier, 18.VIII.1640).

300. Lettre du 9.IX.1633.

301. Secrétaire de Louis de Gonzague.

302. La pièce imprimée à Gènes en 1595 s'appelait "La Guirlanda della Contessa Angela Bianca Beccaria, contesta di madrigali de diversi autori".

que Chapelain lui envoya, l'expéditeur condamne cette douleur de commande (4.XI.1639).

Pendant quatorze ans, l'hôtel de Rambouillet assista à sa conquête méthodique et solide. A son labeur efficace mais peu enivrant. Julie finit par se plaire à résister aux assauts de Montausier. Le clan arbitrait le jeu. En 1640, Mlle Aubry fut accordée en mariage à M. de Narmoustier. A l'hôtel de Rambouillet, Mme de Sablé, en lisant l'avis qu'on lui en donna, lut Montausier au lieu de Narmoustier. Le lapsus surprit l'assemblée qui s'était tellement habituée aux soupirs programmés de Montausier que toute autre femme placée à ses côtés n'aurait eu aucune chance de subsister (303). Et pourtant, curieusement, l'annonce de leur mariage étonna quelque peu (304). Ce fut un acte qui unit (13.VII.1645)(305) logiquement deux personnes qui ne mouraient pas d'amour l'une pour l'autre, mais dont les caractères, les ambitions et les intérêts s'épousaient mieux que les coeurs. Le comportement des deux à la cour n'aurait pu être plus éloquent. Le jour de l'hymen, la jeune (?) mariée avait 38 ans(306,307). Le mariage l'exila en province et la précipita ensuite à la cour.

Je me suis promis de me taire sur l'admiration qu'avait Julie pour le roi de Suède, Gustave-Adolphe, tant la matière

303. Lettre de Chapelain à Montausier, 14.X.1640.

304. Lettre de Balzac à Chapelain, 17.IV.1645.

305. Je relève une erreur dans le catalogue de l'exposition "Les salons littéraires au temps des Précieuses" à la B.N., 1968 qui donne 1637 comme l'année du mariage de Julie.

306. Sa mère, le jour de ses noces, en avait 12.

307. Je note ici la présence d'une lettre en vers sur le mariage de Julie avec Montausier, composée par Scarron, publiée à Paris par A.Aubry en 1645. On y trouve une raillerie sur l'âge du jeune marié (45 ans). L'auteur sut se taire sur celui de la mariée. J'en tire aussi cette allusion au caractère du Marquis: "Souple et pliant comme un ozier". Le jeu de mots n'aurait pu être plus généreux.

est connue. Je me contenterai juste d'en signaler quelques traces gravées dans les lettres.

Arnauld d'Andilly en parle dans la sienne (s.d.n.l.) écrite à Julie et lui envoie son sonnet "Tombeau pour le roi de Suède". L'hôtel de Rambouillet blâmait Julie de ce caprice. Et ne manqua pas de s'en divertir. Un jour, en mars 1632, Voiture fit déguiser quelques hommes en Suédois qui vinrent en carrosse à l'hôtel de Rambouillet comme ambassadeurs du roi de Suède afin d'offrir le portrait du lion du Nord à Julie. Une lettre accompagnait le présent. Elle avait été écrite par Voiture mais signée: Gustave-Adolphe. La farce amusa fort.

Gustave-Adolphe fut un conquérant qui ne mit jamais les pieds dans le salon d'Arthénice. Je reviens donc sur celui qui fut, par contre, de son premier fond.

Le vainqueur Montausier était souvent à la guerre, à la merci d'ennemis. Sa vie militaire devint un noble chagrin des amis du salon et leur noble joie. Lorsqu'il partait à la guerre, on le croyait toujours à la veille de mourir de faim ou de feu ou de l'épée, loin de tout secours. On s'extasiait de ses triomphes. *"Il faut que les coups que vous avez rués au combat de Mulhousen aient été bien rudes, puisqu'ils ont retenti jusqu'ici"* (308). *"On y chante tous les jours tant d'hymnes à votre louange que les chantres en sont tantôt enroués"* (309). Cette lettre fut envoyée au guerrier en

308. Chapelain à Montausier, XI.1638.

309. Le même au même, 20.XII.1638.

Alsace, après la prise de Brisac (19.XII.1638). La joie de la compagnie fut telle qu'on décida de mettre en scène une pièce pour rendre l'exploit mémorable (310). Montausier devait en être le principal personnage, "*vaillant et féroce, plein d'amour et de colère*"(311). Arnauld devait y jouer le rôle d'un amant pitoyable, Chapelain celui de son ami, Chavaroché devait être un valet et le jeune Jean de Montreuil, secrétaire du prince de Conti, devait incarner une femme à cause de sa grande beauté. Vaugelas et Gombaud furent de la pièce aussi. On manqua de femmes! "*La comédie est italienne et nous n'avons point de femmes qui prononcent bien cette langue*"(!) (ibid.). Juste ciel! Elles se vantaient toutes de posséder cette langue à merveille!

Pour la pièce, Mme de Rambouillet dressa un théâtre dans sa salle. Pendant un bout de temps, la comédie fut le seul sujet d'entretien. Je dois décevoir le lecteur: il n'y a pas traces dans la correspondance, ni ailleurs, d'une éventuelle représentation.

Une digression paraît de rigueur. A Brisac, des milliers d'hommes trouvèrent la mort. Les émotions des gens d'antan auraient-elles tant différé des nôtres? L'hôtel de Rambouillet, où l'on aspirait à enseigner comment se comporter à toute heure et en tous lieux, s'appêtait à monter une farce pour célébrer la victoire remportée à la terrible boucherie de Brisac. La joie devait être immense mais fallait-il vraiment faire les bouffons pour la chanter? Élégance, messieurs, élégance!

310. Le même au même, 10.I.1639.

311. Chapelain à Montausier, 20.XII.1638.

Montausier faisait souvent ses malles. De ses exils, il envoyait à l'hôtel de Rambouillet des lettres pleines de figures de rhétorique et de cajoleries spirituelles qu'il semait généreusement. Il envoyait aussi des vers écrits de sa plume. Tels ces trois sonnets composés en cours de route entre Lagny et Bussières, en avril 1638. Il était parti rendre visite à une autre fille de Mme de Rambouillet, Claire-Diane d'Angennes, abbesse d'Yères (312). La douleur d'avoir quitté la joyeuse compagnie était grande. Il dut trouver un moyen de se remonter. Il en avait trouvé un. En arrivant, il se consola aristocratiquement avec du potage (ibid.)!

Les amis d'Arthénice s'alarmèrent bien des fois pour le soupirant de Julie. En septembre 1639, lors d'un autre trajet, entre Genève et Lyon, Montausier faillit être brûlé vif dans une hôtellerie (313). Il échappa aux flammes mais perdit quatorze chevaux et tout son équipage. Ce fut une perte peu regrettable. Il pleura surtout ses chausses dévorées par le feu. L'incident tira l'hôtel de Rambouillet de sa douce béatitude. Il frémit surtout pour la précieuse culotte. *"L'on s'écrit sur cet embrasement de chausses (...) comme sur une chose fort mystérieuse et l'on s'imagine des cheveux, des lettres, un portrait et autres pareils ustensiles d'amour"*(314). Etaient-ce des reliques de Julie? Peu importe. Il sortit de l'incendie sain et sauf. Il perdit ses chausses mais dut se féliciter d'avoir gardé indemne cette partie utile de son corps qui commence là où finit le dos, même s'il n'avait rien à mettre dessus.

312. Chapelain à Montausier, 25.IV.1638.

313. Chapelain à Lalane, 1.X.1639.

314. Le même à Montausier, 3.X.1639.

Nous savons quels liens étroits unissaient l'hôtel de Rambouillet à l'hôtel de Clermont. Les deux soeurs de Clermont témoignaient une grande amitié à Montausier, tout en lui reprochant souvent un fâcheux manque de tact. Montausier eut, une fois, l'impolitesse de faire une comparaison publique entre Julie et les soeurs de Clermont au désavantage de ces dernières, ce qui scandalisa leur famille (315). Malgré leur colère noire, la paix fut sauvée car les crises d'incivilité dont Montausier était souvent pris, n'étonnaient plus personne et ses chamailleries continuelles avec Voiture étaient suffisamment pénibles pour vouloir en éviter d'autres.

Les deux hommes ne pouvaient se sentir (316). Les lettres de Chapelain n'en laissent pas douter (317). A l'hôtel de Rambouillet, ils se cajolent mais aimeraient mieux mordre. Le coeur tue quand les yeux sourient. Préciosité oblige. *"Voiture m'a demandé, écrit Chapelain à Montausier le 19.XII.1639, de vous faire des amitiés de sa part, comme l'homme du monde qui vous honore le plus et de la meilleure sorte qu'il me serait possible."* C'est la meilleure manière de maquiller ses aversions, de se montrer mondain et de passer pour civil. Nous avons déjà fait un tour dans le pays de l'hypocrisie. Inutile de refaire le voyage.

Détestant l'homme, Montausier détestait aussi l'esprit de Voiture (318). Il trouva sa propre façon de l'écraser. Chapelain lui ayant envoyé (14.IX.1640) une lettre latine écrite par Voiture, il constatera sèchement: *"C'est du latin*

315. Le même au même, VI.1638.

316. Tallemant dira: "Les chiens de Montausier et les siens n'ont jamais trop chassé ensemble".

317. 16.I.1639, 31.I.1639, 19.XII.1639, 14.VII.1640, 17.VII.1640, 14.IX.1640.

318. Il ne l'invita pas à coopérer pour sa "Guirlande".

et puis c'est tout". L'indifférence blesse le plus. D'autant plus que Montausier possédait à fond le latin(319).L'aversion était notoire. La joie de Mme de Rambouillet de régaler Montausier des écrits les plus spirituels de Voiture n'était jamais partagée. *"Elle m'a promis une lettre folle de Voiture qui vous (servira de divertissement), si ce n'est que l'auteur ne gâte l'ouvrage"*(320). Aurait-il été jaloux? Fêté et applaudi, Voiture imposait insolemment le ton dans la chambre bleue.Etalant avec peine ses prétentions littéraires, Montausier en était souvent réduit à pester contre la veine rachitique qui lui soufflait de maigres vers:

Je ne serai point légère
Disait Cloris au Berger
Et Thirsis à la Bergère
Je ne serai point léger. (321)

Le plus souvent, il gardait ses poésies pour lui, parfois, il les montrait à ses amis du salon (322). Et surtout, il lisait. Ses vastes lectures sophistiquées portent des titres exotiques:"Decades de las Indias, o descripcion de las Indias Occidentales" de Antoine de Herrera y Tordesillas, "Historiae de rebus Hispanicoe",ou le pittoresque "Hippodrome" de Savary de Courtesigny, ou encore "l'Hésiode" de Graevius en latin. Epris de Cicéron, de Tite Live, de Claudien et d'Ovide, il s'intéressait aux vieilleries françaises et latines. Certes, il guerroya surtout mais il sut garder l'amour des belles lettres au milieu du tumulte militaire de ses vingt-deux campagnes. Lorsqu'il était absent,il était un sujet d'inquié-

319. "Votre jugement n'est pas moins bon pour les choses latines que pour les françaises", Chapelain à Montausier, 18.VIII.1640.

320. Chapelain à Montausier, 14.VII.1640.

321. Mss. Conrart no 5420 fo 485.

322. Chapelain à Balzac, 7.I.1640.

tude perpétuelle du clan. Présent, il agitait l'éventail de ses soupirs aux pieds de Julie ou s'adonnait à la dévotion. Le dimanche était son jour de piété. Il allait alors chercher Dieu hors des murailles, au temple de Charenton(323). Il n'y avait pas moyen de le voir ce jour-là, rue Saint-Thomas.

Sait-on que Montausier avait un fichu caractère?

Bourru, agressif, hargneux et violent, il était implacable dans son opiniâtreté (324). Mme de Choisi disait de lui que c'était un fagot d'ortie qui piquait de quelque côté qu'on le prît ("Segraisiana"). Les gens étaient si intimidés par ses manières, qu'ils n'osaient ouvrir la bouche pour parler et s'ils se hasardaient à le contredire, il entraînait dans une telle férocité que ce n'était plus une créature raisonnable (325). Inégal, un jour il était pour Quinault et lâchait cent piques à l'adresse de Corneille. Le lendemain, il accordait ses faveurs à Corneille et pestait contre Quinault. Je trouve une lettre de Balzac (27.V.1645) qui contient une tirade véhémente contre le marquis de Lacédémone (326). Balzac l'appelait aussi dans ses lettres Montosides ou le Spartiate. De bien jolis noms pour cette brute incivile qui n'avait pas un atome de tolérance ni d'aménité.

"Etant né comme il est, pour les actions militaires, il n'a garde de s'amuser dans les cabinets, quand il faut servir à la campagne"(327). Balzac semble oublier qu'au temps

323. Chapelain à Balzac, 30.IV.1639.

324. Mme de Sévigné à sa fille, ?.VIII.1685.

325. Chapelain à Conrart, IV.1639.

326. Nom d'une ville fort ancienne qu'on nomme autrement Sparte, fondée avant Rome et Carthage. Elle a été célèbre pour la valeur de ses habitants. Lacédémon - fils de Jupiter et de Sémélé. Il régna en Lacédémone au temps de Moïse. Sa femme s'appelait Sparte. Dictionnaire Trévoux.

327. Balzac à Chapelain, 7.III.1637.

de sa lettre, Montausier servait dans sa propre campagne, combinant tous les moyens de séduction de sa tactique mise en oeuvre pour conquérir Julie.

Il disait souvent "non" à tout (328). N'ayant entendu que "non" de la bouche de Julie pendant quatorze ans, il finit par apprendre la leçon. L'élève dépassa le maître.

Brusque, emporté, sarcastique et violent, dur envers ses inférieurs, il était infiniment craint (329). Le duc du Maine, le voyant passer un jour *"sous ses fenêtres avec une petite baguette qu'il tenait en l'air, il lui cria: "M. de Montausier, toujours le bâton haut"* (330). Bien plus tôt, à l'hôtel de Rambouillet, il en aurait volontiers pris un pour mettre Voiture à la porte. Acaste - qu'on me passe l'expression qui suit - aristocratiquement tabassé par Alceste.

Les témoignages que je puise dans les lettres de Mme de Sévigné parlent de Montausier quand celui-ci promenait son arrogance et poussait la fortune à la cour de Louis XIV. Le cadre différait de celui de la chambre bleue, mais l'homme était bien le même. L'insolence de ses paroles était inégalable. Il se mit à crier une fois au marquis de Créquy: *"Ah! Petit corrompu, il faudrait vous étrangler"* (331). Le portrait qu'en dresse Tallemant en 1657 n'est pas moins séduisant: *"Il crie, il est rude; il rompt en visière; et s'il gronde quelqu'un, il lui remet devant les yeux toutes ses iniquités passées. (...) Sa femme lui sert furieusement*

328. Mme de Sévigné à sa fille, 17.IX.1675 et 4.IX.1684.

329. Un mot de Roederer ne manquera pas ici de charme: "Montausier est sans contredit le plus beau caractère qui ait jamais étonné une cour corrompue" ("Mémoires" p.80).

330. Mme de Sévigné à sa fille, 7.VIII.1676.

331. La même à la même, 19.VIII.1675.

dans la province. Sans elle, la noblesse ne les visiterait guère; il n'a rien de populaire."

Je repose pour la énième fois la même question. Que faisait cette brute déchaînée dans le décor sublime de la marquise de Rambouillet? Quel masque y revêtit-il pour offrir un dehors trompeur? Les acteurs du théâtre antique offraient aux spectateurs un visage masqué aussi, mais le spectacle ne durait que quelques heures. Il est difficile de jouer un rôle, c'est-à-dire d'être étranger à soi-même, pendant de longues années. Tout élément qu'on loge en soi contre nature, devient un vilain corps étranger qu'on cherche à extraire par tous les moyens. Que dire d'une âme qui abrite toute la réalité affective de l'homme, qui est sa sensibilité, sa pensée, sa vérité. Montausier me rend perplexe au plus haut degré. Je tire mon chapeau à ses talents de comédien s'ils étaient vraiment tels qu'il arriva à duper la compagnie d'Arthénice, à s'y faire recevoir portant une âme qui n'était pas la sienne, ou bien, je replonge dans le doute au sujet du sublime extrême du salon de Mme de Rambouillet.

Je trouve encore un témoignage plus éloquent que les précédents. Bussy à la comtesse de Toulangeon le 28.IV.1690: *"M. de Montausier (...) est à l'agonie. Il est abandonné des médecins et ses parents même ne le voient plus. (...) Il a disputé toute sa vie contre tout le monde; à présent qu'il ne voit plus personne, il dispute contre la mort."*

De mortuis nil nisi bonum. Bussy n'a pas observé cette règle impérative que même les plus implacables adoptent comme ligne de conduite à l'instant suprême de ceux qui vont

ad patres. Le lecteur devine d'où cette parfaite inélégance tira son être (332,333)

L'ennemi de Montausier, Voiture, fut introduit chez Arthénice par Chaudebonne (334) vers 1625 (335,336). Il y prit vite la première place ne laissant pas respirer l'auditoire emballé par ses talents de causeur et son génie de divertir les autres. Dans le décor bleu, aux heures oisives où toutes les femmes devenaient belles et les hommes amoureux, le Valère de Somaize, vain et sans frein, faisait rire l'assemblée à gorge déployée. Les gorges gonflaient et les vitres de l'alcôve où se tenait d'habitude Mme de Rambouillet afin de se protéger contre le feu qui l'incommodait, tremblaient joyusement. Il fut vite en pied chez la Marquise et sa façon familière de parler aux grands ainsi que ses incartades verbales n'y étaient tolérées qu'à cause de son esprit. Le duc d'Enghien dit une fois: "*Vraiment, cet homme serait insupportable s'il était des nôtres*" (337).

332. Voiture disait aussi que "c'est très mal fait de se moquer des trépassés", Mme de Sévigné à sa fille, 9.IX.1675. La Marquise a tiré le mot d'une lettre de Voiture à Julie qui date de 1639.

333. Ajoutons comme curiosité que le marquis de Montausier fut l'inventeur des grandes cuillères et des grandes fourchettes qu'il mit en usage et à la mode à table. Il lança aussi la mode des perruques.

334. Claude d'Urre du Puy-Saint-Martin, appelé par Chapelain "le sage malade".

335. Lettres de Voiture à Mlle Paulet, "Oeuvres", Paris, Didot, 1880.

336. Roederer ("Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France" p.43) est dans le tort en prétendant que Voiture fréquentait l'hôtel de Rambouillet dans les années 10 du XVIIe siècle.

337. Je trouve la citation dans les "Mémoires" de Roederer, page 45.

Il ne l'était pas. Rappelons ce que personne n'ignore. Fils d'un marchand de vin (338), il fit oublier sa roture par son intellect exquis. Mais les grands ne lui pardonnèrent pas tous sa piètre naissance. On fit des vers cruels où l'on fit rimer "Voiture" avec "roture" (1634). L'homophonie fit rire. On visa juste, la cible fut atteinte. La victime envoya les rimes à Costar (339): *"On me blâmerait moins si je valais peu. (...) Celui qui est né roturier peut renaître gentil-homme et remplir sa vie de lumière malgré l'obscurité de son origine."* Certes. Seulement dommage que ses moeurs n'eussent été meilleures!

Tout commença innocemment. La manie de rimer dont les amis d'Arthénice avaient subi la contagion, incita Mme Des Loges à lancer l'idée de faire une série de rimes en -ture. Tous s'y mirent. La naissance obscure de Voiture devint leur pâture, et les fioritures de style lui coupèrent l'envie de toute nourriture, même des meilleures confitures.

Les vers prirent. On les appela depuis: "Le portrait du pitoyable Voiture" (340). Une spirituelle torture. Une profonde morsure.

Il avait un instinct mystérieux qui le porta vers les grands. Ils l'adoptèrent, lui, leur offrit son sens de l'humour, ses friponneries, sa gaîté, son insolence. Un jour, il offensa le chevalier de Rohan-Chabot. Celui-ci montra le poing. A son ordinaire, Voiture se sortit de ce mauvais pas par un tour de diplomatie. *"Monseigneur, lui dit-il, la partie n'est pas égale; vous êtes grand, je suis petit; vous*

338. G. Patin à Falconet, 15.IX.1650.

339. "Oeuvres" éd. Uccini, p.150 to II.

340. La pièce entière se trouve dans les "Historiettes", éd. 1960, to I, p.1120.

êtes brave et je suis poltron; vous voulez me tuer; et bien, je me tiens pour mort."

Les airs qu'il prit chez Mme de Rambouillet plurent à tous. Au Québec on dirait que ce fut un beau chanteur de pomme. Ses douceurs désarmaient même Julie. "*C'est toute poésie*", disait-elle (341). Il débitait ses galanteries comme s'il était saisi d'ivresse, lui qui renonça toute sa vie à boire du vin. Il ne prenait que de l'eau (342). Il chantait l'amour sur tous les tons. Tous azimuts. Chez Arthénice, il conta fleurette à la duchesse d'Aiguillon avec qui il avait été en commerce de lettres. Il la courtisait, elle désirait épouser Gaston, maître de Voiture. Sa conquête échoua mais il se vit obtenir, grâce à elle, le brevet de gentilhomme ordinaire et de maître d'hôtel de Madame. Voiture dirigeant les services de friture.

Ses galanteries commises dans le salon de Mme de Rambouillet abolissent une nouvelle fois la thèse selon laquelle l'amour en avait été banni. S'y contentait-on seulement d'en parler? Voiture en parlait beaucoup, certes, mais aurait mieux aimé passer à l'acte. Seulement, Mlle Paulet y résista et Mme de Sablé reprit à temps ses esprits (343).

Pour assoupir l'échec, il revint à ses verbiages. Pour se remonter, il revint à ses confitures. Il en raffolait. Un jour, alors que Mlle de Bourbon était souffrante, on lui envoya Voiture pour l'amuser. Il s'en tira fort mal et l'on lui fit subir une punition, dont le récit se trouve dans une

341. A Mlle Paulet, "Oeuvres" p.127, éd.Roux.

342. A la page 4 du "Secret de triompher des femmes et de les fixer" de L.de Saint-Ange (Paris,Ponthieu,1825) je lis: "Les buveurs d'eau sont ordinairement les plus amoureux". Voilà le mot de l'énigme!

343. L'intrigue:"Cyrus", 6e partie, livre 1e.

lettre de Voiture à Mlle de Bourbon (1630, "Oeuvres" éd. Roux, p.94). La Lionne et Julie firent apporter la fameuse couverture. On la tendit et l'on fit sauter le malheureux le plus haut possible. Pendant cet exercice violent, étant en l'air, Voiture trouvait la couverture si petite qu'il doutait de retomber dedans. Ayant enduré le cauchemar du tremplin forcé, il demanda à Mlle de Bourbon de faire racheter leur cruauté aux deux exécutrices de ses supplices. Un grand pavillon de gaze devait être dressé dans la chambre bleue, où Voiture devait être traité superbement pendant sept jours par les deux demoiselles. On devait installer un fourneau pour y faire des confitures. L'une des deux avait à le souffler, l'autre devait mettre du sirop sur les assiettes pour le faire refroidir et le lui apporter de temps en temps (ibid. p.95). Un doux dédommagement pour un châtiment amer.

Il raffolait du sucre. Si les femmes avaient jamais pu être délaissées de lui, cela aurait été pour les friandises. Il demandait souvent à Mlle de Rambouillet de lui en envoyer. *"J'en ferai un fort bon suc et contre la maxime de médecine, que toutes les choses douces se tournent en bile, cela apaisera la mienne qui est fort émue"* ("Oeuvres", éd. Roux, p.188). *"J'ai beaucoup de contentement, écrit-il de Lisbonne en 1633 à Chaudebonne, d'être au pays de la marmelade (22.X. "Oeuvres", éd. Roux, p.162). (...) Imaginez-vous le plaisir d'avoir un royaume de sucre"*(344). Il mena une existence douce. Demeurant rue Saint-Honoré, à deux pas de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, il y dînait tous les soirs et se plaisait à varier à table la sauce de ses badineries. Mme de

Sablé admirait son éloquence et surtout la justesse qu'il avait à s'expliquer. La justesse avant tout. La justesse d'esprit, de pensée, de parole et celle de ses écrits. Elle disait même qu'il *"riaît si juste et si à propos qu'à le voir rire, elle devinait ce qu'on avait dit"* (345). Cette justesse devint d'ailleurs une pomme de discorde entre elle et Méré.

Voiture appelait Mlle de Bourbon, Aurore. Elle trouvait ce roturier spirituel, délicieux jusqu'à vouloir le conserver dans le sucre. *"Mais il en faudrait beaucoup, repartit-il, pour adoucir tant d'amertume, et j'aurais après cela le goût des petits citrons confis"* (346). Es de Lope, es de Lope!

Un mot d'explication.

On a souvent comparé Voiture à Lope de Vega. Voiture partagea avec les Espagnols l'admiration qu'ils avaient pour les écrits du fameux comique. Il adopta aussi leur façon d'apprécier la valeur d'un ouvrage ou d'un mot bien trouvé. L'exclamation "es de Lope, es de Lope" devint proverbiale (347,348). Voiture la fit sienne. Il y mit juste une petite touche. Il disait: "es dé Lopé, es dé Lopé" (349). Nous ne savons pas si Voiture connaissait Lope de Vega personnellement. Cela se peut, car Callicrate voyagea beaucoup en Espagne où il servit de lien entre Gaston d'Orléans et le comte d'Olivarès. Ses multiples voyages (Grenade, Ceuta, Séville,

345. Lettre de Méré à M. le Saint Pavin, s.d.

346. A Mlle de Bourbon, "Oeuvres" p.120, éd.Roux.

347. Lettre de Chapelain à Carrel de Sainte-Garde, 11.XI. 1662.

348. Bouhours en parle aussi dans sa "Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit", Paris, 1771, p.378.

349. Sarrasin, "La pompe funèbre de Voiture".

Cadix, San-Lucar, Lisbonne, Londres, Douvres, Bruxelles, 1631-1635) lui furent pénibles. Il supportait mal, où qu'il fût, l'éloignement de l'hôtel de Rambouillet. Il étalait sa nostalgie obsédante, garnie de larmes, de soupirs et de "paroles confuses" dans les lettres signées à cette époque-là "le chevalier Inconnu", "le chevalier Voiturio" ou "Voiture l'Africain"(350). *"Vous ne sauriez vous imaginer combien la vie que j'y fais est différente de la mienne passée; (...) j'ai passé huit mois sans parler à une femme, sans gronder, sans disputer, sans jouer, et, ce qui est le plus étrange, sans me chauffer une seule fois. Cela est épouvantable seulement à raconter"* (351). Paralysé par le mal du pays, il lui arrivait, selon ses dires, bien sûr, de demeurer sept heures d'affilée *"sans remuer ni pieds ni pattes"* (ibid.).

Lorsqu'il partait, Mme de Rambouillet lui donnait deux grains (352). Pour lui porter chance. Elle ne demandait en échange qu'une chose: aimant fort l'architecture, elle le priait de lui faire la description des édifices qu'il voyait, p.ex. de la maison de plaisance de Mme de Savoie, appelée le Valentin. Ce qu'il fit. *"En arrivant, on trouve d'abord: je veux mourir si je sais ce qu'on trouve d'abord. Je crois que c'est un perron. Par ma foi, je ne sais si c'est un portique ou un perron. Il n'y a pas une heure que je savais tout cela admirablement et ma mémoire m'a manqué. A mon retour, je m'en informerai mieux et je ne manquerai pas de vous en faire le rapport plus ponctuellement"*(353).

350. Lettre à Mlle Paulet de Ceuta, 7.VIII.1633 et celle à Mlle de Rambouillet, 1642.

351. A Mlle Paulet, Madrid, 1633, "Oeuvres", éd. Roux, p.116.

352. Voiture à Julie, 8.I.1638, "Oeuvres", éd. Roux, p.233.

353. A Mme de Rambouillet, de Turin, 7.X.1638, "Oeuvres", éd. Roux, p.247.

Es dé Lopé, es dé Lopé.

Il se croyait incapable de parler architecture. Il se trompait. *"Il y a ici (...) des ruines encore plus belles que les bâtiments"*(354).

Qui dit mieux?

Une autre fois, il promit à Mme de Rambouillet de voir le tombeau de l'oncle de sa mère, le maréchal de Strozzi. *"... son tombeau me semble si magnifique que (...) j'eus envie de me faire enterrer avec lui"*(355).

Le chevalier Voiturio excella dans l'art qui sait tout dire, tout écrire. Il sut p.ex. informer Chapelain de son furoncle agréablement placé au derrière (8.IX.1639). Nulle peur des mots, aucune honte des maux. Ses coliques ou autres douleurs intimes dues à des chevauchées trop prolongées (356) chagrinaient ainsi plaisamment la compagnie d'Arthénice pendant les absences de Voiture. Sans parler des mésaventures honteuses de son corps (357) dues à ses aventures éhontées (358). Consternation générale? Loin de là! Sachant tout dire, Voiture leur fit apprendre à tout écouter. Ils finirent par y prendre goût.

Une de ses lettres faillit pourtant lui coûter cher. Celle au cardinal de La Valette (23.VII.1637), écrite sous le sceau, où il avait mis des facéties inadmissibles et inju-

354. A Mlle de Rambouillet, de Rome, 25.XI.1638.

355. A Mme de Rambouillet de Nancy, 23.IX.?, "Oeuvres", éd. Roux, p.90.

356. A Mlle de Rambouillet, 1638 et 3.VII.1642, "Oeuvres", éd. Roux p.632.

357. En France, à cette époque-ci, on appelait cette maladie honteuse "mal de Naples" et les Italiens, eux, la nommaient "mal Francese". On soignait "le vérolé" avec de la racine de chine et dans les salons parisiens, les précieuses, pour épargner le malchanceux, disaient qu'Un tel "a gagné une galanterie" avec une femme.

358. A Mlle Paulet, 1632.

rieuses pour l'Espagne, bien que certains noms en aient été effacés, tels Louvain, Valence, Dôle. Mme de Sablé en tira une copie et l'offense se sut. Ses amis de la chambre bleue défendirent d'en tirer d'autres, craignant les ennuis qu'elles auraient pu lui causer. Voiture recourut à un tour d'adresse: il en écrivit une autre sous forme d'apologie au roi d'Espagne (Philippe IV, 1621-1665)(359). Celui-ci la salua mais l'insulte n'en était pas pour autant oubliée. L'offense était grande, elle attrista profondément l'hôtel de Rambouillet et faillit frapper durement le fautif, l'exposant au risque de se voir retirer 28000 livres qu'il avait en rentes sur le roi (360). L'intendant des finances de France, M. d'Emery se mêla de l'affaire. Les amis de l'hôtel de Rambouillet s'allièrent à Voiture persécuté, cherchant à soutenir sa cause (361).

La question était toujours en jeu, un an et six mois après que Voiture avait écrit sa malheureuse lettre. Le temps passait lentement au XVIIe siècle. Accusée d'avoir été à l'origine du malheur, Mme de Sablé en demeura fort mortifiée et essaya de sauver la face en déniait sa faute. Pas pour la dernière fois.

En 1638, quelque bel esprit d'Angers ayant fait une méchante énigme (362) dont Balzac était le sujet et la vic-

359. Chapelain à Balzac, 7.IV.1638.

360. Chapelain à Montausier, 14.IX.1640.

361. Les lettres causèrent plus de désordre dans le salon. En août 1640, Julie ordonna à Montausier de brûler toutes celles qu'elle lui avait écrites. Cette idée lui est venue dès qu'elle a su qu'on avait vendu à l'inventaire du cardinal de La Valette les lettres qu'elle lui avait écrites en Italie. Elle avait juré de n'écrire qu'à ceux qui brûlaient les lettres après les avoir lues (Lettres de Chapelain à Montausier des 10.VIII et 14.IX.1640).

362. La mode des énigmes et des rondeaux y connut son apogée en 1638. Charles Cotin excellait dans l'art d'en

time, Mme de Sablé l'envoya à Mme de Rambouillet (363). S'étant indignée contre la mauvaise hyperbole, la Marquise se fâcha et bannit à jamais l'auteur de son hôtel. Nous ne connaissons malheureusement pas son nom. La susceptibilité chatouilleuse de Balzac (364) s'emporta et souffrit quatre longs mois. Mme de Sablé s'excusa en disant qu'elle avait envoyé le malheureux papier pour voir si l'on le trouvait aussi mauvais qu'elle (365). L'affaire n'en vaut pas la chandelle mais je l'ai évoquée, car c'est à cette occasion que j'ai dépisté une fort violente tirade contre Mme de Sablé, lancée par Chapelain dans sa lettre à Balzac du 11.XII.1638. Je me hâte de la signaler car, les offenses de cette sorte étant bien rares à l'époque, celle-ci captive irrésistiblement toute l'attention.

J'ai évoqué l'histoire de la lettre de Voiture à La Valette car elle montre la jolie solidarité du clan, toujours prêt à porter assistance à n'importe quel membre de sa société lorsque celui-ci avait des ennuis. Ils serrèrent les coudes aussi en 1640 lors du procès de la nièce de Balzac, Mme de Forgues (366) contre un proche parent du marquis de Montausier. L'affaire n'est pas importante, mais l'art que trouva la compagnie de seconder Balzac sans blesser, en même temps, les intérêts de leur proche ami, est digne d'éloge. La po-

faire et d'en deviner. Il fut appelé par les contemporains le père de l'énigme française. En février de la même année, la compagnie chargea Conrart d'envoyer à Godeau à Grasse un paquet d'énigmes sans clé pour lui faire exercer son art de deviner.

363. Chapelain à Balzac, 30.X.1638.

364. Sur ce méchant trait de son caractère, voir sa lettre à de Moulin du 20.IX.1647 dans les "Lettres du conte d'Avaux à Voiture" p.59-61.

365. Le même au même, 1.I.1639.

366. Chapelain à Balzac 15.VII.,25.IX.1640.

sition entre l'enclume et le marteau n'a jamais été des plus confortables.

Le sort y plaça Voiture assez souvent. Son admiration pour Richelieu déplaisait à l'hôtel de Rambouillet. Le cardinal était l'ennemi déclaré de la haute noblesse, celle-ci le lui rendait bien.

En 1640, Richelieu savoura "Roxane" de Desmarets et Voiture, en servile lécheur, s'empressa de lui faire croire qu'il partageait son enthousiasme (367). Voilà ce qu'il fit.

Il envoya à Chavigny une lettre latine et sachant qu'elle serait montrée au Cardinal, il y avait mis un éloge de la pièce contre son propre sentiment. Il avoua la flagornerie à Chapelain. Celui-ci ne garda pas le secret et le salon apprit le procédé.

La conduite de Voiture indigna tout le monde. C'était déjà l'époque, où l'hôtel de Rambouillet commençait à se lasser de ses hardiesses et de ses libertés intolérables. (368). Il essayait de se faire pardonner mais la coupe était pleine et ne tarda pas à déborder. Il n'était plus bien avec la Marquise (369), continuait pourtant à la voir tandis que celle-ci cherchait laborieusement un moyen élégant de l'éloigner (370). La tâche était d'autant plus pénible que Voiture avait une longue habitude dans le salon.

Il était paresseux(371), indiscret, imprudent et grossier, mais les amis du lieu prirent goût à l'aimer avec ses défauts et à se laisser charmer de ses badinages pimentés de

367. Chapelain à Balzac, 6.X.1640.

368. Chapelain à Montausier, 13.III.1640.

369. Le même au même, 14.VII.1640.

370. "Mme de Rambouillet me dit tous les jours que je dois m'en aller". A Mlle Chalais, "Oeuvres", éd. Roux, p.105.

371. Cf. ses lettres à Mlle Paulet.

ses pittoresques inventions(372). Ils admireraient ce roturier, le premier qui ait réussi à s'introduire dans leur monde, mais finirent par se fatiguer de lui. Il devint insupportable. Il y avait des semaines entières où il était brouillé avec Julie (373) au point que les amis devaient s'en mêler et négocier une réconciliation. Souvent, le raccommodement n'était pas négociable. Les amis du Marais et du faubourg Saint-Germain, en qualité d'entremetteurs, n'ayant pas réussi à rétablir la paix entre les deux, au lieu de pleurer, préféreraient en rire (ibid.). L'agrément était toujours de saison chez Arthénice.

L'année 1640 fut critique pour les relations de Voiture avec le salon de Mme de Rambouillet. En avril, il se querella avec Julie, en août, il offensa la Marquise (374). Il manqua à toutes sortes de bienséances. Après avoir blessé Mme de Rambouillet par quelque propos libre, il traita Mesnardière de fou, mettant en colère le reste de la compagnie.

Il jouissait à l'hôtel d'un crédit tout particulier. En 1632, il suivit Gaston dans son voyage, dont les mémoires du temps contiennent de tristes récits des excès commis par des personnes faisant partie du cortège. Dans sa lettre de Port d'Igoïn sur la Loire à Mlle Paulet (375), il se vante de n'avoir enlevé aucune femme ni fille et, pour se délasser du voyage, de se contenter juste de mettre le feu à trois ou quatre maisons. Au cours du même voyage, il avait pillé quelques tableaux précieux qu'il envoya ensuite à Mlle de Rambouillet par l'intermédiaire de Mlle Paulet, en guise

372. Le même à Balzac, 30.IV.1639.

373. Le même à Montausier, 17.IV.1640.

374. Chapelain à Montausier, 17.VII.1640.

375. 27.VI.1632, "Oeuvres", éd. Roux, p.112.

d'une partie de ses pertes survenues au cour d'un jeu de la mourre avec Julie (376). Une missive taquine? J'en doute. La taquinerie connaît ses bornes, elle aussi. Laissant de tels crimes en paix, la compagnie d'Arthénice n'avait qu'un pas à faire pour persécuter l'innocence.

On pardonnait toujours beaucoup à Voiture mais il aurait dû savoir jusqu'où il pouvait pousser ses audaces. Il commença par être un galant homme s'approchant ainsi de l'idéal de l'honnête homme, mais finit par devenir un homme galant. Par ses nombreuses incartades, petit à petit, il força Mme de Rambouillet à se détacher de lui et à ne plus se plaire en sa compagnie. Chapelain dit fort à propos: "*Je suis outré qu'un homme si plein de mérite se soit commis si imprudemment à la fortune et ait voulu être malheureux malgré tous ses amis*" (377).

Il était hargneux et grincheux. Il aimait faire la moue. Excessivement intolérant, il ne pouvait p.ex. pardonner à Chapelain sa préférence de l'italien à l'espagnol (378), ni des poètes italiens aux espagnols. Lorsque l'hôtel de Rambouillet se mit à lire "l'Enéide" dans la traduction d'Annibal Caro, la querelle entre les deux hommes était prête à éclater. Voiture se retira à temps sachant qu'ils étaient tous contre lui.

376. Le jeu que les Italiens avaient emprunté des Latins fut introduit en France au début du XVIIe siècle. Il consistait à deviner à l'improviste, combien de doigts l'adversaire a levés ou baissés.

377. A Balzac, 7.III.1638.

378. Chapelain à Balzac, 17.IV.1639 et Balzac à Chapelain (IV.1639) dont voici un extrait: "Est-il possible qu'avec une goutte de sens commun on puisse préférer les poètes espagnols aux italiens et prendre les visions d'un certain Lope de Vega pour de raisonnables compositions?"

Il fabriquait des tromperies, s'inventait des ennemis, boudait des semaines entières (379) pour revenir avec des brassées de nouvelles plaisanteries et prêt à de nouvelles chamailleries. *"Mon pouls est aussi réglé à la fin de la dispute qu'au commencement"*, écrit-il dans son billet (s.d.) à Costar (380). *"Je n'en change ni de voix ni de couleur et les contradictions éveillent mon esprit sans exciter ma colère. (...) J'aime un peu plus la vérité quand c'est moi qui la trouve que quand c'est un autre qui me la montre; mais quoiqu'il en soit, je cède et me rends tout aussitôt que je l'aperçois."* Nous avons tous une plutôt bonne opinion de nous-mêmes.

Voiture savait charmer la galerie jusqu'à l'aveugler. Elle ne le laissait pas à ses envolées, elle l'y suivait sans même essayer de lui résister. "... (Il) *préférait le plaisir de vous écouter à celui de bien parler*", écrira naïvement Costar au comte de Serran (s.d.). L'art de circonvenir son interlocuteur. L'art de faire semblant d'être tout ouïe sans lui donner pourtant la moindre chance de placer un mot (381). Costar se laissa prendre comme les autres. On n'a jamais vu Voiture, paraît-il, les dents serrées.

Le déclin de l'étoile de Voiture à l'hôtel de Rambouillet commença pour de bon à la fin des années 30. Il ne cessait de plaisanter mais le public s'amusait de moins en

379. Chapelain à Balzac, 20.IV.1638.

380. De plus, se querellant lui-même, il voulait que les autres en fassent autant. Costar à Mme de Sablé, s.d.

"Voiture fera semblant de nous vouloir accorder et je suis trompé s'il ne gâte tout."

381. Sur tout ceci voir la lettre de Balzac à Chapelain du 4.VII.1641.

moins (382). "On a perdu le plaisir d'être entretenu de lui" (383). "Il poussa la plaisanterie trop loin. On se lasse de tout, même de rire" (384). Pour le comble de son malheur, lascif et lubrique (Chapelain aurait dit "salace"), il perdit la santé. Ses continuelles indispositions le rendirent triste et mélancolique(385). Rien ne déplaisait plus dans les salons parisiens. Tant qu'on était gai et sain de corps, on avait la chance d'y plaire. Une philosophie bien malsaine. L'hilarité avant tout (386). Mme de Sablé put faire tolérer ses rhumes car elle pouvait se moucher allègrement, sans pour autant s'arrêter de rire. La gravelle de Voiture tachait par contre la jouissance de la compagnie. Tout comme sa langueur. Un crime impardonnable. Certes, Mme de Rambouillet était souvent alitée à cause de sa santé chancelante, mais sa position était privilégiée. C'était elle qui recevait pour qu'on la divertît. Voiture la faisait rire tant qu'il riait lui-même. Malade et triste, il se prêtait mal à la circonstance.

Sa chute définitive fut spectaculaire. A cinquante ans, il tomba amoureux de la plus jeune des filles de Mme de Rambouillet, Angélique-Claire d'Angennes. Cet amour donna lieu à des commentaires. Chavarocche, intendant de Mme de Rambouillet, se permit un propos quelque peu libre. Le gant fut jeté. Le duel eut lieu la nuit, aux flambeaux, dans le jardin de chasse de Rambouillet. Voiture y fut blessé, son

382. Lettre de Voiture à Mme de Sablé, Mss Conrart no 4115 fo 107.

383. Costar à X, s.d.n.l.

384. Maucrois au Père de la C. J. 30.III.1704.

385. Costar à Bautrus s.d.

386. Je lis dans les "Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter", Bellegarde, Paris, J. Guignard, 1700: "L'esprit chagrin est le fléau de la société civile. Il bannit toute la douceur du commerce. C'est le plus incommode de tous les vices. Ce vice empoisonne la vie."

décès survint peu après, le 26 mai 1648 (387). Le duel fit scandale. Godeau en fit une méchante pièce où il avait fait battre un pourceau contre un brochet.

Le meilleur portrait de Voiture est celui qu'il fit lui-même selon la description faite à sa demande par Mme de Rambouillet. Je le trouve dans une de ses lettres, écrites à une maîtresse inconnue (388): *"Ma taille est deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre. J'ai la tête assez belle, avec beaucoup de cheveux gris; les yeux doux, mais un peu égarés et le visage assez niais."* Il parle de cette mine *"entre douce et niaise"* encore dans une lettre à Mlle Paulet (389). Cette mine, comme observa M. de Rambouillet, *"lui donnait à ses heures de digestion l'air d'un mouton qui rêve"* (390). Le marquis de Rambouillet appelait ainsi le temps qu'il employait à la dispute. C'était d'habitude après le repas. Il avait les sourcils joints, ce qui *"est la marque d'un fort méchant homme"* (391, 392).

Le méchant homme était nonchalant (393). Il aimait les grands et vilains chiens (394). Il en avait un, chez lui, qui tenait compagnie à son corbeau et à son chat offerts par Claire-Diane d'Angennes (395). Ce dernier était la plus ado-

387. Dans la pompe funèbre de Voiture faite par Sarrasin à Ménage, il y a allusion au duel et à la mort de Voiture.

388. De Paris, 1636, "Oeuvres", éd. Roux, p. 223.

389. De Lisbonne, 1633, "Oeuvres", éd. Roux, p. 158.

390. Cf. lettre à Julie, s.l.n.d., "Oeuvres", éd. Roux, p. 93, et "Oeuvres", éd. Ubicini, p. VIII.

391. A Mlle Paulet, de Lisbonne 1633, "Oeuvres", éd. Roux p. 158.

392. Selon Girac "Réponse du sieur de Girac à la défense des oeuvres de M. de Voiture faite par Costar", Paris, A. Courbé, 1655, "les sourcils joints sont la marque d'un homme triste et chagrin". C'est aussi, selon lui, une marque d'esprit.

393. Chapelain à Balzac, 20.IV.1638.

394. Tallemant, "Historiettes".

395. A l'abbesse d'Yères, "Oeuvres", éd. Roux, pp. 325-326.

nable bête de l'univers: il n'y avait personne qui ne portât les marques de ses griffes. Voiture aurait volontiers accepté aussi les morsures de la fille du portier de l'hôtel de Rambouillet, qui était folle et que l'abbesse d'Yères lui avait promise. Grâce au ciel, la promesse resta une offre de Gascon.

A l'hôtel de Rambouillet, on aimait aussi les animaux. Chapelain à lui tout seul pouvait meubler toute une ménagerie. Colombe, agneau, mouton, tels étaient les sobriquets qu'on lui donna. En plus, un jour, Mlle de Vertus avait envoyé à M. Esprit pour étrennes un grillon, un hibou, une tortue et une taupe. Voiture fit des vers pour chacun de ces animaux.

Il en fit aussi de lui même en 1647, dans une lettre en vers:

"... s'il écrit, c'est pour médire.
Il est de fâcheux entretien;
Saturne est moins saturnien.
Et selon qu'il est en malaise,
Le meilleur sera qu'il se taise!"

C'était ce qu'il savait le moins faire!

Il faisait partie d'un petit groupe de méchants plaisantins qui se montra fort redoutable et dont Pisani dictait le ton assez scabreux. Jean-Paul de Gourdon de Genouillac en était aussi. La comtesse de Maure devint leur ennemie déclarée et décida de raconter *"les approches de Voiture lorsqu'il se mit en tête de la débaucher et le progrès et la fin désastreuse de cette sienne aventure"* (396). Elle en perdit le crédit dont elle jouissait à l'hôtel, auprès de Mme de Rambouillet. Quelle triviale injustice! Ayant subi les assauts impurs de Voiture, la victime se vit disgraciée et le bambo-

cheur garda son trône?! Une étrange sentence qui prouve pour une énième fois que personne n'a jamais vraiment cherché - Mme de Rambouillet non plus! - à châtier le comportement scandaleux de Voiture, de cet amoureux éhonté des onze mille vierges (397).

Les témoignages épistolaires que j'ai sous la main montrent une brute déchaînée. *"Il n'y a point dans la dernière Gascogne de rudesse pareille à la sienne. M. Bautru le connaissait mal quand il disait que s'il eût été de la profession de son père, le vinaigre fût devenu hipocras entre ses mains. Il m'oblige à dire tout le contraire"*(398). *"M. Voiture qui est si libre et qui se soucie si peu de fâcher le monde"* (399). Lorsqu'il ne pouvait mordre en direct, il crachait son venin dans ses lettres. *"C'est du poison que j'ai lu dans (sa) lettre. Ah! le lâche!"* (400) Mme de Sévigné ne s'était pas trompée lorsqu'elle avait écrit à Corbinelli (24. V.1690): *"Vous me faites rire quand vous croyez que quelqu'un puisse écrire comme lui"*. Elle voulait dire par là autre chose que ce que je m'apprête à suggérer. Elle admirait son art de badiner, moi, je cherche à prouver qu'il savait aussi bien laisser croire aux gens qu'il les mettait en vedette en leur accordant plus de valeur qu'ils ne valaient, que les achever efficacement d'un seul trait de sa plume. Sa science de manipuler les mots et de les mettre au service de ses besoins, lui permit de tenir les gens sous l'empire de ses caprices. Ils n'osaient rire que lorsque lui en avait envie. Une singulière tyrannie qui assujettit des légions entières. Il disait:

397. C'est-à-dire "libertin" selon le Dict. Trévoux.

398. Balzac à Chapelain, 25.IX.1645.

399. Le même au même, 3.II.1647.

400. Balzac à Chapelain, 14.VIII.1645.

"*Je désire tout, j'espère peu et ne demande rien.*" Je dirais qu'il désirait tout, espérait encore plus et ne dut jamais rien demander. Tout s'offrait à lui, il n'avait qu'à tendre la main.

Costar écrivit à Tallemant en parlant de Voiture: "*Ce badin de Prince qui étouffait les gens sous des roses.*" Il les couvrait de caresses pour les étrangler. Et eux encore à l'appeler l'Admirable et le Divin! (401)

J'arrive ainsi à une lettre de Chapelain, écrite à Balzac le 6.X.1640, qui me servira de conclusion. L'académicien toucha juste. Il dit de Voiture: "*Il se contente de montrer de l'esprit et ne prétend pas qu'on le croie, et je trouve qu'il n'a pas trop de tort d'en user ainsi, puisqu'il se rencontre des gens si sots de se contenter des simples paroles sans se soucier de coeur.*"

Voiture fut un génie d'esprit. Un amalgame de substance grise et de sens. Là où les autres ont le coeur, lui avait juste un muscle rouge qui pompait du sang. Les gens ne s'en préoccupèrent guère. Ils l'érigèrent en idole et ne cessaient de se mirer dans sa feinte admiration. Jamais les flatteries ne furent plus fausses ni les gens plus faciles à tromper. Exploitant la crédulité de la galerie, le charlatan se faisait aduler d'elle. Il les encensait, eux se gonflaient d'orgueil et lui tressaient de nouvelles couronnes au son de ses beaux vocables. La délicatesse des sentiments, la noblesse des passions et les vertus du coeur étaient, en permanence, à l'ordre du jour dans la chambre bleue de la Marquise. Le débat sonnait bien mais n'était qu'un creux verbiage. Dur,

insensible mais diablement intelligent, Voiture y imposa sans partage le ton. Pendant vingt-trois ans! De bon gré, la compagnie salua en lui son maître, sans jamais se demander s'il avait une âme.

Il convient de dire quelques mots sur les lettres de Voiture, car leur lecture se déroulait fréquemment chez Mme de Rambouillet. Ce fut son univers préféré. Il prenait tant de plaisir à écrire des lettres qu'il ne pouvait plus les achever (402). Il se fiait à son génie: "*Je sais mettre dans une feuille de papier des armées tout entières et y faire voir en leur grandeur la mer et les montagnes*" (403). Ses lettres jouissaient d'une telle renommée, qu'on finit par plaisanter là-dessus. Mme de Sévigné p.ex. donnait le nom de "voitures" à des lettres de change (404).

Sa veine n'était pourtant pas toujours facile. Un jour, il avoua au chevalier de Méré l'effort que lui avait coûté sa fameuse lettre de la carpe au brochet (405). La lettre fut écrite en novembre 1643 pour féliciter le duc d'Enghien d'avoir passé le Rhin, et l'idée lui en vint à la suite d'un jeu des poissons qui opposa à l'hôtel de Rambouillet le Duc/le Brochet et Voiture/la Carpe, et où les dames étaient des Tanches, des Perches ou encore des Truites.

Du vivant de Voiture, les gens lui accordèrent universellement leurs bonnes grâces. Tous s'extasiaient sur sa touche, sur les dorures et les broderies de sa rhétorique. Une fois mort, ses écrits donnèrent prise à une critique vio-

402. Voiture à Mlle de Rambouillet et Mme de Clermont, "Oeuvres", éd. Ubidini.

403. A Mme de Rambouillet, 1629/1630.

404. Sa lettre au sieur d'Hérigoyen, 20.VIII.1687.

405. Méré à Mr de P. s.d.

lente. Les adulateurs passèrent à l'assaut (406). L'abbé de l'Aubespain (407) lui reprocha d'avoir mal vécu et d'avoir mal écrit. Le sieur de Girac (408) trouva ses lettres basses et plates, blâma ses redites et *"le peu de choses étendues par tant de paroles."* Il critiqua sa *"fausse galanterie"*, *"la familiarité licencieuse avec laquelle il entretenait des dames de condition"*, ainsi que ses *"hyperboles extravagantes et froides"* (409). Dans les lettres galantes de Mme Du Noyer (410), je trouve une anecdote qui met en scène deux hommes qui, étant assis dans une auberge, font l'éloge des lettres de Voiture. Un marchand s'en mêla. *"Que diable y trouvez-vous de si beau? (...) Il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes! Les lettres de Voiture? Il n'y a rien de tant se récrier."*

Le chevalier de Méré a publié en 1668 un "Discours de la Justesse" dans lequel il avait fait, lui aussi, la critique de Callicrate (411). Balzac versa sa goutte de poison bien plus tôt: *"J'ai peu d'estime pour les lettres (...) de Victorius (Voiture). C'est du vin qui véritablement n'est pas gâté, mais qui n'est qu'à 8 deniers le pot. (...) Lire tout le livre n'est pas un moindre travail que de passer toutes les Landes de Bordeaux à pied et sans compagnie"* (412,413).

406. Sauf Pellisson. Dans sa lettre à Donneville du 28.I. 1651 (Marcou, p.459) je trouve un éloge du talent de Voiture.

407. Lettre de Costar à de l'Aubespain s.d.

408. "Réponse à la défense des oeuvres de M. de Voiture faite par Costar", Paris, 1655.

409. Sur la dissertation de Girac qui donna sujet à une querelle, voir: lettre de Mascaron du 10.VI sans mention d'année, publication de Tamizey de Larroque, p.10.

410. No XLVII, de Lyon.

411. Mme de Sévigné à sa fille, 24.XI.1679.

412. Balzac à Chapelain, 6.VII.1638.

413. Sur les lettres de Voiture, voir aussi l'appréciation de Goulas que contiennent les "Mémoires" de ce dernier. Goulas accompagnait Voiture dans ses voyages en 1632.

Ainsi prend fin l'épisode qui a offert sa scène à Vincent Voiture, fils d'un marchand de vin, "conseiller d'Etat, maître d'hôtel du Roi, introducteur des ambassadeurs, commis du surintendant des finances, avec plus de titres que les gétriques, vandaliques, germaniques des anciens empereurs, plus de titres que le roi d'Espagne" (414). Un diable spirituel à l'esprit satanique, dont la plus haute aristocratie réunie dans les salons parisiens, fit l'objet de son culte.

La rencontre de Voiture avec l'hôtel de Rambouillet marqua à vie autant l'homme que le salon lui-même qui avait pris un autre cachet en présence d'un tel catalyseur. Voiture devint inséparable du lieu et celui-ci le fit sien sans réserve. Le cadre du salon offrit à Voiture une ambiance parfaite qui lui permit de compléter son éducation, d'y déployer ses talents et de s'y épanouir librement à la chaleur de l'admiration générale. "Depuis que M. de Chaudébonne m'a réengendré avec M. et Mme de Rambouillet, écrit-il à Mlle Paulet (s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Ubicini, p.116, to I), j'ai pris d'eux un autre esprit, et j'étais un sot garçon en ce temps où Mlle du Plessis dit que j'étais si joli." Voiture resta redevable à Chaudébonne (415) de longues années et ne cacha jamais que c'était à lui qu'il devait le meilleur de sa vie (416). A l'hôtel de Rambouillet, il appelait son bienfaiteur

414. Lettre de Sarrasin à Balzac, 1653, dans le recueil de Roques p.191.

415. Je renvoie le lecteur à une historiette de Tallemant dont Chaudébonne est la vedette. Il s'agit de la fausse nouvelle de son mariage avec la fille de M. des Ouches laquelle "infecta trois provinces". Mme de Rambouillet et Voiture furent à l'origine de la farce dont Voiture devint par la suite la victime. Voir aussi la lettre de Voiture à Julie, "Oeuvres", éd. Roux, p.134.

416. Voiture à Chaudébonne, 11.IX.1632, "Oeuvres", éd. Roux, p.617.

"maître philosophe" et le couvrait d'une belle tendresse quoique teintée parfois d'humour noir. *"Cet homme est mort il y a longtemps: il ne reste qu'à l'enterrer; mais on le laisse là par négligence"*(417).

Dans les années 30, la position de Voiture à l'hôtel de Rambouillet fut mise une seule fois en danger. En son absence due à ses voyages, Godeau s'était implanté dans la ruelle et ne comptait pas battre en retraite. De retour à Paris, à la fin de 1634, Voiture chercha une querelle à l'usurpateur mais, ayant repris ses esprits, changea à temps de tactique. Il rentra ses griffes et écrasa l'ennemi de sa belle indifférence. *"Ils peuvent bien vous avoir donné ma place, sans que pour cela vous m'en mettiez dehors. (...) Je ferai tout ce qui me sera possible pour ne vous y être pas incommode, et je m'y rangerai de sorte que j'y demeurerai sans vous choquer"*(418). Ils s'y étaient rangés tous les deux mais ne sortirent de la cohabitation sains et saufs que parce que celle-ci n'avait duré que deux ans. La rivalité de popularité dressa les deux hommes l'un contre l'autre, bien plus tôt. Julie, témoignant une affection particulière à Godeau, s'était hasardée à parler de lui, dans une lettre à Voiture, en tant que d'un homme *"plus petit que (Voiture) d'une coudée mais (...) mille fois plus galant"* (419). La pire insulte. Impossible d'avaler la pilule. Sa rage fut pourtant inutile car,

417. Voiture à Mlle Paulet, 1633.

418. Voiture à Godeau, 1634.

419. Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.131.

bien que fort enclin à la séduction, Godeau manquait des talents dont son rival était richement doté. Ayant éprouvé une déception d'amour, il prit le petit collet sans aucune vocation et quitta l'hôtel de Rambouillet en 1636. De ses évêchés de Grasse et de Vence où il n'avait que "*le ciel pour couverture*" (420), il entretiendra une correspondance active avec Mme de Rambouillet, Mme de Longueville (421), Mlle de Scudéry et surtout avec Mlle Paulet. Elles lui répondront dans un paquet commun. Il leur enverra un cantique de la Vierge, une douzaine de rosaires à Claire-Diane d'Angennes, abbesse d'Yères, et des oranges (422). Mais ce sera déjà un autre épisode. Le temps où le mourant de la Lionne était connu dans le salon sous le nom de "Nain de Julie", était révolu. Le "chartreux mitré" (423) revit la joyeuse compagnie une seule fois. Ce fut en juillet 1645, lorsqu'il bénit à Rueil l'union de Montausier et de Julie (424).

La belle compagnie que l'évêque de Grasse y revit n'avait guère changé. La circonstance suscita indubitablement des souvenirs. Le bon, le vieux temps de l'hôtel de Rambouillet. Des images, des bribes de conversation, des physionomies revinrent à l'esprit. L'assemblée comptait quelques spécimens pittoresques:

Le comte d'Avaux à l'esprit serein évoquant une source tranquille. "*Vous êtes comme rats en paille, dans les papiers*

420. Lettres de Chapelain, Paris, 1880.

421. Sur l'amitié de Godeau avec Mme de Longueville, cf. lettre de Conrart à Félibien du 21.II.1648.

422. Chapelain à Godeau, 14.I.1639.

423. Godeau se nomme ainsi dans sa lettre à Ménage, s.d., "*Ménagiana*".

424. Doublet dans "Sept lettres inédites du premier académicien", donne le 4 juillet 1645 en tant que date de la cérémonie, p.12. Le mariage se fit, en réalité, le 13 du mois.

jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant... pendant que nous autres pauvres diables sommes ici marchant, courant, tracassant, jouant, causant, veillant et tourmentant notre misérable vie" (425). Inséparable de ses livres, de ses articles et de ses commentaires, il traînait tous ces papiers dans la ruelle bleue et y indignait Mme de Sablé du peu de soin qu'il avait d'elle.

Le philosophe Esprit, un petit homme sage qui avait l'esprit comme un lutin (Talleyrand) et que Voiture honorait "*comme s'il était un aigle, ou tout au moins une autruche*" (426). Marie de Gonzague, future reine de Pologne, que Voiture servira en 1645 jusqu'à la frontière, en qualité de maître d'hôtel du roi. Elle étalera son mal du pays sur deux beaux tapis de soie, relevés d'or, et les enverra à ses deux compagnes de l'hôtel de Rambouillet, Mme de Montausier et Mme de Choisy. Marie de Gonzague était très amie surtout avec Mme de Montausier (427).

Parmi les membres de la cabale, trônait graveleusement M. de Maison-Blanche, secrétaire de l'ambassade et un autre fameux débauché dont les lettres avaient fait tant de bruit (428) dans le salon d'Arthénice où Mme la Princesse, Mlle de Bourbon et les époux Rambouillet se les arrachaient les uns aux autres afin d'en savourer le vernis séduisant (ibid.). Le vernis sublime cachait une âme barbare dont les exploits peu chastes étaient souvent commentés par le clan,

425. Voiture à d'Avaux, 1647, "Oeuvres", éd. Roux, p. 387.

426. Voiture à Esprit, de Nîmes, 27.VI.1642, éd. Ubicini p. 388.

427. Lettre de Julie à Marie de Gonzague, 19.IX.1645.

428. Voiture à de Maison-Blanche, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p. 273-274.

amusé de ses aventures galantes à Paris ou à Constantinople, (429) et séduit par la forme raffinée sous laquelle le damoiseau cachait ses actes sauvages. Chez Arthénice, Monsieur de Maison-Blanche admirait non seulement les accoutrements et la beauté des dames, mais aussi leurs jolies lubies dont elles ne voulaient pas démordre. Ici, Mlle de Chalais se délectant des charmes de la paresse et de la douceur qu'il y a à ne rien faire, exhibe négligemment son obésité, entame sa pâtisserie et, tout en mâchant, rêve d'un autre délice où elle pourra encore enfoncer les dents. "*Toutes les fois (...) que je mange quelque chose de bon et que je fais une digestion louable, écrit Voiture à Mlle de Rambouillet(430), je me souviens d'elle et je lui en souhaite autant.*" Au début des années 40, Mlle de Chalais donnera dans la dévotion. Le marquis de Pisani lui dira alors qu'elle a beau faire, qu'elle ne chassera pas le diable de chez elle et qu'il s'était retranché dans la cuisine (431).

Pendant que Mlle de Chalais attaque un autre baba, la maréchale de Saint-Luc bâille de sommeil. Ses insomnies chroniques préoccupent la compagnie qui s'offre de lui compter ses "dragmes" d'opium pour qu'elle puisse dormir (432). Elle avale sa dose, tandis que Mlle de la Vigne, encouragée par Mlle de Scudéry et louée par Pellisson, murmure quelque nouveau vers. L'hôtel de Rambouillet fait de son esprit le plus grand cas admirant ses vers, ses épîtres galantes et surtout son manque de prétention (433).

429. Voiture à de Maison-Blanche, 1640.

430. S.l.n.d. "Oeuvres" p.185, éd. Roux.

431. "Mémoires" de l'abbé Arnauld.

432. Voiture au cardinal de La Valette, 1630, éd. Ubicini

p.48.

433. La Fayette à Ménage, 4.IX.1665.

Et d'autres dames encore: Christine de France, marquise de Savoie, la même qui envoie à Voiture des médicaments contre ses innombrables maladies, la comtesse de Carlisle dont Voiture a dit que c'était "*le plus agréable poison que la nature ait jamais fait*" (434). La Grande Mademoiselle (Anne-Marie-Louise-Henriette d'Orléans) fréquenta le salon, elle aussi. Parmi ses lettres qui se trouvent à la B.N. (435) et qui sont d'ailleurs à peine déchiffrables, je ne trouve hélas! aucune mention portant sur son passage dans la chambre bleue. Et d'autres dames: La comtesse de Barlemont, Mme de Liancourt, la marquise de Ragny, la princesse Palatine ou l'inquiète et soucieuse Mme d'Aubry, brouillée avec Voiture.

A l'hôtel, les antipathies étaient courantes mais banales; les amitiés y étaient plus rares mais fort pittoresques. Le marquis de Pisani et son "pote" Voiture. Deux âmes dans la même culotte. Le premier, bossu, ne pouvait souffrir ni la lecture, ni l'étude et méprisait les langues étrangères; le second faisait l'intellectuel. Les deux se complétèrent admirablement dans leur amour pour les dés et dans leur tranquillité inouïe dans la perte. On disait à l'hôtel qu'ils allaient souvent "de leur pied" (436), le cheval ayant été perdu au jeu. Ils s'appelaient eux-mêmes "le corps", tant leur affinité était souveraine.

434. A M. Gourdon, 4.XII.1633, "Oeuvres", éd. Ubicini, p.196, to.I.

435. Entre autres celles à M. Goulas, au maréchal de Grammont et à Gaston d'Orléans, Baluze mss 340 (fo 75), 341 (fos 59, 83, 114), 346 (fo 3), Naf 4815 (fos 195, 199, 204) ou Clairambault 581 (fo 91).

436. Lettre de Voiture à Pisani, VIII.1643, recueil de Lanson p.78.

Il convient de mentionner aussi le prince de Conti, frère cadet du Grand Condé. Une lettre de Bussy à Mme de Sévigné (de Montpellier, 16.I.1654) parle des assiduités du Prince auprès de la jeune veuve, mais datant de l'hiver 1653, la galanterie n'appartient plus aux annales de la chambre bleue, mais à celles de l'hôtel de Montausier (437). Le prince de Conti était l'ami de Hector de Montausier, frère du fameux Duc. Mme de Rambouillet l'appelait "re de Georgia" pour ses ambitions de devenir monarque. Pour y arriver, "*il laisserait pendre ses amis*" (Talleyrand). Il n'y avait rien qu'il ne fît pour être roi, sauf se lever à une heure honnête. "*Mais, Monsieur, les conquérants ne peuvent pas toujours dormir jusqu'à 11 heures. Les couronnes ne s'acquièrent pas sans travail*", lui écrivit Voiture (438). Une pique ratée. Son frère faisait mieux. Il dormait jusqu'à 13 heures, ne s'habillait qu'à 16 heures et "*ne se laissait pas voir qu'aux flambeaux*" (439).

437. Bien plus tôt, Mme de Sévigné fila, à l'hôtel, une histoire d'amour aussi avec Ménage. Ce fut à l'époque de la gloire du salon de Mme de Rambouillet. La galanterie ayant été plutôt banale, je la passe sous silence.
 438. de Lisbonne, 22.X.1633, "Oeuvres", éd. Roux, p.167.
 439. Voiture à Julie, de Bruxelles, 1634, "Oeuvres", éd. Ubicini, p.225 to I.

Dans le salon, Voiture appelait le cardinal de La Valette "l'Africain" à cause de son teint et de sa sympathie pour les noirs d'Afrique (440). Malgré leurs brouilles incessantes, le Cardinal fut un constant protecteur de Voiture, il lui enseigna le latin en l'initiant à la lecture de Virgile, de Horace et de Térence et partagea ensuite avec son disciple l'amour de cette langue(441), ainsi que le goût des farces (442). Chéri de Mlle de Bourbon et de Julie (443), il avait dans le salon une "fausse épouse" en la personne de Mme de Combalet. C'est la compagnie qui institua l'accouplement. Pendant les absences du Cardinal, elle se sentait donc spontanément obligée de veiller sur la conduite de la dame. Elle était prudente (444), ce qui ne veut nullement dire "sage" (445)!

Le guerrier s'absentait fréquemment pour "*rendre disciplinable une nation qui ne l'avait encore jamais été*" (446). Dans le salon, ceux qui "*aimaient le gouvernement et ceux qui le haïssaient s'informaient également de ce qu'il faisait*". Six heures, chaque jour! (447,448).

440. Une petite curiosité: il aimait qu'on fût bien chaussé. Dans le salon, il soupirait pour Mlle de Bourbon et pour sa mère. Platoniquement seulement pour la première.

441. Ils s'écrivaient le plus souvent en latin.

442. Une fois, le Cardinal fit faire une robe de chambre de toile d'or incarnate. Voiture la lui fit mettre et le mena en cet état à l'hôtel de Rambouillet.

443. Voiture à La Valette, "Oeuvres", éd. Roux, p.202.

444. Lettre de Voiture à La Valette, 1637, et celle de Julie au même, 2.VII,1637, BN, Mss. no 6644.

445. J'ai évoqué plus haut l'intérêt que Mme de Combalet portait à Gaston d'Orléans.

446. Voiture à La Valette, 1637.

447. Le même au même, 5.VII.1634, "Oeuvres", éd. Roux, p.229.

448. En 1637, Chapelain songeait à donner un successeur au pape Urbain VIII. La Valette fut élu pour la circonstance. Hélas! c'est Urbain VIII qui survécut à La Valette (1644, 1639).

En 1637, le marquis de Pisani rejoignit le Cardinal dans sa garnison sans l'autorisation de ses parents (449), mais le crédit dont jouissait le conquérant à l'hôtel (malgré le surnom douteux qu'on lui y donna: "le cardinal valet") rassura les époux et le fugueur se vit absous. Pourtant, le Cardinal, lui non plus, n'était pas sans tache. Esclave de la faveur, en 1639, au cours d'un procès obscur, il abandonna son frère, duc de La Valette, pour plaire à Richelieu (450). De nombreux historiens(451) fournissent des témoignages accablants contre La Valette. J'ajoute ce détail à mes autres preuves qui cherchent à illustrer la thèse mettant en doute la grandeur véritable des qualités morales et celle de la valeur humaine des habitués du salon.

Souvent exposé au péril, le prélat belliqueux fit bien de la peine à la compagnie en 1639. Pendant trois mois (IV-VI), il fut à la tête de l'armée d'Italie dans le Piémont (452) . Tout Paris s'y intéressait. Chavigny, le comte de Guiche, Voiture et le duc de Longueville (453) allèrent à son secours (quatre en moins dans le salon de la Marquise!). Trop tard. Accablé par la triste situation et par l'impuissance d'y remédier, il mourut peu après, à 47 ans(28.IX.1639) d'une fièvre double tierce (454). Chapelain attribua sa mort au

449. Julie d'Angennes au cardinal de La Valette, 5.VII.1637, Mss no 6644, fo 237, BN.

450. Lire à ce sujet une lettre de Chapelain à Balzac du 18.II.1639.

451. P.ex. P. Griffet dans son "Histoire du règne de Louis XIII".

452. Voir à ce sujet les lettres de Richelieu (recueil d'Avenel) adressées au cardinal de La Valette, les 8 et 20.IV.1639.

453. Richelieu à La Valette, 20.IV.1639.

454. Chapelain à Montausier, 26.IX. et 9.X.1639.

chagrin (455). A la mort du Cardinal, accablées par la perte douloureuse, les dames du salon adoptèrent une tactique superbement calculée: *"Lorsqu'elles s'affligeaient d'un mal arrivé et qui pouvait ne pas arriver, elles se consolait qu'un mal qui pouvait arriver, ne soit pas arrivé"* (456). Un étrange calcul qui surprend, car il fut mis en "jeu" les jours de deuil où, d'ordinaire, la mort d'un être cher trouble véritablement l'univers de l'homme en lui ôtant la moindre capacité de contrôler son intelligence. L'homme devient tout âme et la raison n'a aucune prise sur lui.

En même temps, Mlle de Bourbon guérit d'une grave maladie. Sa guérison *"a bien contrepesé la mort du Cardinal et la joie a prévalu sur la tristesse"* (ibid.). En d'autres termes: un guéri égale un mort. Le lecteur aimera peut-être méditer un instant sur cette étrange philosophie.

Nous connaissons tous la fameuse formule de Mme de Sévigné (457): *"Avant que Mme de Montausier fût au Louvre, l'hôtel de Rambouillet était le Louvre."* Dans la première moitié du siècle, le salon ne redoutait aucune rivalité. Se rassemblant à la brune, souvent deux fois par jour (458), afin de "se désennuyer", la compagnie se livrait à toutes sortes de passe-temps. Les jeunes y dansent la "courante" (459) et la

455. Godeau ayant appris l'extrémité de la maladie du Cardinal, se rendit aussitôt pour lui rendre les dernières assistances. Il arriva auprès de La Valette, un jour trop tard (Chapelain à Balzac, 16.X.1639).

456. Chapelain à Montausier, 4.XI.1639.

457. Une lettre à sa fille, 12.I.1680.

458. Chapelain à Conrart, 16.IX.1641.

459. Danse ancienne sur une mesure à trois temps.

"boutade"(460), les dames graves la "pavane"(461) et le "branle"(462). Une fois, on voulut forcer le sévère Chaudelbonne à y danser même les matassins(463). Pour reprendre le souffle, on monte quelques tableaux vivants, on fait une partie de hoc(464) ou bien, on discourt sur des exploits de la dernière chasse au renard avec des chiens et des cors. L'esprit y étant roi, on y fait profession de l'éloquence et on y apprend aux gens du monde à estimer les lettres, et aux gens de lettres à y puiser la connaissance du monde. Les heures passent agréablement et l'on oublie d'attiser le feu (465). Ayant froid, les hommes reprennent aussitôt leurs panes et les femmes endossent leurs velours. Le jeu continue. Leurs conversations ne sont jamais à court de sujets. On y fête le poème d'Adonis du cavalier Marin (466), en 1637, on s'y passionne pour Descartes, on y lit sa "Géométrie" sa "Dioptrique" et ses "Météores"(467). Les taches solaires ou la grande éclipse de Soleil ne les divertirent pas moins (août, 1637). A cette occasion, Voiture répondit à Mme de

460. Danse ancienne figurée.

461. Les figurants font en se regardant une espèce de roue et pour cela, le cavalier se sert de sa cape et de son épée. Le nom et la danse sont espagnols.

462. Ancienne danse des XVIe et XVIIe siècles exécutée en se donnant la main.

463. Ce fut une danse imitée de la danse armée des anciens que l'on dansait dans certaines villes où il y avait des troupes en garnison. Cf. lettre de Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.182.

464. Jeu de cartes mêlé du piquet, du brelan et de la séquence. Voiture à Julie, d'Amiens, 10.IX.1640 "Oeuvres" éd. Ubicini, p.344, to.I.

465. Mlle de Rambouillet disait souvent à Voiture de raccommode le feu mais il obéissait rarement. Cf. sa lettre à Mlle Paulet de Madrid, s.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.116.

466. Une lettre non datée de Chapelain à Favreau. J.B.Marini (1569-1625), un célèbre poète italien qui séjourna en France de 1615 à 1622. Tout invite à croire qu'il fréquenta le salon d'Arthénice.

467. Chapelain à Balzac, 1637.

Rambouillet lui demandant des nouvelles, qu'il "*courait de mauvais bruits du soleil*" ("Ménagiana"). On s'y offre des cadeaux (468) et l'on ne cesse de composer des ballades et des sonnets pour les dames, tel ce joli bout rimé composé sur-le-champ par Voiture à une convive, assise en vis-à-vis et intitulé: "A une demoiselle qui avait les manches de sa chemise retroussées et sales".

On s'y déguise. Surtout dans la prairie de Rambouillet. Une fois, Mme de Rambouillet y mena Lisieux et lui fit découvrir Julie et d'autres demoiselles de la maison, déguisées en nymphes et assises sur les roches (469).

On y fait des farces. Dans une lettre à Mlle Paulet de 1633 ("Oeuvres", éd. Roux, p. 117), Voiture se plaint de la méchante aiguière d'eau que Julie lui versa un jour sur la tête, sachant comme il craignait d'être mouillé. L'élégance? Je repose la question. Elle entre en jeu aussi à une autre occasion. Mme de Rambouillet, aimant surprendre les gens, fit construire sans que personne ne s'en doutât, une salle somptueuse donnant sur les jardins des Quinze-Vingts. Les travaux finis, la merveille fut exhibée à la vue de ses invités époustouflés. Superbement vêtue, Julie occupait le trône au milieu. L'élégance est un art délicat tout comme l'est l'art d'être riche. L'ostentation de l'étalage de son opulence s'éloigne manifestement de cette science (470).

468. Le fameux anneau d'ivoire offert à Arthénice par Conrart, Mss. Conrart no 4123, ou le peigne fait pour la reine de Chine et offert à Julie. Voiture à Mlle Paulet, "Oeuvres", éd. Roux, p. 159.

469. Julie aimait se déguiser en Pyrame ou en Chariclée.

470. Les fameuses "surprises" de la Marquise, parfaitement inattendues, portaient le nom de "cadeaux". Désignant souvent aussi "collation champêtre", le mot est présent dans presque tous les épistoliers de l'époque classique.

Le talent qu'avait la Marquise d'attraper ses habitués n'était égalé que par celui de Voiture. Les malices de celui-ci ne cessaient d'éblouir les amis de la maison. Un jour, il y ramena un ours (471), un autre jour, sachant qu'on le croyait parti, il réapparut soudain, le visage enfariné, portant une robe et suivi d'un cortège de femmes.

En 1638, Paris connut la mode des enlèvements. L'hôtel en fournit quelques protagonistes: Pierre Lalane ravit Mlle de Roche (472), le comte de Coligny enleva Mlle de Montmorency-Boutteville. Un autre exemple de contradiction entre la théorie sublime prônée dans le salon et la pratique violente exercée au dehors.

La presse du temps débordait de détails sur les enlèvements. Le salon avait les informations de première main, les bureaux de "La Gazette de France" étant situés aux Galeries du Louvre, vis-à-vis de la rue Saint-Thomas (473).

La "Gazette" de Renaudot paraissait tous les huit jours, d'abord le vendredi, puis le samedi. La lecture en devint rituelle et son nom passa dans le langage quotidien. Dans le salon, on demandait à quelqu'un "des gazettes" quand on voulait lui demander des nouvelles. Au cours de la quarantaine d'années de son existence, celles-ci ne furent pas toujours bonnes. La mort y frappa comme partout ailleurs. En 1635, le frère du mar-

471. E. Magne "Les salons au temps de Louis XIII" dans: "Le Figaro littéraire" 28.IV.1942, prétend que c'est Arnauld de Corbeville qui ramena le fameux ours. L'histoire est trop connue: ce fut bien Voiture.

472. Le cardinal de Retz, selon la correspondance de Mme de Sévigné, avait l'intention de l'enlever aussi.

473. Fondée par l'abbé Théophraste Renaudot, elle avait à l'époque pour rivales les "Gazettes" d'Amsterdam, de Hollande, de Bruxelles, de la Haye et de Rotterdam. Cette dernière jouissait d'un grand crédit dans les salons parisiens. C'est celle qui, bien plus tard, répandra le mauvais bruit que Pellisson était mort protestant.

quis de Montausier - Hector de Sainte-Maure - fut mortellement blessé au combat de Bormio (juillet , 1635) (474). En 1637, Belin perdit un de ses fils, baron de Milly. L'année suivante, le salon pleura La Trousse, tué à Saint-Omer, ainsi que la marquise de La Tour Landry. Errent ceux qui prétendent que le réduit d'Arthénice, toujours plein d'humour, ne devenait bruyant que lorsque les passions littéraires l'agitaient. Le chagrin et l'ennui y avaient peut-être une facette différente mais le lieu n'en fut pas exempt. Je puise dans les lettres. La situation politique de la France et de l'Europe entière y était constamment débattue (475): les relations diplomatiques entre l'Angleterre et l'Espagne, les démarches de l'armée du prince Palatin pour la reprise du Palatinat, la campagne du prince d'Orange, l'évasion des troupes de Jean de Vert en Allemagne, les hostilités du comte Hasteld contre les Suédois, les démarches du général des armées impériales Ottavio Piccolomini, la situation militaire en Italie, l'armée navale française, les Espagnols chassés de Socca et de Saint-Jean-de-Luz. L'absence des guerriers faisant partie du clan, chagrina souvent la demeure. En 1634, plusieurs étaient à la guerre: le comte de Guiche et le duc d'Épernon au siège de la Mothe, Charles et Hector de Sainte-Maure et leur oncle, comte de Brassac, en Lorraine. En 1638, le marquis de Gesvres combattait à Fontarabie (476), le duc de Longueville guerroyait à la prise de Poligny (477). Les prises d'Arbois et de Vadans furent

474. Chapelain à Montausier, 15.VIII.1635.

475. Voir p.ex. les lettres de Chapelain à la duchesse de Longueville de toute l'année 1637.

476. Chapelain à de Gesvres, 18.IX.1638.

477. Chapelain à de Longueville, 5.VIII.1638.

suivies de près aussi, tout comme les succès militaires du Duc en Lorraine dont Julie était la principale "trompette"(478).

Au XVIIe siècle, l'histoire de France était riche en guerres. Il me paraît superflu d'allonger la liste des campagnes auxquelles participèrent les familiers d'Arthénice. Ceux qui restaient tremblaient souvent du danger que couraient les absents, et pourtant jamais la confusion de la guerre n'empêcha le salon de s'adonner à ses divertissements (479), de préparer des ballets, des comédies et d'autres passe-temps de la paix (480). Ce fut leur façon à eux de parer au chagrin. Une façon ne gâtant en rien la paix morale mais, vu les circonstances, une façon bien trop frivole pour nous plaire.

J'épargne au lecteur tout commentaire sur les lamentations poussées par les dames du salon contre les hommes qui, en 1634, avaient osé(!) préférer le plaisir(?) de batailler à celui de les divertir (481). J'aime mieux croire qu'éventuellement elles n'avaient pas assez réfléchi, avant de commettre le faux pas.

478. Chapelain à de Longueville, 25.XI.1638.

479. Les récréations littéraires surtout, pimentées de "l'Astrée" et d'"Amadis de Gaule", des lectures de nouveaux ouvrages, et toutes sortes de spectacles: en été 1626, les jeunes interprétèrent au château de Rambouillet "Pyrame et Thisbé" de Théophile de Viau. En 1636, Desmaret de Saint-Sorlin déclama ses "Visionnaires" et en 1638 "Scipion l'Africain". Mairet revint sur la scène de la chambre bleue en 1639. Il y présenta sa tragie-comédie "Athénais" (Chapelain à Mairet, 27. XI.1638). En 1630, le comte de Bélin amoureux d'une actrice d'une troupe ambulante nommée Lenoir, réussit à amener la Marquise à organiser dans la chambre bleue un spectacle de "Virginie" toujours de Mairet. La pièce se joua et connut un succès vertigineux. C'est à cette occasion-là que le directeur et l'acteur principal de la troupe, sieur de Mondory gagna ses galons.

480. Chapelain à Montausier, I.1640.

481. Chapelain au comte de Guiche, 24.VIII.1634.

Le plus souvent, bien sûr, le clan discourait avec passion des victoires de Condé (482). Discourait et s'amusait à lui écrire des épîtres sur leurs occupations, sur les toilettes des dames et sur leurs succès au bal.

Notre charge, seigneur, est de vous rendre compte,
Et dire franchement, et sans aucune honte,
La peur qu'ont nos beautés de manquer de galants,
Tandis que vous errez parmi les Allemands. (483)

En 1640, lorsqu'il exerçait à Dijon ses fonctions de gouverneur de la province, la cabale reprit encore sa plume. On lui envoya de l'hôtel tout un paquet d'épîtres rimées afin de lui faire part des intrigues galantes de Paris(484).

Pendant la belle saison, les précieux d'Arthénice se rendaient dans des résidences de campagne. Ils s'assemblaient à Poissy, chez Mme de Clermont d'Entragues à Mézières, chez la princesse de Condé à Merlou, chez Richelieu à Ruel, à la Barre chez Mme Du Vigean dite "la belle baronne" ou encore à Grosbois, dans le château du duc d'Angoulême. Ils promenaient aussi leurs galanteries à 30 km. de Versailles, dans le superbe château de Rambouillet dont le parc splendide avait été aménagé par la Marquise. Ils y firent une longue pause de trois mois en 1636 (485). L'année fut difficile et la compagnie éparse. La plupart d'entre eux durent, cette année-

482. Voir p.ex. une lettre de Voiture au duc d'Enghien du 20.V.1643, lorsque celui-ci venait de gagner la bataille de Rocroi sur les Espagnols.

483. Un poète inconnu, au nom de Mme de Longueville et de ses amies de l'hôtel de Rambouillet au duc d'Enghien en Alsace. Mss. Conrart, to X, fo 945.

484. Mss. Conrart, to XIII, fo 337.

485. Chapelain à Montausier, 27.IX. et 10.XII.1636.

là, quitter le charme de la vie de société pour endosser les armes.

La chambre bleue devint souvent déserte. En 1641, la société polie se rendit chez la duchesse de Brissac à Liancourt attendre le duc d'Enghien qui devait rentrer de Normandie où il était allé prendre les eaux de Forges. Dans les Mss. Conrart, to XI, fo 851, je trouve une lettre en vers écrite par Mlle de Rambouillet et Anne de Bourbon à Mlle Du Vigean qui est restée à Paris. Les vers sont chétifs mais ils nous apprennent leurs fêtes et leurs divertissements à Liancourt.

Condé n'échappa pas non plus à l'obsession générale de rimer. Il écrivit aussi une fort jolie lettre en vers à M. de Roussillon sur les activités de la chambre bleue à Liancourt (486): composition de vers, entretiens avec de belles demoiselles, jeux d'esprit, promenades, lectures de comédies, pièces de théâtre, mascarades ou chasse.

Telles étaient aussi, grosso modo, leurs passe-temps à Chantilly, demeure des Condé dès 1632, devenue une résidence estivale de la chambre bleue, et où la cabale passait ordinairement la belle saison. Je trouve à ce propos une jolie lettre (s.d.) de Sarasin moitié en vers, moitié en prose, écrite à Julie au début de 1648. A l'époque, l'épouse de Montausier accompagnait son mari en Saintonge. La lettre écrite à la demande de la princesse de Montmorency

"Mandez-lui ce que nous faisons,
Mandez-lui ce que nous disons"

est un éloge du château et des divertissements bucoliques de la troupe polie. J'en tire quelques passages:

"Que partout le travail commence avec effort,
 A Chantilly on dort
 Que dans tout l'univers tout le monde sommeille,
 A Chantilly on veille.
 (...)
 Et nous avons la musique de luths, de violons et de voix
 Nous goûtons les plaisirs des bois,
 Et des chiens et du cor et du veneur qui pique.
 (...)
 Ablancourt, Calprenède et Corneille
 C'est-à-dire vulgairement
 Les vers, l'histoire, le roman
 Nous divertissent à merveille
 Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant".

La lettre finit sur une invitation adressée à Julie:

"Venez
 Et laissez en paix murmurer
 Votre époux qui peste et qui gronde (!)
 Contre ceux qui prennent la fronde
 Et qui ne souffre nullement
 Qu'on dise bien du parlement..."

Le lecteur saisit tout de suite tout l'arôme des agréments aristocratiques des oisifs de Mme de Rambouillet. Ajoutons-y des déguisements, des vêtements garnis de pierrieres, des plumes, des chariots ornés de velours cramoisi bordé d'une crépine d'or et puis des chiens, des chevaux, des tournois et des bals. Le tout dans un cadre sublime: bois, étangs, ruisseaux, jardins, forêts et prairies offrant leur décor à la musique de violons et de luths. Sur la table: perdreaux, poissons, fruits et melons "qu'on croirait d'Italie". Dans les conversations: Ablancourt, Calprenède et Corneille. Partout la gaité, l'humeur galante et guerrière.

A Chantilly, la coutume de s'écrire des lettres en vers était toujours de saison. J'en trouve une autre, écrite à Mme de Rambouillet en 1643 par Mme de Longueville, avec le concours de quelques jeunes membres de la coterie. Je la cite in extenso car elle suffit à elle seule pour tout commentaire.

"Par ma foi, quoi qu'on puisse dire,
 Ici nous ne faisons que rire,
 Et aujourd'hui jusqu'à huit jours,
 On croit qu'on y rira toujours.
 Ici, pas un ne porte envie
 Aux plus doux plaisirs de la vie
 Que vous pensez dedans Paris;
 Nous ne songeons plus aux Cloris;
 Nous nous moquons des diadèmes;
 Nous méprisons les anathèmes,
 Et pour un fromage moisi,
 Nous abandonnons la Choisy.
 Ses jeux, ses festins et sa danse,
 Et toute sa magnificence;
 Son bal n'est pour nous qu'un sabbat,
 Et ses Guisards, qu'un Balesbat;
 Tous ses jeux qui brûlent la ville
 Sont moins pour nous que croix et pile;
 Et malgré ses beaux entremets,
 Vivent les moutons de Beauvais!
 Vive Meynac, hors de cadence,
 Et Brion, quand il porte lance!
 Vive le duc de Chantilly,
 Qui vaut bien celui de Milly!
 Vive Arnould, qui, sans dire gare,
 A laissé pour dix jours la Barre!
 Vive Metz, avec Préau,
 Et du Fay, avec son orneau!
 Vive notre grande Princesse,
 Et une éternelle jeunesse.
 Vivent Julie et Boutteville,
 Et par charité, Longueville!
 Mais à propos de la grandeur,
 Nous souhaitons, pour son bonheur,
 Que, sans querelle, ni sans brigue,
 Vous donniez au bal quelque gigue."

Montausier y en pondit une aussi, adressée à Mlles de
 Rambouillet, de Clermont, de Mézières et Paulet:

"Aux quatre filles dont les yeux,
 Plus clairs que les flambeaux des cieux,
 Dans mes pleurs et sur mon visage
 Virent, lorsque je les quittai,
 La faiblesse de mon courage,
 Et la force de leur beauté."

C'est Chapelain qui répondit au nom des quatre demoi-
 selles, Voiture fit une réponse pour Julie. Les Mss. Conrart
 abondent en autres échantillons du genre. Ce fut leur façon
 de se faire part de leurs divertissements à la campagne et de
 se communiquer des nouvelles de Paris. Souvent, l'exactitude

de la relation n'était pas strictement observée. Dans leur transport, les Muses emportaient les rimes au-dessus de la raison, la folie faisant bien partie de l'agrément.

Au cours des quarante ans de l'existence du salon de Mme de Rambouillet, la foule de ceux qui y trouvèrent de l'agrément fut nombreuse. J'ai déjà parlé des principaux habitués, il y en eut d'autres. Bien sûr, des tonsurés: l'évêque de Lisieux, l'abbé d'Arnauld et le jeune Bossuet (487). Sanlecque (488), Tallemant des Réaux appelé "Suétone des ruelles" et introduit dans le salon par son mariage avec sa cousine, Elisabeth de Rambouillet. Ménage, un pédant ayant une mémoire exceptionnelle et son cure-dent invariablement dans la bouche. Mme de La Fayette, Segrais dont on y disait que c'était un intelligent imitateur des anciens. Il confessa dans ses "Segraisiana" qu'il n'y avait jamais vu Voiture! Les deux hommes fréquentaient le salon à la même époque mais à des heures différentes: Voiture de 20h à 22h, ce qui ne convenait pas trop à Segrais. Mme de Rambouillet lui promit d'arranger une entrevue mais dans cette entrefaite Voiture mourut. On y voyait souvent Boisrobert, un galant raffiné (489). Aimé de Mlle de Lenclos et de tant d'autres, Mme Cornuel dira de lui que "*sa chasuble était faite d'une jupe de Ninon*". Un autre exemple de don Juan du lieu qui dut

487. A 16 ans, il y prononça son premier sermon à deux heures du matin. Voiture dit alors qu'il n'avait jamais ouï personne prêcher si tard ni si tôt.

488. Auteur du "Poème contre les mauvaises gestes".

489. Chapelain à Boisrobert, 3.VIII.1634.

mater ses sens, de peur de se faire déloger. Une dure épreuve, car les dames du salon ne faisaient qu'assaillir le coq (ibid.). La comtesse de la Suze fut certainement de l'assaut aussi. Connue pour ses galanteries innombrables, "on ne comptait plus ses amants", dit Tallemant. Boisrobert se prêtait admirablement à une nouvelle conquête.

Costar y exhibait une autre espèce de talent. Admiré de Voiture (*"Vous faites des sauces avec lesquelles on mangerait des cailloux"* - "Oeuvres" éd. Ubicini, to II), il nourrissait constamment sa haine contre Chapelain (490). Lorsque celui-ci eut reçu une pension du duc de Longueville, il dit: *"Jugez après cela si Mr de Longueville n'a pas bien de l'argent de reste, de donner 2000 livres de pension à un homme comme cela!"*(491)

Mlle La Porte, une coquette écervelée résolue de prendre le voile à condition qu'on ne lui coupe pas les cheveux. *"Elle était prête à tout sacrifier au seigneur, excepté sa chevelure"*(492). Elle indigna, sans doute, Mme de Guimenay qui, elle, y faisait valoir les transports de la dévotion.

A l'hôtel le président de Moulceau, Corbinelli et Bussy disputaient assidûment les faveurs de Mme de Sévigné.

Conrart fut de la partie aussi. Recherché par les plus illustres salons de la capitale, il jouissait, dans celui de la rue Saint-Thomas, d'un grand crédit. La maîtresse du lieu avait l'habitude de le consulter sur divers sujets(493).

490. Cf. lettres de Chapelain à Balzac de 1634.

491. "Lettres de Chapelain", Tamisey de Larroque, 1880.

492. Chapelain à Godeau, I.1638.

493. Conrart avait écrit pour Mme de Rambouillet une lettre pour l'aider à obtenir l'abbaye d'Yères pour une de ses filles, malgré toutes les difficultés. Mss. Conrart 4123, fo 1073.

Une fois, Conrart ayant demandé aux membres de l'assemblée de trouver des devises sur l'amitié, la Marquise en composa une. Elle représentait *"une vestale qui attisait le feu sacré et dont le mot était "Fovebo"* (Tallemant). La Marquise fit sa devise en français, son mari la tourna en latin.

Conrart aimait divertir la compagnie de ses fleurettes, de ses billets galants et de ses chansonnettes dont le ton était en désaccord manifeste avec le régime sévère imposé par la Marquise. Plaise au lecteur de jeter une oeil-lade p.ex. sur sa composition intitulée *"Amants aux Maris"* (Mss. Conrart). La glorification des liens extra-matrimoniaux n'avait jamais été prônée dans ce salon. Le fait que ses intimes en tinrent rarement compte, appartient à un autre chapitre.

En 1640, un faux bruit sur l'assassinat du beau-frère de Conrart avait couru à Paris. Le salon en fut alarmé (494).

Mlle de Scudéry fut introduite à l'hôtel de Rambouillet par son frère en 1638. Son passage y coïncida avec celui de Bossuet et de Corneille. Un an plus tard, par une méchante ironie du sort, elle passait toujours pour la soeur de Georges. *"Cette soeur (...) est digne de lui"*, écrit Balzac à Chapelain le 15.III.1639. Une profonde erreur! Les termes de cette affirmation étaient parfaitement inversés: l'auteur de mauvais vers qui avait la manie des tulipes, était-il digne de sa soeur?

C'est à l'hôtel de Rambouillet qu'elle prit du galon. C'est grâce à ce salon-là qu'elle commença à être connue des gens (495). Elle perpétuera l'univers d'Arthénice/Cléomire dans le VIIe tome de son "Cyrus", après l'avoir quitté à la veille de la Fronde qui, durant quatre ans, dispersa les amis du salon.

A l'hôtel de Rambouillet, elle rencontra Chapelain, Conrart et Mlle Robineau. Un beau ~~quatuor~~ de jaloux. Mlle de Scudéry était jalouse de la tendresse qu'avait Chapelain pour Mlle Robineau, tandis que celui-ci était jaloux de Conrart, exagérant les privilèges imaginaires de ce dernier auprès de la future romancière(496). Si la jalousie de Chapelain était plutôt une fantaisie, Sapho (497) avait toutes les raisons de se sentir blessée des attentions recherchées que l'académicien manifestait envers la jolie demoiselle. Chapelain n'était pas difficile à contenter au chapitre des femmes. On en plaisantait souvent dans le salon et une lettre de Mlle de Scudéry à Chapelain (28.III.1645) fait allusion à la guerre que Mme de Rambouillet et Mlle Paulet lui avaient faite à cause de sa manie effrénée de dire des douceurs et de complimenter excessivement les femmes, même celles qui s'y prêtaient mal. Un talent certain de trouver les sorcières appétissantes. Il louait éperdument p.ex. la beauté divine de Mme Pilou, la vivacité de ses yeux et les charmes de son teint. Or, la Vénus passait à l'époque pour la plus laide

495. Sa lettre à Pomponne s.d.n.l.

496. Mlle de Scudéry à Chapelain, 31.I.1645.

497. Le nom de Sapho fut donné plus tard à Madeleine (cf. chapitre III), mais je m'en sers ici pour les raisons purement stylistiques.

femme de France (498). Il n'y avait que Sapho qui pouvait aller sur ses brisées.

En 1642, Mme de Rambouillet obtint pour le frère de Sapho le gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille. Le frère et la soeur embarquèrent aussitôt pour le Midi. En cours de route, il manquèrent deux fois de faire naufrage sur le Rhône (499), avant d'arriver à Avignon où ils visitèrent le tombeau de Laure adorée, jadis, de Pétrarque. Je trouve une lettre de Sapho à Mlle Paulet (500), où l'expéditrice stigmatise la fausse dévotion des habitantes de l'ancien siège de la papauté.

Mlle Paulet fut une amie intime de Mlle de Scudéry. Cette amitié nous a légué un paquet de lettres écrites par Sapho de Marseille à l'Elise du "Cyrus", dont on donnait souvent lecture rue Saint-Thomas-du-Louvre. On s'y entretenait du voyage de Madeleine, tandis que Mlle Paulet faisait part à cette dernière de tous les détails domestiques de la chambre bleue.

Les lettres de Sapho écrites de Marseille ressemblent à ses écrits romanesques. Tout y est fabuleux: les aventures "turquesques" d'un chevalier français (501), les olives, les figues, les tapis de Turquie, les étoffes de Chine, les perles et les émeraudes. Mais aussi les bisques, les ortolans, les muscats et les hypocras. La seule lecture de tous ces délices évoqués dans les missives de Sapho, devait suffire à Mme de Sablé pour s'en lécher les babines.

498. Mlle de Scudéry à Chapelain, s.l.n.d. dans: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", p.184.

499. Mlle de Scudéry à Mlle Paulet, 27.XI.1644.

500. A Avignon, 27.XI.1644.

501. La même à la même, III.1645.

Les lettres de Sapho écrites de Marseille à ses amis de la ruelle bleue sont un rapport fidèle des folies qui lui passaient alors à l'esprit (502), de ses douleurs (503), ainsi qu'une transcription animée de sa perception personnelle du lieu et de ses habitants. Entourée d'anémones, de narcisses et d'oeillets, elle faisait son apprentissage des excentricités de la préciosité marseillaise. Elle habitait à l'hôtel "Au Pouzin" (504) près de chez Mme de Mirabeau, une précieuse de la plus haute volée et de chez sa soeur, Mme de Morge (505). Venaient ensuite s'assembler autour de Madeleine deux autres précieuses de Marseille: Mmes des Pennes et de Peirus. Dans son "Cyrus" qui plus tard deviendra en partie un recueil de ses aventures provençales, Sapho donnera à sa Cléonisbe les allures de cette première.

Parmi toutes ces Marseillaises groupées autour de Sapho, et qui se donnaient des façons raffinées, il n'y en avait que six ou sept qui parlaient français (506). Toutes les autres discouraient en provençal et se délassaient en jouant au basecle (507). Une rencontre surtout marqua à vie Mlle de Scudéry. Elle s'appelait Mlle Diodée (508) et intimidait Sapho en l'entretenant de Trismégiste, de Zoroastre et d'autres semblables messieurs qui n'étaient pas de la connaissance de

502. La même à la même, 10.XII.1645.

503. La même à la même, 13.III.1645.

504. Le même qui avait été pris autrefois par le frère aîné de Chaudebonne de l'hôtel de Rambouillet.

505. La même à la même, 13.XII.1644.

506. Mlle de Scudéry à Mlle Paulet, 13.XII.1644.

507. Ce mot dialectal et peut-être tout à fait local, s'avéra introuvable dans les dictionnaires les plus éminents - 1)Le Robert;2)Quillet;3)Trésor de la langue française;4)Littré;5)Larousse de la langue française;6)Lou Tresor dou Felibrige ou Dictionnaire Provençal-Français (Paris, Delagrave 1932), ni dans la "Grande Encyclopédie Française" non plus.

508. La même à Mlle de Chalais, 13.XII.1644.

Madeleine (ibid.). Mlle Diodée parlait français comme une parisienne et entendait l'espagnol, l'italien, le latin et le grec. Hélas! La populace marseillaise raila ce savoir et à l'époque, Mlle de Scudéry n'avait pas encore assez de caractère ni de crédit pour prendre la demoiselle savante sous son égide (ibid.). La lâcheté banale que nous connaissons tous détourna ses yeux du mérite, de peur d'être dévorée par une foule de nigauds.

Chacun a sa façon de noyer sa nostalgie. Sur sa terre d'exil, Sapho noya la sienne en s'acquittant de ses engagements envers ses amis de la chambre bleue. A la demande des deux Mlles de Clermont, elle rendit un pieux office à M. de Mévouillon, un de leurs devanciers, en visitant son tombeau (509). Veillant constamment sur l'esprit de Mlle Robineau - la Doralise du "Cyrus", elle lui envoya des vers de Pierre de Boissat (510), composés à Marseille. La lecture des lettres de Mlle de Scudéry écrites à Marseille, était en permanence à l'ordre du jour chez Arthénice. On y rit de sa rencontre avec le faux Godeau (511) *"en bottes relevées, en justaucorps de chamois, en manteau d'écarlate, avec une épée d'argent et un chapeau gris aux plumes jaunes"*. Les accessoires essentiels d'un évêque! Le dandy à la mise suprême s'avéra être, en réalité, un gentilhomme du pays portant le même nom que l'évêque de Grasse. Mlle de Scudéry s'y laissa prendre.

Son voyage à Rouen avec son frère, dans un coche misérable *"environné de crotte"* donna naissance à une autre lettre burlesque (512), savourée dans le salon de la Marquise.

509. A Mlle Paulet, 13.XII.1644.

510. Un des premiers membres de l'Académie Française.

511. A Mlle Paulet, 13.III.1645.

512. A Mlle Robineau, 5.IX.1644.

Les amis de celle-ci répondaient ponctuellement à la future romancière non seulement pour garder le contact, mais aussi pour la tirer de la position dépendante où elle était auprès de son frère (513).

Le séjour de Mlle de Scudéry à Marseille (514) lui fut pénible malgré les attraits du climat et l'agrément de l'aventure. La franchise des allures des Marseillais la rendait perplexe. Son passage à l'hôtel de Rambouillet l'avait rendue civile au point d'en devenir handicapée. *"L'on dit ici toutes les vérités fâcheuses sans scrupules et sans déguisement"*(ibid.). Dans le cadre superbement artificiel du salon bleu, elle oublia, avec d'autres, les appas du beau frisson que l'on ressent lorsqu'on obéit à son premier mouvement en renonçant à tout calcul. Dire pour dire et non pour que cela fasse joli. Une décharge salutaire qui purge l'âme de ses colères et la débarrasse d'un fardeau inutile. Sapho oublia avec d'autres, sortis de la même école, ce luxe unique d'être sûr - toujours et sans faille! - du sens d'un message: de celui qu'on prononce et de celui qu'on entend. D'un mot qui blesse mais aussi d'un mot qui caresse. Bien que très proches l'une de l'autre, la haine et l'adoration ne peuvent se servir des mêmes vocables. Lorsque le blanc cesse d'être blanc car on y ajoute du noir, il devient gris. Rien de plus misérable qu'une couleur uniforme et fade qui efface les contours et empêche de saisir le galbe. Les mots sont porteurs d'émotions. La politesse mondaine de la précio-

513. La compagnie de Mme de Rambouillet essaya d'y mettre fin en essayant, entre autres, de la faire attacher à l'éducation des trois plus jeunes nièces de Mazarin.

514. Dans cette ville où l'on ne louait jamais son prochain, quelque bien qu'il fasse, de peur qu'il ne tombe en vaine gloire" (à Mlle Paulet, 10.XII 1645).

sité arriva à réduire le vocabulaire au tiers de ce qu'il avait été jadis. Inévitablement, l'homme s'égara dans les broussailles des synonymes civils, souvent incapable de sonder la vraie disposition de son interlocuteur. La haine de Voiture et de Montausier aurait peut-être pu être guérie si les deux adversaires avaient pu l'exhiber sans voile et arriver ainsi à ce soulagement bénéfique qui n'arrive que lorsque un mot libre dégage le psychisme de sa rage en le disposant bien davantage à une réconciliation qu'à de nouvelles noises. L'école de Mme de Rambouillet avait donné un plus beau dehors aux allures de l'homme envers ses semblables, mais il en a payé le prix.

Souvent réduite à garder le logis pour recevoir la visite de gentilshommes, de consuls, d'officiers de galères, d'ecclésiastiques, d'avocats, de matelots et même de forçats(515) - pour satisfaire à la coutume sacrée du lieu - Mlle de Scudéry étalait sa langueur dans ses lettres. Celles écrites à Mlle Paulet, Godeau, Mme Aragonnais, Chapelain, Conrart, Mlle de Chalais, M. de la Mesnardière (516) et à Mme et Mlles de Clermont, montrent la force du lien qui l'attacha au salon. Elle revit la cabale au bout de trois ans, en 1647, à la veille de la Fronde. Panta rhei. La compagnie n'était pas la même non plus. Elle venait de célébrer le deuxième anniversaire de l'hymen de Julie et pleurait la mort de son frère, survenue la même année.

515. A Mlle Paulet, 13.XII.1644.

516. Médecin de Mme de Sablé, de Richelieu et de Gaston d'Orléans, occupé bien plus par la poésie que par la médecine.

Je me hâte de clore la liste.

Coligny, la Moussaye, les marquis de Roquelaure et de Jonquières, René de Longueil - conseiller du roi (517). Jean Juif - chirurgien du roi, Marc Duncan - fils d'un médecin écossais, Pierre de Lalane - poète et bel esprit, le comte de Grignan devenu membre de la caste par son mariage avec Angélique - Clarisse d'Angennes, le pauvre Rotrou dont la pièce "Célimène" fut jouée dans le salon au début de 1633 (518, 519). Et d'autres encore: Benserade, Scarron, La Calprenède, d'Urfé, Boileau, Patru, Marini, le marquis de Brancas et le maréchal de Bassompierre. L'élite intellectuelle de l'époque. Et le chevalier de Méré(520): il y professait sa théorie sur l'honnête homme, comme il le faisait d'ailleurs dans quasi toutes ses lettres.

Le lecteur connaît déjà le goût de la Marquise pour les farces. C'était souvent de malices dont elle était capable. Le comte de Guiche en subit deux fois les tourments. Un jour, on le régala de champignons et ayant ordonné aux domestiques de rétrécir ses vêtements pendant qu'il dormait, en le voyant le lendemain matin dans l'impossibilité de les mettre, la méchante compagnie l'amena à croire que les champignons devaient être vénéneux et que son état était critique. L'élégance? J'en doute fort. Pour se rassurer, il aurait

517. Appelé un "animal mazarinique" dans les lettres de Guy Patin.

518. A l'époque la compagnie faisait solidairement des efforts pour aider le poète à gagner sa vie (Chapelain à Balzac, 17.II.1633).

519. L'accès de l'hôtel était imperméable. Souvent, les mérites ne suffisaient pas et il fallait d'autres moyens afin de s'y faire recevoir. Sur tout ceci, voir une lettre de Chapelain à de Saint-Chartres de 1637.

520. Lettre de Mitton à Méré, s.d.

dû s'administrer de la thériaque - composition faite avec de la chair de vipère, que l'on donnait souvent à l'époque pour fortifier le coeur et pour servir d'antidote. Il avait besoin des deux.

Une autre fois, l'ayant invité à dîner, la Marquise lui fit servir seulement des plats qu'il détestait. Et pourtant, la table du salon était d'une rare magnificence. Des perdreaux nourris de thym et de marjolaine, des ailes de poularde, des cailles grasses, des tourterelles, des melons, des figues blanches et sucrées et des muscats y étaient au suprême degré de délice. Le tout arrosé de vin de Saint-Laurent. On s'y régalait aussi de vin aigre de cèdre et c'est Malherbe (!) qui en était le fournisseur. Il s'en procurait chez Peiresc(521) et le portait ensuite à Mme de Rambouillet. Le vin aigre de cèdre était une sorte de liqueur faite à base de jus de citron, de limon ou de cédrat. En y ajoutant du sucre et en mêlant le tout avec de l'eau, on obtenait une boisson agréable. Les délices de la table punirent durement quelques convives intempérants. De violents accès de goutte frappèrent à mort la jouissance bachique de Conrart. Il devint sobre et souffrant. Mme de Sévigné bien accoutumée à la fatigue agréable de faire bonne chère, s'en léchera les babines en 1680 encore ! Une trentaine d'années après la fermeture du salon (522,523).

521. Sa lettre à Pieresc, 1.IV.1614.

522. Voir sa lettre écrite après un dîner à la campagne chez Mme de Vitré.

523. Dans une lettre de Balzac à Chapelain, du 20.I.1640, je lis que vers cette époque-là, en plein jour et lorsque le soleil n'était obscurci d'aucun nuage, certaines gens se faisaient servir aux flambeaux. Bien que Balzac cherche à railler cette mode, je suis portée à croire que l'hôtel de Rambouillet pouvait bien se laisser tenter par cette fantaisie. Le goût de la beauté et de l'agréable y étant

Guez de Balzac disait qu'on le reconnaissait à l'ancienne jaunisse de son visage (524). Ce vilain signe particulier resta méconnu des amis de la Marquise. Victor Cousin (525) et Emile Colombey(526) prétendent que Balzac était un des familiers du cénacle de la rue Saint-Thomas. Il était, c'est vrai, une de ses plus tendres affections, mais ne connaissait Mme de Rambouillet que par ouï-dire et ne mit jamais les pieds dans sa ruelle (527). Je trouve une lettre de Chapelain à Balzac (22.III.1638) qui prouve que tel était l'état des choses encore en 1638 (528). Tallemant assure aussi que Balzac ne vit jamais Mme de Rambouillet, ne connaissant son salon et elle-même que par les lettres de Chapelain. Je ne trouve moi-même aucun témoignage non plus qui puisse soutenir la thèse inverse.

Le littérateur y acquit, malgré tout, l'estime de la crème de la cabale (529), l'élite du lieu le consultant souvent sur diverses questions littéraires et linguistiques (530).

de saison, l'agrément de repas à la lueur des flambeaux devait y être bien apprécié.

524. Sa lettre à Descouradès, 4.V.1633.

525. "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.

526. "Ruelles, salons et cabarets", Paris, E. Dentu, 1888.

527. Roederer soutient aussi que Balzac fréquentait le salon ("Mémoires" p.42).

528. Voir à ce propos aussi une lettre du même au même du 28.XI.1637.

529. Balzac à Chapelain, 4.XI.1636.

530. Voir p.ex. une lettre de Chapelain à Balzac du 18.III.1640 sur la prononciation de "trouverés" qui préoccupa le salon un instant. Voiture et Chapelain s'y opposèrent au jugement des dames mais gagnèrent le soutien de Balzac qui se prononça pour "trouverés" aussi, au lieu de trouv(e)rés.

Il disait qu'il avait plus de vanité qu'une femme et qu'il aimait les louanges avec autant d'intempérance que les parfums (531). Il se procurait ces derniers directement de l'hôtel car Arthénice et Julie le régalaient souvent d'essences de jasmin, de fleur d'oranger, de musc et d'ambre gris (532). Les fioles d'essences romaines offertes par la Marquise étaient les plus odorantes. Balzac se parfumait à Angoulême, tandis que la compagnie d'Arthénice savourait la substance aromatique et spirituelle de ses écrits. Son "Apologie" y fut louée en juin 1639 (533). La chambre bleue fut un tribunal littéraire, la perception d'ouvrages littéraires y étant créatrice. La deuxième moitié de "l'Apologie" ayant été critiquée par Voiture, les dames, Vaugelas et Chapelain se joignirent à lui afin de pousser Balzac à en retrancher quelque peu (ibid.). La lecture de son "Eloquence" en juin 1640, se déroula sans chicane (534). En juin 1638, ils tirèrent une copie de sa lettre latine en vers écrite à Mainard, la passèrent ensuite à tout le monde, l'apprirent par coeur et en citèrent ensuite des passages entiers.

Bien qu'absent et esseulé dans sa studieuse retraite, Balzac y était honoré, chéri et tenu présent. Il avait pour partisans zélés Mme Des Loges, Chaudebonne, Voiture et Montausier. La tendresse de ce dernier pour Balzac était telle que le recueil de ses lettres était souvent son unique consolation lorsqu'il était en garnison. Balzac, lui, ne pouvait

A la fin, celui-ci abandonna la cause en disant que "c'est la cour (lire: Paris) qui doit régler le village".

531. A Tissandier, 5.VIII.1625.

532. Sur tout ceci voir ses lettres à Chapelain des 7.VIII, 12 et 19.IX.1644.

533. Chapelain à Balzac, 10.IV.1639.

534. Le même au même, 14.IV.1640 et Balzac à Chapelain, 4.V.1640.

rendre à Montausier le même culte: il le détestait ("Ménagiana").

Balzac écrivait souvent à la compagnie du salon. A la lecture de ses lettres, faite le plus souvent par Julie et Chapelain (535), "*Mme de Sablé s'en pâmais et Voiture s'en récriait contre sa coutume*". Chaque paquet arrivé d'Angoulême était un riche présent. Je trouve une fort belle missive à Mme de Rambouillet (18.VIII.1644) où Balzac l'entretient de la grêle, de la gelée, des vendanges, des moissons et du blé. Le tout sonne joliment. "*Je vous demande pardon, ajoute-t-il, de ces pensées de village*"(!). Voilà un autre travers malsain de la préciosité. L'hôtel de Rambouillet n'en fut pas exempt. La campagne, avec ses champs et autres merveilles de son paysage, offre invariablement une image noble et intacte de la nature à sa source. En pleine fatigue de son labeur, lorsqu'il recueille les fruits de son champ, l'homme célèbre ses épousailles avec la terre. L'acte appartient à la beauté pure. S'il y avait le moindre risque que l'évocation d'une telle image puisse être jugée basse par les précieuses, dans leur recherche éperdue du beau, elles n'avaient aucune chance de le trouver où que ce soit.

L'art de converser avait été poussé à l'extrême dans le salon d'Arthénice. Ce ne fut pas, hélas!, ce que Balzac savait le mieux faire. Il avait la mauvaise coutume de parler toujours de lui-même. "*Son éloquence était une rivière glacée qui après son dégel se débordait (sic)(...) et emportait tout par sa violence et par la rapidité de son cours*" (536). Il se plaisait à débiter impétueusement ses connaissances et

535. Chapelain à Balzac, 8.VIII.1639.

536. Lettre de Costar au comte de Serran (s.d.n.l.).

dans les entretiens paraissait fort mal propre et "ne s'entendait point à faire valoir, à embellir (...) la bagatelle, le vide et le rien qui composent la plus grande partie des conversations ordinaires. Il baillait et faisait bailler. (...) Ses railleries étaient très fortes: elles tiraient (...) sur l'aigre et le rude"(ibid.). La conversation de cet homme eût été une pénitence pour Mme de Rambouillet.

Balzac disait que depuis qu'il était au monde, il s'était perpétuellement ennuyé, qu'il avait trouvé le temps long et qu'il n'avait jamais rien fait tout le jour que chercher la nuit(537). Au lieu de chercher la nuit, il eût dû occuper ses jours à étudier l'art de converser, cette science étant de rigueur à l'époque classique. La Bruyère en trouva la meilleure formule: l'art de la conversation consiste moins à y montrer de l'esprit qu'à en faire trouver aux autres. Plaire avant tout. Et dire à ses interlocuteurs ce qu'ils veulent entendre (538). Tout un art de savoir plaire, de persuader et de se faire admirer fut mis en jeu. Le Dictionnaire Trévoux décrit le ton de la bonne conversation: "*Il est coulant et naturel, il n'est ni pesant ni frivole, il est sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque.*" Telles étaient les visées en la matière de la compagnie du salon de Mme de Rambouillet. On y raisonnait sans argumenter, on y associait avec art l'esprit et la raison.

Tous ne pouvaient manier à merveille cette science. Aux sous-doués il restait le silence. Costar écrit à Bautru (s.d.n.l.): "*Je ne dis mot, car ce que je sais n'est pas de*

537. Sa lettre à de L'Estang, l.XI.1625.

538. Le chevalier de Méré à de Luns, s.d.n.l.

saison et ce qui serait de saison, je ne le sais pas, ainsi je ne saurais bien parler que je ne parlasse mal à propos puisqu'il n'est pas temps de vous entretenir des grandes choses et que j'ignore les petites." Dans les salons parisiens, le silence n'était pas de saison, mais il y valait toujours mieux se taire que détonner.

Dans le salon de Mme de Rambouillet, Balzac serait manifestement sorti du ton. L'installant à Angoulême et l'occupant à y écrire des lettres, le sort se montra superbement malin.

L'idée des "Dissertations politiques" de Balzac (539) dédiées à Mme de Rambouillet vit le jour en 1637 (540). Il voulut ainsi rendre hommage à son mérite en louant sa Rome et ses Romains. Il compta appeler l'ouvrage "Entretiens" (541), mais le titre ayant été blâmé par Chapelain (542), il opta pour "Dissertations".

L'enfantement se fit au forceps. Talonné discrètement mais résolument par la Marquise, pendant quatre ans (1637-1640) Balzac ne faisait qu'osciller entre l'abandon du projet et la rage de le mener à bout (543). Finalement ses "*sottises harmonieuses*" - si je puis emprunter l'expression de Somaize (544) - vinrent au monde à la fin de l'année 1640. Fut-ce un plaisir ou une corvée? Dans sa lettre au comte de La Vauguion (28.III.1640), Balzac confesse qu'on l'avait

539. "Oeuvres complètes", Paris, 1865, to II pp.419-460.

540. Lettre de Balzac à Chapelain du 29.XII.1637.

541. Qui devaient être le résultat des conversations qu'il avait eues avec Chapelain et avec d'autres personnes choisies, sur l'ancienne vertu.

542. Sa lettre à Balzac du 11.III.1639.

543. Chapelain à Balzac 16.X.1639, 14.IV.1640.

544. C'est en ces termes que Somaize parlait des ouvrages de Balzac ("*Ménagiana*").

obligé (!) à le faire. Dans celle à Chapelain du 8.X.1640, il n'est pas loin de dénoncer son asservissement docile à la volonté de Mme de Rambouillet.

Les "Dissertations" abritent quatre discours: 1)"Le Romain"; 2)"De la conversation des Romains"; 3)"Mecenas"; 4)"De la Gloire". D'un style concis et peu oratoire, Balzac y entretient Arthénice de la grandeur des vertus antiques. Le rapport avec son salon? Nul doute n'est possible. Tout l'ouvrage est une glorification du mérite de la Marquise. Le Romain (Dissertation I), c'est elle; l'armée du Consul, c'est la troupe des familiers de son salon pleins d'empressement à lui obéir. Fiers, dociles et conquis par son esprit, par son charme et par son autorité (545).

Mecenas (Dissertation III), c'est elle aussi. L'idéal de l'honnête homme, poli par les belles lettres auxquelles il avait emprunté le fard, et par le grand monde "*faux et masqué*"(!) dont il avait su prendre les charmes mais laisser les vices. Discret, modeste et noble, adoré en prose et en vers par cette même société qui lui était vitale pour exister. Comme Mecenas (un ministre d'Auguste) à la cour impériale, Mme de Rambouillet, à sa propre cour, prit soin de la langue. La Dissertation prend fin ainsi: "*Vous avez beau vous cacher. Il (Mecenas) découvrirait cette souveraine intelligence que vous couvrez de toute la retenue et de toute la douceur de votre sexe. Il vous admirerait en dépit de vous.*"

545. Cette dissertation nous apprend que Balzac choisissait des lectures à Mme de Rambouillet et qu'elle lut, entre autres, les "Histoires" de Polybe et de Tite Live. Il lui recommanda aussi les "Controverses des Rhétoriciens" de Sénèque, les "Déclamations" de Quintilien, Tyron pour les bons mots de Cicéron qu'il avait recueillis et César. Tout ceci pour améliorer l'art de converser.

Vient la Dissertation II: "De la Conversation des Romains" où Balzac entretient la Marquise de Fabrice, de Caton et de Cassius. C'est un hommage à ses origines italiennes et aux vertus antiques de la civilisation romaine. *"Jamais les plaisirs de l'esprit ne furent mieux goûtés que par les Romains"*. Ce sont eux aussi qui découvrirent les délices de la raison et de l'intelligence et accordèrent de l'importance au jeu et au divertissement. Et par-dessus tout: la modération! Le tout assujetti aux règles d'Aristote organisant tout le commerce des paroles.

Les Romains arrêtaient que le sage ne devait pas passer le temps comme le vulgaire. La Marquise se soumit volontiers à ce protocole mettant en pratique tous leurs principes de la vie en société. Dans ses "Dissertations", Balzac en fit gloire. Dommage qu'il n'ait connu le salon que par ouï-dire. Son hommage aurait été bien moins un acte de courtoisie s'il en avait trouvé l'inspiration à la source même (546).

A deux pas de l'hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre se trouvait celui de Mme Clermont d'Entragues, situé au Marais du Temple (547). Les deux salons étaient fort liés l'un à l'autre, offraient l'hospitalité aux mêmes personnes et, si l'on considère la question à travers la correspondance de Chapelain fidèlement "addomestiqué" à l'hôtel de Cler-

546. Je passe sous silence la Dissertation IV ("De la Gloire") car je n'y ai rien trouvé de substantiel pour le chapitre.

547. Chapelain à Montausier, 28.XII.1639.

mont, lui aussi, l'appariement des deux lieux semble de rigueur. "Quand je dis nous, écrit-il à Montausier en 1638, j'entends l'hôtel de la rue Saint-Thomas et celui du Marais."

Intimement liée à Mme de Clermont, Mlle Paulet était le porte-parole du salon du Marais, et s'acharnait à la tâche au point qu'il était "dangereux de courir sur son marché"(548).

La cohabitation ne fut pas exempte de quelques petits démêlés. En avril 1638, Montausier osa traiter les deux filles de Mme de Clermont en personnes ordinaires (549). Les quatre vers malheureux où il avait prononcé l'affront bouleversèrent le salon du Marais. Rude comme à son ordinaire, Montausier avait oublié qu'il ne faut jamais louer une femme aux dépens d'une autre, surtout lorsque cette dernière peut être témoin de l'éloge de sa rivale. L'offense étant minime, le nuage en fut vite dissipé. Mais voici ce qui arriva en 1640.

Un des familiers des deux hôtels, M. de Vivans, confia à Mlle de Clermont une boîte de diamants que lui avait offerte la reine d'Espagne lors de son voyage à Madrid. Il la lui avait confiée avant de partir pour le siège de Hedin. Or, la boîte se perdit! Mlle de Clermont prétendit qu'elle l'avait rendue à de Vivans juste avant son voyage, ne voulant plus en être chargée. L'homme en question nia le fait. Indignée, la mère de la demoiselle chassa le calomniateur de sa demeure et lui en interdit l'accès à tout jamais. La rupture devint irrévocable et l'affaire occupa un instant toute

548. Chapelain à Montausier, 2.IV.1640.

549. Le même au même, 12.VI.1638.

la ville et toute la cour (550). L'hôtel de Rambouillet fut entraîné dans le démêlé. L'abbé Arnauld (551) accusa le marquis de Pisani d'être à la source du scandale et d'avoir causé tout le tapage. Ce que l'accusé nia catégoriquement. Les beaux esprits des deux salons se sautaient à la gorge un petit bout de temps encore, tandis que la boîte, elle, jouissait paisiblement de toute la sécurité. On la retrouva plus tard, saine et sauve, dans le cabinet de Mlle Paulet (552).

L'affaire mérite sa place dans ce chapitre pour deux raisons. Premièrement, elle me permet de toucher impunément au tabou une nouvelle fois: les mondanités suprêmes du salon de Mme de Rambouillet ne furent pas, elles non plus, exemptes de certains maux qui semblent inévitables dans tout univers fréquenté par l'homme. L'accusation d'un vol, car il fut question de vol - je renonce délibérément à toute expression euphémique - prouve que dans le monde des salons parisiens, aussi dans celui du salon d'Arthénice, le jeu des habitués était parfois fort peu subtil.

La deuxième raison est la suivante. Dans une lettre de Chapelain à Montausier du 2.IV.1640, je lis: "*Mlle de Clermont est toujours (...) malade de douleur de ne pas être homme pour tirer raison par elle-même du cavalier qui lui a imputé la perte de sa boîte.*" Nous voilà parvenus à un nouveau carrefour de l'émancipation et du paradoxe. Dans ce siècle où

550. Sur d'autres détails, voir les lettres de Chapelain à Montausier des 29.III, 2.IV, 17.IV, 14.VII.1640.

551. Surnommé Scipion dans le salon depuis qu'il avait joué le rôle de Scipion dans la "Sophonisbe" de Mairet, représenté à l'hôtel. Julie et Mlle de Clermont jouaient alternativement le rôle de Sophonisbe. On l'y appelait aussi Icas depuis qu'il avait figuré en magicien dans un ballet. C'est Voiture qui trouva le sobriquet. Cf. sa lettre à Arnauld, "Oeuvres", éd. Roux, p. 224.

552. Le même au même, 14.VII.1640.

l'homme ne cessait de se soumettre au moindre souhait de la femme, en bénissant son doux joug et en lui rendant un culte quasi religieux, paradoxalement, la femme, inviolable et toute-puissante, demeurait toujours victime des préjugés indéracinables imposés par l'homme, loin de pouvoir jouir pleinement de sa position privilégiée dont l'homme entretenait l'illusion. Pour se défendre, elle avait toujours besoin de son bras. La femme dompta l'homme intellectuellement et tira par là sa douce vengeance des autres désavantages de son sexe.

Madame de Rambouillet, fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur de France en Rome, et d'une grande dame romaine Julia Savelli (553) naquit à Rome pendant l'ambassade de son père (1588) et fut mariée le 26 janvier 1600 (554) avec Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, alors vidame du Mans. Toute sa vie, elle garda l'empreinte de ses origines italiennes (555). Pour ses amis, elles étaient un cachet de marque et d'autorité: "*Il n'appartient qu'à vous, Madame, lui écrit d'Andilly(s.d.n.l.), de conserver en France*

553. Balzac dans sa lettre à le Maistre, avocat au Parlement, 4.II.1633, prétend que Virgile avait parlé de la famille Savelli. Malheureusement, il ne put se rappeler le titre de l'ouvrage.

554. Roederer estime que Mme de Rambouillet avait 16 ans le jour de ses noces ("Mémoires" p.16). Je corrige le lapsus: elle en avait 12.

555. En écrivant ses dissertations politiques, Balzac dit dans sa lettre à Chapelain de mai 1640: "Je voudrai dire quelque chose à notre héroïne sur le sujet de Brutes, des Scevoles, des Camilles, des Fabrices, des Scipions, des Catons, des Césars et des Mecoenes." Chapelain disait que Fabius Maximus était son parent et que Decies, Brutes etc. lui touchaient par alliance (à Balzac, 19.V.1640).

les avantages que vous avez reçus de l'Italie et de porter partout ce même esprit et ce même jugement" (N'oublions pas! La mode des salons est venue d'Italie.). Balzac (556) la compara à la mère des Gracques (557). Un hommage suprême.

Un mot sur la correspondance de Mme de Rambouillet. Elle écrivait bien rarement, *"en quatre ans une fois"* (558), signant ses fort rares lettres)(de Vivonne. Son style était laconique et elle se contentait souvent d'ajouter juste quelques lignes à des lettres écrites par quelqu'un d'autre, souvent par Mlle Paulet (559). Ce n'était jamais beaucoup mais bien assez pour que Voiture passât une journée entière à lire les quatre lignes que Mme de Rambouillet lui avait écrites en les estimant plus *"que toutes les oeuvres de Malherbe"* (ibid., éd. Roux, p. 134). Chapelain appelait les lettres de la Marquise *"les précieux caractères"* et recommandait de faire *"toutes les diligences possibles pour empêcher qu'elles ne se perdent"* (560). Costar (561) loua à

556. Chapelain à Balzac, 3.IV.1638.

557. Gracchus - nom d'une illustre famille romaine de la maison plébéienne des Sempronius. Cornélie, la plus jeune fille du premier Scipion l'Africain, vainqueur d'Annibal, née vers 189 avant J-C, morte vers 110. Femme de Sempronius Gracchus, un des chefs du parti démocratique. Restée veuve avec 12 enfants, elle se consacra entièrement à leur éducation. Trois enfants seulement survécurent: une fille et deux fils, Tiberius et Caius. Cornélie tenait de son père l'amour des lettres; elle joignait aux vertus des vieilles matrones romaines une grande culture d'esprit et une grande élégance de moeurs. Elle connaissait parfaitement la littérature grecque et occupa la première place parmi les dames dans les hautes classes de Rome. Après le meurtre de ses deux fils, elle passa le reste de sa vie, entourée de littérateurs et vénérée de tous. De son vivant, les Romains lui élevèrent une statue avec cette inscription: Cornelia Mater Grachorum (Trévoux).

558. Lettre de Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.182.

559. Voiture à Mlle Paulet, de Madrid, 1633.

560. A Godeau à Grasse, 28.X.1638.

561. Sa lettre à Martin de Pinchesne, s.d.n.l.

l'excès ses lettres, mais je me hâte de préciser qu'elle les écrivait rarement elle-même. C'est Arnauld de Corbeville, le sage Icas, le Cléarque du "Cyrus" qui s'était chargé de répondre en son nom aux lettres en vers qu'elle recevait. Elle ne se piquait pas de talent littéraire. Dans une lettre à Godeau (26.VI.1642), elle s'excuse de répondre en prose à la sienne écrite en vers (562): "*Si mon poète-carabin ou mon carabin-poète était à Paris, je vous ferais réponse en vers et non pas en prose; mais pour moi, je n'ai aucune familiarité avec les Muses*". Le poète-carabin était le colonel des carabiniers, homme de guerre, homme de plaisir et homme de lettres. Il composait à l'hôtel de petites poésies burlesques et régala la compagnie de contes fabriqués souvent "*aux dépens de la vérité*" (563). Dans le salon, on aimait l'auteur d'"Altamire" toujours prêt à pondre une piquante menterie.

Deux lettres, parties sans nul doute de la propre plume de la marquise de Rambouillet, se trouvent dans les Mss. Conrart, 5420 to XI, fo 1293. Les deux s'adressent à la comtesse de Maure. La première complimente la fameuse lettre de Mme Cornuel, écrite à la comtesse de Maure au sujet des ridicules de leur commun ami, le marquis de Sourdis (564). Une belle page de railleries. La lettre finit ainsi: "*La quantité de choses qui lui passent dans la tête, rien ne peut y demeurer assez de temps pour passer au coeur; les frivoles*

562. Mss. Conrart, to XIV, fo 53.

563. Chapelain à Godeau, 17.XII.1637.

564. 23.X.1659, recueil de Roques, p.207. L'amant de Mme Cornuel, Charles d'Escoubleau, très lettré, aimant passionnément écrire, occupa une place considérable dans la société précieuse. Le Sarsanne de Somaize. Il fréquenta aussi l'hôtel de Rambouillet.

bouchent le passage aux sérieuses." Dans la seconde(X.1659), la Marquise parle de sa petite-fille bien aimée. Nous sommes en 1659, le salon n'existe plus depuis longtemps, la Marquise ne quitte pas le lit, travaillée en permanence de toutes sortes de douleurs. Ce n'était pas une femme de lettres. Elle l'avoue joliment dans la seule traduction qu'elle a faite de deux vers composés par un auteur espagnol:

"Il faut être sot pour ne pas faire quatre vers dans sa vie;
Il faut être fou pour en faire six."

Pour certains, elle était un véritable juge littéraire. D'Andilly par exemple. Il se soumit sans réserve à ses jugements, décidé à ne plus publier parmi ses traductions celles qui n'avaient pas gagné l'approbation de la Marquise (565).

Elle savait se servir noblement de sa fortune et de son esprit. Pour pouvoir lire Virgile, elle apprit le latin. Elle dévorait Tite-Live et, curieuse de l'art, tourna cet intérêt en véritable passion. C'est au nom de cette passion insatiable qu'elle s'empara une fois d'une petite statuette représentant l'enlèvement d'Europe. Voiture dit à ce propos: *"Ainsi Europe a été ravie pour la seconde fois et beaucoup plus glorieusement que lorsqu'elle fut enlevée par Jupiter"* (566).

Elle aimait la poterie du Portugal. Voiture lui en envoya un jour toute une caisse. Elle sut passer son amour pour la beauté des objets d'art aux autres. *"Tous les objets qui se présentent à moi, écrit Voiture à Mlle Paulet(567), me*

565. D'Andilly à Mme de Rambouillet, s.d.n.l.

566. Sa lettre à Mlle Paulet, "Oeuvres", éd. Roux, p.100.

567. S.d. "Oeuvres", p.159.

font souvenir d'elle, toutes les fois que je vois un magnifique bâtiment, un pays agréable et une belle ville, ou quelque rare ouvrage de l'art ou de la nature, je la souhaite et je désirerais savoir le jugement qu'elle en ferait." Elle se distinguait elle-même de ses contemporains par la pratique du dessin. Les membres de la haute société ne s'y livraient guère.

Elle était prudente et sensible. Sachant céder à la douleur, elle ne pouvait supporter la sobriété excessive de Montausier et lui disait qu'il n'y avait aucune honte de répandre quelques larmes ni d'avoir parfois les yeux humides (568). Obsédée par le démon de la mort, elle chercha infatigablement à l'étouffer en essayant de l'oublier dans le plaisir et dans le divertissement. En vain. Le démon assiégeait sans partage son esprit (569). Déjà en 1639, elle mourait d'angoisse de mourir sans pouvoir lire les dissertations politiques que Balzac lui avait consacrées (570). Décédée en 1665, il lui restait pourtant encore 26 ans pour lire, relire et même pour apprendre l'ouvrage par coeur. Gomberville, dans sa "Doctrin des moeurs" (571) dit que "*philosopher, c'est apprendre à mourir*"(571). Elle eut du mal à maîtriser

568. En 1638, elle lisait un ouvrage de Arrian de Niconédie traduit du grec en français par Witart, sur les conquêtes d'Alexandre le Grand. Elle n'a pas manqué de montrer à Montausier les endroits où le grand héros avait pleuré.

569. Voir à ce propos la lettre de Godeau à Mme de Rambouillet du 14.VIII.1665 (dans: "Lettres de Godeau", 1713, p.410) qui est une véritable exhortation à ne pas craindre la mort.

570. Voir les "Oeuvres diverses" de 1644, de 1653, de 1664 et les "Oeuvres complètes" du 5 mai, 1665.

571. Tirée de la philosophie des stoïques (Paris, L.Sevestre, 1646). Titre d'un chapitre des Essais de Montaigne, probablement connu de Gomberville.

cette science. Constamment malade(572), sa santé, au dire de Chapelain (573), ne différait guère de la maladie. Rarement remise, toujours languissante, elle pouvait juste s'habiller, lire et souffrir la conversation de ses amis les plus intimes (ibid.). Sachant à merveille surmonter ses infirmités en s'y accommodant, elle restait des semaines entières dans son logis, travaillée par ses rhumes, par sa bile ou par ses fluxions sur la bouche et sur les dents. Ses fréquentes incommodités étaient innombrables et étranges. Les lettres de ses amis sont souvent un véritable bulletin de santé de la Marquise où ils ne cessent de faire part de ses saignées et de ses doléances. A 35 ans, elle s'aperçut que le feu et le soleil lui échauffaient le sang. Elle dut se priver des deux. Tallemant atteste qu'un jour, en allant à Saint-Cloud par un soleil radieux, elle s'évanouit. La disposition de son teint à se couperoser devint si forte qu'on se mit à appeler la Marquise "le lion de la cour", car elle était toujours rouge. Voilà ce qu'en dit la médecine: le phénomène s'appelle la télangiectasie et est dû à une dilatation irréversible des capillaires de la peau qui se remplissent de sang lorsque les petites artères s'ouvrent à cause de la chaleur. La raison de cette prédisposition n'est pas connue. Cela peut bien être une tendance de famille. Les roux en sont les plus courantes victimes. La médecine n'en connaît aucun traitement.

Selon une autre doctrine de Gomberville, l'étude des lettres est la félicité de l'homme. Elles la partageait, tout comme ses maux, avec Chapelain et Conrart. Un trio inlassable

572. Lettre de Godeau du 14.VIII.1665 éd. 1713: "J'apprends par toutes les lettres qui me viennent de Paris, que vous êtes toujours infirme".

573. A Godeau, 5.VIII.1639.

de dévoreurs de livres qui endormaient leurs souffrances avec les belles lettres. En 1665, ils lisaient "Tarsis et Zélie" de François Le Vayer (574). Elle mourut un livre à la main. Sa dernière lecture fut aussi le dernier ouvrage écrit par Godeau. Il s'agit de son "Eloge des évêques" (575). Décédée le 27.XII.1665, un an après la mort de sa fille Angélique-Alice d'Angennes, elle fut inhumée à côté de celle-ci dans la chapelle des Carmélites de la rue Saint-Jaques. Tous mêlèrent leurs larmes pour la pleurer. Chapelain écrivit à Chavaroché le 17.III.1666: "*La mort de Mme de Rambouillet fut une si grande perte que je me suis détaché tout à fait des affaires de la terre pour me tourner entièrement du côté du ciel.*" Il avait une amertume mortelle de lui survivre (576).

De toutes les élégies et autres pièces rimées composées à la mort de la Marquise qui se trouvent dans les Mss. Conrart(577), je tire un extrait composé par un auteur anonyme que je tiens à insérer dans cette étude à cause de sa ressemblance avec le portrait de Mlle de Scudéry, fait plus tard par Conrart. Les deux pièces mettent en même temps en lumière l'idéal de la femme, conçu et prôné par la troisième dame qui fait l'objet de ma thèse, Madeleine de Scudéry:

574. Un roman autobiographique sur les difficultés du mariage de l'auteur avec sa femme Marguerite Sevin, publié en 1659, 1660 et 1665.

575. Chapelain à l'évêque d'Angers, 7.I.1666.

576. Je passe sous silence une lettre de Mme de Longueville à Mme de Sablé, 1665/1666, où je trouve une tournure bien sèche sur la mort "de cette pauvre Mme de Rambouillet". Rappelons que son salon fut le théâtre des premiers succès de Mme de Longueville.

577. No 5422, fo 1269 et suivants.

"(...) Elle savait percer par ses vive lumières
Des Sciences, des arts, les plus sombres matières
Et faisait confesser aux plus Doctes Esprits
Qu'elle n'ignorait rien, sans avoir rien appris.
Mais elle savait tout sans paraître Savante
Et sans galanterie, on la voyait galante.(...)"

Restons sur cette note.

Dans son salon, elle recevait, les jambes dans un sac de peau d'ours, parée des plus belles étoffes: taffetas, tabis, damas à fleurs ou dentelles d'or. Ainsi apprêtée, elle prêtait l'oreille aux confidences de Voiture. Il ne cessait de lui parler de ses maîtresses, aimant même lui envoyer quelquefois des portraits d'elles. Elle désapprouvait parfois son choix, telle p.ex. cette Allemande géante, appelée Gradafilée, qu'il avait cajolée un temps.

Malherbe voua à Mme de Rambouillet un culte désespéré (578), mais la désirant sans aucun espoir, il se résigna à l'amitié:

"(...) Je voulais être sien, j'entrai dans sa prison
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
Tant que ma servitude espéra du salaire.
(...) J'eus honte de brûler pour un âme glacée;
Et sans me travailler de lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié." (579)

Prônant avec zèle les félicités temporelles, Malherbe renonça ferme à la douleur de l'amour non partagé.

"N'en étant pas aimé, je ne l'aimerais pas". Il inventa pour elle deux surnoms: Rodanthe (580) et Arthénice (581).

578. "Cette jeune bergère, à qui les destinées
Semblaient avoir gardé mes dernières années,
Eut en perfection tous les rares trésors
Qui parent un esprit et font aimer un corps."

579. Je trouve la poésie dans une lettre de Malherbe à Racan, 1626.

580. "Chanson à Mme de Rambouillet: "... Je suis à Rodanthe, je veux mourir sien..."

581. Dans les lettres des contemporains on peut rencontrer deux façons de l'écrire: Arthénice et Arténice. C'est la première qui est correcte car il s'agit d'un anagramme de Catherine.

C'est le dernier qui lui resta à jamais sien. Voilà comment le surnom naquit. Un jour, Malherbe et Racan avaient décidé de choisir une dame de mérite pour la chanter dans leurs vers. Malherbe choisit Mme de Rambouillet et Racan, Mme de Thermes. Les deux s'appelaient Catherine (582). Les poètes décidèrent de composer un dialogue de deux bergers (583) sous la forme d'une églogue. Le même prénom de Catherine, porté par deux bergères différentes risquait de créer une confusion. Ils se mirent donc à chercher ses anagrammes. Ils en trouvèrent trois: Arthénice, Eracinte et Carinthée. Le premier fut jugé le plus beau et c'est celui-ci qui demeura (584). Roederer ("Mémoires" p.26) prétend que c'est Racan qui était amoureux de Mme de Rambouillet et qu'il la chanta dans ses bergeries sous le nom d'Arthénice. Je viens de prouver dans ma note, qui était la vraie Arthénice de Racan mais si le lecteur est toujours en doute, je l'invite à parcourir les "Mémoires pour la vie de Malherbe" de Racan même, afin de donner à ma version son adhésion entière (585).

Arthénice a été régaler de compliments comme personne d'autre. Tous ont conté les miracles de sa bonté, de sa beauté et de sa probité reconnue. Costar écrit à Tallemant (s.d.n.l.): *"Puisque la main vous tremble en m'écrivant le compliment de Mme de Rambouillet (...), je crains que la*

582. Catherine de Vivonne et Catherine Chabot.

583. Mélibée (Malherbe), Arcas (Racan).

584. Racan l'avait déjà employé dans ses bergeries où il appela ainsi sa bergère - Mme de Thermes (sa lettre à Malherbe, 15.I.1625, et ses lettres à Mme de Thermes). Ceci tomba pourtant vite dans l'oubli et le surnom d'Arthénice est resté pour toujours à Mme de Rambouillet.

585. Dans "Sapho, le mage de Sidon", à la page 6 et 15, Barthélemy appelle Mme de Rambouillet Arthémise. Il y a des erreurs que l'on ne peut se permettre. C'en est une.

mienne ne devienne paralytique si j'entreprendais d'y répondre."

Que dire de la mienne?

Epanchant la générosité et la gentillesse à pleines mains, elle était - on aurait dit au XVII^e siècle - une parfaite maîtresse de céans. Une femme complète (586) et une psychique équilibrée. Les affaires, les arts, les projets, les secrets, les guerres à commenter, les intrigues à débattre, les brouilles à démêler et les services à rendre, tout était à la portée de son esprit étendu et de son cœur généreux. La modestie, l'élégance de savoir-vivre, le goût pour le divertissement et une infatigable amitié étaient des dons qui lui gagnèrent la fidélité de ses intimes. Les qualités de cœur égalaient celles de l'intelligence. Convive et compagne radieuse, elle se montra une lectrice initiée. Elle avait une culture variée, la passion de savoir et le goût de lire. Mais avant tout, l'art de vivre. On ne peut trop louer sa passion de faire plaisir aux autres. C'était sa philosophie, sa raison d'être, son propre plaisir, sa joie, sa vocation.

Balzac l'appelait "Divine" (587). Il avait accordé l'adjectif superbe aussi à Mme Des Loges (ibid.), mais divi-

586. Elle ne renonça pas non plus à des fonctions publiques. Le troisième volume des "Antiquités de Paris" de Suval abrite le "Privilège à la Dame Marquise de Rambouillet pour faire une Lotterie" de la part de Louis XIII, signée le 31.XII. 1644. La loterie portait le nom de "Blanche Royale" et c'est Mme de Rambouillet qui la mit en usage en France. Suivent les Lettres Patentes pour cette loterie. Une véritable affaire d'Etat. La moitié du Royaume signa le document. Suit l'instrument de ratification signé en parlement le 13.I.1658 et les Lettres Patentes du Roi, signées le 28.I.1645. La loterie tirait son origine d'Italie ("Bianca"). Un nouveau détail prouvant le grand penchant de la Marquise pour tout ce qui venait d'Italie.

587. A Chapelain, 15.I.1637.

sant les femmes de qualité en fausses divinités et en divinités véritables, il plaça Mme de Rambouillet parmi les secondes et Mme Des Loges parmi les premières. Une démarche maladroite. Retiré à Angoulême, il avait pourtant tout son temps pour apprendre qu'un homme ne devait jamais louer une femme au désavantage d'une autre. Il se serait montré plus fin, s'il avait comblé l'une sans offenser l'autre.

Les contemporains couvrirent Mme de Rambouillet de tous les adjectifs suprêmes que l'on puisse imaginer; dommage que l'adjectif, comme d'ailleurs tout compliment, eût été avili au XVIIe siècle par l'abus qu'on en fit.

Les témoignages abondent en paroles élogieuses et néanmoins, on a fort peu de choses à dire sur elle. Je puise dans les trouvailles de Victor Cousin (588). Il nous apprend qu'il ne reste aucun portrait d'elle. L'historien atteste aussi qu'il n'a jamais existé aucun portrait gravé de Mme de Rambouillet et que la "Bibliothèque historique de la France" n'en indique aucun. Scudéry dans son "Cabinet" (589) se vante de posséder, lui-même, deux portraits de la Marquise: l'un de Ducayer (590) et l'autre de Van Moll (591). Les sources ignorent aussi l'existence d'un quelconque portrait qui eût été en possession des filles d'Arthénice et de son mari. Et pourtant! L'exposition "Les salons littéraires au temps des Précieuses", présentée à la B.N. en 1968 (voir le catalogue), a exhibé deux tableaux dont Mme de Rambouillet est le centre d'intérêt: un portrait de la Marquise attribué à Gaspard de

588. "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.

589. Paris, A. de Sommerville, 1646.

590. Mme de Rambouillet peinte en Romaine.

591. La Marquise à côté du marquis de Pisani tué à Nortlingue.

Crayer (Coll. de la marquise de Crussol d'Uzès) et une toile anonyme où Mme de Rambouillet transmet une guirlande à sa fille Julie (Anc. coll. Edmond de Rothschild). Je renvoie le lecteur au susdit catalogue afin de s'en persuader (592).

Nous connaissons la description du salon de Cléomire dans la ville de Tyr dans le "Grand Cyrus" de Mlle de Scudéry. Il est, certes, difficile de se fier à l'authenticité de ce témoignage trop fabuleux pour être réel, mais pour le nombre de portraits qui se trouvaient dans la chambre bleue, la relation paraît exacte, la Grande Mademoiselle ayant apporté le même détail dans sa "Princesse de Paphlagonie". Rien n'indique pourtant que, parmi les portraits de ses amis, il y avait aussi le sien.

Le physique de la Marquise échappe à toute prise. Belle? Toute une chacune l'était au Grand Siècle, la vénusté de la femme et l'admiration de l'homme étant - pas d'excuses! - de rigueur. Que dire des amis du salon, témoins complices du spectacle qui s'y jouait en permanence et dont ils étaient des piliers inusables? Ils étaient souvent trop flatteurs et trop serviles si l'on en croit leurs lettres. Leur zèle allait jusqu'à retoucher des lettres, en y forçant la dose de louanges sur lesquelles elle devait poser ses yeux. Sur tout ceci voir la lettre de Chapelain à Balzac du 25.III.1637, qui dénonce la complicité de Chaudebonne, de Vaugelas et de l'expéditeur même, dans le truquage concerté d'une lettre afin de lui plaire encore plus. Des exigences de hautes convenances. Entendons-nous! Ils avaient besoin de ce salon - du

592. Il est surprenant néanmoins que Hyacinthe Rigaud, le plus fameux peintre de portraits du XVIIe siècle, n'ait voulu peindre Mme de Rambouillet.

meilleur! - pour s'y réunir, pour s'y épanouir, pour être à jour, pour faire partie du grand monde. Le salon dépendait d'eux aussi: sans eux il n'eût jamais existé ni déployé ses ambitions les plus sophistiquées.

Est-ce sage de prendre ces épanchements complimenteurs à la lettre? Nous savons tous que l'amitié et la politesse sont parfois des mobiles fort étonnants de nos propres dires et que nous sommes les premiers à être surpris de les entendre dans notre propre bouche.

On érigea donc Mme de Rambouillet en déesse mais face à une telle excellence, on se demande spontanément comment il était possible qu'elle n'eût pas d'ennemis. Voiture écrit à Balzac (1625): *"C'est de tout temps que le peuple a cette coutume de haïr en autrui les mêmes qualités qu'il y admire"* ("Oeuvres", éd. Ubicini, p.24, to.I) (593). La médiocrité est toujours prête à applaudir à un vice commun et à étouffer une vertu hors de sa propre portée. Le nombre d'ennemis est souvent une preuve tangible de mérite et surtout d'originalité. L'on appelle cela "personnalité". La différence engendre la haine. Connaît-on cette pratique barbare de certains peuples de provinces orientales en Asie, qui aiment choisir un oiseau, lui peindre la tête, les ailes et la gorge de toutes les couleurs criardes, en donnant à son plumage un éclat bigarré afin de le relâcher ensuite au milieu d'une nuée d'oiseaux de même espèce, au milieu d'une troupe piaillante d'autres spécimens de même race. Le spectacle qui suit est une féroce mise à mort. Offensés par les cou-

593. Le Prieur Ogier à Balzac (s.l.n.d.dans: "Correspondance du comte d'Avaux avec son père", p.272): "L'envie accompagne toujours la vertu".

leurs vives du phénix, les oiseaux passent avec acharnement à l'attaque, lui arrachant à coups de bec ses plumes bariolées, l'empêchant de tenir l'air jusqu'à ce qu'il s'écrase sur le sol, dépiauté et couvert de blessures. Un supplice concerté infligé à une victime aux ailes bariolées, pour avoir été différente. On ne saurait assez méditer sur le récit.

Les contemporains témoignent qu'elle souriait toujours à tout le monde sans broncher, qu'elle était accueillante, sans humeur, sans caprice. Une absence absolue de toute trace de mauvaise humeur. Mlle de Scudéry dit dans son "Cyrus" que Cléomire était toujours également tranquille et qu'on la trouvait toujours la même. La plume de Sapho dut s'égarer un peu. Pour que les marionnettes du Guignol ressemblent à des humains, on tire leurs ficelles. Pour qu'elles bougent, pour qu'elles changent, pour qu'elles paraissent vivantes. Au moment où l'on lâche les fils, elles ne changent plus et redeviennent des figurines de carton indifférentes à toute émotion. Toujours les mêmes. Les passions avec leurs collègues, leurs transports et leurs exaltations, sont un souffle émotif, un dérèglement positif de l'âme, une source inspiratrice, une capacité de souffrir et de jouir. L'authenticité d'une passion, c'est de la montrer afin de la partager (594). Je crains que Sapho, en voulant être laudative, n'ait rendu à la Marquise un mauvais service.

L'infaillible Tallemant ("Historiettes") demeure toujours une source solide de railleries. Il la trouvait "trop complimenteuse" pour des gens qui ne le méritaient pas et

594. Sapho, "le Grand Cyrus", en parlant de Cléomire: "Toutes ses passions sont soumises à la raison".

trop délicate (595). "*Elle ne choquait point encore*" à 70 ans (ibid.), quoiqu'elle branlât un peu la tête et ses lèvres eussent "*une vilaine couleur*". Il trouva aussi qu'elle était un peu trop persuadée que la maison des Savellis était la meilleure maison du monde. Je trouve la même critique dans une lettre en vers de Voiture:

"Arthénice, la bonne et belle,
 Ou de Vivonne ou de Savelle,
 (Vous pouvez choisir de ces noms,
 Car l'un et l'autre sont très bons),
 Vous rend, seigneur, bien humble grâce
 De votre souvenir, qui passe
 Les honneurs qu'eurent ses aïeux
 Triomphant et victorieux,
 Quand le Tibre dessus ses rives
 Voyait les dépouilles captives,
 Qu'après cent belles actions
 Ils remportaient des nations."

Voiture disait que Mme de Rambouillet était une dame qui ne se fâchait pas légèrement, mais qui ne pardonnait jamais (596). De tout temps, le pardon des offenses est une noble indulgence accordée d'un geste généreux aux fautifs, suffisamment malheureux déjà de s'avouer coupables. De tout temps, savoir oublier les torts et les coups n'appartient qu'à des âmes choisies qui pardonnent, car elles cherchent à comprendre. Domage que Mme de Rambouillet n'ait pas été de ces âmes-là.

Mme de Rambouillet avait sept enfants: deux garçons et cinq filles. Le cadet mourut de la peste à sept ans (1631), l'aîné fut tué à Nortlingue à trente ans (1645). Des cinq filles, trois étaient religieuses: deux successivement

595. Le mot teigneux dans une satire lui donne, dit-elle, une vilaine idée.

596. Voiture à La Valette, 1625, éd. Uccellini p.25.

abbesse du couvent d'Yères(597,598) tandis que la troisième, Louise-Isabelle, devint supérieure de l'abbaye de Saint-Etienne de Reims. Victor Cousin (599) soutient que Clarisse-Diane était charmante. L'erreur est évidente. L'abbesse avait un caractère exécrationnel et nous avons des lettres de Mme de Rambouillet, écrites en 1662 (Mss. Conrart), où elle cherche à justifier sa fille et réparer les difficultés que celle-ci avait causées (600).

Aucune des trois religieuses n'était confite dans la piété. Aucune ne renonça aux plaisirs de la vie mondaine. Attachées toutes les trois aux biens temporels, entourées d'un luxe excessif, inconvenant au statut de religieuse, elles étaient souvent mêlées à la société polie du salon de leur mère. Ayant entrevu une fois, dans la chambre bleue, quatre des cinq soeurs, Voiture succomba à l'inspiration. Maniant souverainement l'art du rondeau dont il avait lancé la mode, il en pondit un que je cite ici in extenso, car son assaisonnement est tout particulier.

"Les quatre soeurs sont tout mon entretien.
 Dès que je vis leur grâce et leur maintien
 Et de leurs yeux la très douce lumière,
 Je leur rendis mon âme prisonnière
 Et les suivis ainsi qu'un petit chien.
 Je vous le dis, et le jure en chrétien,
 J'ai dans le coeur, sans en rabattre rien,
 Tout à la fois, d'une étrange manière,
 Les quatre soeurs.

597. Clarisse-Diane et Catherine-Charlotte.

598. La compagnie allait souvent en visite à Yères - cf. lettres de Chapelain.

599. "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.

600. Cf. aussi lettre de Chapelain à la duchesse de Montausier, 23.III.1669.

Chacun les aime, on ne dit pas combien,
 Et moi qui suis sans force et sans soutien
 Et composé d'assez froide matière
 En un besoin, dedans une heure entière,
 J'entreprendrais de ... Vous n'entendez bien,
 Les quatre soeurs.

Le rondeau ne fut, bien sûr, qu'un geste de complaisance. Toutes les quatre restèrent toute leur vie durant dans l'ombre, parfaitement éclipsées par leur soeur aînée, Julie-Lucie. Un non initié, en parcourant la plupart des témoignages des contemporains, pourrait aisément croire que Julie était fille unique.

Quant à la quatrième demoiselle du rondeau - Angélique-Clarisse d'Angennes - devenue la femme du comte de Grignan, elle s'installa en Provence (601).

La préférence que Mme de Rambouillet éprouvait pour Julie par rapport à ses autres enfants n'aurait pu être plus manifeste. Segrais fut le seul à oser la blâmer ouvertement ("Segraisiana"). Soeurs du même sang, leurs liens de parenté étaient plus que distendus. La rancune d'être privé de la même chaleur, tout en étant du même nid, abîma la jolie camaraderie entre frères et soeurs. L'orgueil de Julie fit le reste.

Le rôle que joua Mme de Rambouillet dans la destruction de l'harmonie entre ses enfants, fut peu fameux. Je dresse là une vision traditionnelle de la question, mais je ne puis m'empêcher de croire que c'est le comportement des parents qui constitue la clé magique de la dynamique familiale. Les enfants ont un don remarquable de saisir très vite

601. L'Anacrise du "Grand Cyrus". Elle n'avait nulle envie d'embrasser la vie du cloître à laquelle elle aussi avait été désignée par sa mère. Elle parvint à y échapper par son mariage avec le comte de Grignan.

la notion de justice. La création d'une compétition malsaine entre eux, les empêchant de partager les manifestations de tendresse parentale suffisante pour eux tous, déclenche des attitudes discriminatoires qui sont à la source de rivalité et de jalousie. Le coeur de la Marquise ne se donnait pas équitablement et c'est la raison la plus objective de la mésentente de ses enfants.

Critiquer Mme de Rambouillet, c'est penser l'impossible. Il a pourtant toujours été alléchant de toucher aux tabous et d'abolir les mythes.

Tallemant prétend que l'hôtel de Rambouillet exista trente ans, de 1620 à 1650. Dans sa "Jeunesse de Mme de Longueville", Victor Cousin s'inspire manifestement de cette source en évoquant l'année 1620 comme celle où s'ouvrit l'hôtel. Je corrige le lapsus. Je trouve une lettre de Malherbe à Peiresc du 6.IX.1613 qui met en évidence l'existence du salon depuis bien plus longtemps (602). Les lettres de l'époque m'invitent à opter pour 1608 comme date qui vit la naissance du salon. Roederer ("Mémoires" p.25) inaugure le salon de Mme de Rambouillet en 1600. Cela est, sans nul doute, bien trop tôt. Il n'y a aucune trace qui prouve l'existence du salon avant 1608 et, d'ailleurs, en 1600 la Marquise n'était qu'une gamine de 12 ans qui, bien que déjà mariée, aimait probablement mieux coiffer en cachette ses poupées que

602. Dans la lettre, il est question d'une pièce de monnaie d'or gauloise sans légende dont l'attribution était impossible à établir. C'est l'abbé Saint-Michel qui la montra à l'hôtel.

tenir maison et discourir sur les sujets de la galanterie. Le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche formèrent le cadre politique de la plénitude de la gloire du salon. Plusieurs événements furent à la source de son déclin: en 1645 le salon célébra le mariage de Julie et pleura la mort de son frère, en 1648 mourut Voiture et en 1652 décéda le mari de la Marquise, Charles d'Angennes (603). Mais c'est surtout la Fronde survenue en 1648, peu propice à la vie de société, qui porta au salon le coup mortel. Le temps et ses troubles ne laissent rien intact. La Fronde dispersa les membres de la compagnie, affaiblie déjà par des années de dissensions intérieures, en les plaçant dans des camps ennemis. Le cas de Mme de Longueville et de ses frères est le plus notoire. Je me bornerai juste à évoquer les lettres de Julie d'Angennes, désormais Mme de Montausier au cardinal Mazarin, écrites pendant la Fronde et les lettres du Cardinal à Mme de Montausier. Leur commerce épistolier roule sur des témoignages d'affection mutuelle. Les Montausier se déclarent toujours prêts à servir les intérêts de Mazarin (604).

Les troubles de la Fronde passés, la compagnie dispersée cessa de se réunir dans le salon de la Marquise. Mme de La Fayette y passait toujours faire ses compliments (605) mais la demeure, habitée désormais aussi par les époux Montausier, perdit à tout jamais les conversations de la chambre bleue qui se trouva abandonnée.

603. Roederer ("Mémoires" p.94) donne l'année 1653 comme celle où mourut le Marquis. Il décéda, en réalité, un an plus tôt.

604. Voir aussi à ce sujet, une lettre de Mme de Montausier à Le Tellier du 17.VIII.1652.

605. Sa lettre à Ménage, 27.VIII.1654.

Je tiens à évoquer seulement deux contemporains qui témoignent de l'excellence du salon de Mme de Rambouillet. Dangeau dans son "Journal" évoque la vertu de ses intimes et leur haute distinction. Conrart dans son éloge de Gombault se trouvant en tête de ses "Traités posthumes sur la religion", en parlant du "*délicieux réduit de toutes les personnes de qualité et de mérite*", compare la chambre bleue à un "Temple de l'Honneur" où l'on vénérât avant tout la vertu. De tout temps, les historiens de littérature ont adopté invariablement le même ton.

On a trop souvent prétendu que le salon de Mme de Rambouillet avait contribué à l'assainissement des moeurs de la société française au XVIIe siècle. Un malentendu évident. La cour de Louis XIV m'incite à réfuter cette thèse. L'égarément moral du roi, dissimulé sous les couleurs tapageuses de la cour, le protocole strict qui masqua la grossièreté des moeurs corrompues par l'intérêt, l'orgueil et la haine, le sans-gêne des courtisans poudreux, qui étaient d'ailleurs fort liés avec les salons (606) - tel en fut le fond. Une vie dépravée, sourde aux remords. "*Toute la chevalerie est éteinte à la cour: mais c'est plus la faute des dames que celle des chevaliers*" - écrivait Bussy à Mme de Scudéry (23.III.1673). Je tire le rideau sur d'autres témoignages du genre (607).

Le salon de Mme de Rambouillet tient une place honorable dans l'histoire de la littérature française. La belle troupe purifiée formant une cour choisie dans le réduit d'Arthénice fut, à n'en pas douter, une révolution sociologique. Le goût des choses de l'esprit permit la réhabili-

606. Cf. "Des mots à la mode" de Callière, Paris, 1692.

607. Cf. p.ex. lettre de Corbinelli à Bussy, 16.VI.1669.

tation de la haute société corrompue par la paresse, par le plaisir et par l'aisance matérielle. La littérature devint le noyau des activités intellectuelles de la caste qui excellait dans le mondain, dans l'agréable et dans le poli.

Je me suis promis de ne pas énerver le lecteur de redites. Nous connaissons tous, les mérites de Mme de Rambouillet et de sa société, et il me semblerait absurde de le répéter pour une énième fois. Le but de ce chapitre est différent. La critique y résonne fort, car il ne reste que cela à faire. En ce qui concerne les louanges chantées à l'adresse de l'hôtel de Rambouillet, tout a été déjà dit.

Je m'obstine à refuser d'obéir à l'adulation générale et de traiter le salon d'Arthénice de sanctuaire d'honneur et de vertu. Tel est le ton de mes devanciers. Je refuse de le faire mien. L'hôtel de Rambouillet ne fut pas une assemblée exempte de défauts ni une compagnie d'individus aux qualités irréprochables, munis de solides principes moraux et possédant à merveille le sens du bien et du mal. Je crois l'avoir prouvé maintes fois tout au long des pages de cette étude. Ils avaient bien des qualités, beaucoup de mérite et énormément d'esprit. Gardons le sens de la réalité et ne demandons pas davantage! La comédie qui se jouait tous les jours chez Arthénice aspirait à créer un univers parfait, habité par un homme parfait. L'ambition fut condamnée dès le début à demeurer à jamais dans la sphère limitée des souhaits utopiques. L'homme à grandes visées redevenait l'homme manipulé par de petites impulsions dès qu'il franchissait le seuil du théâtre de la ruelle bleue et replongeait dans la jungle habitée par d'autres fauves bipèdes. Le rêve cessait à la sortie

de la superbe demeure. La réalité pèse. Le conflit éternel du réel et du merveilleux reprenait son pouvoir. C'est le réel qui l'emportait.

L'acharnement de Mme de Rambouillet à porter ses désirs vers un idéal n'a jamais eu la moindre chance de réussir. La beauté de son entreprise consiste à avoir eu de tels désirs.

La réalité psychologique et morale du salon oscillait entre le faux et le factice. Le jeu de l'amour et de l'artifice devint un art de conventions qu'on a toujours cherché à nous faire prendre pour la réalité. J'ai entrepris une démarche radicalement inverse: au lieu de chercher à neutraliser l'artifice, j'ai voulu l'exagérer et le dénoncer. L'artifice fut la réalité et la vérité de la chambre bleue et c'est là que repose son conventionnalisme. Mme de Rambouillet misa sur la valeur majeure qu'est l'homme. Cherchant à le porter vers le sublime, elle dut endurer ses chicaneries de basse-cour. Pendant quarante ans.

Rarement entièrement sincères dans leurs lettres, les contemporains eurent néanmoins la faiblesse de s'accorder parfois quelque inattention, voire quelque oubli du protocole épistolaire imposé par l'étiquette précieuse, nous permettant ainsi de capter un détail révélateur modifiant l'optique traditionnelle sur les salons littéraires. Chapelain commit cette imprudence aussi. Lui qui ne fit toute sa vie durant que porter aux nues le réduit de Mme de Rambouillet, se permit cette réflexion sur le salon: "*Je sais par expérience*

qu'en la compagnie où vous êtes (608) on ne peut disposer de soi, et quand vous changerez de résolution pour lui complaire, n'en attendez point de reproche de moi: ses ordres (de cette compagnie) sont absolus pour ne pas dire tyranniques. Dieu vous garde seulement d'une plus grande dépendance." Le lecteur aimera lire ce passage entre les lignes.

Je m'apprête à clore la polémique.

Mme de Rambouillet fut une personne rare, ce qui ne veut pas dire qu'elle était exempte de défauts. Ceux-ci sont difficilement détectables mais ils sont bien là. Je me fais une joie d'en avoir dépisté quelques-uns et d'avoir troublé quelque peu l'image intacte qu'on avait faite d'elle et de son salon. Et là encore, Mme de Rambouillet déconcerte irrésistiblement. Je me félicite déjà d'avoir trouvé quelques vilains détails pour lui faire perdre quelque peu l'équilibre sur son piédestal lorsque, soudain, la joie s'avère vaine, une nouvelle circonstance absolvant sans réserve toutes ses faiblesses. Pour armes, Mme de Rambouillet choisit un voilier (609) naviguant en pleine mer (610). On saisit le symbole. Elle qui possédait une adresse véritablement diplomatique pour mener à son gré - pendant quarante ans! - des gens capricieux et difficiles à manier, des caractères fantasques, inconstants et souvent difficultueux, elle qui savait tempérer

608. A Godeau à Mézières où celui-ci était avec l'hôtel de Rambouillet (Mme de Rambouillet, Julie, Mlle Paulet et les dames Clermont), IX.1634.

609. Arsenal, Mss. 5217, "Armes et devises" offertes à Marie de La Tour, duchesse de La Trémouille.

610. J'y trouve une erreur: à la table des matières, on a placé la devise d'Arthénice à la page 10. Elle se trouve, en réalité, à la page 11.

leurs excès et leurs colères, inscrivit de sa plus modeste plume, cette devise au-dessous de l'emblème:

" D I R I G E M E " .

Pour tout commentaire, je lui emprunte ses propres paroles: J'admire en me taisant.

CHAPITRE II

*LE SALON DE
LA VICOMTESSE D'AUCHY*

Le 9 juillet 1793, la deuxième année de la Première République, Charlotte Corday, arrière-petite-nièce de Corneille - ce qui nous permet de rester dans le domaine de la littérature - quitta Caen, et arriva à Paris le 11 du mois. Elle s'installa à l'hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, et le 13 au matin, entra dans une boutique proche du Palais Royal pour y acheter un solide couteau de cuisine au prix de deux francs. Le soir du même jour, elle quitta son hôtel, rue des Vieux-Augustins, pour se rendre rue des Cordeliers où elle réussit à être reçue par Marat en train de prendre un bain sulfureux pour sa santé. Sans hésiter, Charlotte Corday sortit son couteau et le frappa à mort avec une extrême ardeur.

Plus de cent soixante ans séparent le meurtre commis par Charlotte Corday et l'époque où la vicomtesse d'Auchy régna dans son salon littéraire. Les deux faits n'ont apparemment rien en commun et pourtant un détail minime permet de rapprocher les deux événements. Avant d'immoler le Rédacteur de "l'Ami du Peuple", Charlotte Corday logeait rue des Vieux-Augustins, la rue qui abrita aussi le palais de la vicomtesse d'Auchy. Le rapprochement semble téméraire mais, puisque cette rue est voilée du mystère le plus profond (1), la coïncidence invite à concilier les deux épisodes appartenant à deux

1. Sauf un détail. Dans ses "Antiquités de Paris" (1733) Sauval parle d'une curiosité architectonique qui se trouvait rue des Vieux-Augustins: un escalier bizarre, devenu pour les singularités de sa construction, un véritable point de repère.

époques différentes, d'autant plus que le lien ne manque pas de piquant.

La vicomtesse d'Auchy entra en scène tout au début du XVIIe siècle. Il semble impossible de parler d'elle sans mentionner (et même sans y insister) la présence fort pressante dans sa vie de François Malherbe. L'amour passionné de Malherbe pour la vicomtesse d'Auchy permet aisément d'abolir encore un mythe. Il s'agit d'un mythe qui met en scène le sévère chef d'école, François Malherbe. Son nom évoque un poète austère, un critique draconien et un individu rigoureux. Il évoque aussi toute une doctrine littéraire qui reflète son autorité et la sévérité de sa conception poétique. En parlant de Malherbe, on est enclin à adopter des qualificatifs mal fondés et à le placer sur un énorme socle de bronze, presque comme un édifice somptueux, en lui attribuant des caractéristiques qui le rendent aussi ampoulé, emphatique et pompeux que possible, sans parler de sa poésie que l'on proclame déclamatoire et sentencieuse.

Détrompons-nous, une fois pour toutes!

Ce poète officiel de Henri IV, de Marie de Médicis et de Louis XIII, cet homme à la mine pédante et à l'esprit pesant, fut un être fervent qui adorait chanter des amours passionnées - les siennes et celles des autres - un être s'égarant volontiers au milieu de toutes ces femmes qui constituaient la beauté principale de son siècle. Certes, il groupa sous sa fêrule des disciples attentifs, mais ce n'était pas seulement parce qu'il dirigeait avec une autorité excessive la langue et la poésie, mais aussi parce que ce "contrôleur général du Parnasse", comme dit Boileau, ce puriste

exagéré qui se donna un mal de chien pour expurger les gasconismes, savait aussi initier de façon authentique à l'amour, à la passion et à l'abandon sensuel. Sa passion aveugle pour les femmes était incurable et lui apporta autant de contentement et de chagrin que de gloire. En effet, il faisait vanité de s'être battu trois fois en duel (2), et ses amours pour la vicomtesse d'Auchy l'exposèrent aux plus dures épreuves.

Il la rencontra à la cour de Henri IV où, pour rentrer dans les bonnes grâces de ce roi éternellement amoureux, il mit sa plume à son service pour chanter ses amours ardentes et rimer des vers érotiques, éminemment osés et voluptueux (3), que le roi déposait ensuite aux pieds des belles qui lui accordaient leurs faveurs. A la cour de ce roi épicurien, où régnait sans partage une sensualité sans pareille, Malherbe était bien dans son élément. Les rois changeaient, l'ambiance demeurait. Un véritable pays des Braquesidraques (4). Malherbe écrira à Racan, le 17 août 1626, pour lui avouer sans circonlocutions: *"A la cour, je ne trouve que deux belles choses au monde: les femmes et les roses, et deux bons morceaux: les femmes et les melons"*. Il ajoutera un peu plus loin: *"C'est un sentiment que j'ai eu dès ma naissance et qui jusqu'à cette heure est encore si puissant que je ne pense jamais (aux femmes) que je ne remercie la nature de les avoir faites"*.

La nature fit, entre autres, la vicomtesse d'Auchy.

A l'époque où les futurs amants se rencontrent, la cour de

2. Sur d'autres détails du genre, cf. "Mémoires pour la vie de Malherbe" de Racan dans: "Oeuvres", Paris, P. Jannet, 1857.

3. "Le cabinet satyrique" dont je parlerai plus tard, contient quelques pièces du poète. C'est une référence et c'est tout dire.

4. Cf. Somaize, "Grand Dictionnaire des Précieuses".

Henri IV déploie l'éclat de l'or, de l'argent et de la beauté. Tout y défie la description. Cette cour est un pays qui invite à toutes sortes de méditations. Le roi avant tout. Mademoiselle de Scudéry, dans son "Cyrus", fait l'éloge d'Henri le Grand et de sa cour: "*Le feu roi de Phénicie était un prince qui (...) a mérité de porter le nom de grand et de conquérant*". Et un peu plus loin: "*Ayant passé de son esprit dans celui de sa cour, il fait que les hommes qui ont vécu sous son règne ont une extrême vénération pour toutes les dames*" (5). Il est difficile de traiter ce passage de véridique (6). Avec tout le respect pour Mademoiselle de Scudéry et pour ses écrits, disons quand même qu'elle se trompe manifestement dans son évaluation. Il est bien notoire que les moeurs violentes de l'époque précédente et surtout les brutalités des huit guerres de religion qui massacrèrent la France entre 1562 et 1598, ravageant le pays démographiquement, économiquement et financièrement, détruisirent aussi l'équilibre moral de la cour et de la noblesse, qui tombèrent dans un degré impressionnant d'ignorance, de rudesse et de grossièreté. L'impolitesse des hommes à l'égard des femmes atteint à la cour les limites les plus extrêmes. Ils y promènent leur galanterie gaillarde et leur inconstance. Tout baigne dans un sans-gêne audacieux. Les trivialités désinvoltes donnent le ton. Tel est le cadre moral où le roi Henri IV étale ses amours passionnées. Donnons la parole encore une fois à Mademoiselle de Scudéry et à son "Cyrus": "*Ce roi était né sous une constellation si amoureuse que jamais homme*

5. Mlle de Scudéry, "Le Grand Cyrus", Paris, A. Courbé, 1653, t. VII, p. 216.

6. Dois-je rappeler que le "Grand Cyrus" est dénué de toute vraisemblance?

de sa condition ne l'a tant été. (...) Il ne songeait pas moins à bien ordonner une belle fête lorsqu'il était amoureux qu'à bien ranger une armée lorsqu'il devait donner une bataille" (ibid.,p.221). Selon Mademoiselle de Scudéry, ce roi fut aimé "de tous ses peuples, redouté de tous ses voisins, estimé de toute l'Asie" (ibid.,p.223). Il avait, selon le même auteur, l'esprit infiniment agréable et divertissant. Mademoiselle de Scudéry dira plus loin dans le même ouvrage, que "jamais amant n'a été si civil, si soigneux, ni si respectueux que celui-là" (ibid.,p.226).

Mademoiselle de Scudéry offre un tableau idyllique de Henri IV qui fut un roi dont les passions brûlantes invitaient tout son entourage à l'abandon sensuel. Selon l'économiste Antoine de Montchrétien (7), Henri IV "a fait connaître l'honorable passion qu'il avait d'embellir son royaume de toutes sortes d'artifices". L'artifice qu'il s'offrait à lui-même était l'amour et les contemporains ne cessaient de débattre ses excentricités érotiques. Balzac, dans sa lettre à Racan, datée du 21 août 1625 et signée "Narcisse", semble flatter son correspondant en le déclarant capable de "faire autant de cocus que le feu Roi, Henri IV". Une jolie référence. Je ne voudrais pas que cette citation égare ma plume mais, en effet, la passion incurable d'Henri le Grand pour l'amour fut un trait de son caractère qui détermina catégoriquement sa cour, devenue un véritable théâtre d'intempérance charnelle pour ceux qui y vivaient.

Cette tendance est dans son triomphe quand Malherbe y rencontre la vicomtesse d'Auchy. Celle-ci, ayant laissé son

7. Cf. sa lettre s.l.n.d. dans "La société française au XVIIe siècle" de V.Cousin, Oxford, 1909.

mari, Eustache de Conflans, à Saint-Quentin où il était gouverneur, vint vivre à Paris pour trôner parmi d'autres dames à la cour même. Les sources épistolaires de l'époque ne fournissent guère d'informations sur Eustache de Conflans. Les lettres missives écrites par Henri IV (8) au gouverneur de Saint-Quentin, contiennent à peine quelques renseignements sur le caractère de ses fonctions. Elles nous apprennent qu'Eustache de Conflans était fidèle à son poste, mais il semble qu'il ne soit jamais parvenu à y attacher sa femme qui, elle, vivait à Paris.

Messire Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy (aujourd'hui Oulchie-le-Château) épousa sa cousine éloignée, Charlotte des Ursins, vers 1595. Née vers 1570 (9), la vicomtesse d'Auchy avait, lors de ses noces, à peu près 25 ans. Quand Malherbe la rencontre à la cour, il y a une quinzaine d'années de différence entre les futurs amants. Malherbe est un quinquagénaire expérimenté et semble foudroyé par les appas de Charlotte qui, bien que dans le négligé de l'âge (comme disaient les précieuses), paraissait à la cour, selon Tallemant, *"toujours très soignée et fort parée"* ("Historiettes"). Je profite de cette circonstance pour prévenir le lecteur que toute autre citation de Tallemant, rencontrée dans ce chapitre se réfère à ses "Historiettes".

Qui était cette déesse qui fut la dernière grande passion de François Malherbe?

8. Paris, Imprimerie Nationale, 1848.

9. La pièce 372 des Naf(BN) mss 3615 datant du 6.I.1646, atteste que la Vicomtesse mourut le 3.I.1646 dans la soixante-dix-septième année de sa vie. Elle est donc née soit en 1569 soit, au plus tard, en 1570.

Dans les Manuscrits de Conrart à l'Arsenal de Paris, (10), se trouve la "*Généalogie de l'Illustre Maison des Ursins, justifiée par titres, histoires et autres bonnes et certaines preuves, par le sieur d'Hozier, gentilhomme ordinaire de la maison du Roy, faisant profession de la connaissance des maisons illustres de France*". Cette généalogie est dédiée "*à haute et puissante dame Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Auchy*", et datée de Paris le 1er mai 1635. Je pense que tout ceci n'est pas sans prix pour broser un portrait juste de la dame en question.

La généalogie commence par une lettre de d'Hozier à la Vicomtesse, datée du même jour. Les 123 pages qui suivent dévoilent le mystère des origines de Charlotte des Ursins. Le folio 755 présente des tables généalogiques par lesquelles d'Hozier cherche à prouver que la vicomtesse d'Auchy descend, par la ligne des femmes, de la Royale Maison de France et qu'elle a parmi ses aïeux Jean Ursin, appelé communément "le Modeste" pour ses bonnes moeurs et pour sa probité. En 1277, il devint Pape, sous le nom de Nicolas III (11). Selon ladite généalogie, la famille dont était issue Charlotte Jouvenel des Ursins, fut aussi célèbre en France qu'en Italie. Ainsi les trois dames qui m'intéressent dans cette thèse ont toutes des attaches avec ce pays. La descendance de la famille des Ursins, établie par d'Hozier, atteste que Charlotte était fille de Gilles des Ursins, vicomte de la Tournelle et de Charlotte d'Arces. Selon d'Hozier, cette famille posséda trente villes épiscopales, quatre-vingts villes métropolitaines et quatre cents gros bourgs. Le mari de la Vicom-

10. Mss no 4129, fos 743-866.

11. Jean-Gaetan Orsini qui succéda à Jean XXI.

tesse, lui, descendait d'une famille installée en France dès 1226.

A propos de cette généalogie, il ne serait peut-être pas déplacé d'évoquer ici un mot assez spirituel de François Malherbe qui dit au sujet de la noblesse: "*C'est folie de se vanter d'être d'une ancienne noblesse; plus elle est ancienne, plus elle est douteuse: il ne faut qu'une femme lascive pour pervertir le sang de Charlemagne et de Saint-Louis*" (12). On est tout de suite porté à rappeler que selon d'Hozier, la noblesse de la vicomtesse d'Auchy était très ancienne, car elle remontait au XIII^e siècle, mais ceci n'est, bien sûr, en aucune façon une suggestion (13). Je laisse au lecteur de cette thèse la liberté de se fier aux témoignages de d'Hozier ou de s'en méfier. Boileau, lui, s'en méfiait. Il dit, entre autres, dans sa Satire V:

"N'eût-il de son vrai nom ni titre, ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent Aïeux dans l'histoire".

Ces deux vers invitent à toutes sortes de conjectures, car on y sent un petit accent de vérité, d'autant plus que le généalogiste collabora, à l'époque, avec Th. Renaudot, fondateur d'une chronique scandaleuse, nommée "Gazette de France" (déjà mentionnée dans ma note nr 13) dont les articles étaient en permanence à l'affût du sensationnel. Bien que d'Hozier ait été un généalogiste très connu de la Maison du Roi et juge général des Armes et Blasons de France, les deux

12. Je cite après Emile Colombey "Ruelles, salons et cabarets", Paris, E. Dentu, 1888, p.135.

13. Je me permets de citer ici la "Gazette de France", éd. de Lyon du 10.I.1646, p.32 qui, faisant part de la mort de la Vicomtesse, atteste qu'elle n'était pas "moins illustre par la connaissance qu'elle avait des belles lettres que par l'ancienneté de sa race". Je rapporte cette citation plutôt par principe, la "Gazette" n'ayant jamais passé pour être une source bien véridique.

vers de Boileau invitent à se montrer plus méfiant vis-à-vis des détails de cette descendance.

Sa Sainteté le pape intrigue surtout.

Dans les "Ménagiana" (14) nous lisons: "*Malherbe écrivant à une Demoiselle nommée Caliste, finissait sa lettre par: Je vous baise les pieds. M. de Balzac dit: "C'est qu'elle porte le nom d'un Pape".* A un autre endroit, Ménage répète l'anecdote, mais il s'y prend un peu différemment. "*En écrivant autrefois aux Dames, on finissait par: je vous baise les mains. On ne souffrirait pas cela présentement. Malherbe au lieu de "Je vous baise les mains", finissait par "Je vous baise les pieds" en écrivant à sa Maitresse et parce qu'elle s'appelait Caliste, M. de Balzac en a fait une raillerie disant que Malherbe lui baisait les pieds, parce qu'elle portait le nom d'un Pape*" (15). Je me suis interdit toute opinion hasardée qui pourrait mener à des affirmations catégoriques, et pourtant il faut que je dise que c'est Balzac qui est à railler, tout comme Ménage qui le cite! Tout d'abord, il est bien notoire que Caliste ne fut pas une demoiselle. Ce fut une dame, mariée depuis de longues années, et personne, hormis Ménage et Balzac, ne semblait l'ignorer. Du moins à l'époque où Malherbe, dans ses lettres à Caliste que l'on mettait régulièrement en circulation, s'aventurait hardiment à appeler son mari "le fâcheux" (16).

14. Paris, Florentin, 1693.

15. Il y eut, en effet, un pape nommé Calixte 1er ou Calliste (Saint), mais la question n'est pas là! C'était un Romain qui succéda au pape Zéphirin le 2.VIII.217 ou 218. Il gouverna l'église pendant 5 ans et mourut martyr le 12.X.222. (Michaud, "Biographie Universelle", Paris, Desplaces, s.d.).

16. Cf. lettre de Malherbe à Caliste dans: "Une rivale de la marquise de Rambouillet", G.Mongrédien, Mercure de France, 1.IV.-1.V.1931, p.369.

Deuxièmement, Ménage et Balzac semblent ne pas avoir consulté la généalogie de d'Hozier qui prouve, au moins à ceux qui veulent le croire, que Caliste qui est le nom donné par Malherbe à la vicomtesse d'Auchy, avait, en effet, un pape dans la famille. Il y a des erreurs que l'on ne peut se permettre de commettre. Surtout lorsqu'il s'agit d'une personne revêtue de la dignité papale.

Et pourtant cette dignité n'a jamais empêché la Vicomtesse de se comporter d'une façon excessivement dissolue. Elle était fort loin des moeurs probes de son ancêtre Jean Ursin. Tallemant atteste que Mme d'Auchy était à la cour un objet de moqueries et de railleries. De son lointain Saint-Quentin, son mari se doutait du pire. Il serait imprudent de prêter à la Vicomtesse une conduite de pucelle, d'autant plus que la cour portait au libertinage. Malherbe n'y fut qu'un galant parmi tant d'autres qui faisaient à Caliste un bout de cour, souvent non sans conséquence. Néanmoins, malgré ses tendres assiduités, la dame radicalement extravagante sembla se complaire à ne pas accorder ses faveurs au poète, pendant un bout de temps qui lui fut pénible. Imaginez! La cour se divertit, tandis que le soupirant est à plaindre. En 1608 Malherbe compose un sonnet pour Caliste. Il y dévoile ses peines.

"En ce piteux état si j'ai du réconfort,
c'est, o rare beauté, que vous êtes si dure,
qu'autant près comme loin je n'attends que la mort" (17)

A Fontainebleau où Malherbe se rendait pour accompagner la cour, ayant laissé sa d'Auchy à Paris, il est exposé

17. Voir aussi sa lettre à Caliste s.d. dans: "Oeuvres", éd. L.Lalanne, to IV p.179, où il lui communique l'envoi des vers composés à Fontainebleau.

à des souffrances cruelles, alors qu'il est entouré de plaisirs dispendieux.

"Lieux qui donnez aux coeurs tant d'aimables désirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs,
Mon humeur est chagrine et mon visage triste,

Ce n'est point qu'en effet vous n'avez des appas;
Mais, quoi que vous ayez, vous n'avez point Caliste
Et moi, je ne vois rien quand je ne la vois pas." (18)

Il lui écrit de longues lettres. Emile Magne(19) prétend qu'il existe vingt-huit lettres de Malherbe à Caliste. Il y en a, à vrai dire, vingt-six (écrites entre 1606 et 1616), car nous ne devrions pas compter les deux missives que Malherbe rédigea pour Caliste, mais dont cette dernière ne fut pas la destinataire. Les lettres de Malherbe à Caliste ont été publiées pour la première fois en 1630, dans les "Oeuvres de Malherbe", édition L. Lalanne, vol.IV, pp.150-189. La correspondance dura donc dix ans, mais les amours ardentes du poète dépassèrent de bien des années la date de sa dernière lettre, ce qui fut un véritable exploit pour cet homme infidèle.

Dans ses lettres à Caliste, Malherbe met en oeuvre toute la technique galante qu'il sait si bien manier. Il l'allèche: "*J'apporterais à vos pieds toutes les couronnes du monde, si la fortune me les avait mises sur la tête*" (20). Bien qu'il affirme qu'il ne sait "*ni flatter ni mentir*" (21), il la complimente exagérément: "*Vous êtes, Madame, le principal ornement de notre siècle*" (20.III.1606, ibid., p.160), ou bien: "*Je ne continue point davantage parce qu'il me faudrait*

18. Sonnet fait à Fontainebleau, pour Mme d'Auchy, 1608.

19. "Les salons au temps de Louis XIII" dans: "Le Figaro Littéraire" du 28.IV.1942.

20. 18.III.1606 dans: "Oeuvres", éd. L.Lalanne p.156.

21. 4.II.1607, ibid. p.165.

dire des choses auxquelles votre modestie vous ferait fermer les oreilles" (22), ou encore: "*Je sais, Madame, que votre modestie est incomparable*"(23). Afin d'arriver à ses fins, il l'accuse: "*Vous avez des froideurs incroyables, des injustices extraordinaires, des rigueurs qu'on pourrait appeler des cruautés*" (22). Un an plus tôt: "*Je ne crois pas qu'il se pût faire des lettres si froides comme vos dernières*" (24). Et un peu plus loin, dans la même lettre: "*Non, non, Madame, soyez froide, soyez rigoureuse, soyez cruelle: mon affection pour cela ne sortira point de son assiette. Elle est à un port où les vents ne lui peuvent nuire*" (ibid., p.164). Lorsqu'il craint d'être allé trop loin dans ses plaintes, il revient vers un ton doux pour parler à Caliste de "*ses si belles mains*", de "*sa douceur incomparable*", ou encore de son "*bon naturel*" (25). Il se félicite: "*Cette belle main m'a écrit que ma très humble servitude lui est agréable*" (26).

La vicomtesse d'Auchy sait manier à merveille l'art du "oui" et du "non". Tantôt elle cajole, tantôt elle grogne, et ce, bien plus souvent. Malherbe lui dira: "*Vous avez fait naître ma passion, vous êtes bien aise qu'elle continue et cependant vous ne voulez rien contribuer à l'entretenir*"(27).

La passion que Caliste inspira à Malherbe fut douloureuse dès le début. Il lui écrit le 10 mars 1606: "*C'est m'avoir fait perdre un siècle de félicité que de m'avoir retranché une heure de votre présence*"(ibid., p.156). "*Il y a*

22. 8.II.1607, ibid. p.168.

23. s.d. ibid. p.186.

24. 16.IV.1606, ibid. p.163.

25. 20.III.1606 ibid. p.161.

26. 3.IV.1606, ibid. p.161.

27. 12.III.1606, ibid. p.158.

trois ou quatre heures que vous êtes partie mais pour moi, il y a mille ans et mille siècles que je suis hors d'avec vous" (ibid., p.152).

Les lettres d'amour de Malherbe à la vicomtesse d'Auchy brûlent tellement de passion que l'on craint qu'elles n'en prennent feu. Tout au long de ces pages, Malherbe meurt d'amour et il est si convaincant que nous mourons avec lui. Il n'y a que Caliste qui se porte parfaitement bien, au point que Malherbe lui lance en pleine figure: "*C'est votre vanité d'être cruelle; vous serez toujours ce que vous êtes, dure et inexorable à me maltraiter*"(28).

La stratégie amoureuse du poète comprend aussi des pages qui ne sont pas dénuées de tournures assez spirituellement trouvées. La fine fleur de celles-ci apparaît à la fin de la lettre datée du 7 août 1607: "*Je vous baise très humblement les pieds. S'il y avait quelque chose au-dessous, ce serait mon ambition de m'y abaisser*" (ibid.).

La vicomtesse d'Auchy finit par accorder ses faveurs à Malherbe. Leurs amours durèrent bien des années et finirent lorsque, accablé sous le poids de son âge, le poète dut battre en retraite. La persistance libidinale de Caliste fit de lui un être tourmenté et le rendit perplexe. Résigné, il lui écrit: "*Fasse les vendanges qui voudra, les miennes sont faites, et si bien faites que le grapage même n'y est pas demeuré. Les déplaisirs que j'en ai sont infinis*" (29). Mais il s'empresse d'ajouter: "*Je suis avec un coeur aussi vert que le reste est sec*" (ibid.).

28. 7.VIII.1607, ibid. p.173.

29. s.l.n.d. ibid. p.189.

Le dévouement sans bornes de Malherbe pour la vicomtesse d'Auchy, le poussa même à écrire pour elle deux lettres à l'adresse de deux hommes sur lesquels Charlotte des Ursins avait jeté aussi son dévolu. L'un des deux était président, mais nous ne connaissons pas plus de détails à son sujet, l'autre s'avoua amoureux d'elle. Dans la première lettre, celle au président, Malherbe prête sa plume à Caliste pour le blâmer de ne pas avoir pu ou voulu la rencontrer à Rouen, pendant sa visite dans cette ville, et dans la seconde, écrite à ce soupirant anonyme "*qui lui avait écrit*", pour refuser son amour mais accepter son amitié. Il y aurait beaucoup à dire, mais je pense que ces deux personnages ne méritent pas d'être introduits sur cette scène.

Lorsque Malherbe rencontra à la cour la vicomtesse d'Auchy, ce fut un véritable coup de foudre. Il se hâta tout de suite de lui écrire: "*Je veux vous offrir de passer le reste de mes jours en votre service. Cette volonté me naquit en l'âme la première fois que j'eus l'honneur de vous voir* (30). Et pourtant, à en croire Tallemant, un an s'était à peine écoulé lorsque Malherbe gifla Caliste, le jour où il apprit qu'elle prêtait l'oreille aux soupirs d'un autre poète. Le nom du poète reste dans une ombre impénétrable, mais toujours est-il que, ce jour-là, Malherbe n'a ni su ni pu dominer sa jalousie, d'autant plus que le tempérament gaillard et lascif dont Caliste était dotée, l'exposa à de dures épreuves dès le début de leur liaison. Le jour de la crise, "*il lui prit les mains d'une des siennes, et de l'autre la souffleta*" (31). La belle se mit à crier au secours, les

30. s.l.n.d. *ibid.* p.151.

31. Tallemant, "Historiettes".

domestiques pénétrèrent dans la chambre et Malherbe, en amant impassible, "*s'assit comme si de rien n'était*". C'est Tallentant, ayant l'habitude de recueillir de toute main les mauvais bruits, qui nous fournit celui-ci. Le lendemain de l'incident (10.X.1607), Malherbe envoie à sa muse une lettre ardente où, "*... après avoir obtenu la rémission d'un acte le plus lâche, le plus déloyal, le plus irrémissible qu'il soit possible de s'imaginer*" (32), il la supplie de "*rayez cette histoire abominable du nombre des choses avenues*". Et il ajoute cette petite phrase tout à fait de son cru: "*Je vous en conjure, ma reine, je vous en conjure, ma chère déesse*" (ibid., p.175).

Les oeuvres de Malherbe contiennent aussi un nombre fort considérable de poésies, où le sévère critique tâche de présenter sa Charlotte sous le plus beau des jours. Je tiens à en donner au hasard un échantillon qui nous permettra d'établir le physique de la dame en question, pour peu qu'il soit prudent, bien sûr, de se fier à ces témoignages élogieux d'un fol amoureux.

Dans ces poésies, Malherbe donne libre cours à son admiration vouée aux charmes sensuels de Caliste.

Sonnet à Caliste, 1608 (fragment)

"Il n'est rien de si beau comme Caliste est belle,
C'est une oeuvre où Nature a fait tous ses efforts
(...)
La clarté de son teint n'est pas chose mortelle
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts.
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.
(...)
La blancheur de sa gorge éblouit les regards:
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards."

32. "Oeuvres", éd. Lalanne, p.173.

Dans le "Cabinet Satyrique" (publié à Paris, chez Apollon, s.d.), j'ai trouvé un sonnet de Berthelot, où celui-ci bafoue la muse de Malherbe en parodiant son sonnet. Sa gouaillerie est peu fine mais citons-la quand même. L'auteur y appelle la bien-aimée de Malherbe "Francine", et se laisse emporter par une haine implacable. En voici quelques vers :

"De toutes les laideurs, Francine est la plus laide
Et tant de saletés habitent sur son corps
(...)
Sa voix, d'une grenouille imite les accords
Et l'art n'y put jamais donner aucun remède.
La cire de ses yeux éblouit les regards:
Ainsi que dans le miel Amour y tient ses dards
Dont il la perce à jour comme l'on fait un crible.
Mes yeux, en la voyant, font un mauvais repas
Qu'en dis-tu, ma raison? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'abhorrer pas?" (33)

La querelle entre Malherbe et Berthelot eut lieu en 1607, lorsque ce dernier fréquentait la bohème littéraire de Paris. Je considère ici comme une bonne fortune que de pouvoir emprunter à Mongrédien (34) quelques renseignements sur cette affaire. Selon ce chercheur qui me fait profiter de ses lumières et de ses trouvailles ayant trait à la dame qui m'intéresse dans ce chapitre, Berthelot railla à maintes reprises la passion de Malherbe pour Mme d'Auchy. Dans ses poésies qui sont devenues le théâtre de ses persiflages, il donne à Malherbe le nom de "Polydor". Mme d'Auchy s'y appelle "la Barbizi" ou "Babet". Les trouvailles de Mongrédien sont allées bien loin. Il prétend que "la Barbizi" offrait à son Polydor une couronne de lauriers chaque fois qu'il apaisait son désir. Il déclare aussi qu'un jour, étant arrivé au

33. La parodie virulente de Berthelot fut publiée aussi dans le "Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps", Paris, Toussaint du Bray, 1609.

34. "Une rivale de Mme de Rambouillet, la vicomtesse d'Auchy" dans: "Mercure de France", t. IV.-1.V. 1931 pp. 355-330.

moment où l'on s'y attendait le moins, le mari de la belle vit Malherbe porter une parure de quatre couronnes de lauriers. Un exploit certain.

Berthelot composa d'autres pièces en vers, très osées qui mettent en scène les deux amants. Il n'est pas aisé d'exhumer toutes ces perles lyriques fort obscènes, dans des volumes imprimés. Elles n'ont paru que dans le "Cabinet Satyrique" cité plus haut (35), où elles trônent parmi d'autres pièces du genre. Plaise aux chercheurs de l'univers de Polymnie - s'il est raisonnable de compromettre la métaphysique du lyrisme en lui associant toutes ces obscénités rimées - de juger eux-mêmes. Quelques pages suffisent, et sont même de trop pour pouvoir garder l'envie d'aller jusqu'au bout du volume.

Mongrédién prétend avoir trouvé dans les manuscrits des fonds français no 884 f° 102 v°, d'autres poésies licencieuses, composées par Berthelot à l'adresse de la vicomtesse d'Auchy. J'ai eu la curiosité d'y jeter un coup d'oeil. Nous y trouvons, en effet, quelques vers accompagnés des initiales C.S. Il n'y a aucune preuve que sous ses initiales se dissimule Berthelot, aucun détail ne prouve non plus que les vers s'adressent à la vicomtesse d'Auchy. Il me paraît aussi fort exagéré de trouver ses vers obscènes. Ils sont quelque peu osés, certes, mais ne méritent vraiment pas d'adjectif plus libre. Par contre, les folios n° 228, 229 et 230 abritent, sans nul doute, des vers de Malherbe à Caliste. Le poète y parle de son éloignement. C'est le sonnet composé à

35. Plusieurs publications somnolent à la Réserve de la B.N., dont, entre autres, les éditions d'A. Guillot (s.d.) et d'Apollon (s.d.).

Fontainebleau pour Mme d'Auchy en 1608, cité plus haut. Un peu plus loin, les folios no 238 et 239 étalent toutes sortes d'obscénités exceptionnellement indécentes. Dans ce cas, rien n'indique non plus qu'elles s'adressent à Mme d'Auchy. Laissons donc ces conjectures de Mongrédien de côté, et tout ce volume de manuscrits à ceux qui se plairont à déchiffrer toutes ces gravelures lestes, car elles appartiennent aux chercheurs de l'univers de la poésie. Les lettres m'éloignent de cet objectif.

Puisons encore aux sources révélées par Mongrédien. Le poète Berthelot, paraît-il, fut un ennemi mortel de Malherbe. Un jour, ce dernier le fit flageller par un gentilhomme de Caen, nommé La Boulardière. La réaction du poète couvert de bleus, fut immédiate. D'autres poèmes venimeux contre la Vicomtesse parurent, l'un après l'autre. Jetons-y un oeil. Le rimeur va vraiment trop loin. Il y appelle la dame "Robine Concubine" et la couvre généreusement d'injures des plus primitives. Il y évoque peu spirituellement les "cuisses de grenouille" de la Vicomtesse et cette trouvaille poétique semble aussi peu prestigieuse que le reste du poème est manifestement obscène et ordurier. Un coassement rythmé mais agaçant. Autorisons-nous à ne pas le citer, car il aurait été difficile de demeurer dans le ton de la bienséance et de la civilité.

Berthelot accabla la vicomtesse d'Auchy et son cavalier servant des plus infâmes railleries. Le parfait amour que les deux amants filèrent allégrement pendant si longtemps, ne put passer inaperçu. La société polie prenait plaisir non seulement à débattre la passion du poète, mais aussi

la guerre animée par Berthelot qui allait d'un pas allègre, prêt à toute calomnie pour rabaisser Malherbe à qui il ne pouvait s'égaliser. Les précieux et les précieuses de l'époque s'arrachaient les persiflages virulents de Berthelot, en meublaient leurs conversations et dogmatisaient sur le chapitre, poussant les choses à l'extrême. A propos de cette affaire, puisque affaire il y a, cela vaut la peine de tirer de l'oubli une lettre écrite bien des années plus tard, un quart de siècle après la mort de Malherbe, et datée du 5 août 1652, où Balzac demande à Conrart de lui "*trouver une parodie qui fut faite autrefois par Barthelot (sic) de cette Ode de Malherbe:*

Qu'autres que vous soient désirées
 Qu'autres que vous soient adorées
 Cela se peut facilement etc."

Balzac ajoute qu'on "*la lui a récitée plusieurs fois*". Conrart ne tarde pas à mander à son correspondant les vers de Berthelot, car le 30 septembre de la même année, Balzac s'empresse de le remercier de la parodie sollicitée et lui demande de lui envoyer "*la construction ou la correction du 4e vers de la troisième et de la quatrième stance*" du même poète. Les limites de cette thèse ne permettent de citer ni la chanson de Malherbe à Caliste, ni sa parodie faite par Berthelot, ni les stances qui intriguaient tant Balzac. Tout ce fatras pseudo-poétique, enfanté par un poète de seconde classe, nommé Berthelot, ne trouve sa place dans cette thèse que parce qu'il révèle la manière dont on prenait les choses à l'époque et aussi, parce que je sens une petite démangeaison innocente de plaisanter au sujet des galanteries de Malherbe et de sa Caliste, d'autant plus que, comme le

prouvent certaines sources épistolaires de l'époque, quelques membres de cette brillante société prirent plaisir à traiter, sur un ton libre et enjoué, cette histoire d'amour du premier tiers du XVIIe siècle.

"Où Caliste n'est point, c'est là qu'est mon enfer".

Ce vers de Malherbe apparaîtra plusieurs fois dans les lettres des contemporains, qui se plairont à le citer souvent. Bien des années plus tard, Mademoiselle de Scudéry s'attendrira, elle aussi, sur les amours ferventes du poète et citera ce même vers, bien qu'avec une faute ("pas" au lieu de "point"), dans sa lettre à Mademoiselle Paulet du 13.XII.1644 (36). Le poète n'était plus depuis seize ans. Il fut enseveli avec sa belle flamme ainsi qu'avec son "affreuse barbe" en 1628. Le détail sur les vilains poils de notre troubadour, apparaît dans une lettre, datée du 23 mars 1702, de la Princesse Palatine, qui le trouve suffisamment piquant pour en faire part à la duchesse de Hanovre, soixante-quatorze ans après la mort du poète!

Epris de Caliste, le troubadour Malherbe se plaisait à mettre à nu ses déchirures voluptueuses:

Beauté, de qui la grace étonne la nature
 (...)

 Je vous souhaite douce et toutefois j'avoue
 Que je dois mon salut à votre cruauté."

En effet l'année 1608 semble dure pour la passion de Malherbe. Caliste lui refuse constamment ses bonnes grâces au point qu'il se décide à manifester sa colère avec l'intention de lui faire craindre le mal qu'il lui prépare:

36. Dans les "Lettres du conte d'Avaux à Voiture", p.128.

(...) "Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
 Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
 Comme si vous servir était vous offenser.
 (...)
 Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie,
 Mais puisque votre amour ne se peut acquérir
 Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie".

La décision de partir le torture perpétuellement. Il y résiste pourtant :

"Que c'est m'arracher à moi-même
 Que de me séparer de vous."

Malgré sa réputation bien établie de se connaître aux choses du coeur, ce lettré délicat et raffiné semblait égaré parmi ses chagrins d'amour. Le troubadour perd sa désinvolture habituelle et sa plume ne sait plus à quelles inspirations prêter l'oreille. En butte aux rebuffades répétées de la Vicomtesse, le sigisbée déchiré oscille entre la haine et le culte, entre l'espoir et la défiance. Laissons parler ses poèmes.

Stance Pour Caliste, 1608.

A quelles roses ne fait honte
 De son teint la vraie fraîcheur
 Quelle neige a tant de blancheur
 Que sa gorge ne la surmonte?
 Et quelle flamme luit aux cieux
 Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
 Sa parole enchante les sens
 Soit que sa voix de ses accents
 Frappe les coeurs par les oreilles

Tout ce que d'elle on ne peut dire,
 C'est que son trop chaste penser,
 Ingrat à me récompenser
 Se moquera de mon martyre:
 Supplice qui jamais ne faut
 Aux désirs qui volent trop haut.
 (...)
 Je devais bien moins désirer
 Je me rends donc sans résistance
 A la merci d'elle et du sort.

La corrida entre la belle et le poète dura de longues années. La fin de l'empire de passion sur lequel régnait en souveraine Charlotte des Ursins, fut subite. Un conflit d'intérêts. Tandis que la flamme libidineuse de la dame restait toujours vive, celle de Malherbe s'éteignit à jamais. L'orgueil se montre parfois cruel. L'orgueil de Malherbe lui arracha des vers dont il aurait dû avoir honte:

Voici venu le temps que je vous avais dit.
 Vos yeux, pauvre Caliste, ont perdu leur crédit.
 Et leur piteux état aujourd'hui me fait honte
 D'en avoir tenu compte.

C'est en effet un fragment d'une ode d'Horace(37), où Malherbe dévoile sa main de fer dans un gant de velours. Un poète dit que les cris de haine sont les derniers mots d'amour. Quelle haine et quelle amertume firent surgir sous la plume de Malherbe ces mots si peu dignes de ce séducteur, qui se déclarait prêt à mourir pour sa muse et à lui assurer "*en ses vers une gloire éternelle*"?

"Mais quand je l'ai promis,
 J'aime éternellement." (38)

La chute de l'ange est irrévocable. L'amant le prend en haine après l'avoir tant aimé. L'ange vivra toujours, mais il vivra écrasé sous le poids de la déclaration impitoyable de l'amant déloyal:

"Sierait-il bien à mes écrits
 D'ennuyer les races futures
 Des ridicules aventures
 D'un amant en cheveux gris."

Je place ici cette citation car la tendresse de Malherbe pour Caliste s'évanouit à jamais. S'il se plut à affi-

37. Dans: G.Mongrédien, "Une rivale de la marquise de Rambouillet", Mercure de France, l.IV.-l.V.1931, p.370.

38. Sur ses promesses impérissables voir aussi sa lettre à Caliste s.l.n.d. dans: "Oeuvres", p.137.

cher avec maintes fioritures sa douce liaison avec la vicomtesse d'Auchy au moment de sa plénitude, cet homme aux moeurs dissolues ne fit preuve, à la fin, ni d'élégance, ni de majesté. Il tomba amoureux de Caliste, comme il l'avait fait de plusieurs déjà. Ce qui subsiste de sa correspondance, surtout de celle avec Racan, le prouve indiscutablement. Tout ceci me permet de ne pas mêler ma voix à celle d'autres qui badinent peu sur Malherbe, et qui lui attribuent des qualificatifs qui le présentent comme froid et réservé. Son amour pour la vicomtesse d'Auchy prend place non seulement dans l'histoire mais aussi dans cette thèse, car il me permet d'entrer dans l'intimité de celle qui assaisonna la préciosité française du milieu du XVIIe siècle d'un sel tout particulier.

Le portrait de la vicomtesse d'Auchy aurait été incomplet si je m'étais bornée à la plume élogieuse de François Malherbe. Caliste fut chantée par des poètes du temps. Dans les Mss de Conrart (no 4115 folio 98), je trouve un sonnet intitulé "La Belle Matineuse"(39), où un autre admirateur de la Vicomtesse, le poète Malleville, rend ses hommages à Charlotte, y chante son esprit et surtout ses yeux. Fréquentant le salon de la "savante vicomtesse", Malleville se lamente

39. On reconnaît ce thème précieux qui fut à l'origine de la fameuse querelle littéraire qui, vers 1645, dressa dans la chambre bleue Malleville contre Voiture. Le premier opposa ses trois sonnets à celui composé par Voiture vers la même date, tous les quatre étant de même inspiration. Le sonnet que Malleville dédia à Caliste, et dont je cite plus bas deux vers, ne fut pas jugé le meilleur de ses trois, que la société polie semble pourtant avoir préférés, dans leur ensemble, à celui de Voiture.

vers la fin du sonnet, écrit sur l'absence de la dame "dont l'esprit pénètre toute chose":

"Je me plains seulement de ne voir point ses yeux
qui servent de soleils à votre Académie."

Malleville, de Piard, Somaize s'extasiaient surtout sur la gorge de Caliste, particulièrement bien formée. Colombey ira plus loin en disant que "*cette gorge ne souffrait aucune rivalité*"(40). D'autres contemporains soutiennent, par contre, qu'elle avait "*un teint de malade*" et "*un regard éteint et sans vie*" (Talleyrand). A qui se fier? Heureusement, les deux camps tombent d'accord sur les cheveux de Caliste. Ils étaient abondants, frisés et coupés court.

Il paraît que son visage était - qu'on me pardonne l'adjectif qui suit - quelque peu replet. Ce n'était point un minois gracieux. Les chroniqueurs attestent que c'était plutôt une physionomie terne. Les poètes admiraient sa voix mélodieuse. Les sonnets de Charles de Piard et de Lingendes portent aux nues, le premier "*la beauté non pareille qui peut faire brûler les hommes et les Dieux*", le second "*cette voix non pareille qui peut ravir les Dieux*".

Les éloges de Mme d'Auchy auraient été plus faciles à détecter si les poètes du temps n'avaient pas eu la manie de dissimuler leurs muses derrière des noms qui camouflaient sans faille l'objet de leurs extases. Si Lingendes avoue ouvertement que sa Doris comparée à un ange, n'est autre que Mme d'Auchy, il est presque impossible de se retrouver parmi tous ces noms de Parnasse, parmi toutes ces Iris, Philis, Olympies, Cloris et autres Chimènes. Qui est qui? L'éminent érudit, Frédéric Lachèvre, s'est donné tout le mal du monde

40. "Ruelles, salons et cabarets", Paris, E. Dentu, 1888.

pour déchiffrer ces énigmes dans sa "Bibliographie des Recueils collectifs de poésies", publiée en 1967. Grâce à lui, il nous est possible de nous sentir plus à l'aise parmi les initiales et les noms fictifs, dont débordent les recueils publiés à l'époque. Dommage qu'il en reste toujours qui gardent leur secret.

La Bibliothèque Nationale de Paris abrite plusieurs recueils collectifs, publiés par Sercy, dont les "Poésies choisies" où, dans le tome premier, à la page 180, nous avons un fragment de vers, intitulé "A la belle A.", dédié à une certaine Caliste sur son mariage. Est-ce Mme d'Auchy? L'auteur y étale sa langueur douloureuse, causée par la peine de voir sa belle, mariée à un autre. Bien que les sentiments du poète anonyme correspondent aux émotions de Malherbe martyrisé par sa passion, je ne suis pas portée à croire que c'est lui qui s'y dissimule. Malherbe était trop sûr du génie de sa plume pour manquer de montrer au monde entier la moindre de ses productions. Il aurait certainement signé celle-ci. Deuxièmement, il se traîna aux pieds de la vicomtesse d'Auchy, ébloui par ses appas, certes, mais cela ne signifie pas qu'il était jaloux du mari de Caliste qui croupissait à Saint-Quentin sans avoir, d'ailleurs, aucun rapport avec sa femme. Troisièmement, le dévouement de Malherbe ne veut pas dire non plus, qu'il désirait épouser la belle, lui qui se livrait perpétuellement à ses penchants pour la débauche et l'intempérance charnelle. Ce vers anonyme est donc encore une énigme dont il est difficile de trouver le mot.

Parmi les recueils collectifs de l'époque, nous trouvons le "Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps",

publié en 1609 et déjà cité plus haut. A la page 528 de ce volume, il y a un "Sonnet pour la vicomtesse d'Ochi", signé P.L.S. d'Infrainville (41). Le sonnet loue la beauté de la Vicomtesse, mais je le considère sous un tout autre aspect. Son titre m'a invitée à fureter parmi les sources littéraires de l'époque afin d'établir la vraie graphie du nom de la dame dont nous débattons le cas. Le généalogiste d'Hozier écrivait d'Auchy, Chapelain dans ses lettres écrivait d'Ochy, ce qui surprend un peu, car son correspondant Balzac, répondant à Chapelain et parlant de la même dame, écrivait, lui, d'Auchy. Est-ce à cause d'une nature excessivement attachée à ce qu'ils avaient tous les deux en tête, au point que rien ne pouvait les en faire démordre? Peu importe! Ils arrivaient, malgré tout, à communiquer et à frapper la dame des plus succulentes injures, tout en l'appelant de noms différents.

Toussaint de Bray, l'éditeur du "Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps" (Paris, 1609), écrit d'Ochi, tout comme le sieur d'Infrainville et le poète Neufgermain (42) qui chanta "La Minerve d'Ochi". Rouillard, l'imprimeur des "Homélie" (43) signées du nom de la Vicomtesse, emploie la graphie d'Ochy, mais la forme qui s'éloigne le plus de la transcription du nom de Caliste, se trouve dans les "Eloges des Illustres Savantes, tant Anciennes que Modernes" de Marguerite Buffet, publiés à Paris en 1668, où l'auteur parle de la vicomtesse Dauchy. Antoine Adam qui a annoté les "Histoires" de Tallemant, apporte encore d'autres orthographes:

41. Charles de Piard, sieur d'Infrainville et de Touvant, mort 1613/1614.

42. Sur ce personnage insolite, voir pp.343 et 375.

43. Charlotte des Ursins, "Homélie sur l'Épître de Saint-Paul aux Hébreux", Paris, 1634.

Oulchy ou Ouchy. La première des deux lui semble propre car la terre de la Vicomtesse était Oulchy-le-Château. Adam soutient aussi que *"les gens du XVIIe siècle écrivaient habituellement Ochi, et c'est cette orthographe qu'on lit sur la page de titre de l'ouvrage que la Vicomtesse publia"*(44). Il s'agit de l'ouvrage "Homélies sur l'Épître de Saint-Paul aux Hébreux", publié à Paris, chez Rouillard en 1634. J'ai déjà dit plus haut qu'ayant consulté cet ouvrage, je dois déclarer que c'est le nom d'Ochy qu'on lit au-dessus du titre du livre et non Ochi comme le prétend Antoine Adam. Je m'oppose aussi à sa théorie selon laquelle les contemporains adoptèrent l'orthographe Ochi. Ce n'était qu'une orthographe parmi tant d'autres. Je pense l'avoir prouvé plus haut. J'en trouve encore une autre. Sur la fiche 372 (B.N. Naf mss 3615) qui fait part de la mort de la Vicomtesse, son nom est orthographié d'Oulchie.

Rassurons-nous! Malgré toutes ces déviations, il s'agit toujours de la même personne.

Dans les manuscrits des fonds français se trouvant à la Bibliothèque Nationale de Paris, Mss no 12491, folio 81, nous trouvons un quatrain "sur les yeux bleus de Madame d'Auchy":

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des cieux
 Aussi bien que les cieux ils ont la couleur bleue.
 Non, ce sont des soleils car ils blessent la vue
 De ceux qui de les voir sont par trop curieux.

Le quatrain fut composé en 1617, alors que Caliste n'était plus dans le plein éclat de sa beauté depuis un petit bout de temps déjà. J'aurais dû dire, en vraie précieuse, qu'il ne croissait plus de fleurs au jardin de Mme d'Auchy,

44. Cf. "Historiettes", Gallimard, 1960, to I p.815.

ce qui veut dire dans une langue plus audible qu'elle avait plus de quarante ans. Le quatrain demeure anonyme. Osant à peine deviner la raison pour laquelle son auteur tut son nom, j'invite le lecteur à s'en faire sa propre opinion.

Le recueil de Sercy, cité plus haut, contient, outre les poésies que je viens de débattre, une épître à Caliste, signée A.D.S.. Frédéric Lachèvre a réussi à déchiffrer ces initiales; il s'agit là d'Antoine de Somaize. Vu qu'aucune preuve ne m'autorise à prétendre que la Caliste de Somaize est la Caliste de Malherbe, je passe l'épître sous silence.

Suit *"Le voyageur fortuné dans les Indes du Couchant ou l'Amant heureux, contenant la découverte des Terres inconnues, qui sont au-delà des Trois villes de Tendre"*, un récit anonyme écrit *"pour faire découvrir à Caliste des Provinces où les peuples respirent un air tout à fait pur"*. L'auteur fait visiblement allusion à un empire sentimental. Les contemporains portèrent sur la chasteté de la Vicomtesse, où plutôt sur son manque de chasteté, des jugements tranchants. Dans ce récit, pourrait-il donc s'agir du dessein ironique de faire découvrir à Caliste des domaines qui demeureraient inconnus à sa nature lubrique? N'allons pas trop loin! Les témoignages des contemporains, surtout ceux de Tallemant, invitant irrésistiblement à cette sorte de spéculation, je suis spontanément portée à faire des associations qui pourraient faire tort à la dame, au lieu de réparer les erreurs commises par ceux qui prêtèrent volontiers l'oreille à la virulence de Tallemant. Donc, afin d'échapper au même aveuglement, je n'irai pas plus loin dans mes conjectures, d'autant plus que la Caliste du récit n'est pas forcément Mme d'Auchy.

Ce qui suit dans ledit volume est bien plus intéressant: le portrait de Caliste.

Malheureusement, Frédéric Lachèvre n'a pas réussi, dans ce cas non plus, à trouver le nom du littérateur qui le brossa, ni à prouver que c'est la vicomtesse d'Auchy qui est dépeinte. Jetons un coup d'oeil sur certains détails afin d'essayer de combler la lacune.

Tous les traits du portrait semblent lui appartenir sauf un détail. Sous la brosse de l'auteur, apparaît un visage rond, une taille haute et une pompe indubitable dans le port. C'est une dame bien en chair. Ses yeux sont bleus mais, par une fâcheuse malchance, son nez "*est le moins achevé de son visage*". Disons-le sans ambages: il pourrait être comparé - qu'on me pardonne cette plaisanterie - à celui de Cyrano de Bergerac lequel, comme on le sait dans les deux hémisphères, n'était point menu. "*On voit aussi un petit trou présider au milieu du menton de Caliste*". L'éclat de la gorge de la belle, loué par l'auteur, nous permet aussi de faire un autre rapprochement, ainsi que son goût du grand monde, de la pompe, de l'éclat et de la gloire. La Caliste du portrait aime aussi que l'homme sache qu'il faut paraître pour gagner le coeur de la belle. C'est une des fausses vertus de l'époque, que la vicomtesse d'Auchy mit en oeuvre dans toute sa perfection. Dans son salon, où nous arrivons bientôt, il ne fallait surtout pas être, mais paraître, et cet art de se parer des plumes du paon, assurait à celui qui portait la parure les acclamations des habitués du lieu. La Caliste du portrait a de l'inclination pour les gens d'épée. Peut-on prétendre le contraire de Mme d'Auchy seulement parce

qu'elle se lassa de son guerrier de mari? C'est d'autant plus absurde que l'auteur du portrait glorifie la libéralité de Caliste et, comme il est notoire, la vicomtesse d'Auchy prenait plaisir à offrir généreusement ses faveurs, car c'était une femme qui s'entourait d'admirateurs et, si elle se retirait dans son salon, ce n'était pas pour y contempler en solitaire les appas de la chasteté. Le détail sur l'aisance de moeurs vient d'achever de me gagner et il me plairait d'être en droit d'affirmer que cette Caliste superficielle et vaniteuse du portrait, n'est autre que la vicomtesse d'Auchy. Il n'y a que la couleur des cheveux qui reste trompeuse, mais peut-on se fier à ce témoignage provenant de l'époque, où tous les artifices furent permis et généreusement autorisés par le luxe insolent de la belle société des salons? (45)

Je crois devoir laisser de côté l'information selon laquelle la marquise d'Humières (46) portait, elle aussi, le nom de Caliste. Ce n'est qu'une coïncidence qui nous défend pourtant catégoriquement d'essayer de la reconnaître dans ce portrait.

Les détails évoqués plus haut paraissent cruels pour la Vicomtesse. Outre celà, il est dit qu'au temps de l'ouverture de son salon, elle était à demi aveugle. Tallemant prétend qu'elle se faisait soigner par le plus fameux ophtalmo-
logue du temps, nommé Thevenin.

45. La preuve? Dans les "Portraits" de Mlle de Montpensier (Caen, 1659), à la page 67, je trouve un portrait de la reine Christine, fait par Mme de Brégy qui affirme que la reine de Suède était blonde. Or, tout le monde sait que Christine était brune. Voir p.ex. deux portraits de Christine dans: "Den Svenska Historien", vol.IV p.263 celui de David Beck (1650) et p.270 de Sébastien Bourdon (1653).
46. Louise de la Châtre.

En évoquant tous ces détails qui sont souvent loin d'être élogieux, je m'aperçois que je pêche moi-même contre les bienséances établies à l'époque classique. Une des règles d'or de la politesse mondaine, interdisait de se hasarder à dire du mal des femmes, à railler la légèreté de leur esprit ou quelque fâcheuse aventure de leur vie si l'on ne voulait pas être pris pour une brute incivile. Dans cette optique, me voilà manifestement "rustique"!

Les sources épistolaires de l'époque se taisent sur le physique de la présidente du salon de la rue des Vieux-Augustins. Heureusement, il m'a été salutaire de recourir à cette heureuse habitude de puiser à d'autres sources pour combler la lacune. Je me serais reproché de supprimer ces témoignages, d'autant plus que, grâce à eux, il nous sera plus aisé de pénétrer dans son salon qui, selon mes devanciers, dégénéra en une coterie faussement littéraire.

Selon Emile Magne (47), Charlotte des Ursins ouvrit son salon littéraire l'année où moururent aussi bien son mari, Eustache de Conflans, que Malherbe. Magne prétend que cela eut lieu en 1628 (48). Le poète s'éteignit, en effet, cette année-là, mais le mari de Caliste avait rendu l'âme déjà en 1627. Je me crois autorisée à faire part de cette trouvaille.

47. "Les salons au temps de Louis XIII".

48. Tout comme G. Mongrédien, "Mercure de France", I.IV.-I.V. 1931 p.371 et sa "Vie littéraire au XVIIe siècle", Paris, Tallandrier, 1947.

Le mari mourut donc en 1627, mais les conjoints vivaient séparés depuis longtemps déjà, l'époux à Saint-Quentin et l'épouse à Paris, où elle se livrait à ses penchants pour les jouissances de l'esprit et non seulement de l'esprit. Les hypothèses sur les origines du salon de la rue des Vieux-Augustins se contredisent manifestement. Colombey(49) déclare que la Caliste de Malherbe ouvrit son salon pour faire pièce à l'abbé de Boisrobert de l'Académie Française. Selon cette même hypothèse, l'abbé de Cérisy et surtout l'abbé d'Aubignac pressaient la dame savante de fonder une académie rivale de l'Académie de Richelieu, à laquelle, d'ailleurs, d'Aubignac ne put être admis. Les deux hypothèses sont en opposition, car l'Académie Française ne fut fondée qu'en 1635, et bien des années s'étaient écoulées depuis la mort de Conflans et de Malherbe. Il aurait été difficile sinon impossible de rivaliser en 1628 avec l'Académie qui vit le jour seulement sept ans plus tard.

L'hypothèse avancée par Colombey contient bien d'autres énigmes. Il soutient, entre autres, en se référant à Tallemant, que Malherbe avait chez lui, rue des Petits Champs, une espèce de salon aussi. Etant logé à l'étroit, sa chambre unique ne renfermait que huit chaises. Quand elles étaient toutes occupées, Malherbe s'y barricadait avec ses hôtes et criait à ceux qui frappaient à la porte d'attendre qu'une place se libère. La vicomtesse d'Auchy, paraît-il, eut pitié de lui et lui offrit son propre salon, bien plus spacieux et luxueux car, ayant hérité quelques domaines de son frère Gilles, mort à 22 ans, la dame pouvait étaler, à son gré, tout

49. "Salons, ruelles et cabarets", Paris, 1886.

le faste de sa fortune (50). Le salon de Malherbe aurait ainsi donné naissance au salon de la vicomtesse d'Auchy. Selon Colombey (51), Malherbe trônait sans partage à l'académie féminine de sa Caliste. Cela surprend car, qu'il me soit permis de le rappeler, à l'époque de l'existence du salon de Mme d'Auchy, Malherbe, étant mort depuis un petit laps de temps déjà, ne pouvait trôner que dans son cercueil.

Emile Magne (52) déclare que la première séance de l'académie féminine fut "*donnée le mardi 19 janvier 1638*" et que "*Tallemant des Réaux y fut présent*". Tout d'abord: la date. Le mardi étonne, car les réunions chez la vicomtesse d'Auchy se tenaient les mercredis. Sauval, dans ses "*Antiquités de Paris*", parle aussi des mercredis, citant la correspondance de Balzac, qui évoque ce jour de la semaine en tant qu'habituel des assemblées de la vicomtesse d'Auchy. Certes, dans sa lettre du 22.III.1638, Chapelain évoque le mardi, mais ceci ne lui arrive qu'une seule fois, et il est d'ailleurs le seul à le faire. Antoine Adam - "*Histoire de la littérature française*" (53) - prétend que l'original de la lettre de Chapelain portait: "*tous les mercredis*" (...) "*comme le prouve la réponse de Balzac*" (to.I, p.276). Cela ne prouve rien du tout, vu les façons différentes d'écrire le nom de la Vicomtesse des deux correspondants. Retiré dans son lointain Angoumois, Balzac parle bien des mercredis, tandis que son

50. Une observation exotique sur la haute société française, tirée des "*Lettres d'une Péruvienne*", p.112: "Le malheur des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle".

51. "*Salons, ruelles et cabarets*", Paris, E.Dentu, 1888 p.138.

52. "*Les salons au temps de Louis XIII*" dans: "*Le Figaro littéraire*", 28.IV.1942, BN, D73.

53. Paris, Domat, 1948.

correspondant de Paris(!), Chapelain, parle des mardis. Etrangement, c'est le second qui est dans son tort.

L'année 1638 proposée par Magne, en tant que celle qui vit la naissance du salon, ne m'inquiète pas moins. Nous avons des lettres de Voiture, datées de l'année 1636, qui parlent déjà du salon de la rue des Vieux-Augustins et de la présence de sa maîtresse, Mme de Saintôt, dans ce lieu. Le lecteur se penchera p.ex. sur la lettre de Voiture à Mme de Saintôt, datée de 1636, dans les "Oeuvres", éd. Ubicini, pp.279-280. Le mot "Académie", désignant le salon de Caliste, y apparaît en toute évidence (54)(55).

La présence de Tallemant, le jour de l'inauguration, déconcerte aussi. Il avoue, lui-même, dans ses "Historiettes", qu'il y fut *"une fois par curiosité"*. Certes, il rendit son unique visite à Mme d'Auchy, alors que son salon brillait déjà par son ridicule. Il l'avoue mais il se serait sans doute empressé, si cela avait été le cas, de se vanter d'avoir eu le privilège de voir la séance inaugurale. Tallemant aurait su ignorer la générale ou la couturière mais jamais la première! J'ai du mal à croire qu'il aurait pu s'en abstenir. A ce propos, il garde toutefois un silence absolu. Je regrette qu'Emile Magne n'ait pas voulu dévoiler la référence qui lui avait permis d'établir la date mentionnée plus haut. J'aurais aimé y jeter un coup d'oeil.

Je tiens à relever aussi une circonstance qui ne manque pas de piquant. En 1638, la vicomtesse d'Auchy avait soixante-huit ou soixante-neuf ans! Les excentricités de

54. Ubicini se réfère aux Mss. Conrart.

55. La présence de Mme de Saintôt s'entrevoit dans le salon de Caliste encore en 1638 (cf. lettre de Chapelain à Balzac du 22.III.1638).

l'âge mûr peuvent parfois étonner, mais celle-ci surprend éminemment. Le courage de trouver en soi tant de bravoure et d'intrépidité pour se lancer avec héroïsme à l'assaut d'un tel défi à l'âge où, d'habitude, on choie ses petits-enfants au coin du feu, devrait exciter notre plus grande admiration.

Dans sa publication parue dans le "Mercure de France" (56), Georges Mongrédien suggère irrésistiblement que le salon de la vicomtesse d'Auchy vit le jour en 1628 et ferma deux ans plus tard. L'éminent érudit semble errer cette fois-ci, car c'est dans des lettres échangées entre Balzac et Chapelain vers la fin des années 30, que les deux littérateurs débattent la conduite digne d'une farce de la coterie de la rue des Vieux-Augustins, et se pâment des "scurrilités" (57) du lieu - si je puis employer le mot de Chapelain. Chapelain dit dans sa lettre à Balzac, datée du 7.IV.1638, que l'académie de Charlotte des Ursins "*est une des nouveautés ridicules de ce temps*". Je trouve dans cette lettre la preuve qui me permet de démontrer que le salon de la Vicomtesse fut une création des années 30 et non des années 20. En 1638, Chapelain parle bien d'une nouveauté. Aurait-il employé ce mot pour un vieux machin créé une dizaine d'années auparavant? Cette thèse semble absurde. Malherbe ne put, donc, fréquenter ce salon et ceci me paraît catégorique. La suggestion de Mongrédien est contradictoire, car à l'appui de sa thèse, il invoque l'ambition de Mme d'Auchy d'éclipser les Quarante

56. I.IV.-I.V.1931, pp.355-380.

57. De basses bouffonneries (Dict. Robert), de scurrilus = scurrile.

de l'Académie de Richelieu (58). Celle-ci doit ainsi avoir déjà vu le jour.

Dans ce contexte, une autre lettre de Chapelain (22.III.1639, adressée à Balzac) est fort intéressante. J'y lis: "*L'Académie dont vous êtes a produit, sans y penser, une assemblée de même nom dont Mme la vicomtesse d'Ochy est le chef*". Je cite ce témoignage pour étayer l'hypothèse selon laquelle, l'abbé de Cérisy, pour contrecarrer Boisrobert de l'Académie Française, souffla l'idée à la Vicomtesse.

Voilà donc un nombre qui n'est pas menu de petites découvertes et de grandes perplexités qu'elles déclenchent. J'ai cru devoir en faire part, car je pense que tout ceci n'est pas sans prix pour établir la généalogie de ce salon. Dans cette énigme, il aurait été salutaire de pouvoir recourir p.ex. à une lettre qui mentionne incontestablement la date qui me préoccupe. Une telle lettre s'avéra introuvable. C'est la raison pour laquelle il reste toujours des voiles qu'il m'est impossible de percer.

Essayons maintenant de trouver les membres du cercle de la Vicomtesse et d'établir une liste de ceux qui se rangèrent à ses côtés.

Selon les contemporains, elle semblait aussi enchantée d'être avec des sots qu'avec des prétentieux. Qu'est-ce qu'on ne peut pas lui reprocher? Elle ne manifestait aucune hésitation à inviter chez elle des pédants inaccessibles au

58. Cf. "La vie littéraire au XVII^e siècle", Paris, J.Tallandrier, 1947.

charme du naturel, des hôtes pleins d'amour-propre outré et d'idôlatrie malsaine, des balourds ignorant ce qu'est un vrai homme d'esprit. Des érudits? Mes devanciers en doutent. Une bande de parvenus qui cherchaient à se donner le ton et les gestes de l'honnête homme, dont ils étaient incapables de saisir ni d'imiter la finesse. Qui a dit qu'il n'y a rien de plus ridicule qu'un homme ridicule? Les faux beaux esprits qui se donnaient rendez-vous tous les mercredis chez Mme d'Auchy, étaient attentatoires à sa renommée, déjà fort entamée par ses excès commis à la cour. Et pourtant je suis portée à demander s'il eût été possible de connaître la dame en question si la parure de sa société avait été différente?

Pagan y fait l'important et étale avec orgueil sa rhétorique fonctionnelle. Blaise François, comte de Pagan, un savant militaire et le maître de Vauban, prend goût à s'y ridiculiser par ses discours suspects. A l'époque où il s'affilie à la coterie de la vicomtesse d'Auchy, il a trente-six ans et son ascendance napolitaine semble flatter le snobisme de la maîtresse du lieu qui, étant originaire d'Italie, fait vanité de parler italien. La Vicomtesse a, sans doute, un faible pour Pagan pour deux autres raisons aussi. Tout d'abord, c'est un homme d'épée. Elle aime cela. Deuxièmement, ayant elle-même des problèmes ophtalmiques, elle ne peut qu'être touchée de pitié pour ce borgne vaillant qui avait perdu un oeil au siège de Montauban en 1622, et qui finira, d'ailleurs, par perdre la vue, quelques années après ses exploits d'esprit effectués dans son salon. Mais ce n'est pas là sa principale infirmité. Je trouve une lettre intéressante

de Chapelain, écrite à Balzac le 23.IX. 1640, dont je cite un fragment: *"On disait que Pagan se plaignant de ce qu'on l'avait voulu obliger de haranguer à l'Académie de la vicomtesse d'Auchy, disait que c'était sans raison qu'il portait les armes et faisait ce que les autres disaient. Notre ami (Ménage) qui était présent, en la présence d'un de ces jolis académiciens, repartit tout court: il ne fait donc que des sottises, car ils ne disent autre chose. A l'avenir, je serai soigneux de les marquer, ou je le prierai de commander à son Tiron qu'il les recueille de sa bouche et qu'il en fasse un volume qui nous fera moins regretter la perte de ceux de Cicéron"*. Tout commentaire serait superflu.

Pagan harangue à foison chez Mme d'Auchy. Mais bien qu'il manifeste un goût vif pour les belles lettres et que, malgré sa cécité, il signe de son nom, un peu plus tard, quelques volumes(59), on l'accuse de se faire faire les harangues dont il cherche à éblouir l'assemblée de la d'Auchy. Selon Tallemant, c'est un nommé Montelon qui prêtait à Pagan sa plume. Tallemant a tort d'affirmer que Montelon était petit-fils du garde des sceaux. Il était son arrière-petit-neveu. Je ne passe pas cette erreur sous un silence charitable, car Tallemant en commet d'autres. L'avocat s'appelait, en réalité, Montholon et c'est cette orthographe du nom qui est la seule autorisée. Outre cela, je tiens à remarquer que le personnage ne mérite vraiment pas le ton caustique adopté par l'historien. François Montholon fut un des grands avocats de l'époque et sa renommée fut à son apogée dans les années 1640-1650. Son ascendance était des plus respectables. Cette

59. "Traité des Fortifications", "Théorèmes géométriques", "Théorie des planètes", "Tables astronomiques".

famille d'avocats était connue déjà au XVIIe siècle, sous François I (60).

C'est un autre "joli académicien", l'abbé d'Aubignac (François Hédelin) qui a la dent dure contre Pagan et l'accuse de ne pas demeurer dans les justes bornes de la vanité. Elle est, en effet, sans frein. Chez la Vicomtesse, on appelle Pagan "l'ingénieur" et ceci à cause de ses penchants pour toutes sortes de travaux de construction. Avant d'atterrir chez Caliste, Pagan fréquentait le salon de Malherbe, rue des Petits Champs, et la Vicomtesse semblait souhaiter récupérer les familiers de la réunion qui se tenait chez son ancien soupirant. L'amitié qui unissait Pagan et Malherbe ne surprend pas. Dans le domaine de la littérature, le premier, voulant donner dans le sublime, finit par donner dans le ridicule, le deuxième, après avoir réellement donné dans le sublime, finit par donner dans le rigide. Les deux hommes, ayant pris le même chemin n'arrivèrent pas au même terminus. Le goût de Pagan pour les belles lettres l'invita un jour à prononcer une harangue, où il essaya de se justifier de s'être plus adonné aux armes qu'aux lettres. Nous ne saurons jamais quel bénéfice celles-ci en ont tiré!

L'incommodité ophtalmique de Pagan invite à faire une méchante remarque. Les membres de l'académie féminine semblaient exceptionnellement touchés par toutes sortes de handicaps et d'infortunes corporelles. Emile Colombey (61) prétend que Mme de Saintôt laissait entrevoir "*les signes*

60. François Montholon, seigneur de Viviers et d'Aubervilliers, lui, devint avocat en 1618 et dès 1645, étant conseiller d'Etat, il fut apprécié pour ses qualités d'esprit. Mort en 1679.

61. "Ruelles, salons et cabarets", Paris, 1888.

d'un déséquilibre mental". J'ai déjà parlé de l'incommodité oculaire de la maîtresse du lieu et de Pagan. Ajoutons à ceci l'abbé d'Aubignac à qui sa nature coléreuse donnait aussi un petit air malsain, ce qui, d'ailleurs, ne l'empêchait pas de régner sans partage dans le salon de la Vicomtesse avec le concours de l'abbé de Cérisy (62).

Un autre habitué se nomme Nicolas Habert (63). C'est un des blagueurs de l'Hôtel de Rambouillet, mais sa présence chez Arthénice surprend plutôt, car le salon de Mme d'Auchy semble, en effet, bien plus propice aux épanchements peu élégants de son esprit. Cet avocat au Parlement de Paris finira par se recycler d'une façon spectaculaire et se fera prêtre en 1658. L'assemblée de la vicomtesse d'Auchy invite à toutes sortes de spéculations. Serait-il trop osé de prétendre que ce sont les goûts de ses invités, tellement portés sur la théologie et sur les questions de la religion en général, qui furent à l'origine de la reconversion tardive de Nicolas Habert?

62. Bien qu'il fasse piteuse mine chez Mme d'Auchy, il gagna des louanges de Godeau. Cf. lettre de Godeau à l'abbé de Cérisy, 7.X.1642 dans: "Lettres de Godeau" 1713, p.350.

63. Un mot sur les frères Habert. Ils étaient cinq:
 1) Germain Habert, abbé de Cérisy, dit Cérilas (cf. la correspondance de Chapelain), qui joua un rôle important dans la vie littéraire sous Louis XIII. Tallemant dit de lui: "il a toujours fait le plaisant, mais quelquefois il ne l'est guère" ("Historiettes", p.350, to II). Sur ses exploits extravagants, ses poésies osées et sur son ouvrage piquant sur la "Vie du cardinal de Berulle", cf. Tallemant pp. 812, 814 et 825. 2) Nicolas, avocat au Parlement de Paris devenu avocat au Conseil du Roi en 1626. 3) Philippe, l'un des premiers membres de l'Académie Française. Il fit des études brillantes et toute sa vie cultiva les lettres. Il participa à la rédaction du fameux Dictionnaire et peu avant, devint commissaire des guerres. On notera la date de sa mort: il fut tué le 5.VIII.1637. 4) Pierre, évêque de Cahors, mort en XII, 1637. 5) René, pratiquement inconnu. Quatre frères Habert firent du bruit dans les ruelles parisiennes occupant inlassablement les premières pages des chroniques galantes du temps.

En effet, on y dépouille impitoyablement l'Écriture sainte, et toute question ayant trait à la théologie y semble bonne pour en faire d'interminables harangues ou de violentes bagarres. Telle p.ex. celle entre le très jeune Louis de Lesclache et Jaques Forton, sieur de Saint-Ange(64). Le premier, malgré son jeune âge, fonda une espèce d'académie philosophique et littéraire à Paris, où il enseigna Aristote en français. Sorel faisait grand cas de lui, et il était notoire dans le milieu précieux que Lesclache donnait le ton dans le salon de Mme Mareschal(65). Son impact chez Mme d'Auchy fut plutôt minime, tout comme l'éloquence de ses arguments. Opposé à Saint-Ange au cours de quelque discussion sur les questions religieuses, il ne sut avancer d'argument plus fort que celui de son poing. Le droit du poing, comme on le sait, s'avère souverain là où il n'y a pas d'autres remèdes contre la stérilité des idées (66). Lesclache avait l'ambition d'enseigner la philosophie en français (67) et pourtant pendant la bagarre, il se comporta peu en philosophe et l'assemblée finit

64. Il s'appelait habituellement M. de Saint-Ange de Montéard. Un de ses ouvrages qui eut à l'époque un assez grand retentissement s'appelle "Discours sur l'alliance de la raison et de la foi".

65. Les sources gardent un silence impénétrable sur la dame. Il n'y a que Somaize qui lâche le morceau. Dans son "Dictionnaire", il l'appelle Méliste et Lesclache y porte le nom de Lisippe. "Lisippe est pour Méliste l'unique philosophe d'Athènes". Il était aussi expert en physique.

66. Je renvoie le lecteur à un très long discours philosophique du même Lesclache (Recueil de Conrart, 2358, fo. 231) sur l'utilité de la science et de la parole. Dommage que son auteur n'y ait pas jeté un oeil avant de montrer le poing.

67. Voici quelques titres évocateurs: 1) "L'Art de discourir des passions, des biens et de la charité. 2) "Les fondements de la religion chrétienne, ou les Ordres de Dieu qui font reluire sa sagesse et sa bonté". 3) "Abrégé des Fondemens de la religion crétiène (sic)". 4) "La Philosophie morale".

par assister à une échauffourée passionnée entre un penseur douteux (68) et un maniaque théologien.

La ruelle de Mme d'Auchy débordait de prêtres fanatiques, tel p.ex. le comte de Bruslon (69) toujours disposé à gloser sur quelque passage de l'Exégèse. Mgr Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, s'y montre aussi de temps en temps. Un honneur douteux pour le lieu, car cet ecclésiastique passait à l'époque pour le plus médiocre des théologiens. A l'abri de ce badinage je ne dis que des vérités. L'archevêque en question, touché au vif par la primitive dispute entre Lesclache et Saint-Ange, tenta le diable probablement pour la première fois de sa vie, et demanda à la Vicomtesse de laisser la théologie à la Sorbonne et d'orienter ces délibérations égarées vers une direction mieux pensante. Il existe une théorie prônée par Tallemant, selon laquelle quelque vilain mouchard rapporta à l'ecclésiastique que malgré son avertissement, les rhéteurs de l'académie féminine s'abstenaient peu de propager des opinions condamnées par l'Eglise, comme corrompant les dogmes. Mgr de Gondi, comme atteste Tallemant, fut contraint d'interdire les réunions. Les assemblées de la Vicomtesse avaient pris effectivement une allure qui ne pouvait plaire ni à l'Eglise, ni à ses ouailles bien pensantes.

68. Puis-je insister ici sur un ouvrage de Lesclache surtout: "Les Avantages que les femmes peuvent recevoir de la philosophie et principalement de la morale", publié à Paris, 1666, chez L.Rondet. Le chapitre premier traite "De quelle manière il faut convaincre ceux qui soutiennent que les femmes ne doivent point s'appliquer à l'étude de la Philosophie" et condamne les hommes qui croient que la philosophie est nuisible à l'esprit des femmes. A la page 169, je trouve cette phrase: "Il semble que la logique est(sic) absolument inutile aux femmes". Et pourquoi donc?
69. Dans d'autres sources: Brullon ou Brûlon.

La composition de la coterie fut bien significative. Des abbés, des conseillers d'Etat, des maîtres de requêtes constituaient son noyau le plus solide. Tous ces demi-savants affectent une crasse ignorance qui ne les empêchent pas de satisfaire l'audience. Car audience il y a. Seulement, elle se compose de gens fâcheux et incommodes, de toutes sortes de quidams suspects à l'air guindé, qui se croient au centre de l'intérêt public, mais qui n'appartiennent qu'à l'école des précieux et des précieuses de Molière.

Bellegarde(70) dit: "*Nous vivons dans un siècle où tout le monde en France a de l'esprit*". Pour se faire valoir, il ne faut surtout pas se taire. Le babillage devient le mal majeur du "*siècle malade qui préfère les sausses (sic) aux viandes et la phantaisie (sic) à la santé*". On parle donc. Abondamment. Et on ne sait plus trouver le juste milieu entre trop et trop peu. Le phébus qui règne suprêmement, au lieu de polir le rude et de démêler le confus, rend ce premier entortillé et ce second carrément amphigourique. Les Muses errent, l'homme creuse ses rhétoriques. Pourtant La Rochefoucauld dit que "*le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien*"(Maxime 203). Pascal ajoutera que cela est bon pour un galant homme et non pour un honnête homme (71). Les ouailles de la Vicomtesse, ayant une connaissance bien légère des choses, ne font que se piquer de tous les génies. Ils agissent ainsi d'après de mauvais principes. Chose grave à l'époque où l'honnête homme doit savoir trouver le juste milieu des choses. Faisant une vaine montre de leur science

70. "Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter", Paris, J.Guignard, 1700.

71. "Pensées", Paris, H.Massis, 1929, p.373.

douteuse, les pédants du lieu en sont l'exemple le plus achevé. Le Père Bouhours dit qu'un pédant est *"un fou à force de science et de raisonnement qui est en général mal poli, féroce, chagrin, opiniâtre et qui se dispute sur tout avec acharnement"*(72). Ce fou est prêt à déchirer tous ceux qui ne sont pas de son avis p.ex. sur l'intelligence d'un passage de Suétone ou sur l'étymologie d'un mot, et à soulever tout le monde contre un malheureux qui ose ne pas estimer Cicéron.

Cette peuplade qui meuble le salon de la Vicomtesse, préfère les afféteries du style au simple et au naturel. En ce pays-ci, la maîtresse du lieu devient un bas bleu grotesque dont l'excès est redoutable, car bien que le ridicule soit ce qui fait rire, tout ridicule n'est pas digne de risée. Le ridicule de l'académie féminine est si pesant qu'elle va s'effondrer sous son poids.

Chez la Vicomtesse, l'absence de vrai divertissement laisse le champ libre à la déviation des jugements et du bon sens. Ainsi, l'abbé d'Aubignac prononce le 26.I.1638 une harangue qui s'intitule: "L'homme vain ne doit point être admis dans une société académique". Une digression semble ici de rigueur. L'orateur, lui-même, ne put être admis à l'Académie Française malgré ses efforts les plus audacieux. A l'époque, l'Académie Française était une société académique exemplaire. Ne fut-il pas quelque peu maladroit de la part de d'Aubignac de stigmatiser ainsi sa propre vanité? Le discours de l'abbé me permet aussi de dénoncer une petite erreur commise par Mongrédien qui le place le 28 janvier 1638 et non le 26. C'est pourtant cette date qui accompagne la harangue en

72. "La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit", Paris, 1771.

question, reproduite par Monmerqué et Paris dans leur édition des "Historiettes"(73).

Dans sa harangue, d'Aubignac s'attaque encore à Pagan. Il la débute en affirmant que "*celui qui veut être juge de lui-même*" doit être sourd et avoir deux bons yeux. Encore une allusion peu fine à l'infirmité de Pagan. Le conférencier insolent en avait deux, fort mauvais d'ailleurs, et finira par devenir quasi aveugle, lui-même. J'aurais envie de dire qu'il vit la paille dans l'oeil de Pagan mais ne vit pas la poutre dans le sien. La réflexion s'impose, bien que l'allusion soit trop forte, donc peu élégante dans ce contexte délicat.

L'élégance n'était pas d'ailleurs le côté fort de cette coterie. J'ai déjà dit qu'on en venait parfois aux mains. Surtout les théologiens. Citons ici Bossuet qui écrit à Mme Cornuau le 24 novembre 1691: "*Les mondains prennent le mystère de la piété et de la communication avec Dieu pour un galimatias spirituel*". Telles étaient aussi les attitudes des bagarreurs de Mme d'Auchy, qui y babillaient sur un ton doctoral et y pontifiaient avec prétention et emphase sur des sujets dont ils n'avaient pas l'expérience nécessaire. L'ambition de la Vicomtesse de rivaliser avec l'Académie Française plongea sa coterie dans un désarroi total, où l'on affecta le bel esprit en débitant toutes sortes de bêtises et en métamorphosant le lieu en une ruelle ignoble.

Peut-on reprocher à Mme d'Auchy d'autres dissensions? Les bagarres entre Pagan et d'Aubignac ou entre Lesclache et Saint-Ange, étaient des disputes qui reflétaient le fanatisme

73. Cf. les annotations d'Antoine Adam, ajoutées aux "Historiettes" de l'édition 1960.

outré du lieu et qui ne pouvaient que dégoûter les invités raisonnables. Y en avait-il?

Nul doute. Il convient surtout de mentionner le cardinal de Retz, ce "*héros du bréviaire*", comme l'appelle, dans ses lettres, Mme de Sévigné. Encore un ecclésiastique. Dans son portrait fait de main de maître, La Rochefoucauld dit du cardinal qu' "*il s'amuse à tout et ne se plaît à rien*" (74). Et pourtant, s'il lui fut facile de ne se plaire à rien dans le salon de la rue des Vieux-Augustins, il lui fut impossible de s'y amuser. Sa présence y fut éphémère. Elle surprend au plus haut degré. Mais peut-être que ce fut là, ce pas nécessaire qui lui permit de se désillusionner définitivement et de percevoir enfin les appas trompeurs de la vie de société? Avant de prendre le parti de se retirer à Saint-Michel (1675), dans l'intention de payer ses dettes avant sa mort, il fréquentait assidûment les salons littéraires. Les contemporains parlent beaucoup, dans leurs lettres, de la retraite du cardinal de Retz. Mme de Sévigné ne fait que bavarder sur ce sujet(75) et évoquer les transports de joie du peuple qui l'accueillit à genoux, à Saint-Michel, comme "*une sauvegarde que Dieu leur envoie*". Or, cette sauvegarde vénérée s'égara un jour, rue des Vieux-Augustins. La circonstance de sa retraite jette une lumière étrange sur sa présence chez Mme d'Auchy. Certes, il se révoltait contre les débats faussement théologiques du lieu, mais y venait quand même. La Rochefoucauld traita sa retraite de "*la plus fausse*

74. Le portrait du cardinal de Retz par La Rochefoucauld dans: Mme de Sévigné, "Correspondance", Gallimard, 1972, to I, p.737.

75. P.ex. Mme de Sévigné à sa fille: 29.V.1675, 5.VI.1675, 19.VI.1675, 28.VI.1675.

action de sa vie, d'un sacrifice fait à son orgueil sous prétexte de dévotion" (76). Selon le Duc, Retz quitta la cour où il ne pouvait s'attacher et s'éloigna du monde qui s'éloignait de lui. Une question se pose. Le portrait du Cardinal écrit de sa plus belle plume par La Rochefoucauld, suggère un accord parfait entre Retz et le milieu qu'il hantait. Sa retraite nous invite, par contre, à considérer l'homme sous un angle tout à fait différent. Je suis portée à croire qu'il peuplait, comme tant d'autres, les salons dont celui de la Vicomtesse, car son inclination naturelle l'y portait. Tout homme de bien a droit à des déviations qui ne l'écartent point de sa ligne de conduite naturelle. La Fontaine disait: *"J'en dis ma coulpe et j'en suis tout honteux"*. La honte ne l'empêchait pourtant pas de continuer à s'empêtrer dans le vice. Le vice du Cardinal me paraît anodin, et je lui témoignerais de l'indulgence pour une faute qui n'en est pas vraiment une, d'avoir eu envie de perdre un peu de temps dans un lieu qui n'était pas à sa hauteur. Prêtait-il sa voix à la confusion de harangues et de sermons qui semaient le désordre dans tous ces esprits tombés dans la pédanterie? Tout porte à croire que non. Il ne faut pas le mêler à cette foule. Les contemporains ne se seraient pas empêchés de nous en laisser des témoignages.

Chez la d'Auchy, on lit la "Gazette sauvage", une feuille à scandale qui s'imprimait à Bruxelles. L'abbé d'Aubignac y donne lecture de sa "Foire d'amour" et de ses "Conseils à Célimène sur les moyens de conserver sa réputa-

76. Portrait du Cardinal brossé par La Rochefoucauld, "Correspondance" de Mme de Sévigné.

tion". Mme d'Auchy y prête l'oreille, elle qui ne fit pas grand cas de la sienne avant de s'ériger en savante.

L'académie range au nombre de ses invités quelques comtes. Le plus énergique se nomme Bruslon. Après avoir rempli un certain nombre de missions à l'étranger, tout comme Voiture, il se vit nommé introducteur des Ambassadeurs. Entre deux missions, il fait des apparitions chez la d'Auchy pour y donner libre cours à son tempérament gaulois. Le comte saupoudre ses propos de grivoiseries douteuses et y cause à l'infini. Dissimulant sa couardise sous un masque de crânerie, le comte Bruslon, en méchant bouffon, tient des propos embrouillés et confus. Mais personne ne se laisse abuser par cette fourberie. Au contraire. L'assemblée entonne sur l'air de "*Biby, tout est frelaure*" (77) un couplet méchant, fait sur lui à la guerre de Lorraine. Je renvoie le lecteur aux "Historiettes" de Tallemant où il en trouvera un échantillon. Ledit couplet est une allusion manifeste à la poltronnerie de cette fine fleur des forces françaises de l'époque. Je me serais reproché d'en dire plus long.

Une autre personne du lieu ne fascine pas moins. Il s'agit de Mlle Marie Jars de Gournay, une vieille fille de Picardie qui faisait vanité d'être la fille d'alliance de Montaigne. Tallemant prétend qu'elle faisait de méchants vers. A la demande du roi Jacques d'Angleterre, elle écrivit la vie de celui-ci, qui s'avéra une lecture indéchiffrable de l'autre côté de la Manche. Elle sut éblouir Richelieu par

77. Le mot ne figure ni dans le Grand Robert ni dans le Dictionnaire Trévoux. Dans ce dernier je trouve le mot "freloré" écrit parfois sans accent sur le e, p.ex. "tout est frelore", ce qui veut dire "tout est perdu". Trévoux suggère de jeter un oeil dans la farce de Patelin.

son esprit, au point qu'il lui accorda une pension de cinquante livres par an, plus vingt livres pour sa fameuse chatte. Je trouve une lettre (16.VI.1634) de Mlle de Gournay à Richelieu, où elle lui présente ses remerciements (78). Ayant appris que la chatte avait eu des petits, le Cardinal ajouta une pistole pour les chatons.

La pucelle de Gournay fut chantée (en latin!) par Heinsius et voua un culte aux Grecs. Elle apprit le latin toute seule, sans maître ni grammaire. Le professeur d'éloquence, Dominique Bodius l'appela la "sirène française" (79). La sirène était de robuste condition, pleine d'entrain et d'une gaîté un peu libre. A l'époque du salon de la d'Auchy, la pucelle est une septuagénaire vénérée et elle choie ses trois chattes qui entreront dans l'histoire. Elles se nomment Douzelle, Minette et la mie Piaillon. L'abbé de Marolles (80) raconte dans ses "Mémoires" (81), que la mie *"Piaillon de Mlle de Gournay en douze années qu'elle a vécu auprès d'elle, ne se fut délogée une seule nuit de sa chambre pour courir sur les toits comme les autres chats"*(82). Ou les autres chattes plutôt. Les minettes de Mlle de Gournay me permettent de donner un coup de patte, digne d'un matou de

78. "Montaigne et ses amis", to. II, pp.404-405.

"Monseigneur, vos bienfaits, dont les princes mêmes se sentiraient honorés, ne laissent point de digne remerciement à une chétive demoiselle. Votre Eminence eût jugé (...) que le bien qu'elle me faisait jusqu'ici (...) (suffisai(t)) à me tenir à mon aise et m'eût laissé en ces termes ..."

Une lettre de gratitude.

79. "Le Parnasse Français" p.216.

80. Le même qui fréquentait l'hôtel de Rambouillet.

81. Paris, A.de Sommanville, 1657, p.99.

82. Habitant la même maison qu'elle, rue Saint-Honoré, il était au courant!

race, à Colombey(83) qui n'en a révélé qu'un seul(84). Elle en avait, en réalité, trois, et qui n'appartenaient point au sexe doué du pouvoir de fécondation. C'étaient bien des femelles.

Mlle de Gournay, hormis ses chattes, avait un faible pour les diminutifs. Ayant laissé libre cours à sa verve, elle en inventa de singuliers. Selon les contemporains, il était difficile de trouver mieux. J'envoie le lecteur au "Poète crotté" de Saint-Amant(85) où celui-ci brosse un portrait de la demoiselle en question d'une façon aussi peu élogieuse que surprenante (86), et donne un bel échantillon des diminutifs inventés par elle (87).

Quand Mlle de Gournay était présente dans le salon de la rue des Vieux-Augustins, il ne devait pas y être possible de se taire au sujet de ces petits mammifères poilus à oreilles triangulaires. La mie Piaillon offrit ainsi encore un sujet saugrenu pour divertir l'assemblée et pour permettre à Mlle de Gournay d'y mettre du piquant bien de son cru. Dans son "Poète crotté", Saint-Amant dit à propos de la bête:

83. "Ruelles, salons et cabarets", Paris, 1888, p.140.

84. S'inspirant très vraisemblablement aux "Mémoires" de l'abbé de Marolles d'ailleurs. Donnage seulement qu'il se soit trompé de nom. Au lieu de l'abbé de Marolles, il a écrit: l'abbé Villeloin.

85. "Oeuvres", Paris, N.Traboulliet, 1638, p.35.

86. En voici l'introduction:

Dans cette satire joyeuse
Plusieurs se sentiront pincer,
D'une façon ingénieuse,
Qui ne pourront s'en offenser.

87. Chosette, gringuenaudes, vieillotine, boulet, etc.
Ibid., p.54.

Moins de poils à ton matou,
 Qui dort, où
 Tu te reposes la tête
 Qu'il n'a d'ennuis au cerveau
 Le bon veau
 Tant ta beauté le tempeste". (88)

En voilà assez sur ce mistigri.

J'aurais été cruelle et injuste si j'avais permis au lecteur de rester sur cette note. Les lubies bizarres dont les vieilles filles ne veulent souvent pas démordre, invitent irrésistiblement à plaisanter quelque peu sur la question. Mlle de Gournay, elle, mérite qu'on lui rende plus de justice (89). Les qualités de son esprit et les défauts de ses fantaisies s'unirent dans une si étroite alliance qu'on ne peut les séparer. A sa mort, Ogier, Malleville, Patin, Ménage et d'autres beaux esprits, lui consacrèrent des épitaphes en vers latins et français. Le ton de tous ces éloges semble ne pas avoir été de commande. Son oeuvre littéraire est considérable et les services qu'elle rendit en tant qu'éditrice, sont indéniables (90). Tout comme ses travaux de critique littéraire et de traductrice (91). C'était une fille docte et savante et elle ne mérite pas qu'on la plaisante sur son latin, sur sa piètre fortune et sur ses chattes. Elle arriva à entrer en lice avec les hommes et sa dissertation sur "l'Egalité des hommes et des femmes" (1622) montre qu'elle savait plaider la cause de la femme (Anne-Marie de Schur-

88. Saint-Amant, "Oeuvres", Paris, N. Traboulliet, 1638, p. 55.

89. Le lecteur se penchera sur la lettre de Godeau à Mlle de Gournay du 30.XII.1641 ("Lettres de Godeau", 1713, pp. 222-223). C'est un éloge des pièces poétiques et de l'esprit de cette demoiselle. "Je vous considère comme une personne extraordinaire. (...) J'ai reconnu Horace dans l'Ode que vous avez traduite et il parle aussi délicatement français que latin".

90. Onze éditions des "Essais" de Montaigne de 1595 à 1635.

91. Le 4e chant d'"Enéide" de Virgile en 1621.

mann l'honorait grandement). Amie de la duchesse de Longueville, de la comtesse de Soissons et de la princesse de Clèves, elle fréquentait le grand monde. Sa présence chez la vicomtesse d'Auchy rehausse considérablement le prestige du lieu. Mlle de Gournay fréquenta - comme la présidente du salon - la cour de Henri IV. Serait-il imprudent de se demander si l'amitié des deux dames ne remontait pas à cette époque-là.

La présence de Mlle de Gournay chez la vicomtesse d'Auchy déconcerte quelque peu à cause de ses relations presque amicales avec Boisrobert de l'Académie Française. Voilà une autre énigme difficile à percer. Selon une hypothèse, l'académie de la Vicomtesse fut fondée tout exprès pour faire pièce à cet académicien qui, de son côté, se révéla magnanime, au point de faire taire les bas instincts de ses rivaux et de solliciter la bienveillance de Richelieu en faveur de la demoiselle, qui était pourtant un maillon inséparable de la chaîne des familiers de la Vicomtesse. Un geste d'une rare élégance.

Les pédants du lieu, eux, semblaient en savoir peu sur cette qualité esthétique, bien qu'ils fussent en plein milieu du XVIIe siècle, où la société avait l'ambition d'observer les règles de la bienséance avec la plus rigoureuse sévérité. Que dire alors de ce président des trésoriers de France, nommé Boutard, qui se hasarda à prononcer, dans le salon de la Vicomtesse, un discours sur diverses façons de cracher et à affirmer qu'il en avait découvert cinquante-deux, dont il fit la démonstration au détriment des tapis de Mme d'Auchy?

Je tiens ici à justifier le choix de la plupart des citations rapportées dans ce chapitre, ainsi que des anecdotes signalées. Elles ne sont pas tristes ni sages non plus. C'est parce que le sujet même ne l'est pas et il faut le débattre comme il le mérite. Le salon de la vicomtesse d'Auchy abritait une cohue de personnages grotesques, de maniaques gaulois et de conférenciers douteux, qui se complaisaient à présenter des discours suspects sur toutes sortes de sujets, et dont les excentricités dépassaient les limites de la décence la plus élémentaire. Gardons, de grâce, le sérieux pour les sujets sérieux! Celui-ci est véritablement loufoque.

Boutard cité plus haut était un petit homme "*qui avait un fort grand nez, comme affirme Tallemant, et la langue encore plus longue*". Surtout pour les gaillardises. Malgré sa charge de président des trésoriers de France, localisée à Montpellier, il séjournait en permanence à Paris. Il descendait d'une famille où tout le monde aimait parler. Chez la Vicomtesse, il put étaler impunément ce vilain talent. Le plaisantin divertit l'auditoire de son discours spirituel sur diverses façons de glavioter, le jour du mardi gras. Un bon prélude au carême. Le luron se mit à pérorer dès qu'il franchit le seuil du salon. Son bagou terrassa tous les autres. Réjouissons-nous que le destin ait bien voulu mettre fin à la vie de Malherbe à temps. Sinon il aurait aimé assister à cette palabre de Boutard. Un concert de crachements des deux hommes aurait été un ensemble fort harmonieux, mais imaginez le taux d'humidité de l'air dans le salon!(92)

92. Cf. chapitre I, p.99.

On se demande, en présence d'une telle anecdote, si les pédants de l'univers de Mme d'Auchy ne tenaient pas les questions de bienséances en trop médiocre estime. Dans sa lettre s.d. à Balzac (93), Méré précise la notion de bienséances: "*Il faut savoir pratiquer les bienséances, ce qui sied et ce qui ne sied pas. Il faut savoir juger sainement de tout. Nous devons quelque chose aux coutumes des lieux où nous vivons pour ne pas choquer la révérence publique, quoique ces coutumes soient mauvaises. C'est sur le principe qu'on doit souhaiter d'être heureux, les honneurs, la beauté, la valeur, l'esprit, les richesses et la vertu même; tout cela n'est à désirer que pour se rendre la vie agréable. Il est à remarquer qu'on ne voit rien de pur ni de sincère. Quantité de choses sont nécessaires pour être heureux, mais une seule suffit pour être à plaindre: ce sont les plaisirs de l'esprit et du corps qui rendent la vie douce et plaisante. (...) Les plaisirs sensuels sont grossiers, sujets au dégoût à moins que ceux de l'esprit ne s'y mêlent*".

La convenance avant tout! La convenance des actions et des discours par rapport aux personnes, à l'âge, au sexe, au temps, aux lieux et aux usages de la société. Les bienséances sont d'une étendue infinie et tant d'éléments précis imposent aux gens des devoirs différents. La Rochefoucauld dira que "*la bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie*" (94). En effet, si on ne l'observe pas, on passe pour un homme impoli. Saint-Evremond dira qu'il y a des choses qu'on peut faire impunément et que la bien-

93. "Lettres familières, instructives et amusantes sur divers sujets", Paris, 1725.

94. Maxime CCCXLVII, "Oeuvres", 1865, N. Chaix, p. 118.

séance ne permet pas (95). Cette convention tacite réglant la vie de société, devient une loi draconienne qui frappe à mort toute dérogation. Pour le respect de cette sainte règle, on salue une dame en l'embrassant, bien qu'on trouve cela dangereux pour la "pudicité des filles"(96). Deux hommes se saluent par une profonde révérence, la plume du chapeau devant balayer le sol, ou bien on baise la cuisse à son supérieur en l'entourant de ses bras. Je doute que l'on ait baisé des cuisses quelconques à l'hôtel d'Auchy. On y crachait, par contre, à gogo. La bienséance s'établit si puissamment que toute innovation semble détruire le charme dormant et si solidement avéré du statu quo des moeurs généralement approuvées. L'avènement de la fourchette p.ex. bouleversera fort la bienséance de la table dans la première moitié du siècle.

Pour suivre les instructions de Méré, citées plus haut, en vue de rendre la vie plus convenable, donc plus agréable, les précieuses de l'époque de Mme d'Auchy, introduiront la mode des mouches. Cette mode date de la fin du XVIIe siècle, où l'on soignait les maux de dents par de petits emplâtres placés sur les tempes et recouverts de taffetas ou de velours. Une coquette remarqua combien ceci relevait l'éclat du teint et en lança l'usage. Pour les précieuses, les mouches avaient, selon leur emplacement, diverses dénominations: la passionnée était une mouche placée près de l'oeil; la baiseuse, celle placée au coin de la bouche; la majestueuse, sur le front et la voleuse sur un bouton. J'imagine aisément la vicomtesse d'Auchy recouverte - en vraie précieuse et en vraie coquette - de morceaux de taffetas noirs, qui secoue sa

95. "Oeuvres", éd. C.Barbin.

96. "Bienséance" - Dictionnaire Trévoux.

tête ornée de boucles à l'anglaise et de frisettes sur le front - coiffure féminine à la mode dans les années 30 - pour trancher impérieusement quelque question littéraire. Je dis bien: "en vraie coquette", car on ne peut nier que la d'Auchy en fut une sans réserve.

Toute sa vie elle chercha à plaire à plusieurs hommes à la fois, possédant à merveille l'art de se les attacher en leur faisant espérer le bonheur qu'elle était souvent bien décidée à leur refuser. Tâchant d'engager les hommes, elle-même ne voulait pas s'engager. Les témoignages de son passage à la cour, furent cruels pour elle. Mlle de Scudéry eut bien du mépris pour de pareilles allures. Elle écrivait dans une lettre: "*Je ne puis supporter ces coquettes qui embrassent dix ou douze intrigues sans aucun amour et qui se font cent affaires sans en avoir une seule*" (97). La d'Auchy semblait peu se soucier d'être aimée; il lui suffisait d'être trouvée séduisante et désirable. Ce qui dominait chez elle, c'était la vanité et la légèreté. La Rochefoucauld dit à ce sujet: "*Les coquettes ne cherchent en amour que l'occupation d'une intrigue et l'émotion d'esprit que donne la galanterie*" (98). Mlle de Scudéry ajoute: "*Les amants fidèles ont de la peine à mettre les coquettes de profession au rang des gens d'honneur*" (99). Elle fait piteuse mine, la vicomtesse d'Auchy! Citons encore Saint-Evremond: "*Toute la vertu des femmes n'est qu'une habileté à cacher leur coquetterie*" (100).

97. Citée dans le Dictionnaire Trévoux ("coquette").

98. Maxime 277 citée sous cette forme dans le Dictionnaire Trévoux.

99. "Coquette" - Dictionnaire Trévoux.

100. "Oeuvres", éd. C.Barbin.

Les femmes de l'époque possédaient éminemment cette habileté, car la galanterie faisait partie de la vie de société, d'autant plus qu'elle était parfaitement compatible avec la notion de bienséance qui n'était, à vrai dire, qu'une fausse élégance de la préciosité. La bienséance se base sur une conception épicurienne de la vie. Les honnêtes gens se préoccupent surtout de l'agrément. La bienséance règle tout en vue du plaisir et pour atteindre ce but, elle donne la primauté aux belles manières et à la délicatesse des sentiments. Mais en même temps, elle est indépendante de ce qui est beau, vrai ou bien. Je veux dire par là qu'elle sait se détacher de la vertu et s'accorder avec le vice qui se cache et même avec certains défauts, à condition qu'ils puissent apporter de l'attrait à la vie mondaine. La bienséance est essentiellement relative à la haute société. C'est un des privilèges qu'elle s'accorde arbitrairement et si elle exige que ses membres s'abaissent à saluer même les gens de la plus vile condition, ce n'est que pour faire ressortir davantage sa suprématie et son mépris de la populace. L'honnête homme s'incline devant un roturier mais il garde ses étoffes chatoyantes, ses plumes, ses dentelles et préserve obstinément son indépendance insolite vis-à-vis des valeurs morales (101). Gardons-nous donc d'accuser la vicomtesse d'Auchy d'avoir péché contre les bienséances. Sa coulpe est différente.

Elle n'était ni pudique, ni chaste, ni austère. Elle péchait ainsi gravement contre l'idéal de l'honnête femme

101. Je me hâte de citer ici un fragment de vers de Guarini: "L'honnêteté n'est qu'un art de paraître honnête" (lettre de Mme de Schonberg à Mme de Sablé, s.l.n.d., recueil de Lanson, p.268).

qui domina tout le XVII^e siècle car, selon le Père Du Bosc, l'auteur de l'ouvrage "L'honnête femme" (102), la légèreté n'est pas naturelle aux femmes qui doivent pratiquer la constance, la fidélité et savoir aimer "*en philosophe*", ce qui veut dire: constamment. C'est Sénèque qui initia Pompéia à aimer ainsi. Les salons et leurs dames n'avaient qu'à suivre l'exemple. Mais cet idéal de l'honnête femme demeure en méchante opposition avec l'idéal de l'honnête homme qui, lui, s'autorisait à donner libre cours à toutes sortes d'incartades lorsqu'elles pouvaient lui apporter de l'agrément. Nos yeux percent aisément ce vilain désaccord même à trois siècles de distance.

Puisque nous y sommes, jetons sur la d'Auchy un regard sous la perspective de la doctrine de l'honnête femme du Père Du Bosc.

Pour ce qui est de la conversation, Mme d'Auchy semble égarée. L'honnête femme doit savoir choisir de bons esprits pour le bavardage, le principal but de la conversation étant de gagner la créance et d'avoir de l'esprit. Pour les dames, selon Socrate, il faut de la discrétion, du silence(?!) et de la modestie. Ces qualités sont nécessaires pour l'entretien. Pour atteindre la perfection de la conversation, il faut fuir deux sortes de gens: les vicieux et les ignorants.

Qu'en dit Mme d'Auchy? Il me semble avoir déjà démontré que la garniture humaine de son salon était, dans plusieurs cas, fort peu spirituelle.

La Caliste de Malherbe demeure aussi en discorde avec la "réputation". Selon Du Bosc, une honnête femme doit plus

estimer la vertu que la réputation. Dans la fleur de l'âge, Mme d'Auchy ne faisait pas grand cas de cette première, cette seconde s'avéra difficilement accessible à l'âge où la première ne procède parfois que d'une décision résignée, due à des circonstances objectives.

Elle tenait fort à la parure. N'étant plus jeune du tout, la Vicomtesse ne renonça jamais aux habits ni aux ornements. Elle se comporta ainsi en parfaite honnête femme pour qui la mode était un charme puissant sans lequel "*la beauté n'a point d'âme*" (103).

Je tiens à finir cette longue digression par un petit détour au pays de la galanterie.

La vicomtesse d'Auchy s'y adonna allégrement. Il ne sera donc nullement déplacé de débattre ce point.

La galanterie désignant un commerce amoureux, est un terme honnête sous lequel on couvrit le libertinage. Pour pouvoir s'y adonner, une femme avait besoin de galants. Le mot vient du vieux français "gale" qui signifiait, selon Trévoux, réjouissance et bonne chère. Le galant était celui qui rendait des soins à une femme, celui qui feignait ou qui ressentait de la passion pour elle et qui lui permettait de se croire coquette si elle en avait plusieurs (104). Le galant ne signifiait point l'amant. Le second parlait au coeur et ne demandait que d'être aimé, le premier s'adressait au corps. Un homme devenait l'amant d'une personne qui lui plaisait, il devenait le galant de celle à qui il plaisait. Les galants fournissaient matière à la chronique scandaleuse, genre le

103. Le P. Du Bosc, "L'honnête femme", Paris, 1635.

104. La Bruyère, "Les Caractères", ch. Des Femmes 20(IV), p.116: "L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair".

"Mercure galant" que la Bruyère mettait "au-dessous du rien", ou la "Gazette sauvage" que les invités de Mme d'Auchy épluchaient régulièrement pour y trouver de quoi s'amuser. Selon les recommandations de l'époque, les femmes se donnaient des galants par choix et voulaient qu'ils fussent discrets. Une femme adroite et prudente faisait mettre son galant au rang des amis de son mari.

Telles furent les règles d'or qui organisaient les activités amoureuses des salons parisiens. Celui de Mme d'Auchy suivait, sans doute, le même code. Hâtons-nous de citer, à ce propos, une des maximes d'amour de Bussy: "*Ce n'est pas l'amour qui nous perd mais la manière de le faire*" (105).

Recherchant elle-même avec fougue des aventures amoureuses, la Caliste de Malherbe abrite volontiers chez elle, celles des autres. Son salon déborde de verts-galants, le nom désignant à l'époque des jeunes gens sains, vigoureux, propres au plaisir et toujours prêts à dire quelque chose de galant, ce qui voulait dire à l'époque: quelque chose d'agréable.

Dans sa Satire IV, Boileau écrit:

"... un galant, de qui tout le métier
est de courir le jour de quartier en quartier,
et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
de ses froides douceurs fatiguer tout le monde."

La galanterie qui régnait sans partage dans les salons littéraires, poussa les femmes à lancer, vers la fin de la première moitié du siècle, la mode des rubans noués en coques,

105. "Histoire amoureuse des Gaules", 1754, p.284, to.I et aussi "Recueil de Sercy", 5e partie.

appelés "galants" (106), et dont on couvrait son costume ou que l'on plaçait sur le haut de la tête. Il y avait une foule de noeuds de ce genre qui composaient la toilette féminine de l'époque et qui prenaient différents noms, suivant les lieux qu'ils occupaient: le mignon, l'assassin des dames, le badin et autres. Un habit à la française pouvait compter plus de six cents galants et ce détail nous invite à nous demander combien de vrais galants une dame pouvait compter à l'époque, vu la moralité insuffisante (107). Les galants-rubans étaient un élément parmi tant d'autres, appelés "prétintailles", "falbalas" ou autres dentelles qui ornaient la parure féminine.

Si cette si longue digression m'a éloignée quelque peu des exhortations de Boutard et de son discours insolite, ce n'est qu'en apparence. Les règles des bienséances étaient si impératives à l'époque, que les excès à la Boutard surprennent d'autant plus que les ouvrages du temps cherchaient à provoquer l'amélioration des moeurs et à guider et instruire les habitués des ruelles. Tous, ils donnaient des règles de conduite, condamnaient à mort l'indécence et la grossièreté et se révélaient ainsi des guides détaillés et des manuels de civilité, dont l'aristocratie se servait dans son apprentissage.

Dans ce sens agissait le "Galatée" de Giovanni della Casa. Son héros apparaît comme un modèle achevé de toutes les vertus, propageant le mépris des gestes vils et l'estime

106. Cf. lettre de Voiture à Julie d'Angennes, où il lui envoie douze galants d'Angleterre, s.d., "Oeuvres", éd. Roux, p. 207.

107. Cf. lettre de Chevreau à Mlle des Carres, s.d., dans: "Lettres nouvelles", p. 255.

de la beauté. Où était Boutard, lorsque ses semblables disséquaient le texte de cet ouvrage, tellement recherché à l'époque de l'apogée du salon de Caliste?

Dans sa lettre du 3.X.1640, Balzac dit à Chapelain que della Casa "avait eu l'idée de la suprême Eloquence". Dans une autre, envoyée par le même au même le 23.XI.1637, nous lisons: "*Je suis bien aise de l'estime que vous faites de Monsignor Della Casa. C'est une de mes anciennes inclinations. J'ai lu avec soin tout ce qu'il a écrit en langue vulgaire et me glorifie d'en avoir fait au hasard le même jugement que vous en donnez pour une science confirmée*".

Le "Galatée" (108) est un ouvrage petit pour l'époque, il ne compte que 619 pages in 16°. Déjà en 1609, il fut traduit de l'italien en quatre langues, à savoir en français, en allemand, en latin et en espagnol. Sa mise en page est originale, car toutes les versions y sont couchées côte à côte. La philosophie de l'ouvrage est simple: il faut tenir compte d'autrui. Pour y arriver, il est nécessaire d'éviter les gestes qui peuvent choquer les bienséances que nous avons débattues plus haut. Les prescriptions sont assez élémentaires. J'en cite quelques-unes au hasard: "*Tu ne dois pas, quand tu te seras mouché, ouvrir ton mouchoir et regarder dedans, comme si des perles ou des rubis te fussent sortis du nez. A table il faut s'abstenir de cracher, de tousser et d'éternuer. Il ne faut pas souffler sur la nourriture à table. Tu ne dois présenter ton mouchoir à personne. Il ne faut pas remuer ses jambes à table, il ne faut pas chanter entre ses dents à table*". Ces prescriptions peuvent étonner,

mais ne nous félicitons pas avec trop d'empressement d'avoir fait un grand pas en avant. C'est bien à nous que s'adressent les panneaux invitant p.ex. à ne pas cracher dans le métro, de même que ceux installés minutieusement dans la Loggia dei Cavalli à la Basilique de Saint-Marc à Venise, qui implorent les touristes (en quatre langues aussi!) de ne pas écrire sur les murs, ce qui ne les empêche pourtant pas de gratter les briques, placées là au XIIIe siècle. La dureté des pierres est nulle, comparée à celle des humains (109).

Tous les gestes condamnés par della Casa appartiennent aux viles contenance. A cette même catégorie appartiennent les chamailleries de l'hôtel d'Auchy. Il convient de remarquer que la table préoccupe fort les contemporains. L'auteur nous y installe à la page 1. La question n'est pas encore desservie à la page 148.

L'auteur donne d'autres conseils précieux dont, entre autres, comment gratter civilement ses démangeaisons, et finit par pousser un cri désespéré de ne *"jamais parler sans savoir (d'avance) ce que l'on veut dire"*.

Je savais bien ce que je voulais dire. Je suis partie de ce malheureux discours excentrique de Boutard, et je m'en suis servie pour mettre sur le tapis des questions qui étaient vitales pour la belle société des salons, qui ne

109. Dans le même sens que le "Galatée" agissait "La civilité puérile" d'Erasmus ("Colloques d'Erasmus", J. et R. Wittaan, Paris, 1946) sur la bienséance de communiquer. J'en tire quelques règles: la voix doit être douce, la parole calme et distincte. Il ne sied pas de dire: "ce n'est pas vrai", il vaut mieux dire: "cela m'a été raconté autrement par un tel". Il n'est pas prudent, selon l'auteur, de désigner certaines parties honteuses du corps. Si, à un moment donné, il n'y a pas moyen d'y échapper, il faut "employer une périphrase honnête". Je me félicite: cf. le chapitre I de la présente thèse, p.188.

faisait que palabrer pour faire passer le temps et qui, née maligne, était assez futée pour savoir causer spirituellement sur des sujets vains. De cet artificiel assemblément du prosaïque et du noble est né le dernier charme des conversations mondaines.

Outre Boutard qui s'est ainsi gravé à jamais dans notre mémoire, la réunion de la vicomtesse d'Auchy compta d'autres spécimens du style pédant, tels Maucors, docteur en théologie, les abbés de Crosilles (110) et Montfuron (111), Maugars, joueur de viole, Claude de l'Estoile (112), Mainard, Cauvigny de Colomby - poète (113), Yvrande (114), Jean de Lingendes (115), Chaudeville et quelques autres philosophes et poètes d'occasion tels le sieur Videt ou Dumay. Parmi ces personnages, M. Hersent, l'un des plus illustres prédicateurs du temps, est bien en évidence. Dans ses "Ruelles, salons et cabarets" (édition 1858), à la page 144, Emile Colombey compte

110. L'ami de Marolles qui dit en parlant de l'abbé dans ses "Mémoires": "Il avait pourtant la conversation jolie et ne manquait pas d'érudition". En 1619 il publia ses "Héroïdes ou Epîtres amoureuses". Le lecteur l'a déjà rencontré dans le chapitre précédent au sujet de l'obscur affaire de mariage.

111. Nicolas Garnier, abbé de Val-Saine, élève de Malherbe.

112. 1597-1652. Ami de Malleville. Il fut l'un des poètes à la mode dans les années 20. Un très bon ami de Mlle de Gournay. A sa mort, elle lui légua son Ronsard qu'elle avait tant chéri.

113. Né à Caen, vers 1588.

114. Page de la Grande Ecurie. Ami de Racan, disciple et familier de Malherbe. Connu pour ses préférences pour les poésies gaillardes et libres. Selon Adam (Annotations qui accompagnent les "Historiettes"), son sonnet du "Cabinet satyrique" est d'une grossièreté écoeurante.

115. Il ne faut surtout pas confondre. Il y avait deux personnes portant le même nom: 1) Jean de Lingendes, poète qui chanta la Vicomtesse mais ne fréquenta pas sa ruelle (mort en 1616) et 2) Jean de Lingendes, évêque de Sarlat (1642), puis de Mâcon (1650) qui ne chanta pas la Vicomtesse mais fréquenta sa ruelle (mort en 1665). Il avait la réputation d'être un prédicateur de l'école du bon goût. Mlle de Scudéry parle de lui dans le second livre du 8e tome de "Clélie".

parmi les familiers de Mme d'Auchy aussi un certain Touvant. L'historien va même plus loin, et cite un morceau de poésie issue de la plume de Touvant et récitée un jour par l'auteur même dans le salon de la rue des Vieux-Augustins. En voici un fragment:

"L'amour d'Endymion fait-il rougir la lune?
Elle tient en ses bras, lorsque la nuit est brune,
Le pasteur endormi
Le mari de Procris fait-il honte à l'aurore?
Et la belle Vénus (ne) plaint-elle pas encore
la mort de son ami?"

On en jugera.

La thèse avancée par Colombey est absurde. Touvant n'était autre que le poète Charles de Piard, sieur d'Infrainville et de Touvant. Etant mort en 1613/1614, il ne put fréquenter la ruelle de Caliste. L'abbé de Val-Saine, par contre, était, sans doute, membre de la caste. Il récite un jour une pièce: "*Sur un baiser pris par un feint départ*", Conrart se lance pour faire de longs commentaires sur l'histoire, et le sieur Videt s'aventure à haranguer sur la vie du connétable de Lesdiguières, pendant que l'assemblée lance des louanges fades et usées.

Louis Videt fut le secrétaire du connétable Lesdiguières et l'auteur d'un curieux roman nommé "*Mélante*" (1624), qui contient, entre autres révélations, une insolite dissertation sur les couleurs (116), ainsi que de la "*Vie du maréchal de Lesdiguières*", publiée en 1638 (117), l'année où l'académie féminine atteignit son zénith.

116. Si le lecteur a assez de courage pour parcourir les 1015 interminables pages de l'ouvrage sur lesquelles sont présentées les "amoureuses aventures (sic)" de Callirée, de Clytée, de Selyne et d'autres bergères et bergers, il trouvera la dissertation dans le XIIe livre, à la page 975.

117. L'ouvrage eut quatre publications: 1638, 1649, 1650 et 1666. Les deux tomes comptent 1200 pages (†) imprimées de

Parmi les bas-bleus du lieu, pose mélancoliquement Marie de la Noue, la maréchale de Thémynes, dite "Olympe" (1595-1652). Elle avait des goûts bizarres. Elle aimait l'odeur des boues de Paris et quand les boueurs étaient dans sa rue, elle faisait ouvrir toutes les fenêtres de sa chambre. Les annales ne soufflent pas mot si elle faisait ouvrir aussi celles de l'hôtel d'Auchy. C'était aussi une grande mangeuse de pain, mais le pain qu'elle aimait manger devait être tenu longtemps à la fumée d'un fagot bien vert. C'était une quadragénaire d'un tempérament doux et rêveur. Tallemant dit qu'elle *"mourut faute de sang; on ne lui en trouva pas une goutte dans les veines"*.

Maugars est de cette bande aussi. Le fameux joueur de viole s'inscrivit mémorablement dans les annales du lieu. Ce fut, paraît-il, le joueur de viole le plus excellent, mais aussi le plus fou qui n'ait jamais été. Il savait l'anglais, chose rare à l'époque. Ce fut aussi un homme de plume. Il traduisit en français deux ouvrages latins de Bacon (118), ainsi qu'un "Discours sur la musique d'Italie" (119). Ayant effectué plusieurs séjours en Italie, dont un avec Tallemant en 1638, il était parfaitement capable de former le concept du sujet. Le fameux familier du cardinal Richelieu se plaisait à divertir son grand maître en lui relatant une profu-

telle façon qu'il est impossible d'y voir clair. Je renvoie le lecteur à la source, car je me serais reproché d'introduire le connétable sur cette scène, malgré le volume exagéré de sa biographie.

118. "Le Progrès et avancement aux sciences divines et humaines", Paris, 1624 (deux publications) et "Considérations politiques pour entreprendre la guerre contre l'Espagne", Paris, 1634.

119. En réalité, il composa deux ouvrages sur le même sujet: 1) "Discours de la musique d'Italie", 1772, et 2) "Réponse faite à un curieux sur le sentiment de la musique en Italie", écrite à Rome, le 1.X.1639.

sion de séquences grotesques qui se tenaient dans le salon de la Vicomtesse. Celle-ci, se sentant ridiculisée, se fâcha et lui fit refuser la porte. La victime s'emporta et se promit de prendre sa revanche sur elle. La d'Auchy ne perdit rien pour attendre. Un jour, lorsqu'il jouait chez la comtesse de Tonnerre (120) dont il était un fréquent commensal, Caliste y survint. Etant fort en veine de lui rendre l'offense pour se dédommager moralement, il entonna sur sa viole une chanson dont la reprise était:

"Requinquez-vous, vieille,
Requinquez-vous donc."

A la page 302, j'ai promis au lecteur un mot sur Louis de Neufgermain. C'était un poète ridicule qui se faisait appeler "poète hétéroclite" de monseigneur le duc d'Orléans (121). Dans son "Grand Dictionnaire des Précieuses", Somaize l'appelle Gadarie. Cet original amusant qui portait "une grande barbasse" (Talleyrand, p.541), divertissait la compagnie de ses multiples bizarreries. Il aimait faire des armes et se plaisait à assassiner tout le monde de ses méchants vers. Je vais décevoir le lecteur car je m'engage à clore l'épisode à la page 375 seulement, s'il lui reste assez de patience pour attendre jusque-là.

Telle fut la formule de la composition humaine de l'hôtel d'Auchy. Mme de Simiane, petite fille de Mme de Sévigné, dans une de ses lettres (122), appelle cette sorte d'humains "*des gens affairés de rien; gens parlant beaucoup et ne disant rien; gens affectueux qui ne sentent rien, gens*

120. Marie Vignier, morte l.X.1679.

121. P.Bonnefon, "Montaigne et ses amis".

122. Dont le destinataire est méconnu, 12.VI.1733 dans:
"Lettres de Mme de Simiane" p.166.

écoutant qui n'entendent rien". Une sorte de tour de Babel dont les composants apportèrent des actions capricieuses et déraisonnables à ce rare édifice, où l'on se plaisait à profaner les mystères du vrai intellect et dont il me convient de parler avec une grande circonspection.

Les contemporains eurent soin de nous apprendre l'imprudence des gens de se laisser aller aux charmes de ce salon. Je retrouve à l'instant même une lettre de Chapelain, écrite à Balzac le 7 avril 1638. Je la considère en tant que témoignage des activités auxquelles on s'adonnait chez Mme d'Auchy. Chapelain écrit: *"Dans cette académie femelle, les femmes n'y font que recevoir et les hommes y donnent toujours. Elles y sont juges des matières et tiennent la place en ce lieu qu'elles tiennent dans les carouzels(sic). Il y a foule de principiants (123) et tout est bon pour l'appétit de ces fées qui, la plupart, ont beaucoup d'âge et peu de sens".* Le témoignage de Chapelain s'accorde bien avec ce qu'en dit Balzac. Dans une lettre de quelques jours postérieure, il raille l'assemblée et cherche à la remettre à sa vraie place. *"C'est, à mon gré, une belle chose que ce Sénat féminin qui s'assemble tous les mercredis chez Mme d'Auchy. Mais Caton disait que c'est une maladie de la République à laquelle il est besoin de remédier, et en pareille occasion les premiers*

123. Je ne trouve pas ce mot ni dans le Grand Robert ni dans le Dictionnaire Trévoux. Dans ce dernier, je trouve par contre le mot "principion" = terme de mépris qui s'applique à quelques princes peu considérables, ou "principiot" = terme encore plus méprisable (cf. une lettre de Guy Patin, no 32, p.100).

Romains eussent envoyé à l'Oracle de Delphes pour savoir ce qu'eut signifié un si grand prodige. (...) Si j'étais modérateur de la Police, j'envoyerais filer toutes les femmes qui veulent faire des livres, qui se travestissent par l'esprit, qui ont rompu leur rang au monde. Il y en a qui jugent aussi hardiment de nos vers et de notre prose que de leurs points de Gennes et de leurs dentelles; elles seraient bien fâchées d'avoir dit un Poème Héroïque; elles disent toujours un Poème Epique. On ne parle jamais du "Cid" qu'elles ne parlent de l'unité du sujet et de la règle des 24 heures. O sage Arthénice! que votre bon sens et que votre modestie valent bien mieux que tous les arguments et que toutes les figures qui se débitent chez Mme la vicomtesse d'Auchy."

Il est aisé de trouver sujet à discussion dans cette lettre. Elle est indécemment sexiste! L'attitude de discrimination à l'égard des femmes, déployée par Balzac, est manifeste. Ceci est grave à l'époque où la femme a l'ambition de manier la plume. A l'époque de la lettre de Balzac, elle le fait encore timidement, souvent elle n'ose signer ses écrits et permet à l'homme d'y apposer son nom. Tel fut le cas pour Mlle de Scudéry et son frère Georges. Dans la deuxième moitié du siècle, la femme va imposer ses talents littéraires avec insistance, Balzac saura alors se rattraper et se repentira en rendant hommage au mérite littéraire de Madeleine de Scudéry et à d'autres bas-bleus dignes d'éloges. Les railleries de Balzac sont parfois fort peu fines. Tout comme ses louanges déposées aux pieds de ses idoles, et qui s'avèrent douteuses. Car, est-il décent de combler d'éloges une femme qu'il n'avait jamais vue de sa vie et qu'il connaissait

seulement par oui-dire, et n'est-il pas quelque peu inconvenant de porter aux nues son salon, où il n'avait jamais mis les pieds? Telle est son attitude à l'égard de Mme de Rambouillet. Telle est aussi son attitude à l'égard de Mme d'Auchy qu'il raille impétueusement, ne la connaissant, elle aussi, que par la rumeur publique. Celle-ci s'égarait admirablement dans bien des cas. Voilà les raisons pour lesquelles je ne puis traiter le témoignage de Balzac de véridique.

Ladite lettre évoque sans ambages les prétentions littéraires de Mme d'Auchy. Balzac écrit: "*Si la Présidente de l'Assemblée a fait un certain roman qui se nomme "Mélusine", elle n'a guère moins fait que d'avoir couru les champs et il ne lui reste rien à faire que d'épouser en secondes noces l'Empereur des Petites-Maisons*". En effet, Balzac n'est pas du tout laudatif pour la d'Auchy, attendu que l'on désignait, à l'époque, par Petites-Maisons l'hôpital à Paris où l'on renfermait ceux qui avaient l'esprit aliéné.

Il semblait à Mme d'Auchy qu'il n'y avait point d'art dont elle ne fût capable (124). Sa prédilection pour les lettres fut si impérieuse, qu'elle osa inscrire impunément son nom sur le titre d'un ouvrage écrit par un autre. Il ne

124. Une pensée de La Bruyère sur la femme (dans: "Le secret de triompher des femmes et de les fixer" de Saint-Ange, p.243) "On regarde une femme savante comme une belle arme, elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable, d'un travail fort recherché, c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre, ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoique le mieux instruit du monde".

s'agit pas là du roman "Mélusine" qui n'est pas de sa plume non plus, mais d'un autre qu'elle avait acheté à un docteur en théologie, nommé Maucors. Résolue à se permettre de toucher d'un geste profane certains thèmes sacrés, Mme d'Auchy prit pour sujet "l'Epître de Saint-Paul aux Hébreux" et publia un volume d'homélies à ce sujet. Elle resta ainsi fidèle à son goût pour la théologie, dont on faisait si grand cas dans son salon. Mais ce fut bien une méchante "faiseuse" de livres, car celui-ci est indubitablement un volume de la main dudit Maucors (125). Voyez! quelle avidité de gloire! Quelle audace d'avoir la hardiesse d'attribuer à sa plume ce qu'elle n'était pas apte à faire. Quelle prétention à un savoir trop élevé, quelle ambition de paraître et quelle persévérance à agacer les beaux esprits par ses fatuités littéraires! Ledit Maucors, l'auteur véritable des "Homélies", était jésuite et auteur de plusieurs ouvrages de théologie. L'année où parurent les "Homélies", il avait 43 ans. Le titre complet de l'ouvrage est: les "Homélies sur l'Epître de Saint-Paul aux Hébreux, par Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Ochy". Les "Homélies" présentent un frontispice gravé par Daret, où la Vicomtesse, à genoux, présente son ouvrage à la Vierge en disant: *"Grande Reine, acceptez ce livre que vous vient offrir à genoux une Femme qui ne veut vivre que pour votre fils et pour vous"*. Ce frontispice m'apporte aussi la dernière retouche au portrait de la Vicomtesse, que j'ai essayé de brosser tout au début de

125. Je trouve un mot fort à propos, dans la "Précieuse" de l'abbé de Pure (1655): "... plusieurs précieuses ont un homme d'esprit pauvre et malheureux qui travaille sur les "pensées" des dames, les met en forme, auquel elles donnent un dîner par semaine et un habit par an. Elles les font travailler tout leur soûl ..." To I livre II. On nommait cet homme-là "alcôviste".

ce chapitre. Cette retouche n'est pas flatteuse. La femme de la gravure est manifestement peu jolie, ses cheveux clairsemés, sa robe noire à col blanc et ses lèvres serrées, prévalent sur les autres détails. D'une mine pieuse, la Vicomtesse présente le volume à la Vierge, mais tourne la tête et regarde ailleurs. La Vierge, elle, la regarde. Dans cette affaire obscure, tout m'invite à des conjectures spontanées ainsi qu'à des attaques involontaires. Mais le geste de la femme en faute cherchant à éviter le regard de la Vierge, n'est-il pas un signe arbitraire, commodément accepté et véhiculé par l'indignation que soulève son action heurtant la conscience morale? Ma révolte, en effet, me porte à toutes sortes de spéculations et j'avoue que Mme d'Auchy aurait mieux fait de renoncer à cette gravure et d'échapper ainsi à mes cruels sarcasmes.

Le volume de Maucors, signé par la Vicomtesse, compte 222 pages qui contiennent treize homélies. Si la d'Auchy n'a pas écrit l'ouvrage, elle a très vraisemblablement rédigé sa préface. Nous y lisons: "*J'ai été téméraire d'avoir osé écrire sur un sujet si difficile et si relevé*". C'est de la fausse modestie car, dans son salon, aucun sujet n'était trop relevé pour que chacun ne prît son tour de harangue afin de débâter contre tout ce qui n'était pas à la portée de son intelligence. La "romancière" poursuit: "*Pour cet effet, j'ai eu trop de courage et trop peu de force*" (126). Et surtout trop d'audace! La vicomtesse d'Auchy a beau affirmer avoir

126. Je lis ailleurs, toujours dans la "Précieuse"(p.190): "Une précieuse doit avoir l'adresse de donner du prix à ses sentiments, de la réputation à ses ouvrages, d'assurer approbation à ses railleries".

"écrit" ce volume dans le dessein "d'avancer (le lecteur) à la dévotion".

Battez votre coulpe, vieille,
Battez votre coulpe donc.

Suit un sonnet de l'Estoile en l'honneur de Mme d'Auchy qui finit par cette exaltation colossale:

"Savante des Ursins vous faites bien connaître,
Que lorsqu'il défendait aux femmes de parler,
Il ne prévoyait pas que Dieu vous ferait naître".

Ledit volume fut muni de toutes sortes d'attestations pour lui permettre de s'imposer avec plus de force. Mais cette "Approbation des Docteurs en Théologie" qui jugèrent le livre digne d'être mis "*en lumière pour l'édification du public*", signée de Marois et Thienot, ainsi que le Privilège du Roi qui suit, s'avérèrent une garantie dérisoire du succès désiré. En effet, le succès fut nul. La preuve? Tallemant atteste que "l'auteur" ne le lut pas non plus.

Georges Mongrédien (127) se trompe de date de publication. Les "Homélie" virent le jour en 1634 et non en 1643, comme il le prétend.

Parmi les sources épistolaires que j'ai consultées, j'ai déterré des témoignages dénonçant la tromperie commise par la Vicomtesse. Le premier à la blâmer est Chapelain. La lettre où il dévoile la mystification date du 7.IV.1638, quatre(!) ans après la publication des "Homélie". La question se pose, par quels sortilèges Mme d'Auchy réussit, pendant quatre ans, à dissimuler les dessous de l'affaire aux membres de cette belle société, où tout le monde savait tout sur tout le monde. Voilà un autre secret difficile à percer à jour.

127. "Une rivale de la marquise de Rambouillet", dans: Mercure de France, 1.IV.-1.V.1931 p.376.

Chapelain ne découvrit la vérité que fort tard, mais certains ne la découvrirent jamais.

Marguerite Buffet dans ses "Eloges des Illustres Savantes, tant Anciennes que Modernes", publiés à Paris en 1668, attribue les "Homélie" aussi à la plume de la Vicomtesse et la comble de louanges excessives. Ignorait-elle vraiment le nom du véritable auteur, ou bien se servit-elle de cette mystification pour se procurer un cas de plus dans sa laborieuse glorification des femmes? S'il en est ainsi, Mlle Buffet aurait dû savoir que la statistique devient une méthode d'interprétation seulement si ses données sont parfaitement conformes à la vérité.

De Vertron, dans sa "Première Partie des Fastes d'Apollon ou catalogue des dames illustres mortes", qui se trouve à la page 470 du tome second de sa "Nouvelle Pandore", présente aussi la vicomtesse d'Auchy en tant qu'auteur des "Homélie". Pour ceux qui ne connaissent la femme en question qu'à travers le prisme de ces deux témoignages, la Vicomtesse est indubitablement une femme de plume. Ne nous mêlons pas à cette troupe.

Les sources épistolaires de l'époque parlent aussi d'un autre ouvrage dont l'auteur demeure dans l'obscurité. Il s'agit du roman de "Mélusine". Balzac, dans sa lettre du mois d'avril 1638, citée plus haut, soupçonne la Vicomtesse de l'avoir écrit. Son correspondant Chapelain, dans la sienne du 7.IV.1638, le tire résolument d'erreur et affirme que c'est sa cousine, la marquise de Mosny qui l'avait écrit. "*Ursine comme elle et de moins mauvais esprit encore*". Tallemant garde le silence sur la marquise de Mosny et les biblio-

graphes ne disent rien sur ledit roman. Tout comme les épistoliers du temps. Me taire sur ce sujet me paraît donc la démarche la plus raisonnable.

Telle fut l'aventure de la vicomtesse d'Auchy avec sa plume. Elle voulut faire de la littérature mais s'en tira mal. Ce fut une sorte d'usurpation qui ne mérite que la plus grande mésestime.

Les irrévérences littéraires de la vicomtesse d'Auchy invitent à ouvrir une parenthèse. Par ses prétentions intellectuelles, la vicomtesse d'Auchy est une vraie précieuse car, comme le précise Somaize ("Grand Dictionnaire des Précieuses"), l'esprit est la première préoccupation de celle qui prétend à ce titre. Selon le même auteur, *"la précieuse véritable est une personne qui a de l'esprit ou affecte d'en avoir ou bien celle qui est persuadée qu'elle en a"*. Quelle jolie façon d'absoudre les sottises! Les légions de niaises persuadées de leur haute intelligence furent, de tout temps, innombrables (128).

Somaize s'embrouille, patauge et s'égare. Il déclare plus loin que l'esprit est absolument nécessaire aux précieuses qui, non seulement se mêlent d'écrire, mais aussi de corriger ce que les autres écrivent. Hélas! il ne dit mot sur celles qui s'approprient les écrits d'autrui et les font

128. Une maxime de La Bruyère (De la société et de la conversation, II (IV)) : "Être infatué de soi et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point" (citée dans : "Le secret de triompher des femmes" de Saint-Ange, Paris, 1825, p. 262).

leurs. La lacune est déconcertante dans le cas de la d'Auchy. Elle réussit à sauver son statut de membre de la collectivité précieuse, étant connue "*de ces Messieurs que l'on appelle "Auteurs"*" (129). Quelques-uns furent, en effet, de la partie.

Dans son ouvrage: "*De l'éducation des dames, pour la conduite de l'esprit dans les sciences et dans les moeurs*", Poulain de La Barre parle aussi de l'esprit. Et du goût. Les deux éléments font une fusion insolite et donnent ainsi naissance à ce rare amalgame nommé "*la précieuse*" (130).

Dans les salons, ces beaux démons fourmillent pittoresquement. "*Elles sont aussi fières que si elles étaient des Déesses et d'une autre espèce que leurs semblables. Quand elles sont dans un cercle, elles prétendent avoir droit d'y dominer comme des Reines. Leurs gestes sont affectés, leurs termes recherchés. Elles s'écoutent parler avec admiration, et elles écoutent les autres avec indifférence. Des poupées*". Et pourtant, étymologiquement parlant, ces poupées étaient, à la naissance du phénomène, des filles de grand mérite et de grande vertu qui connaissaient bien le monde et la langue.

En architecture, on appelle "*colonne précieuse*", une colonne de pierre, ou de marbre rare. La femme devint cette colonne rare de son salon. Elle devint un support solide de cette architecture difficile, formée par des gens capricieux, exigeants et peu maniables. Mais toute colonne s'écroule lorsque l'équilibre qui organise l'harmonie de sa construction, se brise. L'affectation nuit à l'équilibre de la vraie

129. Somaize, "Grand Dictionnaire des Précieuses".

130. "Divers portraits" de la Grande Mademoiselle (Caen, 1659) abritent à la page 301 un portrait anonyme des précieuses. Il est si virulent qu'on ne s'étonne pas qu'il n'ait pas été signé.

préciosité, outrant ses manières, ses parures, ses actions et ses intentions. Ainsi naquit la préciosité ridicule dont la vicomtesse d'Auchy fut un spécimen accompli.

Le 20.IX.1628, Balzac envoya à Mme Des Loges une lettre (131), où il s'attaquait à la question en termes si propres que, bien qu'il n'y parlât pas de la vicomtesse d'Auchy en personne, il ne me semblerait pas déplacé d'en citer un petit fragment qui allie fort à propos la question de la préciosité ridicule avec le salon de Caliste .

Une précieuse ridicule.

"Quel moyen de l'ouïr parler un jour durant métamorphose et philosophie, mêler ensemble les idées de Platon et les cinq voix de Porphyre, ne faire pas un compliment où elle n'emploie une dizaine d'horizons et d'hémisphères. Et finalement quand elle est au fond des autres matières, me dire des injures en Grec et m'accuser d'hyperbole et de cacozèle. Elle veut qu'en deux vers il y ait pour le moins quatre points. Elle a dessein de remettre sur pied les strophes et les antistrophes. Elle règle la Poésie Epique et la Dramatique".

Somaize ajouterait qu'elle parle de tout, bien qu'elle ne sache pas toutes choses.

Mme d'Auchy faisait la précieuse aussi. Et la prude. Pour la justifier, je me hâte d'observer qu'elle ne serait jamais parvenue à être nommée présidente du cercle si les sots n'avaient eu la niaiserie de l'élèver en idole. Elle ne fit que se montrer maligne en acceptant cet honneur facile.

Bien que son salon n'ait jamais pu entrer en compétition avec celui de Mme de Rambouillet avec qui Charlotte des Ursins voulait rivaliser, il semble néanmoins nécessaire de faire un parallèle entre les deux coteries. Chapelain, dans sa lettre à Balzac, datée du 22.III.1638, oppose nettement les deux hôtels: "*Vous ne sauriez avoir de curiosité pour aucune chose qui le mérite davantage que l'hôtel de Rambouillet. On n'y parle point savamment mais on y parle raisonnablement, et il n'y a lieu au monde où il y ait plus de bon sens et moins de pédanterie. Je dis de pédanterie, Monsieur, que je prétends qui règne dans la Cour et qui se trouve aussi bien parmi les femmes que parmi les hommes. Car - afin que vous le sachiez - une partie de nos Dames se sont érigées en savantes et font de cette qualité une partie de leur coquetterie*".

Voici la vicomtesse d'Auchy convenablement drapée.

Chapelain finit ainsi sa lettre: "*Et pour revenir à mon propos, l'hôtel de Rambouillet est l'antipathie de l'hôtel d'Ochy*".

Le désir majeur de la vicomtesse d'Auchy fut de faire pâler le salon de Mme de Rambouillet et l'Académie Française. Ce désir semble être une production de son imagination par laquelle elle chercha à échapper à l'emprise d'une réalité qui s'avéra fâcheuse pour elle. Je ne vois pas d'autres explications. Les deux salons constituent deux mondes opposés. Emile Magne (132) parle de la rivalité littéraire entre les deux coteries. Le terme me semble déplacé, la riva-

132. "Les salons au temps de Louis XIII" dans le "Figaro littéraire" 23.IV.1942.

lité n'étant envisageable qu'entre deux phénomènes comparables. Fut-ce le cas?

La dissemblance paraît manifeste. Dans le cas du salon de Caliste, c'est une différence à son désavantage. Le mauvais tour qu'elle joua à Mme de Rambouillet se révéla être un mauvais tour qu'elle se joua à elle-même. Son salon manqua de gaîté, les harangues présentées furent peu solides, comiques, certes, mais peu spirituelles. Les emprunts de Mme d'Auchy à l'illustre Marquise furent innombrables, mais sa faute capitale fut d'exceller à tirer d'une simple réunion de gens des situations où ses invités tombaient dans les absurdités les plus grossières. Toute imitation est vicieuse. Toute imitation est déplorable. L'attitude de la vicomtesse d'Auchy vis-à-vis de Mme de Rambouillet fut de mauvais aloi et ce fut probablement cette attitude qui déclencha la disposition hostile de certains admirateurs de la chambre bleue à l'égard de Mme d'Auchy.

Emile Magne et Georges Mongrédien (133) prétendent que les invités de Mme de Rambouillet firent longtemps grise mine à la Vicomtesse et se tinrent toujours à l'écart du clan de l'académie femelle. Je tiens à m'écarter de cette thèse. Bien que, selon les contemporains, Mme d'Auchy se soit aventurée à suivre la Marquise sur un terrain qu'elle semblait mal connaître, curieusement les deux dames partagèrent plusieurs de leurs invités. Mme d'Auchy n'arriva pas à égaler sa devancière dans une activité aussi raffinée et aussi sublime, certes, mais elle réussit à gagner l'amitié et la présence dans son salon de quelques invités notables du salon d'Arthé-

133. *Mercur de France*, I.IV.-I.V.1931, p.377.

nice, dont l'accès fut, paraît-il, si imperméable. Bien que fort rarement, la vicomtesse d'Auchy fréquenta aussi la chambre bleue, mais ce n'est pas elle qui m'intéresse dans cette antithèse.

Il me semble prendre les choses par le bon bout si je place au tout début de ma liste Mme de Sablé, l'une des femmes les plus spirituelles du XVIIe siècle (134). Elle brilla à l'hôtel de Rambouillet et aux Samedis de Mlle de Scudéry, comme une précieuse de haute volée. C'est dans son propre salon que sont nées les Maximes de La Rochefoucauld (135), elle-même, malgré sa très pauvre éducation, publia les siennes en 1678 (136). Elle devait être douée d'une intelligence remarquable si, ayant quitté le portefeuille de bonne heure (cette expression courante de l'époque qui veut dire "abandonner les études" me permet de garder un léger cachet d'archaïsme), elle en arriva là. La "sentencieuse" publie en 1660 un livre "Instruction pour les enfants" - les lettres de Mmes de Maure et de Longueville, de Montausier et de La Rochefoucauld, comme celles d'Arnauld d'Andilly, toutes écrites en 1660, témoignent du grand mérite de l'auteur. Dans sa lettre à Balzac, datée du 11.XI.1639, Chapelain écrit que Mme de Sablé "*juge sainement et met la vraie différence aux choses*". Il l'appelle dans ses lettres "la Marquise du Marais"

134. Sur l'esprit de Mme de Sablé, cf. lettre d'Esprit à Mme de Sablé, de Béziers (19.XI.1673) et lettre de Gomberville à la même (19.X.1664).

135. C'était un joli trio de faiseurs de maximes, tous sortis du salon d'Arthénice: Mme de Sablé, La Rochefoucauld et Esprit. Ce dernier appela les siennes: "De la fausseté des vertus humaines". C'est tout dire. Cf. aussi quelques lettres de La Rochefoucauld à Esprit, à ce propos, dans: "Oeuvres" éd. 1834, pp.486,487,488.

136. Les "Maximes" de Mme de Sablé se trouvent dans: "La comtesse de Maure", Barthélemy, Paris, J.Gay, 1863.

et évoque (lettre du 9.X.1639) sa façon délicate et flatteuse de parler et l'excellent style de ses lettres où *"elle n'écrit jamais sans sujet et qui n'écrit jamais rien que de son sujet avec une belle négligence qui découvre d'autant plus la beauté de son sens qu'elle s'efforce le moins à le découvrir"* (137).

Balzac pousse l'admiration encore plus loin en l'appelant, dans les siennes, "Signora Vittoria" et en la comparant ainsi généreusement à Vittoria Colonna, fille du grand connétable du royaume de Naples, amie de Michel-Ange et auteur de beaux vers écrits à la perte de son mari. Dans sa lettre du 21.VIII.1639, Chapelain écrit à Balzac que Mme de Sablé *"ne fait pas de vers comme elle (Vittoria Colonna) mais écrit beaucoup mieux en prose"*. Bien que fort connue pour ses fautes de langue, c'est grâce à son esprit qu'elle devint l'une des plus prestigieuses femmes de l'époque(138). Était-ce donc possible qu'elle s'égarât au point de s'aventurer dans un lieu que sa raison ne pouvait que condamner? J'en doute fort. Dans une lettre écrite cette fois-ci à Montausier (2.IV.1640), Chapelain parle de la Parthénie du "Cyrus" en ces termes: *"... son esprit se raffine de jour en jour jusqu'à donner de l'étonnement. Il faut avouer qu'elle écrit bien délicatement et qu'elle a la plus nette mignardise dans ses lettres aussi bien que dans la conversation que l'on puisse souhaiter"*.

137. Elle eut pour correspondant aussi Pascal! Voir la lettre de celui-ci à la Marquise (fin 1660) dans: "Lettres de Pascal" p.302.

138. Puisse le lecteur se pencher sur la très laudative lettre de Saint-Evremond écrite à Mme de Sablé, dans: "Oeuvres", 2e partie, Paris, C.Barbin, 1671.

Chez la vicomtesse d'Auchy, Mme de Sablé ne fait point que converser. Elle y chérit le jeune sieur d'Armentières, sa dernière liaison. Emile Colombey (139) déclare que le dandy était le neveu de Mme d'Auchy. Je corrige l'imperfection. Ce fut, en réalité, le petit-fils du mari de la Vicomtesse, nommé Henri de Conflans, sieur d'Armentières (140), et Mme de Sablé eut de lui une fille qui fut religieuse à Port Royal. Le dandy fut tué en duel en 1639 (23.II). Mme de Sablé avait aussi un fils fort libertin, nommé Guy de Laval. Je regrette que les annales de la ruelle ne nous renseignent pas sur sa présence chez la d'Auchy, à côté de sa mère. Vu l'ambiance qui y régnait, il aurait su de quoi parler. Né seulement en 1622, c'était un enfant précoce, point trop jeune pour fréquenter le salon. Il s'engagea en 1639 comme volontaire dans l'armée, n'ayant que 17 ans (141).

Mme de Sablé ne fut pas la seule parmi les notabilités de la chambre bleue, qui trouvèrent de l'agrément dans le salon de la rue des Vieux-Augustins.

Mme Des Loges fait partie, elle aussi, de ce cortège. Dans les Manuscrits de Conrart no 4126, fo 293, nous avons une lettre(s.d.) de Mme d'Auchy, écrite à Mme Des Loges, ainsi que la réponse de cette dernière, datée du 22. VII.1637, où elle se traite bizarrement de pauvre provinciale. Les deux lettres abondent en détails. Mme d'Auchy écrit entre autres: *"... sous la faveur de quelque bonne étoile, nous vous ver-*

139. "Ruelles, salons et cabarets", Paris, E.Dentu, 1889, p.143.

140. Tous ces détails se trouvent dans la "Généalogie" de d'Hozier que j'ai citée plus haut.

141. A Rocroi (31.III.1643), Condé le choisit pour son aide de camp. Mortellement blessé à la tête, à Dunkerque, le 1.X.1646, il en mourut le 18 du mois. Voir à ce propos les lettres de Bussy de cette période.

rons de retour en ce lieu; vous y êtes souhaitée de tous ceux qui vous aiment". La "pauvre provinciale" répond: "J'ai lu votre lettre avec (le) ravissement accoutumé". La preuve fournie par la lettre de Mme Des Loges du 22.VII.1637 semble indubitable. Les deux dames s'écrivaient souvent, se connaissaient de longue date, s'estimaient au point d'avoir envie de mettre, dans leurs lettres, mille petites inutilités qui embellissaient agréablement les hommages qu'elles se rendaient mutuellement. "Vous devez croire, que sans un fâcheux accident, comme celui de ma maladie, je n'eusse pas demeuré si longtemps sans vous écrire puisque j'estime les heures que j'emploie à vous entretenir ou à savoir de vos nouvelles". Est-ce que se sont là seulement d'aimables compliments qui demeuraient dans l'humeur du siècle, ou une tendresse authentique, partagée des deux femmes? Chapelain (142) dénonce le penchant fâcheux de Mme Des Loges pour une politesse excessive dont déborde son courrier. Mais en même temps, il loue son esprit et ses ambitions. Fut-ce l'ambition qui dicta à Mme Des Loges des lettres flatteuses à Mme d'Auchy? Mon étude n'est pas tournée vers la psychologie, mais il me semblerait pénible de combler assidûment quelqu'un d'hommages, pendant des années, sans y être spontanément porté.

Dans ses lettres, Balzac appelle Mme Des Loges Uranie. Il lui écrit le 20.IX.1629: "Vous êtes admirée de la meilleure partie de l'Europe. En ce point s'accordent les deux Religions et les Catholiques n'ont point de dispute avec les Huguenots". Et avec ceci, il lui envoie des muscats! Aurait-elle pu être davantage louée, 30 ans à peine après les

142. Lettre à Balzac de 9.X.1639.

guerres de religion, dont les barbaries demeuraient toujours présentes dans l'esprit des gens? Le même écrit à la même le 6.XI.1629: "*Je ne laisserai rien tomber de votre bouche que je ne recueille avec soin et que je ne conserve dans ma mémoire*". Et deux lignes plus loin: "*Je suis las de lever les yeux en haut et de vous considérer comme adorable et comme divine*". C'est tout parfumé de compliments, certes, mais Balzac ne se serait pas creusé la tête afin de mettre en oeuvre toutes ses rhétoriques si la dame ne l'avait pas mérité. Or, cette divinité qui savait converser à en rendre Balzac envieux, s'en allait allégrement converser, elle aussi, dans le salon de Mme d'Auchy.

Tout comme Conrart, de l'Académie Française, un autre bel esprit de bon aloi, soucieux de la réputation de l'honnête homme, et qui ne se trouva nullement discrédité d'avoir harangué chez Caliste. Il y prononça un discours sur l'histoire et Tallemant prétend que c'est d'Ablancourt(143) qui en fut le vrai auteur. Rarement élogieux, Tallemant invite instinctivement à démentir ces conjectures. Ce n'est pas la première fois qu'il s'emploie à de pareilles attaques.

Telle fut la crème du salon de la vicomtesse d'Auchy, empruntée à l'hôtel de Rambouillet. Mais il faut surtout mentionner Voiture qui la rehausse encore davantage.

143. Nicolas Perrault, né en 1606. L'auteur de la préface de "l'Honnête femme" de Du Bosc. Dès 1627 (à 21 ans!) membre de l'Académie Française et avocat au Parlement. Un fort bon traducteur français. Il disait qu'il valait mieux traduire de bons livres que d'en faire de nouveaux, qui, le plus souvent, ne contiennent rien de neuf ("Biographie Universelle", Michaud).

Le nom de Voiture demeure inséparable de celui de l'hôtel de Rambouillet. Et pourtant, c'est le salon de la vicomtesse d'Auchy qui servit de théâtre à ses amours avec Mme de Saintôt.

Voiture n'allait point chez la vicomtesse d'Auchy, attiré par ses appas. Il s'y rendait, entre autres, pour y rencontrer sa maîtresse de longue date, Mme de Saintôt. J'ai déjà parlé du caractère prétentieux du clan, et pourtant Voiture devait s'y sentir bien à l'aise, car la Vicomtesse, s'écartant par ses moeurs légères de toute austérité, abritait volontiers chez elle les aventures amoureuses de ses invités. J'ai déjà parlé de la galanterie de Mme de Sablé. L'exemple de Voiture est bien plus criant.

Dans le salon de Caliste, Voiture, connu pour sa mauvaise conduite, put filer, en toute sécurité, ses amours avec Mme de Saintôt, ainsi que donner libre cours à ses inclinations galantes. Ce petit filou aux propos libertins et aux moeurs douteuses, cultiva habilement ces facultés toute sa vie durant se jetant dans des exagérations avec les dames pour leur faire goûter les glorieuses souffrances de son amour. Cette appréciation a été fort bien faite par tous mes devanciers, mais ayant été exprimée uniquement dans le contexte de l'hôtel de Rambouillet, elle a besoin de quelque nouvelle touche.

Tous ont dit qu'il était bambocheur. Non sans raisons. Voiture fit bien des pas dans le pays de Tendre et ne se garda jamais d'aller jusqu'au bout. Il n'était pas original dans sa passion pour les femmes, mais il l'était dans sa façon

de s'y prendre. Chapelain nous dira qu'il n'en était pas moins un bon chrétien. Il allait soigneusement à la messe le matin, par vraie dévotion, et courtiser follement l'après-dînée par amour invétéré du péché. C'était sa façon de vivre en même temps selon les dogmes, selon les privilèges de la haute société et selon ses dispositions personnelles. Ses armes étaient variées: miroir, pincettes, peignes d'écaille, poudres, pommades, essences, savons, teintures et, par dessus tout, le badinage amoureux lui servaient de munition au cours de ses escarmouches galantes (144). Pour une maîtresse, il était prêt à perdre toutes sortes de considérations humaines. Toute heure était pour lui sous le signe de l'étoile du berger. Un seul berger et tant de bergères. Selon l'usage du temps, le berger était fidèle et la bergère inconstante. Voiture viola ponctuellement la règle. Il écrivit à une maîtresse inconnue: *"Une de vos amies vous dira que je suis le meilleur amant du monde et que pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidèlement que moi"* (145). *"Je ne comprends pas, dit-il ailleurs, comme il se peut faire qu'un homme aime ainsi sept personnes à la fois; car pour moi, je n'en ai jamais aimé que six, lorsque j'en aimais le plus, et il faut être bien infâme pour en aimer sept"* (146).

En réalité, il désira toute une chacune, mais les aimant toutes, il n'en aima aucune. Elles l'aimèrent, dommage seulement qu'elles fussent toutes vieilles et mariées. *"Les femmes, dit Ménage, firent sa fortune et ruinèrent sa santé"*

144. Cf. lettre de Scarron à Ménage sur la mort de Voiture.

145. S.l.n.d. "Oeuvres", éd. Ubicini, p.282, to I.

146. A Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.301.

(147). Ajoutons aussi qu'elles furent une source d'inspiration féconde pour sa plume, un stimulant pour sa ferveur et sa vanité qui l'obligeait à se faire beau (148), à teindre ses cheveux et sa barbe (149) et à demeurer toujours amoureux malgré ses cinquante ans. Le comte d'Avaux, confident de ses folies amoureuses, le réprimandait assidûment dans ses lettres en lui exhibant l'indécence qu'il y a d'être âgé et amoureux: "*Quand donc sera-t-il le temps de faire retraite? Voulez-vous loger l'amour avec les rhumes, la goutte et la gravelle, et mettre ensemble toutes les maladies de la vieillesse et de la jeunesse? Quel désordre, quelle honte!*" (150) Voiture répondait plaisamment: "... qui est ce petit homme de qui on dit de si grandes choses? Il n'est pas possible qu'il y ait au monde un homme si petit ni si galant". C'est pourtant lui-même qui écrit à Mlle Paulet, en 1633: "... je me trouve bien plus capable d'avoir fait de mauvais vers que de mauvaises galanteries".

Sa parfaite aptitude à la réussite parsema sa vie de conquêtes, où il mit en oeuvre son efficace psychologie amoureuse qui permit à ses abus libidineux de s'épanouir de façon spectaculaire. Sa correspondance fourmille de coquetteries et des 212 lettres de Voiture, publiées par Ubicini (151) n'émane qu'un triomphal cri de passion. Par ce cri et au nom de l'amour, il invite ses maîtresses à lire du Tasse et, entre deux pages, à lui écrire des lettres passionnées et

147. L'introduction d'Ubicini aux lettres de Voiture, Paris, Charpentier, 1855, p.XVI.

148. Beau? Cf. son portrait d'un peintre anonyme à Versailles.

149. Lettre du comte d'Avaux à Voiture, 6.XII.1646, de Münster.

150. 9.I.1647, "Oeuvres", éd.Roux, pp.370,371.

151. Paris, Charpentier, 1855.

admirablement négligées. "Mais, au nom de Dieu, écrit-il à Mme de Saint-Martin, dite la Grondeuse, écrivez-moi sans soin afin que vous m'écriviez avec plaisir. Et parlez-moi, dans vos lettres, avec la même naïveté que vous me parliez dans votre chambre!" (152)

Ce vieux tourtereau incorrigible demeura longtemps à la cour d'Espagne sur l'ordre et pour les affaires de son maître, le duc d'Orléans. Ceci n'est pas négligeable, car les contemporains voyaient d'un bon oeil les moeurs chevaleresques en provenance d'Espagne et appréciaient ce pays comme une terre propice, où la culture accordait une place prépondérante aux belles manières, à la délicatesse des sentiments et à d'autres pratiques qui réformèrent radicalement les attitudes des hommes à l'égard des dames. L'influence de l'Espagne est, à l'époque, presque aussi importante que celle de l'Italie. Elle s'exerce à travers les livres, grâce à toutes sortes de relations entre la France et l'Espagne dès le règne de Henri IV jusqu'à celui de Louis XVI, mais surtout par la renommée et le prestige de son héroïsme chevaleresque. Les romans du genre pastoral, entremêlés de vers, tel p.ex. "La Constante Amarillis" de Christobal Suares de Figueroa, et traduit par Nicolas Lancelot, font fureur dans les ruelles. Je renvoie le lecteur aux lettres de Mme de La Fayette à Ménage à ce sujet pour qu'il en découvre la portée (153).

De ce point de vue, le séjour de Voiture (1631-1634/35) dans ce beau pays de la galanterie, ne put être que bénéf-

152. S.l.n.d., "Oeuvres", éd. Roux, p.414.

153. Cf. entre autres, celle du 12.X.1656.

fique (154). A n'en pas douter, il sut en profiter (155). Sa plume sème des lettres étonnantes qui reflètent sa conduite incongrue, parmi toutes ces doña Antonia, doña Ines, Isabella et autres Rositas. Il écrira impudemment de Bruxelles à Mlle de Rambouillet (1634): *"Je puis ici avoir, quand je voudrai, une maîtresse belle comme l'infante Briane, amoureuse comme Mlle Arlande et forte et membrée comme Mme Gradafilée"* (156). Son apprentissage amoureux en Espagne, se poursuit vigoureusement et sans douleur. Il écrit de Lisbonne: *"... je m'étais défendu (...) des tristesses, des langueurs et des inquiétudes de l'amour"* (157). Quand il se met à l'oeuvre, il secoue le chagrin et chasse toute réflexion morale pour ne pas détourner l'attention de son objet. Juste ciel! Quelle persévérance! Il s'acharne à la tâche au point d'avoir le caprice d'envoyer à une dame (de Madrid) un poulet espagnol où il conjugue le verbe "j'aime", et où il lui apprend, par cette seule parole, une langue de l'amour que l'on *"parle par tout le monde et qu'il n'y a point de lieu si reculé dans les Indes, où elle ne soit entendue"* (158).

Dans les salons parisiens, on s'arrachait les poulets du chevalier Voiturio - il signait ainsi ses lettres écrites en vieux gaulois, ou en langage d'Amadis, comme disait l'abbé Arnauld - pour en contempler l'originalité.

Il convient ici d'apporter un mot d'explication.

154. Voir, à cette occasion, sa très mordante lettre sur l'Espagne à M^{xxx} dans "Oeuvres", éd. Roux, p. 625.

155. Sur ses conquêtes, cf. sa lettre à Puy-Lavernes, 13.III.1633, "Oeuvres", éd. Roux, p. 141.

156. "Oeuvres", éd. Ubicini, p. 243 to I.

157. A Chaudebonne, 22.X.1633, "Oeuvres", éd. Roux, p. 163.

158. 1633, "Oeuvres", éd. Ubicini, p. 154.

A l'époque, on appelle une lettre d'amour, "un poulet". Delbos dit après Furetière que c'est parce qu'en pliant la lettre, on fait deux pointes qui représentent les ailes d'un poulet. Lord Chesterfield, dans ses "Letters to his son", dit que le nom vient du règne de Henri IV qui envoyait des billets doux à ses maîtresses par son poulailler, sous prétexte de leur envoyer des poulets (159).

Voilà assez d'érudition sur les poulets.

Voiture quitta l'Espagne à bout de forces. Les adieux furent épuisants. "*Il me faut aller dire adieu à doña Antonia, à doña Inez ..., à doña Elvira, à doña Uraza, à doña Alouza et à doña Pedraza*" (160). Il partit peu après. Fort heureusement, car chaque minute de séjour en plus aurait infailliblement allongé la liste!

De retour d'Espagne à Paris, Voiture met à exécution son savoir laborieusement acquis de l'autre côté des Pyrénées, mais cette fois-ci avec d'innombrables dames françaises, nommées Coulos, de Bois d'Amour ou autre Armande (161) avec qui il trompe son impatience en attendant à Blois Mme de Sablé (162). Chapelain s'extasie dans une lettre à Balzac: "*Voiture vient coqueter à Paris!*" Par sa mine, ses vanités, son afféterie, ses médisances, ses flatteries, en un mot son déguisement permanent, il se montre prêt à éparpiller ses baisemains à l'espagnole dans le salon de la vicomtesse

159. Dictionnaire Trévoux. Le mot a été aussi l'objet d'une note de Tamisey de Larroque dans sa publication des lettres de J. Chapelain, to I p.446, Paris, 1880.

160. Voiture de Madrid à Chaudelbonne 9.VII.1633, p.151, éd. Ubicini.

161. Voiture à Mme de Sablé, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.237.

162. Voiture à Mme de Sablé, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.260.

d'Auchy. Son séjour en Espagne lui permit de parfaire cette science.

Il revoit, rue des Vieux-Augustins, les beaux yeux de Mme de Sablé. Mais celle-ci, tout occupée par le jeune Armentières, ne fait qu'ignorer sa présence et semble avoir oublié ses assiduités du temps de l'hôtel de Rambouillet, d'autant plus, que celles-ci ne lui furent manifestées de sa part que par vanité, pour le prestige et surtout pour ses confitures dont il raffolait (163).

Dans cette situation, il ne reste à Voiture qu'à déployer son assortiment d'effusions amoureuses à l'adresse d'une autre. Elle se nomme Marguerite Vion, Mme de Saintôt. C'était une ancienne actrice de la Foire, devenue Mme de Saintôt, femme du trésorier de l'épargne, aimée du comte d'Avaux qui la céda à son compagnon de bacchanales, Voiture. Leur intrigue remonte au temps de la chambre bleue. La liaison commença en 1624 et dura, avec quelques intervalles, 24 ans. Quoique Mme de Saintôt ne soit jamais arrivée à s'y faire recevoir, son flirt avec Voiture fut bien connu des familiers de la ruelle.

Cette galanterie fameuse connut des hauts et des bas. Parfois, Voiture avait à faire face à quelque légère incartade de sa maîtresse, mais il savait toujours parer au coup à sa façon. Ainsi, lorsque Mlle de Rambouillet lui dévoile la tendresse de Mme de Saintôt pour un beau et jeune Gascon,

163. La reine d'Angleterre trouva, elle aussi, les confitures de Mme de Sablé "admirables" (lettre de Soeur Marthe de Jésus à Mme de Sablé s.d. dans: "Les amis de Mme de Sablé", p.349).

Voiture répond peu galamment: *"Mais elle est niaise pour ne me point quitter pour lui"* (164).

Elle était entreprenante. Devenue veuve, elle voulait l'épouser à tout prix (165). Dans une autre lettre à Mlle de Rambouillet, cet amoureux prodigue dit: *"Elle veut, quand une fois on s'est déclaré être dans son service, que l'on y demeure et que l'on y meure"* (166). A cette époque-là, il ne pouvait prévoir qu'il mourrait dans ses bras, car celle qui fut sa première maîtresse fut la seule à s'empresser à son chevet alors qu'il se mourait. Mlle Paulet écrira: *"Il était mort comme le Grand Seigneur, entre les bras de ses sultanes"* (167). Je suis portée à croire que ce fut un amour véritable dont le volage Voiture ne sut pas saisir toute la profondeur (168).

Cette liaison empreinte de passion, s'épanouit dans les années 30, s'abandonnant agréablement au tourbillon du salon de Mme d'Auchy qui, accompagnée d'autres dames, dont Mme de Saintôt, toutes assises sur une estrade, tranche certaines chatailleries littéraires (169).

A l'époque, Mme de Saintôt *"avait tout l'éclat imaginable, l'esprit présent et aimait à le faire paraître"*,

164. A Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.197.

165. Voiture refusa. Elle était très jalouse et n'hésita pas à se mettre à la poursuite de Voiture (dans un coche de louage!) parti pour la Pologne comme maître d'hôtel du roi et accompagnant la reine de Pologne pendant son voyage.

166. A Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.301.

167. Introduction, "Lettres de Voiture" éd. Ubicini.

168. Parmi les lettres de Voiture, je trouve une belle lettre d'amour à Mme de Saintôt et une épître dédicatoire, écrite pour "Roland furieux" qu'il lui avait envoyé. Cf. "Oeuvres", éd. Roux, pp.88-89.

169. Une autre citation tirée de la "Précieuse" ne sera pas ici mal vue (p.190 to I): Les précieuses "se donnent encore charitablement la peine de censurer les mauvais vers et de corriger les passables".

écrit Tallemant (170). Il ajoute: "*Elle parvint à faire de belles lettres (171); on en a vu des volumes entiers, écrits à la main, courir les rues*". On en lisait des copies même à l'hôtel de Rambouillet (172).

Les lettres de Mme de Saintôt parvinrent, en effet, à gagner une certaine renommée. Voiture les gardait jalousement et craignait de les montrer chez Caliste car "*cela suffirait pour vous y faire désirer de tout le monde*" (173). Révolu était le temps où Mlle de Rambouillet se moquait de son manque d'éducation et de tous ces mots bas condamnés par la société polie, tels que "gausser" ou "pitoyable" que Mme de Saintôt se hasardait à employer, tout en croyant en même temps qu'il était infâme de dire "triste" (174). Ses lettres finirent par devenir la pâture des esprits les plus exigeants (ibid.). Chapelain à Montausier (9.V.1638): "*Le Menuisier (Adam Brillant) est dans la poursuite des lettres de Mme de Saintôt, qu'il n'a jamais pu attraper, ce qui l'a fait partir doublement mortifié d'ici*". Adam Brillant s'engagea à retrouver les lettres de Mme de Saintôt pour Montausier, car les libéralités de celui-ci "*l'avaient obligé à (lui) rendre ce service*". Que Montausier voulait-il y trouver? Ses moeurs dissolues nécessitaient-elles quelque nouvel

170. Cela s'accorde fort mal avec l'opinion adoptée par Colombey - cf. ch. II p.315.

171. Cf. lettre de Voiture à Mme de Saintôt, s.d., éd. Ubicini, p.284.

172. Elles n'ont pas paru dans un volume imprimé. J'en trouve une poignée(43) dans les inépuisables Mss de Conrart (4115, To X fos 701-749). Pour la plupart, ces lettres (sans indication de destinataire ni de date) sont des entretiens détachés, sans veille ni lendemain. Une seule (la première) roule sur l'amour et c'est la plus spirituelle.

173. A Mme de Saintôt, "Lettres de Voiture", éd. Roux, 1858, p.222.

174. Voiture à Julie, s.l.n.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.188.

aiguillon? Montausier ainsi que Mme de Saintôt étaient souvent des parties bachiques et aphrodisiaques, organisées à Ruel dans les années 30 par Mme de La Tremouille. Nous sommes en possession de lettres de Voiture qui ne laissent nul doute sur le caractère de ces soirées, ce qui m'invite à croire que Montausier cherchait dans les lettres de Mme de Saintôt peut-être autre chose que de l'esprit. Dommage, car celui-ci imprègne néanmoins incontestablement la correspondance de Mme de Saintôt. Balzac y prit goût au point d'oublier ses jalousies passées (175): "... *votre compagnie m'est devenue (...) entièrement nécessaire. Vous pouvez donc croire que ce n'est pas volontairement que je vous laisse si longtemps entre les mains de votre maîtresse (Mme de Saintôt) et que je souffre qu'elle jouisse de mon bien sans m'en rendre compte. Tous les moments qu'elle vous oblige de lui donner, sont autant d'usurpation qu'elle fait sur moi. Tout ce que vous lui dites à l'oreille sont des secrets que vous me cachez et avoir votre conversation en mon absence, s'est s'enrichir de mes pertes*" (176).

Telle fut la fleur qui accorda ses faveurs au papillon Voiture dans un buisson d'autres fleurs. Ses attraits excitèrent ses désirs au point de se fixer dans le salon de la vicomtesse d'Auchy, d'y prendre racine jusqu'à s'en lasser.

Caliste avait un faible pour Voiture et nous avons des lettres qui montrent la persévérance de la dame qui se battit avec acharnement pour que Voiture quittât l'hôtel de Rambouillet et s'installât chez elle. Pour y arriver, elle mit en oeuvre tout son art de la séduction. La preuve,

175. Lettre à Voiture de 7.X.1625.

176. Dans les "Lettres du comte d'Avaux à Voiture" p.34.

sous forme de rondeau, est renfermée dans les Manuscrits de Conrart no 4123, folio 1137 où Mme d'Auchy offre à Voiture de lui prêter ses chevaux et l'allèche par la promesse d'une délicieuse agape. Elle aurait dû lui emprunter ce beau cri qu'il lança, lui-même, dans sa lettre à Julie d'Angennes, en 1639: "... *personne n'est encore mort de votre absence, hormis moi*" ("Oeuvres", éd. Roux, p.262). La lettre de la Vicomtesse fut la réponse à l'excuse donnée par Voiture qui voulait échapper à sa demande insistante de venir chez elle afin d'entendre la lecture de la vie du connétable de Lesdiguières, faite par Videt (177). L'excuse de Voiture est sublime. Sa plume s'égare dans une belle rhétorique qui met en scène "*des chevaux boiteux à l'étable*" et autres "*fâcheux qui (le) font vieillir à table*". Voiture a beau vouloir nous faire croire que le salon de la vicomtesse d'Auchy "*souvent a charmé ses ennuis*". Profondément attaché à l'hôtel de Rambouillet, il sut résister à cette "*savantas à qui l'acquis étouffa le naturel*" - si je puis emprunter l'expression de Chapelain (178).

Voiture avait le talent singulier de posséder ses amis en despote, mais il lui était insupportable d'être possédé de la même façon. C'est ce qu'entreprit Mme d'Auchy. La vengeance de Voiture fut cruelle. Faisant profession de la mépriser à cause de ses prétentions maladroitesses, il lui demanda au cours d'une visite à l'hôtel de Rambouillet, lequel des deux, Saint-Augustin ou Saint-Thomas, elle estimait le plus. La Vicomtesse répondit inintelligemment, qu'elle préférerait Saint-Thomas. Le lecteur saisit l'allusion, la Vicom-

177. Mss Conrart 4123, fo 1136.

178. Ed. Tamisey de Larroque, Paris, 1880.

tesse, elle, se montra moins maligne. Il ne nous reste donc qu'à nous apitoyer sur son manque de réflexe et à faire chorus avec les familiers de la chambre bleue, qui accueillirent la réponse en éclatant de rire.

Tel fut le passage de Voiture dans le salon de la rue des Vieux-Augustins. Mme de Sablé, dans une lettre dont nous ne connaissons pas le destinataire, et qui date de l'année 1638, dit que "*Voiture avait une vanité de femme*"(179). Mais il avait surtout bien de l'esprit. Les besoins spirituels de ce mandarin vaniteux, l'attachèrent sans partage à l'hôtel de Rambouillet. Ceci dément la thèse qu'il fut tout libido. Le puritanisme scrupuleux de la chambre bleue le contraignit, certes, à quelques incartades au dehors, suivant l'appel impérieux de ses sens déchaînés, mais je n'appellerais pas cela l'infidélité. Le salon de la vicomtesse d'Auchy fut pour ses instincts lascifs une espèce de catharsis et c'est là que je place volontiers Voiture-satyre. Voiture-mandarin appartient à jamais à Mme de Rambouillet.

Ce portrait m'aurait paru incomplet si je n'avais pas démontré que les deux prédispositions de Voiture s'épousaient admirablement. Les sens cadraient bien avec l'esprit. Bien que Voiture-Callicrate portraitisé par Mlle de Scudéry dans son "*Cyrus*", soit muni des traits les plus répugnants, me le rendant repoussant au plus haut degré, je ne puis m'empêcher de reconnaître le charme unique de certaines de ses provocations gravées dans ses lettres. Je me serais reproché de ne les garder que pour moi.

179. Cf. aussi lettre de Voiture à Mme de Sablé, "*Oeuvres*", éd. Roux, p.236.

Voiture à Mlle Paulet: *"Je ne puis me retenir de parler d'amour et puis je suis si petit que vous savez bien qu'il n'y a pas de danger en moi"* ("Oeuvres", éd. Roux, p. 111). Le danger fut gigantesque! Il aurait été peut-être plus petit si Voiture avait été plus grand!

Voiture à la mère du Grand Condé, parlant de sa nouvelle maîtresse et en lui présentant les raisons pour lesquelles il ne peut quitter Paris pour aller la voir à Poissy. Se rappelle-t-on cette aimable lettre? Je veux la citer ici pour donner une idée du dévergondage raffiné de ce bon diable. *"J'ai délibéré longtemps en moi-même si je dois aller et il y a eu grand combat entre mon coeur et une autre partie que je ne nomme pas. Mais enfin, Madame, je vous avoue que celle qui raisonnablement doit être dessous a eu le dessus et que j'ai mis devant toutes choses ce qui, naturellement, est derrière"* (180). Le sel de ce fragment frappe plaisamment. C'est une lettre partie de bonne main. Enjouée et piquante (181).

Afin de mettre la dernière touche à ce portrait de Voiture-amant, je ne puis m'abstenir de remarquer que les femmes contribuèrent grandement à l'épanouissement de la vocation lubrique de Callicrate, et que le rôle qu'elles jouèrent fut loin d'être passif. Aucune n'était la première, chacune voulait être la dernière. Serait-il déplacé de mentionner ici cette inconnue impudique qui se hasarda à envoyer à Voiture une lettre galante garnie de perles et de

180. De Paris, 5.VIII.1639, "Oeuvres", éd. Roux, pp. 256-257.

181. Voiture gagna l'admiration de Racine même. Cf. lettre de celui-ci à son fils du 7.VII.1698 dans: "Lettres de Racine" p. 278.

4000 francs afin de le regagner comme amant? ("Oeuvres", éd. Roux, p.258) Piètre manoeuvre. Elle aurait dû savoir que, possédant à merveille tous les vices du monde, Voiture était exempt de celui-ci: il n'était pas cupide. Il appelait l'argent "*le corrupteur de la raison*(182), *l'empoisonneur des âmes et l'auteur de désordre, d'injustice et de violence*". Apre au jeu de dés, il en perdait largement mais il en prêtait autant sans le redemander (183). La dame en question se serait donc montrée plus maligne si elle avait effectué une autre manoeuvre pour le tenter. "*Je ne croyais pas*, répondit Voiture ("Oeuvres", éd. Roux, p.258), *que vous dussiez jamais vous servir de ces moyens-là pour regagner un amant, ni que cette sorte de choses pût avoir du pouvoir sur moi; et sans mentir, c'est la première fois que je me suis laissé éblouir aux richesses, et que l'argent m'a tenté*". Il renonça aussi à la bourse généreuse d'une certaine Mme la Grillère, fort riche et prête à réparer toutes ses pertes subies au jeu, à condition de devenir son épouse (184).

Tel est, à l'époque de l'hôtel d'Auchy, l'état d'âme du chevalier Voiture et la teneur de son courrier (185). Dans ses lettres, il ne recule devant aucune obscénité. Sur tout ceci, voir sa lettre à une dame qui lui a raconté les fortunes qu'elle a eues dans le bois, et où il lui demande de lui racon-

182. Cf. lettre de Mme de Sévigné à Bussy 27.X.1691 et celle de Voiture à Pisani "Oeuvres", éd. Roux, p.316.

183. Cf. sa lettre au marquis de Pisani qui avait perdu au jeu tout son argent et son équipage, au siège de Thionville, s.d. "Oeuvres", éd. Roux, p.315 et la lettre de Chapelain à Balzac 1.IV.1637.

184. Chapelain à Balzac, 24.IV.1640.

185. J'invite le lecteur à jeter un coup d'oeil aussi sur une lettre du comte d'Avaux à Voiture (26.VII.1647) où il est question d'une certaine Mlle de Verpillère qui, dans ses exaltations amoureuses, se jetait au cou de Voiture ("Lettres de d'Avaux à Voiture" p.29).

ter celles qu'elle aura lorsqu'elle couchera en ville (s.d. "Oeuvres", éd. Roux, p. 259). Ou bien, encore une autre où il parle d'une demoiselle *"aux yeux éveillés, au nez un peu retroussé, fine, fière, dédaigneuse, glorieuse et civile, bonne et méchante, qui gronde souvent et qui néanmoins plaît toujours"*, et qu'il aima une fois depuis Bagnolet jusqu'à Charonne (186).

Les lettres galantes de Voiture invitent à nous demander de quelle nature furent ses propos échangés avec les familiers de la vicomtesse d'Auchy, et de quel acabit furent les divertissements qu'il y apporta. Le lecteur se laissera tenter par des conjectures que je n'ose souffler que fort timidement, faute de preuves irréfutables. Il me semble, d'ailleurs, que je plaisante un peu trop sur ce sujet.

Il est temps de m'acquitter de mes engagements envers le poète hétéroclite, Neufgermain. Lui aussi était intimement lié avec le salon de Mme de Rambouillet et avec celui de Mme d'Auchy. Chez Arthénice, il introduisit la mode des courtes pièces où la fin des vers formait le nom propre d'une personne. La mode prit, Voiture s'y lança. Il fit une pièce du genre à la louange de son ami d'Avaux:

L'autre jour Jupiter manda
Par Mercure et par ses prévosts
Tous les Dieux et leur commanda
Qu'on fît bonheur au grand d'Avaux. (187)

Les liens qui unissaient Neufgermain avec la famille de Rambouillet ne pouvaient être plus étroits. S'étant marié

186. A Mlle Paulet, de Madrid, 1533, "Oeuvres", éd. Ubicini, p. 104.

187. Mss Conrart 4126, To XXI fo 381.

trois fois, il eut à l'âge de 63 ans (188), de sa troisième femme - la très jeune Anne Gilbert - un fils qui, le jour de son baptême (25.XI.1637), eut pour marraine Julie d'Angennes en personne. La fameuse barbe du poète apporta à l'hôtel bien de l'agrément (189), tout comme ses talents de comédien. Une lettre de Chapelain, écrite à Montausier en Alsace (20.XII.1638), m'apprend que, dans une comédie que l'hôtel de Rambouillet s'apprêtait à monter pour fêter la prise de Brisac (19.XII.1638), il fut choisi pour incarner le personnage grotesque de Barbagrigia hampatore (190). Le lecteur notera tout ceci pour constater la présence active de Neufgermain dans le salon d'Arthénice et les affinités qui l'attachaient à ses habitués.

Le nom de Neufgermain ne clôt pas la liste de ceux qui entrèrent dans l'intimité de l'hôtel de Rambouillet aussi bien que dans celle de l'hôtel d'Auchy. Il y en eut d'autres. Malleville, auteur de plusieurs pièces de la "Guirlande", l'abbé de Cérisy et ses deux frères: Nicolas et Philippe Habert, l'abbé de Marolles. La liste s'avère longue. Il m'a paru essentiel d'en parler car un salon littéraire en tant que tel n'est nullement un lieu. Ce sont des êtres humains qui donnèrent naissance à ce phénomène et ce sont eux qui décidèrent de son âme.

Quelle fut celle du salon de la vicomtesse d'Auchy aux yeux des contemporains? Selon Chapelain, la rusticité du parler des conférenciers du lieu qui éprouvaient une douce jubilation à haranguer pour amuser la galerie plutôt que

188. Né le 12.III.1574.

189. Sur l'aventure de la barbe, voir l'historiette de Tallemant, p.542.

190. Sur l'épisode, voir le chapitre sur le salon de Mme de Rambouillet p.187.

pour l'instruire véritablement, était grande. L'affectation du langage, le ton pédantesque et faussement mondain, déclenchèrent ses railleries. Il écrit à Balzac (22.III.1638):

"... quelques-uns de nos académiciens et les poètes et les orateurs de la seconde classe que nous ne vous avons pas voulu donner pour compagnons, y lisent leurs pièces, y font des harangues et y défrayent les dames qui en sont, tous les mardis, après-dîner. Si vous me demandez avec quel succès, je vous dirai qu'il est mauvais, quoique ce ne soit que par ouï-dire, ne m'étant pu résoudre à faire un des rôles de cette nouvelle comédie ni de complaire à ceux qui m'en sollicitaient".

Chapelain se défend à maintes reprises de faire partie de l'académie de Mme d'Auchy. Il dit dans sa lettre du 18.II.1638 à Godeau: *"On vous a joué lorsqu'on vous a mandé que j'étais l'un des tenants de l'Académie féminine. Pour avoir refusé d'en être, j'en suis brouillé avec plus d'un de mes amis et il n'y a guère d'apparence qu'une personne qui se trouve embarrassée d'une compagnie où le devoir l'oblige d'assister, allât chercher à perdre du temps dans une autre qui dégénère en ridicule et que si l'on appelait cohue, l'on ne nommerait que par son vrai nom".* On note ici le mot "cohue" que Chapelain fut le premier à employer. Tallemant se servit de la même expression en parlant de l'académie dans ses "Historiettes". Ma tentation est trop grande à ce propos pour m'empêcher de remarquer une faute commise par l'historien de Mme d'Auchy, Georges Mongrédien, qui affirme que Chapelain

adresse ladite lettre à Balzac (191). En réalité, c'est à l'évêque de Grasse, Godeau, que Chapelain lance ses violentes diatribes.

La réponse de Balzac ne tarda pas à augmenter encore plus la dose déjà mortelle de poison, administré maintes fois par Chapelain. Il le fit dans sa lettre de la même année (30.IX), dont je détache seulement quelques lignes: *"C'est, à mon gré une belle chose que ce sénat féminin (...). Il y a longtemps que je me suis déclaré contre cette pédanterie de l'autre sexe et que j'ai dit que je souffrirais plus volontiers une femme qui a de la barbe qu'une femme qui fait la savante"*.

Dans ses "Antiquités de Paris", Sauval, en parlant du salon de la Vicomtesse en tant que d'une des Académies des Dames Savantes, évoque ladite lettre de Balzac en affirmant qu'elle fut adressée à un certain Chapelle(192). Je corrige le lapsus: c'est Chapelain, sans nul doute, qui en fut le destinataire et d'ailleurs, parmi les correspondants de Balzac, aucun ne porte le nom de Chapelle.

Balzac chercha à mettre en lumière le ridicule du salon de Mme d'Auchy et de ses consorts, deux ans déjà avant la lettre citée plus haut. Je lis dans celle à Chapelain du 22.IX. 1636: *"On m'en écrit comme d'une Comète fatale qui nous menace; comme d'une chose terrible et plus redoutable que la Sainte Inquisition. On me mande que c'est une Tyrannie qui se va établir sur les esprits et à laquelle il faut que nous autres*

191. "La vie littéraire au XVIIe siècle" p.26, Paris 1947, Ed. Jules Tallandrier. Voir aussi "Mercure de France", 1.IV. - 1.V. 1931, p.377.

192. Il ne s'agit certainement pas de Claude-Emmanuel Lhuillier, dit Chapelle. Né en 1626, il était trop jeune pour être le destinataire de la lettre.

Faiseurs de Livres, rendions une obéissance aveugle". Le même, quatre mois plus tôt (15.V.1636): "Il faut se protéger contre la contagion du Galimatias, du Gasconisme et d'autres semblables maux populaires". Le salon de Caliste fut-il un de ces maux?

Le lecteur a sûrement saisi le ton mordant, caustique et même irritant que j'ai adopté jusqu'à présent dans ce chapitre sur le salon de la vicomtesse d'Auchy. Ce ton ne s'éloigne pas de celui choisi par mes devanciers qui ont débattu la même question. Ma démarche était préméditée car, si j'ai imposé ce ton à mon lecteur, c'est pour, maintenant, le surprendre davantage.

Il est fort aisé de bâtir une fable, mais je ne compte pas m'en rapporter à l'opinion commune. Je n'ai pas été particulièrement sobre dans le choix des lettres de Chapelain et de Balzac, car c'est surtout grâce aux pièces tirées de leur portefeuille qu'il m'a été possible de débattre ce chapitre. Les historiens de la vicomtesse d'Auchy, Colombey, Magne et Mongrédien (193) font chorus en exagérant démesurément le nombre de contemporains qui, soi-disant, couvrirent son salon de sarcasmes et qui stigmatisèrent la maîtresse du lieu en

193. Cf. p.ex. *Mercure de France*, 1.IV.-1.V.1931, p.372 et aussi, G.Mongrédien, "La vie littéraire au XVIIe siècle", M.Magendie, "La politesse mondaine".

la harcelant d'injures et en se divertissant à ses dépens. Est-il bien juste de s'exprimer de la sorte, à son sujet?

Qu'il me soit permis d'affirmer, dans l'intérêt de Mme d'Auchy, que la présence de son salon dans les lettres des contemporains et dans d'autres écrits, est quasi nulle. Et je tiens à persister en mon opinion. Mon dépouillement de la correspondance de l'époque et des écrits des auteurs classiques a été une recherche pénible et désespérée d'un quelconque sillon tracé par Mme d'Auchy. Ce sillon s'avéra quasi effacé et la réalité plus obscure que jamais.

Pour établir la vérité sur cette académie féminine, pouvons-nous nous fier au chapitre rachitique de Tallemant? Sa méchante plume n'a jamais épargné personne.

Sommes-nous autorisés à nous en remettre aux témoignages de Chapelain? Il n'a jamais mis les pieds chez Mme d'Auchy (194) et, comme je l'ai démontré plus haut, ne fit que bâtir ses attaques en prêtant l'oreille à des ouï-dire. Tout comme son correspondant Balzac qui spéculait paisiblement, retiré dans son Angoulême.

Quant aux autres, ils gardent le silence sur ce sujet, dans toutes les centaines de lettres que j'ai dépouillées. Parmi ces lettres, il y a p.ex. la correspondance du Père Campanella (195) qui vint à Paris afin d'échapper aux persécutions qu'on lui faisait subir en Italie. Il en donna quelques détails, dans sa lettre à Peiresc du 11.XII.1634 (196). Dans tout son commerce de lettres, la vicomtesse

194. Sa lettre du 22.III.1638.

195. "Lettere de Tommaso Campanella raccolte ed annotate da Michele Baldagghini", s.l.n.d.

196. Pendant son séjour à Paris, en 1635, Campanella a d'ailleurs séjourné dans la maison de Peiresc, voir sa lettre à Del Pozzo, 14.III.1635.

d'Auchy n'apparaît pas. Et pourtant Tallemant prétend que la Vicomtesse connaissait bien l'ecclésiastique, qu'elle allait assister à ses sermons et que lui venait aussi dans son salon. Telle est aussi l'attitude du cardinal de Retz. Pas une seule fois je ne trouve le nom de la Vicomtesse dans toute sa correspondance, ni dans celle de Videt, publiée par Dedin (Paris, 1631). J'y trouve bien des lettres à Faret, aucune ni à Mme d'Auchy, ni sur Mme d'Auchy.

A la mort de Mlle de Gournay, on trouva dans son cabinet des lettres que lui avaient adressées des personnages illustres de l'époque comme Richelieu, le cardinal Bentivoglio, saint François de Sales, Mlle de Schurmann, Balzac, Heinsius, Godeau ou Mainard. Aucune écrite par la vicomtesse d'Auchy ou sur la vicomtesse d'Auchy.

Est-ce que j'essaie par là de prendre la défense de la femme en question? Je suspends la réponse. Mais il me paraît inconvenant de philosopher sur cette affaire en entonnant le même air, ce à quoi rien ne m'autorise vraiment. En l'absence de faits précis, tout n'est que conjecture. La vérité historique oblige à plus d'exactitude. Nul n'aime être pris en faute, tous aiment prendre en faute autrui. Mais, parmi les procédés mis en oeuvre pour y arriver, tous ne sont pas permis et il faut s'en garder afin qu'ils ne nous heurtent pas plus qu'ils ne frappent la victime.

Bien que la poignée de contemporains dont j'ai cité plus haut les témoignages, aient porté sur Mme d'Auchy des jugements peu modérés, j'en ai déniché d'autres que personne, que je sache, n'a encore signalés et qui me permettent de ne pas frapper la cloche d'un seul côté seulement.

Le tome second de la "Nouvelle Pandore" de Vertron, à la page 470, contient un catalogue des dames illustres de l'époque classique. La liste est longue et l'auteur y fait parader la vicomtesse d'Auchy sur un pied d'égalité avec, entre autres, Mme de La Fayette, Marie-Thérèse d'Autriche, Mme de Maure, Mme de Rambouillet, Henriette d'Angleterre, Mme de Longueville ou Mme de Harcourt.

Marguerite Buffet, dans ses "Eloges des Illustres Savantes tant Anciennes que Modernes", publiés à Paris en 1668 écrit: *"Mme la vicomtesse Dauchy, une des femmes de France la plus habile et qui savait le mieux employer le temps. Elle en était si bonne ménagère que toutes ses heures étaient comptées pour en tirer quelque profit"*. Ceci cadre bien avec un alinéa tiré de "L'Honnête femme" de Du Bosc, qui tranche la question de chasteté et de complaisance. J'y lis que *"l'on peut avoir des inclinations particulières sans offenser la chasteté. Pour conserver la vertu, il faut s'adonner à quelque louable exercice. Les mauvaises pensées ont prise sur un esprit oisif"*. L'activité littéraire de Mme d'Auchy fut-elle une pénitence de Caliste?

Dans les éloges de Mlle Buffet, la vicomtesse d'Auchy figure parmi la reine de Suède-Christine, Mlle de Scudéry, Catherine de Médicis, la mère des Gracques et l'Impératrice Athénaïs. Tout est relatif, bien sûr, mais les éloges de Mlle Buffet, ignorant l'existence de Mme de Rambouillet, on se demande spontanément si la vicomtesse d'Auchy a vraiment mérité toutes les humiliations qui ne lui ont pas été épargnées et si Mme de Rambouillet a vraiment mérité toutes les louanges qui lui ont été adressées.

La vérité est bien plus difficile et pour cette raison je tiens à m'écarter de la condamnation inconditionnelle de Mme d'Auchy, prononcée à l'unisson par mes devanciers.

Mlle Buffet loue, plus loin, les oeuvres de charité auxquelles s'adonnait Mme d'Auchy, et le Père Du Bosc, dans son "Honnête Femme", la cite en tant qu'un exemple de femme savante. Il y fait l'éloge de son grand esprit qui lui "*permet d'entreprendre les tâches les plus difficiles*" et de marcher "*sur des épines comme un autre ferait sur des fleurs*". L'éloge du Père Du Bosc porte sur l'obscur volume d'homélies, certes, mais la seule présence de Mme d'Auchy dans cet ouvrage est une référence dont le poids ne peut être mis en doute.

Il convient aussi d'insister sur le fait que parmi les invités de Mme d'Auchy, plusieurs étaient membres de la vénérable Académie Française, à savoir: les frères Habert, Boisrobert, Saint-Amant, Mainard, Malleville, Voiture, l'Estoile. Ils étaient loin d'y faire tapisserie. De l'Estoile y prononça (14.V.1635) un discours "De l'excellence de la Poésie et de la rareté des parfaits Poètes", de Cérisy un autre, intitulé "Contre la pluralité des langues"(21.I.1636). Le dynamisme intellectuel de tous ces académiciens rehausse considérablement le prestige du salon de la Vicomtesse, de même que la présence de la plupart de ses familiers dans "Le Parnasse français" de Titon du Tillet (197).

Hâtons-nous de rappeler que la présence de certains familiers éminents de l'hôtel de Rambouillet chez la vicomtesse d'Auchy, n'est pas une forme de louange négligeable. Nous connaissons les mérites de Voiture, de Mme de Sablé, du

cardinal de Retz et de Mme Des Loges. Ceux des frères Habert n'étaient pas moins considérables à l'époque. Pendant la querelle des Anciens et des Modernes, les Modernes soutinrent que Virgile n'avait rien écrit qui fût comparable au "Temple de la Mort". L'auteur de l'ouvrage, Philippe Habert, membre lui aussi de l'Académie Française, fréquentait le salon de Mme d'Auchy. Son "Temple" fut beaucoup lu dans les ruelles parisiennes (198). Antoine Adam écrit dans ses annotations qui accompagnent les "Historiettes", que ce fut "*l'une des oeuvres poétiques les plus admirées au XVIIe siècle*". Germain Habert, l'abbé de Cérisy, frère aîné de Philippe se fit le nom, lui aussi, dans la littérature de l'époque. Il apparaît souvent dans la correspondance de Chapelain qui confirme le rôle que l'abbé joua dans la carrière littéraire d'un autre familier des deux salons, Jacques Esprit. On voyait beaucoup l'abbé de Cérisy dans la société parisienne. "*M. l'abbé de Cérisy est un certain petit invisible, qui est partout et qu'on ne trouve en aucun lieu*", écrit Chapelain dans sa lettre du 6.III.1637. Or, à l'époque, il était fort visible aussi bien chez Arthénice que chez Caliste. Tallemant, complice et rival de ses amours, atteste que ce fut "*un des plus beaux esprits du siècle*" ("Historiettes", p.812). Il était fort des amis de Conrart, tout comme son frère Philippe. Les deux faisaient partie des fameuses réunions qui se tenaient chez Conrart et c'est précisément chez cet académicien qu'ils entrèrent dans les arcanes de la création littéraire. Tout ceci invite à avoir sur le

198. Selon "Le Parnasse français" de Titon du Tillet (Paris, 1971 p.205), Pellisson a dit que "Le Temple de la Mort" était une des plus belles pièces de la poésie française.

salon de Mme d'Auchy un regard différent de celui de la légende.

L'appréciation que Du Bosc fait de la Vicomtesse dans son "Honnête femme", correspond à une estimation analogue que porte la dédicace du "Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps", publié à Paris chez Toussaint du Bray en 1609. Une trentaine d'années avant l'apogée du salon. L'éditeur dédie le volume à la "*très illustre et vertueuse dame, Charlotte des Ursins, vicomtesse d'Ochy*". Dans sa dédicace, il porte aux nues son concours à l'élaboration de l'ouvrage, ainsi que les mérites de la Vicomtesse-mécène. Ce volume contient, entre autres, la "Chanson pour Mme la vicomtesse d'Ochi", dans laquelle un des familiers de son salon, le poète Lingendes, chante la beauté angélique de la voix de Doris/d'Auchy.

Je trouve une autre louange à l'égard de Caliste, non moins enthousiaste, dans les Manuscrits de Conrart no 4115, fo 98. Son auteur s'y prend ainsi :

"Charlotte dont l'esprit pénètre toutes choses
Savante Vicomtesse, Illustre des Ursins...

C'est Malleville qui déposa cette couronne aux pieds de Mme d'Auchy (199). Ses éloges de Caliste méritent notre attention, car le poète était surtout connu pour ses poésies fort osées sur les personnages du temps, et la langue de ses vaudevilles est aussi méchante que celle de Tallemant. Sinon plus! Parmi tous ces vers d'une malveillance évidente, je n'en trouve aucun qui prenne pour cible Mme d'Auchy (200,201).

199. Je trouve le même sonnet dans les "Poésies" de Malleville, éd. 1659 à la page 523, éd.1976,p.23.

200. Il fut admis dans son salon, ayant gagné un grand succès de ses "Héroïdes", publiées en 1624.

201. Dans les Mss Conrart (4115, To X, fo 1105), je trouve une lettre de l'Estoile à Malleville qui roule sur la

J'apporte le dernier témoignage. C'est un fragment que je tire de l'épître du libraire qui publia le "Discours sur l'alliance de la raison et de la foi" de Saint-Ange. J'y lis: "... *Mme la vicomtesse d'Ochy qui par sa rare vertu et capacité s'est acquis la possession des premiers hommages de toutes les belles productions d'esprit qui se font à Paris, voulut que l'assemblée s'en fît en sa maison*" (202).

Me faut-il citer encore le poète Neufgermain qui, dans sa "Minerve d'Auchy", glorifie l'étendue du savoir de la Vicomtesse et exalte l'adresse avec laquelle elle manie le latin et le grec?

Tous ces dithyrambes que je viens d'évoquer furent-ils seulement des élucubrations creuses, déposées aux pieds de la dame, ou bien, des hommages véritables? Afin de pouvoir répondre à la question, il serait nécessaire de pénétrer l'insaisissable, c'est-à-dire ce vilain mystère qui nous cache la frontière qui sépare la vraie vénération de l'adulation servile. A l'époque classique, tous les hommes de plume cherchent à rentrer dans les bonnes grâces de la femme. C'est elle qui est posée sur un socle par l'homme, et c'est elle qui, grâce à son esprit éveillé, lui impose ses lois et exige qu'il lui voue un culte fidèle, soumis et respectueux. L'homme a peur de la femme au XVIIe siècle. Il a peur de son intelligence, craint son ironie, appréhende son mépris, redoute grandement ses jugements. Il recherche son estime et sollicite son admiration. Mais, pour être admiré d'elle, il doit l'admirer le premier. C'est cette vénération, loin d'être désintéressée d'ailleurs,

correspondance de ce dernier. Il m'est impossible de m'en faire une idée, car ces lettres semblent perdues.

202. Publié en 1643, 2e édition.

qui l'invite à régler son pas sur le sien et sa conduite sur ses désirs. Ces désirs deviennent pour lui impératifs tant qu'il veut que la femme prenne soin de lui et qu'elle lui accorde ses faveurs (203). Sans sa bienveillance généreuse, l'homme ne peut rien. J'ai bien dit: "rien", car la femme ne règne pas en souveraine seulement sur son âme mais, étant devenue un véritable juge littéraire, elle règne aussi sur son esprit et ne favorise que les oeuvres qui suivent ses goûts. Elle frappe à mort celles qui s'en écartent.

La vicomtesse d'Auchy, étant présidente d'un salon littéraire, jouissait du même pouvoir. Voilà pourquoi, l'insaisissable dont j'ai parlé plus haut échappe à toute prise, car pour esquiver le coup mortel, le littérateur recourt parfois à l'imposture et adule pour sauver sa peau (204). Mme de Sablé dit dans une de ses maximes (LXXVII): *"La société et même l'amitié de la plupart des hommes n'est qu'un commerce qui ne dure qu'autant que le besoin"*. Bellegarde dans ses "Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter" (205), range tous les hommes du côté des fourbes. La société est pour eux une école de tromperie et c'est là qu'ils s'étudient à tromper le monde par des paroles flatteuses et à débiter des mensonges(206). Est-ce là l'école d'où vinrent les

203. Je me permets d'apporter ici un mot tiré du "Secret de triompher des femmes et de les fixer"(Paris,Ponthieu,1825, p.46) de Saint-Anges:"N'ayez point de honte en tombant aux pieds d'une belle, puisque c'est elle qui doit vous couronner".

204. Je décachète la missive no XXXI d'une Péruvienne (p.184 dans les "Lettres d'une Péruvienne") qui ne poétise pas la question. Elle y parle de "la fausse politesse des hommes envers les femmes en France au XVIIe siècle" et de leur "respect purement imaginaire".

205. Paris, J.Guignard, 1700.

206. Pascal:"Ainsi la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter.Personne ne parle de nous en notre présence comme il

adulateurs de Mme d'Auchy? C'est à la même école que l'on apprend aussi qu'il ne faut plaire qu'aux plus honnêtes-gens et qu'il ne faut pas vouloir contenter les pédants et les sots. Ceux-ci méritent qu'on les traite d'une manière moqueuse en effet et flatteuse en apparence. Cruelle invitation à l'hypocrisie qui devient une nécessité de l'époque. O tempora, o mores!

Je me hâte de clore le débat. Je cite encore, bien qu'à contrecœur, quelques mots élogieux, tirés des lettres de Malherbe. Le 4.II.1607: "*Vous êtes toujours à l'envie de votre sexe et de l'admiration du nôtre*"(207). Ailleurs le poète s'extasie sur "*les douceurs de (la) divine conversation*" (ibid.,p.152) de Caliste et n'hésite pas à lui déclarer qu'il ne connaît "*rien au monde qui soit aimable et adorable*"comme elle (ibid.,p.153).

J'ai bien dit: "à contrecœur" car, comme je l'avais déjà prouvé plus haut, les lettres de Malherbe à Caliste sont un gigantesque entassement d'effusions qui adulent trop pour qu'on se laisse tromper par le mirage. L'amour égare souvent fort la raison (208).

Tel est le deuxième son de cloche auquel j'ai prêté l'oreille afin d'être à même de parler du salon de la

en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion". "Pensées"(no 100)p.62, Pascal, éd. Bordas, Paris, 1966.

207. Dans: "Oeuvres", éd. L.Lalanne p.165.

208. Bussy se croyait au courant de la question.

"L'amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connaissance".

Maximes d'amour dans: "Histoire amoureuse des Gaules", 1754, p.287, to I. Je cite à ce propos Malherbe lui-même: "L'amour et la raison sont incompatibles"(lettre à Caliste du 10.IX.1607 dans: "Oeuvres", éd. L.Lalanne, p.173).

vicomtesse d'Auchy, d'elle-même et de ses mésaventures, en termes propres. Le tableau burlesque peint par mes devanciers n'est peut-être pas moins comique mais la sentence me paraît moins définitive. La vicomtesse d'Auchy ne fut pas une personne dont la vie fut uniforme, la conduite pondérée, la réputation sans tache, bref, elle ne prônait pas les vertus qui caractérisent une existence fade, conventionnelle et monotone. Elle était manifestement différente des autres et nous savons tous que celui qui sort de l'ordinaire, soit par ses qualités, soit par ses défauts, déplaît irrésistiblement à la foule qui cherche à défendre sa terne uniformité en redoublant cruellement de virulence. La vicomtesse d'Auchy avait donc, elle aussi, bien plus de mal à y parer. Plaise au lecteur de méditer un peu sur cette pensée.

Je ferme ici cette parenthèse et j'en ouvre une autre.

Le salon de la vicomtesse d'Auchy invite obligatoirement à parler de la préciosité ridicule et, surtout, du langage précieux. Je tiens à aborder la question non seulement sous la perspective de la littérature épistolaire du temps mais aussi, je dirais même: surtout, sous la perspective de la réalité linguistique actuelle.

Parmi les lettres de Mme de Montmorency, écrites à Bussy-Rabutin, il y en a une, datée du 1.V.1670, où elle s'empresse de lui annoncer l'apparition, dans les salons, d'une étrange lettre. Cette lettre de la main de Mme de La Fayette, fut "*donnée au public*" par la romancière "*pour se moquer de*

ce qu'on appelle les mots à la mode et dont l'usage ne vaut rien". Six jours plus tard, le 6.V.1670, Bussy, après avoir lu ladite lettre, ne tarda pas à en communiquer son impression à son illustre correspondante: *"La lettre de Mme de La Fayette est une très plaisante satire contre mille gens qui ne parlent que de mémoire et qui croient être du bel air quand ils se servent de ces manières de parler. Si la maîtresse a du goût, de tels reproches ne la détacheront pas du compère Dangeau"*.

Qui est-ce que cette pensée sarcastique de Bussy met en scène?

Sous le compère Dangeau, ou d'Angeau dans d'autres éditions, se cache Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, l'auteur du fameux "Journal"(209). Une lettre de Mme Rabutin à Bussy (30.VII.1677) nous apprend que c'était un homme heureux au jeu(210), qui passa deux jours à la Bastille pour avoir menacé de coups de bâton un courtisan nommé Langlée (211).

Revenons à nos moutons.

En effet, parmi les lettres de Mme de La Fayette, trône cette fine fleur plantée par la romancière. Dans cette lettre dite "Du Jaloux", Mme de La Fayette raille les ridicules manières de parler du temps. Elle y met en scène un amant qui, dans un accès d'humeur jalouse, se plaint à sa maîtresse infidèle et cherche à faire rouler sa jalousie sur l'esprit. A

209. Boileau lui dédia la satire V, "Sur la noblesse". Cf. p.284. Ami des lettres, cf. Mme de Sévigné à Pomponne 1.XII.1664, à Mme de Grignan 5.I.1672. Condé dit de lui:

Si la paix dure encore dix ans,
Il sera maréchal de France (1666).

cf. annotations de Duchêne qui accompagnent la correspondance de Mme de Sévigné.

210. Cf. aussi: lettres de Mme de Sévigné à sa fille, 29.VII.1676, 30.VI.1680.

211. Mme de Sévigné à sa fille. 23.VII.1677, 30.VII.1677.

entendre le parler fantaisiste et singulier de ce sigisbée, on est porté à se demander de quoi il peut bien s'agir et jusqu'où peut mener l'outrance.

Je tiens ici à préciser une chose: le langage précieux était un code manié par une caste restreinte d'initiés qui en connaissaient la clé nécessaire pour le comprendre. Ce code débordait d'érudition excessive et de détails inutiles. Sous l'écorce de l'esprit se cachent des énoncés souvent banals et grossiers. Surtout ne rien dire bille en tête! Tourner autant que possible autour du pot, ne jamais se décider à dire ce que l'on veut dire et développer l'art le plus audacieux de multiplier toutes sortes de circonlocutions et d'ambages pour que le message tombe dans l'obscurité la plus profonde. Ainsi les fanatiques du bien-dire se livraient à tout instant au démon faussement littéraire qui les possédait tous.

Voici la lettre dite "Du Jaloux", écrite par Mme de La Fayette. Cette lettre est des mieux tournées et a bien mérité de voir le jour. Elle provoque aussi mille réflexions.

"Ce sont de ces sortes de choses qu'on ne pardonne pas en mille ans, que le trait que vous me fistes hier. Vous estiez sous les armes, belle comme un petit ange. Vous sçavéz que je suis alerte sur le compère d'Angeau. Je vous l'avois dit de bonne foy: et cependant vous me quittastes franc et net pour le galopper. Cela s'appelle rompre de couronne à couronne; c'est n'avoir aucun mesnagement et manquer à toutes sortes d'esgards. Vous pouvez croire que cette manière de peindre m'a tiré de grands rideaux. Il est vray que vous avéz peut-estre oublié qu'il y a des choses dont je ne taste jamais et que je suis une espèce d'homme que l'on ne trouve pas aisément sur un certain pied: seurement, ce n'est pas mon caractère que d'estre dupe et de donner teste baissée dans le

panneau. Je me le tiens pour dit. J'entends le françois à la vérité. Je ne feray point de fracas; j'en useray fort honnestement; je n'afficheray point; je ne donneray rien au public; je retireray mes troupes. Mais comptéz du moins que vous n'avez pas obligé un ingrat".

Il n'est pas possible de garder le silence face à cette lettre.

J'ai eu l'idée de trouver un autre code et de m'en servir pour démontrer que, bien que chaque code linguistique soit un système de relations entre signes ou ensembles de signes et le message qu'ils portent, les moyens qui lui permettent la production de messages et la communication sont différents pour chaque code. Je prends donc un raccourci pour que le concept de code en tant que système soit plus explicite et évocateur. Pour y arriver, j'ai décidé de remplacer le code mis en oeuvre par Mme de La Fayette par un autre code, celui qui fait éminemment partie du français actuel et dont l'empire s'étend considérablement. Il s'agit, comme il est facile de le deviner, de l'argot parisien.

L'argot est un parler artificiel dont les mots sont créés pour ne pas être compris par les non-initiés. Les messages précieux ne l'étaient pas plus pour ceux qui n'étaient pas de la partie (212). Pour en être, il leur aurait fallu apprendre à ne plus dire p.ex. "*le bonnet de nuit*" mais "*le complice innocent du mensonge*" et à appeler un chapelet: "*une chaîne spirituelle*". Nombreuses furent ces tournures que la

212. Une citation ne manquera pas de charme ici. Maucroix à Mlle P.P. (s.l.n.d.): "Tandis que je serai ici (à Paris), je me vais instruire de toutes ces belles expressions afin de parler si bien quand je serai de retour que personne ne m'entende plus".

société des salons recherchait péniblement pour déguiser spirituellement des phrases banales. "*Ce demi-Dieu borne incessamment sa vue*", fut une façon précieuse de dire que quelqu'un rencontrait toujours cet homme de condition. Aurait-il été possible de deviner que "*l'aliment d'amour*" désignait une belle fille et que le souci exagéré d'élégance put pousser les précieuses à appeler le discours: "*le visage de l'âme*", ou l'eau "*le miroir céleste*" (213).

Parmi ces expressions réellement sophistiquées, il y en a qu'il est fort difficile de décoder. Pour déchiffrer sans faille ces énigmes, il aurait fallu prendre racine au milieu de ceux qui assaisonnaient leurs galanteries d'un sel radicalement extravagant. Trois siècles plus tard, il ne nous est possible d'en percer quelques secrets que grâce aux témoignages des contemporains. Contentons-nous de spéculer plutôt sur la question que de chercher à en retrouver l'âme. Celle-ci est ensevelie à jamais.

Introduisons donc aujourd'hui sur cette scène ce langage qui surprend et qui blesse, ce langage qui scandalise et invite aux snobismes les plus aigus. L'argot parisien. Ce patois ignoble, particulier à la truanderie. Son âme est manifestement différente de celle du phébus, mais le désir de camoufler ses propos reste le même. La signification de tous ces "courtineurs", "chproums", "claouis" et autres "grigris", reste dans une ombre impénétrable pour ceux qui ne sont pas du milieu.

213. Ou d'autres encore: les joues = les trônes de la pudeur; dîner = donner à la nature son tribut accoutumé; le potage = l'union de deux éléments; les dents = un ameublement de la bouche.

Je reviens à la lettre de Mme de La Fayette. Voici son message mis cette fois-ci en argot. L'argot - c'est notoire - est une variante de langue fort imagée et surtout éminemment grossière et obscène. La traduction qui suit tâche de demeurer dans les termes de la bienséance et de la civilité.

"Bafouille d'un jalmince à sa dulcinée".

T'étais une gonzesse vachement gironde et t'savais que j'avais le mec d'Angeau dans l'collimateur. J'étais un foutu conard. T'm'as largué pour draguer ce pingouin. T'm'as pigeonné et m'l'as bien mis dans le derche. Ton cinéma m'a éclairé les mirettes. Je pense que tu prends mon cul pour du poulet mais j'suis un mec à qui on ne la fait pas. Je m'fous pas les crayons dans les callots et j'me plante pas dans l'décor. J'suis pas dur d'la feuille, j'entrave le français, j'boucherai ma gamelle, j'suis régulier, je m'écraserai, j'ferai pas d'baratin, j'retirerai mes billes et larguerai les amarres mais - fourre-toi-le bien dans la tronche que j'te pigeonnerai au virage.

Honni soit qui mal y pense!

Pour que l'opération vaille la peine et puisse laisser voir l'essentiel de la question, il est vital que la traduction porte les caractéristiques du code qui lui prête sa convention pour produire le message. Dans le cas de l'argot, cette convention est, en réalité, bien plus leste, mais il me paraît impossible de retrancher encore plus pour la rendre parfaitement irrépréhensible pour celui qui y posera les yeux. Cette traduction argotique aurait été bien plus crue si elle n'avait pas été présentée dans une thèse ou bien, si elle avait été présentée devant un auditoire authentique, c'est-à-dire celui qui possède la clé, ne communiquant qu'en argot. Le caractère singulier de la thèse m'engage à donner une version atténuée

pour la simple raison que je ne veux pas blesser la pudeur du lecteur, toutes extrémités étant vicieuses. Le rapprochement du langage précieux et de l'argot parisien peut paraître imprudent. Romain Rolland sut trouver une belle phrase donnant l'absolution à des bravoures pareilles et dit qu'on "*peut faire de ses audaces des beautés nouvelles*".

Ma démarche ne cherche pas à montrer les différences entre les approches précieuse et argotique. Ces différences sont manifestes. La préciosité évite l'essentiel, l'argot le vise; la préciosité est savoureuse, l'argot est cru; la préciosité est pudique, l'argot est lascif; les mots de la préciosité ont vécu, vivent toujours et vivront encore, ceux de l'argot font vite leur temps; le langage précieux est adopté par le groupe entier qui le parle, tandis que parmi ceux qui parlent l'argot, chacun trouve artificiel l'argot de l'autre et, aujourd'hui, trois générations peuvent vivre sous le même toit sans se comprendre, chose impensable pour la belle société des salons. Du point de vue des associations, le langage précieux est immaculé, l'argot est loin d'être innocent. L'accueil ou le refus par la préciosité d'un mot de la langue, tient toujours compte de l'échelle de valeur, l'argot adopte l'attitude inverse, la seule bonne raison de ses choix étant la justesse du tir, toute approximation étant défectueuse pour celui qui se fait comprendre. La langue précieuse est vague, l'argot est une langue dont la précision est quasi technique. C'est une langue énergique, tranchée et carrée.

J'insiste. La spéculation linguistique que j'ai entreprise et la présentation de la lettre dite "Du Jaloux" de Mme

de La Fayette en version argotique, cherchent à montrer ce qu'est un code linguistique et quelles sont les lois qui l'organisent. Pour pouvoir être sur son terrain et s'y sentir à l'aise, il est nécessaire d'en posséder la clé. La préciosité accorda cette clé seulement à ces membres de sa caste qui s'engagèrent à partager les mêmes préjugés, à condamner les mêmes vertus et à prôner les mêmes vices. Ainsi le clan arriva à régler même la langue pour maintenir et préserver son exclusivité.

Au risque de fatiguer le lecteur, je veux encore proposer de jeter un coup d'oeil sur la traduction classique, voire littéraire de la même lettre. Cela me permet de la rendre plus audible et de lever le voile qui cache sa teneur tout entière. En même temps, cela me permet de laisser le lecteur découvrir à quel point cette version est délavée, fade et insignifiante. C'est certainement la plus terne des trois.

Ce sont de ces sortes de choses que l'on ne pardonne jamais que le tour que vous m'avez joué hier. Vous savez que j'étais méfiant à l'égard du compère d'Angeau. Je vous l'avais dit en toute confiance et cependant vous m'avez quitté sans espoir de retour pour courir après lui. Cela s'appelle passer de mari en mari. C'est n'avoir aucun ménagement et ne respecter aucune considération. Vous pouvez penser que cette façon d'agir m'a ouvert de vastes perspectives. Il est vrai qu'il y a des choses dans lesquelles je ne trempe jamais et que je suis une sorte d'homme que l'on ne trompe pas couramment. Evidemment, ce n'est pas mon caractère que d'être dupe et de tomber, tête baissée, dans le piège. Je me le tiens pour dit. Je comprends en fait le français. Je ne ferai pas de bruit, je serai loyal, j'abandonnerai mes prétentions, mais vous ne perdez rien pour attendre.

La lettre dite "Du Jaloux" fut écrite par Mme de La Fayette en 1670, bien des années après que la vicomtesse d'Auchy eut ouvert son salon. Et pourtant je ne crois pas me tromper en affirmant que le premier pas qui fraya le chemin vers ce style qui était "le cothurne" pour Mme de Sévigné, fut fait chez elle.

Chapelain se plaint, dans sa lettre à Granier, déjà le 10.XII.1632: "*Je voudrais qu'on emploie moins de ces termes pompeux, nouveaux et cortégianesques*". Ce dernier adjectif dérive du titre du chef-d'oeuvre de Balthazar Castiglione "Il Cortegiano" et Chapelain l'employait pour désigner un style embrouillé. Dans ses lettres à Granier, ex-académicien qui recevait des gens de lettres chez lui, Chapelain précise quelle langue il faut imiter pour s'exprimer convenablement: celle des historiens de l'Antiquité, Tacite par exemple. Cette imitation lui paraît fondamentale pour pouvoir manier la langue française qui, comme il l'écrit à Mlle de Gournay (10.XII.1632), "*cède en gravité à la latine*" et est moins belle que la grecque "*qui est la plus belle des langues au jugement de tous*" (214).

214. Je me permets ici de rappeler la "doctrine" linguistique de Mlle de Gournay: 1) faire avancer la langue sans qu'elle recule; 2) conserver l'usage de la langue entière(!); 3) donner accueil à tous les termes nécessaires: "c'est l'impropre innovation qu'il faut blâmer et non l'innovation aux choses qui aspirent au comble de leur perfection. On doit porter l'audace du parler inventif,

Chapelain était partisan d'un style peu affecté. Causer pour dire des riens n'était pour lui que des badineries fades et usées, des propos chargés de mille détails inutiles, enfin un franc galimatias, pour garder l'expression de Callières (215), et un langage affété, pour garder celle de Boileau.

Balzac écrit, à ce propos, à Boisrobert (11.II.1624):
"Il n'y a point de langue qui souffre moins le fard et l'apparence du bien que la nôtre. De façon que toutes sortes d'ornements ne lui sont pas propres et sa pureté est si ennemie de la licence des autres, qu'il se fait souvent un vice français d'une vertu étrangère. Mais en cela il faut se conseiller avec le jugement et les oreilles".

Les emprunts sont pourtant à l'apogée. Tout comme le culte voué au latin et au grec qui est grandement de saison. Fort peu de littérateurs osent suivre Balzac qui se vante dans sa lettre à Racan (écrite le 21.VIII.1625) *"d'avoir remontré à M. Gaulmin (216) que le latin et le grec sont inutiles en France"*.

Au contraire. Ces deux langues sont de mise, car les précieux en sont tous idolâtres. Les hommes traduisent le latin aux femmes pendant le siècle entier. Corbinelli traduit à Mme de Sévigné, Bussy à Mme de Coligny (L'indiscret Corbinelli l'avoue dans sa lettre à Bussy du 30.VII.1677). Il y a,

industriel, vigoureux et délicieux, aussi loin que se peut étendre le besoin et la faculté d'amendement en la langue".
 215. "Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler", Paris, Brunet, 1698.

216. 1585-1665, savant critique connu par ses liaisons avec les beaux-esprits de son temps. Pendant la Fronde, attaché à Mazarin. Lança la mode des mariages clandestins "à la Gaulmine". Maniait le grec, l'hébreu, l'arabe, le turc et le persan. En 1625, il traduit du latin le roman de "Rhodante et Dosiclès". Il laissa en manuscrit, entre autres, une tragédie en grec: "Iphigénie".

bien sûr, des exceptions: Mme de la Sablière et Mme de Fantevrault comprennent Horace toutes seules.

Les autorités linguistiques, pendant toute l'époque classique, ne sont autres que Horace, Augustin, Gérard-Jean Vossius (l'auteur de "Ars historica"), Famien Strada ("De bello Belgico decades duae") ou Mascardi ("Dell'arte historica"). Mais il faut citer aussi Petrone, l'auteur du "Satiricon", dont la célébrité atteint son apogée dans les années 60 et 70 du XVIIe siècle. Corbinelli se plaît à le citer fort souvent dans ses lettres à Bussy. Il écrit dans celle du 11.II.1678 que Petrone préconise que *"les idées ne se détachent pas en faisant saillie du corps du discours, mais qu'elles brillent d'une couleur fondue avec la trame du vêtement lui-même"*. Donc pas de langage amphigourique et incompréhensible. Le sens de la simplicité et de la logique avant tout. Mais nous sommes ici dans le dernier quart du XVIIe siècle.

Dans les années 30, la vicomtesse d'Auchy pêche gravement contre la tempérance dans le parler. Dans son salon, la simplicité n'est pas observée et tout le monde y manque. Combien de discours prononcés par ses familiers faudrait-il dépouiller pour établir la signification conforme à l'usage? Cette façon maniérée de parler qui s'entendait moins que l'arabe, insultait l'oreille. Ce langage apparemment plein de formules compassées, semble pourtant se spécialiser dans le flou. L'âme du parler des précieux ridicules de la vicomtesse d'Auchy, consiste en un grand nombre de termes qui, étant quelque peu écartés de leur sens primitif, expriment des idées subsidiaires dont les nuances troublent plutôt le

message au lieu de le rendre plus clair. Corbinelli dénonce ainsi l'approche pédantesque (217): *"On se sert de mots dans la conversation qui, étant examinés, sont ordinairement équivoques et qui, à force de les sasser, ne signifient point, dans la plupart des expressions, ce qu'il semble à tout le monde qu'ils doivent signifier"*.

Mais les pédants savent manier parfaitement l'art d'accompagner tout ce qu'ils disent d'une sauce si délicieuse, de paroles si châtiées et de sentiments si sublimes qu'il est difficile d'y résister et de ne pas tomber dans le piège. On se laisse donc charmer par des propos vides qui cherchent à surprendre l'attention de l'auditoire, à augmenter sa curiosité et à le conduire à une pointe étonnante. Mais toutes ces merveilles ne sont que de simples rogatons, dont l'ingéniosité est sans bornes, tant que le beau-parleur a de l'esprit et tant que l'auditoire en manque.

Les pédants ne comprennent pas grand chose non plus à la noblesse du latin. Ils s'y prennent maladroitement. Corbinelli écrit à Bussy (11.II.1678) après avoir cité, comme à l'ordinaire, quelque idée d'Horace: *"Encore un mot de latin, car nous autres savants en voulons dire in ogni modo, quand l'occasion s'en présente; en quoi nous prétendons différer des pédants qui en disent sans choix et à tout propos"*. Les pédants ont, en effet, la vile manie de citer sans cesse quelque auteur grec ou latin, de tourner toutes les conversations sur la science, n'ayant néanmoins qu'un savoir rouillé, et de prendre des manières hautaines, regardant avec pitié ceux qui savent le latin et le grec moins qu'eux. Racan dit avec ironie à

217. Une lettre s.l.n.d. à Bussy.

Chapelain, dans sa lettre s.l.n.d. que les *"pédants sont quelquefois obligés d'écrire en français"*. Et de parler français! Car la rage de bourrer leurs propos de latinismes devient une vraie obsession. Le style pédantesque de la tribu de la d'Auchy, est hérissé de termes bizarres et relevé d'étymologies grecques ou latines qui en sont les principaux ornements. Epater l'auditoire avant tout. Se faire valoir. Etaler prétentieusement sa culture rachitique devant la galerie. Cette vilaine pratique gagne du terrain. Peiresc écrit à du Puy, le 4.VII.1633 déjà, qu' *"un jeune homme qui soit bien né et d'une fort recommandable modestie est fort rare en ce temps"*.

Tous les contemporains ont blâmé les faux beaux esprits du temps d'avoir cherché à épuiser toutes leurs rhétoriques pour "alambiquer" le simple et le rendre incompréhensible. Mais cette façon de parler était si bien établie qu'il valait mieux ne pas entreprendre de la détruire. La personne qui se serait hasardée à parler simplement, aurait pu être blâmée de "parler comme un franc corsaire", ce qui voulait dire "mal" pour Callières (218). Callières traita les pédants de gens évaporés qui se prenaient pour des gens de qualité et refusaient de parler comme les gens ordinaires. Ils donnèrent ainsi le jour à toutes sortes de mots nouveaux mal inventés, à des façons de parler mal appliquées, rien que pour satisfaire le désir de verbaliser. Ce désir fit naître des expressions affectées qui restèrent à la mode pendant de longues années. "Délicatesse" voulait dire "susceptibilité", "discours" signifiait "suite de raisonnement", "entretien" se cachait sous "occupation d'esprit" et ainsi de suite. Serait-il sage de

218. "Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler".

multiplier les exemples? Ceux que je viens de présenter sont parmi les plus sobres (219).

Les précieuses s'attaquèrent à tout pour prouver ainsi la puissance de leur influence sur la langue, sur la société et sur l'époque entière. Somaize, dans son "Grand Dictionnaire des Précieuses", affirme: "*Leur langage est nouveau et elles ont condamné toutes les phrases anciennes. Il n'en est point qui se soient pu garantir de leur censure, il n'y a eu que le seul, vous m'entendez bien, "le", à qui elles n'aient rien trouvé à dire.*"

Le salon de la vicomtesse d'Auchy devint le premier théâtre de ces outrances linguistiques. Les années qui suivront, chercheront à y remédier. La deuxième moitié du siècle sera dominée par le souci des contemporains d'assainir la langue et de réapprendre à parler. Mme de La Fayette écrit à Ménage (18.IX.1653): "*... tous les jours nous avons quelque dispute sur la langue*". Le désir manifesté par la saine partie de la société de parler correctement est si grand que l'on risque de se faire déloger si l'on y manque. Mme la duchesse de Chaulnes dit dans sa lettre du 10.X.1695: "*M. de Coulanges ne sait que trop comme Beaucé autrefois hasarda de se faire chasser de l'hôtel de Méneuf pour sa mauvaise langue*". On commence donc à être prudent. On fait valoir ses paroles, on recherche un style plus parfait, une raillerie plus fine mais aussi plus naturelle et délicate. La logique y règne, mais elle s'accouple avec le sublime. Mme de Sévigné dira joliment: "*quand sublime rencontre sublime, sublime demeure.*" Les conver-

219. Cf. "Les Marguerites françaises ou trésor du bien-dire (1609), un répertoire (360p!) des pointes, concetti, expressions recherchées, rééditées en 1612, 1614 et 1625.

sations deviennent cohérentes et dénuées de pensées épisodiques. On recherche plus de précision et plus de correction. Laissons parler les contemporains.

Le marquis de Trichâteau demande sur un ton presque désespéré à Bussy, dans sa missive du 30.I.1679: "*Nous eûmes hier une contestation au coin de notre feu, sur laquelle, je vous prie de mander votre sentiment; il y va de savoir si l'amour est toujours masculin ou s'il peut être quelquefois féminin; par exemple, si l'on peut dire: "une folle amour".* Bussy répondit le lendemain! Spirituellement comme à l'ordinaire. "*L'amour comme dieu est masculin, et féminin comme passion*" (220).

En effet, l'emploi d'un adjectif, d'un article ou bien d'un autre subjonctif, chagrine extrêmement les intellectuels des salons français. La langue écrite surtout doit observer les règles du jeu, imposées par les partisans du bien-dire. Les écarts sémantiques et stylistiques ne sont tolérés que dans les bavardages. "*Ne vous amusez pas, écrit Corbinelli à Bussy (27.II.1679), à former vos définitions sur l'usage de parler, car la plupart des termes deviennent synonymes par là. Les conversations ne permettent pas qu'on soit fort exact ni fort régulier dans le choix de paroles. Ce serait une gêne pédante, mais je prétends qu'on se jette dans la rigueur quand il est question de définir au vrai.*"

Ils se battent tous pour rendre le français plus concis. Pour y arriver, ils s'attaquent aux adjectifs qui rendent les propos aussi surchargés de mots que vides de tout élément factuel. "*Je voudrais, écrit Corbinelli à Bussy (14.V.*

1686), qu'on défendît aux faiseurs de panégyriques de jamais employer le mot de héros, de grand, de mérite, de sagesse, de valeur; qu'on louât par les choses et point par les épithètes".

Vers la fin du siècle, le Père Bouhours avec sa "Manière de bien penser sur les ouvrages d'esprit" (1687) et ses "Remarques sur la langue" (1675), fait autorité en la matière, au point de devancer ses deux rivaux: Vaugelas et Bossuet. Sa mort qui survint tout au début du siècle suivant, fut un deuil cruel non seulement pour ses disciples, mais aussi pour les familiers des ruelles qui se plaisaient à propager ses idées. Selon Edme Pirot (221), le Père Bouhours était encore plus sévère en matière de langue que Vaugelas. Quand, à cette époque-là, les salons s'attaquent, entre autres, aux locutions conjonctives, les lettres débordent de menus détails portant sur ce débat qui se pose à l'échelle quasi nationale. La délibération devient un véritable tournoi qui oppose les grammairiens les plus renommés de l'époque. Edme Pirot à Bossuet (21.V.1702): "Le Père Bouhours est mort après dîner; il aurait demandé grâce pour les "pour que", et ce n'est pas ce qu'il y a de plus à condamner"(222). Bossuet blâmait l'usage de cette locution. Vaugelas la jugeait incorrecte; néanmoins "il y a, disait-il, grande apparence que "pour que", étant court et commode, s'établira tout à fait, et alors nous nous servirons de cette commodité comme les autres"(223). Bouhours tolérait

221. Lettre à Bossuet du 21.V.1702.

222. Richelieu cherchait à mettre cette locution en vogue. Voir surtout ses lettres qui en abondent! Voir la note de Patru dans les "Remarques sur la langue française" de Vaugelas, p.72 to I.

223. "Remarques sur la langue française", Paris, J.Baudry, 1880, to I p.73.

"pour que" seulement dans les conversations et encore il ajoutait: *"il est bon de s'en abstenir jusques à ce que l'usage l'ait établi tout à fait"* (224).

Vers la fin du siècle, les gens semblent être las. Bien qu'ils continuent à parler en ayant sans cesse à l'esprit la réputation de l'honnête homme et en étant fidèles en cela à l'idéal classique de l'honnêteté, ils cherchent toutefois moins à paraître dans ce qu'ils disent et modifient ainsi l'optique précieuse des beaux esprits du milieu du siècle, dont le langage était très factice à cause de son style voulu et recherché.

Charpentier qui oeuvre en faveur du français(225) dans les années 70 du XVIIe siècle, trouve beaucoup de défenseurs de sa doctrine. Bussy surtout. Il lui écrit dans sa lettre du 27. XI.1688: *"Je viens d'achever de lire ce que vous avez écrit en faveur de notre langue. (...) Pour moi, qui suis naturellement idolâtre de ma langue, vous m'avez fourni des raisons pour soutenir ce que je sentais. Vous m'avez fait un plaisir extrême d'exagérer en quelques endroits les beautés de notre langue et les défauts de la latine et de vous moquer des tons affirmatifs dont les pédants louent leur langue et dénigrent la nôtre."* N'oublions pas que nous sommes en plein milieu de la querelle des Anciens et des Modernes (226) et que le "Parallèle des anciens et des modernes" (1688) de Perrault vient de paraître(227). Le Père Bouhours milite au premier

224. "Remarques nouvelles sur la langue française", Paris, G.L.Josse, 1692, p.579.

225. "Défense de la langue française pour l'inscription de l'arc de triomphe" 1676, "De l'excellence de la langue française" 1683.

226. Cf. lettre de Boileau à Perrault, 1770, recueil de Chauvin, p.376.

227. Tout comme son "Siècle de Louis le Grand" 1687.

rang des combattants(228). Nous avons sa lettre fort détaillée, écrite à Bussy le 30 novembre 1688, qui nous en apprend toutes les circonstances.

Les beaux esprits deviennent de plus en plus critiques. S'ils sont aveugles vis-à-vis des Anciens au milieu du siècle, à la fin, ils le sont bien moins. Chapelain écrit à Balzac (20 juin 1638): *"Nos esprits les plus élevés rampent en comparaison des anciens"*. Mais ceci est dit en 1638. La situation changera radicalement. Trente-trois ans plus tard, le 24 juillet 1671, le Père Rapin écrit toujours à Bussy qu'il *"doit faire imprimer un recueil de trois comparaisons des six premiers savants de l'antiquité, de Platon et d'Aristote, de Démosthène et de Cicéron, d'Homère et de Virgile"*(229). Mais à la publication de l'ouvrage, le public ne s'extasiera que sobrement sur la philosophie, la rhétorique et la poétique de ces Anciens. L'antiquité défend sa position avec acharnement, mais un pas est fait irrévocablement. *"Ce que les anciens ont par-dessus nous, c'est qu'ils parlent très bien leur langue, et nous parlons la nôtre assez mal"*. Cette idée de Maucroix, exprimée dans sa lettre au P.de la Compagnie de Jésus (30.III.1704), n'est plus qu'un gémissement apathique, étouffé par les cris stridents de ceux qui, vers la fin du XVIIe siècle, manifestent moins leur émerveillement de l'antiquité et qui se décident à frapper fort. On ne cherche plus à renfermer en sa mémoire une bibliothèque des auteurs grecs et latins. On va même bien plus loin. La bataille est livrée.

228. "De la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit", 1688.

229. "Comparaison de Platon et d'Aristote" 1671, "Comparaison d'Homère et de Virgile" 1674 et "Comparaison de Démosthène et de Cicéron" 1675. Voir aussi la lettre du même au même du 13.VIII.1672 dans le recueil de Chauvin, p.217.

La querelle littéraire des Anciens et des Modernes éclate vers 1680. Charpentier renonce au latin et décide de rédiger en français les inscriptions pour les tableaux de Versailles (230). Le français est proclamé comme étant une langue excellente et la supériorité de l'esprit moderne semble incontestable, malgré les efforts timides de quelques partisans proclamant la nécessité d'imiter les anciens sans réserve. La fameuse querelle des Anciens et des Modernes (231) dépasse le thème de cette thèse. Je l'ai mentionnée car elle devient un maillon important du raisonnement qui mène à une conclusion.

Je suis presque prête à tirer cette conclusion mais la tentation d'attaquer encore la question des traductions (232) s'avère irrésistible, d'autant plus qu'à l'époque, elles s'adressaient toutes à la société polie des ruelles.

Toutes ces traductions, surtout celles des auteurs grecs et latins, étaient loin d'être fidèles. A l'époque, il fallait tout d'abord chercher à concilier le respect de l'antiquité et le souci des bienséances modernes. Il ne s'agissait donc pas de rester conforme à la teneur authentique de l'ouvrage, mais de l'adapter à la mode du temps et aux exigences de la société précieuse. La supériorité de l'esprit moderne,

230. Ses inscriptions furent d'ailleurs trouvées d'un si mauvais goût qu'il fallut les effacer et remplacer par celles de Boileau et de Racine.

231. Je trouve à ce propos une lettre fort détaillée de l'abbé Bourdalou à un destinataire inconnu, dans les "Lettres de Messieurs de l'Académie Française", p.139 et surtout une autre, enjouée et spontanée - rare à l'époque! - d'une marquise anonyme à Bellegarde, *ibid.*, p.318. C'est un témoignage courageux et une critique virulente des anciens.

232. Voir une lettre de Maucroix à Boileau du 25.V.1695 (recueil de Lanson p.343) sur les traductions et, sur les anciens et les modernes, celle de Boileau à Perrault de 1700 (recueil de Lanson, p.422).

affirmée par Perrault et ses compères, invita les intellectuels à se placer au-dessus de Catulle ou d'Ovide et à commettre des infidélités à l'égard des auteurs qu'ils traduisaient. Leurs lettres devinrent un véritable théâtre où ils étalèrent les raisons qui les autorisaient à commettre des abus littéraires dans le domaine de la traduction. Ils les commettaient avec l'assurance de gens qui avaient le vent en poupe. Leur méfiance à l'égard des anciens devint si visible qu'ils ne cherchaient même pas à la dissimuler. Bussy au P.S.C.(10.X.1686): *"On doit avoir du respect pour les ouvrages des grands hommes de l'antiquité (...) mais seulement jusqu'aux sentiments qui choquent le bon sens. Pour moi, qui estime infiniment Martial, Ovide, Catulle, Tibulle et Properce, je les redresse quand je les traduis, aux endroits où je les trouve faux"*. Le bon sens étant grandement relatif et surtout subjectif, on se demande, avec tout le respect pour Bussy-Rabutin, jusqu'où est allée son infidélité commise dans ses traductions et quel était le vrai rapport entre la teneur de l'ouvrage original et sa traduction donnée au public. Les sentiments qui choquent le bon sens varient selon l'individu, et ce que Bussy trouvait faux pouvait être parfaitement juste pour celui qui n'avait jamais eu l'occasion de le lire dans l'ouvrage original. N'est-ce pas un abus grossier de la part du traducteur d'ôter au lecteur son droit légitime d'effectuer sa propre prise de position et de faire ses propres choix et ses propres interprétations? Bussy insiste encore dans sa lettre à Corbinelli (27.III.1689): *"Vous savez bien ma manière, quand je traduis les anciens; je suis à la lettre ce qu'ils ont de bon et je redresse ce qui me paraît*

forcé ou faux." La version présentée au public n'était ainsi qu'un ouvrage dont le texte avait été édulcoré par son traducteur, vers par vers, et on se demande si les louanges ou les critiques furent légitimes et à qui elles s'adressèrent vraiment (233).

Ainsi s'établit la domination de la société polie qui régna en souveraine sur la plume du littérateur, dans le domaine de la traduction aussi. C'est à son service qu'il mit sa plume et il se donna tout le mal du monde pour lui plaire et pour suivre ses goûts. C'est le prix qu'il dut payer pour être reçu dans les salons, pour y être lu, applaudi et sollicité. Il s'autorisa arbitrairement toutes sortes d'incartades et de déviations qui travestirent impitoyablement l'ouvrage traduit, en lui donnant un aspect mensonger.

Telles furent les péripéties de la belle langue française, déclenchées par les extravagances de la préciosité.

J'arrive enfin à la conclusion.

Si le lecteur pense que nous nous sommes bien éloignés du salon de la vicomtesse d'Auchy et de sa peuplade pitto-

233. Je trouve un échange d'idées sur la question dans la correspondance de Pellisson à Donneville ("Vie et oeuvres de Pellisson", Marcou, Paris, 1859), surtout dans la lettre du 28.I.1651 (p.461) et dans celle non-datée, à la page 465. J'en tire deux citations. "Un traducteur(...) doit s'attacher servilement à rendre son auteur mot à mot". "La moindre altération (...) est (...) criminelle". Ceci paraît catégorique mais ne l'est point. La spéculation de Pellisson roule sur les traductions de Horace et sur les idées que celui-ci avait sur la fidélité observée dans les traductions. Le lecteur y jettera un oeil. La question de traduction semble bien plus compliquée que le pensent les non-initiés.

resque qui s'y divertit, il se trompe. Nous y demeurons plus que jamais.

Je m'explique.

La langue des honnêtes gens ne s'établit définitivement que dans la deuxième moitié du siècle. La décence, la distinction, la clarté et la logique la dominant et l'organisent. Son lexique est trié et les bienséances la protègent contre toute démarche spontanée et fantaisiste. Surtout ne pas étonner et ne pas dépasser les limites tracées par ceux qui résistèrent aux fausses élégances de la fausse préciosité du milieu du siècle et complétèrent l'index de vertus formelles, obligatoires pour être à la page et pour donner ce petit ton facilement saisissable mais difficilement verbalisable qui prêta sa couleur à la vie des salons. Il aurait été impossible d'arriver à ce langage si soigneusement contrôlé sans connaître les incartades et les excès de la mystification, mise en oeuvre par la préciosité ridicule à la façon par exemple de la vicomtesse d'Auchy qui chercha à modeler la langue et les divertissements de la société polie. Les desseins furent louables et méritoires mais l'homme, étant trop fertile en idées égarées, donna inévitablement dans l'afféterie. C'est un péché difficile à pardonner et qui ne résiste pas au torrent de railleries depuis trois siècles déjà.

Et pourtant on ne peut nier que la préciosité ridicule ait été un pas important dans l'histoire de la langue française. Cet océan gigantesque de paroles superflues et cette gloire douteuse de parler longtemps pour ne rien dire, devinrent une étape importante du mouvement de la langue qui,

comme toute chose, se perfectionne par phases. Tout abus tire du sommeil où nous tombons, bercés par la routine établie. Cette routine est bien plus malsaine que l'abus, car elle fait obstacle au progrès. Voilà pourquoi, pour être à même de la combattre, il faut redoubler d'efforts. Toute nouveauté est sûre d'être mal accueillie, car la conscience aime s'habituer aux formes qui lui sont familières et ne permet pas aisément de troubler l'ordre qu'elle s'est laborieusement bâti. Cet ordre est illusoire car il devient marasme. Afin de remédier à la stagnation, l'outrance se révèle, en fin de compte, bénéfique, car elle devient la seule garantie de retour à la création. L'excès réveille, la mesure endort. Faisant face aux excès, la conscience doit consentir à un compromis qui condamnera ce qui est une insulte au bon sens, mais fera sien ce qui s'harmonise avec le sens du beau, du vrai et du juste. J'appellerais la démarche l'assainissement du mal et, de ce point de vue, la préciosité ridicule, par ses fautes et par ses abus, donna aux hommes un souffle créateur, une impulsion animant ce débat éternel sur la langue, débat qui commença dès que les humains se mirent à communiquer.

Voilà pourquoi, je m'écarte de la condamnation générale de la préciosité ridicule et de son ambassadrice, la vicomtesse d'Auchy. Elle visa haut, s'y prit mal, mais joua quand même son rôle, bien qu'ayant pris un détour fâcheux.

Elle mourut oubliée le 3 janvier 1646. Georges Mongrédien a dépisté cette date dans la "Gazette de France", publiée le 10.I.1646(234). La même information se trouve à la Biblio-

thèque Nationale, dans les manuscrits des nouvelles acquisitions françaises no 3615, pièce 372.

CHAPITRE III

*LE SALON DE
MADemoiselle DE SCUDERY*

Lorsque M. du Maine, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan eut ses 5 ans (né le 31.III.1670), Mme de Thianges lui donna en étrennes une chambre dorée, grande comme une table. Au-dessus de la porte on pouvait lire l'inscription: "Chambre sublime". Dedans se trouvaient de petites figures en cire formant un groupe que l'on appela aussitôt la "cabale sublime". Un lit, un balustre et un grand fauteuil où était assis M. du Maine, composaient tout l'ameublement de cette chambre. Mais c'étaient les figures en cire qui attireraient toute l'attention: La Rochefoucauld à qui M. du Maine donnait quelques vers pour les examiner; autour du fauteuil, Mme Scarron, Marsillac et Bossuet; à l'autre bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette surprises à la lecture de quelque poème; au dehors du balustre, Boileau armé d'une fourche cherchant à empêcher sept ou huit mauvais poètes de s'approcher; Racine à côté de Boileau et deux pas plus loin, La Fontaine à qui Racine faisait signe de la main en l'invitant à se joindre à lui et à Boileau (1).

Le symbole du cadeau se laisse saisir d'emblée: tel fut le cadre intellectuel de la seconde moitié du Grand Siècle, l'essence spirituelle des belles lettres et leurs protagonistes les plus éminents qui avaient décidé de l'esprit de l'époque. Tel fut aussi le cadre intellectuel dans

1. La description de la "Chambre sublime" meuble toute la lettre de Mlle Du Pré à Bussy-Rabutin (12.I.1675).

lequel Mlle de Scudéry présida à ses Samedis dans les années 50, 60 et 70 du XVIIe siècle.

Scudéry, Scudéri, Escudier, Escuyer, Scutifier, voilà les façons dont on écrivait le nom de la famille de Madeleine (2). Cette famille se disant d'ascendance sicilienne, s'installa à Apt, en Provence. Le père de la fillette suivit la carrière des armes, sa mère, Mlle de Brilly, venant de Normandie, était une demoiselle riche, noble et distinguée.

Mlle de Scudéry naquit au Havre en 1608. C'est sa mère qui surveilla son éducation dès son bas âge. Son père et sa mère étant morts de bonne heure, la fillette s'en alla vivre chez son oncle qui demeurait à la campagne. C'est lui qui assura l'épanouissement complet de sa nièce en l'invitant à diverses lectures (3). Il l'incita aussi à étudier les langues. Madeleine maîtrisa vite l'espagnol et l'italien au point d'être à même de lire divers ouvrages écrits dans ces deux langues. Son oncle manifestait du goût pour la vie mondaine et pour les distractions de la haute société. C'est alors que Madeleine eut sa première poussée de mondanité et prit goût à la vie de société, s'initiant aux belles conversations. Son oncle décédé, elle monta à Paris rejoindre son frère. Edouard Barthélemy (4) ainsi que Rathéry et Boutron (5) prétendent que l'arrivée de Madeleine à Paris eut lieu vers 1639 (Barthélemy écrit: "*Georges a pris pied comme écrivain*

2. Scuderia en latin ("Ménagiana").

3. Dans ses lettres à l'évêque d'Avranche, Huet, Mlle de Scudéry évoque souvent les romans qu'elle a lus dans sa jeunesse. C'était, entre autres, "Théagène" et "l'Astrée", deux spécimens types de la littérature des salons. Cf. Sapho à Huet, XI, 1670.

4. "Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate" (Paris, 1880).

5. "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", Paris, 1873.

en 1639 et tout gonflé du succès de son *Alaric*, il appela sa soeur auprès de lui". "*Alaric*" parut pour la première fois en 1654! C'est "*l'Amour tyrannique*" qui fut publié en 1639.). J'ai sous les yeux la lettre de Chapelain écrite à Belin, de Paris, le 22.I.1637, qui prouve indubitablement que le frère et la soeur étaient installés ensemble à Paris déjà dès le début de 1637.

Leur collaboration littéraire commença aussitôt. En janvier 1637, ils déployaient leurs efforts afin de publier des oeuvres de Rotrou et de Mairet à qui le comte de Belin prodiguait ses bonnes grâces. Madeleine et Georges de Scudéry, eux aussi, faisaient partie d'un petit groupe d'écrivains protégés par le comte. Rathéry et Boutron n'ont pas mentionné ce mécène généreux dans leur ouvrage cité plus haut, et c'est dommage car l'épisode vaut son prix surtout dans le contexte de l'arrivée de la future romancière à Paris.

A l'époque, Georges passait déjà pour un homme de plume. Sa pièce "*Didon*", publiée en 1637, que Chapelain loue à l'excès dans sa lettre à l'auteur, du 4.VI.1637, fit du bruit. La pièce était pourtant fort médiocre, ce qui n'empêcha pas le scribe de faire l'important, de vanter ses talents et d'être reçu en tant qu'homme de lettres dans le salon de Mme de Rambouillet où il introduisit vers 1638 sa soeur. Telle est encore la situation une dizaine d'années plus tard. En 1647, certains accordent toujours à Madeleine

de Scudéry le privilège d'être la soeur de Georges (6). La situation changera dès que le public aura découvert le vrai nom de l'auteur des ouvrages signés par Georges.

Au début du séjour de Madeleine à Paris, elle vécut sur le pied d'une entente parfaite avec son frère. Afin de gagner sa vie, elle partagea ses travaux littéraires dont elle finit par devenir le seul auteur. En 1641, elle publia "Ibrahim ou l'illustre Bassa", signé par Georges. Vers 1646/47, la soeur et le frère se mirent à la composition d'"Arthamène ou le Grand Cyrus", dont les premières des 13095 pages paraîtront en 1649 et les dernières en 1653. Il leur fallut 2 ans pour finir l'ouvrage et 4 ans pour imprimer ses 10 volumes, signés toujours par Georges. Celui-ci disait sans gêne que c'était lui qui avait fait "Cyrus", mais personne ne semblait le croire. Il en fit la préface, les épîtres dédicatoires et brouilla quelque peu les contours des portraits du roman, tracés par Madeleine de façon trop évidente. Bien que le nom de Georges fût inscrit sur le titre, les amis du couple étaient, semble-t-il, dans la confidence. Ayant lu l'ouvrage, Balzac demanda aussitôt à Conrart(7) de présenter ses compliments au frère et à la soeur. Tallemant ("Historiettes") soutient que La Calprenède osa compromettre un jour la mystification littéraire de Georges en présence de sa soeur, et que leur prise de bec fut sur le point de tourner en bagarre. La présence de la dame empêcha une bataille sauvage.

6. Conrart à Rivet (22.II.1647): "Il n'y aura pas tant de peine à vous accorder avec Mlle de Scudéry qui est soeur de celui qui a fait "l'Apologie pour le théâtre".

7. Lettre s.l.n.d.

Georges de Scudéry se disait aussi auteur de "Clélie" dont les premiers volumes parurent sous son nom. Mais les cabales lettrées n'étaient plus dupes. Seuls des provinciaux ignoraient le vrai nom de l'auteur de l'ouvrage. Je trouve une lettre (s.d.) de Costar écrite du Mans à Mme de Sévigné (8), où il traite Georges de Scudéry comme l'auteur incontesté de "Clélie". La clé de la véritable proportion de la coopération littéraire du frère et de la soeur ainsi que le secret sur leurs mérites respectifs sont à jamais ensevelis. Il n'y a qu'eux-mêmes qui connaissent la vérité entière sur la part de Madeleine p.ex. dans la composition des "Femmes illustres" ou dans celle d'"Almahide ou l'Esclave reine", roman attribué tout entier par certains bibliographes à la soeur. La question déconcerte au plus haut degré. Je trouve trois lettres de Chapelain à Georges de Scudéry(9), qui prouvent que c'est Georges qui était considéré par l'académicien comme l'auteur incontesté de l'ouvrage. La part prise par le frère et la soeur dans la rédaction de leurs ouvrages élaborés en commun, n'est pas l'objet de ce chapitre. Je mentionne la question afin qu'on puisse pénétrer plus aisément dans l'intimité du salon de Mlle de Scudéry dont Georges s'était exclu volontairement, ce qui ne nous autorise pourtant pas à nous taire sur sa personne.

Né en 1601, au Havre, comme sa soeur, il embrassa la carrière des armes, sur terre et sur mer. C'est en 1630 qu'il quitta définitivement l'armée pour s'adonner à la littérature. Ce vantard sans pareil se montra péniblement fécond: en 1636 il publia 4 pièces de théâtre et trois en 1638. Entre

3. "Lettres", Paris, A.Courbé, 1658.

9. 25.VIII, 8 et 15.XI.1660.

1631 et 1644, il fit représenter 16 pièces de théâtre qui lui valurent la sympathie de Richelieu(10). Sûr de ses capacités littéraires, il disait de lui-même: "*Il est peu de Beaux-Arts où je ne fusse instruit*"(11). Le défi à la bouche, il osa se poser en rival littéraire de Corneille, ce qui n'empêcha pas Boileau de déclarer à l'occasion de la publication d'"Alaric" que c'était "*trop bon pour être de Scudéry*" (ibid.).

Une digression paraît ici de rigueur. Dans les Mss. Conrart(5420, fo 409), je trouve une lettre d'un protecteur de Georges et Madeleine de Scudéry, le comte de Belin, écrite à Mme Brisson au sujet d'"Alaric". La lettre n'est pas datée mais tout invite à croire qu'elle a été écrite en 1654 - l'année de la parution de l'ouvrage. J'y apprend que les salons applaudirent tous à la tragi-comédie bien que les règles des bienséances n'y aient pas été observées. Suivant l'action principale du héros, qui est la prise de Rome, le spectateur voit s'offrir à son regard un théâtre d'horreur et de terreur, rempli de feu et de sang, où tout n'est que barbarie, cruauté et sacrilège. L'assaut d'Alaric qui renonce au pardon et à la démente, offre au lecteur saisi d'épouvante, une vision de massacre où tout paralyse de terreur. Belin observe que "*bien que ce soit la vérité de l'histoire, ce n'est pas néanmoins la bienséance du poème qui doit toujours représenter les choses comme elles doivent être plutôt que*

10. L'exposition organisée à la B.N. en 1968 ("Les salons littéraires au temps des Précieuses") a exhibé, entre autres, un exemplaire de "L'amour caché par l'amour"(1635), celui de "L'amant libéral"(1638), celui d'"Alaric"(1654), d'"Andromire"(1641) et celui de "L'amour tyrannique" avec sa dédicace autographe à Mme de Rambouillet (publié à Paris, A.Courbé, 1639, in 4o - Impr. Rés. Yf.287h).

11. Catalogue de l'expo 201, B.N., 1968.

comme elles sont". Suit une impudique invitation à la mystification qui, au détriment de la vérité historique, doit apporter au spectateur de l'agrément à tout prix et lui permettre d'assister à des actes barbares avec "*des sentiments tranquilles et joyeux(?)*" (ibid.). Ce but absout toutes les démarches malhonnêtes du littérateur autorisé à toutes sortes de tricheries et de mensonges afin que le public puisse suivre toute violence sanglante, l'âme sereine. Ainsi, le peuple agressé devait être présenté comme celui qui l'a bien mérité afin de ne pas glacer le spectateur d'épouvante et l'inviter plutôt à applaudir à l'agresseur qu'à compatir au sort de la victime.

On ne saurait assez méditer sur cette piètre philosophie. On se demande en présence d'un tel témoignage si les familiers des salons parisiens qui se plaisaient à brandir à tout propos les règles sacrées d'Aristote, avaient bien interprété tous ces multiples passages de son "Art poétique", qui exaltent l'imitation de la nature, le goût de la vérité et la souveraineté de la raison. Le plaisir éprouvé par le spectateur à la vue de la prise de Rome présentée comme une scène bucolique où la confrontation des agresseurs et des agressés est un échange de civilités, me paraît discutable.

Je reviens à Georges et à Madeleine de Scudéry. Au début de son séjour à Paris, docile et soumise, Madeleine avait vécu sous la dépendance de son frère et s'était pliée sans broncher à son joug. En 1642, grâce aux démarches entreprises par Mme de Rambouillet, Georges devient gouverneur de la citadelle de Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille. L'épisode est mentionné dans le chapitre sur le salon de Mme

de Rambouillet, mais je reviens sur la question pour y ajouter quelques précisions.

Le séjour à Marseille dura trois ans: XII.1644 - X.1647. J'ai déjà parlé de la correspondance de la savante demoiselle avec ses amis de la chambre bleue (12), il ne me reste qu'à évoquer d'autres lettres témoignant de son séjour en Provence. Quelques-unes ont été écrites par Mme de Sévigné à sa fille. La première date du 13.V.1671 et parle de Mme des Pennes (13). *"C'était la princesse Cléobuline; elle avait un prince Thrasibule en ce temps-là: c'est la plus jolie histoire du "Cyrus"*. Mme de Sévigné semble ne pas avoir pris connaissance de la clé du "Grand Cyrus". Cléobuline était la reine de Suède, Christine, et Mme des Pennes porte dans le roman le nom de Cléonisbe. Mme des Pennes était la femme de Marc-Antoine de Vento, seigneur des Pennes et à l'époque du séjour de Mlle de Scudéry à Marseille, les deux époux faisaient partie de la belle société du lieu. Toute la famille des Pennes occupa pendant longtemps les charges les plus considérables de la ville de Marseille; en 1643 le mari de Cléonisbe y était le premier consul.

En 1673, Mme de Sévigné, allant en Provence chez sa fille, Mme de Grignan, fut invitée à dîner chez Monsieur de Marseille. *"Nous ne parlons que de Mlle de Scudéry (...) avec la Brétèche et de toutes choses avec plusieurs qui con-*

12. Cf. chapitre I. pp.237-241.

13. On se souvient d'elle. Cf. chap. I. p.233.

naissent Paris"(14). Mlle de Scudéry devint un des piliers de la préciosité marseillaise lors de son séjour en Provence. J'ai déjà parlé de Mlle Diodée(15); Mme des Pennes, Renée de Forbin, baronne de Peiruis et la première dame de Marseille, Mme de Mirabeau (16), Mme de Morge, sa soeur, en étaient des habituées illustres. Mlle de Scudéry resta en relation avec les Provençaux et le plus bel hommage qu'elle leur rendit se cache dans les pages du "Grand Cyrus" où elle peint leurs péripéties, auxquelles la ville de Phocée (Marseille) sert de cadre.

Dans sa "Société française au XVIIe siècle" (Paris, 1858), V. Cousin prétend que Mlle de Scudéry s'était bien plu à Marseille. J'ose soutenir le contraire. Je trouve sa lettre sans mention d'année (21.VIII.?), écrite sans doute de Marseille à Mlle du Moulin, qui est une violente diatribe contre le manque de civilisation observé chez les habitants de la ville. *"Il ne reste plus nuls vestiges des maisons de savants hommes (Il s'agit de ceux qui étaient partis en Grèce pour y apprendre les sciences) qui ont rendu Marseille si célèbre et que le temps n'a même pas épargné le marbre et le bronze qui en pouvaient perpétuer la mémoire, je pense que Paris est le seul lieu où on lui doit offrir de l'encens. (...) Le voisinage d'Alger a rendu Marseille trop barbare"*. Un cadre bien trop primitif où l'esprit n'était pas assez à l'honneur pour apprivoiser la reine de Tendre(17). Afin que le lecteur puisse

14. A sa fille, 26.I.1673.

15. Cf. chap. I. p.238.

16. "Une des meilleurs et une des plus obligeantes femmes du monde" (Mlle de Scudéry à Mlle Paulet, 27.XII.1644).

17. Mlle de Scudéry à Mlle Paulet de Marseille, 27.XI.1644: "...les gens ici ont l'esprit fort intéressé, ils ne sont sensibles aux plaisirs que lorsqu'ils leur sont utiles". Et ailleurs: "... j'aurai grand besoin de ce secours pour

donner toute son approbation à ma thèse qui s'oppose à celle de Cousin, je l'invite à jeter un coup d'oeil sur d'autres lettres nostalgiques écrites par Mlle de Scudéry de Marseille à ses amis restés à Paris (18). Nous savons aussi par Chapelain que Conrart écrivait à Mlle de Scudéry en Provence presque une fois par semaine pour adoucir son mal de Paris, et que Godeau lui rendit quelques visites dans le même but.

A Marseille, Mlle de Scudéry prit du galon et devint une précieuse de la plus haute volée. Venue de la capitale, il lui fut facile de gagner l'approbation de tous pour ses actions et ses propos (19). Paris, métropole de la vie mondaine gardait pour les précieuses marseillaises un cachet d'idéal auquel elles aspiraient (20).

Mlle de Scudéry revint à Paris en 1647, à la veille de la Fronde (21). Au cours des quatre années de troubles, Georges se vit élu membre de l'Académie Française en y succédant à Vaugelas (1650). En 1653, la fidélité manifestée par Georges à Condé dans ses dédicaces du "Grand Cyrus", alluma

adoucir l'ennui de mon exil. Je vous avoue ingénument que je n'ai point l'esprit assez stupide pour m'accoutumer facilement avec ceux qui le sont" (à Mlle de Chalais, 13. XII.1644).

18. A Mlle de Chalais, 13.XII.1644, à Mlle Paulet, 27.XII.1644, 10.XII.1645.

19. Cf. à Mlle de Chalais, 13.XII.1644, Mss. Conrart, to XI, fo 181.

20. Quelques autres traces du séjour de Mlle de Scudéry à Marseille: toute la correspondance entre Chapelain et Georges de Scudéry échangée entre le 4.I et le 4.VII.1646 ainsi que deux lettres écrites par Conrart à Félibien (15 et 27.XII. 1647) à propos du faux naufrage du frère et de la soeur en Provence. Le canard fut lancé par la "Gazette" de Renaudot qui les a tous les deux noyés au passage du Rhône. Le numéro suivant les a ressuscités et j'apporte cet épisode car dans les susdites lettres, j'apprends qu'en 1647, Madeleine n'était toujours pour certains que la soeur de Georges. Les lettres de Mlle de Scudéry écrites à Marseille se trouvent dans les Mss. Conrart, to XI.

21. Cf. lettres de Guy Patin à Spon (25.I.-13.III.1649) - un registre détaillé du début de la guerre civile.

pour de bon le délire de persécution de Mazarin. En 1654, le frère de Madeleine fut forcé de quitter Paris et de s'exiler en Normandie, près du Havre, à Gravelle. Il ne revit la capitale où il revint avec Condé qu'en 1660 (22).

Le départ de Georges en Normandie fut décisif pour l'avenir de Mlle de Scudéry. Les relations avec son frère se refroidirent et finirent par s'éteindre définitivement dès le mariage de Georges avec Mlle du Montcel. Libérée ainsi de la tutelle souvent pénible de son frère, Mlle de Scudéry avait tout le temps pour lire, méditer et écrire. Sans ressources, elle se trouva obligée de recourir à sa plume pour gagner sa vie. Elle ne cessa de fréquenter de belles compagnies et, née pour les mondantés, elle ne s'abstint pas de donner libre cours à cette inclination.

Elle commença à recevoir dans la Vieille-rue-du-Temple, au Marais, déjà pendant la Fronde. La soeur recevait tandis que le frère, boudeur, grognon et revêche se retirait chez lui, sans vouloir voir personne. Son départ de Paris en 1654, fut pour la soeur un agréable soulagement.

Dans les Mss. Conrart (5422, fo 1257), je trouve une lettre de Georges à l'abbesse de Caen, du 7.IV.1660. Je tiens à en rapporter un large fragment. *"Un homme plus glorieux que*

22. De son exil, pauvre et blessé, il envoyait des lettres signées "l'homme du désert". Nous gardons de nombreuses lettres qui témoignent que Mme de Longueville ne ménagea pas ses efforts pour lui apporter son assistance. Chapelain lui envoyait des lettres et des ouvrages à lire, p.ex. "La Conquista que hicieron los Reyes Catolicos en Grenada", poème de Duarte Diaz et "La Guerra de los Moriscos" de Diego Hurtado de Mendoza qui accompagnèrent sa lettre à Georges du 12.VI.1659. Cf. aussi le même au même, 14.II.1659. En Normandie, à Pirou, Georges épousa Marie-Madeleine du Montcel de Martinvast, future correspondante fort spirituelle de Bussy-Rabutin. On a dit que sa prose valait mieux que les vers de son mari.

je ne le suis, Madame, aurait cherché l'appui de sa soeur auprès de vous; mais je vous avoue que j'aime mieux devoir ma gloire à ma hardiesse qu'à sa faveur. (...) Si vous ne me regardiez que comme frère de Sapho, vous ne rempliriez pas toute mon ambition. Personne ne sait mieux que moi ce qu'elle vaut, car je l'ai faite ce qu'elle est(!)". La raison pour laquelle Georges avait sollicité la bienveillance de l'abbesse, dépasse le thème de ce chapitre. La lettre vaut pourtant la peine d'être mise en pleine lumière. Pour tout commentaire auquel son contenu pourrait donner lieu, je me contente de passer sous un silence charitable l'effronterie du scripteur. Le lecteur en fera de même (23).

Avant de pénétrer dans l'intimité du salon de Mlle de Scudéry, deux mots sur les rapports de la maîtresse du lieu avec ceux parmi ses familiers qu'elle avait rencontrés dans la chambre bleue.

Le chevalier de Méré, dont elle adopta vite la philosophie de l'honnêteté mondaine. Saluant en lui un maître d'agrément à la noble allure, elle échangea avec ce mondain de nombreuses lettres qui roulent toutes sur la question. Dans une des siennes, malheureusement non datée, elle mande à Méré quelques observations qui méritent leur place ici. J'y lis: *"Les plus honnêtes femmes du monde, quand elles sont au grand nombre ensemble, ne disent presque jamais rien qui*

23. Dans le contexte de la susdite lettre, "la solidité des raisonnements" de Georges de Scudéry qu'exalte le comte Belin à propos d'"Alaric", dans sa lettre à Mme Brisson (Mss. Conrart, 5420, fo 409), est un malentendu évident.

vaille, et s'ennuient plus que si elles étaient seules ...
 Au contraire, il y a je ne sais quoi, que je ne sais comment exprimer, qui fait qu'un honnête homme réjouit et divertit plus une compagnie de dames, que la plus aimable femme de la terre ne saurait le faire". C'est de la jolie naïveté. Oserions-nous penser à une compagnie d'hommes réunis pour se divertir en grand nombre tous ensemble? Une femme - et pas forcément la plus aimable de la terre! - y mettrait autant d'agrément qu'un homme déposé au milieu d'un club de femmes. C'est seulement dans un cercle mixte, que la femme devient celle qu'elle cherche à être et l'homme celui qu'il aime paraître à ses yeux. L'éternelle interférence des deux sexes, bénéfique aux deux (24).

Dans le salon du Marais, les hommes seront bien en évidence. Chapelain figurera au palmarès.

Leur connaissance date de la rencontre dans la chambre bleue. C'était l'époque où Georges et Madeleine collectionnaient les portraits "*des plus illustres poètes du temps*", en commençant par Marot, Guillaume Colletet, Rotrou, Mairet, Dunois (25) et en finissant par Claveret (26). La collection devint une véritable obsession de Georges. Il en donna lui-même la description dans un volume intitulé "Le

24. Dans son chapitre "De la Conversation", p.16, vol.1680 ("*Conversations sur divers sujets*"), Mlle de Scudéry cite ce mot de Méré: "(Dans une bonne conversation) il faut le concours des deux sexes". L'entretien - on le sait - constitue de tout temps l'agrément principal de la vie de société.

25. Les biographies gardent un silence absolu sur ce personnage obscur.

26. Un fort mauvais auteur dramatique devenu célèbre à la suite de la publication de son violent pamphlet contre le "Cid": "Lettre du sieur Claveret au sieur Corneille, soy disant auteur du "Cid". Le rôle joué par Georges lors de la contestation explique la présence du portrait de Claveret dans son cabinet.

cabinet de M.de Scudéry" (Paris, 1646). Madeleine partagea cette passion et lui apporta quelque assistance. En 1647, elle échangea avec Conrart quelques lettres par lesquelles elle sollicitait son entremise afin d'obtenir pour son frère un portrait de la très célèbre Anne de Schurmann (27). La médiation de Conrart porta ses fruits.

Une autre affaire du genre fut bien plus pénible. Dans l'été 1639, Georges se mit à harceler Chapelain de lettres, lui demandant de lui offrir le sien. Nous gardons tout un paquet de lettres qui témoignent à quel point la demande fut désagréable à l'académicien (28). La "bizarre fantaisie" de Georges (29) d'ajouter aux portraits "des illustres versificateurs dont il (avait) tapissé son cabinet" aussi celui de Chapelain, déplut vivement à ce dernier. Il chercha à esquiver. "C'est une matière sur laquelle je délibère encore, écrivait-il à Madeleine (6.VIII.1639), et, (...) je penche beaucoup plus à supplier votre frère de me dispenser de lui faire un présent si peu digne de son cabinet et de garder cet honneur pour ceux qui le méritent davantage". Décidé à aller voir Georges afin de le persuader de ne pas le forcer de paraître là "où (il)n'a point de place légitime", il essaya même de gagner la complicité de la soeur (30). En vain. Le persécuteur tenait bon. "Georges de Scudéry persévère dans son importunité et me donne tous les jours une demi-

27. "Ce n'est que par votre seul mérite que je prétends obtenir le portrait de cette admirable fille que les Raines (Christine) vont visiter"(Sapho à Conrart, 1647).

28. Chapelain à Balzac, 31.VII.1639, à Mile de Scudéry, 6.VIII.1639, à Balzac, 21.VIII.1639, Balzac à Chapelain, VIII.1639, Chapelain à Balzac, 23.X.1639.

29. Le même au même, 31.VII.1639.

30. Ibid. C'est, en effet, une bien lourde page de modestie affectée.

heure de fièvre avec son bizarre appétit d'avoir ma peinture" (31). En octobre, pour fuir l'importun, il était prêt à s'exiler à Marseille! Une panique exagérée et une réaction d'alarme déclenchées par une fantaisie innocente d'un fol amateur de portraits. Une façon certaine de se donner de l'importance.

En janvier 1646, Chapelain reçut de la part de Georges, un exemplaire de son "Cabinet" (32). Ayant consulté l'ouvrage (33) j'annonce que le portrait de Chapelain n'y est pas.

Le frère et la soeur étaient, semble-t-il, passés maîtres dans l'art d'importuner autrui. La correspondance entre Chapelain et Balzac de 1639 est un échange des angoisses causées par l'insistance agaçante du couple de Scudéry. Si Georges assommait Chapelain pour son portrait, Madeleine l'empoisonnait pour recevoir de lui des lettres. Elle ne se lassait pas d'en envoyer dans tous les azimuts. Chapelain fut un des destinataires qui en subirent les supplices. Je lis dans une de ses lettres à Balzac (7.VIII.1639): "...je ne sais de quoi elle s'avise de me tirer tous les huit jours une réponse de calibre de celles que je vous fais qui me déshonore si elle les montre. (...) Je souhaite quelquefois d'être malade ou en prison afin d'avoir une excuse légitime de ne lui point écrire de mauvaises lettres". Balzac trouvait la persécution de Mlle de Scudéry insupportable. Il écrivait à son ami martyrisé (VIII.1639): "... je vous jure que je n'aurais jamais dit de bien d'elle, si j'eusse su qu'elle vous assassinât ainsi de ses écritures". La même torture lui

31. Chapelain à Balzac, 21.VIII.1639.

32. Chapelain à G.de Scudéry, 4.I.1646.

33. Rés. Bibl. Sainte-Geneviève, Paris.

avait été infligée, jadis, par Mlle de Gournay. *"Mais je fus plus vaillant que vous et me défis d'elle courageusement. Elle tira mille fois à faux et je reçus un plein boisseau de billets, sans perdre pour cela ma muette gravité. C'est ainsi qu'il faut traiter cette espèce de dames"* (ibid.). Chapelain prit aussitôt la plume: *"Je suis à demi soulagé de la persécution de notre nouvelle pucelle (Mlle de Scudéry) par la part que vous prenez au mal qu'elle me fait par ses billets réitérés (34). Mais je ne me servirai point de votre remède pour m'en délivrer pour ce qu'il serait inutile, cette fille étant de la nature des guêpes qui importunent également soit qu'on les chasse, soit qu'on ne les chasse point"*. Il décida de lui griffonner sur le genou quelque page afin de la rebuter par cette négligence, ainsi que de lui envoyer quelques mauvais poulets pour la dégoûter de cette correspondance. Je lis plus loin: *"Après cette guindée, pour m'obliger à une partie de son style, la pédestre dont je me sers pour elle lui laissera opinion que je la méprise et pourra m'en délivrer, au lieu que si je ne lui écrivais point du tout l'espérance de tirer de moi enfin une belle lettre l'opiniâtrerait à m'envoyer tous les jours de ses fâcheuses douceurs"* (35).

Tout cet échange entre les deux littérateurs est une violente attaque de Mlle de Scudéry. Opposée à la très amicale Mme de Sablé, la pucelle du Marais y est peinte comme une snob consommée qui ne cherche qu'à être assimilée à la haute so-

34. A Balzac, 21.VIII.1639.

35. Cela allait changer. Dans les années 40, elle ne lui écrira qu'une ou deux fois par an (Cf. Mlle de Scudéry à Mlle Paulet, de Marseille, 13.XII.1644). A l'époque, sa gloire de femme de plume grandissait, Chapelain, lui, s'usait en écrivant sa "Pucelle".

ciété des intellectuels en faisant étalage de ses relations avec eux. Une personne où tout est ambition et prétention. Un contraste frappant avec les témoignages d'amitié de Mme de Sablé où *"le coeur a plus de part que la bouche ou la plume"* (ibid.).

Je ne résiste toujours pas à la tentation de dénoncer le double jeu de Chapelain qui transparaît dans toute sa correspondance. J'en ai déjà donné de nombreuses preuves dans les chapitres précédents. J'y ajoute une nouvelle pièce. Quelques mois à peine avant les violentes diatribes contre Mlle de Scudéry, ce même Chapelain la courtisait bassement à l'occasion de la querelle des "Supposés" de l'Arioste, disputée à l'hôtel de Rambouillet. J'apporte un fragment de sa lettre à Mlle de Scudéry écrite à l'occasion de la controverse (26.III.1639): *"Le respect que je dois à la Princesse Julie que j'ai pour ennemie, m'ôtait la hardiesse de condamner ses sentiments. Mais à présent que je vois les miens appuyés de votre autorité (...), je me détermine et veux bien être du nombre de mes partisans pour soutenir ma propre cause, à laquelle je me suis affectionné depuis seulement qu'elle est devenue la vôtre.(...) Vous voyez, Mademoiselle, jusqu'où s'étend votre pouvoir de me faire déclarer contre une personne pour qui je me déclarais, contre tout le reste du monde"*. Une politesse obséquieuse dont les courbettes serviles révoltent grandement dans le contexte des déclarations hostiles à Mlle de Scudéry, couchées dans les lettres à Balzac.

En 1639, Mlle de Scudéry ne faisait que commencer sa vie à Paris, certes. Elle n'était pas encore une femme de lettres. Pour la énième fois dans cette thèse, la politesse

mondaine apparaît comme un instrument raffiné que régissent les intérêts qui, eux, ne le sont point. Un océan de formules et de rites dont le sens originel se perd dans une jungle de vocables et de gestes. Les qualités humaines de Mlle de Scudéry étaient son mérite suprême; sa gloire et sa renommée futures ne seront que des attributs subsidiaires qui gagneront les sots, indifférents à la vertu pure qui, elle, est toujours discrète, et n'applaudissant qu'aux mérites tapageurs.

La même année (1639) vit le jour "L'amour tyrannique" de Georges. Madeleine en envoya un exemplaire à Balzac. C'est de cette année-là que datent les échanges littéraires entre Balzac et Madeleine de Scudéry. Elle fut parmi les premiers à lire sa "Relation à Ménandre"(36), lui, un des premiers à saluer la gloire littéraire de la demoiselle spirituelle et il finira par la glorifier dans chacune de ses lettres (37).

C'est à cette époque que Mlle de Scudéry fit connaissance avec Sarasin. C'est lui qui avait écrit dans sa pompeuse apologie du faible "Amour tyrannique": "*Nous jugeons que cette tragédie est au-dessus des attaques de l'envie*" (38). Sarasin jouera dans le salon du Marais le même rôle que joua Voiture dans le salon de Mme de Rambouillet. Les deux

36. Balzac à Mlle de Scudéry, 15.VI.1639.

37. Au début, il ne lui écrivait qu'à la demande de Chapelain et non sans quelque résistance. A Chapelain 15.VI.1639: "Il faut pourtant que la Muse du Marais ait une lettre puisque vous l'ordonnez ainsi et que je ne puis vous déshonorer". Chapelain à Balzac (31.VII.1639): "Enfin vous m'avez envoyé de quoi dégager ma parole envers Mlle de Scudéry, et je puis désormais aller au Marais, sans craindre que ses yeux ne fassent des reproches. Je lui remettrai votre lettre entre ses mains".

38. Chapelain à Balzac, 11.VII.1639.

salons avaient pourtant un caractère différent: chez Arthénice, la littérature était un élément accessoire qui y complétait l'ensemble des divertissements; dans le salon du Marais, elle était l'intérêt et la préoccupation majeurs.

Dans la chambre bleue, Mlle de Scudéry rencontra un ami intime de Chapelain, Conrart (39). Ce fut, à vrai dire, tout un quatuor reçu dans l'intimité de la ruelle bleue: Conrart, Chapelain, Mlle Robineau et Mlle de Scudéry. Deux drôles de couples: deux faux soupirants, deux fausses bergères. A l'époque, Conrart était déjà bien établi - bien que platoniquement - auprès de Mlle de Scudéry, Chapelain, lui, comblait de ses assiduités Mlle Robineau. Chacun de ces deux jeux amoureux fut sans lendemain (40). Différent sera aussi, à l'avenir, le ton de l'amitié galante entre Mlle de Scudéry et Chapelain. Si dans le salon bleu, elle feignait d'être jalouse de Mlle Robineau (41) pour qui l'académicien manifestait un faible certain, dans son propre salon, occupée sans reste par Pellisson, elle métamorphosera cette fausse coquetterie en relation animée souvent par des hauts et des bas. Ces derniers étant plus fréquents.

39. "Conrart est un autre moi-même" (Chapelain à Mlle de Scudéry, 14.VII.1645).

40. C'est aussi l'époque des relations affectueuses qui unissaient Mlle de Scudéry avec Mme de Motteville. Les sources épistolaires gardent, hélas!, un silence de mort sur la présence de Mme de Motteville dans le salon de Sapho. Outre les louanges de Mme de Motteville à l'adresse de Mlle de Scudéry dans ses "Mémoires", pas un mot ne mentionne sa présence dans le salon de la rue de Beauce.

41. Mlle de Scudéry à Chapelain, de Marseille, 31.I.1645.

Le premier salon littéraire de Mlle de Scudéry vit le jour pendant la Fronde, au coeur du Marais, dans la Vieille-rue-du-Temple. Le temps se prêtait mal à de frivoles badineries. Le pays déchiré par les troubles de la guerre civile et le sort des amis dispersés par l'émeute, occupaient fort l'esprit de la population. En 1650, Mlle de Scudéry envoya à Mme de Longueville retirée à Stenay un nouveau volume (le cinquième) du "Grand Cyrus" qui lui avait été dédié. Nous connaissons les tristes circonstances, dans lesquelles Mlle de Scudéry donna à la Duchesse une nouvelle preuve de son amitié (42). Mme de Longueville venait de perdre sa mère décédée à Chantilly, ainsi que sa dernière fille âgée de quatre ans. Elle-même craignait pour sa vie, entourée d'ennemis, ignorant où elle pourrait trouver un meilleur asile. Touchée par le geste de Madeleine, la Duchesse chargea Sarasin qui était auprès d'elle, de rédiger à Mlle de Scudéry une lettre. La fameuse missive fut lue par Mlle de Scudéry dans ce premier salon (43).

Je dis "salon" mais crains qu'il ne soit pas sage de donner ce nom aux réunions tenues chez Mlle de Scudéry à l'époque de la Fronde. Les circonstances historiques invitaient peu à la vie de société, malgré la volonté insatiable des gens de se grouper au coin du feu pour commenter les événements et pour attendre ensemble que l'ouragan soit passé. Le lecteur a bien constaté que Mlle de Scudéry fréquenta l'hôtel de Rambouillet de bonne heure, qu'elle fut un des témoins de son plus grand éclat et qu'elle assista aussi à sa

42. Cf. chap. I. pp.69-72.

43. La lettre date du 30.XII.1650. J'y lis entre autres:
"Vous qui savez tout ce qui se peut savoir des Muses",

décadence. C'est à l'époque du déclin de la chambre bleue qu'elle décida de grouper autour d'elle des amis qu'elle avait rencontrés chez Arthénice, ainsi que ceux qu'elle fréquentait au Marais. Ces premières assemblées furent souvent fortuites et l'on s'y entretenait un peu de tout, surtout des affaires d'Etat, souvent de la littérature, parfois des modes du jour.

On distingue trois époques dans l'histoire du salon de Mlle de Scudéry. La première remonte au temps de la publication du "Grand Cyrus" (1649-1653). C'est une période où les passe-temps de la coterie s'orientèrent petit à petit vers la littérature. Les réunions se tenaient Vieille-rue-du-Temple, elles changeront bientôt de place, car vers 1653, la maîtresse du lieu s'installera rue de Beauce, "*derrière le Petit-Marché, au Marais du Temple*" (44). Elle y habitera 50 ans et y finira ses jours.

C'est vers cette époque que les réunions prirent le nom de Samedi. La demeure était fort modeste; on pénétrait dans cet obscur logement en traversant un vilain vestibule et un petit cabinet. Un petit jardin avec des arbres fruitiers, des acacias et des oiseaux familiers, rendait la maison plus accueillante. C'est dans ce salon que naquit "Clélie" (45) avec son apologie de la société galante, avec ses 73 portraits (46), exaltant la femme, les passions et dénonçant la tyran-

44. Lettre de Mlle de Scudéry au jurisconsulte Taisant, I.IX.1675.

45. 1654-1660 et rééditée en 61, et en 66.

46. Dont celui de Mme de Sablé et de la future Mme de Maintenon. Brossette à Boileau (25.XII.1702): "J'ai ouï dire que la plupart des personnages de la "Clélie" représentaient des personnes qui vivaient du temps de Mlle de Scudéry(sic) et qu'elle avait peint plusieurs de ses amis, sous des noms empruntés". Je lis à ce propos dans la lettre de Mlle de Scudéry à Taisand du 19.VII.1675 (Les

nie du mariage. La philosophie de "Clélie" devint le mot d'ordre de la coterie du Samedi établi pour de bon, rue de Beauce/Beausse (47).

Aujourd'hui, c'est une sinistre ruelle, retirée et peu fréquentée où l'on peut toujours rencontrer quelque chien égaré. Une boucherie a pris possession d'un coin de la rue, l'autre aussi est dénué de tout accent romantique. Je n'y ai trouvé aucune plaque commémorative.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, c'était aussi une rue étroite, conduisant de la rue d'Anjou à la rue de Bretagne. La maison de Mlle de Scudéry se trouvait au coin de la rue de Beauce et de la rue des Oiseaux.

Sapho recevait le samedi (48) et parfois le mardi entre 14 et 17 heures. Telle sera encore l'habitude en 1673, comme le prouvent quelques lettres de Pierre Taisand, écrites vers cette date à Mlle de Scudéry (49). Pierre Taisand fut admis au Samedi et devint ainsi un témoin oculaire de ses

"Lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry") : "Je n'ai jamais donné de clef ni de "Cyrus", ni de "Clélie". J'ai fait des portraits de mes amis et de mes amies selon l'occasion qui se présentait". La lettre vaut son prix car Mlle de Scudéry s'y avoue l'auteur de ces deux romans. Un autre témoignage à propos de la clé: Boileau à Brossette (7.I.1703) : "On en donnait autrefois une clef qui a courru(sic), mais je ne me suis jamais soucié de la voir".
47. Au Marais = Léolie dans "Le Grand Dictionnaire des Précieuses" de Somaize.

48. Il n'y a que Leibnitz qui l'ignorait. Dans sa note écrite à l'occasion de la mort de Sapho, publiée dans une gazette où l'on annonçait des événements littéraires, il dit que le Samedi se tenait le vendredi ("Lettres et opuscules inédits", p.258). Dans sa dynamique, il fut plus précis.
49. Je les trouve dans une publication de E. Miller: "Les lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry", Paris, Ch. Ounial, 1869.

divertissements. Je lis dans une de ses lettres (s.l.n.d.):
"L'on s'y entretenait de choses agréables et utiles, principalement en fait de belles lettres, tantôt dans sa chambre et tantôt dans son jardin, où il y avait, entre autres, un assez grand nombre d'acacias qui étaient alors nouveaux en France"(ibid.). Je trouve une lettre de Mlle de Scudéry à l'abbé Boisot (9.X.1694) qui prouve que la modeste demeure de la maîtresse du Samedi resta sans faste ni éclat jusqu'à la mort de celle-ci: *"Que l'Ermitte vienne quelquefois à ma cellule, car mon cabinet peut s'appeler ainsi"*.

En 1668, Pellisson avait composé un bout rimé sur le sobre logis, qu'il avait joint ensuite à sa lettre écrite à Mlle de Scudéry de Chambord (14.X.1668). Il y spécule sur un éventuel changement de l'obscur domicile si un jour Louis XIV décidait de s'y rendre. J'en cite l'essentiel:

"... le médiocre palais
 Où vous régnerez dans les tournelles,
 La maison aussitôt deviendrait des plus belles,
 Le vilain vestibule en serait honoré,
 L'obscur degré serait tout éclairé,
 Le passage serait paré."

Les Samedis prirent leur essor définitif l'année du départ de Georges en Normandie (1654). Bonne, douce, modeste et simple, Mlle de Scudéry présidait à ses assemblées, obsédée par la manie de parler par allégorie. Dans sa "Relation de ce qui s'est passé à Tendre en 1654" (50), je trouve la description d'une salle magnifique où la reine de Tendre donnait ses audiences publiques. On y voyait superbement représentés en bas-reliefs, les fameux personnages que l'amitié avait rendus célèbres dans l'antiquité. Le cabinet de la

50. Mss. Conrart 5151, fo 23. C'est une autographe de Mlle de Scudéry.

reine-Sapho donnait dans cette salle superbe par une petite tribune vitrée. Une vision splendide qui trahit le désir de l'auteur d'un plus grand confort. Au lieu de contempler les lustres irréels de la superbe salle de la "Relation", Mlle de Scudéry quittait souvent son modeste cabinet et passait dans le petit jardin afin de cueillir des poires et de les partager ensuite entre ses amis. Ils y portaient les noms de précieux ou ceux sous lesquels Mlle de Scudéry/Sapho (51) les avait dissimulés dans ses deux romans-fleuves (52): Mme Aragonnais/Philoxène du "Cyrus"(53); Mme d'Aligre/Télamire (54); Montausier/Mégabate("Cyrus");Chapelain/Aristhée; Sarasin/(H)Amilcar alias Polyandre; Conrart/Théodamas; Mlle Robineau/Doralise (55); Mlle Boquet/Bélise alias Agélaste de la "Clélie" (56); Donneville/Méliante du "Cyrus"(57); Isarn/T(h)rasyle du "Cyrus" alias Zénocrate; Julie de Montausier/Philonide; Godeau/le mage de Sidon; Mlle Legendre(Le Gendre)/Cléodore du "Cyrus"(58); Mme Cornuel/Zénocrite du "Cyrus";

51. Au XVIIe, souvent Sappho. Selon la mythologie (M. Buffet "Eloges des illustres savantes tant Anciennes que Modernes"), Sappho fit l'admiration de toute la Grèce. On disait que les vers de cette savante grecque égalaient ceux de Virgile. La première lettre où Mlle de Scudéry figure sous le nom de Sappho est celle que lui écrivait Godeau le 7.II.1654 (Mss. Conrart, V, fo 51). Elle lui répondit le 20.III. Ils se connaissaient déjà depuis 1647. Elle était appelée aussi Philoché par l'abbé d'Aubignac et Artélice par Pellisson dans son "Eurymédon".

52. "Le Grand Cyrus" = La Persaïde et "Clélie" = La Romanie selon "Le Grand Dictionnaire des Précieuses".

53. Femme du trésorier des gardes françaises". l'Artémaise de Somaize.

54. Femme du conseiller au Parlement, fille du maître d'hôtel du roi et fille de Mme Aragonnais.

55. "Cyrus", la Roxane de Somaize, une bourgeoise fort liée avec Chapelain, cf. lettre de Chapelain à Colbert, 17.VII. 1665.

56. Une bourgeoise de l'ordre inférieur, fort prédisposée à la mélancolie.

57. Il logeait au faubourg Saint-Germain. "Vous êtes homme à poulets", lui écrivait Pellisson, le 31.XII.1650.

58. Tante de Mme d'Aligre et soeur de Mme Aragonnais.

Pellisson/Acant(h)e alias Herminius; Raincy/Agathyrse; Mme du Plessis/Amilcar; Mme de Termes/Agenore; Scarron/Scaurus; Mme des Pennes de Marseille/Cléonisbe; Mlle Paulet/Elise; M. du Plessis/Bomilcar; Mme de Maure/la princesse d'Arménie; Bellegarde/Polygène (59).

A cette époque-là, Sapho, en robe gris de lin, les cheveux grisonnants, sa chatte favorite blottie sur ses genoux, tout à fait à l'instar de Colette, offrait généreusement son hospitalité. Accompagnée d'Isarn ou de Raincy, elle faisait parfois des promenades et même des excursions à Livry chez Mme de Sévigné ou à Fresnes, dans la Brie chez Mme du Plessis-Guénégaud. Elle restera fidèle à ce passe-temps.

Nous gardons une lettre fort spirituelle de Paul Scarron au maréchal d'Albret(20.VIII.1659) qui est un compte-rendu d'une partie de campagne dont les participants étaient Raincy(60), Pellisson, Mlle de Scudéry, Mlle Boquet et Isarn (61).

59. La clé du "Grand Cyrus" fut retrouvée vers 1848. En voici d'autres détails: Mme de Longueville/Mandane, Le Grand Condé/ Cyrus, Paris/la ville d'Artaxate, de Grammont/Mazare, Mme de Sablé/la princesse de Salamis, Voiture/Callicrate, Mme de Rambouillet/Cléomire.

60. Jaques Bordier, conseiller du roi, fils d'un avocat, qui ayant bâti le château de Raincy, prit le nom de marquis de Raincy. Ce fut un homme riche, extravagant et plein d'esprit, doté d'un exceptionnel sens de l'humour, appelé par Tallemant "le fou de bonne compagnie"(Cf. annotations de Lanson dans:"Choix de lettres du XVIIe siècle").

61. Il jouissait d'une réputation solide de bel esprit, établie par la renommée que lui avaient gagnée ses madrigaux et ses impronptus. Mort subitement en 1672,ibid.

La promenade se fit un lundi. La compagnie décida vers dix heures et demie du matin d'aller voir Isarn qui depuis une semaine prenait l'air à Charenton. On envoya des domestiques chargés de prévenir l'amphitryon de l'arrivée des invités et de lui demander de leur préparer du potage et du dessert. Eux promirent d'apporter des viandes de rôtisseur. Isarn et un avocat du conseil, nommé du Mas, qui l'accompagnait, se mirent au labeur afin de rehausser "*le potage de trois poulets et de quantité de pois verts*", d'aller chercher des fraises à Bagnolet, d'aller commander des tartes et d'autres gâteaux chez les pâtisseries les plus renommés de Charenton. On installa la table dans le jardin, on la couvrit d'une nappe. Des fleurs et des serviettes parfumées de lavande furent posées dessus. On retint sa respiration et, suant à grosses gouttes, le coeur battant, on se mit à guetter l'arrivée de la troupe de beaux-esprits.

Le carrosse arrive à bon port. Raincy en descend et, dès que ses pieds touchent terre, il pénètre dans la cuisine. La sentence ne se laisse pas attendre. Le potage, c'est de la lavasse et le reste étant aussi mauvais, tout ne mérite que sa rage et sa colère. L'avocat du Mas est saisi de panique, Raincy, les poings fermés et les dents serrées, déchaîne sa fureur.

On se lave les mains. On s'installe à table. "*Raincy (...) entame un pain, le trouve dur et trop rassis, en fronde un abricotier voisin, et le rend inhabile à porter fruit, lui brisant les plus grosses branches. Il entame le second pain qu'il trouve aussi peu frais que le premier, et de la même vigueur et promptitude il en fronde un autre arbre. Enfin, de*

six ou sept pains qu'il trouva durs, il estropia autant d'arbres fruitiers, au grand déplaisir de l'hôtesse, qui accourut à la désolation de son jardin et en fit de grandes clameurs". Raincy resta de glace. Il décida que personne ne mangeât avant qu'on n'apportât du pain frais. Saisi d'une nouvelle terreur, on courut en chercher. On en trouva qui sortait du four. Raincy fit la grimace et annonça que personne n'en mangerait car il brûlait les lèvres. On se mit alors à ramasser parmi les abricotiers les pains qu'il avait rebutés. Les façons violentes de Raincy terrifièrent l'avocat du Mas. Depuis le temps de cette sienne aventure, la personne du Marquis le tourmentait d'une obsession incoercible et ne quittait pas ses pensées. Ses rêves en étaient tout pleins: l'effroi lui donna la fièvre. "La fièvre l'a emporté en moins de quinze jours; il est mort furieux, parlant incessamment de Raincy". Je renvoie le lecteur à la lettre de Scarron (62) afin d'en apprécier l'agrément malgré le dénouement scabreux.

C'est déjà bien avant la partie de campagne relatée plus haut, que les premières dissensions intestines se firent sentir au sein de la "grande cabale" (63). Tout commença à cause de la rivalité entre Pellisson et Conrart, dont Sapho était l'objet.

62. Recueil de Lanson, p.134.

63. Le nom donné au Samedi par Somaize dans le "Grand Dictionnaire des Précieuses".

On se souvient des assiduités de Chapelain auprès de Mlle Robineau. On se souvient de celles de Conrart auprès de Sapho. Il l'adulait et espérait gagner son coeur. C'est Pellisson qui y parvint et qui devint un sigisbée en titre de Madeleine et son soupirant officiel. Rebuté et blessé, Conrart devint cérémonieux vis-à-vis d'elle. Les deux finiront par se brouiller définitivement un peu plus tard, mais déjà dès 1653, c'est-à-dire à partir de l'entrée en scène de Pellisson, présenté d'ailleurs à Madeleine par Conrart même, leurs relations commencèrent à se détériorer. L'académicien fera toujours partie du Samedi à titre de membre honoraire et de protecteur, mais c'est Pellisson qui deviendra l'animateur principal des divertissements. Les incidents qui accompagnèrent l'élection de Gilles Boileau à l'Académie Française en 1658, précipiteront la chute inévitable du Samedi.

Dès la venue de Pellisson dans le salon, la routine traditionnelle des assemblées changea petit à petit. Quelquefois, et ceci de plus en plus souvent, l'assemblée se tenait rue de Berry, chez Mlle Boquet, une amie particulière de Sapho et sa voisine. Il arrivait à la compagnie de quitter le logis de la demoiselle pour finir le Samedi chez Mme Arragonnais qui habitait à deux pas de là, dans la même rue. C'est l'époque où la mode des lettres, des billets, des vers et d'autres pièces de galanterie qui enseignaient l'art de souffrir d'amour, dicta la manière collective de se comporter, propre à la société du lieu. La plus belle époque du salon, celle des spéculations sur l'amour platonique selon le catéchisme du "Grand Cyrus" et celle des excès de la "Clélie"

et de sa Carte de Tendre, était à jamais révolue. Petit à petit, l'assemblée se mit à aller sur son déclin.

Lorsque le Samedi se partageait entre les demeures de Mlle de Scudéry, de Mlle Boquet et de Mme Aragonnais, les poires du jardin de Sapho étaient toujours appréciées de ses intimes, tout comme sa ménagerie. Sapho tenait chez elle un chien, un perroquet, une guenon et quatre caméléons en provenance d'Egypte. Elle avait gardé ces derniers pendant quatre ans et conservé ensuite leurs squelettes (64). Les quatre reptiles sauriens faisaient les délices de la compagnie. Un de ses membres assidus, l'anatomiste Claude Perrault, cherchant à s'instruire sur la nature de ces bêtes, procéda à quelques expériences. Il les observait la nuit où ils devenaient pâles et le jour où, mis au soleil, ils prenaient une couleur plus soutenue. La compagnie prenait part à ces essais. On roulait les reptiles dans des étoffes différentes ou bien on les posait sur des bariolées et l'on regardait s'ils changeaient de couleur pour s'harmoniser avec les teintes environnantes. Un jeu de coloris dans une matière vivante.

Mlle de Scudéry aimait bien les animaux (65) et au contraire de Descartes, croyait à leur intelligence. Je trouve une lettre (malheureusement non datée) écrite par Mlle de Scudéry à la nièce de Descartes dont je tire ce fragment:

64. Elle les montra à Martin Lister en 1688.

65. Cf. lettre en prose et en vers sur le chien de Sapho, Mss. Conrart, 5132, fo 199.

"Ma croyance en faveur de mon chien n'ôte rien de l'estime infinie que j'ai pour feu monsieur votre oncle. Ce n'est pas l'amitié que j'ai pour les animaux qui me prévient à leur avantage, c'est celle qu'ils ont pour moi qui me prévient en leur faveur". Elle persévera dans ses convictions. Vieille, sourde et fatiguée, elle écrit à Huet (1689) en prenant la défense de son chien, de sa guenon et de son perroquet (66): "Il y a longtemps que je me suis déclarée hautement contre certaines machines cartésiennes, sans employer pourtant contre ce philosophe que mon chien, ma guenon et mon perroquet" (67). Dans une lettre à sa fille (68), Mme de Sévigné apporte une autre déclaration de Sapho, tirée cette fois-ci de ses "Conversations morales" (1680-1692): "La petite guenon détruit par son industrie et son intelligence toutes les doctrines de Descartes" (69). Le système de Descartes passionna aussi Mlle Du Pré, l'une des femmes les plus instruites de son temps (70), et que l'on surnomma la Cartésienne. Elle gravita autour des activités du salon n'étant pas, elle non plus, à l'abri de la manie de rimer. Elle se spécialisa surtout dans les bouts-rimés (71) qui connurent une grande vogue à l'époque (72).

66. Leibnitz qui avait recherché l'honneur de correspondre avec Mlle de Scudéry, était au courant de sa ménagerie. Il adressa une épigramme en vers latins à son perroquet "Psittace pumilio ..." Du Pays consacra en 1664 une poésie au même perroquet.

67. Recueil de Lanson, p. 233.

68. Ed. A. Bellini, Paris, 1812.

69. Il est notoire que Descartes regardait les animaux comme de pures machines exemptes de tout sentiment.

70. Soeur du diplomate, Roland du Pré, 1640-? Elle connaissait le latin et le grec. Son oncle, le poète Desmarets de Saint-Sorlin l'initia à la philosophie.

71. Cf. ses poésies dans le "Recueil de vers choisis", P. Bouhours.

72. 2000 bouts-rimés composés sur la mort du perroquet de Mme de Bellière!

Elle prétendait que cette sorte de vers était la plus malicieuse, un bon sens fait sur des rimes imposées, donc souvent bizarres, étant le plus difficile à trouver.

Hostile à l'amour, elle pérorait vaillamment lors des débats sur diverses thèses de morale et de galanterie tenus dans le Samedi:

(...) "Il est vrai, je parais et rude et malhonnête,
Mais contre ce fripon (l'amour) je peste et je tempête;
Son nom me fait monter dessus mes grands chevaux". (73)

Une autre voix qui s'accorda harmonieusement avec d'autres qui tonnaient dans le cercle (74). Très liée avec la cabale dont surtout Mlle de Scudéry, Conrart, Pellisson et Mlle de La Vigne (75), nous gardons d'elle de nombreuses lettres échangées avec plusieurs beaux esprits du siècle, dont Bussy-Rabutin, qui mériteraient qu'on leur donne un plus grand jour.

Je reviens à la ménagerie du Samedi.

Impossible de se taire sur la fameuse fauvette. Le petit oiseau nichait dans le jardin de Sapho et sa fidélité à y revenir chaque année entre le 15 et le 25 avril (76) était une source de petits vers, de fadeurs philosophiques et

73. Voir aussi d'autres poésies de Mlle Du Pré écrites dans la même optique et ses lettres à Bussy, I.VI.1670 et 22. VII.1672.

74. L'obsession fut générale. Cf. dans le "Mercure Galant", V.1679 un des sonnets publiés contre l'amour. La gazette fut régulièrement lue dans le Samedi.

75. Auteur des "Lettres de Climène" dont les réponses signées Iris, avait été faites par Mlle Du Pré.

76. Je trouve deux lettres de Mlle de Scudéry à ce propos ("Lettres de Mlle de Scudéry à Huet"). La première, non datée écrite à Huet parle d'une visite rendu à Sapho par Montausier, venu exprès pour entendre l'oiseau chanter. La seconde, de la même au même (aussi non datée) témoigne de l'inquiétude de Mlle de Scudéry déclenchée par l'absence de la fauvette, quoi qu'il ne fût que le 23 avril: "Elle (la fauvette) n'avait jamais manqué de venir avant le 25 avril". Une panique superflue. L'oiseau avait encore 48 heures pour ne pas rater son rendez-vous!

d'autres pièces rimées qui occupaient les intimes du Samedi. Ceci devint une habitude presque tyrannique." *Vous savez bien, Monsieur, écrivait Mlle de Scudéry à Isarn en le remerciant de son "Louis d'or", que je suis bien accoutumée d'entendre parler des lapins, des fauvettes et des abricots*"(77). Une prise honnête de poils, de plumes et de vitamines.

Dans son salon, on en parla à satiété. Les Mss. Conrart abritent maintes productions pondues afin de satisfaire les inclinations de Sapho.

J'y trouve, entre autres, une invitation que Conrart lui avait faite un jour sous une forme gracieuse. L'histoire ne manque pas de charme. Le soupirant détrôné de Madeleine possédait un colombier dont les pigeons étaient en commerce de galanterie avec la pigeonne du Marais. Le bois d'Athis(78) où demeurait Conrart, était habité par des fauvettes qui de temps en temps venaient à Paris, afin de courtiser la fameuse fauvette de la rue de Beauce. Conrart composa pour l'oiseau des dizaines de vers. Je préfère entre tous celui où il prête sa plume aux fauvettes du bois de Carisatis, qui s'adressent à la fauvette du jardin du Marais en l'invitant à venir cueillir leurs hommages (79). Le ton de la pièce séduit malgré une certaine maladresse de l'auteur, que je soupçonne néanmoins involontaire. L'acte de courtoisie symbolisant une vénération et une soumission respectueuse, absolue et voulue

77. S.l.n.d. "Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate".

78. Autrement Carisatis dans le code de la coterie.

79. Mss. Conrart, 5422, to XIII, fo 191. Le poème s'appelle "Les Fauvettes du Bois de Carisatis à leur Reine La Fauvette du Bois de Sapho". En ce qui concerne les invitations adressées à Mlle de Scudéry, il convient d'observer que Conrart avait épuisé toutes les ressources de son ingéniosité pour en composer de plus industrieuses. Voir notamment ses stances écrites en qualité d'invitations qu'abritent également les Mss. Conrart.

de la part de l'homme qui le dépose aux pieds de la femme adorée, exclut une telle erreur. Ce n'est pas à la femme d'aller chercher cet hommage, c'est l'homme qui se déplace pour le lui présenter. Ayant passé de longues années à spéculer et à dissenter avec les autres membres de la cabale sur la métaphysique amoureuse, ayant exploré avec eux les différentes contrées du royaume de Tendre et ayant approfondi avec eux aussi l'ABC de la casuistique amoureuse, dont les romans de Mlle de Scudéry devinrent le bréviaire obligatoire des honnêtes gens, Conrart aurait dû savoir observer cette règle si élémentaire de l'étiquette galante (80).

Dans les Mss. Conrart (5420), je trouve sur le même sujet, d'autres poésies nées dans le Samedi sur le fameux oiseau: quelques vers, un billet de la fauvette au roitelet et "Le Dialogue entre Acante et la Fauvette" de la plume de Pellisson. Les sources épistolaires gardent aussi quelques traces de l'oiseau. La "Nouvelle Pandore" (81) abrite une lettre non datée de Vertron (Claude Guyonnet de) à Mlle de Scudéry dont j'apporte quelques lignes: *"Je vous avoue ma faiblesse, je suis fou d'un petit oiseau dont Messieurs mes Confrères les Ricovrati m'ont fait présent. Je lui fais part de tous mes plaisirs. Il brûle d'envie de faire connaissance de votre aimable fauvette. Quoiqu'il ne soit qu'un Pinçon de Montagne, je l'ai apprivoisé sans peine et son chant s'accorde fort bien avec mon luth. Il invite votre spirituelle fauvette à un concert chez moi, dans le voisinage de Fontainebleau.*

80. Une citation que je tire à ce propos d'une lettre non datée du P. Bouhours à la reine Sophie-Charlotte, femme de Frédéric 1^{er}, roi de Prusse: "... Mlle de Scudéry qui a si bien éclairci les caractères et les passions dans ses romans et dans ses conversations de morale".

81. Paris, C. Mazuel, 1698.

Nous attendons la réponse favorable". Suit une lettre de Sapho à de Vertron (aussi non datée): "*La fauvette s'est retirée dès le mois de septembre et elle n'a rien à répondre présentement*". La saison des grands froids arrivée, l'oiseau déployait les ailes et s'envolait vers le sud à la recherche des délices de la canicule. N'est-ce pas une nouvelle preuve que Descartes avait quelque peu erré sur les chemins de sa théorie sur l'âme et l'intelligence des bêtes: le petit animal semblait compatir aux peines de Sapho: lui resté sur place, Sapho, elle, aurait dû répondre à toutes ces invitations à s'en user les semelles!

La nièce de Descartes renia la thèse de son oncle (82), tout comme Mlle de Scudéry: cette dernière apporte le madrigal sur la fauvette, composé par la nièce du philosophe, dans sa lettre à Huet de 1689 (83). Les strophes ne sauraient mieux démontrer la position prise par la demoiselle:

"Quand la plus belle des fauvettes
Je vis revenir où vous êtes,
Ah! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaise à mon oncle, elle a du jugement".

Sapho répondit aussitôt par un autre madrigal intitulé "Sapho à l'illustre Cartésie"(84).

"Après cela, Cartésie,
Pour vous parler franchement,
Il m'entre en la fantaisie
De vous gronder tendrement.

De ma fauvette fidèle
Vous avez tous les appas,
Vous chantez aussi bien qu'elle;
Mais vous ne revenez pas". (85)

82. Une curiosité: elle adressa son "Ode de Descartes" à Mlle de la Vigne.

83. Recueil de Lanson, p.282.

84. Le nom affectueux donné à la nièce de Descartes par Mlle de Scudéry.

85. "Recueil de Poésies du P.Bouhours", p.371.

Plusieurs lettres de date incertaine, échangées entre les deux demoiselles (86) roulent aussi sur la question. Je les passe sous silence car elles n'apportent rien de nouveau. Une oeuillade jetée sur des vers adressés à Mlle de Scudéry sur son jardin, sur sa fauvette, sur ses caméléons, ainsi que ceux mettant en scène sa pigeonne et ses tourterelles (87) suffit pour constater que les animaux dont s'entourait Mlle de Scudéry fournissaient souvent à ses amis un simple prétexte pour échanger des vers et en composer (88).

Le Samedi fut un salon littéraire au sens propre du mot (89). La fauvette avait déclenché une telle fécondité poétique que la comtesse de La Suze prit l'habitude de se servir du nom de l'oiseau pour dire "poète" ("Ménagiana"). Une jolie rime et une assimilation complimenteuse bien qu'équivoque (90).

La comtesse de La Suze fut l'une des amies intimes du Samedi. La noblesse élevée de la dame n'en souffrit aucun affront. Elle était une parmi d'autres aristocrates qui

86. "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", Paris, Techener, 1873.

87. Mss. Conrart, 5420.

88. Une autre trace épistolaire: lettre de Mme de La Fayette à Ménage, 10.VII.1657: "Mme de Sévigné m'a envoyé "La Fauvette" dont je suis charmée". (Il s'agit ici du "Dialogue" de Pellisson.)

89. Les acacias du jardin se virent immortaliser aussi. Voir la métamorphose d'Acacie en acacia, pièce allégorique de Mlle de Scudéry (Mss. Conrart) qui évoque l'amitié amoureuse entre Théodamas (Conrart) et Acacie (Mlle de Scudéry). Un aveu rimé qui condamne la bergère pour avoir osé aimer.

90. Cf. citation de Buffon, tirée de son "Histoire naturelle des oiseaux" (Le grand Robert).

avaient la fantaisie de fréquenter ce salon bourgeois. On y voyait des représentants de toutes les classes de la société française: des habitués d'élite, de grands seigneurs et de grandes dames, des lettrés bien sûr, des bourgeois surtout (91). Mlle Boquet représentait les gens des plus viles conditions. On se souvient qu'ils y portaient, pour la plupart, des noms grecs ou romains. Une façon pittoresque d'effacer les degrés de la hiérarchie sociale.

La liste des intimes du lieu, à quelques exceptions près, porte les mêmes noms que celle des habitués de l'hôtel de Rambouillet. C'en fut, en effet, une imitation au petit pied. Expliquons-nous. Le salon de Sapho remplaça celui d'Arthénice. La chambre bleue ayant fini d'exister, ses amis saluèrent avec joie la possibilité de continuer à se réunir, d'autant plus que le salon qui leur offrait l'hospitalité appartenait à l'un d'eux. La compagnie n'était, certes, plus la même. Les "fatigues" d'une vie oisive abîment le plus. La compagnie joviale de la chambre bleue devint une coterie de goutteux, avides plus que jamais de débats galants sur les plaisirs que leur âge avait réduits à des spéculations purement théoriques.

Parmi les podagres, plusieurs femmes. Mesdames d'Aligre, Aragonnais et d'Oseville (92), Mesdemoiselles Robineau (93), Boquet et d'Arpajon (94). Viennent ensuite les

91. Voici le jugement général prononcé sur sa société par Mlle de Scudéry (lettre à Godeau, 22.II.1650): "Je ne suis pas fort exposée au monde, les gens que je vois ne sont pas de la nouvelle faveur" (recueil de Roques, p.215).

92. Epitaphe de Mlle de Scudéry pour Mme d'Oseville (fin):
 Beau sexe, fondez-vous en larmes;
 Votre principal ornement
 Est caché dans ce monument.

93. Une petite curiosité. Elle ne s'intéressait pas aux nouvelles du jour. Cf. lettre de Mlle de Scudéry à Mlle

marquises de Saint-Ange, de Montausier et de Sablé. Cette dernière était une amie de longue date de Sapho. Sapho se prononça souvent dans la triste affaire du malheureux mariage de la Marquise (95). Et d'autres dames encore: la comtesse de Maure, Mme de Sévigné, Eléonore de Rohan - abbesse de Caen, Mme du Plessis-Guénégaud(96), rarement Mme de Montbazou(97). Plusieurs maniaient la plume: Mme de La Suze avait le don de la poésie (98), tout comme Henriette de Coligny (99). Mlle Chéron était à la fois poétesse, musicienne et peintre. Ajoutons encore Mlle de La Vergne (100), Mlle L'Héritier, auteur du conte "l'Adroite Princesse" et de "L'Apothéose de Mlle de Scudéry" publiée à la mort de celle-ci en 1702, et Mme Cor-

Robineau, de Rouen (5.IX.1644, rec. de Roques, p.214) où la signataire reproche à Doralise son mépris pour la Gazette de Renaudot.

94. Mlle de Scudéry connaissait Mlle Robineau, Mme Aragonnais et ses soeurs déjà en 1644. Cf. sa lettre à Mlle Robineau (5.IX.1644).

95. Cf. lettre de Chapelain à Conrart (à Bourbon), 22.VI.1640.

96. Très liée avec Mes de La Fayette et de Sévigné, ce qui n'empêcha pas cette dernière de faire ce jugement: "La divine Plessis est justement et à point toute fausse; elle joue toutes sortes de choses: elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde".

97. "La plus belle personne du monde ("Ménagiana"). Lorsqu'un jour elle vint en carrosse avec Ménage rendre visite à Mlle de Scudéry, la servante l'annonça en la nommant "la plus belle femme de France" ("Historiettes").

98. "Poésies de Mme de La Suze", Paris, 1666.

99. Je trouve son élégie adressée à Mlle de Scudéry ("A Daphne") dans le tome mentionné plus haut.

100. C'est Mlle de La Vergne qui sollicita pour Sapho la place de gouvernante ou de dame de compagnie en 1647 où Madeleine voulait se libérer de la tutelle de son frère. Mlle Paulet et d'autres amis de l'hôtel de Rambouillet, Chapelain, Mme de Sablé, apportèrent leur concours. Une amie de Sapho, Mlle de Chalais, postula pour la même place. Ayant appris le nom de la concurrente, loin du moindre soupçon de compétition, les deux demoiselles cessèrent toute démarche, cédant la place à la "rivale". Nous gardons les traces de ce combat d'honneur dans les Mss. Conrart, to IX, fo 131 et dans quelques lettres: Mlle de Chalais à Mlle Paulet (23.VI.1647).

nuel avec ses deux filles, Marguerite Cornuel et Mlle Legendre (logeant juste à côté de la rue de Beauce). Les talents de Mme Cornuel, grande bourgeoise parisienne dotée d'un talent exquis pour les bons mots, mériteraient une thèse à part. Cette vieille bourgeoise (née en 1609) du Marais, souvent mentionnée dans les lettres de Mme de Sévigné, charmait le Samedi (où elle figurait sous le nom de Cléophile) de ses reparties. Mlle de Scudéry disait qu'elle faisait une grande satire en quatre paroles. En voici un échantillon. A l'époque des vols qui se faisaient en série dans les rues de Paris, elle se fit attaquer aussi: un voleur pénétra dans son carrosse et lui mit la main sur la gorge. On rit bien de la repartie de Mme Cornuel. "*Otez-vous de là, fit-elle en lui repoussant le bras, vous n'y avez que faire; je n'ai ni perles ni tétons*" (101). Pour clore la liste, citons Mme de La Fayette. Dans le salon, elle était liée d'une grande amitié surtout avec Ménage. L'auteur de la "*Princesse de Clèves*" séjournait souvent dans la maison de campagne de Mme du Plessis-Guénégaud, à Fresnes. Mlle de Scudéry s'y rendait parfois, seule ou avec Ménage (102), et tout invite à croire que les badineries galantes accaparaient inlassablement tout le champ de la conscience des membres de la coterie, y étaient aussi leur passe-temps majeur.

Les femmes appartenant au Samedi étaient, pour la plupart, des précieuses fort célèbres au milieu du XVIIe siècle, des bourgeoises parfois loin d'être belles mais

101. Voir aussi, entre autres, la lettre de Mme de Sévigné et de Corbinelli à Mme de Grignan du 17.IV.1676 sur la légèreté et l'insouciance de la comtesse de Fiesque, convenablement drapée par Mme Cornuel.

102. Cf. lettre de Mme de La Fayette à Ménage, de Fresnes, 1662.

toujours spirituelles, liées par un goût commun, celui de l'esprit.

Elles ne négligeaient pas pour autant les goûts du jour. Au début des années 70, elles suivaient une nouvelle mode de se coiffer. En voici quelques détails révélés par Pellisson dans sa lettre à Mlle de Scudéry (30.VIII.1673). Pour être à la mode, il fallait se couvrir la tête d'un chapeau extrêmement retroussé et aplati sur le devant et sur le derrière et formant deux longues cornes ou becs sur les deux tempes. Des applications en velours noir ou des broderies en or rehaussaient le tout. Je ne résiste pas à la tentation de croire que de tels chapeaux se portaient aussi, vers cette date, dans le salon du Marais.

Si l'on n'aimait pas les chapeaux, on se coupait les cheveux (103): "*Une tête partagée en paysanne (...), on coupe les cheveux de chaque côté, d'étage en étage, dont on fait de grosses boucles rondes et négligées, qui ne viennent pas plus bas qu'un doigt au-dessous de l'oreille. (...) On met les rubans comme à l'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure; quelquefois on la laisse traîner jusque sur la gorge*". Voici le "look" de l'année 1671 en provenance de Saint-Germain.

Je reviens aux invités du Samedi.

Parmi les hommes, on y voyait souvent des lettrés éminents qui avaient pris du galon - tout comme la souveraine du lieu - dans la chambre bleue. Godeau(104), Sarasin(105),

103. Cf. lettre de Mme de Sévigné à sa fille, 4.IV.1671 to II, pp.28-33, éd. Belin.

104. Le Mage de Sidon s'appelait lui-même dans le salon le Mage de Montagne, faisant allusion aux montagnes de

Conrart, Moreau, et Ablancourt(106). Chapelain fréquentait le salon encore en 1672. Il avait 64 ans, une vieille femme inoccupée et bien des infirmités (107). Montausier aussi était assidu au Samedi et c'est chez lui que la compagnie s'assemblait parfois (108). Avec le temps, l'élément aristocratique déclinait et fut peu à peu dominé par la bourgeoisie. Ainsi, petit à petit, les caractères spécifiques des deux clans (la chambre bleue et le Samedi) cessèrent d'être communs. A l'époque de l'apogée du salon, la cabale avait parmi ses membres des courtisans, des magistrats, des financiers, des académiciens bien sûr et un grand nombre d'ecclésiastiques, tous ayant des goûts distingués, de la politesse et un grand penchant vers les divertissements de l'esprit. Parmi les tonsurés, plusieurs étaient liés par une solide amitié à Mlle de Scudéry: le savant abbé Boisot (109), l'évêque de Condom-Bossuet (110), l'abbé de Chauville ou Mascaron (111).

Ajoutons-y encore Mme de la Sablière; Isaac Arnauld de Corbeville que Sapho avait rencontré déjà à l'hôtel de

province où se trouvait son évêché ("Gazette de Tendre").

On l'appelait aussi le Mage de Tendre.

105. Cf. lettre de Chapelain à de Brieux du 12.X.1670.

106. Le même dont on appelait les traductions "les belles infidèles".

107. Voilà ce qu'il écrit à M. de Paillerots le 30.VIII.1673 en parlant de la générosité de Sapho: "Mlle de Scudéry (...) en use si bien à mon égard qu'il n'y a rien à souhaiter davantage". Le snobisme des années 30 de Sapho se transforma en une amitié désintéressée.

108. On l'appelait dans le salon "le généreux Mégabase".

109. Cf. la très intellectuelle correspondance échangée entre Sapho et Boisot.

110. Ils se connurent à l'hôtel de Rambouillet et restèrent en bons termes jusqu'à la mort de Sapho (Cf. lettre de l'abbé Nicaise à Huet, 9.VIII.1698). La soeur de Bossuet, Mme Foucault, professait une grande admiration pour la "Clélie".

111. C'est Mlle de Scudéry qui fut à l'origine de l'amitié entre Chapelain et Mascaron. Cf. lettre de Chapelain à Mlle de Scudéry, 19.VII.1646.

Rambouillet où il était un des meilleurs disciples de Voiture; Anne de La Vigne - fille du médecin de Louis XIII et correspondante de Conrart(112), figurant dans les poésies de celui-ci sous le nom d'Iris (113) et Mlle de Vandy, une parente de Mme de Maure. "*Mlle de Vandy est guérie, nous sommes éternellement ensemble, elle, Mlle de Portes et moi*", écrivait Sapho à Bussy le 12 août 1672. Un trio de célibataires endurcies souvent pourtant d'humeur à parler mariage. Mlle de Vandy fut une grande amie du roi de Pologne (114) et une grande ennemie de l'amour. "*Un jour, un cavalier en lui racontant une histoire, nomma l'amour*"(115). Il le regretta aussitôt. Au vermillon du visage de la demoiselle, il devina qu'il avait blessé sa pudeur. L'amour était banni des conversations et du coeur de la jeune dame qui n'acceptait même pas que l'on prononçât le mot qui lui déplaisait(!). Elle le fit comprendre au cavalier en employant le mot "l'autre" pour ne pas dire "l'amour". Un substitut écoeurant pour tenir lieu du plus beau mot du monde. Chacun ses travers.

L'extravagance de la demoiselle n'empêcha pas Mlle de Scudéry de se délecter de la compagnie de Mlle de Vandy dont elle admirait et le coeur et l'esprit (116).

112. Cf. 17.III.1668, 17.VII.1668.

113. Sapho rencontra Mlle de La Vigne déjà dans le salon de Mme de Rambouillet. Lorsqu'en 1671, Mlle de Scudéry emporta le prix d'éloquence à l'Académie Française pour son discours "De la Gloire", Mlle de La Vigne commémora le succès par une petite guirlande de laurier d'or accompagnée d'une ode intitulée: "Les Dames à Mlle de Scudéry". Cf. chapitre III.p.556.

114. Cf. lettre de Mlle de Scudéry à Bussy, 14.IX.1672.

115. "La Princesse de Paplagonie"(Mlle de Vandy) de la Grande Mademoiselle, p.73.

116. Mlle de Scudéry à Bussy, 26.IX.1670.

Parmi les étrangers, il convient de mentionner Wagen-
seil. L'écrivain allemand (117) assista à quelques Samedis en
1665. C'est à lui que Sapho avait demandé si l'allemand était
vraiment une langue. Ayant entendu les gardes suisses parler
allemand, elle en douta fort.

Dans le salon de Mlle de Scudéry, trois hommes jouis-
saient d'un crédit particulier auprès des femmes: Isarn,
Raincy et Donneville. Samuel Isarn(118) surtout (119). Jeune,
riche, spirituel, beau et infidèle, il venait de la petite
noblesse protestante de Castres, comme Pellisson et Conrart
(120). Bien établi chez Sapho, ce fut un véritable "*oiseau de
passage*", toujours entre deux voyages, entre deux galante-
ries. Ses qualités physiques et intellectuelles plurent beau-
coup dans le Samedi. Enjoué comme Voiture, amoureux comme
lui, inconstant, badin et léger, Isarn assaisonna les réu-
nions d'un agrément particulier. Il y récitait ses poésies
agréables, lisait sa prose élégante (121), offrait aux dames
des impromptus, des madrigaux et des bouts rimés, tous rou-
lant sur l'amour où il leur donnait des conseils en vrai ini-

117. "De sacri Romani Imperii libera civitate Noribergense"

118. Appelé aussi Isar, Ysarne, Ysarn ou Isnard (cf. lettres
de Chapelain, p.ex. celle à Balzac, 30.VI.1639).

119. Le Thrasile du "Cyrus", L'Isménus de Somaize.

120. Il se convertit au catholicisme (1665/1666) comme
Pellisson.

121. Il dédia à Mlle de Scudéry sa "Pistole parlante, ou la
Métamorphose du louis d'or".

tié en la matière (122). Il introduisit dans le salon, sa maîtresse de longue date, la marquise de Castelmoron (123), ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses multiples voyages aux quatre coins du pays de Tendre, ni ceux aux quatre coins de France (124). Il en mandait des lettres qui passaient ensuite de main en main parmi les intimes du lieu. Pour la plupart, il s'y vantait de ses conquêtes. "*Je vous envoie, écrit Pellisson à Mlle de Scudéry (13.X.1656), deux billets galants que M. Isarn m'écrit de Bordeaux; mais il est auprès d'une nouvelle maîtresse qu'il aime fort, comme vous verrez: ce remède est excellent pour avoir de l'esprit. Mais je ne crois pas que vous voulussiez me conseiller d'y avoir recours, vous qui avez banni l'amour de tout votre royaume de Tendre*". Je profite du passage afin d'observer qu'à force de trop parler, les amis du Samedi s'étaient égarés dans leurs propres mots. Le royaume de Tendre, on le sait, fut une apothéose allégorique de l'amour, de ses nobles aspirations, de ses pittoresques sublimations. Faire triompher l'amour sans amour semble une ambition aussi extravagante que maladroite.

Faisant infatigablement le siège de toutes les belles, Isarn les chassait à travers tout le pays. Tantôt il offrait ses douceurs à deux dames qui l'accompagnaient lors de son voyage de Paris au Languedoc (125). Une autre fois, il

122. P.ex. Bouts Rimés sur de Belles Dents, d'Isarn:

"Vos dents apaiseront l'amoureuse bourrasque
d'un amant vigoureux comme un jeune taureau
laissez là le blondin et prenez le noireau
car ce poil en amour ne fait jamais de frasque".

123. Cf. lettre d'Isarn à Mlle de Scudéry, s.l.n.d. Mss. Conrart, to XI, fo 321.

124. Il voulait aller aussi en Angleterre mais ne réalisa jamais ce rêve.

125. Il en écrivit une relation à Mlle de Scudéry. Cf. la réponse de celle-ci du 19.VI.1654.

n'hésita pas à plonger dans la Seine afin de nouer conversation avec une dame qui s'y baignait.

Ce fut un vendredi en juillet. Etant en bateau sur la Seine avec un ami, les deux décidèrent à la brume de se baigner. Un autre bateau promenant une compagnie de dames arriva. A une distance décente, les deux groupes entrèrent dans l'eau. Une sirène surtout captiva l'attention d'Isarn. Et vice versa. Sans tarder, elle l'emmena loin des autres. Les pieds dans l'eau, Isarn passa à l'action à la mode du XVIIe siècle, c'est-à-dire en diversifiant les accessoires de ses énonciations sur la décence et le sublime de l'amour. N'ayant pas réussi à se faire inviter chez elle, il s'approcha du groupe des autres femmes se baignant dans la rivière. Une autre accrocha son regard. Il se mit à suivre des yeux ses mouvements dans l'eau et *"pour voir ce que mes yeux ne pouvaient point découvrir, je courrus (sic) avec une précipitation si grande que je me suis fait grand mal au pied que j'embarrassai entre deux planches. (...) Je leur ai dit que j'ai failli me tuer"* (126). Voilà un bel épilogue: au lieu des délices de l'empire de Cupidon, un orteil voluptueusement enflé. L'aventure amusa le Samedi, son protagoniste s'en vanta. Désormais, il ne cessait de dire qu'il *"était accoutumé (!) d'avoir des aventures galantes dans les rivières"* (127). Une fois est coutume.

126. Lettre d'Isarn à Conrart, 14.VIII.?, Mss. Conrart, 5131, fo 571, signée "Ysar le pensif" et non "Ysarn le pensif" comme prétend Barthélemy ("Sapho. le mage de Sidon. Zénocrate"). Le "pensif" était le nom que Sarasin avait donné à Isarn dans une lettre écrite à Mlle de Scudéry, cf. post-scriptum de la susdite lettre d'Isarn du 14.VIII.?, Mss. Conrart.

127. "Gazette de Tendre"

Les prédispositions érotiques d'Isarn avaient soufflé bien des vers. Le recueil de Sercy (IVe partie, 1658) abrite un "Dialogue du Sommeil, de Trasile et de l'Amour" (anonyme) où le Songe parle à la fin:

L'amour tout couvert de sonnettes,
Faisant claquer des castagnettes,
Vient dans ta chambre chaque nuit.
Trasile, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin, si tu ne le fais taire,
Chez toi, je n'aurai plus que faire.

L'Amour riposta:

La raison sans cesse raisonne,
Mais elle ne guérit personne,
Et le dépit rend plus souvent
Plus amoureux qu'auparavant (128).

Trasile servit d'argument de poids à Vaumorière qui dit dans sa lettre (129) à un ami, en le portant à se marier: "*vous aurez pitié de ces gens qui vont de ruelle en ruelle dire des douceurs à la Blonde et à la Brune et qui courent les mers d'amour de rivage en rivage. C'est une étrange vie que d'être galant de profession*". Ce galant fut Isarn.

Il fut chroniqueur du Samedi en l'absence de Pellisson (130) et un ami tendre pour Sapho. Avec Pellisson et Angélique de Gerry, ils allaient parfois au bois de Vincennes qui offrait un cadre bien choisi pour d'interminables vantardises de Trasile exagérant ses galanteries réelles et imaginaires (ibid.). Il se brouilla une seule fois avec Mlle de Scudéry. Ce fut à cause d'un caprice de Sapho qui s'était sentie offensée par l'humeur mélancolique et languissante de Trasile lors d'une promenade qu'ils avaient faite ensemble à

128. Je tiens à citer la réplique de l'Amour car elle apparaît souvent dans les lettres de l'époque.

129. s.l.n.d. dans "Lettres sur toutes sortes de sujets", C. Robustel, Paris, 1714.

130. Cf. sa lettre sur son aventure dans la Seine.

Raincy. Le lendemain, il lui envoya une lettre, un lapin et des vers où il faisait parler un lapin qui ressemblait à un autre qui était passé un jour devant leur carrosse dans la forêt de Livry (131). Puisque cette poésie met en rimes la philosophie du Samedi, j'en cite un large fragment:

(...) Vous qui vivez dans la retraite
 D'un temple à l'honneur consacré
 Comme en un asile assuré;
 Un temple où le règne de Tendre
 Par tous ses sujets vous fait rendre
 Tout ce qu'on rend aux immortels,
 Où l'on vous dresse des autels,
 Où des hétacombes de rymes
 Comme d'immortelles victimes,
 Vous sont offertes chaque jour;
 Où cette reine avec sa cour
 A rendu la Galanterie
 Plus prude que la pruderie.
 Ce temple est sur un haut rocher
 Dont l'amour peut approcher
 Parce qu'il n'a qu'une avenue
 Qui toujours lui fut inconnue;
 Et si ce fâcheux petit Dieu
 S'était introduit en ce lieu,
 Il violerait votre asile
 Et mettrait en guerre civile
 Par ses malicieux projets
 Les sujettes et les sujets.

Or notre aimable et belle reine,
 Puisqu'avec la souveraine
 Qui fonda cet état nouveau,
 Si grand, si fameux et si beau,
 Les lois d'une étroite alliance
 Et le noeud de la bienveillance.
 Vous unissent si fortement.
 Pourriez-vous bien vivre un moment
 Elle sans vous et vous sans elle?

Nous gardons un nombre considérable de lettres échangées entre Isarn et Mlle de Scudéry. Tendres et affectueuses, elles trahissent le jeu galant établi entre les deux. J'y devine une coquetterie déguisée de la part de Mlle de Scudéry et une ostentation de routine, bien que spirituelle, d'un

131. La "Gazette de Tendre" mentionne cet épisode.

mâle à qui aucune ne résiste. Etant femme, Mlle de Scudéry était, sans doute, assiégée des mêmes fantasmes qui - inévitablement - portent toute femme vers l'homme. La nature la priva des attraits qui attisent l'envie de plaire. L'instinct resta intact et entier. Dans sa lourde élaboration de sa philosophie amoureuse, dans son hostilité envers le mariage (132) et dans sa glorification disproportionnée de l'amitié, je soupçonne la défense d'une femme qui craint d'être rebutée, le devine et cherche à y parer. Cette résistance étonna la vanité d'Isarn. Etonna et plut. Conquérir la femme à qui on ne connaissait aucune liaison suspecte et que tout le monde admirait, suffit pour inspirer son imagination. Et c'est ainsi que le jeu se fit. Etant partis, tous les deux, pour atteindre l'empire de Tendre ensemble, Sapho n'osa jamais s'approcher de sa frontière, Isarn la toucha presque mais l'absence du consentement définitif qui vient toujours de la femme, l'empêcha de la franchir (133).

Il se plaisait à lui-même. *"Je suis le plus commode garçon de la terre et le plus craintif, le plus direct et le plus respectueux. Je rougis à la moindre chose comme une pucelle et aussi, aucune des dames que j'ai vues en ma vie ne*

132. "Je ne me suis jamais rejouie du mariage de personne. (...) J'aurais été fort affligée si on m'avait forcée d'épouser quelqu'un" - Mlle de Scudéry à Isarn, 19.VI.1654. Sapho à Mme de Chandiot, 18.XII.1691 - "Le mariage est la chose du monde la plus difficile à faire bien à propos". Cf. celle à Mlle Paulet, 28.III.1645. Mss. Conrart, to XI, fo 145. Mme de Rohan à Isarn, 6.III.1686, sur le mariage: "Socrate disait que qu'on fit quoi qu'on ne fit pas pour cela, on s'en repentait toujours; je ne suis pas de ce dernier avis. Je ne suis jamais pour le mariage". Amie intime de Sapho, elle partagea avec elle les mêmes obsessions.

133. Cf. lettres non datées échangées entre les deux dans: "Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate".

se sont plaintes de moi"(134). Je rougis de le voir rougir si facilement.

Mme de Rohan, grande amie d'Isarn, était moins enthousiaste. *"Vous commencez les choses bien mieux que vous ne les achevez; la persévérance n'est pas votre vertu dominante.(...) Vous avez quelquefois de ces franchises-là mal à propos et il vous prend de certaines confiances aux gens par bonté qui vous font dire plus que vous ne devriez et on peut courir quelque risque avec vous"* (135).

Chapelain disait qu'Isarn était un grand péripatéticien (136). Les deux philosophaient souvent sur Aristote déjà chez Godeau, lors des dîners passés en compagnie de Mesdemoiselles de Scudéry et Robineau, à l'époque du passage de Sapho chez Mme de Rambouillet. Quel bon vieux temps!

Vers 1666, le bel Isarn retourna dans son Midi natal, se convertit et se maria. Rachitique, dépeuplé et languissant, le Samedi perdit en lui un agrément de haute volée. Bien que souvent absent, toujours entre quelque ville d'Oubly ou celle de Nouvelle-Amitié, agréablement égaré entre Jolis-Vers et Billet-Galant (137), ses lettres divertissaient la compagnie, malgré leur ton qui s'éloigna souvent de celui imposé par le statut du Samedi. Je lis dans l'apostille d'Isarn, ajoutée à une lettre à Mlle de Scudéry (138): *"Je vous conjure de ne montrer point mon billet, car dans ce pays où nous sommes, il n'y a pas de liberté de billets, comme il y a liberté de conscience"*. Les lettres d'Isarn furent régulièrement à l'ordre

134. Isarn à Conrart, s.l.n.d. Mss. Conrart, 5131, fo 571.

135. A Isarn parti pour Toulouse, 6.III.1666, Mss. Conrart, to XI, fo 1251.

136. A Balzac, 30.VI.1639.

137. Cf. la "Gazette de Tendre".

138. S.l.n.d. Mss. Conrart, to XI, fo 321.

du jour des réunions du Samedi. Un fragment tiré de sa poésie adressée à Sapho (mentionnée plus haut), au nom d'un lapin, me servira d'introduction à un épisode qui met en scène d'autres familiers du clan.

(...) ... l'ermite (Conrart)
 Sait attirer par son mérite
 Dames, docteurs et courtisans,
 La reine Sapho tous les ans
 Durant les beaux jours de l'automne,
 Sans train, sans sceptre, sans couronne
 Et sans nul embarras de cour
 Vient habiter ce beau séjour.

La demeure fut la maison de campagne de Conrart à Athys (139) où le père de l'Académie Française, le Théodomas du "Cyrus" et le Cléodamas de la "Clélie", réunissait en été les habitués du Samedi. Le castel était blotti au fond d'une vallée, entouré de bois et de jardins, avec une belle vue. Le Samedi promenait souvent dans ce cadre bucolique, ses passe-temps et ses disputes littéraires. Tout y invitait au délassement: la bonne chère autant que l'agrément de la compagnie de l'hôte. Costar appelait le cuisinier d'Athys le "héros de cuisine" (140), Raincy n'était pas moins laudatif. *"Jamais partie n'avait été plus divertissante que celle de Carisatis; autant par la bonne chère qui ne pouvait être ni plus propre, ni meilleure, que par la belle et agréable humeur du sage Théodomas"* (141).

139. Carisatis dans la "Clélie" et Aty dans les lettres de Costar écrites à Conrart.

140. Cf. sa lettre (s.l.n.d.) à Conrart dans: "Lettres", Paris, 1656.

141. A Mlle de Scudéry, 26.IX.1657.

Les réceptions données par Conrart aux amis du Samedi, dans sa maison de la rue Saint-Martin à Paris (non loin de la rue de Beauce), jouissaient déjà d'une grande renommée, celles d'Athys ne firent que l'augmenter. On y chassait et l'on s'y offrait ensuite des pièces du gibier abattu (142). Le marquis d'Andeville manqua une fois à la règle, Conrart se fâcha (ibid.). Mais ce ne fut qu'un seul incident du genre, la compagnie ne troublant jamais le savoir-vivre de l'hallali.

Les petites fêtes d'Athys eurent lieu surtout dans les années 50. Pellisson en donna une description détaillée dans sa lettre à Mlle de Scudéry du 9.X.1656, signée Herminius. La lettre n'est pas comme les autres. C'est une conversation entre Herminius et la Seine qu'il avait trouvée sur son chemin de retour d'Athys à Paris. "*Elle me demanda d'abord d'où je venais et ce que j'allais faire à Paris. Je lui dis que je venais d'être heureux et que j'allais être malheureux*". Il venait de quitter Mlle de Scudéry, "*le généreux Cléodamas, la sage Ibérise (femme de Conrart), l'aimable Agélaste et le galant Mérigène (un personnage obscur du Samedi)*". Tout le reste de la lettre se résume en ces quatre vers qui la finissent:

Accablé de soucis sans nombre,
J'allais mélancolique et sombre,
Comme font ceux qui sont parçis
De l'aimable Carisatis.

Ce fut écrit en 1656 où Mlle de Scudéry avait passé une grande partie de l'été et de l'automne à Athys. Pellisson lui rendit là quelques visites, les deux échangèrent quelques lettres et plusieurs soupirs. La douce liaison était dans sa fleur, le salon mis dans la complicité.

142. Cf. lettre de Conrart à Mlle de Godefroid du 5.XI.1667.

Sapho se plaisait à Athys au point d'y oublier tout le reste du monde, Pellisson inclus. La galanterie y régna, assaisonnée de la nature sentimentale de Conrart, toujours prêt à quelque escapade à Tendre.

Ses passions furent fréquentes et pas toujours platoniques. Il baignait ses soupirs dans le parfum des fleurs de tubéreuse dont il déposait des grappes blanches aux pieds des femmes venues à Athys, dont Mlle Godefroid, dite la belle Iris (143). Elle y venait avec son fiancé, le marquis d'Andeville (144) et charmait la compagnie de ses chants éclipsant ceux des rossignols du lieu. On se souvient des aubades de Mlle Paulet dans la chambre bleue.

Nous gardons quelques lettres écrites à Iris par Cléodamas (145). Toutes écrites après le départ de la dame du castel, elles évoquent les badinages littéraires tenus dans le cabinet de Conrart à Athys. Y ayant pris goût, Conrart demanda à Iris son portrait pour l'accrocher dans ce cabinet (29.X.1667). Nous ignorons s'il en obtint un.

Si Conrart contait souvent fleurette à des bergères de hasard, ses pigeons étaient plus constants et fidèlement dévoués à la pigeonne de Sapho de la rue de Beauce (nommée "mignonne"), avec laquelle ils filaient une liaison de galanterie. A Athys il y avait aussi des fauvettes. Celles-ci languissaient après la fauvette du Marais et les amis du lieu

143. Mss. Conrart, to XIII.

144. Dans le recueil de Seroy, je trouve une étrange lettre (s.l.n.d.) de Tirsia à Doralise (Mlle Robineau) sur les amours d'une certaine Iris. Puisque Iris était Mlle Godefroid, Ligdanis devait bien être le marquis d'Andeville. Leur amour étant connu dans le cercle. La lettre n'est qu'un joli galimatias, confus et inintelligible, que je laisse de côté, vu son insignifiance.

145. 16.X.1667, 29.X.1667. 5.XI.1667.

exerçaient leur plume à spiritualiser sur leurs soupirs et à les mettre en vers (146).

A Athys, la littérature préoccupait les amis du Samedi autant qu'elle le faisait dans le salon du Marais. Ayant toujours quelque jeune adepte sous sa férule, Conrart profitait des galantes fêtes littéraires d'Athys, pour y exercer sa vocation de pédagogue tyrannique, pour l'instruire et surtout pour le gronder, en faisant une lippe "*la plus terrible qu'on saurait voir*"(147). Les débats y furent sérieux: la versification, le temps que l'on doit prendre pour la disposition du poème épique, les héros du poème lyrique; ce ne sont que quelques questions régulièrement débattues lors des séances littéraires tenues à Athys, animées par Conrart, Ménage, Chapelain et Racan (148). Aristote y garda toute son importance. A l'automne 1654, les quatre littérateurs examinaient la question de savoir si le poème dramatique était vraiment au-dessus du poème épique, comme l'avait prétendu Aristote, pour qui le poème dramatique tenait le premier rang parmi les genres littéraires(Cf.lettre de Racan à Ménage du 17.X.1654). Les trois unités réapparurent dans les débats (149). En dépouillant les prescriptions d'Aristote et de Malherbe, on se prononça contre la trop grande rigueur imposée au théâtre. Mais, dans le désordre des idées, l'incohérence et le manque de logique se laissèrent sentir car, paradoxalement, on con-

146. Cf. "Les Fauvettes du bois de Carisathis à leur reine la fauvette du bois de Sapho" d'Isarn.

147. "Historiettes", Tallemant.

148. Cf. lettre de Racan à Chapelain du 25.X.1654.

149. Dois-je rappeler qu'au XVIIe siècle, on s'est trompé en attribuant à Aristote la recommandation de l'unité de lieu, recommandation qui n'est pourtant pas du tout mentionnée dans le fameux chap. VII de sa "Poétique". L'unité de lieu vient de Horace.

damna en même temps "*les fables, les descriptions, les hyperboles, les prosopopées et (...) toutes les belles figures*" qui - au théâtre - éloignent le spectateur de l'action (ibid.). L'action, et seulement ce qui importe à l'action! Nous sommes bien loin de la querelle du Cid et des règles étroites que l'antiquité voulait établir pour la perfection du théâtre. "*Quand les pièces de théâtre sont un peu plus relâchées, elles n'en sont pas moins agréables aux auditeurs, au contraire*" (ibid.). Voilà le ton des discussions littéraires que tenait le Samedi à Athys (150), ce qui abolit la thèse qui prétend qu'il y allait juste prendre l'air.

Quelle sorte de personnage fut le maître d'Athys (Conrart, cousin de Godeau)? Je n'ai pas besoin de multiplier les témoignages pour faire ressentir ses mérites. Une citation me tente irrésistiblement: "*C'est un homme qui a eu toute sa vie deux grandes affaires dans sa tête. Il n'a travaillé et ne travaille qu'à faire du bien ou à en dire tout au moins de ses amis et même de ceux qui ne le sont pas et qui encore n'a jamais fait ni dit de mal de personne, ni même souffert qu'on en dise quand il a pu honnêtement l'empêcher*" (151). Tout commentaire en gêterait le charme, sauf peut-être la question inévitable à se poser, s'il est prudent, dans ce contexte, de se fier aux témoignages de Conrart et d'en bâtir une vérité historique (152). Maladif et accablé par la goutte, il passa des années entières dans les dou-

150. Mme de Sablé et Mme de Montausier étaient souvent de la partie.

151. Le marquis du Jarzay au comte de Maquillan, 7.IV.1668 dans: "Lettres de J. Chapelain de l'Académie Française".

152. Je renvoie le lecteur à une lettre de Chapelain à Colbert de 1662 qui est un portrait de Conrart le plus laudatif qui soit.

leurs et dans les souffrances (153) ce qui ne l'empêcha pas de mourir septuagénaire (1603-1675).

Balzac l'appelait dans ses lettres "*l'homme au silence prudent*", Chapelain "*un autre moi-même*". Bien que d'un tempérament violent (154), il réussit à pratiquer une amitié "*exacte, ponctuelle, judicieuse*" (155) et la plus éprouvée. Un véritable complice de la conscience et un consolateur dans la mauvaise fortune.

Cet arbitre de la littérature de son temps ne parla ni le grec ni le latin! Le lecteur l'a déjà rencontré dans le salon de Mme de Rambouillet (156), quant à moi, je professe pour lui une estime particulière à cause de ses manuscrits, dont l'écriture nette m'a permis d'en tirer des témoignages rendant cette thèse plus substantielle.

A Paris, dès l'ouverture du salon, les amis du Samedi se réunissaient tous régulièrement une fois par semaine, sauf quelques cinq ou six personnes à qui Sapho avait accordé le privilège de lui rendre visite dans son salon de l'île de Lesbos sur la rive droite de Mitylène (157) tous les jours (Elle l'avoue, elle-même, dans son "*Cyrus*"). La politique, la guerre, les nouvelles du jour et les arts en général

153. Conrart à Dati (prof. de Florence) 21.VII.1669 et à Rivet, 6.VII.1646 et lettre de Balzac à Chapelain, 2.IX. 1647.

154. Selon Mlle de Scudéry, "*Le Grand Cyrus*".

155. "*Lettres de Balzac à Conrart*", Paris, Billaine, 1677.

156. Il y composa trois madrigaux pour la "*Guirlande de Julie*", à tort attribués à Corneille et fut très lié avec Montausier.

157. Selon la nomenclature de "*Cyrus*": Mitylène=Paris, l'île de Lesbos=le Marais.

étaient les sujets de leurs conversations. Mais surtout la littérature. Les gens de lettres étant la couche la plus solide de la cabale, on s'y faisait des confidences des ouvrages auxquels on travaillait, on conversait sur ceux des autres, on récitait des vers ou l'on en improvisait. Et par dessus tout, on consacrait ses soins au goût de l'air galant qui imposait la manière fort stricte de penser et de dire: tout un art aisé et naturel d'associer l'intelligence, la douceur et l'enjouement, le tout noyé dans un univers d'allégories à la mode de "Cyrus".

La "Relation de ce qui s'est passé depuis peu à Tendre" (mentionnée plus haut) en laisse saisir l'idée. La "Relation" débute par un discours prononcé par la souveraine du royaume, adressé aux habitants de "L'Ancienne Ville"(158). L'allégorie dissimule les plus anciens familiers du lieu, hostiles à l'arrivée des nouveaux-venus. Un triste phénomène dont l'homme entretient toujours la forme, la santé et la vigueur, 300 ans plus tard. On ne saurait assez ironiser sur le fait. La peur de l'air frais? L'appréhension des idées nouvelles? L'affolement d'une troupe sédentaire craignant de perdre la triste routine de son système établie en vue d'une existence terne, mécanique, facile mais peu inspirante? Sapho dut se poser les mêmes questions. Intelligente, libre, spi-

158. Un mot d'explication que je trouve dans la "Gazette de Tendre" (Une source richissime de détails sur le salon: promenades, voyages, noms des invités. Mss. Conrart, to V, fcs 147-159.). L'Ancienne Ville comprenait les maisons de Philoxène/Mme Aragonnais et de Dorahise/Mlle Robineau où se tenait d'habitude le Samedi vers la fin des années 50. Un petit ruisseau séparait l'Ancienne Ville de la rue où se trouvait la maison d'Agélaste/Mlle Boquet, entendue par la Nouvelle Ville. "Une partie de ceux qui habitent l'Ancienne Ville murmurent de ce qu'on reçoit tant de gens dans la nouvelle".

rituellement indépendante, large d'esprit et généreuse de coeur, elle sut s'élever au-dessus du comportement des anciens membres de sa cabale, alarmés par des craintes imaginaires. Un misonéisme révoltant qui ne peut assiéger que les esprits médiocres. L'esprit véritable échappe à sa prise.

Sapho répliqua: "*Je n'ai pas bâti cette magnifique ville (de Tendre) pour en faire un désert (159) (...) C'est moi qui ai bâti la ville de Tendre et fondé cet empire. J'en ai fait les lois telles qu'il m'a semblé à propos et que vous y êtes assujettis volontairement. Je déclare donc que je vous laisse la connaissance absolue des mérites de ceux qui se présenteront pour être reçus dans cette ville et qu'ainsi il n'entrera aucun étranger à l'avenir qui n'ait été examiné par vous et qui n'ait obtenu votre approbation*". Suit l'assurance de la reine de Tendre de son entière confiance dans la probité de ses sujets. Une déclaration futée qui trahit la façon astucieuse, choisie par Sapho pour étouffer la moindre envie de porter atteinte à sa loi. La suite du discours ne laisse aucun doute sur les appréhensions de Sapho. Craignant une disposition antagonique envers les nouveaux-venus, la reine de Tendre exalte les mérites des arrivants, lesquels devraient être les seuls critères de décision du Conseil Suprême constitué pour la tâche(160). Nous sommes en plein milieu des allégories précieuses du salon, dont les symboles ne s'éloignent pourtant pas vraiment de la vie réelle. On se demande spontanément si la fantaisie du pays de Tendre n'était vraiment qu'un jeu de la galanterie

159. Mss. Colbert, 5131, fo 23.

160. Puis-je rappeler que l'auteur du discours "Centre l'amour" - Chapelain - fut reçu à Tendre(?)

amoureuse, et si Mlle de Scudéry ne voulait pas transmettre d'autres messages dans l'intention d'aider l'homme à apprendre la vérité sur lui-même et de l'inviter à la réflexion. J'ose prétendre que la vision du monde qu'avait Mlle de Scudéry était pessimiste et que l'amour dans son sens galant n'était pas le seul but du royaume de Tendre et des spéculations du Samedi. Sapho était trop sensible au sort de son prochain pour limiter sa mission aux bienséances de la passion. Elle avait choisi l'amour pour communiquer avec l'homme à travers ses romans parce qu'elle pensait qu'il n'aimait pas assez, le verbe "aimer" ne visant pas ici des hommes et des femmes poussés les uns vers les autres dans un élan passionnel, mais tous les spécimens du genre humain semblant aimer mieux mordre leur prochain que lui tendre la main. Aimer, dans le sens absolu du mot (161).

Amys, amys, où courez-vous?
 Mon chemin n'a rien que d'agréable,
 Si ce n'est le plus court de tous,
 C'est du moins le plus agréable.

Il est vrai qu'il n'a point d'attraits
 Pour un coeur bas et mercenaire,
 Qui veut par de lâches souhaits
 Recevoir du bien sans en faire. (162)

D'autres faits.

161. L'analyse du royaume de Tendre n'est pas l'objet de cette thèse. Il semble néanmoins impossible de se taire face à cette fameuse création de Mlle de Scudéry. J'invite le lecteur à méditer sur l'idée lancée dans ce paragraphe à travers les localités qui mènent à Tendre: Grand-Esprit, Sincérité, Probité, Générosité, Respect, Exactitude, Bonté, Complaisance, Soumission, Assiduité, Sensibilité, Obéissance, Tendresse, Négligence, Inégalité, Tiédeur, Légèreté, Oubli, Perfidie, Orgueil, Médisance, la lac d'Indifférence, la mer d'Inimité (on pourrait facilement dire: l'océan). Les noms ne sauraient être plus suggestifs. Le lecteur saura ajouter à la géographie de Tendre d'autres localités selon ses propres expériences.

162. Fragment tiré de la "Relation de ce qui s'est passé depuis peu à Tendre".

Dans le Royaume de Tendre de la rue de Beauce fondé en 1654, certaines personnes étaient revêtues de charges précises: Pellisson-Chancelier, Conrart-Secrétaire, Isarn-Grand Décrotteur du Royaume (163). Toute explication au sujet de la dernière charge serait de trop, on saisit d'emblée le sous-entendu camouflant les moeurs forcément barbares des nouveaux arrivants, puisqu'elles ne venaient pas de Tendre (164).

Une fois les bottes "décrottées", les nouveaux adeptes devaient faire leurs preuves "sur toutes les choses nécessaires" ("Gazette de Tendre"), ce qui voulait dire qu'ils devaient s'assujettir aux lois du pays et de ses citoyens. Une dure exigence. Sarasin y opposa son veto aimant mieux imposer ses propres lois. Une tentative aussi alléchante que dangereuse. Rebelle, entêté et porté à la galanterie, sa présence à Tendre était incertaine ("Gazette de Tendre").

Les difficultés endurées à Tendre par la comtesse de Rieux furent différentes: "*Pour la Princesse nouvelle-venue, il suffit de dire sa qualité pour rendre sa réception difficile car depuis le commencement de notre empire, on n'a jamais ouï dire que personne de cette condition ait été tout à fait digne d'être reçue à Tendre*" (ibid.). Une bien forte allusion à la perversité des moeurs des grands. Trop innocués pour être vertueux.

Selon la "Gazette", tous les habitués du salon désiraient aller à Tendre, bien que par des chemins différents.

163. Cf. pièce en vers à ce sujet, Mss. Conrart 6420.

164. Mme de Maintenon à Mme de Brinon (s.l.n.d.) sur le salon de Sapho: "Voici une nouvelle scène qui réveille tout le monde". Un bel hommage rendu aux efforts du salon de Mlle de Scudéry qui cherchait à polir les comportements de l'homme.

Il y en avait "qui n'étaient pas propres à supporter les incommodités d'un long voyage". La "Gazette" mentionne la duchesse de Saint-Simon. "Elle est allée à Tendre de la plus commode manière du monde". C'est une allusion à une promenade qui s'était faite à la campagne et où, étant enceinte, la Duchesse était allée en bateau. Mlle de Scudéry l'accompagnait et c'est pendant ce voyage que commença leur amitié. Une nouvelle preuve que Tendre ne fut jamais une terre promise, réservée seulement aux amants. L'amitié pouvait s'y sentir bien chez elle.

La route fut exceptionnellement longue pour Mlle d'Arpajon. Venant du pays des Tectosages(165), avant d'arriver à Tendre, elle dut ajouter à l'effort de maîtriser la technique morale et sentimentale imposée par la souveraine du lieu, aussi la fatigue de parcourir la distance réelle, séparant Toulouse de Paris.

L'histoire de la société de Mlle de Scudéry se trouve dans le tome X du second livre du "Grand Cyrus". Les allégories du Royaume de Tendre trahissent les divertissements des gens âgés, assaillis par le chagrin de vieillir et désireux de chasser ensemble l'ennui grâce à des passe-temps ayant trait à l'univers de Cupidon. C'est Mlle de Scudéry qui en dicta le ton. Une lettre de Godeau(28.II.1654) écrite à Sapho à l'époque de l'apogée des élucubrations amoureuses et de la géographie galante prônée par la cabale: "*Comme on dit le platonisme et le péripatétisme, pour ne point parler de jansé-*

165. Qui voulait dire "Toulouse" dans le code du saion.

nisme et de molinisme, on dira le saphonisme pour expliquer la plus délicate galanterie"(166).

Dans le salon, Pellisson tenait l'emploi d'Apollon, de Prince, d'animateur principal qui lançait des jeux et organisait des distractions. Son journal, la fameuse chronique du Samedi, se révèle être un enregistrement authentique et un procès-verbal précis relatant au jour le jour les occupations du cercle (167) qui, dans un décor romanesque badinait sans cesse sur la coquetterie amoureuse, sur ses conventions et ses artifices.

La bonne chère fut à l'honneur dans le salon, et les gâteaux le mieux choisis dans une petite pâtisserie de la rue Saint-Honoré. Mme Conrart confectionnait les meilleures tartes "toujours appliquée à élaborer de l'hydromel, des pastilles et différentes autres choses avec lesquelles elle prenait plaisir de régaler les amis de son mari" (ibid.). On y dégustait les plus beaux poissons les mieux apprêtés, des soles, des vives, ainsi que les meilleurs ragoûts. La renommée des collations du salon du Marais était solidement bâtie. Un jour, pour sa fête, Mlle de Scudéry en donna une à quelques-uns de ses amis. Pellisson n'ayant pu s'y trouver, on profita de son absence et on en fit une douteuse plaisanterie. On prétendit qu'il était mort. La circonstance donna sujet à Ménage d'improviser sur-le-champ cette épitaphe:

166. Ménage ("Ménagiana"): "C'est Mlle de Scudéry qui a inventé l'Amour de Tendresse". Mme de Sévigné à Bussy (12.X.1678): "Mlle de Scudéry dit que la vraie mesure du mérite se doit prendre sur l'étendue de la capacité qu'on a d'aimer".

167. Tous les détails portant sur la "Chronique" se trouvent dans les "Documents inédits sur la société et la littérature précieuse", L. Belmont, R.H.L.F. IX, 1902, pp. 646-673.

Ici git le fameux Acante
 L'honneur des rivages français
 Qui fit suivre après lui les rochers et les bois
 Par les tons amoureux de sa Lyre charmante.
 Passant, ne pleure point son sort,
 De l'illustre Sapho que respecte l'Envie,
 Il fut aimé pendant sa vie,
 Il en est plaint après sa mort. (168)

L'abbé de Bruc, parlant de cette épitaphe dans une lettre non datée à Mlle de Scudéry (169), y mit à la fin ces deux vers :

J'en connais plus de quatre en vie
 Qui portent à ce mort envie.

En réalité, ils furent bien plus à se cacher sous le nom d'amis et à appeler leur amour "amitié" par crainte de se voir délogés du salon de Tendre. Dans sa lettre à Mlle de Scudéry (170), Furetière se laissa prendre en flagrant délit. Un aveu du dernier galant : "*Le P.B. (Bouhours) et moi ne vous parlons jamais de ce que vous ne voulez jamais entendre (amour). Nous disons même dans le monde que nous avons en vous une illustre amie, mais, dans le fond de l'âme, nous sommes vos très humbles et très obéissants amants*". Puis-je observer qu'à l'époque de la lettre, Mlle de Scudéry était une quinquagénaire vénérée provoquant peu l'irrésistible appel de la passion. Nous sommes en plein badinage du pays de Tendre où les mots signifient peu, malgré toute leur abondance.

Dans le salon du Marais, le flirt imaginaire était obligatoire. Ce fut un comportement imposé par la maîtresse du lieu à ses amis et docilement adopté d'eux (171). Des

168. Mss. Conrart. 5420, fo 573.

169. Mss. Conrart, 5420, fo 573.

170. S.l.n.d. dans "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance".

171. Furetière dit à ce propos : "La vierge du Marais s'est bornée à créer un monde (le Pays de Tendre) laissant à

coquetteries, de longues promenades en amoureux avec Isarn (172), des cachets et des épîtres galants, faisaient partie du jeu. Conrart, appelé un tigre de jalousie ou un tigre jaloux (173), divertissait le cercle de ses accès de colère contre Pellisson qui l'avait détrôné dans le coeur de Sapho. Leur rivalité cadra bien avec le ton dominant du lieu.

La conversation y régnait en souveraine. De là naquirent (1680-1692) les dix volumes des "Conversations" de Mlle de Scudéry (174). C'est le chevalier de Méré qui avait lancé la mode de ce genre de littérature (175) qui devint aussitôt une lecture obligatoire dans les salons parisiens dont celui de Sapho (176). Une citation paraît ici à propos. Je la tire de la lettre de Mlle de Scudéry à l'abbé Boisot (3.XI.1692) qui accompagna les "Entretiens" envoyés par Sapho à l'ecclésiastique: *"Ces entretiens sont des hommes et des dames du monde qui doivent parler comme on y parle. Et il est constamment vrai que le bel usage veut qu'on relève avec esprit ce qui se dit d'agréable dans une compagnie composée de personnes qui savent l'exacte politesse et les conversations auraient un air sec et incivil sans cet usage. De sorte, que voulant faire passer la politesse de notre temps au temps qui viendra, j'ai dû faire parler les personnages que j'in-*

d'autres le soin de le peupler". Je cite après Rathéry et Boutron ("Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", Paris, 1973).

172. Il dédia son "Louis d'or", pièce mêlée de vers et de prose, à Mlle de Scudéry.

173. Ménage, "Menagii poemata", 1680.

174. A ce propos, un mot tiré de la lettre de Mme de Sévigné à sa fille (25.IX.1680): "Il est impossible que cela ne soit pas bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman".

175. Cf. chapitre "De la conversation", Mlle de Scudéry, p.16, vol. 1680 ("Conversations sur divers sujets").

176. Le lecteur se rappelle que Mlle de Scudéry eut quelques relations avec le chevalier de Méré, maître de bel air et d'agrément.

troduis comme des honnêtes gens parlent". Un bilan fait au crépuscule de sa vie, additionnant les expériences qui l'avaient marquée: l'apprentissage acquis à l'hôtel de Rambouillet (le bel usage de Vaugelas) et la mise en pratique des usages de l'honnêteté, à laquelle son propre salon avait servi de cadre.

Le passage dévoile aussi ce que j'ai déjà dit tant de fois, tout au long des pages de cette thèse: la conversation fut une occupation essentielle du beau monde des salons. Communiquer de vive voix afin d'échanger des idées, fut une façon noble de coexister avec d'autres êtres appartenant à la même race, une science minutieusement élaborée qui s'est vue frappée d'un coup mortel par les média sophistiqués de nos temps, lesquels risquent de réussir dans leur tâche involontaire mais inévitable d'assassiner non seulement la vie de famille, mais aussi toute autre forme de vie de groupe, qui ne saurait subsister qu'à travers les échanges entre ses membres.

Dès le début de l'existence du salon, ses familiers prirent goût à s'abandonner aux charmes d'un amour d'imagination, donnèrent libre cours à des adorations platoniques et aux spéculations sur la métaphysique de l'amour.

Tout commença innocemment. A l'instar de l'hôtel de Rambouillet, on y songeait d'abord à se récréer à la façon des honnêtes gens. Les activités tournaient autour de la galanterie envers les femmes en bannissant le moindre soupçon de passion et en étouffant le moindre appel des sens.

La conversation y était à l'honneur à condition de savoir lui donner un ton poli et galant sans rien de tendu ni

forcé. On cherchait ainsi à s'éloigner du ton guindé et pédant et à garder les agréments de la simplicité, du naturel, du délicat et de l'agréable. Je crains que l'obsession d'allégorie n'ait quelque peu compromis les ambitions de la cabale.

L'amour devint la matière principale des méditations et des recherches abstraites des amis du lieu, tombés dans les profondeurs inouïes de la spéculation pure, le plaisir puéril d'une vieillisse insouciante. L'amour s'y établit comme un véritable système dont la coquetterie, la séduction, le jeu passionnel, les brouilles et les retrouvailles étaient les composantes essentielles.

On ne cessait de dissenter d'un ton quelque peu maniéré, pédant et équivoque sur la psychologie amoureuse et sur toutes les minuties de la passion. On s'y jetait parfois dans de grands embarras, dans de grands débats tournant quelquefois en un beau galimatias verbal qui voulait à toute force aboutir à une analyse psychologique pénétrante et nuancée de l'âme envahie par une passion asservissant entièrement l'être à son empire (177). "*Théodamas est le juge de la galanterie*", écrit Sapho à Raincy (28.IX.1657). Et deux lignes plus haut: "*Il faut apprendre à soupirer dans l'amour*" (ibid.). Dans sa "*Clélie*", Mlle de Scudéry avait mis en scène un certain Térème, un galant de profession, raisonnant sur l'amour à en perdre la raison. Tous furent des Térème dans le cercle du Samedi, ou plutôt dans "*l'allée des Soupirs*" (178).

177. Un mot de Saint-Evremond ne sera pas déplacé ici: "Il ne faut pas tant spiritualiser l'amour" (Dictionnaire Trévoux).

178. Le nom donné à sa rueille par Sapho dans une de ses lettres à Godeau (21.X.1658).

Le cercle du Marais était gouverné par les mêmes lois et occupé par les mêmes questions que la Cour d'amour médiévale. Ce fut une société de beaux esprits des deux sexes, formée en Provence vers la fin du onzième siècle (XII^es. cf. Marie de Champagne et Chrétien de Troyes). Au cours de ses délicieuses réunions, on parlait d'art, d'esprit ou de littérature. L'intelligence et l'amour y avaient toujours leur part. Les souffrances des amants et leurs infidélités occupaient les vives discussions de la compagnie et invitaient à composer des "Tensons", autrement dit des poésies que les Troubadours avaient mises en crédit. Les "Tensons" analysaient le difficile empire de la passion et cherchaient à soulager les amants dans leur mal d'aimer (179).

Les amis du cercle étaient loin d'être uniformes dans la morale et dans la doctrine, dans la théorie et dans la pratique. La pénétration et la finesse de leurs analyses de la logique passionnelle et des grâces de la tendresse n'étaient pas seulement un passe-temps, mais aussi tout un apprentissage auquel ils s'étaient adonnés de bon gré. "*J'ai tant de fois songé*", écrit Corbinelli à Mlle de Scudéry (180),

179. Le salon de Mlle de Scudéry reste dans la pure tradition du Moyen-Age courtois. La mode des questions et des réponses ayant trait à l'amour bat son plein. Les recueils du temps en abondent (Voir aussi Mss. Conrart, to V, fos 795-773). Un exemple? Question: "Aimez-vous mieux avoir fait une infidélité à votre amant que vous aimez pourtant toujours, ou qu'il vous en ait fait une et qu'il vous aime toujours?" Je m'abstiens d'apporter la réponse donnée par l'auteur de l'énigme. Le lecteur la devinera tout seul si je précise que la règle d'or adoptée par les auteurs (le plus souvent anonymes) est telle que la solution donnée est plutôt fâcheuse pour la personne posée face au problème, bien qu'adoucie par le plaisir douteux d'une gloire promise. Voir aussi d'autres questions du genre, proposées par Mme de Brégy avec les réponses faites par Quinault, "par l'ordre du Roi" (!)

180. De Montpellier, 7.IX.1665.

à tout ce que nous avons fait, à tout ce que nous avons dit sur un certain sujet. J'ai fait mon cours de beaux sentiments, de générosité, d'amitié parfaite et il est vrai que j'ai appris cette grande science, non seulement à vous entendre mais encore à vous voir faire, et en faisant de petites choses sur le modèle des grandes, ou que vous machiniez ou que vous exécutiez, ou du moins que vous méditiez. Auriez-vous donc oublié un homme qui étudiait votre âme et votre esprit avec tant d'application, d'admiration et de plaisir?" J'apporte le fragment à l'appui de ma thèse lancée plus haut par laquelle j'ose m'opposer à l'opinion générale qui prétend que le cercle du Marais ne s'occupait que de l'univers de l'amour. On y dissertait aussi sur les sentiments moraux en général, sur les mobiles et sur les résultats de ces sentiments, sur la jalousie (181), sur la dépravation des mœurs du temps (182) et sur l'amitié. Le dernier sujet étant exceptionnellement important dans ce chapitre, je décide de lui consacrer un paragraphe un peu plus tard.

La quintessence de la philosophie de Sapho sur l'amour prônée dans son salon, se trouve sur les quelques pages d'une poignée de lettres échangées entre elle et Cathe-

181. Mlle de Scudéry à Godeau (21.X.1658): "On se connaît aussi bien en jalousie qu'en aucun lieu du monde, et l'on n'en prendra jamais de fausse peur de véritable".

182. La constance était à l'époque d'un usage difficile et la galanterie stimulée par toutes sortes d'ouvrages donnant le goût de la difficulté et du plaisir de tromper. On connaît l'anecdote racontée par Mme de Sévigné dans une lettre à sa fille. Il s'agit de la réaction d'une certaine beauté du temps effrayée par la promesse de passion éternelle que lui avait donnée son amant, croyant dire des merveilles en l'assurant de l'aimer toute sa vie. La belle chassa le soupirant en lui disant que rien ne lui faisait tant d'horreur que la pensée d'être aimée longtemps d'une même personne.

rine Descartes(183). Sachons-en gré aux deux femmes, car ces lettres nous épargnent la lecture des interminables romans de Sapho pour en tirer l'essentiel. Mlle de Scudéry se prononça contre l'amour:

"Il est vrai, je suis rigoureuse;
Mais ma rigueur me fera vivre en paix,
Il n'est rien tel pour être heureuse,
Que d'être aimable et de n'aimer jamais". (184)

Elle condamna la passion à cause de la mauvaise opinion qu'elle avait des amants. Dans une lettre à Cartésie (s.d.), elle inséra un quatrain composé par une amie du Samedi, Mme de Platbuisson:

Où peut-on trouver des amants
Qui nous soient à jamais fidèles?
Je n'en sais que dans les romans
Et dans les nids des tourterelles. (185)

Les quatre vers plurent. Tout le monde les apprit par coeur. "*Si Voiture ou Sarasin ressuscitaient, ils voudraient les avoir faits*"(186).

Dans ses lettres à Cartésie, Sapho emploie tous ses talents afin de la révolter contre l'amour. L'endoctrinement réussit. L'élève surpassa le maître:

Si mon coeur est sensible et tendre
De l'amour il a su se défendre,
Je vous dois ce rare bonheur,
Seule vous en avez l'honneur;

183. "Elle est nièce du fameux M. Descartes et joint à la grandeur de son esprit beaucoup de douceur et d'agrément", Mlle Du Pré à Bussy, 22.VI.1670.

184. Mss. Conrart, 5420, fo 942. Je propose cette fin:

Il n'est rien tel pour être heureuse
Que ne jamais cesser d'être amoureuse.

Le lecteur en jugera.

185. Dans sa lettre à Bussy du 13.II.1670, Mme de Scudéry (femme de Georges) attribue le quatrain à Pellisson. J'ose croire que Mlle de Scudéry savait mieux.

186. Mlle de Scudéry à Mlle Descartes, s.l.n.d.

(...) Les héros que vous avez faits,
 Héros en amour si parfaits,
 M'ont fourni du mépris pour les amours vulgaires,
 Et dégoûta mon coeur des amours ordinaires". (187)

Dans la même lettre dont j'ai tiré les strophes citées ci-dessus, Mlle Descartes écrit: "*Vous m'avez donné une si belle idée de l'amour dans tout ce que vous avez écrit, que je n'en ai rien voulu rabattre. J'ai cru qu'il fallait aimer ainsi, ou n'aimer pas du tout*".

Vos beaux livres m'ont fait connaître
 Un amour généreux, pur et sans intérêt,
 Et qui l'a vu tel qu'il doit être
 Ne peut le souffrir comme il est".

En prêtant l'oreille aux directives de Mlle de Scudéry, Catherine Descartes finit par éliminer l'amour de sa vie. Puis-je observer que Mlle de Scudéry avait mis en oeuvre tous les moyens possibles pour gagner sa correspondante à sa doctrine, elle-même étant éperdument amoureuse jusqu'au bout de sa plume?

Condamnant les amours passagers, les amours d'intérêt, les amours mensongers et tous les autres sentiments grossiers, la Muse du Marais définit ainsi l'idéal sentimental établi entre un homme et une femme: "*Lorsque l'amitié devient amour dans le coeur d'un amant, ou, pour mieux dire, lorsque cet amour se mêle à l'amitié, sans la détruire, il n'y a rien de si doux que cette espèce d'amour; car, tout violent qu'il est, il est pourtant toujours un peu plus réglé que l'amour ordinaire; il est plus durable, plus tendre, plus respectueux et même plus ardent, quoiqu'il ne soit pas sujet à tant de caprices tumultueux que l'amour qui naît sans amitié. On peut dire(...) que l'amour et l'amitié se mêlent*

comme deux fleuves dont le plus célèbre fait perdre le nom à l'autre"(188).

Il ne restait qu'à mettre la théorie en application. Sapho s'y égara elle-même. "Vous menacez ceux qui sont des amants, lui écrit Pellisson (189), du plus cruel de tous les supplices, c'est-à-dire de ne pouvoir jamais être de vos plus tendres amis". Sapho répliqua (s.l.n.d.,ibid.): "Je n'ai presque point d'amies ni d'amis qui sachent positivement la place qu'ils occupent dans mon coeur. On ne le sait jamais tout à fait bien". Une confession déconcertante et surtout maladroite, la certitude qu'on a de la disposition affective d'un ami, laquelle élimine toute crainte d'erreur, étant à la source même de l'amitié. Dans le contexte de l'aveu de Sapho, les amis du Samedi devaient se trouver en plein désarroi.

Un épisode illustrant la doctrine de Mlle de Scudéry sur l'amour mieux que les autres, mérite sa place ici. J'en trouve le récit dans une lettre de Bellegarde (s.l.n.d.), dont il a été impossible de trouver le destinataire.

Tout advint le Jour de l'An de 1665, à 10h. du matin. Un homme moustachu de fort mauvaise mine, portant une ceinture garnie de pistolets, de poignards et de baïonnettes, pénétra dans la demeure de Mlle de Scudéry à la grande frayeur de son laquais. Ayant pensé que le cavalier cherchait une aumône, elle lui fit présenter deux pistoles. Celui-ci les refusa. "Dites à Mlle votre Maîtresse, fit-il, que je viens pour donner et non pour recevoir". En disant ceci, il mit entre les mains du laquais une petite corbeille où il y avait une

188. Discours "De l'esprit".

189. S.l.n.d. "Documents inédits".

belle bourse de point d'Espagne d'or et dedans, un bracelet de pierreries et un petit madrigal où l'on lisait: "*Illustre Sapho, je viens de la part de mes camarades les Filoux pour vous donner vos étrennes et vous offrir la plus jolie bourse que nous ayons volée depuis que vous eûtes la générosité de défendre notre cause*". Il s'agissait d'un placet qu'elle avait fait au roi, quatre ou cinq mois auparavant, contre celui de Châtillon-Barillon ayant pour titre: "Placet ou Requête des Amants contre les Filoux" (190). Les amants s'y plaignaient des voleurs qui, sous menace de les dévaliser, les empêchaient de sortir la nuit pour courtiser les dames. La riposte de Sapho fut immédiate. Sa "Réponse des Filoux à la Requête des Amants" (ibid.) prenait la défense des voleurs, en démasquant les amours vulgaires, imposés par la mode et en glorifiant les amours purs d'antan. Quelques citations:

Oh Roi!
 Souffrez que les voleurs vous demandent justice
 Contre de faux amants tout remplis d'artifice.
 (...)
 Mais de tendres amants, vrais esclaves d'Amour,
 On en trouve la nuit aussi peu que le jour.
 C'était au temps jadis que les amants fidèles
 Pour tromper les Argus, montaient par des échelles.
 (...)
 Mais aujourd'hui, qu'amour daigne suivre la mode,
 Que le moindre respect passe pour incommode,
 Nous trouvons tout au plus quelques fameux coquets,
 Qui n'ont jamais sur eux que des madrigalets.

Le Placet finit ainsi:

Ne les écoutez pas, ils sont plein d'artifice,
 Un amant qui craint les voleurs
 Ne mérite point de faveurs".

Les deux placets plurent énormément dans les salons parisiens.

Je reviens à la lettre de Bellegarde où j'apprends que le tour du madrigal offert à Sapho par l'intrus suspect, trahit la personne qui l'avait écrit: Mme de Platbuisson, l'une des dames spirituelles du Samedi. Quant au présent, il venait de Mme de Montausier (191). Sapho remercia les deux donatrices par une nouvelle pièce rimée, et envoya à Mme de Platbuisson un déshabillé de rose à fond d'or et d'argent.

L'affaire des deux placets revint à l'esprit des gens en 1691. En janvier, des voleurs voulurent cambrioler la maison de Sapho (192) en se servant d'une vieille mesure pour monter sur le toit de sa maison. Il lui fallut avoir garnison toutes les nuits pendant 24 jours pour faire abattre la vieille mesure. L'affaire invita un ancien ami du Samedi, Bosquillon, à composer un madrigal sur le sujet: les réflexes cultivés jadis dans le Samedi, gardaient toujours leur vigueur. Dans sa lettre du 31.V.1691, Mme de Maintenon note: "*Il est étrange que les voleurs aient pensé à elle*". Pensait-elle à la condition modeste de Mlle de Scudéry ou plutôt à la générosité galante qu'elle avait manifestée aux voleurs, dans son placet au roi en 1654? Mme de Maintenon ne se posa peut-être pas la question; moi, je la pose.

Impossible de se taire sur la carte de Tendre. La fameuse géographie galante étant présente dans chaque manuel

191. Je trouve ces informations dans les Mss. Conrart, to XI, fo 83.

192. Cf. lettres de Mlle de Scudéry à Boisct, 13.I et 7.III. 1691.

de littérature française, je me bornerai à apporter quelques trouvailles ayant trait à la question.

Ce qui a servi aux méchants de prétexte pour railler la philosophie galante de la présidente du Samedi, ne fut au départ qu'une bagatelle sans lendemain (193), fabriquée à la hâte pour le divertissement de la cabale et introduite dans la "Clélie, histoire romaine" (1654) presque par hasard, sur les conseils de Chapelain. Un caprice éphémère, né d'une conversation banale qui donna lieu à la création de cette topographie allégorique, trouvée par plusieurs chimérique et extravagante. La Carte de Tendre établie pour le cercle restreint d'intimes, devint publique (194). Elle a fait couler un océan d'encre, je ne compte pas y ajouter plus d'eau. Je passe aux faits.

L'idée n'était pas neuve. Il existait d'autres cartes du genre, parues avant celle de Sapho: "Carte d'un pays imaginaire où se passe la scène d'un roman nommé Athis", gravure de Chauveau (1653), "Carte du royaume des Précieuses" de Maulévrier (195) et la très controversée "Carte du royaume de Coquetterie" imaginée par l'abbé d'Aubignac (196) en 1653 et

193. Colombey ("Salons, ruelles et cabarets") erre en prétendant que Mlle de Scudéry "attachait le plus grand prix à cette création".

194. Godeau à Conrart, 22.I.1655 (lettre en vers et en prose):

"Enfin j'ai vu l'admirable Clélie,
Et cette carte si jolie,
Si brillante, si galante et si pleine d'esprit".

195. 1654 avec Façonnerie-capitale et deux Plaines de Coquetterie couvertes par les Montagnes de Minanderie et de Pruderie, cf. Recueil de Sercy, prose, I, p.329 et le "Recueil des pièces en prose, les plus agréables de ce temps".

196. Un voisin de Sapho.

publiée en 1654(197). Dans ses "Lettres d'Artiste à Cléonte", d'Aubignac prétend avoir lu l'ouvrage de Mlle de Scudéry à sa demande déjà en 1653 (198), ce qui prouve que sa Carte était antérieure à celle de la "Clélie". Dans sa "Lettre d'Artiste", on lit qu'il avait depuis longtemps une description virulente des coquettes, mais que sa profession lui interdisait de donner plus de retentissement à cette production mordicante. Lorsque Sapho lui eut montré son Pays de Tendre (199), il lui avoua le sien, tenu secret (200).

La carte de Sapho fit fureur. Dans son cercle, on ne cessait de philosopher sur ses redoutables limites, la Mer dangereuse, la Mer d'Inimitié, les Lacs d'Indifférence, d'Orgueil, de Tiédeur et d'Oubli. Ni d'essayer de tracer son propre itinéraire. Certains refusèrent la longue route à travers Soumission, Respect, Assiduité et Obéissance, et aussi de "*passer le plus beau de (leurs) ans à pousser des soupirs qui ne sont point entendus ou qui sont confondus avec tant d'autres*" (201). Ils trouvèrent un commode raccourci pour arriver à Tendre. Il s'appelait le Sentier du Hazard (sic) et l'on y arrivait en passant par le Bois des Bonnes Fortunes. Le sentier se terminait au Pont appelé Faiblesse féminine et, une fois sur ce pont, il ne restait qu'un pas à faire pour arriver à Tendre. Tout le long de la route, on pouvait s'acheter des Coeurs favorables, facilement et sans peine, non comme

197. Le mot de "précieuses" apparaît pour la première fois dans l'ouvrage qui contient la Carte: "L'Histoire du temps ou relation du royaume de Coquetterie".

198. Cf. expo 201, B.N., 1968.

199. Avec ses 4 villes, 3 rivières, 2 mers, un lac et 30 villages.

200. Avec, entre autres, la place de Cajolerie, le combat des Belles Jupes et autres endroits pittoresques.

201. "Lettre de M.D. sur la Carte du Royaume de Tendre" à l'illustre M.S., recueil de Sercy.

à Tendre où ils étaient gardés par une concierge nommée Grande Vertu qui ne les vendait qu'à la présentation de certificats de Longue Connaissance, d'attestations de Bel Esprit et de passeports de Bonne Réputation. *"Toutes ces formalités sont incommodes aux gens que la seule curiosité pousse à faire ce voyage"*. Le lecteur saisit l'ironie de la lettre dont les initiales n'ont pas été déchiffrées même par le plus initié dans cette sorte d'énigmes, Frédéric Lachèvre.

Si l'on ne se laissait pas tenter par ce petit chemin détourné du Hazard, on pouvait éventuellement se hasarder encore dans l'Etat Incarnadin, découvert en 1663 par le Lieutenant Général du Royaume de la Galanterie (anonyme). Là, tout était permis. Une idylle sensuelle à la Rivière d'Inclination, au Bois des Miracles et au Cap des Jaloux. La devise du royaume: "Tout galamment", son cri: "Vive l'amour". Exaltant la beauté suprême, les lois du royaume condamnèrent l'imposture, l'indiscrétion, l'inconstance et l'engagement d'un coeur en deux lieux en même temps. Seule une femme belle et jeune (entre 14 et 25 ans) pouvait devenir souveraine du lieu et exercer son pouvoir sur les coeurs et les volontés de ses sujets, sur leurs corps et sur leurs biens. Dans l'Etat d'Incarnadin, tout se faisait par amour, rien par crainte ni par force. Un mirage alléchant pour chaque habitant de la planète des hommes où les choses se font différemment.

Il y eut d'autres imitateurs de la Carte de Tendre. Tristan l'Hermite avec sa "Carte du Royaume d'Amour" (202), Paul Tallemant avec son "Pays d'Amour" et son "Voyage de l'île d'Amour", Guéret et sa "Carte de la Cour" (en vers).

Torché inventa le "Démêlé de l'Esprit et du Coeur" et Louis XIV, influencé par la topographie amoureuse de Sapho, avait imaginé sa propre géographie qu'il enseigna ensuite au dauphin à la grande joie de ses courtisans (203).

Les Manuscrits Conrart (204) contiennent un grand nombre de couplets et de stances sur l'amour, inspirés par la Carte de Tendre et composés pour la plupart par les amis du Samedi. Ils s'envoyaient aussi des lettres allégoriques écrites à Tendre et lisaient le fameux bulletin dont on ne connaît pas l'auteur: la "Gazette de Tendre"(205).

La genèse du journal remonte au temps de la chambre bleue où les jeunes avaient créé une "Gazette allégorique" (les années de 1640). Présente chez Mme de Rambouillet, Mlle de Scudéry n'en avait sans doute pas perdu le souvenir et la "Gazette" de sa ruelle devait lui rappeler celle qui fut la préfiguration de la sienne.

Restons dans l'univers de l'allégorie.

En 1657, le Samedi fut marqué par une invention attribuée à Isarn, appelée le "Grand Almanach d'Amour"(206). Voici quelques détails trouvés dans une lettre de Mme de La Fayette à Ménage(207). Ce fut "*une des (...) fadaises à la mode par lesquelles la préciosité entraînait dans les colifichets de l'existence quotidienne*". On y voyait la lune, représentant

203. Cf. lettres de Mme de Sévigné.

204. 5420, fo 942 et suiv.

205. Mss. Conrart, to V, fos 147-153.

206. Recueil de Sercy.

207. 22.I.1657, dans d'autres éditions, 23.I.

l'amour, sous la forme d'un quart, d'un demi et d'un plein coeur. Les 30(!) familiers du Samedi y figuraient portant leur nom allégorique accoutumé et patronnant chaque jour du mois. Le Samedi 1.V - Sapho, le dimanche 2.V - Théodamas, 16.V - Herminius etc. La prédiction pour 1657 = 5657e année de l'amour, fut courte: "*Zénocrate (Isarn) toujours amoureux et volage, courant les Mers d'Amour de rivage en rivage*", bien des désordres dans le salon de Tendre (la veille des coteries autour de Gilles Boileau!), causés par des soupçons mal fondés et des amourettes mal conduites. Suivent quelques conseils qui permettent de découvrir - sans faille! - l'heure du berger, de guérir l'indifférence des bergères (208) et de jouir de l'amour et de l'amitié. Toute cette élucubration laborieusement édifiée, enveloppe ses allégories dans le langage qui oscille entre la météorologie, la pharmacologie et la gastronomie. Une solide recette offrant une mixture efficace(?) à tout mal d'aimer (209).

Bussy-Rabutin (210) marcha sur les brisées de Sapho et publia son propre Almanach d'Amour (1663), dédié à Cupidon (211), avec les douze signes d'Amour et ses douze mois. Rien de révélateur, ni l'idée ni la forme n'étant neuves. Tous ces calendriers accompagnés de toutes sortes d'observations, de

208. Méthode I: 24 violons, bisques, dindons, poix, fèves nouvelles et des confitures en abondance. Administrer le tout par un beau jour et en beau lieu. Méthode II: quelques stances passionnées, 5 ou 6 madrigalets, autant de chansons.

209. Le titre complet de la pièce: "Le Grand Almanach d'Amour où sont contenues les Prédications de l'Année et de chaque Saison pour savoir en quel temps et lieux il faut semer et cultiver toutes les choses qui servent en Amitié et en Amour et une facile Méthode pour guérir l'Indifférence".

210. Grand Ovide Cypriot, spéculateur des Ephémérides Amoureuses.

211. Recueil de Sercy. Voir aussi le Grand Almanach d'Amour du sieur Lontier.

prévisions et de conseils relatifs à l'amour, trahissent le goût des contemporains pour les spéculations galantes.

L'idée étant sortie du salon du Marais, on devine la rage de ses familiers de raisonner d'une manière pseudo-savante, contournée et oiseuse sur le mystère qui pourtant de tout temps n'est l'affaire que des deux êtres qui y sont admis.

Les occupations du cercle du Marais furent multiples. On y faisait constamment de la littérature (212). Vers la fin des années 50, on y cultivait la mode des devises. Sapho en maîtrisait l'art à la perfection. Ses devises étaient fort admirées par Furetière (213), par Gombauld et par beaucoup d'autres (214).

J'aurais préféré ne pas assommer le lecteur de redites sur la fameuse journée des madrigaux survenue le 20. XII.1653, mais ceci semble inévitable.

Prenant régulièrement des notes au cours des Samedis, Pellisson nous en laissa une sorte de procès-verbal faisant partie de ses "Chroniques du Samedi" que contiennent les Mss. Conrart (215). Emile Colombey a décrit la séance dans une publication détaillée (216). J'aurais honte de redire l'his-

212. Pellisson surtout: voir ses innombrables épîtres, stances, chansons et autres vers adressés pour la plupart à Sapho.

213. Cf. sa lettre non datée à Mlle de Scudéry dans: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance".

214. En voilà deux tirées de la même lettre: 1) Une rose environnée d'épines avec ce mot: **Pongit et placet**. On saisit l'allusion. 2) Un chien à l'attache avec ce mot de Petrone: **Cave, cave canem**.

215. 5131, fos 613-665.

216. Tirée à 352 exemplaires, chez A. Aubry, 1856.

toire, d'autant plus que Victor Cousin l'a déjà fait ponctuellement dans sa "Société française du XVIIe siècle". Je me bornerai à l'essentiel.

Je n'ai déniché qu'une seule (!) lettre qui évoque cette soirée-là. C'est Mlle de Scudéry qui y fait allusion dans sa lettre à Raincy du 28.IX.1657 (217).

Juste deux mots sur la joute d'esprit qui se déroula entre Pellisson, Sarasin, Mlle de Scudéry, Donneville et Raincy, provoquée par un madrigal qui accompagnait un cachet de cristal offert par Conrart à Mlle de Scudéry, où le chiffre de celle-ci était gravé et mêlé ensemble avec le sien. Sapho le remercia par un madrigal (218), auquel il répondit par une épître. Voulant avoir le dernier mot, les deux pondirent encore un madrigal chacun. A l'époque, Théodamas/Conrart brûlait de passion pour Mme Aragonnais. Personne ne fut dans la confidence. Il lui offrit un cachet de cristal aussi et un madrigal où il lui demandait de lui répondre. Celle-ci demanda secours à Acante/Pellison. Il refusa et proposa Agathyrse/Raincy. Celui-ci fit aussitôt un madrigal où il déclinait cet honneur, quelque peu amouraché, lui aussi, de Philoxène/Mme Aragonnais. Pellisson revint sur sa décision:

"Vous l'aurez demain matin
Ou j'y perdrai mon latin".

Personne ne voulait attendre et Sarasin improvisa sur-le-champ deux madrigaux. Vexé, Pellisson riposta par deux autres, auxquels Sarasin répondit ainsi:

217. "Les madrigaux fourmillaient dans la tête de Pellisson le jour qu'il en fit tant avec Sarasin".

218. Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudrait, ce me semble
Quelque joli secret ensemble

Beauté digne de tous nos voeux
 Vous demandez ce que je veux;
 Soit sérieusement, ou soit enfin pour rire,
 Moi qui parle toujours sans fard,
 En un mot je vous le vais dire:
 Je veux plus que Monsieur Conrart.

Le jeu était lancé. Tous attrapèrent la plume et se mirent à la tâche. D'autres madrigaux, des chansons, des sonnets et des vers burlesques en guise de réponses, d'attaques et d'autres ripostes en sortirent à la réjouissance de la cabale ravie d'occuper spirituellement une soirée passée ensemble. Des vers partis de tous côtés, chacun avait le sien, même l'écuyer. La joute enivra les dames. Mlle de Scudéry composa un madrigal pour Philoxène à Conrart. Cassé de goutte, il souffrait ce jour-là dans sa chambre, on lui fit donc porter les vers. Il y répondit et ainsi la deuxième phase du match se joua entre Sapho et Théodamas (219). Un petit échantillon:

Sapho:

On ne peut se défendre
 De vous donner son coeur ou de le laisser prendre.

Théodamas:

Je suivrai la leçon qu'Amour me vient d'apprendre,
 Donnez-moi votre coeur sans me le laisser prendre.

Sapho:

Vous êtes un cruel vainqueur
 De vouloir qu'on porte son coeur
 Jusque dans votre chambre.

Selon la "Chronique" de Pellisson, "*une heure vit naître tous ces vers*" sans compter ceux qui ne furent pas achevés et ceux qui finirent leur courte existence dans une corbeille à papiers. La salve de madrigaux se fit chez Mme Aragonnais - malade ce jour-là - au sortir du Samedi de

219. Un mot sur les talents poétiques de Mlle de Scudéry. Dans une de ses lettres (s.l.n.d. "Nouvelle Pandore"), de Vertron suggère qu'un jour on appellera ses madrigaux des "Saphos" tant les siens étaient excellents.

Sapho. On fit des madrigaux pour toutes les dames, présentes et absentes (220). Je cite celui d'Acante à Sapho, forcé quelque peu par la plainte de cette dernière de voir si peu de vers à ses pieds.

Sapho, faut-il qu'on s'étonne
Si nos Muses pour vous ont manqué de caquet?
On ne peut sur-le-champ vous faire qu'un bouquet,
Vous méritez une couronne.

La journée fit bien du bruit. Je renvoie le lecteur aux deux publications citées plus haut afin d'en savourer l'exquise intelligence. Et pourtant, si ce n'est dans la lettre mentionnée plus haut, il n'en est fait mention dans aucune autre parmi celles que j'ai consultées. Le silence surprend parfois plus qu'un écho outré.

Lors de la journée des madrigaux, Sarasin surpassa les autres par son ingéniosité. Sa présence dans le Samedi y mit bien de l'agrément. Il rencontra Sapho à l'hôtel de Rambouillet. Là, éclipsé par Voiture et jaloux de lui (221), il n'osa que timidement déployer les audaces de son esprit. Callicrate mort, il écouta librement ses fantasmes et leur donna libre cours.

Spirituel, léger, volage, frivole, paresseux, sans attachement, moitié adulateur, moitié insolent, d'humeur enjouée, né pour le plaisir et pour toutes sortes d'intrigues,

220. Mile Robineau s'occupait ce jour-là de ses taxes.

221. Cf. "Segraisiana". Il ne pouvait pardonner à Voiture sa position privilégiée aussi bien à l'hôtel de Rambouillet que chez M. de Chavigny où lui-même "était regardé comme domestique et ne mangeait pas à sa table (comme) Voiture qui y mangeait".

il s'éloignait fort du compagnon modèle laborieusement conceptualisé par Mlle de Scudéry, mais elle lui pardonna bon gré mal gré ses travers pour le plaisir qu'il apportait au Samedi. Ce lettré célèbre (222), nommé le Voiture du Marais (223), devint vite l'oracle du cercle. Un bel homme moustachu, aux cheveux frisés (224), lié de longue date avec Georges et Madeleine de Scudéry (225). Une de ses lettres m'est particulièrement précieuse, celle écrite de Stenay à Mlle de Scudéry au nom de Mme de Longueville (226). Elle prouve qu'il était lié depuis longtemps avec la compagnie dont étaient Mlle Paulet, Mme Aragonnais, Mlle Robineau et Mlle Boquet et elle invite irrésistiblement à croire que les réunions du Samedi, bien qu'informelles, eurent lieu occasionnellement déjà avant cette date. Le détail amène à situer l'inauguration du salon, bien que sous une forme anarchique, en 1648 ou en 1649, c'est-à-dire à l'époque de la fermeture de la chambre bleue.

Bien que "de peu d'école" (ibid.), ce quadragénaire (227) raffiné (228) fut recherché par toute la société précieuse de Paris. Adoré de Pellisson, il assaisonna de son tempérament bouffon - ce fut sa seule fortune - les réunions

222. "L'Histoire du siège de Dunkerque", "La conspiration de Walstein" (cf. sa lettre à Balzac 1652), "Odes sur la prise de Dunkerque et sur la bataille de Lens", la "Pompe funèbre de Voiture", la "Défaite des Bouts-rimés" etc.

223. L'Amilcare dans la "Clélie", le Sésostris de Somaize, absent comme Pellisson dans le "Cyrus".

224. Cf. son portrait gravé par Nanteuil en 1649 dans "Oeuvres", A. Courbé, 1656, dédiées à Mlle de Scudéry.

225. Il écrivit un discours "Sur la tragédie" sous le nom de Sillac d'Arbois, en guise d'introduction de "l'Amour Tyrannique" de Georges de Scudéry, où il traite l'auteur de "dieu tutélaire des lettres".

226. 30.XII.1650, Mss. Conrart, to XI. Cf. chap. I, p. 71.

227. Né près de Caen, 1605.

228. Dans ses lettres à Perrault, Boileau le place entre Voiture et La Fontaine.

des premières années de l'existence du Samedi. Mort en 1655, il n'assista pas à ses démêlés.

Afin que le lecteur puisse goûter au ton léger et badin de ce littérateur "*le plus spirituel de l'Europe*" (229), je le renvoie aux quelques lettres échangées avec Scarron (p.ex. I.1652), où il lui relate ses excentricités amoureuses avec une Bordelaise - Mlle de Viger (230), à ses stances (231) et à ses chansons. Si sa correspondance est bien primesautière et inégale, ses poésies sont libres et coquines. En voici un échantillon:

Cinq ou six soupirs, cinq ou six fleurettes,
Cinq ou six: Hélas, je meurs d'amour,
Cinq ou six fois chaque jour
Hanter cinq ou six coquettes,
Dépenser cinq ou six mille écus:
On fait cinq ou six maris cocus.

Inséparable du lieu, Sarasin s'abandonna avec les autres aux passe-temps les plus étonnants et suivit avec eux les modes du temps. La plus bizarre consistait à avoir peur des petites chouettes noires (232).

Il s'y déguisait. Avec les autres. Surtout au carnaval. Mlle Boquet en lança le goût.

Il prêtait l'oreille, comme les autres aussi, à Mlle Legendre (ou Le Gendre) qui sortait à tout bout de champ quelque proverbe, les formules elliptiques étant sa véritable passion (233).

229. Scarron à Sarasin, 8.II.1652.

230. Cf. aussi deux lettres de Mme de Sévigné, 15.IX.1680 et 29.IX (dans certaines éditions 29.XI.) 1680.

231. Dédiées surtout à Mme de Longueville, dite "Sylvie", "la première femme du monde" (lettre à Scarron, I.1652). N'oublions pas que le frère de Sylvie, le prince de Conti fut le maître de Sarasin.

232. Cf. la correspondance de Mme de Sévigné.

233. Son proverbe favori: "Le charbonnier doit être maître en sa maison" (Mss. Conrart).

Dans les salons, on parlait souvent de nouvelles du jour. On commenta le mariage de Mlle de Vaubrun enlevée du couvent par Béthune ou, en 1672, l'extravagance de la princesse d'Harcourt de paraître à la cour sans rouge, par pure dévotion (234).

Ayant été éclipsés par la cour de Louis XIV, les salons parisiens de la seconde moitié du siècle durent saluer docilement l'impact de sa splendeur. Les événements du palais royal devinrent un sujet important des conversations menées dans les ruelles: la légitimation du duc du Maine en fut un, tout comme la carrière de Mme Scarron (235).

La guerre envahissant les esprits, les amis du cercle ne pouvaient l'ignorer non plus. On se faisait des soucis (236) pour les guerriers qui étaient pères, amants, époux. En juin 1672, on s'affligea pour la mort du fils de Mme de Longueville, tué au passage d'Issel, pour celle du chevalier de Marsillac, de Nogent noyé au passage du Rhin et de Guitry, tué à la même occasion. Le passage du Rhin déclencha une grande exaltation même chez les plus réservés. Vers cette date, Paris baignait dans une atmosphère de guerre, le courrier n'apportait le plus souvent que l'annonce de la mort de quelque ami, ses habitants étaient saisis d'une crainte perpé-

234. Mme de Sévigné à sa fille, XII.1672: "...une nouvelle qui efface toutes les autres".

235. Mme de Maintenon fut une grande amie et protectrice de Mlle de Scudéry et une de ses correspondantes. Elle faisait grand cas des "Conversations morales", devenues une lecture obligatoire à Saint-Cyr. Cf. plusieurs lettres de Mme de Maintenon à Mlle de Scudéry, 3.III.1683, 19.VIII.1684, à Mme de Brinon, ? VIII.1686. Sapho gardait dans sa chambre un portrait de Mme de Maintenon.

236. Un petit cachet de l'époque: on disait vers cette date: "avoir des dragons" pour dire: "se faire des soucis". Cf. lettres de Mme de Sévigné (p.ex. à sa fille, 8.VII.1671, t^o II, p.156 éd Belin).

tuelle de mauvaises nouvelles." *Tout le monde pleure ou craint de pleurer*", écrit Mme de Sévigné à Bussy (VI.1672). "Il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie, il n'y a pas seulement de filoux, ni de pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée: quand on voit un homme avec une épée dans la rue, les petits enfants crient sur lui. Voilà quel est Paris présentement", écrivait Mme de Sévigné en juin 1672.

Vers cette date, les amis de Sapho étaient bien trop âgés pour aller à la guerre, certes, je fuis pourtant l'idée qu'ils aient pu voyager paisiblement dans le royaume de Tendre lorsque le pays était en sang.

Toute la correspondance échangée dans les années 50, 60, 70 du XVII^e siècle, m'apprend quelles furent les lectures qui occupaient les beaux esprits du temps. Le salon du Marais avait sans doute les mêmes intérêts. On lisait donc les "Passions" de Descartes(237), Térence(238), la "Défense de la Réformation" du Ministre Claude, écrite en guise de réponse aux "Préjugés légitimes" de Nicole (239) et d'autres ouvrages prenant la défense de la religion, en pleine tempête de la dévotion devenue mode et calcul. On lisait beaucoup Pétrarque (240), Tacite, le Tasse, La Calprenède (241). Il convient de

237. Toute sa philosophie était au centre même des conversations mondaines.

238. Son tableau si connu des extravagances insolites des amants qu'on trouve dans "l'Eunuque"(scène I), intriguait beaucoup.

239. Le Grand Arnauld y était mêlé.

240. Certains de ses sonnets étaient accompagnés de commentaires de la plume de Mlle de Scudéry. Cf. lettre de Mme de Sévigné à sa fille, 26.VI.1671.

241. Un ami commun de Mlle de Scudéry et de Pellisson. Sa "Cassandre" et sa "Cléopâtre" (dédiée à Condé cf. lettre de Condé à La Calprenède, écrite de Bruxelles le 17.II.1657) approuvées sans broncher par la société polie de la première moitié du siècle, perdirent de leur crédit dans la seconde moitié, où l'on se fatigua de leur longueur et de

mentionner aussi les "Essais de Morale" de Nicole (242), ses lettres, ses maximes et ses sentences chrétiennes, ou les "Maximes" de La Rochefoucauld. Corneille, La Fontaine, Molière et Racine devinrent des idoles de la belle société qui, rarement unanime, se passionnait pour l'analyse de la psychologie féminine, ingénieusement mise en scène surtout par ce dernier (243).

Dans le salon de Sapho, c'était surtout la sympathie pour les maux d'autrui qui déterminait les aspirations de la maîtresse du lieu. Cette belle disposition animait constamment son cœur et inspirait le comportement de ses amis, toujours prêts à quelque geste de générosité ou à une autre manifestation d'amitié. Pour demeurer dans cette optique, on se comblait de cadeaux. Pour en remercier, on improvisait sans tarder quelques vers. Dans les Mss. Conrart (5420, fo 421), je trouve des vers composés par Mme de Platbuisson (244) et envoyés à Sapho pour étrennes le 1.I.1665, avec une corbeille de paille brodée, abritant une bourse qui cachait un bracelet

leur style outré. "Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits" (Mme de Sévigné à sa fille, 26.VI.1671).

242. Disciple de Verger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran, moraliste français, propagateur des idées de Jansénius en France. Mme de Sévigné à sa fille, en parlant de l'ouvrage: "C'est de la même étoffe que Pascal" (à sa fille, 23.V.1671).

243. C'est l'époque du grand succès "d'Andromaque" (1667), de "Bérénice" (1670) et de "Bajazet" (1672). C'est aussi l'époque des triomphes de la comédienne Champagné dont le nom était dans toutes les conversations. Un passage tiré du "Siècle de Louis XIV" de Voltaire, vaut bien sa place ici: "Ces hommes (Racine et Corneille) enseignèrent à la nation à penser, à sentir et à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux mêmes qui les avaient éclairés" (chap. 32).

244. De Vertron parle d'elle en ces termes:

Peut-on avoir plus de mérite,
Plus de prudence et de conduite,
Plus de rime et plus de raison,

Qu'en a l'illustre Plat-Buisson. ("Le Parnasse Français")

d'aventurine et autres petits bijoux de filigrane. Sapho envoya aussitôt à Mme de Platbuisson un déshabillé de rose à fond d'or et d'argent pour la remercier du cadeau (On se souvient de l'épisode. Cf. pp.481-483). Betoulaud envoya à Sapho "*une Onyce Antique, où la tête d'un Maure est gravée en relief sur un fond blanc*" ("Historiettes"), Sapho, elle, offrit à Donneville du verjus de chez Mlle Robineau, qui accompagna un madrigal de sa plume. Une fois, Mlle Boquet donna en cadeau à Pellisson une demoiselle de pain d'épice tenant un luth et qui avait un gros visage rond, un nez plat et écaché et un collet monté comme on le portait au XVIIe siècle. Les détails importent peu, le geste a en lui-même toute sa signification.

Chaque année, Conrart offrait à Sapho un cachet de cristal, Bétoulaud lui offrit des agates gravées, le père Commire des fleurs brodées à l'aiguille et des pierres antiques. Elle reçut de Chapelain une gélinotte, du prince de Paderborne de Münster sa médaille, et de la reine de Suède des caresses, des lettres, son portrait et un brevet de pension. Ce sont là les donateurs dont nous connaissons le nom. Le Samedi lança la mode de se combler de cadeaux en taisant son nom (245). L'usage fut introduit en France par Catherine d'Espagne. Le "Sapat" célébré en Espagne le 5 décembre, consistait à faire des présents sans donner à connaître de qui ils venaient. Une jolie pratique, la seule qui puisse prouver que l'on préfère réellement donner que recevoir, une déclaration pareille n'étant, hélas!, souvent qu'une parole futée

245. Cf. lettre de Mlle de Scudéry de 1656 à la personne anonyme qui lui avait adressé un présent.

cherchant à inciter plutôt le donataire à un geste de retour qu'à effacer celui du donateur.

Quelques mots sur la langue du salon. Ce fut, on s'en souvient, un salon bourgeois bien que fréquenté aussi par la plus pure aristocratie. Mêlés à des personnes de condition bien plus relevée que la leur, les bourgeois cherchaient à raffiner leur façon de dire. Les tournures vicieuses dont leurs discours étaient souvent émaillés, disparurent petit à petit, faisant place à la délicatesse de la langue et à la manière noble de s'exprimer (246).

Dans le salon de Sapho, Conrart jouait le même rôle que Vaugelas avait joué dans la chambre bleue. Moins patient, plus despotique, il décida de placer toute la compagnie sous sa férule, en commençant par sa belle soeur, Muisson de Barré. Un jour, lorsque celle-ci se promenait avec Mlle de Scudéry et quelques autres beaux esprits du lieu, elle dit imprudemment: "*J'ai été norrie*". D'un ton magistral, Conrart lui donna aussitôt une leçon en lui disant qu'il fallait dire "*nourrie*". Tallemant ("*Historiettes*") atteste que l'incident déclencha la guerre entre les deux.

Mlle de Scudéry fut une demoiselle bien organisée. Si elle avait le temps de lire, d'écrire, de se promener, de se

246. Quelques exemples d'expressions employées par l'aristocratie et leurs équivalents bourgeois:

ARISTOCRATIE	BOURGEOISIE
potage de santé	soupe de santé
fluxions	défluxions
un gigot	une éclanche
du gibier	des petits pieds
prendre des pilules	prendre des pilures
le fruit	le dessert
porcelaine	pourcelaines
un carreau	un coussin
la goutte	les gouttes
la fièvre	les fièvres

donner à ses amis et de faire une infinité d'autres choses, c'est parce qu'elle savait discipliner autant elle-même que ses amis. Toute chose en son temps. Je lis dans une lettre de Saint-Aignan à Mlle de Scudéry (6.IV.1668): "*Quoiqu'on ne puisse vous voir dans votre cabinet trop tôt, ni vous y attendre avec trop d'impatience, je faillis à vous souhaiter mal ...*" Une plainte timide qui trahit la rigueur inconditionnelle de Sapho.

Impossible de se taire, dans ce chapitre, sur l'affaire Fouquet et ceci pour plusieurs raisons. L'accusation dressée contre le surintendant et son procès bouleversèrent l'opinion publique en France pendant plusieurs années. Ce sont surtout les salons littéraires (247) qui en suivirent toutes les péripéties. Celui de Mlle de Scudéry en fut touché bien plus que les autres, à cause du rôle joué dans l'affaire aussi bien par Pellisson que par elle-même. J'aborde la question à travers le prisme des lettres découvertes à ce sujet.

La lettre de Chapelain à Heinsius, écrite à Stockholm le 9.XII.1661, en dévoile quelques faits. Voici une poignée de détails. Dès 1655, le roi avait établi une Chambre de justice pour effectuer des recherches sur l'administration de Fouquet et les malversations de ses finances. En septembre 1661, Fouquet fut arrêté et accusé de concussion et de haute trahi-

247. Fouquet se plaisait à protéger les gens de lettres. Aussi, plusieurs lui portaient-ils un dévouement profond, même dans sa disgrâce.

son pour avoir dilapidé les deniers publics en vue de soutenir ses dépenses scandaleuses (248). De plus, il avait osé lever les yeux sur la Vallière! Audace que le roi ne pouvait pardonner.

Tous les détails sur l'arrestation de Fouquet se trouvent dans la lettre écrite par Louis XIV à la reine Anne d'Autriche, sa mère, de Nantes, le 5.IX.1661 (249). J'en trouve une autre de la main de La Fontaine à Maucroix (22.VIII.1661), écrite à la veille de l'arrestation, au moment où la décision en avait été prise. La lettre relate les événements à partir du 17.VIII.1661, lorsque le Roi, la Reine-Mère, Monsieur, Madame, tout un cortège de Princes et de Seigneurs, furent reçus par Fouquet dans son château de Vaux (250). Versailles dut paraître au roi-soleil une piètre demeure face aux richesses de Vaux. La décision prise, Fouquet fut arrêté le 5.IX.1661 (251). Neuf juges sur vingt-deux se prononcèrent pour la peine capitale. Finalement, la commission condamna

248. Le château du Procureur Général au Parlement et surintendant des finances (Nicolas Fouquet 1615-1680) se trouvait à Vaux. Le château avec son fameux canal, ses cascades et ses jardins sont décrits dans la "Clélie" (Fouquet-Almahide selon la clé de l'ouvrage). 900 personnes avaient travaillé à la construction du château pour lequel Fouquet dépensa 9 millions (selon Tallemant) et 18 millions (selon Colbert) de livres, soit près de 36 milliards d'anciens francs. Rien que le plomb des conduites d'eau sans emploi fut vendu pour 570000 livres. J'apporte toutes ces "piquanteries" d'après le catalogue de l'expo 201 à la B.N.: "Les salons littéraires au temps des Précieuses".

249. Recueil de Roques, p.440.

250. "Il y eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant et une promenade. Le théâtre où se joua la Comédie fut dressé au bas de l'allée des Sapins" (ibid.). La Béjart y représenta la Nympe de la fontaine où se passait l'action de la comédie. On y joua une pièce de Molière arrangée avec le ballet. Le tout de la dernière splendeur. Mme de la Sablière aimait dire: "La Fontaine ne ment point en prose". Fions-nous donc à son témoignage.

251. Cf. une autre lettre de La Fontaine à Maucroix sur l'arrestation, 10.IX.1661, recueil de Lanson, p.333.

Fouquet au bannissement le 20.XII.1664, mais Louis XIV commua le bannissement en détention perpétuelle (252). Le défenseur de Fouquet s'appelait Rolland Le Vayer de Boutigni. Il en est souvent question dans les quatorze lettres écrites sur le procès par Mme de Sévigné, du 17.XI au 30.XII.1664. Elles sont toutes adressées à Pomponne, ami commun de Mme de Sévigné et de Fouquet. Nous savons que la Marquise rapportait les audiences tous les jours. Elle avait un excellent informateur, Olivier Lefèvre d'Ormesson, connu d'elle de longue date (253). Tamisey de Larroque (254) rapporte une citation tirée du "Journal d'Ormesson", qui écrit le 7.II.1666, deux années après le procès: "*Mme de Sévigné m'amena Pellisson et Mlle de Scudéry, qui me témoignèrent toute l'amitié possible sur l'histoire du procès de Fouquet. Je leur montrai mes écrits et mes avis, dont ils furent contents*"(255).

A l'époque du procès, on parlait beaucoup à Paris de la très compromettante cassette de poulets trouvée chez Fouquet. Voilà ce qu'on y avait trouvé: une lettre de l'abbé de Belsebat à Fouquet (s.l.n.d.) dont le contenu ne laisse pas la moindre ombre de doute sur le caractère de la mission de l'ecclésiastique: "*J'ai trouvé votre fait aujourd'hui; je sais une fille belle et jolie et de bon-lieu. J'espère que vous l'aurez pour 3 cents pistoles*" (256). Une lettre (257) d'une

252. Cf. lettres de Guy Patin à Falconet de 1664.

253. Conseiller au Parlement dès 1636, il fut nommé rapporteur du procès. C'était le frère de l'épouse de Philippe de Coulanges, oncle de Mme de Sévigné.

254. "Lettres de J. Chapelain".

255. Il convient de préciser que l'attitude d'Ormesson lors du procès sauva la vie de Fouquet mais brisa sa propre carrière.

256. Dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", Paris, 1958, p.71.

257. S.l.n.d. ibid. p.73.

inconnue qui finit tout court: "*Enfin, si je vous rencontre jamais seule, je ne sais pas ce qui arrivera*". Le coffret abritait aussi une lettre de Mme Fouquet où elle se plaint d'avoir un mari "*jaloux comme quatre mille cocus*"(258) ainsi que quelques autres billets équivoques, dont ceux écrits par Mlle de Méneville et Mme de Valentinos (259). Une lettre de Fouquet à une dame, corrigée de la main de Pellisson y fut trouvée aussi. Il s'agit là de la lettre bien compromettante qu'on a souvent prétendue avoir été écrite pour Mme Scarron (260). Tamisey de Larroque atteste (261) que la lettre est apocryphe.

Lors du procès, un bruit courait dans Paris selon lequel, dans le coffret on avait trouvé aussi des billets écrits à Fouquet par Mme de Sévigné. Nous gardons un paquet de lettres échangées entre Chapelain et Mme de Sévigné qui témoignent de l'angoisse de cette dernière. Je lis dans la lettre de Chapelain à Mme de Sévigné du 3.X.1661: "*Vos billets, tout civils qu'ils soient, ne donnent aucun juste sujet de les interpréter à votre désavantage...*" Et deux lignes plus loin: "*J'ai couru tous les réduits où l'on a créance en mes paroles, pour y soutenir votre justice et pour éclaircir tout le monde peu charitable de l'occasion si louable qui vous a parfois obligée de lui écrire des billets*" (262).

258. Mss. Conrart 5420, fos 151-153.

259. "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.72.

260. Françoise d'Aubigné, future Mme de Maintenon.

261. "Lettres de J. Chapelain".

262. Il s'agissait des billets où Mme de Sévigné ne parlait que de la reconnaissance qu'elle avait du bien que Fouquet avait procuré à son cousin.

Mlle de Scudéry s'associait aux inquiétudes de Mme de Sévigné. Une solide conspiration unissait les deux femmes en faveur de Fouquet. Mme de Sévigné avait intéressé Mlle de Scudéry à la cause d'un certain Valcroissant, gentilhomme qui, en XII.1669, avait tenté d'organiser l'évasion de Fouquet. Son complice fut pendu tandis que Valcroissant condamné à cinq ans de galères (263). Mlle de Scudéry connaissait l'accusé de longue date et j'ose prétendre que ce n'était pas une connaissance quelconque (264). Son intervention aboutit à l'adoucissement de la rigueur de la condamnation de Valcroissant (265).

Tout au cours de l'affaire Fouquet, Mlle de Scudéry chercha à inspirer du courage à tous ceux qui se chagrinaient pour l'accusé (266). Elle manifesta aussi une protection spé-

263. "Ce garçon est propre aux galères comme à prendre la lune avec les dents" - Mme de Sévigné à M. de Grignan, 25.VI.1670.

264. Cf. la correspondance de Mme de Sévigné p.ex. lettre du 1.V.1671.

265. Le 23.VIII.1670, Vivonne, général des galères à Marseille, écrit à Mlle de Scudéry: "Sitôt qu'on m'eut appris (...) l'infortune (...) du gentilhomme pour qui vous m'écrivez, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour adoucir la rigueur de sa condamnation" (Roger Duchêne, "Correspondance", Mme de Sévigné). Il continuera à le protéger et Valcroissant finira par être relâché 3 ans plus tard (Mme de Sévigné à M. de Grignan, 28.XI.1670). 18 ans plus tard, Valcroissant s'avéra utile au petit-fils de Mme de Sévigné, le jeune marquis de Grignan. Cf. aussi lettre de Mme de Sévigné du 16.V.1672.

266. Nous sommes en possession d'un billet de Mlle de Scudéry qui atteste son intervention personnelle dans le procès de Fouquet. Elle cherchait à disposer le procureur général de la cour des Aides en faveur de l'accusé. Elle agit de concert avec Mlle de Beansen, une parente de Fouquet. Voir aussi la correspondance de Sapho avec Huet des années 1664 et 1665, toute empreinte du vif intérêt que Sapho portait à l'affaire. Je signale aussi la lettre de La Calprenède écrite à Mlle de Scudéry de Vatimesnil, le 12.IX.1661. Ayant à Limoges des parents et des amis considérables, La Calprenède offre dans la lettre ses services afin d'aider la femme de Fouquet, envoyée en ce pays-là. Une solidarité certaine des protégés de Fouquet.

ciale à Mme de Sévigné (267) en s'élevant contre les accusations proférées contre cette dernière et ayant trait à la cassette de poulets mentionnée plus haut (268).

L'affaire Fouquet trouve sa place dans ce chapitre parce qu'elle a été le centre d'intérêt des amis du salon du Marais pendant de longues années et parce que sa maîtresse et son animateur principal - Pellisson - en étaient de fameux protagonistes. Je m'abstiens d'analyser la culpabilité de Fouquet, la question s'éloignant de l'objet de cette thèse. Je ne me bornerai qu'à évoquer quelques témoignages sur l'accusé ainsi qu'à présenter quelques observations provoquées par l'événement.

Costar appelait Fouquet "le Magnanime" (269) en évoquant les faveurs qu'il avait répandues sur les gens de lettres. "Vous êtes, écrivait-il à Fouquet (s.l.n.d.) le plus généreux homme de notre siècle. (...) Vous devez être

267. Je profite de la circonstance afin de trancher une question qui semble être toujours couverte. En 1683, à la demande de Mme de Maintenon, Louis XIV donna à Sapho 2000 livres de pension (Cf. les madrigaux sur la pension écrits par de la Loubère, Bonnacorse, Mlle Bernard et Mes de Platbuisson et Monfort). Je signale ici deux lettres sur l'événement: celle de Mme de Maintenon à Mme de Brinon (3. III.1683) et celle de Mme de Sévigné au comte et à la comtesse de Guitaut (5.III.1683). En parlant de Mlle de Scudéry qui était allée remercier le roi, Mme de Sévigné dit que lors de l'audience "le roi (...) l'embrassa pour l'empêcher d'embrasser ses genoux". On ne se lasse pas de voir dans cette petite pointe de malice, une manifestation de la jalousie littéraire de la part de la fameuse épistolière. Une accusation rebattue qui trahit le pouvoir suprême des clichés faciles auxquels on donne une aveugle audience. Les lettres de Mme de Sévigné ne sauraient être plus laudatives pour Sapho, voilà pourquoi je m'écarte de cette thèse absurde. Cf. lettre de Mme de Sévigné à Pomponne (27.XI.1664) et celle à Mlle de Scudéry du 11.IX.1664.
268. Cf. Mme de Sévigné à Ménage 22.X.1661 et à Mlle de Scudéry, VII/VIII.1683.
269. Cf. sa lettre au frère de l'accusé, abbé Fouquet.

aussi bon ménager de votre santé que vous êtes des Finances de votre Maître"(?).

Bussy-Rabutin n'aimait pas le surintendant (270), tout comme Benserade (271) et Boursault (272). Mais c'est dans les lettres de Guy Patin que je trouve les plus violentes diatribes contre Fouquet. Quelques citations qui se passent de tout commentaire. "*Cet homme à petit collet et grand ami des jésuites possède deux charges (procureur général du roi et surintendant des finances) qui sont incompatibles, ce qu'on ne souffrirait point dans un état bien réglé*" (273). "*Nous avons ici un de nos magistrats bien malade qui est M. Fouquet. Oh! la belle chute, si cette âme moutonnière et loyalitique se laissait mourir! Mais cela n'arrivera point car il est encore jeune, il a les dents et les ongles fort bons. Il est un des grands arcs-boutants de la tyrannie du siècle, un pou maigre*" (274). Lorsqu'au cours du procès, l'abbé Fouquet eut un entretien avec son frère accusé, "*Il lui dit qu'il (Fouquet) était un voleur, qu'il cachait en terre l'argent de France, qu'il avait consommé 18 millions en bâtiments, qu'il dépensait à sa table autant que le roi, qu'il entretenait force femmes qu'il lui nomma par leur propre nom*"(275).

"*L'affaire de M. Fouquet tire à la fin. On espère et on craint*"(276). Ce fut là, en effet, ce qu'éprouva la société

270. Cf. sa lettre à Mme de Montmorency, 12.I.1673.

271. Cf. son madrigal "Il faut pendre Fouquet" dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", p.74.

272. Cf. son aventure avec Fouquet à Vaux racontée dans une lettre (s.l.n.d.) à la duchesse d'Angoulême dans: "Lettres choisies de Montreuil, de Pellisson et de Boursault", pp.330-340.

273. A un destinataire inconnu, 2.III.1655.

274. A un destinataire inconnu, 5.III.1658.

275. G. Patin à Falconet, 28.I.1661.

276. Le même au même, 16.XII.1664.

polie de Paris. La magnificence de l'accusé, sa générosité envers les savants et les gens de lettres et notamment sa prodigalité, dépassèrent tout ce qu'on pouvait imaginer. Les salons se divisèrent en deux camps opposés, l'opinion publique était infiniment perplexe. *"N'est-ce pas assez de ruiner l'Etat et de rendre le Roi odieux à ses peuples, par les charges énormes dont ils étaient accablés, et de tourner toutes ses finances en dépenses impudentes et en acquisitions insolentes qui ne regardaient ni son honneur, ni son service et au contraire qui allaient le fortifier contre lui et à lui débaucher ses sujets et ses domestiques?"* (277) La diatribe de Chapelain ne surprend pas. Etant une créature de Colbert, l'académicien défendait les positions de son maître. Voici une autre page chargée de venin: *"On ne doute point que le prisonnier ne soit condamné à mort, non seulement pour brigandage, mais encore pour crime d'Etat. Il n'y eut jamais de plus impudent voleur, de dissipateur plus aveugle ni d'ambitieux plus sensé. (...) Il faisait payer Costar d'historiographe comme écrivain de feu M. le Cardinal. Il donnait pension à Scarron pour le faire rire et il n'y a pas un vraiment savant qu'il ait voulu gratifier en chose considérable"* (278). On saisit la rage de l'auteur animée par ses rancunes (son plus grand ennemi, Costar, jouissait des privilèges d'historiographe!) et ses propres prétentions. Chapelain désirait la mort du *"misérable personnage"* (279) et accablait d'injures ceux qui avaient osé prendre sa défense. *"Est-ce, je ne dis pas être honnête homme, comme ces flatteurs, les Scarron,*

277. Chapelain à Mme de Sévigné, 3.X.1661.

278. Le même à Heinsius, 3.XII.1661.

279. Trois fois l'académicien appelle ainsi Fouquet dans ses lettres à Mme de Sévigné.

les Pellisson, les Sapho et toute la canaille intéressée l'ont tant prôné"...écrit Chapelain à Mme de Sévigné (3.IX.1661). C'est une rivalité littéraire manifeste de la part de Chapelain qui ne profitait pas des largesses de Fouquet comme Pellisson, Scarron ou Mlle de Scudéry qui étaient les chefs de file de la cour du surintendant. Une question posée déjà plusieurs fois dans les chapitres précédents revient ici inévitablement. On s'étonne de voir l'académicien traiter si mal les membres principaux du cercle dont il se voulait un familier assidu. La légende prétend (280) qu'une amitié tendre unissait Chapelain et Mlle de Scudéry. Je suis portée à croire que cette étrange erreur n'a pu être commise que par ceux qui ont bâti la fable en se fiant seulement aux lettres de Chapelain rédigées à Mlle de Scudéry. Une montagne de basses complaisances prodiguées en vue de se faire recevoir dans son salon. Ses lettres échangées avec Balzac et Mme de Sévigné (281) trahissent toutes ses louches manoeuvres. Une nouvelle fois, je renonce à tout euphémisme insipide. Dans ses notes insérées dans "La société française au XVIIe siècle", V. Cousin erre manifestement en affirmant que dans sa liste de gens de lettres présentés à Colbert, Chapelain favorisait Georges de Scudéry "à cause de sa soeur". Chapelain fut un ami de Georges et sembla toujours préférer considérer le frère comme le vrai auteur des romans dont l'identification est toujours disputée, et non la soeur qui - dans les mêmes salons dont il fut un intime assidu - passait pourtant pour celle qui les avait écrits. Ne savait-il pas ou bien ne voulait-il pas

280. Cf. les annotations de R. Duchêne qui accompagnent les "Lettres de Mme de Sévigné", Paris, 1972, 1974, 1978.

281. Cf. chapitre III, pp. 427, 428, 507.

savoir le nom de leur véritable auteur? A l'Académie Française, Chapelain voyait régulièrement Pellisson qu'il n'aimait point. La disposition hostile de Georges de Scudéry envers le bien-aimé de sa soeur, dut sans doute séduire l'auteur de la "Pucelle" et l'inviter à accorder à Georges encore plus de bienveillance. Une lettre de Chapelain à Godeau (3.II.1662) roulant tout entière sur l'affaire Fouquet, démasque les intentions envieuses du scripteur envers Pellisson.

Or, il le voyait régulièrement dans le salon du Marais, tout comme un autre membre de la "canaille intéressée", Scarron. Me voilà arrivée à l'essentiel de ce long raisonnement. Le salon de Mlle de Scudéry fut un rendez-vous de gens de lettres qui semblaient destinés à la noble mission de porter les humains, à travers leurs propres écrits, vers les sphères les plus élevées de la hiérarchie des valeurs morales et esthétiques. Honoré de Balzac disait que le sublime vient du coeur, l'esprit ne le trouve pas. Les actions des littérateurs groupés autour de Sapho s'écartaient tellement des vertus qu'ils prênaient dans leurs ouvrages que, forcément, ceux-ci ne devaient être qu'une création de l'esprit, un acte où le coeur n'avait point de part. Prônant une sublimation des instincts et leur dérivation vers des buts altruistes et spirituels; l'écrivain, comme toute autre personne qui se voue à l'expression du beau, se fait un devoir d'être le premier à suivre la loi morale et esthétique que le beau impose. Tel est le sens de la création. Il ne nous reste qu'à regretter que les compagnons de Mlle de Scudéry, dont Chapelain, n'aient pas su s'élever là où ils voulaient porter les autres.

Pellisson fut arrêté à Nantes, le 7.IX.1661 (282) en même temps que Fouquet (283). Emprisonné au château d'Angers et ensuite à la Bastille, il ne fut libéré par Louis XIV qu'en janvier 1666 (284). Pendant les 5 ans, son incarcération fut l'objet principal des chagrins des amis du lieu et de sa maîtresse. C'est vers cette époque-là que Mlle de Scudéry prit l'habitude de donner à ses amis des rendez-vous d'esprit (285). Il s'agissait de convenir d'un moment où l'un penserait à l'autre. Pendant 5 ans, la cabale du Marais donna des rendez-vous d'esprit à Pellisson (286).

Nous connaissons de nombreux témoignages d'estime donnés à Pellisson pendant sa captivité (287). Ses amis du salon agissaient de concert afin de trouver le moyen d'entretenir le contact avec lui. Mlle de Scudéry se révéla la plus

282. Cf. lettre de Mme de Sévigné à Ménage, X.1661, celle de Patin à Falconet, 6.XII.1661 et celle de Racine à l'abbé Le Vasseur qui dans les "Lettres" de Racine (p.34) porte la date de 28.XII.1661 et dans le recueil de Jacquinet (p.352) celle de 26.XII.1661. J'en tire une phrase: "Il (Pellisson) s'est quand même enrichi dans sa charge de commis".

283. Pellisson fut le premier Commis et le confident de Fouquet.

284. En 1670, il fut nommé historiographe du roi. Une nouvelle offense contre le haineux Chapelain.

285. Mme de Sévigné s'en souvient encore en 1671, cf. sa lettre à sa fille, 20.III.1671.

286. Mme de Sévigné à Pomponne, 27.XI.1664: "J'ai été voir notre chère voisine (Mme du Plessis-Guénégaud); nous avons bien parlé de notre cher ami. Elle avait vu Sapho qui lui a redonné du courage". Les deux dames fréquentaient le salon de Sapho.

287. Guy Patin n'aurait su se tromper davantage lorsqu'il mandait à Falconet (29.II.1662): "...sa disgrâce (de Pellisson) lui fera perdre l'esprit".

astucieuse (288) et arriva à entretenir avec le prisonnier une correspondance suivie. Afin de faire parler Pellisson à la Bastille, on lui fit partager la cellule avec un Allemand qui n'était qu'un faux prisonnier. Ayant succombé au magnétisme de Pellisson, l'espion finit par devenir son émissaire. Grâce à ces circonstances, Pellisson put avoir avec Mlle de Scudéry une correspondance quotidienne et lui faire passer divers ouvrages qu'il avait composés en prison en faveur de Fouquet et en l'honneur d'elle-même. Il va de soi que les amis des deux amants, étant dans la confiance, ne voulaient pas ébruiter l'affaire. "*L'Eurymédon* (289) ne sera vu céans que de mes yeux, je vous en assure", écrit Mme de La Fayette à Ménage (290).

Presque toutes les lettres échangées entre Mlle de Scudéry et Pellisson lors de son emprisonnement sont à jamais perdues. "*J'ai brûlé plus de cinq cents lettres de M. de Pellisson, du temps de la Bastille*", écrivait-elle à l'abbé Boisot, le 12.V.1694. Les flammes n'ont pas dévoré celle où elle écrivait (IX.1661) à Pellisson sous le coup de la nouvelle de son incarcération: "*Adieu, jusqu'à demain. Souvenez-vous de moi, plaignez-moi et m'aimez toujours. (...) Votre absence m'est la plus rude du monde*"(291). Et lorsque Pellisson ne lui écrivait pas: "*Votre silence me tue*"(292).

288. Pellisson à l'abbesse de Malnoue, de la Bastille, 15.XI. 1665 en parlant de Sapho: "L'amie incomparable et unique au monde par qui vous recevez ce billet..."

289. Poème composé par Pellisson à la Bastille en l'honneur de Mlle de Scudéry. Bossuet disait qu'il relisait "Eurymédon" chaque année (l'expo 201, B.N., 1968).

290. S.l.n.d. La romancière rendit au prisonnier quelque visite avec Ménage, cf. lettre de la même au même, IX/X.1661.

291. Dans: "Les lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry".

292. La même au même, aux Pressoirs, IX.1661.

Agissant de concert avec Huet(293) elle multipliait les démarches en faveur du prisonnier et, en décembre 1663, alla jusqu'à adresser à Colbert une supplique l'exhortant à adoucir les conditions de sa détention. J'en tire une phrase: "*Je vous conjure d'avoir la bonté de faire en sorte que la mère de M.de Pellisson, M.Rapin, son beau-frère, M.Ménage et moi, ayons la liberté de le voir une fois ou deux la semaine*". C'est ce qui advint (294).

Mlle de Scudéry passait à la Bastille plus souvent qu'il lui était permis et y restait de longues heures. L'abbesse de Malnoue, dite Octavie écrivait à Conrart (295): "*Sapho et Acanthe m'écrivent parfois de la Bastille. Ils ne voient pas encore eux-mêmes quand ils auront la liberté de se promener ensemble*". Octavie devint confidente de Madeleine de Scudéry. "*J'avais fait promettre à Sapho de me rendre un compte fort exact de cette entrevue (avec Pellisson). (...) Elle m'a tenu sa parole. (...) Elle me dit tout*" (296). De cette source, l'abbesse avait appris que la cellule de Pellisson était "*la plus triste au monde*"(297), qu'il n'y avait qu'une seule fenêtre à double grille dans un mur épais de six pieds (ibid.).

En 1663, époque de la supplique de Mlle de Scudéry adressée à Colbert, on croyait que Pellisson serait bientôt mis en liberté (298). "*Je me réjouis de la joie qu'auront nos amants de se voir, écrit Mme de La Fayette à Ménage (299). Il*

293. Cf. sa lettre à Huet, 18.XII.1663.

294. Cf. sa lettre de remerciement à Louis XIV (X.1663).

295. 8.I.1666, Mss. Conrart, to XI, fo 1257.

296. L'abbesse de Malnoue à Isarn, 17.XI.1665.

297. Y a-t-il jamais eu une cellule divertissante?

298. Il fut libéré par lettres du roi du 16.I.1666.

299. S.l.n.d., mais vraisemblablement la lettre date de XII.1663.

faudra sonner double carillon pour tous les clochers de Cythère. Ce sera une de plus grandes fêtes de l'empire amoureux". Ménage à Huet (19.XII.1663): "J'espère que M.Pellisson sortira de la Bastille dans quelque temps. Vous ne doutez pas que le jour de sa sortie ne soit une grande fête dans l'empire du (sic) Tendre et qu'on ne sonne partout, ce jour-là, les cloches de Cythère à double carillon"(300). Fort de cette espérance, tout le salon du Marais était en joie. Sauf Conrart! Brouillé avec Pellisson, en son absence, Théodamas espérait retrouver auprès de Sapho l'amitié dont il avait été le seul à savourer les délices pendant de longues années avant l'entrée en scène de Herminius (301).

Les passe-temps de Pellisson à la Bastille furent multiples. Il y avait apprivoisé une araignée. Il aimait aussi se divertir à tirer des épingles des papiers où elles étaient rangées, à les semer dans sa chambre et à les ramasser ensuite une à une, pour les remettre dans leurs trous (302) pour chasser son ennui.

Il y avait composé, entre autres écrits, un poème d'"Eurymédon", un bel hommage rimé de 1391 vers déposé aux pieds de Mlle de Scudéry.

300. Ménage se serait montré plus à la hauteur s'il n'avait pas emprunté à Mme de La Fayette la tournure que celle-ci avait choisie pour la circonstance. La confraternité littéraire oblige.

301. Cf. lettre de Mme de Rohan à Isarn, 17.XI.1665.

302. "My-Lady, nouvelles anglaises" dans: Du Noyer: "Lettres historiques et galantes", Londres, 1757.

"(...) Sapho qui consolez mon triste éloignement,
 O fille incomparable, en vertu éclatante,
 Qui de l'honnête amour étiez la longue attente,
 Merveille de notre âge, adorable en bontés,
 Vous me verrez un jour, et vous le méritez,
 Couronner vos vertus de cent fleurs immortelles
 Qu'un siècle laisse à l'autre également nouvelles.
 Mais pendant que le temps, trop long selon vos vœux
 Me ramène à pas lents un destin plus heureux,
 Aimez, aimez Acanthe, et faites vos délices
 De ces fleurs qu'il vous cueille au bord des précipices
 (...)"

Le poème raconte la rivalité entre Eurymédon/Pellis-
 son et Amphianex/Conrart qui se disputent la première place
 dans le coeur d'Artélice/Mlle de Scudéry. Les allégories de
 l'univers du salon de la rue de Beauce étaient vivaces: la
 psychologie du lieu, s'étant imposée souverainement à l'esprit
 de ses intimes, restait invariablement en vigueur même en
 dehors du lieu.

Pellisson obtint la liberté (I.1666) sur un placet en
 vers présenté à Louis XIV au nom de la pigeonne de Sapho. Sa
 libération fit bien du bruit. Du bon et du mauvais. Dans sa
 lettre XXXVI(s.d.), Mme Du Noyer accuse Pellisson de s'être
 converti au catholicisme pour sortir de la Bastille. La ques-
 tion s'éloignant de l'objet de ma thèse, je laisse le mot de
 Mme Du Noyer aux chercheurs s'occupant de cette conversion.

A la libération de Pellisson, l'univers de Tendre
 tomba en extase. Une lettre de Mme de Rohan (10.II.1666) à
 Isarn en évoque les transports: "...on ne peut avoir plus
 d'envie que j'en ai que vous voyez (sic) de près ce qui se
 passe dans l'empire de Tendre". C'est tout dire (303).

303. Mme de Rohan et Isarn faisaient tous les deux partie
 du Samedi. Lorsque Isarn s'en absentait, c'est Mme de Rohan
 qui lui rendait compte des activités du cercle. Elle avait
 l'habitude de lui écrire le samedi même, la mémoire
 fraîche.

Me voilà arrivée aux amours de Sapho et de Herminius (304).

Mlle de Scudéry avait rencontré Pellisson chez Godeau ("Ménagiana"), mais c'est Conrart qui l'avait introduit dans le salon du Marais. A l'époque de leur première rencontre, Pellisson courtisait une certaine Alphise pour qui il composa un poème "Ver à soie". Il envoya le poème à Mlle de Scudéry qui le passa ensuite à Conrart. Dans sa lettre qui accompagnait le poème, elle se prononça en faveur de son auteur(305). Conrart montra la lettre à Pellisson. Celui-ci demanda aussitôt à Conrart de l'introduire dans le salon de Sapho. "*Je vous supplie que je sois de la première audience que vous obtiendrez: car je ne suis pas encore assez hardi pour en demander une de mon chef et qui ne soit que pour moi*"(306).

Nous sommes en 1652. A l'époque, la compagnie du Samedi allait parfois se promener à Lésigny, en Seine-et-Oise, à la maison de campagne de Mme Aragonnais, où à Charenton, chez Tallemant. Les lettres des amis de Sapho gardent plusieurs traces de ces promenades (ibid.). C'est au cours de celle qui se fit en été 1652 à Lésigny en compagnie de Philoxène, de Cléodore et de Télamire que Mlle de Scudéry et Pellisson éprouvèrent une attirance mutuelle. Peu après, Sapho assura Conrart dans une lettre (s.d., ibid.) que bien que Pel-

304. Sous ce nom romain apparaît Pellisson dans la "Clélie".

305. Elle changea un vers du poème: "Il a fait d'une mouche un éléphant" en "D'un ver il a fait un éléphant". Un jeu de mots significatif.

306. "Documents inédits".

lissou lui ait plu à Romaine (Lésigny), c'est Conrart qui était toujours le plus important pour elle. Une assurance forcée, soufflée par un pressentiment que les rôles risquaient de changer.

Conrart ne fut pas le seul à voir d'un mauvais oeil Mlle de Scudéry jeter son dévolu sur Pellisson. Le frère de Madeleine détestait Herminius. Les amoureux prirent l'habitude de se voir sans Georges, le plus souvent chez Godeau. L'habitude leur resta. *"On me vint prendre à midi, écrit Pellisson à Mlle Legendre (2.XI.1656) pour aller dîner chez M. de Vence, dont nous ne fûmes de retour qu'à la minuit. Mlle de Scudéry, Mlle Robineau, Chapelain et Isarn en étaient"*.

Herminius eut libre accès auprès de Sapho seulement après le départ de Georges en Normandie. La douleur de sa passion fut longue et pénible. Mlle Boquet devint sa confidente à qui il avouait son mal d'aimer (307). *"Je vous demande six mois pour examiner avec soin vos sentiments pour moi"*, écrit Sapho à Pellisson (s.l.n.d., ibid.). Elle plaça l'amoureux face à la tâche difficile de déguiser son amour en amitié, la seule garantie de pouvoir arriver à Tendre.

"Donc, je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à Tendre;
Donc sans jamais être aimé
Je ne serai qu'estimé". (308)

Le jeu amoureux entre Pellisson et Mlle de Scudéry fut un bel épisode inscrit dans les annales du Samedi. Une tendre liaison toujours inachevée et sans cesse reprise, tissée de caprices, d'échappatoires, de faux départs, d'éter-

307. Cf. lettres de Pellisson à Mlle Boquet dans: "Documents inédits".

308. "Caprice contre l'Estime" à Sapho, Mss. Conrart, 5131, fo 9.

nelles promesses. Une oscillation permanente entre le consentement et le refus.

Pour Mlle de Scudéry, tout prétexte était bon pour voir Pellisson. Lorsque Donneville tomba malade (une fièvre tierce), elle l'installa chez elle pour pouvoir retrouver Pellisson au chevet du malade (309).

Mme de Maintenon trouvait Pellisson persuasif. Mlle de Scudéry n'aurait pu la contredire.

"En vain j'évite vos beaux yeux,
Mon amour me suit en tous lieux,
C'est une erreur extrême,
Je ne veux point aimer et j'aime!" (310)

La douce capitulation s'avéra inévitable, une force irrésistible l'y poussait:

Enfin, Acante, il faut se rendre:
Votre esprit a charmé le mien.
Je vous fais citoyen de Tendre,
Mais, de grâce, n'en dites rien". ("Ménagiana")

Sapho dit bien: "votre esprit". L'attrait charnel était nul. Entendons-nous. Pellisson était d'une laideur physique remarquable (311). Lachapelle l'avait appelé un Adonis (312), certes, mais ce ne fut qu'une taquinerie. Une lettre suffit ici pour tout commentaire. La duchesse d'Orléans mandait à la duchesse de Hanovre (8.XI.1705) en parlant de Pellisson: "*C'était un homme affreusement laid, il avait le vi-*

309. Il y a beaucoup d'autres preuves d'amour que les deux se donnaient. Des lettres surtout. Voir p.ex. celle où Mlle de Scudéry remercie Pellisson du présent qu'il lui avait fait de son livre sur l'Académie ("Documents inédits") ou le paquet de lettres d'amour de Pellisson à Sapho (ibid.) dont celle qui contient son "Dialogue" entre l'Aurore et lui-même composé un matin lorsqu'il était à cheval au sortir de Senlis pour aller à la cour qui était à Péronne, peu avant la délivrance d'Arras (Mss. Conrart).

310. Mss. Conrart, 5420, fo 943.

311. On disait de lui: borgne d'un oeil, voyant mal de l'autre, défiguré par la petite vérole au point de ne pas être reconnu de ses amis.

312. G. Patin à Falconet, 30.X.1670.

sage carré, tout couturé de la petite vérole, c'étaient des plaques blanches sur fond jaune, les yeux rouges, éraillés et coulant toujours, la bouche allant d'une oreille à l'autre, d'épaisses lèvres tout à fait blanches, les dents noires. Vous voyez bien qu'avec un tel homme Mlle de Scudéry pouvait avoir ses relations sans scandale. Il avait de larges épaules, pas de cou, pas de mollets. C'était un vrai monstre". Un vrai portrait d'Apollon à la cubiste méritant une place au Musée Picasso. Un ami de Mme de Sévigné, Guilleragues disait que Pellisson abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids (313). N'abusons pas de celle d'insister là-dessus (314).

Apollon rencontrait chez Mlle de Scudéry un autre Adonis: Scarron. Un autre spécimen accompli de charmes et de proportions. "Ma tête est un peu grosse pour ma taille; j'ai le visage assez plein, encore que j'ai le corps très décharné, des cheveux assez pour ne point porter de perruque, j'ai les yeux bleus et il y en a un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête, j'ai le nez d'assez bonne prise, mes dents autrefois perles quarrées sont de couleur de bois. J'en ai perdu une et demie du côté droit.

Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, puis un égal et enfin un aigu; mes cuisses et mon corps en font un autre et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne représente pas mal un Z. J'ai des bras rétrécis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras: en un mot je suis un Raccourci de la misère humaine"

313. Mme de Sévigné à sa fille, 8.I.1674.

314. Les appas physiques de Pellisson lui valurent le généreux nom d'Apollon du Samedi.

(351). Outre sa beauté exquise, le "patron des vers burlesques" (316) était tout estropié de gouttes et de débauches. Selon certains (317) il "ne vivait que des libéralités de la reine et de Mazarin, tant qu'il en pouvait tirer et de quelques dames libérales". Perclus et contrefait par ses infirmités, il sut cultiver toute sa vie durant une humeur joviale et une intelligence pétillante. "Chacun sait (318) que Scarron n'avait rien de sain que l'esprit (319); qu'il était cul de jatte, torticoli et que toutes ses infirmités lui avaient fait prendre le titre de "Malade de la Reine", titre que lui valait 500 écus de pension". Dans la lettre satirique "Contre Scarron" de Cyrano de Bergerac, je lis: "Ce Renard (...) n'a jamais su que détruire. Je n'ai jamais vu de ridicule plus sérieux, ni de sérieux plus ridicule que le sien. (...) Je réduis cet auteur à l'insecte. Il marche à rebours du sens commun. Il en est venu à ce point de bestialité, que de banir les pointes et les pensées de la composition des ouvrages. On dit qu'il y a plus de dix ans que la Parque lui a tordu le col, sans le pouvoir étrangler. C'est un cadavre infecte et pourri". L'insecte bourdonnait jovialement dans le salon du Marais, lors de ses passages fugaces. J'apporte les susdits témoignages à dessein: le lecteur saura prendre ses distances dans l'évaluation de ces sources pour lesquelles je trouve de la place dans cette thèse, cédant à l'envie de troubler quelque peu le ton uniformément laudatif et sérieux qui domine

315. Portrait de Scarron fait par lui-même, dans: "Les plus belles lettres", P. Richelet.

316. G. Patin à X, s.l.n.d.

317. G. Patin à Falconet, 10.X.1660.

318. Lettre X de Mme Du Noyer, s.l.n.d.

319. Cf. sa lettre sur la préciosité burlesque à Mme de Sévigné, s.d. recueil de Lanson, p.133.

l'ensemble des sources épistolaires de l'époque. Je n'ai pas résisté à la tentation de parler de Scarron en plein milieu de l'épisode sur Pellisson pour faciliter au lecteur, vu le physique des deux, le plaisir de les imaginer ensemble.

Ceci dit, après ce petit détour, je reviens aux amours de Pellisson et de Mlle de Scudéry.

Je m'écarte de l'opinion qui prétend que le rapport entre Mlle de Scudéry et Pellisson fut une liaison penchant plutôt vers l'amitié que vers la passion. Ils s'aimaient éperdument et leur inclination fut aussi puissante que durable et exclusive. "*Pellisson me disait l'autre jour que s'il ne connaissait pas Sapho et s'il sût qu'il y eût une personne au monde qui eût autant de mérite qu'il en reconnaissait en elle, il quitterait tout pour aller la chercher au bout du monde*", écrivait l'abbesse de Malnoue/Octavie à Isarn/Zénocrate le 6.III.1666 (320). "*Après avoir vu Mlle de Scudéry inspirer une grande passion (à Pellisson), je crois que tout le monde peut être aimé*", écrivait Bussy à Mme de Scudéry le 20.II.1678. Le passage fait allusion au physique de Sapho qui n'était pas mieux réussi non plus (321), la tournure atténuée me servant ici d'esquive afin de ne pas dire qu'elle était plus laide que le diable. Une autre façon de se distinguer de la multitude. Heureusement pour les deux que l'amour est aveugle. Aux yeux de la femme de Georges de Scu-

320. Mss. Conrart 5420, to XI fo 1251.

321. Lignères (épigramme) - fragment:

La figure de Pellisson
Est une figure effroyable.
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un singe ou qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas;
Mais je ne m'en étonne pas
On aime toujours son semblable.

déry, la laideur était un privilège(?) certain(?) de toutes celles qui en subissaient les martyres. "*Nous disons en tendresse tout ce qui nous plaît, sans que cela scandalise*" (322). Aurait-elle pensé à sa belle-soeur en disant cela? En tout cas, c'est un piètre avantage lorsqu'on ne trouve personne à qui dire des douceurs.

La mère de Pellisson voyait la passion de son fils d'un fort mauvais oeil. C'est Mlle de Scudéry qui en subissait des violences. "*Votre mère dit et fait de si étranges choses, écrivait-elle à Pellisson (IX.1661), que l'imagination ne peut aller jusque là, et tout le monde vous plaint d'avoir à essayer une manière d'agir si injuste et si déraisonnable. (...) Pour moi, je souffre tout cela avec plaisir, puisque c'est pour l'amour d'une personne qui me tient lieu de toutes choses* (323).

Dans sa lettre à Godeau du 19.VI.1654, Mlle de Scudéry disait qu'il est difficile qu'il y ait de l'amour sans jalousie et de la jalousie sans amour. Elle-même était jalouse comme une tigresse (324). L'abbesse de Malnoue n'osa lui montrer les odes pieuses composées par Pellisson à la Bastille de "*peur qu'elle n'ait été jalouse du bon Dieu*" (325). Ne voulant pas être la seconde dans le coeur d'Herminius, elle ne put lui pardonner son faible passé pour Alphise mentionnée plus haut. Tout m'invite à croire que sous ce nom de Parnasse se cache Mlle de Clisson, la même dont parle Mme

322. Mme de Scudéry à Bussy, 29.IV.1672.

323. Sapho manifesta la plus noble magnanimité en suppliant Colbert de permettre à la mère de Pellisson de rendre visite à son fils à la Bastille.

324. Elle l'avoue dans sa lettre à Godeau du 1.V.1654.

325. L'abbesse de Malnoue à Isarn, 6.III.1666, Mss.Conrart, 5420, to XI, fo 1251.

de Rohan dans sa lettre à Isarn du 17.XI.1665 (ibid.): "*Mlle de Clisson voulait faire comprendre à M.D. (...) qu'elle et Pellisson avaient des secrets ensemble dont Sapho n'était pas*".

Le nom d'Alphise revient souvent dans les plaintes jalouses dont débordent les lettres de Mlle de Scudéry à Pellisson. Un jour, en plein milieu d'un Samedi, Sapho força Pellisson de réciter à la compagnie une élégie qu'il avait composée pour Alphise. Celui-ci refusa. Aussitôt, Mlle de Scudéry composa un couplet qu'on chanta ensuite sur un des airs de théorbe:

Pellisson que j'estime
Infiniment
Racontez-nous en rime
Votre tourment,
Car ce n'est pas un crime
Que d'être un amant.

Herminius répliqua:

Adorable merveille de notre cour
Quoi que l'on me conseille
Je veux toujours ne parler qu'à l'oreille de
mon amour.
C'est ainsi qu'on exprime d'un ton charmant
Et qu'on entend sans rime plus doucement
Que ce n'est point un crime
Que d'être amant. ("Documents inédits")

Il ne fut jamais question de mariage entre Sapho et Pellisson. Mlle de Scudéry s'opposait manifestement à cette sorte d'union (326). Et pourtant le caractère de Pellisson

326. L'hostilité vis-à-vis du mariage connu à l'époque une mode indubitable. Pestant contre le mariage, Bussy ne se rendait pas compte qu'il prenait en même temps la défense des femmes.

"Les premiers jours du mariage
Ne sont point encore un ménage:

Les maris sont encore galants" (Lettre à Mme de Tracy, 17.VIII.1686). Le même à Mme de Sévigné (26.XII.1675): "Tous les commencements sont beaux. Les maris sont encore amants au bout de six semaines (...) mais enfin, les plus honnêtes au bout d'un an seulement sont les maîtres".

dissipait toutes les craintes qu'elle aurait pu avoir, que leur alliance dégénérait en triste cohabitation de deux êtres que la vie commune éloigne l'un de l'autre plutôt qu'elle ne les rapproche. Loué généreusement par les contemporains, le malicieux Acante (327) était digne d'être à Tendre et d'y demeurer. Travailleur - "*Je vais de devoir en devoir tout le long du jour*"(328) - chaleureux et fidèle, il avait tous les appas pour plaire à Sapho. Fort savant et cultivé, il maniait à merveille le grec et le latin (329). Selon Bussy (330), Pellisson était "*encore plus honnête homme que bel esprit et personne en France ne (l'avait) plus délicat que lui*". J'ajoute encore une autre citation tirée d'une autre lettre de Bussy (331) qui évoque l'Apollon du Samedi: "*Mme de Sévigné disait de lui à quelqu'un qui exagérait ses bonnes qualités, sa droiture, sa grandeur d'âme, sa politesse: "Eh bien! dit-elle, pour moi je ne connais que sa laideur: qu'on me le dédouble donc"*. Je me suis interdit plus haut de reprendre la question délicate, mais il semble impossible d'éviter le refrain.

L'autoportrait de Pellisson se trouve dans sa lettre à Mlle Legendre du 2.XI.1656 (Mss.Conrart). Le témoignage vaut ici son pesant d'or car, vu la date de la missive, tel fut

327. Le sobriquet sous lequel on désignait Pellisson dans le salon à cause de son goût pour toutes sortes de malices plus ou moins ingénieuses qu'il mettait régulièrement en jeu afin de se divertir et de divertir les autres.

328. Pellisson à Costar, s.l.n.d.

329. Costar lui avait confié la révision du latin et du grec de ses "Entretiens", cf. sa lettre à Conrart, s.l.n.d. dans: "Lettres", Paris, A.Courbé, 1658. Pellisson apprit l'italien et l'espagnol tout seul. Cf. sa lettre à Donneville no XIII, p.475 dans: "Vie et oeuvres de Pellison, Marcou, Paris, 1859.

330. Sa lettre à Mlle Du Pré, 5.III.1670.

331. A Mlle Du Pré, 21.XI.1670.

Pellisson à l'apogée du Samedi: "*Ce n'est pas trop ma coutume de marcher sur les chemins battus et de me joindre à la foule. (...) Cet esprit froid, sombre et mélancolique ressemble à ces grottes des romans (...); il a l'ouverture toute petite, il se faut courber pour y entrer. Il n'y a rien de plus triste en apparence. Mais cet esprit a des appartements raisonnables et commodes et jusques dans les moindres recoins, plus de jour, plus de lumière et de gaieté que cette entrée si obscure n'en semble promettre*". Cela cadre bien avec le portrait de Herminius de la "Clélie"(332).

Un détail de ce portrait surtout attire l'attention. Sapho y atteste qu'Herminius-solitaire était indifférent à la plupart des plaisirs que la compagnie aimait le plus: la chasse, le jeu, la musique, la peinture et la bonne chère. Elle ne mentionne pas la littérature qui, on le sait, fut une passion indubitable de Pellisson. Une nouvelle preuve que le salon de Mlle de Scudéry fut un salon littéraire par excellence, Pellisson étant la source majeure de ses occupations.

La liaison de Pellisson et de Mlle de Scudéry (333), auquel le Samedi prêta son décor, dura une quarantaine d'années (334). Sapho lui garda son affection au-delà du tombeau.

Deux mots sur la mort de Pellisson-Fontanier (1624-1693). Bien des protestants considéraient Pellisson comme un

332. "Il ne marche point sur les pas des autres. Il se fait un chemin à part sans s'égarer".

333. De 16 ans son aînée.

334. Dans ses lettres, Mlle de Scudéry avoue tantôt 38, tantôt 39 ans. J'arrondis le nombre en me référant à la lettre de Sapho à l'abbé Boisot du 21.II.1693 où elle se plaint d'avoir perdu "un ami de 40 années".

hypocrite, ne lui pardonnant pas sa conversion (335), cela d'autant moins qu'il fut administrateur de la caisse de secours pour les nouveaux convertis (336). Le porte-parole des huguenots, "La Gazette" de Rotterdam (16.II.1693) accusa Pellisson d'être mort (7.II.1693) comme un impie (337). Les mauvais bruits s'étaient répandus comme une trainée de poudre. Mlle de Scudéry n'abandonna pas son ami. Elle imputa à François Hébert, curé de Versailles, d'avoir accrédité ces bruits par jalousie des réguliers dont Pellisson fréquentait les offices. Saisie d'indignation, elle écrivit aussi à Mme de Maintenon, au Chancelier, au Contrôleur des finances et une lettre de quinze pages à Bossuet (338). Dans les "Lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry", E. Miller prétend qu'à la mort de Pellisson, "sous le voile de l'anonyme", Mlle de Scudéry se chargea d'honorer la mémoire de Pellisson dans un éloge publié dans le "Mercure galant". Nous sommes en possession d'une lettre de Mlle de Scudéry à l'abbé Boisot (7.III.1693) qui contredit cette thèse: *"Ceux qui font le "Mercure" ont cru que je l'avais écrit; mais il est d'un de*

335. 1670. Cf. lettre de Pellisson à Louis XIV sur son abjuration: "Sept ans de prière et d'étude avaient éclairé et convaincu ma raison". Bussy à Mlle Du Pré (21.XI.1670): "La lettre de Pellisson (au roi) est belle. Rien ne m'affermir davantage dans ma religion que de voir un bon esprit comme le sien l'étudier longtemps et l'embrasser à la fin".

336. Il avait en même temps l'économat de Cluny, de Saint-Germain-des-Près et de Saint-Denis.

337. La mort l'ayant surpris (Bossuet à Mlle Du Pré, 14.II.1693: "... jusqu'à la veille de sa mort, il recevait ses amis avec sa douceur et sa politesse ordinaires". Bossuet à Mme de Brinon, 16.II.1693: "Il reçut très bien la proposition que je lui fis la veille de sa mort, de recevoir les saints sacrements (...)"), il n'avait pas reçu les derniers sacrements.

338. "Un faux dévot et de malins esprits suscités par l'enfer ont essayé de ternir la conversion la plus parfaite qui ait jamais été". ("Correspondance de Bossuet")

mes amis appelé M. Bosquillon, à qui j'avais donné un simple mémoire" (339). Bossuet défendait avec acharnement la mémoire de Pellisson qu'il considérait comme un catholique ardent (340). Les deux hommes se connaissaient de longue date, se rencontraient dans le salon du Marais et l'épisode m'a paru important pour compléter le portrait de l'Apollon du Samedi, d'autant plus qu'il met en évidence le dévouement de Sapho manifesté à celui qui avait donné le ton à son salon. "Les larmes m'aveuglent et la douleur me suffoque", écrivait-elle à Boisot (21.II.1693) à la mort d'Acante. Ayant toutes les poésies du défunt (341), bien que malade et découragée, elle chercha à les publier. "La douleur m'a rendue malade; je fais ce que je puis pour résister, car je suis nécessaire à conserver sa mémoire" (342). Elle était prête à écrire un livre sur Pellisson. "J'écrivis à Castres, à un ancien ami de M. de Pellisson, pour le prier de m'apprendre ce qu'il savait de l'enfance et de l'éducation de l'illustre mort" (343). Je clos le paragraphe sur ce témoignage dans l'espoir d'avoir permis à mon lecteur de n'avoir nul doute sur l'attachement impéris-

339. La Loubère se laissa prendre aussi (Cf. sa lettre à Bossuet du 6.III.1693).

340. Cf. sa lettre à Mme de Brinon, 16.II.1693: "Quelques ennemis qu'il avait s'y sont mêlés avec tous les protestants; mais les ouvrages qu'il a publiés (Il s'agit surtout du "Traité de l'Eucharistie" publié en 1694. Cf. lettre de Mme de Brinon à Bossuet, 18.VII.1694) et ceux sur lesquels il est mort seront un témoignage immortel de sa foi aussi bien que l'attachement qu'il a toujours eu aux pratiques de la religion et en particulier à la fréquentation des sacrements". Un témoignage de Leibnitz (sa lettre à Bossuet 19/29.III.1693): "Si j'ai cru que Pellisson se trompait en certains points de religion, je ne l'ai jamais cru hypocrite". Je signale aussi une lettre de Pellisson à Bossuet (1675) sur un incident de la lutte engagée par le gallicanisme contre les prérogatives pontificales.

341. La même au même, 7.VI.1693.

342. La même au même, 28.II.1693.

343. La même au même, 22.V.1693.

sable de Mlle de Scudéry à Pellisson et sur les mérites de celui-ci. Dommage seulement qu'il n'ait pas payé ses dettes avant d'aller ad patres (344). Ses créanciers, la bourse pleine, auraient mêlé plus volontiers leurs larmes à celles des amis intimes du défunt.

Deux mots sur la correspondance de Pellisson. Il écrivait beaucoup. Parfois sept lettres en une soirée (345). Je tiens à signaler celles écrites à Mlle de Scudéry qui trahissent la façon dont les deux amoureux étaient ensemble: on y saisit une tendresse sincère mais le bel esprit domine (346). Le flirt et la coquetterie y gardent toute leur saveur mais l'intelligence s'impose (347). On jugera aussi de ses "Lettres historiques". Je ne puis non plus passer sous silence les folles lettres de Pellisson écrites à Mlle Legendre, d'autant plus qu'elles évoquent presque tous les habitués du Samedi (Mss.Conrart). Vient, enfin, la correspondance avec Leibnitz qui trahit le goût de Pellisson pour toutes les sciences spéculatives. Leurs lettres (1692 et 1693) traitent souvent de la dynamique de Leibnitz (348) ou d'autres questions étudiées par le savant allemand. Pellisson s'intéressait à tout ce que Leibnitz proposait pour la perfection de la médecine (1692), à sa physique et à l'étude des expériences (349). Un homme dont l'éventail des intérêts n'aurait pu être plus large: poésie, lettres, histoire, théologie,

344. Cf. lettre de M.de Meaux à de Cambrai, 26.X.1693.

345. Cf. sa lettre à Mlle Legendre, 26.X.1656, Mss.Conrart.

346. Cf. Mss.Conrart, to V, fos 135-138.

347. Voir surtout ses lettres à Sapho écrites de Paris à Athis, où Mlle de Scudéry séjourna souvent dans la maison de campagne de Conrart et de sa femme/Ibérise.

348. Leibnitz à Bossuet, VII.1694.

349. Cf. la correspondance échangée entre Pellisson, Leibnitz et Bossuet du début de 1690.

sciences. Et il trouvait encore le temps de fréquenter les sacrements. Un esprit accompli. Quel privilège pour le salon de Mlle de Scudéry! La correspondance avec Leibnitz n'allait pas à sens unique: "*La mort de Pellisson m'a privé aussi d'autres lumières que j'attendais de sa correspondance*"(350), un échange de lettres dont le savant ne jouit que bien peu de temps. Ne soyons pas étonnés du nombre de lettres que Pellisson nous a laissées. Avant de mourir il employait ses nuits "*non pas à lire des livres de dévotion, mais les lettres de Balzac*"(351). Une passion qui à l'époque fut générale.

Je signale aussi sa correspondance avec un autre familier du Samedi, Donneville, conseiller au parlement de Toulouse, logeant à Paris au faubourg Saint-Germain. Les 15 lettres que nous gardons, celles de 1650, écrites de Castres et celles de 1651, écrites de Paris, roulent sur des questions littéraires dont la querelle des Anciens et des Modernes. Cousin (352) traita Donneville de familier obscur du Samedi. Une mégarde. Le Méliante de "Cyrus" fut souvent appelé dans le Samedi "Artimas" ou "Cicéron". Le deuxième surnom provenait de l'habitude qu'avaient Donneville et Pellisson de parler souvent dans leurs lettres de Cicéron que ce premier lisait assidûment. Souvent malade, ce magistrat de Toulouse fut une figure assez despotique. Entendant mal la raillerie, il aimait être traité cérémonieusement et se fâchait pour la moindre marque de négligence (353). La faiblesse d'un bonhomme de province qui, cultivant les belles lettres, aspirait

350. Leibnitz à Bossuet (19/29.III.1693).

351. La duchesse Sophie à Leibnitz, s.l.n.d.dans: "Correspondance de Bossuet".

352. "La société française au XVIIe siècle".

353. Cf. lettre de Pellisson à Mlle de Scudéry, 9.X.1656.

à la gloire du consul romain. C'est Pellisson qui présenta Donneville à Mlle de Scudéry. Il fit vite sienne la convention du Samedi. Il existe des lettres que Donneville écrivait à sa soeur de Toulouse, Mme de la Terrasse, sur les activités de Paris et sur les dernières modes. Parfois ses lettres étaient accompagnées de poupées parées selon le dernier cri parisien, et c'étaient des dames du Samedi qui confectionnaient la vêtue.

Si la laideur de Pellisson (Et voilà la rengaine qui revient!) pouvait éventuellement ne pas trop embarrasser les contemporains, celle de Sapho fut pour eux une complication véritable. Tous n'avaient pas su s'en tirer comme Somaize qui dit en parlant de Sophie/Sapho: "*L'on sait assez comme elle est faite sans que j'aie besoin d'en parler*". Dans sa lettre à Balzac du 10.IV.1638 (Sapho avait 30 ans), Chapelain écrit en parlant de Mlle de Scudéry: "*...ce serait une personne accomplie si elle n'était pas un peu beaucoup laide*". Dixi et salvavi animam meam!

A l'époque où la vénusté féminine était de rigueur, cette grande fille au teint terreux, n'ayant ni les lèvres de corail ni les épaules d'albâtre, cadrait mal avec le stéréotype féminin établi par la belle société. Elle ne cherchait pas à prétendre le contraire.

Je sais que je ne suis pas belle,
 Mais je chante passablement
 Et quand on m'aime tendrement
 J'aime comme une tourterelle. (354)

Ne pouvant pas prôner le culte de la beauté, elle prôna celui de la tendresse et de l'esprit (355).

Nanteuil l'avait peinte au pastel. Nous avons une lettre (s.l.n.d.) du peintre à Mlle de Scudéry accompagnant le portrait, dessiné et gravé d'après nature, qu'il lui envoya. Elle l'en remercia par ce quatrain.

Nanteuil en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Un compliment déconcertant: si elle s'était trouvée belle sur la toile, elle l'aurait gardée comme la prunelle de ses yeux. Or, elle garda la planche, ne permit d'en tirer qu'un petit nombre d'épreuves et finit par l'aider à se perdre (356).

Poser pour un portrait devait être pour elle une torture sans pareille. L'usage de s'offrir son effigie les uns aux autres connaissant à l'époque une grande vogue dans le salon du Marais, plusieurs personnes avaient réclamé celle de Mlle de Scudéry. Une humble, bien que cruelle demande dont il fallait se défendre. Voici la réplique de Sapho donnée à Conrart.

"Puisque vous voulez mon portrait,
Et que vous le voulez bien fait,
Je voudrais, s'il était possible,
Qu'il fût de ce peintre invisible
Dont parle votre madrigal (357)
Car on dit qu'il ne peint pas mal;
Mais sans l'occuper tant que j'ai sujet de craindre
Qu'il n'ait pas loisir de me peindre". (358)

355. "Le Grand Cyrus", to X, livre II, p.557: "Les charmes de (l'esprit de Sapho) surpassent de beaucoup ceux de sa beauté".

356. Il nous reste deux autres portraits de Sapho, faits par Mlle Chéron et J.G.Wille.

357. Il s'agit du madrigal fait par Conrart sur la peinture de Philoxène/Mme Aragonnais.

358. Autographe de Mlle de Scudéry, Mss. Conrart 5132, fo 199.

Laideronne à décourager la pitié, Mlle de Scudéry garda la noblesse de savoir et vouloir faire honneur à la beauté d'autres femmes. Elle chanta celle de Mme de Malnoue, l'une des femmes les plus distinguées du Samedi, qui unissait les délices du corps et de l'esprit aux plus solides valeurs morales et à une piété véritable.

Une observation s'impose ici. Les contemporains ne se taisaient pas sur la laideur de Mlle de Scudéry, mais passaient sous silence la soi-disant beauté de Mme de Rambouillet. La civilité mondaine invitant plutôt à la démarche inverse, je ne puis m'empêcher d'en déduire que, si Mlle de Scudéry fut laide comme les sept péchés capitaux, la beauté véritable de Mme de Rambouillet est bien douteuse.

Sapho aimait les couleurs tendres et ne mettait que du bleu, du gris de lin, de l'isabelle et du blanc. Généreuse, elle aimait mieux donner que recevoir (359). Bien qu'"*admirable et inimitable*" (360), elle ne fut pas - qui l'est? - exempte de faiblesses: elle n'avait pas le sens de l'humour. Dans sa lettre à sa fille (21.VI.1680), Mme de Sévigné évoque une petite facétie dont Mlle de Scudéry fut "victime" lors d'un séjour de la compagnie du Samedi à Fresnes, chez Mme du Plessis-Guénégaud. On lui apporta une lettre, qu'on prétendit avoir été envoyée par Pellisson. "*Cette bonne Scudéry avait (pris la boutade) trop âprement*".

Jamais elle ne voulait passer pour savante. "*Il y a plus de trente ans que M. le duc de Montausier me loue de ne*

359. Cf. sa lettre datant de 1656 à une personne inconnue qui lui avait envoyé un présent: "...vous avez donné à une personne qui n'aime pas qu'on lui donne".

360. Mme de La Fayette à Mlle de Scudéry, s.l.n.d.

pas faire "le bel esprit", écrivait-elle à Vertron (361).

(...) rien n'est plus opposé à mon humeur. Quand mes amis me montrent quelque ouvrage, je ne décide jamais rien".

Un mot d'explication.

Vertron avait organisé (1680) un concours de bouts-rimés en l'honneur de son protecteur, le duc de Saint-Aignan. Il avait demandé à Mme Deshouliers(362), à Mlle de Serment et à Mlle de Scudéry, d'être juges des trois sonnets présentés à la compétition, celui du R.P.Commire, celui du duc de Saint-Aignan et celui de Vertron même. Mlle de Scudéry déclina cet arbitrage littéraire, tout en promettant "*de louer l'ouvrage qui remportera le prix*" (363). La réponse de Sapho fut catégorique: "*...je ne suis pas un bel esprit (...) mais je suis une bonne amie qui fait profession d'être fort sincère. (...) J'ai un grand nombre d'amis et je suis assurée qu'il n'y en a pas un qui me conseillât de changer un caractère dont je me suis si bien trouvé (sic)*". Le ton de sa lettre à Boisot (7.VI.1693) reste le même: "*Je ne regrette que les louanges de mon esprit, et j'accepte hardiment celles qu'on donne de mon coeur et à mon amitié*"(364).

361. 1685/1686, recueil de Lanson, p.282.

362. Membre de l'Académie Royale d'Arles.

363. Mlle de Scudéry à de Vertron, 1685/1686, recueil Lanson p.282.

364. L'âme noble et le coeur généreux, elle visitait souvent les tombeaux de ses amis morts, Mlle Paulet, l'évêque de Mans, Beaumes, cf. la "Gazette de Tendre". D'autres lettres de Sapho où elle refuse qu'on la prenne pour un bel esprit: 1) à Pellisson (10.X.1656):

"De faire entendre en son murmure (de la Seine)
Que bel esprit est une injure;
Et que j'aimerais mieux être carpe ou merlan
Que d'être bel esprit seulement pour un an".

2) à Mlle Bordey (16.III.1691). Voir aussi les vers de Nanteuil et de Mlle de Scudéry sur portrait de Sapho où la question transparait.

Outre cela, modeste à l'outrance. En parlant de la "Relation de l'Ile imaginaire" de Mademoiselle, elle écrivait à la comtesse de Maure (365): "...si mon nom n'était point placé aussi avantageusement qu'il est dans cet agréable ouvrage, je n'aurais que de l'admiration et du plaisir en le lisant. (...) Mais je ne mérite pas les louanges que l'on me donne" (366).

La reine Christine de Suède m'intéresse dans cette thèse en tant qu'admiratrice de Mlle de Scudéry. Celle-ci partagea la sympathie de la grande Suédoise pendant plusieurs années. L'affinité qui unissait Sapho à la reine des Goths jette une lumière particulière sur les goûts de la romancière concernant les humains. On ne peut ignorer ces goûts, car ils déterminent assez catégoriquement la personnalité de Mlle de Scudéry elle-même, d'autant plus que je suis portée à croire que Christine éveilla sa curiosité et son émerveillement surtout par ses multiples extravagances, par les traits piquants de son caractère et aussi par ses intérêts scientifiques et littéraires.

Christine fut une célébrité bien connue dans les salons parisiens. Elle en fréquenta quelques-uns pendant son

365. VII.1660, Mss. Conrart 5240, fo 79.

366. Sur la modestie de Sapho, cf. lettre de Furetière à Sapho (s.l.n.d.) dans: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance".

séjour à Paris (367) et fut une figure dont le sort occupait beaucoup les familiers des ruelles qui se plaisaient fort à débattre ses diverses excentricités.

Tout comme Mlle de Scudéry, Christine se révolta contre les destins de son sexe, condamna le mariage et la maternité. Elle écrivit de sa plume à Chanut(368): "*J'ai une antipathie si grande pour le mariage que si le Roi de l'univers voulait déposer à mes pieds son sceptre et sa couronne, quelque galant qu'il fût et quelque bonne mine qu'il eût d'ailleurs, je refuserais de l'épouser*".

Ce fut une femme libérée, chaussée d'ordinaire comme un homme dont elle avait le ton de voix et quasi toutes les actions. L'émancipation la plus outrée (369). Elle affectait de faire l'amazone, parlait huit langues, portait quelquefois une épée. Mme de Motteville ("Mémoires") disait qu'elle en savait plus que toute l'Académie Française jointe à la Sorbonne. Modeste et dédaignant la pompe, elle composait elle seule toute sa cour et la troupe de domestiques qui la suivaient dans ses déplacements était restreinte. Faisant profession de mépriser toutes les femmes à cause de leur ignorance, elle n'accorda son amitié qu'à quelques-unes dont surtout Mlle de Scudéry (370) avec qui elle était en communion

367. 1656, cf. lettre de Mme de Sévigné à Ménage, 12.IX.1656.

368. Ambassadeur de France en Suède, s.l.n.d.

369. Elle ironisait en parlant de Chapelain qui "voudrait que tout fût pucelle"(Je redonne la citation après E.Colombey, "Ruelles, salons et cabarets".).

370. Cf. Ménage à Huet, 18.I.1662, Mme de Sévigné à Ménage, 1661: "Je suis fort aise que la reine de Suède ait fait de si bons présents à Mlle de Scudéry"(une boîte de diamants de 1000 écus).

d'idées, de sentiments (371) et de lettres (372). Elle se nommait "Christine-roi" et Mlle de Scudéry fut la première à rendre hommage à celle qui, à 28 ans, quitta le trône pour se livrer à ses penchants pour les sciences, les belles lettres et les arts.

Ses relations avec l'intelligentsia française étaient fort animées. Georges de Scudéry lui dédia son "Alaric", Pascal sa machine arithmétique (373), Balzac lui écrivait des lettres (374) qu'on recopiait dans les ruelles afin de les mettre en circulation. Godeau aussi était en commerce épistolaire avec elle, et lui envoya même quelques-uns de ses ouvrages (375).

A sa cour, en Suède, elle avait accueilli plusieurs savants et beaux esprits de France. Descartes surtout, mais aussi Huet, Bochart, Nandé, Chevreau, Marigny et Pierre Michou dit Bourdelot, intrigant et charlatan qu'elle nomma son médecin privé. A sa cour elle invita aussi Ménage. Il la remercia en lui offrant son églogue "Christine" (376).

La première visite de Christine à Paris eut lieu en 1656. C'est Ménage qui fut chargé de lui présenter les intellectuels de la capitale (Il recevra d'elle, par la suite, une chaîne d'or). Lors de ce séjour, La Rochefoucauld se montra assidu auprès d'elle à en rendre les autres jaloux. Je trouve plusieurs lettres de Mme de La Fayette à Ménage (377), dont

371. Lorsque Christine était malade, Sapho lui envoyait lettre sur lettre.

372. Cf. p.ex. Christine Alexandra à Mlle de Scudéry, de Rome, 30.IX.1687.

373. Cf. lettre de Pascal à Christine de 1652 sur sa découverte dans: "Lettres", p.131.

374. Cf. Conrart à Somaize du 29.VI.1652.

375. Cf. Christine à Godeau, 28.X.1651.

376. Lettre de Mme de Sévigné à Ménage, 12.IX.1656, P.S.

377. 26.X.1655, 1.IX.1656, 12.IX.1656, 19.?.1656, 9.XI.1657.

Christine est le principal sujet. J'en conclus que les conversations qui se tenaient alors dans les salons parisiens devaient tourner souvent autour de la personne et il est impensable que le Samedi ait pu ne pas y prêter attention aussi.

La conversion de Christine au catholicisme et surtout son séjour à Paris déclenchèrent un ouragan d'émotions. "*Tout le monde la dépeint comme une créature si brusque et si extraordinaire que je ne sais si elle me plairait*", écrivait Mme de La Fayette à Ménage (19.?.1656). Le risque était considérable car, n'aimant pas les femmes, Christine n'était pas aimée d'elles. "*De la manière dont elle a traité les dames des villes où elle est passée, je doute fort que celles de Paris soient contentes d'elle*", écrivait Mme de La Fayette à Ménage (12.IX.1656).

Inégale, brusque, libertine en paroles et en actions, poudrée à l'excès, la reine des Goths exhibait les appas de l'amour libre(378). Son écharpe noire dont elle se bandait la gorge, devint le symbole d'un être autonome qui cherchait à effacer à tout prix la moindre trace qui trahissait son sexe. Et pourtant, cette femme-là me plaît. Je regrette seulement qu'elle n'ait pas voulu compromettre le phallocentrisme en glorifiant plutôt la féminité au lieu de la condamner.

Le 11 mars 1658, elle fut reçue à l'Académie Française. Les contemporains commentent souvent cette visite dans leurs lettres (379). J'en tire un témoignage qui exalte les dons spirituels de Christine. Costar au maréchal d'Albret

378. Elle déconceilla à Mlle de Montpensier de jamais se marier. Voir ses "Mémoires".

379. Cf. Patru à Perrot d'Ablancourt, recueil de Lanson, p.136.

(s.l.n.d.): "*Cette Princesse qui dit à tout moment plus de belles et de jolies choses que tous nos livres*". Mlle de Scudéry succomba aussi au charme de Christine. Sa reine de Corinthe, la brave Cléobuline du "Grand Cyrus", incarne toutes les audaces de la Suédoise. A l'époque de l'existence du Samedi, elle imposa si inconditionnellement sa présence à ses contemporains, que la compagnie du Marais ne pouvait certainement pas éviter de faire d'elle l'objet de ses badinages.

Christine ne fut pas la seule à éprouver de la sympathie pour Mlle de Scudéry.

On connaît l'adulation dont jouissait Mlle de Scudéry. Peu nombreux furent ceux qui osèrent contredire sa vertu, son savoir et sa modestie (380). Dans sa "Précieuse", l'abbé de Pure, lui aussi, rendit hommage (to I, p.391) à celle qui, au dire de Mme de Sévigné, avait plus d'esprit que ses ouvrages. Titon du Tillet ("Parnasse français") parle d'une lettre où Pascal aurait dit qu'ayant lu "Clélie", il avait admiré l'auteur sans la connaître. Un témoignage laudatif manifesté à celle qui savait joindre le divertissant à l'utile (381), et dont la réputation s'étendait jusqu'en Asie. Les lettres des contemporains (382) ne cessent de la louer. Balzac montre plus de zèle que les autres. A ce propos, une petite remarque. Tamisey de Larroque(383) évoque la lettre de

380. Cf. lettre de Brébeuf à Mlle de Scudéry, 24.VIII.1660.

381. Mme de La Fayette à Mlle de Scudéry, VII.1688.

382. Elles s'adressent souvent à la quatrième Grâce", à la "dixième Muse" ou à "l'illustre Sapho".

383. "Lettres de J. Chapelain".

Balzac du 25.IV.1652 comme celle où l'écrivain s'est surpassé lui-même dans ses éloges à Sapho. Puis-je observer qu'il y en a deux autres incomparablement plus laudatives encore, celle à Conrart de juillet 1651 et celle à Costar du 8.XII. 1653. Le lecteur en jugera (384).

Au nombre de ses adversaires, il convient de compter Cotin qui avait lutté contre elle avec sa plume, Furetière (385) et surtout Boileau. Dans son "Dialogue des Héros de romans", Diogène présente Sapho à Pluton par ces mots: "*C'est Sapho, cette fameuse Lesbienne*". Ecrit en 1664, le "Dialogue" ne parut qu'en 1713. Bien que toujours très opposé à Madeleine de Scudéry, Boileau chercha cette fois-ci à l'épargner et à ne pas faire d'elle un objet de risée. On connaît son coup de griffe le plus fameux donné à Sapho, sa "Satire contre les femmes" (386). Loin de vouloir faire une nouvelle analyse de la pièce - on en a déjà tant fait! - je signale un mot de Lignère qui, répondant à Boileau, appela sa satire un "monstre nouveau". Sapho accusa le coup. Je renvoie le lecteur à ses lettres à Boisot des 6 et 10.III.1694 et à celle du 7.IV. 1694 afin de saisir toute l'amertume de la romancière.

Boileau fut implacable. Sa lettre à Brossette du 7.I. 1703 témoigne de son mépris pour les romans de Mlle de Scudéry et pour leur auteur.

384. Je signale aussi une lettre (s.l.n.d.) de Vaumorière à M. de xxx (to I, p.33 "Lettres sur toutes sortes de sujets avec des avis sur la manière de les écrire") dont le ton élogieux ne saurait être plus univoque.

385. Le même qui l'avait appelée la "Pucelle du Marais".

386. Une véritable guerre éclata dans les salons autour de la "Satire contre les femmes". Les lettres en disent long. Cf. lettre du Mme de N. à Mme la Marquise de xxx (s.d. recueil de Sercy) sur la satire de M.D. contre les femmes où l'auteur accuse Boileau de plagiat de la sixième Satire de Juvenal. Voir aussi la lettre de Boileau à Brossette du 5.I.1706 qui compromet l'exiguité de la précédente.

Bien que fort amie avec Sapho, Mme Cornuel n'hésita pas à exercer sa langue de vipère afin de lui faire pièce, à elle aussi. "*Elle était destinée par la Providence - dit-elle en parlant de Sapho - à barbouiller du papier, puisqu'elle suait l'encre par tous les pores*"(387). C'est tout dire.

Ninon de Lenclos laissa aussi échapper un mot qu'elle aurait dû taire. Blâmant Bonrepos de la négliger, elle lui reprocha (388) d'aller voir à la place "*les vieilles du quartier*". "*La vieille du quartier*" - Mlle de Scudéry - méritait plus d'égards. A l'époque de la lettre de Ninon, elle était plus qu'octogénaire, mais sa vieillesse ne gâta en rien ni la solidité de son amitié, ni la grandeur de ses qualités, ni l'authenticité de sa valeur. Un mot déplacé qui trahit la cécité pour le bien.

Une division scandaleuse à l'Académie Française provoqua la dissolution du Samedi qui déclinait fort déjà depuis la brouille entre Conrart et Sapho, causée par l'entrée en scène de Pellisson (1653). L'année de l'élection de Gilles Boileau à l'Académie(1658) et les dissensions qu'elle suscita s'avèrent fatales pour le salon. Dès 1654, Mlle de Scudéry se ligua avec Ménage pour empêcher Gilles Boileau d'entrer à l'Académie (389). Nous connaissons les attaques de Nicolas

387. J'apporte la citation après E.Crépet, "Le trésor épistolier de la France".

388. ? 1690 dans: "Correspondance authentique de Ninon de Lenclos", E.Colombey, Paris, Dentu, 1886.

389. Rathéry et Boutron ("Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance") errent en prétendant qu'il s'agissait de Nicolas Boileau. Il leur aurait suffi de lire la lettre de

Boileau, frère de Gilles, contre Sapho (390). Nous connaissons celles contre Pellisson. Nicolas Boileau n'avait jamais su parler avec circonspection de la laideur étonnante de Pellisson (nous y voilà de nouveau), déjà fort connue dans le pays. A l'époque, on se plaisait à réciter ce quatrain de La-chapelle s'adressant à Georges de Scudéry:

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche et toujours bien mis;
Sa soeur une beauté divine,
Et Pellisson un Adonis. (391)

La première version du vers "*L'or même à la laideur donne un teint de beauté*" de la Satire VIII de Boileau, était: "*L'or même à Pellisson donne un teint de beauté*". Pellisson connaissait la première version du vers et lui en garda toujours rancune. "*Dépréaux n'était pas ami de Pellisson ni de moi*", conclut Sapho dans sa lettre à Boisot du 24.VI.1693 (392).

Ménage était aussi l'ennemi de Boileau, de tout temps reconnu à cause de sa malheureuse satire "Le Parnasse réformé" où il avait pris Ménage pour cible de son libelle. Le mordant "Avis à Ménage" publié par Nicolas en 1656 ne put qu'augmenter la haine de Ménage contre le frère aîné de son

Chapelain à Huygens du 9.IV.1659, pour ne pas commettre le lapsus.

390. "Satire contre les femmes" - critique de la "Carte de Tendre", de "Clélie" et de "Cyrus".

391. Lettre de G.Patin à Falconet, 30.X.1670.

392. Cf. lettre de Mme de Scudéry à Bussy du 13.XI.1677 et celle de Bussy à Mme de Scudéry du 16.XI.1677. Conjointement avec Boileau (et Racine), Pellisson devint historiographe de Louis XIV. Le premier compagnon avait rendu la pillule difficile à avaler.

auteur (393). Il décida d'empêcher son élection à l'Académie Française.

Ménage s'adressa à Mlle de Scudéry pour lui demander de faire l'usage de son irrésistible influence sur le premier historien de l'Académie et de le gagner pour sa cause. Elle acquiesça. La séance fatale où la candidature de Gilles Boileau devait être acceptée, eut lieu fin mars 1659 (394). Une lettre de Chapelain à Huygens (9.IV.1659) en rapporte tous les détails.

La place vacante avait été laissée par Colletet. On proposa Gilles Boileau pour l'occuper. Avant le scrutin, Pellisson et Ménage, "*tous deux ses ennemis irréconciliables*", passèrent à l'action afin d'exclure cette candidature. Des dix-huit membres qui l'avaient préalablement approuvée, ils en gagnèrent sept pour leur cause, et en firent venir cinq autres que leurs obligations empêchaient d'habitude de participer aux réunions. Le jour du scrutin, Pellisson fit une harangue d'une heure et demie, "*très aigre et très véhémente*" contre le proposé, l'accusant - sans preuve! - "*de n'avoir ni honneur ni probité*". "*Le seul mauvais plaisir (qu'il a eu, c'était) d'avoir poussé sa vengeance à toute extrémité sans écouter que sa passion seule*" (395). L'Académie accorda à l'accusé une semaine pour fournir des preuves de son honnêteté. Il ignora la directive. Pellisson et Ménage arrivèrent à le faire exclure de la corporation par

393. Lettre de Scarron à Fouquet (s.l.n.d.): "Boileau si connu par sa médisance, par la perfidie qu'il a faite à Ménage et par la guerre civile qu'il a causée dans l'Académie". Un malentendu certain: Nicolas Boileau était tout à fait innocent dans "la guerre civile de l'Académie".

394. L'affaire ne fut pas fraîche. Cf. lettre de Mme de Rohan à Isarn, 12.III.1659.

395. Chapelain à Brissonnet, 27.III.1659.

le nombre de ballottes. Depuis le scrutin, "*l'Académie est demeurée partagée*". Bien que mal fondée, l'accusation de Pellisson réussit. Muni de ses privilèges de membre, l'agent servile de Mlle de Scudéry exerça la vengeance de Ménage sur Gilles Boileau, l'acte étant en même temps doux à son propre coeur offensé par les agressions du frère de la victime.

Pellisson et Ménage ourdirent le complot afin d'assouvir la haine du second. Chapelain se contenta d'être pour l'accusé, sans pour autant élever le ton. Cela suffit à Ménage pour rompre tout commerce avec lui après une amitié de plus de vingt années.

Le scandale autour de Gilles Boileau fit beaucoup de bruit à la cour, en ville et même dans les provinces (396). Ayant suivi de près toutes ses péripéties, la compagnie du Samedi se trouva partagée. Pellisson se brouilla définitivement avec Chapelain (397), Conrart se coalisa avec le second, Sapho rompit avec eux deux. Godeau s'en indigna: "*Je regrette de voir la griffonneuse Sapho, possédée elle-même de cette humeur de dispute, rompre avec deux vieux amis les moins griffonnants que l'on connaisse*", écrivait-il à Mme de Rambouillet le 27.IX.1659 (398). Il l'accuse ensuite de bizarrerie, d'inconstance, de caprice et d'inégalité. Un détail piquant que j'ajoute au portrait de Mlle de Scudéry d'autant plus qu'il est fourni par un ami qui la connaissait bien.

La rupture de Mlle de Scudéry avec Conrart et Chapelain semblait définitive. Le Samedi fut le premier à en subir

396. Chapelain à Spanheim (21.XII.1659).

397. Cf. lettre de Chapelain à de la Bastide (13.III.1659) et celle de Chapelain à Spanheim (23.X.1660).

398. Dans: "Lettres du comte d'Avaux à Voiture, p.136. Cf. aussi lettre de Mme de Rohan à Isarn, 17.XI.1665, Mss. Conrart, XI, fo 1251.

les conséquences. Pellisson fut saisi de panique. Il écrivait à Mlle Boquet (399): "*Chère Angélaste, mourra-t-il, ne mourra-t-il pas, ce pauvre, ce cher, cet aimable Samedi? Je demande grâce à Sapho pour lui. (...) En vérité, je prends plus d'intérêt que lui-même à sa conservation. Chère Angélaste, faites-nous savoir (...) sa destinée et la nôtre; et s'il est résolu que nous mourrons, faites que nous ressuscitions bientôt*". Mlle Boquet répondit (1659, *ibid.*): "*Je vous avertis que le Samedi se tiendra demain chez Mlle Robineau*". C'est là qu'il allait commencer sa lente chute. C'est là qu'il achèvera de s'éteindre.

La querelle fit rage. Je trouve une lettre de Chapelain (400), dont nous ne connaissons pas le destinataire, qui n'en laisse aucun doute. Opposé l'un à l'autre, Chapelain et Pellisson semblaient profiter du combat afin de raviver leur ancienne animosité. Ils ne s'étaient jamais aimés. Le Samedi assistait souvent à leurs disputes. Les opinions de Pellisson sur l'amour ou sur la raison déclenchaient chez Chapelain une véritable rage. Il appelait Herminius son ennemi (*ibid.*) et le traitait de tyran "*qui se croit tout permis et qui ne permet rien à personne, qui se prétend de faire des esclaves de tous ceux qui font tant que s'intéresser dans ses affaires*". Trouvant les idées de Pellisson "*frivoles et offensantes*", il reconnaissait pourtant son art de savoir les "*étaler méthodiquement*".

Lors de leur querelle à propos de Gilles Boileau, l'animosité des deux tourna en haine. Pellisson accusa publi-

399. 1659, dans: "Documents inédits", p.653.

400. S.l.n.d. Mss. 12347, fos 47-56, "Oeuvres diverses de J.Chapelain".

quement Chapelain de couardise, mit en circulation quelques satires parties de sa propre plume et s'employa à ridiculiser l'académicien aux yeux des dames. Il propagea quelques injurieux libelles et la fameuse satire "Sur l'amitié trompeuse et déguisée de J. Chapelain" de la plume de Ménage (401). La satire avait été envoyée pour étrennes à Mlle de Scudéry. Je devine que, opposée elle aussi à Chapelain, elle ne s'abstint pas de la lire dans son Samedi. Tous ne se coalisèrent pas avec Sapho. Mme Aragonnais, Mlle Robineau et M. de la Bastide entreprirent de réconcilier les adversaires. Les négociations échouèrent.

Dans la susdite lettre, Chapelain se répand en lamentations, cherchant dans sa colère contre les calomniateurs à apitoyer le lecteur à sa cause. Les pages de cette thèse l'ont souvent vu dans des circonstances où le rôle qu'il y joua nous empêche, hélas!, de nous ranger à ses côtés.

Quelques brèves observations au sujet des cabales qui entourèrent l'élection de Gilles Boileau à l'Académie Française.

Dans sa "Clélie", Mlle de Scudéry écrit: "(Herminius) est incapable de médisance". Le rôle joué par Pellisson dans l'affaire relatée plus haut, prouve que c'est faux; l'amour fou trottant dans la cervelle de l'auteur, cette méprise est toute justifiée.

Je verse une autre goutte de venin. Dans son "Eloge" de Mlle de Scudéry, Bosquillon écrit qu'elle est "ennemie de la médisance et des médisants" (402). Le panégyriste ne reste

401. On en fit lecture lors d'une séance des Mercuriales (ibid.).

402. Je cite d'après Rathéry et Boutron: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance".

pas non plus dans la stricte vérité. On en trouve des preuves dans le récit rédigé plus haut. Voici une autre citation à l'appui de cette thèse. *"Un de mes amis, écrit Chapelain à Balzac (11.IX.1639), eut un entretien avec (Ménage) qui me scandalisa un peu. Ils parlaient du faible de chacun et Ménage dit que la médisance était celui de force gens, que pour lui il croyait excusable(!), sur quoi il faisait d'autant plus d'instance pour le faire passer qu'il avouait franchement que c'était le sien"*. Le même Ménage, grand ami de Mlle de Scudéry - *"ennemie de la médisance et des médisants"* - (403). *"Un calomniateur, (...) une âme basse et lâche"*(404), *"une cervelle démontée"*(405), toujours prêt à rompre avec ceux qui n'étaient pas dans ses passions et dans ses sentiments.

La brouille entre Pellisson et Ménage contre Chapelain dura douze ans, empoisonnant passablement l'ambiance du Samedi. Les réunions se tenant désormais souvent chez Mlle Robineau, se faisaient quasi à huis clos, la compagnie était dispersée. Elles ne retrouveront plus jamais leur charme d'antan, malgré la réconciliation des trois querelleurs. Elle se fit un matin d'avril de 1671. *"Ménage et Pellisson me vinrent surprendre (...) sans m'avoir fait préparer et en entrant brusquement dans mon cabinet, me prièrent d'oublier le passé et me redemandèrent mon amitié en m'offrant la leur. (...)* (406) *Je les reçus gravement mais sans rudesse. (...)* Je vous

403. Chapelain à Moulceau, 25.III.1659, en parlant de Ménage: "Vous vous étonnerez qu'il y puisse avoir des gens aussi vains, aussi injustes, aussi vindicatifs et aussi méconnaissants".

404. Chapelain à Heinsius, 25.X.1663.

405. Le même au même, 5.IX.1659.

406. Ménage s'engagea à rétracter "en écrit de prose ou de vers publics" les infâmies dont il avait couvert Chapelain dans ses poésies à l'occasion de la querelle.

jure sainement que Ménage était si fort hors de ma mémoire que je fus un quart d'heure (!) sans le reconnaître ni au visage ni à la voix même, (...) et que je le pris pour un de ces provinciaux qui par curiosité me viennent visiter. Je le devinai enfin". Une rare perspicacité! Une rare coquetterie aussi. Toute la correspondance de Chapelain, échangée dans les années 60 avec, entre autres, Ferrari, Heinsius et Chevreau prouve que Ménage continuait à intéresser vivement l'académicien qui suivait son moindre geste, tous ses écrits, tous ses dires, chaque mouvement. Le susdit passage compromet son âme parjure ("*Je vous jure sainement...*"), ce qui entache encore plus l'honneur de Chapelain déjà gravement entaché, comme le prouvent les pages de cette thèse.

Ainsi prit fin la brouille qui fut à l'origine du déclin du Samedi. Ses principaux protagonistes, dont deux (Ménage et Chapelain) sortaient de l'hôtel de Rambouillet, se réunissaient régulièrement dans le salon littéraire de Mlle de Scudéry. Le conflit montra qu'aucun des trois n'observa la probité littéraire, ce qui compromet grandement la philosophie de ce même salon où l'on aimait prétendre que la littérature était le bien suprême.

L'instigateur du conflit, Ménage, eut son salon aussi, les "Mercuriales" qui se tenaient le mercredi. Ces assemblées de savants avaient acquis une certaine célébrité malgré les railleries de Chapelain (407). L'académie se trouvant rue du

407. "Ces graves sénateurs qui regardent ces bagatelles de collègue avec un mépris proportionné à leur élévation et ne

Cloître-Notre-Dame, réunit des lettrés sortis pour la plupart de l'hôtel de Rambouillet où ils s'étaient liés: Conrart, Perrault, Chapelain, Benserade, Sarasin et plusieurs femmes savantes de l'époque, dont Mlle de Scudéry.

Ménage fut fort répandu dans la société littéraire malgré ses multiples travers qui ne l'empêchaient pas de jouir dans le salon de Sapho d'une grande considération. Ce philosophe consommé (408) avait *"un visage long, de grands traits et de gros yeux à fleur de tête avec des lèvres épaisses"*(409). *"Sa principale ambition (fut) de passer parmi les savants pour polyglotte et imposer au genre humain sur le point de l'érudition"*(410). Sujet à l'intempérance de langue et à la médisance (411), il méritait, selon Balzac (412), d'être mis *"au nombre des charlatans, violons, parfumeurs, faiseurs de ragoûts et de tous ces artisans de volupté qui sont "virtuosi" en Italie"*. Cherchant à tout bout de champ à tirer louange de sa mordacité, il manquait manifestement d'urbanité (413) et se plaisait à clamer que son frère (Antoine Gombaud, chevalier de Méré) et lui *"s'étaient faits riches par d'étranges voies"*(414). Une nouvelle référence qui m'invite à revenir en arrière et à rappeler au lecteur mes doutes sur la splendeur des intimes de la chambre bleue.

devant pas faire plus de cas du flatteur que du flatté. Des viles togas"(Chapelain à Heinsius, 23.IX.1660).

408. "Licinius" dans les lettres de Balzac, le "satirique" dans celles de Chapelain.

409. Mss. Conrart, 3824.

410. Chapelain à Ferrari, 15.XII.1670.

411. P.ex. contre Josias Gombaud, sieur de Plassac, (cf. lettre de Chapelain à Balzac du 15.XII.1640) et contre Costar (le même au même, 30.XII.1640). Chapelain l'appelait "la plus mauvaise langue de son siècle".

412. Sa lettre à Chapelain du 15.IX.1639.

413. Chapelain à Balzac, 29.VII.1640.

414. Chapelain à Balzac, 23.XI.1640.

C'est là qu'il avait rencontré Costar et Chapelain. Il serait facile de multiplier les témoignages relatifs à la haine virulente qu'il éprouvait pour eux, et qui empoisonnait l'ambiance du Samedi que Sapho voulait sereine (415).

Mme de Sablé trouvait Ménage extravagant, Balzac ne pouvait souffrir ses flatteries. "*Il cajole les gens* (416) *qui n'en valent pas la peine*". Ses "*baisers redoublés*", ses "*exaltations secrètes et autres caresses, cajoleries et mignardises*" (417) rendaient la lecture des lettres de Ménage peu divertissante pour Balzac. Je ne suis pas de son avis. Je trouve Ménage/épistolier conteur, bavard et agréablement querelleur. Un assemblage hétéroclite que les précieuses du temps prisèrent autant qu'il le méritait.

On disait que le savoir et l'érudition l'emportaient sur son imagination et sur son esprit. Deux travers le ridiculisèrent aux yeux des contemporains, c'est de faire l'important dans le milieu des lettrés et d'oser courtiser Mme de Sévigné qui en rit tout son soûl.

Au dire de Chapelain (418), ce fut "*l'homme le plus emporté et le plus violent dans ses passions*" qu'on ait jamais connu. Les semences de bonté étaient en lui "*étouffées par la vanité qui (était) insupportable. Il écrit, il parle, il court le monde avec une véhémence qui n'a pas sa pareille. Cela est public.(...) Il n'a personne qui l'aime*". Son humeur

415. En 1663, il inséra à l'insu de Montausier, un libelle contre Chapelain dans une épître dédiée à "Illustrissime et quod potius duxerim, erudissime Montausieri". La dédicace laissait croire que le Duc avait approuvé le libelle. Une rare méchanceté de vouloir brouiller deux bons amis et une leçon de civilité mal apprise bien que soigneusement enseignée dans la chambre bleue.

416. Sa lettre à Chapelain, IX.1640.

417. Le même au même, 13.X.1640.

418. Sa lettre à Heinsius, 13.V.1659.

bizarre et audacieuse dont la notoriété était grande, rendit célèbres les grandes querelles littéraires dont il fut le principal instigateur et auxquelles le salon de Mlle de Scudéry participa avec acharnement. Celle autour de Gilles Boileau fut l'une d'elles. En voici une autre.

Irrité par la prétention qu'avait Chapelain de manier l'italien mieux que personne en France, et pour le mystifier, Ménage monta en 1656 une supercherie en soumettant à l'appréciation de leurs amis communs, un madrigal - IX, "Pieta crudele" - qu'il avait traduit d'après une pièce de Raincy et qu'il prétendit être du Tasse (419). Accusant Raincy de plagiat, Ménage renversa la fourmilière, tous voulant participer à la contestation. En même temps, parmi les pièces de Guarini, on trouva un troisième madrigal d'inspiration analogue à celle des deux autres. Les mystifiés regroupés dans le même salon, se mirent à l'étude des trois madrigaux, objets de la contestation en se demandant lequel méritait le plus leur admiration: celui de Guarini qui ressemblait fort à celui de Raincy, celui du Tasse/Ménage ou bien celui de Raincy. Voilà une autre querelle d'Uranie et de Job qui, une dizaine d'années plus tard, partagea comme la première, toute la ville et toute la cour dans un combat intellectuel, auquel la supercherie de Ménage avait donné le coup d'envoi. Mme de Rambouillet qui s'abstenait de tout jugement lors des querelles disputées dans son propre salon, se prononça cette

419. Il assura l'avoir trouvé dans les "Rimes diverses" du Tasse.

fois-ci pour le madrigal de Guarini (420). Pellisson les trouva beaux tous les trois (ibid.), tandis que Costar choisit celui du Tasse/Ménage (421), permettant au mystificateur de jouir de sa supercherie que ce premier n'avait pas percée. Mme de Sévigné consultée par Ménage, elle aussi (422), se prononça pour Guarini (423) et Mme de La Fayette pour le Tasse/Ménage(424), bien qu'elle l'ait confondu maladroitement avec Pétrarque. Le mystificateur réussit à tromper tout le monde. Même Chapelain et Costar. "... je suis ravie que les Costar et les Chapelain ne vous aient point reconnu sous les habits du Tasse. (...) Il m'est glorieux d'avoir été trompée aussi bien qu'eux"(425). Seule Mlle de Scudéry "ebbe qualche sospetto" (426). En effet, elle ne s'y laissa pas prendre (427) et força Ménage d'avouer sa filouterie. Il le fit et sa lettre italienne à Mme de La Fayette (IX.1656) en fournit les moindres détails. L'aveu indigna Chapelain, irrita quelques autres amis et l'affaire se tut.

Dans les lettres échangées à l'occasion de la querelle, je trouve un témoignage qui mérite un commentaire. Dans la sienne du 5.IX.1656 écrite à Ménage, Mme de La Fayette

420. Cf. lettre italienne de Ménage à Mme de La Fayette, IX.1656.

421. Cf. ses deux lettres de 1656 à Ménage, dans: "Lettres", Paris, 1658.

422. Elle était alors dans son château des Rochers et Ménage, sûr qu'elle se prononcerait pour le "Tasse", lui envoya les trois madrigaux en lui demandant son avis. Dans sa lettre il est aussi question de la XIe Provinciale et de chansonnettes italiennes.

423. Cf. sa lettre du 12.IX.1656, la date en ayant été établie par V.Cousin.

424. Cf. sa lettre du 22.VIII.1656. Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, deux disciples de Ménage courtisées de lui, fréquentaient à l'époque le salon de Mlle de Scudéry.

425. Mme de La Fayette à Ménage, 5.IX.1656.

426. Ménage à Mme de La Fayette, IX.1656.

427. Cf. lettre de Mme de La Fayette à Ménage, 5.IX.1656.

écrit: *"C'est à moi à qui vous devez toute la gloire qu'il vous revient de cette langue (italienne) et que ce fut pour me plaire que vous vous mîtes à l'étudier"*. Une assertion sans contrôle. Ménage courtisait sans conséquence Mlle de La Vergne (428), certes, mais il avait appris l'italien sans doute longtemps avant de faire sa connaissance (429), et ceci point pour plaire à qui que ce soit, mais pour posséder la langue que tous les beaux esprits de l'époque maniaient à merveille.

La querelle des trois madrigaux m'invite à soupçonner une rivalité - non seulement littéraire! - entre Ménage et Raincy. Faisant partie du clan du salon de Mlle de Scudéry, c'est là qu'ils étalaient les appas de leur personnalité. Raincy (l'Agathyrse du "Cyrus"), inégal, bizarre, spirituel, galant, agréable de sa personne, d'une conversation divertissante, charmait les dames au déplaisir de Ménage. Celui-ci (l'Anaximène de la "Clélie"), "beau garçon" selon Tallemant, aspirait sans doute à la même gloire, ses prédispositions naturelles l'y portant fort. Il aimait les femmes. *"Quand il aime, il aime avec violence, il a même le talent des larmes passionnées. Il a (...) l'âme aussi amoureuse que s'il était né en Afrique"* (430). Un tel penchant ne sait souffrir aucune concurrence.

428. Mme de La Fayette à Ménage, 5.IX.1656.

429. A l'époque de la querelle il avait 53 ans.

430. "Clélie", Mlle de Scudéry.

En 1658, l'affaire de Gilles Boileau, brouilla Ménage avec bon nombre de ses amis, deux ans plus tard il les perdit tous. En 1660, il composa une élégie adressée à Mazarin qui contenait une satire offensante contre une députation que le Parlement avait faite alors au Cardinal. Dans sa lettre à Heinsius (26.VIII.1660), Chapelain parle du mauvais effet que l'élégie avait fait. *"Jamais chose n'a été plus généralement condamnée par amis et ennemis, par intéressés et par indifférents, ainsi que le plus grand égarement d'esprit qui se soit jamais vu en homme de lettres"*. L'élégie fit bien du bruit. Les adversaires de Ménage donnèrent une interprétation méchante à la satire afin de perdre son auteur. Il fut même question de prison. Peu d'amis prirent sa défense. Ce fut une sorte de punition infligée à Ménage par des gens de lettres fatigués de ses nombreux plagiats (431). Après le scandale causé par son élégie latine, il semble avoir perdu tout crédit. *"C'est un nom diffamé qui ne se relèvera jamais de sa chute"*, écrivait Chapelain à Heinsius le 23.IX.1660. Le ton des diatribes de Chapelain ne pouvait être autre: depuis 1658, il était brouillé à mort avec Ménage et la disgrâce de celui-ci le ravit. Sans nous fier aveuglément aux jugements de Chapelain, entendons-nous sur un point: Ménage mit souvent sa plume au service de ses basses inspirations et ses "poemata" débordent d'agressions contre ses anciens amis. Il jouissait de faveurs exceptionnelles dans le salon de Mlle de Scudéry (432), ce qui m'inquiète une nouvelle fois: la littérature étant la raison d'être de ce salon, de tels coups auraient dû en être

431. Chevreau dans ses "Oeuvres mêlées" s'était plaint aussi d'avoir vu son manuscrit plagié par Ménage (je rapporte le détail après Tamisey de Larroque).

432. Cf. lettre de Mme de La Fayette à Ménage, 20.II.1657.

exclus et leurs artisans d'autant plus. "L'ami révolté" de Chapelain (433) sortit ses griffes déjà en 1640, lors de son passage à l'hôtel de Rambouillet. Il y eut une querelle contre l'abbé d'Aubignac sur "l'Heautontimoroumenos" de Térence. Mlle de Scudéry y prit part. La raison en était futile: *"il s'agissait en tout de savoir si la comédie durait dix ou quinze heures"*(434). Au lieu de se sauter à la gorge et de faire couler un océan d'encre, il leur aurait pourtant suffi de chronométrer la pièce.

L'épisode de l'élection de Gilles Boileau à l'Académie envenima l'ambiance du Samedi. Un autre, survenu peu après, le frappa d'un coup mortel. A 50 ans, Mlle de Scudéry souffrait d'une infirmité qui s'aggrava avec l'âge. Elle était sourde. Ses lettres à Huet (435) montrent une personne accablée, allant consulter des spécialistes et demandant des adresses de rebouteurs à ses amis. Mme Du Noyer lui avait rendu un jour visite (1699) et elle le relata ensuite dans la XIIème de ses lettres galantes. J'y lis: *"Mlle de Scudéry était sourde. Elle avait toujours auprès d'elle quelqu'un qui recopiait ce que la personne invitée disait et le donnait à lire à Sapho"*.

L'infirmité se manifesta bien plus tôt déjà. Au début des années 60, Cotin fut saisi de la malheureuse idée

433. "Il était mon maître et mon tyran", Chapelain à Heinsius, 13.V.1659.

434. Je cite après Tamisey de Larroque.

435. Dans: "Lettres inédites de Mlle de Scudéry à Huet" p.17 et suiv.

d'y trouver l'inspiration pour son quatrain: "Pour un mal d'oreille".

Suivre la Muse est une faute lourde,
De ses faveurs voyez le fruit;
Les écrits de Sapho menèrent tant de bruit,
Que cette Nymphe en devint sourde.

Ménage le lut et s'emporta. Une querelle éclata, qui est relatée dans les Mss. Conrart (5131, fos 155-175).

Pauvrement dotée du sens de l'humour, Mlle de Scudéry prit mal l'allusion trop transparente de Cotin. Elle le lui fit sentir. Il répliqua:

Quand vous prenez si mal une galanterie,
Et du monde poli n'entendez plus les loix,
Je vous le dis, sans flatterie,
Vous êtes sourde, Iris, plus que je ne pensois.

Que vous témoignez de rudesse,
Vous, qui jadis fûtes Maîtresse
En l'art par Ovide enseignée!
Illustre Sapho, je vous prie,
De l'Empire de Tendre, où vous avez régné,
Ne passez pas en Barbarie.

Plus irrité que la victime même, Ménage pondit une épigramme latine, une attaque virulente contre Cotin qui avait osé porter atteinte(?) à l'honneur intangible de Sapho. Celui-ci se coalisa avec quelques compagnons de plume et une véritable tempête se déchaîna. Un orage de madrigaux faits en salve où le mot "surdité" éclatait à chaque trace de plume, parfois aussi en latin pour que Sapho entende mieux!

Ménage ne déposa pas les armes. Dans son extrême fureur, il défendit Mlle de Scudéry que personne - disons-le! - n'avait jamais attaquée. L'ingéniosité de rimes atteignit le zénith, livrant poétiquement au public l'infirmité de Sapho, gardée jusqu'alors secrète.

On nomma la querelle la "Ménagerie" et elle devint un sujet d'inspiration pour les amis du cercle. Une autre ver-

sion de la journée des madrigaux, mais moins divertissante pour la maîtresse du lieu. Le démêlé se tourna contre Ménage. On railla sa piètre connaissance du latin, son manque d'humour, sa malice et son ignorance dans des vers burlesques où l'on le peignit comme "le plus grand fou du Royaume". Cotin publia les vers, en 1666 à la Haye, dans un volume satirique intitulé la "Ménagerie". Le tome sent l'imposture et le sarcasme. J'en cite un quatrain de Cotin même:

"Sapho, rentrez dans votre trou,
Fuyez Ménage et son école,
Et prenez garde que ce fou,
Ne vous fasse devenir folle".

Le volume se termine par ces mots: "*Telle est la punition de l'injustice de Ménage qui est venu quereller de gaieté de coeur, un homme innocent qui vit sans ambitions, sans intrigues et sans cabale dans le monde et qui ne lui avait point fait de mal*". (436)

L'orage commença innocemment. Un petit nuage de quelques mots anodins rangés en quatre vers rimés, amena un ouragan de passions aussi futile que vain. Une tempête dans un verre d'eau. La coterie du salon endurait des dissensions intestines depuis un certain temps déjà, et il semble que tout prétexte ait été bon afin de mettre fin aux réunions dont ses membres s'étaient petit à petit lassés.

Fort clairsemée, la compagnie vécut encore ensemble la joie de Mlle de Scudéry de recevoir en 1671, le prix

436. Je dois, hélas!, me plaindre une nouvelle fois du silence des lettres sur l'affaire.

d'éloquence fondé la même année par Balzac et "immortalisant tout ensemble, dit Pellisson (437), et sa passion pour l'éloquence et son zèle pour la religion"(438). Elle fut la première à recevoir pour son discours "De la Gloire", une médaille d'or de 200 francs avec une effigie de Saint-Louis, le jour de la fête de ce Saint, lors d'une biennale solennelle tenue par la congrégation. Le post-scriptum d'une lettre de Vertron à Mme de Saliez-viguière d'Alby(439) m'apprend qu'une célébration se fit dans le Samedi à cette occasion.

Un inconnu apporta à Mlle de Scudéry un paquet où elle trouva une petite boîte contenant une ode attachée par des rubans de diverses couleurs à une petite guirlande de laurier d'or. Les vers rendaient hommage au triomphe de la lauréate. L'ode s'intitulait: "Les Dames à Mlle de Scudéry". Sapho fit aussitôt une réponse en vers("A l'illustre secrétaire des Dames"). Je la trouve dans la susdite lettre.

"Soyez du moins jaloux de votre propre ouvrage,
Nos plus rares esprits viennent lui rendre hommage;
Il n'a qu'un seul défaut, qui se corrigera,
Mettez-y votre nom, rien ne lui manquera".

On découvrit plus tard que c'est Mlle de La Vigne qui fut l'auteur de l'ode apportée par l'inconnu (440).

Le discours "De la Gloire" jouit d'une grande renommée. J'en tire une phrase qui fait partie d'un passage où Mlle de Scudéry s'emploie pour compromettre l'attrait futile

437. "L'Histoire de l'Académie Française".

438. Cf. lettre de P.Taisant à Bossuet, 8.VI.1673.

439. S.l.n.d., dans: la "Nouvelle Pandore".

440. D'autres traces épistolaires sur le prix de la Prose: Mlle Du Pré à Bussy, 19.IX.1671, la correspondance de Vertron de 1671 avec Mme Dourlens ("Nouvelle Pandore"), Corbinelli à Mlle de Scudéry(1671) et beaucoup d'autres que contient le recueil de Sercy. Voir aussi les madrigaux faits par Sabatier de l'Académie d'Arles qui commémorent le succès de la Pucelle du Marais.

de la beauté matérielle: "*La beauté est une illusion qui se détruit dès qu'elle paraît*". Une étonnante observation qui trahit une nouvelle fois l'égarement de l'auteur dans l'océan de mots qui furent mis en oeuvre exprès pour exalter le beau et pour aider le lecteur à l'atteindre. Telles furent aussi les aspirations du Samedi, auquel Mlle de Scudéry imposa le ton. Peut-on considérer cette qualité esthétique à travers un classement sélectif? La beauté appartient à des catégories universelles et rien n'autorise à une sélection préméditée des phénomènes appartenant à une même classe imposée par la nature des choses. Le beau est absolu. Dans le susdit passage, Mlle de Scudéry cherche à dévaloriser la beauté physique et matérielle au profit de la beauté spirituelle. Faite comme elle le fut, la phrase ne pouvait être plus spontanée. Et pourtant, l'envie de plaire raffine l'esprit, tout comme l'envie de saisir le beau, indépendamment de la catégorie à laquelle il appartient. Les deux mouvements révèlent notre disposition innée à tendre vers l'idéal.

Dès le début et jusqu'à la fin, le Samedi fut imprégné de l'activité littéraire de sa présidente et de l'écho qui la répercutait. On y célébra aussi son admission à l'Académie des "Ricovrati" de Padoue qui se faisait gloire de compter parmi ses membres d'autres illustres dames françaises, telle Mme de Rambouillet surnommée "La Lumière de Rome" ou la comtesse de la Suze. Mlle de Scudéry y reçut le nom de "l'Uni-

verselle" (441). Ce fut un acte reconnaissant les mérites de Sapho pour la littérature. Les romans de Martin Fumée: Théagène et Chariclée", "Théogène et Charide" ainsi que "l'Astrée", furent les lectures préférées de sa première jeunesse et, plus tard, une source d'inspiration pour ses propres écrits (442). En 1699, huit ans avant sa mort, les mêmes lectures divertiront sa solitude (443). De multiples pages sur le vrai et parfait amour s'harmonisant avec la décence et l'honnêteté. Elle-même mit sa plume au service des mêmes idéaux. Bien que ne se piquant pas de belles lettres (444), elle publia, on le sait, d'innombrables volumes où les héros ne font que se lamenter, gémir et mourir de passion. Ce sont de véritables leçons d'amour - obligatoirement platonique - où elle peste contre le mariage (445) traitant tout mari de tyran et de maître, et où elle tombe dans l'excès d'une préciosité équivoque exaltant l'analyse des sentiments du cœur et l'importance des conversations galantes (446). Les historiens

441. Il convient d'observer que Vertron, conseiller, historiographe du roi et membre de l'Académie Royale d'Arles fut aussi membre des "Ricovrati". Je renvoie le lecteur aux documents relatifs à la nomination de Mlle de Scudéry qui se trouvent dans la "Nouvelle Pandore" et à la lettre de Vertron à Mlle Guyonnet (s.d.) dans le même volume. C'est à l'occasion de cette nomination qu'il composa pour Sapho une devise: une alouette s'élevant vers le ciel avec ces mots: *Ad Solem Modulamina tendant.*

442. Cf. sa lettre à Huet, XI.1670.

443. Cf. lettre de Huet à Mlle de Scudéry, 15.XII.1699 où il lui parle de d'Urfé et de Diane de Chasteaumorand.

444. Mlle de Scudéry à Mlle Paulet, 10.XII.1645, Mss. Conrart, to XI, fo 157.

445. Elle resta fidèle à ses convictions, cf. sa lettre à Boisot, 7.IV.1694.

446. V. Cousin ("La société française au XVIIe siècle") glorifie l'exactitude historique des batailles du "Cyrus", tirée - suggère-t-il - des réunions de l'hôtel de Condé auxquelles Sapho participa. Que penser alors de cette phrase tirée de la lettre de Pellisson à Sapho de Compiègne du 21. V.1672: "Vous n'aimez pas les particularités en histoire".

en ont écrit des tomes aussi innombrables que ceux de la romancière même. Je trouve à propos de me taire.

Aujourd'hui presque complètement oubliés malgré de nombreuses traductions (447), au XVIIe siècle, les romans de Sapho (448) connurent une popularité extraordinaire. Tous lisaient le trop long "Cyrus" (449) et la trop longue "Clélie". J'ai bien dit "trop long" car, au fur et à mesure qu'ils tournaient les pages, les membres du microcosme du Samedi finissaient par s'égarer parmi les épisodes dont ils ne pouvaient plus contrôler les péripéties. Leurs lettres devinrent un forum d'entraide sociale où l'on s'éclaircissait mutuellement les circonstances des aventures de Peranius et de Cléonisbe, ou bien celles de Thrasibule et d'Alcionide (450). L'égarement était inévitable et il ne restait qu'à chercher du plaisir à savourer la tendresse du texte et à s'amuser à déchiffrer les personnes dissimulées sous les noms supposés, inventés par la romancière. "*J'ai déjà lu la moitié de "Clélie" - écrivait Mme de La Fayette à Ménage (24.IX. 1658). Je ne sais qui est Elisante, Chrisile ni Clarice. Faites-les-moi connaître, je vous en prie*". Le passage invite à croire que certains amis du cercle furent mieux informés que les autres. Ayant apprécié l'agrément du "Grand Cyrus", c'est la "Clélie" qui fit ensuite les délices de Mesdames de Sévigné et de La Fayette. Je renvoie le lecteur à de fort nombreuses lettres de cette dernière à Ménage (451),

447. "Le Grand Cyrus" fut traduit en presque toutes les langues européennes et en plusieurs langues de l'Orient.

448. "Des romans éternels" - Mme de Sévigné à sa fille, 27. XI.1667, 20.III.1671, 25.IX.1680.

449. Cf. lettre de Mme de Sévigné à sa fille, 2.VIII.1680.

450. Cf. lettre de Mme de Sévigné à sa fille, 13.V.1671.

451. 22.VIII.1656, 13.III.1657, 20.II.1657, IV.1654, 27. VIII.1655, 2.XI.1655.

dont celle du 17.IX.1655 qui retient surtout l'attention. En s'adressant à Ménage pour lui demander de lui envoyer le second tome de "Clélie", Mme de La Fayette s'engage à le lire en secret et à le lui renvoyer aussitôt fini. "(Vous pouvez assurer Mlle de Scudéry) *qu'en l'envoyant en Auvergne c'est comme si elle l'envoyait dans les états du grand cham de Tartarie et qu'il y sera aussi inconnu et aussi caché*". Laissons-nous gagner par l'idée qu'avant leur mise en vente, les romans de Sapho circulaient confidentiellement parmi les intimes du Samedi.

Le bel esprit des Romains, leur générosité, leur amour pour la patrie et leur passion pour les questions tendres et galantes, exposés dans le "Grand Cyrus" et la "Clélie", n'en firent pas des ouvrages serrés, mis à l'abri de toute critique. Mlle de Chalais condamna le premier aux flammes (452). Une voix sortant de l'ordinaire ne serait-ce que par le courage de la "Sainte Chalais" (ibid.) d'oser déclarer nul le roman que le clan dont elle faisait partie (453) portait aux nues en le proclamant un bréviaire modèle des bienséances auxquelles aspirait la belle société.

Boileau traita le même roman d'"épouvantable", d'"effroyable" et d'"horrible" (454) et gagna plusieurs illustres adeptes pour sa doctrine. Je trouve une lettre d'Arnauld à Perrault (s.l.V.1694) qui m'apprend que la princesse de Conti et Mme de Longueville se rangèrent aux côtés de Boileau et l'encouragèrent à imprimer sa "Pièce en prose contre les Romans" où la "Clélie" n'était pas épargnée non

452. Cf. lettre de Costar à Conrart, s.l.n.d., Paris, 1658.

453. Elle fut l'une des convives appréciées des séances d'Athys.

454. "Une pièce en prose contre les Romans".

plus, afin de dénoncer "*combien ces lectures (étaient) dangereuses*". Un changement de goût radical ou bien le "courage" discutable de clamer tout haut ses appréciations à l'époque où d'autres voix s'étaient déjà fait entendre et où les liens de solidarité unissant les membres de la coterie étaient fort relâchés? J'opte pour la première thèse car les romans de Mlle de Scudéry après avoir plu, devinrent irréversiblement démodés: déjà peu connus à la fin du XVIIe siècle, oubliés au XVIIIe, ils ne sont lus aujourd'hui que par des spécialistes de la littérature française.

Tel fut aussi le sort du Samedi. Ses querelles multiples marquèrent le point de non-retour, au delà duquel la compagnie ne put plus revenir à la formule de départ. Le Samedi s'éteignit graduellement et discrètement. Lasse de ses divertissements et lasse de ses guerres, clairsemée, éparse et fort vieillie, la compagnie se mourut en silence, laissant sur le trône du royaume de la rue de Beauce, une reine âgée, sourde mais lucide (455). Il me paraît inutile de chercher à établir - comme l'ont fait mes devanciers - une date définitive de la fermeture du Samedi. A travers la correspondance de Chapelain, l'académicien se laisse entrevoir dans le salon encore vers 1675. Le Samedi semble alors avoir perdu ses structures et la cabale ne vit plus que dans une

455. Incommodée par un rhumatisme l'enfermant dans sa chambre, "ne pouvant marcher quoi qu'il ne soit qu'aux genoux", souffrant d'un rhume éternel, elle garda la substance grise intacte. "Je suis d'une famille où les ressorts de la raison ne s'usent point" (A Mme de Chandiot, 20.IV.1695).

morne inaction, menant une existence insipide. Je suis irrésistiblement portée à associer la fin du salon à la mort de sa présidente. Je fermerais volontiers sa porte le jour de son décès. Outre quelques artifices outrés bien qu'innocents, produits par le lieu, le salon du Marais représentait davantage la chaleur humaine que le génie intellectuel. Les relations humaines l'y emportaient sur les relations intellectuelles et mondaines, l'esprit ayant été le prétexte spontané et la raison spirituelle pour la naissance du clan qui, soudé accidentellement, découvrit des passions communes et des talents qui consolidèrent l'alliance de ses membres.

Vieille et hors circuit(456), Sapho continuait à recevoir la visite de ceux parmi ses amis qui étaient encore en vie (457). J'ose croire qu'elle sut rester en communion de coeur avec eux tous (458).

En 1688, Martin Lister passa la voir. "*C'est une très vieille personne très laide*"(459). Dommage qu'il ne se soit abstenu de nous le rappeler.

Amie dévouée, elle disait que son coeur valait mieux que son esprit. "*... je suis une amie fidèle, sincère et désintéressée*"(460). "*Je respecte même mes amis quand ils s'en-*

456. A Huet, 23.IV.1701: "Le rhumatisme que j'ai aux genoux est devenu si fâcheux que je ne marche plus, mais mon estomac et ma raison sont toujours en santé". J'ajouterais: le coeur.

457. Ne cessant de se battre contre ses difficultés pécuniaires, malgré une pension viagère établie par Mazarin en 1665, par Boucherat en 1675 et puis par Pontchartrain, irrégulièrement et difficilement payée. "Je ne suis payée de nulle part"(à Boisot, 16.VI.1694). Voir aussi sa lettre à Huet du 28.IX.1694 et d'autres au même de 1695.

458. Morte rue de Beauce, le 2.VI.1701. Ses restes reposent dans l'église Saint-Nicolas-des-Champs.

459. "A journey to Paris in the year 1698", Londres, J.Tonson, 1699, p.93, expo. 201.

460. A Sabatier, s.l.n.d. p.123, recueil de Jacquinet.

dorment"(461). Généreuse et compatissante, elle prodiguait sans compter du réconfort. "Ce n'est qu'avec vous (...) lui écrivait Pellisson (462), que je prends la liberté d'être malade. Je n'en dis rien ici"(463).

En amitié, elle devint une experte sans pareille. Dans leurs lettres, les contemporains ne cessent de citer ses idées, ses vers, ses maximes et ses proverbes sur l'amitié (464). Elle souhaitait que l'amitié soit d'une sincérité nue, débarrassée de tout embellissement. "En matière d'amitié, je prends les choses au pied de la lettre. Ce n'est qu'en galanterie que je souffre l'exagération"(465).

Intelligente donc méfiante, elle soupçonnait partout l'imposture. "... j'établirai une chambre d'amitié pour rechercher tous ceux de mes amis (...) qui auront mal usé de l'affection que j'ai eue pour eux (...); et, enfin on examinera toutes ces malversations d'amitié avec une équité merveilleuse qui fera honte à bien des juges"(466). Bientôt septuagénaire désillusionnée, elle écrivit à Bussy le 27. II.1673: "Vous avez raison de dire que je devais avoir des amis, car je suis assurément une très bonne femme. Cependant, de la manière dont je conçois l'amitié, je n'ai que d'agréables apparences d'amis; et je me trouve des sentiments tellement au-delà de ceux qu'on a pour moi que je laisserais là le métier d'amie comme fort inutile. Ceux qui cherchent la

461. La même à Boisot, 10.III.1694.

462. De Compiègne, 30.IV.1670.

463. Cf. lettre de Mme de Sévigné à Pomponne, 27.XI.1664.

464. Cf. lettre de Bussy du 16.VIII.1671, recueil de Lanson, p.352.

465. A Pellisson, s.l.n.d. dans:"Documents inédits".

466. A Huet, non datée.

véritable amitié sont aussi fous que ceux qui cherchent la pierre philosophale".

J'ai décidé de clore le chapitre sur cette note. La profonde déception de Mlle de Scudéry démasquant cruellement l'inutilité de son dévouement absolu, délibérément aveugle, envers son cercle d'intimes, frappe d'une triste vérité la qualité véritable de la camaraderie de ses hôtes et compromet celle de leur attachement. De l'univers des amitiés apparentes qu'elle condamne dans la susdite lettre, j'oserais pourtant en exclure une: la sienne.

CONCLUSION

OU PLUTÔT QUELQUES IDEES FINALES

Voilà que le rideau que j'ai levé à la fin de l'introduction retombe et voile de ses plis ce tableau vivant de la société française du XVIIe siècle, tableau animé par un cortège richissime d'individus présentant chacun une combinaison étonnante de traits distinctifs qui caractérisèrent les trois salons précieux, objets de cette thèse. Une espèce de triptyque littéraire dont les trois panneaux se dégagent facilement de l'ensemble du récit.

Le salon de Mme de Rambouillet: une démarche audacieuse cherchant à contester et même à abolir une légende abusive déformant les faits et les personnages réels, légende accréditée dans l'opinion et amplifiée par l'attitude uniformément laudative adoptée jusqu'à présent. Mon étude de l'univers de Mme de Rambouillet s'est efforcée de rétablir les vraies proportions de la question et de parler des amis du cercle en termes propres, afin de définir leur vraie identité et de déterminer ainsi le noyau psychologique du salon créé par ceux qui s'y jetèrent à corps perdu.

Le salon de la vicomtesse d'Auchy: une tentative téméraire pour défendre celle dont mes devanciers n'ont fait qu'un objet de railleries et de persiflages. Les sources que j'ai consultées et évoquées dans le chapitre II, justifient - me semble-t-il - cette démarche et invitent à avoir sur la

dame en question un regard moins catégorique que celui dont l'ont embrassée ses historiens.

Le salon de Mlle de Scudéry: le dernier volet du triptyque. Une vieille fille. Une longue vie, toute dévouée à la littérature et à l'amitié. Une personnalité certaine qui détermina l'aspect particulier que prirent les activités et les intérêts du groupe dont elle devint l'animatrice spirituelle. Une déception enfin, longtemps inconnue ou peut-être tenue secrète, mais fatalement éprouvée et avouée au crépuscule de la vie a apporté au récit un accent aussi amer que douloureux.

Trois univers. Trois unités différentes pour lesquelles la littérature et l'intérêt porté à la langue et au comportement sentimental et intellectuel de l'homme, devinrent la raison d'être et le centre psychologique des activités qui s'y tinrent. Les lettres m'ont permis de reconnaître leur élément spécifique, de le saisir et de le trahir. De révéler ce qu'ils étaient réellement et intimement. Elles se sont montrées un prisme surprenant qui m'a invitée à sonder la matière sous un autre angle. Examinée dans cette optique, elle a livré tous ses secrets.

Il m'a été possible de surprendre la vérité sur les trois salons faisant l'objet de cette thèse, vérité dissimulée dans les arrangements pompeux qui abondent souvent dans les lettres de l'époque, seulement après les avoir lues dans leur ensemble. La condition nécessaire pour me permettre de saisir le vrai sur le vif et de le dégager de la majesté compassée de la teneur officielle. Le lecteur reconnaît les deux phrases tirées de mon introduction. Je me suis permis de

les reprendre, car ce sont elles qui rendent le mieux l'idée de la démarche entreprise dans cette thèse. Je renonce délibérément à déployer l'adresse d'exprimer la même idée en employant d'autres termes. Un autre mérite douteux que de multiplier les phrases n'apportant rien de nouveau. Au nom de cette même philosophie, je renonce à une page forcée qui chercherait inutilement à trouver un point commun pour amalgamer artificiellement les trois univers différents, les trois réalités différentes faisant l'objet de cette étude qui n'est pas, elle-même, homogène. Les conclusions tirées à la fin de chaque chapitre, appartiennent aux unités respectives, chacune consacrée à un sujet spécifique. La tentative de créer une union intime entre elles, une espèce de fusion extorquée, risquerait de produire un alliage aussi absurde qu'indésirable. Je continue aussi à épargner mon lecteur et à ne pas l'irriter par la redite.

Reste la méthode.

Il m'a été possible de brosser ma vision personnelle des trois salons sur lesquels porte la présente thèse, grâce aux lettres des contemporains (1). Ces lettres dévoilent des détails qui semblent avoir été éloignées de l'attention des historiens.

Au XVII^e siècle, le commerce de lettres était, en fait, un commerce de compliments et de flatteries. Prodiguer des éloges pour en recevoir. De prime abord, elles semblent avoir

1. Le salon de la vicomtesse d'Auchy est un cas à part. J'ai déjà bien précisé que le silence sous lequel les contemporains passent sa ruelle et ses familiers, est en lui-même une révélation, ce qui a autorisé et même nécessité le recours à d'autres sources. La présence notoire de celles-ci dans le chapitre sur le salon de Caliste, a déjà été justifiée à deux reprises: dans l'introduction et dans le chapitre même. On s'en souvient.

peu de valeur historique du fait de l'habileté des membres de la caste à éparpiller outrageusement les mots polis altérant la perception et créant ainsi un mirage. Un gigantesque trompe-l'oeil **con-ve-nu**. Une vision trouble, noyée dans les broussailles des conventions verbales, dont les développements, ornements, répétitions, bref toutes les redondances fâcheuses ne laissèrent intacts ni le sens ni le plaisir de la lecture des lettres des contemporains. Dans ces lettres, j'ai trouvé mon bonheur là où les expéditeurs étaient sincères et avaient oublié, un petit instant, le protocole de l'urbanité précieuse, l'art de se tromper soi-même et l'art de tromper les autres, et où ils se laissèrent saisir en dehors de toute élaboration esthétique. Ce sont ces petits moments d'inattention, de distraction ou de négligence, qui m'ont permis de découvrir les dessous des épisodes faisant l'objet de cette étude.

Fort appréciable a été aussi la possibilité de lire ces lettres dans leur ensemble, de les relire, de les abandonner pour les reprendre ensuite de nouveau afin de les examiner à partir d'une autre perspective.

L'étude des rapports de ressemblance et de différence entre elles s'est montrée une source de découvertes révélatrices et de conclusions étonnantes.

De même que la diversité des signataires et des destinataires. Bien que multipliant les difficultés de perception, elle a permis de saisir, à travers le récit relatant diverses circonstances de l'univers socio-littéraire en question, toute la complexité des attitudes humaines envers

les événements qui sont la clé du thème de cette étude. Un enrichissement qui n'a pu que parfaire cette approche.

Au cours de cette analyse, j'ai soufflé plusieurs doutes. Le proverbe dit que dans le doute, il vaut mieux s'abstenir. J'ai renoncé à cette sagesse et, dans plusieurs cas, j'ai décidé d'aborder la question en adoptant la position philosophique qui impose une suspension du jugement définitif, puisque niant la possibilité d'une certitude absolue. Le doute a toujours été un pas important vers la vérité, tout comme la défiance à l'égard des valeurs et des appréciations reçues.

Un mot sur la rédaction.

Il m'a paru essentiel d'établir avec mon lecteur une relation dynamique tout au long de la narration. Je veux dire par là que j'ai essayé de l'inviter à une participation active au déroulement du présent exposé en cherchant à intégrer sa perception comme un maillon indispensable de la communication entre lui et moi. C'est cette intention qui est à la source de ce dialogue muet, au cours duquel, lors du débat, chacun des deux "interlocuteurs" devine la position de l'autre plus qu'il ne parvient à la connaître tout entière et sans voile, position qui est néanmoins fortement suggérée par le développement du raisonnement et par les conclusions qui en découlent. Je souligne l'importance de ces sous-entendus et de ces réticences, persévérant dans mon opinion que le lecteur a pu éventuellement ne pas désirer forcément que je mette toujours mon point sur son "i".

Outre cela ce dialogue est devenu pour moi la seule possibilité de partager avec mon lecteur, tout au long de ces 600 pages, la passion pour un sujet qui le mérite.

Et voici que je vais m'adresser à lui une toute dernière fois. J'aurais préféré que le lecteur puisse arriver à l'appendice qui suit, directement après avoir lu le dernier mot du chapitre sur le salon de Mlle de Scudéry. Ce saut abrupt lui aurait été bénéfique pour la réception du contenu de l'appendice. L'impuissance à l'égard des formalités académiques, l'impossibilité d'y désobéir et, d'autre part, le besoin certain d'une conclusion permettant de formuler des idées qui n'ont pu trouver de place ailleurs, rendent la transition moins brutale, certes, mais aussi moins efficace. Je me heurte ainsi à l'impossibilité d'y remédier et je l'avoue à mon lecteur, car il est sans doute passé par les mêmes angoisses en rédigeant sa propre thèse. Il saura néanmoins rappeler maintenant à sa mémoire l'ambiance du dernier chapitre pour plonger plus aisément dans celle de l'appendice qui évoque encore une fois l'univers des lettres.

Je m'aperçois aussi que je viens de lui en écrire une, ce qui s'est fait, vu le contexte, tout spontanément.

APPENDICE

Mlle de Scudéry a assuré à ses lettres une solide survie. La correspondance de cette précieuse est riche. L'esprit et l'égard aux personnes y dominant. Elle fit de cette science un chapitre de ses "Conversations" ("Sur la manière d'écrire les lettres"). Un détail lui doit sa naissance: elle fut la première à retrancher de la formule de politesse finale, l'expression "très obéissante" (1). Une petite touche qui modernisa la cérémonie surchargée (2) des lettres.

Pour certains de ses correspondants, elle fut une confidente. Huet (3) faisait partie de cette troupe et lui avait avoué son amour secret pour Mme de Malnoue. Pour d'autres, elle fut une autorité littéraire. Corneille l'avait consultée sur ses deux épigrammes dédiées à Mlle de Serment (4), Balzac sur sa relation à Ménandre (5), Robert Arnauld d'Andilly sur sa traduction de Sainte-Thérèse (6), Charpentier sur sa traduction de la "Cyropédie" (7). Pour d'autres enfin, elle fut une amie délicieuse qui leur écrivait régulièrement pendant de longues années: à Boisot pendant 40 ans, à Mascaron (8)

1. L'usage avait adopté "votre très humble et très obéissant(e) serviteur(servante)".

2. Cf. lettre de Lantin à Ablancourt, s.l.n.d.

3. Elle se mêla de son élection à l'Académie Française (Cf. sa lettre à Huet, 25.X.1691, l'expo. 210).

4. Lettre de Corneille à Mlle de Scudéry, de Rouen, 16.XII.1659, Mss.Conrart, to IX, fo 859.

5. Balzac à Mlle de Scudéry, 25.VII.1639.

6. Le même à Andilly, s.l.n.d.

7. Charpentier à Mlle de Scudéry, 1659.

8. L'évêque de Tulle profita des indications de Sapho pour composer son oraison funèbre de Turenne.

encore plus longtemps, connaissant le prédicateur dès sa jeunesse.

Nous gardons 21 lettres échangées entre Mlle de Scudéry et l'abbé Charles Genest, garçon d'écurie devenu homme de lettres. Installé à Versailles, cet ami de Pellisson y fut un porte-parole de Sapho. Leur correspondance constitue un registre des événements sociaux et littéraires de Versailles, ainsi qu'un journal relatant les activités des deux correspondants. Lors de son voyage à Marseille, Genest était muni de lettres de recommandation écrites en sa faveur par Mlle de Scudéry, entre autres, à Pervius. Genest rencontra aussi Mme des Pennes. La lettre de l'abbé du 19.V.1677(ou 1678?) évoque le vif souvenir que la Baronne gardait du séjour de Mlle de Scudéry à Marseille et ses propres liens, bien qu'épisodiques, avec le Samedi. La correspondance de Mlle de Scudéry avec Genest prêle à croire que l'abbé aida la romancière à gagner la sympathie de la cour pour son activité littéraire et à intéresser Versailles à ses Samedis. Les "Chants de la Fauvette" composés rue de Beauce, circulaient à la cour et ce sont les amis du Samedi qui s'y chargèrent de la distribution des vers: Genest, Montausier, Pellisson et Mlle de Serment(9). Sapho envoyait régulièrement ses vers et ses romans à la cour. C'est Genest qui les y propageait: à la fille de Louis XIV et de Mme de Montespan il donna à lire le "Cyrus" (10), à Fénelon et à Bossuet il montrait les vers de Sapho, à tous il recommandait ses "Conversations". *"On continue ici à lire les "Conversations" où nous trouvons tant de leçons utiles pour*

9. Comme Mlle de Scudéry, membre des "Ricovrati" de Padoue. Cf. lettre de Genest à Mlle de Scudéry (s.l.n.d.) dans RHLF, VII/VIII, 1979.

10. Genest à Sapho, 24.VIII.1691.

bien vivre et elles font leur effet sur tous ceux qui les lisent"(11). Quelle jolie sottise! Etant donné la dépravation manifeste de la cour, je doute que ces lectures aient vraiment été efficaces.

Je signale aussi la correspondance de Mlle de Scudéry avec un familier obscur du Samedi, le Méridigène (12) de la "Clélie". Encore un galant dans l'orbite de Sapho qui se voulait son adepte. Les lettres que Mlle de Scudéry lui avait adressées forment un recueil de conseils pour bien parler, écrire ou séduire galamment. L'écolier s'appliqua. Dans sa lettre du 27.X.1656, Mlle de Scudéry lui dit:

Vous aimez assez galamment
 Vous écrivez flatteusement
 Mais quand on se plaint d'une absence
 On dit toujours plus qu'on ne pense.

Et sur ses poulets:

Un Novice de billets doux
 N'en a si bien écrit que vous. (ibid.)

Ceux écrits par Mlle de Scudéry n'étaient pas moins brillants. Dommage seulement que l'accord du participe passé n'y ait été observé plus ponctuellement.

La correspondance de Mlle de Scudéry est énorme. Vu les nombreuses publications sur la question, je tiens ces choses pour parfaitement connues, je ne vais donc pas m'y attarder. Je ne peux mieux faire que de renvoyer le lecteur à l'une d'elles. L'ouvrage de Rathéry et Boutron: "Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance", traite la question de façon détaillée.

Je passe par contre à la correspondance qu'elle échangea au cours de six ans (1656-1661) avec une aristo-

11. Le même à la même, 19.VII.1636.

12. Mss. Conrart, 5420, liasse XI, fo 339 et suiv.

crate allemande, Sibylla Ursula, Herzogin von Braunschweig-Lüneburg(1629-1671). Les lettres qui constituent cette correspondance sont pratiquement inconnues car, trouvées par un universitaire de Berkeley, Blake Lee Spahr, elles n'ont été publiées qu'en 1982 à l'occasion de la parution en Allemagne d'un ouvrage collectif en l'honneur d'une grande spécialiste polonaise du baroque français, Elida Maria Szarota (13).

Deux mots sur Sibylla Ursula.

C'était la soeur bien aimée du duc Anton Ulrich, auteur des deux romans historiques les plus connus en Allemagne au XVIIe siècle: "Die durchleuchtige Syrerinn, Aramena" et "Octavia, römische Geschichte". Une grande complicité intellectuelle et créative unissait la soeur et le frère dès le bas âge (14). Sibylla Ursula maniait à merveille aussi bien le français que le latin (15). La traduction devint un résultat logique de ses intérêts pour les langues. Elle traduisit de larges fragments de "Cassandra" et de "Cléopâtre" de La Cal-

13. Fille d'un diplomate polonais exerçant ses fonctions à Paris et d'une poétesse d'origine polonaise publiant en allemand, elle est née à Paris en 1904. Devenue professeur de littérature allemande à l'Université de Varsovie, elle a publié plusieurs ouvrages qui mettent en évidence l'étonnante variété et l'étendue de ses intérêts et de ses travaux de recherche. Elle s'intéressa particulièrement à la littérature européenne du XVIIe siècle, mais aussi à l'esthétique, à la théorie littéraire de l'époque baroque et de l'âge des Lumières.

14. Plus tard, Anton Ulrich présenta une vision fort intime de sa soeur, en l'incarnant dans un des personnages principaux de son "Aramena". Sibylla s'y dissimule sous le nom de Suriane.

15. Elle se mit au latin à 9 ans et nous conservons sa correspondance en latin avec le fameux théologien du temps, Johann Valentin Andrae. Elle avait alors 19 ans. J.V. Andrae publia toute sa correspondance avec la famille ducale en deux volumes. Le second est dédié à Sibylla Ursula.

première (16). Elle mit moins de onze mois pour traduire à peu près 1400 pages des deux ouvrages (17).

Ce fut une femme savante. Son énorme bibliothèque dont le catalogue se trouve aujourd'hui à Niedersächsisches Staatsarchiv (18), témoigne de ses lectures.

En 1655, son frère partit pour Paris. Il y eut une audience avec le roi, fut reçu par Mazarin et fréquenta les salons parisiens. Il y fit connaissance de Madeleine de Scudéry. C'était l'époque où Georges était exilé en Normandie (1654-1660) et Sapho s'adonnait à ses Samedis. Je tiens à rapporter ici une remarque fort intéressante, indiquée par Blake Lee Spahr dans sa préface à la correspondance entre Mlle de Scudéry et Sibylla Ursula. Il s'agit de la coïncidence qui fait entrer le Duc et sa soeur en parallèle avec Georges et Madeleine de Scudéry. Les deux couples avaient connu une intimité spirituelle très forte, partagé les mêmes intérêts et activités littéraires, mais la situation de famille des deux jeunes gens (le mariage de Georges et les fiançailles d'Anton Ulrich) desserra les liens qui les unissaient avec leurs soeurs respectives. Leur activité littéraire rend le rapprochement quasi impératif: les deux pairs écrivaient et publiaient des ouvrages à la mode, dont l'authenticité du vrai auteur trouble toujours les spécialistes en la matière.

16. On reconnaît les deux romans préférés des salons parisiens.

17. Elle composa aussi quelques poésies religieuses, publiées après sa mort, un drame inachevé, ainsi qu'une espèce de journal où elle faisait part au jour le jour de ses observations concernant les problèmes de tous les jours. Dès 1660, elle vécut au Danemark où elle avait été projetée par le mariage avec le duc Christian von Holstein-Glücksburg. Elle est morte en 1671, à 42 ans.

18. 1 Alt. 24 Nr. 195: 314 volumes, plus de 500 titres.

C'est pendant ce séjour-là à Paris qu'Anton Ulrich décida de mettre sa soeur en contact avec Madeleine de Scudéry. Un geste que la soeur sut apprécier. Madeleine écrivit la première (28.III.1656) selon les bienséances dues à la naissance des deux femmes.

Dans cette correspondance, 9 lettres ont été écrites par Mlle de Scudéry (19), et 10 sont des réponses de Sibylla Ursula (20). Cette petite correspondance tient sa place dans cette thèse pour trois raisons.

Premièrement, elle est inconnue, donc mérite une lumière plus vive.

Deuxièmement, elle reflète fidèlement la façon dont on s'écrivait souvent au XVIIe siècle, ce dont j'ai parlé dans mon introduction.

Troisièmement, j'avoue être tentée de faire quelques petites observations qui s'imposent.

Tout d'abord, les faits. La tâche est facile car il y en a peu. J'apprends dans cet échange de lettres que Mlle de Scudéry envoya à Sibylla Ursula plusieurs parties de la "Clélie" à partir de la troisième (21). Elle lui envoya aussi les "Oeuvres choisies de Monsieur Sarasin" publiées sous sa protection avec une préface de Ménage, laudative pour Sapho

19. 28.III, 8.VI, 16.VIII.1656, 15.VII.1657, 7.XI.1659, une de 1661 et trois non datées.

20. 8.VII.1656, 24.VIII.1657, 2.XII.1659 et sept lettres non datées.

21. La publication de "Clélie" s'étend entre 1654 et 1661. La correspondance commença en 1656. De là vient probablement le silence sur les deux premières parties. Dans la bibliothèque de Sibylla Ursula, on a trouvé 7 des 10 volumes de l'ouvrage.

(22). Sibylla Ursula reçut de Mlle de Scudéry aussi les clefs de "Clélie" et du "Grand Cyrus"(?)(23). Un privilège certain.

J'apprends aussi les multiples ennuis de santé dont Sapho fut souvent affligée à l'époque. Le reste est vide. Je fais toute expression euphémique afin de ne pas adopter le ton qui domine dans toute cette correspondance. Sibylla Ursula avait lu certains ouvrages de Sapho et finit par faire sienne la manière exaltée dans laquelle excella cette dernière. Les lettres des deux femmes sont une accumulation de louanges, de compliments et de flatteries échangés par deux êtres qui ne s'étaient jamais vus (24).

Il y a, en tout, 19 lettres. Ayant lu la première, on les a toutes lues. On finit inévitablement par laisser le regard glisser avec indifférence sur les mots soigneusement organisés en phrases et par s'étonner de l'adresse des deux correspondantes à dire si peu dans un volume si considérable de texte. Des manoeuvres dont le lecteur devient une victime. Un grand dommage. Une toute petite autonomie vis-à-vis des exigences que la civilité mondaine imposa aux lettres, aurait donné à cette correspondance bien plus de poids.

Il y est souvent question d'amitié. Sapho exalte le grand nombre de ses amis(?)(25), ce qui invite les deux femmes à débattre la question.

22. Paris, 1657, lettre de Sibylla Ursula à Mlle de Scudéry non datée, p.353 "Theatrum Europaeum".

23. Cf. chapitre III, p.434, note 46.

24. Je cite méchamment à ce propos une phrase tirée d'une lettre non datée de Sibylla Ursula à Mlle de Scudéry, "Theatrum Europaeum" p.352: "... croyant que nostre amitié se soustienne plus par sa propre solidité et par la mémoire que je garde de vos mérites, que par la mode vulgaire de ceux qui sont accoustumés de dépeindre leur affection sur du papier et d'user des compliments". Elles se sont écrit l'une 9, l'autre 10 lettres en 6 ans!

25. Cf. chapitre III, p.663.

Le concept en est le suivant. Selon Sibylla Ursula (26), la vraie amitié est invariablement liée à la vertu, au mérite et à l'estime. Ces valeurs suprêmes sont une garantie de durée de l'affection. J'y oppose mon veto! Aucune circonstance particulière, soit historique soit sociale soit morale, ne peut justifier cette doctrine. L'existence des humains serait une solitude en plein désert, si, pour avoir des amis, il fallait être un individu sans tache où tout invite à l'estime et à la récompense. Cela serait un privilège réservé à une poignée de personnes noyées dans la masse d'êtres imparfaits et faibles. L'amitié appartient à des catégories ayant une signification si universelle qu'il est impossible de la considérer dans un contexte limité soit par une époque, soit par un milieu, soit par des impératifs culturels. L'amitié de Jef (27) offerte à un ivrogne sans lendemain, au moment de son plus profond désespoir, est ce bien suprême qui ignore les mérites, la gloire et les honneurs. Mlle de Scudéry ne commenta pas les observations de Sibylla. Je n'hésite pourtant pas à croire qu'ayant recherché l'amitié toute sa vie durant, elle aurait plutôt applaudi à la thèse de Brel.

Une autre réflexion qui nous permettra d'ajouter un détail au caractère de Sapho. Elle était tenace. Vers 1657, elle se mit à talonner sa correspondante pour que celle-ci lui envoyât son portrait (On se rappelle la manie de Georges). Or, la pauvre aristocrate avait le visage défiguré par les marques de la petite vérole et poser pour un portrait aurait

26. Cf. sa lettre non datée, "Theatrum Europaeum", p. 253.

27. Le lecteur connaît, bien entendu, le très beau poème de Brel.

été pour elle un supplice épouvantable! Sapho-laideron connut elle-même cette torture. Diplomatiquement, Sibylla essaya d'esquiver. Sapho ne déposa pas les armes. Mise au pied du mur, sans possibilité de reculer, Sibylla Ursula offrit à Madeleine, en désespoir de cause, un bracelet de ses cheveux. Mais celle-ci continua à quémander un portrait pour pouvoir "*voir la peinture de la personne qui les porte*"(!). (28) Une dure épreuve. Dans mon chapitre sur le salon de Mme de Rambouillet, j'ai dit que l'homme devint la victime des excès de la politesse mondaine, qu'il s'était lui-même imposés. Un simple "non", dit ou écrit joliment, aurait suffi pour épargner à l'une le malaise dû à son droit légitime de vouloir cacher ses joues déchiquetées, et à l'autre l'effort d'inventer de nouvelles supplications.

Une toute dernière remarque. Dans une lettre (16.VIII. 1656) de Mlle de Scudéry à Sibylla Ursula, je lis: "... je vous promets que dès que la troisième partie de la *Clélie* de mon frère sera imprimée..." Spahr trouve le passage significatif et en conclut que, si Mlle de Scudéry était soit le seul soit le principal auteur de l'ouvrage, elle ne se serait pas empêchée de se présenter en tant que tel dans ses lettres à Sibylla Ursula, d'autant plus qu'elle n'y chercha qu'à exciter l'admiration qu'avait celle-ci pour sa position dans la société. J'ai dit plus haut que la part de la soeur et du frère dans les ouvrages reconnus aujourd'hui comme ceux de Mlle de Scudéry, trouble toujours l'esprit des spécialistes en la matière. Spahr en est un.

BIBLIOGRAPHIE

I. LETTRES DE

1. Aiguillon (la duchesse de) dans: Barthélemy E., "Les amis de la marquise de Sablé", Paris, Dentu, 1865.
2. Albret (le maréchal de) dans: Colombey E., "Correspondance authentique de Ninon de Lenclos", Paris, Dentu, 1886.
3. Aloigny-Rochefort (le maréchal de) dans: ibid.-1.
4. Andilly (Arnauld de) dans: ibid.-1.
5. Andilly (Arnauld de) dans: Boileau, "Oeuvres", Genève, Fabri et Barrillot, 1716.
6. Andilly (Arnauld de) dans: "Choix de lettres du XVIIe siècle", Paris, M.Roques, 1890.
7. Andilly (Arnauld de) dans: Cousin V., "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.
8. Andilly (Arnauld de) dans: Lanson G., "Choix de lettres du XVIIe siècle", Paris, Hachette, 1913.
9. Andilly (Arnauld de) dans: "Lettres d'Arnauld d'Andilly", Paris, J.Camusat, 1645.
10. Andilly (Arnauld de) dans: "Lettres d'Arnauld d'Andilly", Paris, N.Le Gras, 1689.
11. Andilly (Arnauld de) dans: "Lettres d'Arnauld d'Andilly", Paris, N. Le Gras, 1696.
12. Andilly (Arnauld de) dans: "Lettres d'Arnauld d'Andilly", Paris, C.Osmond, 1680.
13. Andilly (Arnauld de) dans: Coulanges (Philippe-Emmanuel de), "Mémoires de M. de Coulanges", Paris, J.Blaise, 1820.
14. Angennes (Julie de) dans: ibid.-7.
15. Angennes (Julie de) dans: "Le trésor épistolaire de la France", Paris, Hachette, 1865.
16. Anne d'Autriche à Mazarin dans: Cousin V., "Mme de Haute-forest", Paris, Didier, 1856.
17. Archange (le père) dans: Lalanne L., "Correspondance de Roger de Rabutin, comte de Bussy, avec sa famille et ses amis", Paris, Charpentier, 1858-1859.
18. Armencay (la marquise de) dans: Vertron (Claude Guyonnet de), "La nouvelle Pandore ou les femmes illustres du siècle de Louis le Grand", Paris, C.Mazuel, 1698.
19. Armentières (Mlle de) dans: ibid.-17.
20. Arnauld (la mère Angélique) dans: ibid.-1.
21. Arnauld (Antoine) dans: ibid.-1.
22. Arnauld (Antoine) dans: "Correspondance de Bossuet", Paris, Hachette, 1909-1925.
23. Arnauld (Antoine) dans: Chauvin A., "Lettres choisies du XVIIe siècle", Paris, Gigord, 1914.
- 23a Arnauld (Antoine) dans: ibid.-6.
24. Arnauld (Antoine) dans: ibid.-7.
- 24a. Auchy (Charlotte des Ursins, vicomtesse de) dans: Mss. Conrart n° 4126, f° 293.
25. Aumont (le duc de) dans: ibid.-17.
26. Auvray dans: "Recueil de lettres nouvelles", Paris, A.Courbé, 1638.

27. Avaux (le comte de) dans: Manuscrits Conrart 4115.
28. Avaux (le comte de) dans: "Correspondance du comte d'Avaux avec son père", Paris, Plon, 1887.
29. Avaux (le comte de) dans: Cousin V., "La jeunesse de Mme de Longueville", Paris, Didier, 1859.
30. Avaux (le comte de) dans: ibid.-8.
31. Avaux (le comte de) dans: Roux A., "Lettres du comte d'Avaux à Voiture", Paris, A.Durand, 1858.
32. Avaux (le comte de) dans: ibid.-15.
33. Balzac dans: Bonnefon P., "La société française du XVIIe siècle - Lectures extraites de Mémoires et des Correspondances", Paris, A.Colin, 1907.
34. Balzac dans: ibid.-23.
35. Balzac dans: ibid.-6.
36. Balzac dans: Jacquinet P., "Lettres choisies du XVIIe siècle", Paris, Bélin, 1890.
37. Balzac dans: ibid.-8.
38. Balzac dans: "Les premières lettres de Guez de Balzac" (1618-1627), Paris, E.Droz, 1933.
39. Balzac dans: "Lettres", Tamizey de Larroque, Paris, Impr. Nationale, 1873.
40. Balzac dans: "Lettres choisies du sieur de Balzac", Leyde, Elzéviérs, 1652.
41. Balzac dans: "Lettres choisies de Voiture et de Balzac", Paris, Dentu, 1807.
42. Balzac dans: "Lettres familières de M. de Balzac à M. Chapelain", Paris, A.Courbé, 1656.
- 42a. Balzac dans: "Lettres de J.Chapelain", Tamisey de Larroque, Paris, Impr.Nationale, 1880-1883.
43. Balzac dans: Manuscrits Conrart 5131.
44. Balzac dans: "Oeuvres de M. de Balzac", Paris, Toussaint du Bray, 1627.
45. Balzac dans: "Oeuvres de Balzac", Paris, L.Billaine, 1665.
46. Balzac dans: Rathéry et Boutron, "Mlle de Scudéry, sa vie, sa correspondance", Paris, L.Techener, 1873.
47. Balzac dans: ibid.-31.
48. Balzac dans: ibid.-15.
49. Barbezieux (le marquis de) dans: ibid.-22.
50. Basville (Nicolas de Lamoignon de) dans: ibid.-22.
51. Basville (Nicolas de Lamoignon de) dans: ibid.-17.
52. Bauldry (l'abbé) dans: ibid.-18.
53. Beauvillier (duc de Saint-Aignan) dans: ibid.-17.
54. Beauvillier (duc de Saint-Aignan) dans: ibid.-46.
55. Bellefonds (Mlle de) dans: ibid.-1.
56. Bellefonds (le maréchal de) dans: ibid.-22.
57. Bellefonds (le maréchal de) dans: ibid.-17.
58. Bellegarde dans: ibid.-17.
59. Bellin dans: Manuscrits Conrart 5420, fo 409.
60. Benserade dans: "Lettres choisies de Messieurs de l'Académie Française", Bruxelles, J. Léonard, 1725.
61. Benserade dans: ibid.-17.
62. Benserade dans: Michault M., "Mélanges historiques et philologiques", Paris, N.M.Tilliard, 1770.
63. Bergerac (Cyrano de) dans: "Lettres", Ed. di Vanni, Milano, Scheiwiller, 1965.
64. Boileau, dans: ibid.-22.
- 64a. Boileau, dans: ibid.-411.
65. Boileau, dans: ibid.-23.

66. Boileau, dans: *ibid.*-6.
67. Boileau, dans: *ibid.*-36.
68. Boileau, dans: *ibid.*-8.
69. Boileau, dans: "Lettres de Boileau à Racine et à divers", Paris, Société Les Belles Lettres, 1943.
70. Boileau dans: *ibid.*-60.
71. Boileau dans: "Lettres du XVIIe siècle", E. Henriot, Paris, Plon, 1945.
72. Boileau dans: "Oeuvres", Genève, Fabri et Barrillot, 1716.
73. Boileau dans: Racine, "Oeuvres", Paris, Baudouin Frères, 1824.
74. Boileau dans: *ibid.*-15.
75. Boisdauphin (la marquise de) dans: *ibid.*-1.
76. Boisot (l'abbé) dans: "Lettres à Mlle de Scudéry" dans: "Le Journal des Savants", 1694, pp. 268-286.
77. Boisrobert dans: *ibid.*-26.
78. Boisrobert dans: "Recueil de lettres nouvelles", Paris, M. Blageart, 1642.
79. Bonnacorse dans: *ibid.*-46.
80. Bonrepos dans: *ibid.*-2.
81. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-22.
82. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-6.
83. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-36.
84. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-8.
85. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-71.
86. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: *ibid.*-46.
87. Bossuet (l'abbé Jacques-Bénigne) dans: Taisand P., "Lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry", Paris. Ch. Dounial, 1869.
88. Bossuet (Mme) dans: *ibid.*-17.
89. Bossuet (Mme) dans: *ibid.*-8.
90. Boucherat dans: *ibid.*-17.
91. Bouchet (Mme du) dans: *ibid.*-17.
92. Bouhours (le père) dans: *ibid.*-6.
93. Bouhours (le père) dans: *ibid.*-17.
94. Bouhours (le père) dans: *ibid.*-8.
95. Bouhours (le père) dans: *ibid.*-46.
96. Bouillon (le cardinal de) dans: *ibid.*-22.
- 96a. Bouillon (le cardinal de) dans: Mme de Sévigné, "Correspondance", présentée et annotée par Roger Duchêne, Paris, Gallimard, 1972, 1974, 1978.
97. Bouillon (M. de) dans: *ibid.*-46.
98. Bouillon (M. de) à Peiresc dans: "Oeuvres complètes de Malherbe", M. L. Lalanne, Paris, Hachette, 1862.
99. Boulé-Brulard dans: *ibid.*-17.
100. Bourbon (Charles de) dans: "Lettres inédites d'Henri IV et de plusieurs personnages célèbres", Paris, H. Tardieu, 1802.
101. Bourbon (Louis de) dans: *ibid.*-29.
102. Bourdalou (l'abbé) dans: *ibid.*-60.
103. Bourdenave (M. de) dans: *ibid.*-17.
104. Bourgogne (le duc de) dans: *ibid.*-6.
105. Bourgogne (le duc de) dans: "Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles Français", Genève, Slatkine Reprints, 1970.
106. Boursault (Edme) dans: *ibid.*-6.
107. Boursault (Edme) dans: *ibid.*-22.

108. Boursault (Edme) dans: "Lettres choisies de Montreuil, Pellisson et Boursault", Paris, Dentu, 1807.
109. Boursault (Edme) dans: "Lettres nouvelles", Paris, T. Girard, 1697.
110. Bouttavent (le baron de) dans: *ibid.*-17.
111. Brancas dans: Mme de Sévigné, "Correspondance", présentée et annotée par Roger Duchêne, Paris, Gallimard, 1972, 1974, 1978.
112. Braunschweig-Lüneburg (Sibylla Ursula, Herzogin von) dans: Blake Lee Spahr, "Theatrum Europaeum", München, Wilhelm Fink Verlag, 1982.
113. Brébeuf dans: *ibid.*-46.
114. Brégy (Mme la comtesse de) dans: *ibid.*-8.
115. Brégy (Mme la comtesse de) dans: "Lettres et poésies de Mme la comtesse de Brégy", Leyde, A. Du Val, 1666.
116. Breteuil dans: *ibid.*-17.
117. Breval dans: *ibid.*-78.
118. Brinon (Mme de, supérieure de la Maison de Saint-Cyr) dans: *ibid.*-46.
119. Brinon (soeur Marie de) dans: *ibid.*-22.
120. Brisacier (Jacques Charles de) dans: *ibid.*-22.
121. Broses (l'abbé de) dans: *ibid.*-17.
- 121a. Brossette dans: *ibid.*-411.
122. Brulard (le père) dans: *ibid.*-17.
123. Brun dans: *ibid.*-78.
124. Brunswick (la princesse Sybille de) dans: *ibid.*-46.
125. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-23.
126. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-6.
127. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-36.
128. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-17.
129. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-111.
130. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-8.
131. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: "Nouvelles lettres de messire Roger de Rabutin, comte de Bussy", Paris, F. De-launay, 1709.
132. Bussy-Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-18.
133. Caffaro (le père François) dans: *ibid.*-22.
134. Cally (Pierre) dans: *ibid.*-22.
135. Campanella (Tommaso) dans: "Lettere di Tommaso Campanella raccolte ed annotate da Michele Baldagghini", s.l.n.d.
136. Capisucchi (Raymond) dans: *ibid.*-22.
137. Castille (Jeannine de) dans: *ibid.*-17.
138. Castorie (Jean de Neercassel, l'évêque de) dans: *ibid.*-22.
139. Caylus (le comte de) dans: *ibid.*-100.
140. Caylus (Mme de) dans: "Lettres des femmes célèbres de France", A. Daniello, Paris, Bureau de la Bibliothèque choisie, 1830.
141. Chalais (Mlle de) dans: *ibid.*-7.
142. Chalais (Mlle de) dans: *ibid.*-46.
143. Champs (P. des) dans: Mme de La Fayette, "Correspondance", Paris, Gallimard, 1942.
144. Champy J. dans: *ibid.*-22.
145. Chance (M. de) dans: *ibid.*-18.
146. Chandénier (le marquis de) dans: *ibid.*-17.
147. Chantal (Mme de) dans: *ibid.*-8.
148. Chapelain dans: *ibid.*-6.
149. Chapelain dans: *ibid.*-8.

150. Chapelain dans: "Lettres de Jean Chapelain de l'Académie Française" publiées par Ph. Tamisey de Larroque, Paris, Impr. Nationale, 1880-1883.
151. Chapelain dans: "Lettres de la reine de Suède et de quelques autres personnes", s.d.n.l.
152. Chapelain dans: Matter M., "Lettres et pièces rares ou inédites", Paris, Amyot, 1846.
153. Chapelain dans: Pellissier L.G., "Lettres inédites de Jean Chapelain à P.D. Huet", Paris, Daupeley-Gouverneur, 1894.
154. Chapelain dans: *ibid.*-46.
155. Chapelain dans: *ibid.*-111.
156. Charleval dans: *ibid.*-46.
157. Charpentier dans: *ibid.*-17.
158. Charpentier dans: *ibid.*-46.
159. Châteauneuf dans: *ibid.*-17.
160. Chauvelin dans: *ibid.*-17.
161. Cheron (Mlle) dans: *ibid.*-18.
162. Chesterfield (Lord) dans: "Lettres de Lord Chesterfield à son fils Philippe Stanhope", Paris, Labitte, 1842.
163. Chevreau dans: "Lettres nouvelles", Paris, N.de Sercy, 1642.
164. Chevreau dans: "Lettres nouvelles de M. Chevreau", Paris, C.Besogne, 1642.
165. Choiseul (le comte de) dans: *ibid.*-17.
166. Choisy (l'abbé de) dans: *ibid.*-6.
167. Choisy (l'abbé de) dans: *ibid.*-17.
168. Choisy (l'abbé de) dans: *ibid.*-8.
169. Choisy (Mme de) dans: *ibid.*-6.
170. Choisy (Mme de) dans: *ibid.*-8.
171. Choisy (Mme de) dans: *ibid.*-31.
172. Christine, reine de Suède, dans: "Lettres de Christine de Suède" avec des notes du Baron de Bildt, Paris, Plon, 1899.
173. Christine, reine de Suède, dans: "Lettres secrètes de Christine, reine de Suède, aux personnages illustres de son siècle", Genève, Frères Cramier, 1761.
174. Christine, reine de Suède, dans: *ibid.*-151.
- 174a. Christine, reine de Suède, dans: *ibid.*-152.
175. Christine, reine de Suède, dans: *ibid.*-46.
176. Cicéron dans: Manuscrits Conrart 5132.
- 176a. Claveret dans: Taschereau J., "Histoire de la vie et des ouvrages de P.Corneille", Paris, A.Mesnier, 1829.
177. Colbert dans: *ibid.*-151.
178. Colbert dans: *ibid.*-152.
- 178a. Colbert dans: *ibid.*-111.
179. Coligny (l'abbé, puis comte de) dans: *ibid.*-17.
180. Coligny (Mme de) dans: *ibid.*-17.
181. Coligny (Mme de) dans: "Recueil de pièces fugitives de différents auteurs sur des sujets intéressants", collectif, Rotterdam, Bradshaw, 1743.
182. Coligny (Mme de) dans: *ibid.*-111.
183. Côme (Dom) dans: *ibid.*-17.
184. Cominges (Mlle de) dans: *ibid.*-17.
185. Conac dans: *ibid.*-78.
186. Condé (Henri, prince de) dans: *ibid.*-29.
187. Condé (Henri, prince de) dans: *ibid.*-17.
188. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-23.

189. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-6.
 190. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-22.
 191. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-8.
 192. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-71.
 193. Condé (Louis II de Bourbon) dans: *ibid.*-18.
 194. Conrart (Valentin) dans: *ibid.*-6.
 195. Conrart (Valentin) dans: *ibid.*-17.
 196. Conrart (Valentin) dans: *ibid.*-8.
 197. Conrart (Valentin) dans: "Lettres familières de M. Conrart à M. Félibien", Paris, C. Barbin, 1681.
 197a. Conrart (Valentin) dans: E. de Barthélemy, "Valentin Conrart, sa vie et sa correspondance", Paris, Librairie Académique, 1881.
 198. Conrart (Valentin) dans: *ibid.*-151.
 199. Conrart (Valentin) dans: "Un tournoi de trois pucelles en l'honneur de Jeanne d'Arc", Paris, A. Picard, 1878.
 200. Corbert de Croissy (Charles, secrétaire d'Etat) dans: *ibid.*-22.
 201. Corbinelli dans: *ibid.*-6.
 202. Corbinelli dans: *ibid.*-17.
 203. Corbinelli dans: *ibid.*-8.
 204. Corbinelli dans: *ibid.*-46.
 205. Corbinelli dans: *ibid.*-111.
 206. Corbinelli (Mme de) dans: *ibid.*-17.
 207. Cordemoy (l'abbé de) dans: *ibid.*-22.
 208. Corneille dans: *ibid.*-23.
 209. Corneille dans: *ibid.*-6.
 210. Corneille dans: *ibid.*-36.
 211. Corneille dans: *ibid.*-8.
 212. Corneille dans: *ibid.*-60.
 213. Corneille dans: *ibid.*-15.
 214. Corneille dans: *ibid.*-46.
 215. Cornuau (soeur) dans: *ibid.*-22.
 216. Cornuel (Mme) dans: *ibid.*-6.
 217. Cornuel (Mme) dans: *ibid.*-7.
 218. Cornuel (Mme) dans: Manuscrits Conrart 5420, p.1293.
 219. Costar dans: *ibid.*-6.
 220. Costar dans: "Lettres", Paris, A. Courbé, 1658.
 221. Costar dans: *ibid.*-111.
 222. Cotin dans: "Oeuvres galantes en prose et en vers", Paris, E. Loyson, 1663.
 223. Coulanges (l'abbé de) dans: *ibid.*-111.
 224. Coulanges (Philippe-Emmanuel de) dans: *ibid.*-6.
 225. Coulanges (Philippe-Emmanuel de) dans: *ibid.*-8.
 226. Coulanges (Philippe-Emmanuel de) dans: "Mémoires de M. de Coulanges", Paris, J. Blaise, 1820.
 227. Coulanges (Mme de) dans: *ibid.*-6.
 228. Coulanges (Mme de) dans: *ibid.*-8.
 229. Coulanges (Mme de) dans: *ibid.*-140.
 230. Coulanges (Mme de) dans: "Lettres de Mme de Coulanges et de Ninon de Lenclos", Paris, Chaumerot, 1823.
 231. Coulanges (Mme de) dans: *ibid.*-111.
 232. Coulomby dans: *ibid.*-26.
 233. Coulomby dans: *ibid.*-78.
 234. Créancé (Mme de) dans: *ibid.*-17.
 235. Crécy-Longueval dans: *ibid.*-17.

236. D.(M.) à M.S. dans: "Lettre de M.D. à M.S. sur la carte de Tendre" dans: "Recueil de pièces en prose", Paris, Ch. de Sarcy, 1662.
237. Dacier (Mme) dans: Durry M-J, "Quelques lettres inédites du XVIIe et du XVIIIe siècles", La Table Ronde, Juillet, 1955.
238. Dacier (Mme) dans: ibid.-46.
239. Dalet (la comtesse de) dans: ibid.-111.
240. Dalet (Mme de) dans: ibid.-17.
241. Dance (l'abbé de) dans: ibid.-17.
242. Daurès (le père Louis) dans: ibid.-22.
243. De Brieux dans: ibid.-151.
244. Dellon (Charles) dans: ibid.-22.
245. Descartes dans: ibid.-23.
246. Descartes dans: ibid.-6.
247. Descartes dans: ibid.-36.
248. Descartes dans: ibid.-8.
249. Descartes dans: ibid.-71.
250. Descartes dans: ibid.-152.
251. Descartes dans: ibid.-15.
252. Descartes (Mlle) dans: ibid.-46.
253. Deshoulières (Mme) dans: ibid.-46.
254. Deshoulières (Mme) dans: ibid.-18.
255. Desjardins (Mlle) dans: "Lettres galantes", Paris, C.Barbin, 1668.
- 255a. Des Loges (Mme) dans: Mss.Conrart, 4126, f° 293.
- 255b. Des Loges (Mme) dans: ibid.-31.
256. Des Mahis (Marin Groteste) dans: ibid.-22.
257. Despréaux dans: ibid.-17.
258. Dohin dans: ibid.-17.
259. Donneville dans: Marcou F., "Etude sur la vie et les oeuvres de Pellisson", Paris, A.Durand, 1859.
260. Domat (Jean) dans: ibid.-1.
261. Du Bouchet (Mme) dans: ibid.-17.
262. Du Breuil dans: ibid.-17.
263. Du Guet dans: ibid.-143.
264. Du Noyer dans: "Lettres historiques et galantes", Londres, Nourse et Vaillant, 1757.
265. Du Pin (Louis Ellies) dans: ibid.-22.
266. Du Pré (Mlle) dans: ibid.-17.
267. Du Pré (Mlle) dans: "Lettres de Mlle de Montpensier, de Mmes de Motteville et de Montmorency, de Mlle Du Pré et de Mme la marquise de Lambert", éd. L.Collin, Paris, 1806.
268. Dupuy (les frères) dans: ibid.-6.
269. Du Vigean (Mlle) dans: ibid.-29.
- 269a. Du Vigean (Mlle) dans: ibid.-1.
270. Elbeuf (le duc de) dans: ibid.-17.
271. Epoisses (la marquise de) dans: ibid.-17.
272. Esprit (Jaques) dans: ibid.-1.
273. Estrée (le comte de) dans: ibid.-17.
274. Estrée (le cardinal de) dans: ibid.-1.
275. Estrée (le cardinal de) dans: ibid.-8.
276. Fanchon du Faubourg St.Germain à la Petite Nichon du Marais, s.d., 1649, dans: "Mémoires de 1649", t° IV.
277. Faret dans: "Lettres de Faret", Paris, Toussaint du Bray, 1627.
278. Faret dans: ibid.-78.
279. Faydit (l'abbé) dans: ibid.-17.

280. Fénelon dans: ibid.-22.
281. Fénelon dans: ibid.-23.
282. Fénelon dans: ibid.-6.
283. Fénelon dans: ibid.-8.
284. Fénelon dans: ibid.-36.
285. Fénelon dans: ibid.-60.
286. Fénelon dans: ibid.-71.
287. Fénelon dans: ibid.-15.
288. Fermat à Pascal dans:"Lettres de Blaise Pascal", Paris, G.Grès et Cie, 1922.
289. Ferry (Paul) dans: ibid.-22.
290. Feuquières (le marquis de) dans: ibid.-8.
291. Fiennes (Mme de) dans: ibid.-17.
292. Fiesque (la comtesse de) dans: ibid.-17.
293. Fiesque (Mme de) dans: ibid.-111.
294. Fléchier dans: ibid.-6.
295. Fléchier dans: ibid.-36.
296. Fléchier dans: ibid.-17.
297. Fléchier dans: ibid.-8.
298. Fléchier dans: ibid.-100.
299. Fléchier dans: ibid.-46.
300. Fleury dans: ibid.-22.
301. Fontevrault (l'abbesse de) dans: ibid.-1.
302. Fontevrault (l'abbesse de) dans: ibid.-46.
303. Forbin-Janson (évêque de Digne) dans: ibid.-46.
304. Force (Mlle de la) dans: ibid.-18.
305. Fouquet dans: ibid.-152.
306. Furetière dans: ibid.-17.
307. Furetière dans: ibid.-60.
308. Furetière dans: ibid.-46.
309. Gadagne (le comte de) dans: ibid.-17.
310. Gaignères dans: ibid.-17.
311. Genest dans:"Lettres inédites de Charles Genest à Mlle de Scudéry(1677-1699)" dans:Revue d'Histoire Littéraire de la France, VII/VIII, 1978.
312. Godeau dans: ibid.-1.
313. Godeau dans: Barthélemy, Edouard,"Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate", Paris, Didier, 1880.
314. Godeau dans: ibid.-29.
- 314a. Godeau dans: ibid.-150.
315. Godeau dans:"Lettres de M. Godeau", Paris, E.Ganeau, 1713.
316. Godeau dans: ibid.-46.
317. Godeau dans: ibid.-26.
318. Godeau dans: ibid.-31.
319. Godeau dans:"Sept lettres inédites du premier académicien" par M.Doublet, Paris, Impr. Nationale, 1901.
320. Gombault (Jean-Ogier de) dans:"Lettres de Gombault", Paris, A.Courbé, 1647.
321. Gomberville (le Roy de) dans: ibid.-1.
322. Gontaut-Biron (la marquise de) dans: ibid.-1.
323. Gonzague (Marie de) dans: ibid.-226.
324. Gordes (Simiane de) dans: ibid.-17.
325. Gournay (Mlle de) dans: Bonnefon P, "Montaigne et ses amis", Vol.II, Paris, A.Colin et Cie, 1898.
326. Gouville (Mme de) dans: ibid.-6.
327. Gouville (Mme de) dans: ibid.-17.
328. Gouville (Mme de) dans: ibid.-8.

329. Graffigny (Mme de) dans: "Lettres d'une Péruvienne", Amsterdam, 1748 (sans éditeur).
330. Grammont dans: ibid.-17.
331. Gramont (le comte de) dans: ibid.-17.
332. Grignan (Louis-Provence de) dans: ibid.-111.
333. Grignan (Mme de) dans: ibid.-1.
334. Grignan (Mme de) dans: ibid.-6.
335. Grignan (Mme de) dans: ibid.-36.
336. Grignan (Mme de) dans: ibid.-17.
337. Grignan (Mme de) dans: ibid.-8.
338. Grignan (Mme de) dans: ibid.-140.
339. Grignan (Mme de) dans: ibid.-111.
340. Guéméné (la princesse de) dans: ibid.-1.
341. Guiche (la comtesse de) dans: ibid.-17.
342. Guilleragues (le comte de) dans: ibid.-8.
343. Guitaut dans: ibid.-111.
344. Guitton (Dom Michel, abbé de Saint-Benoît-en-Voivre) dans: ibid.-22.
345. Guyon (Jeanne-Marie Bouvier de La Motte, dame) dans: ibid.-22.
346. Hacqueville (M.de) dans: ibid.-1.
347. Hamilton dans: ibid.-6.
348. Hamilton dans: ibid.-8.
349. Hamon (Jean) dans: ibid.-6.
350. Hamon (Jean) dans: ibid.-8.
351. Harcourt (le marquis de) dans: ibid.-22.
352. Harlay dans: ibid.-17.
353. Harlay-Bonneuil dans: ibid.-17.
354. Haucourt (Suzanne d'Aumale de) dans: ibid.-1.
355. Hautefontaine (Guillaume Le Roy, abbé de) dans: ibid.-22.
356. Hautefort (Marie de, Mme de Schomberg) dans: ibid.-23.
357. Hauterive (le marquis de) dans: ibid.-17.
358. Hauteville (l'abbé de) dans: ibid.-2.
359. Hébert de Rocmont (François) dans: ibid.-22.
360. Henri IV dans: ibid.-23.
361. Henri IV dans: ibid.-6.
362. Henri IV dans: ibid.-36.
363. Henri IV dans: "Lettres missives de Henri IV", Paris, Impr.Nationale, 1848.
364. Henri IV dans: "Lettres de Henri IV", Paris, Plon, 1941.
365. Henri IV dans: ibid.-100.
366. Henri IV dans: "Lettres intimes de Henri IV", Paris, éd. Léopold Cerf, s.d.
367. Henri IV dans: ibid.-152.
368. Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, dans: "Lettres", Turin, Bocca frères, 1881.
369. Hocquincourt (évêque de Verdun) dans: ibid.-17.
370. Holstein (la duchesse de) dans: ibid.-17.
371. Housset (M. du) dans: ibid.-17.
372. Huet (M.) à M. de Segrais sur "l'Origine des Romains", Amsterdam, 1786.
373. Huet (Pierre-Daniel) dans: ibid.-313.
374. Huet (Pierre-Daniel) dans: ibid.-22.
375. Humières (la maréchale de) dans: ibid.-17.
- 375a. Humières (le maréchal de) dans: ibid.-17.
376. Huygens à Pascal dans: "Lettres de Blaise Pascal", Paris, G.Grès et Cie, 1922.

- 376a. Isarn dans: . ibid.-313.
376b. Isarn dans: Mss.Conrart 5131 et 5420, t° 11.
377. Isenghien (la princesse de) dans: ibid.-17.
378. Jalon dans: ibid.-17.
379. Janvier (Pierre) dans: ibid.-22.
380. La Basinière dans: ibid.-17.
381. La Boulaye dans: ibid.-17.
382. La Broue (Pierre de) dans: ibid.-22.
383. La Bruyère dans: ibid.-6.
384. La Bruyère dans: ibid.-17.
385. La Bruyère dans: ibid.-8.
386. La Calprenède dans: ibid.-46.
387. La Calprenède à Mlle de Scudéry dans: "Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord", Périgueux, Dupont, 1879.
388. La Chaise (le père de) dans: ibid.-17.
389. La Fayette dans: "Lettres de Mme de Villars, de La Fayette et de Tencin", Paris, Chaumerot, 1823.
390. La Fayette dans: ibid.-46.
391. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-6.
392. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-143.
393. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-36.
394. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-8.
395. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-140.
396. La Fayette (Mme de) dans: "Lettres de Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, comtesse de La Fayette et de Gilles Ménage", H.Ashton, University Press of Liverpool, 1924.
397. La Fayette (Mme de) dans: ibid.-111.
398. La Ferté-Sonnerterre (le maréchal de) dans: ibid.-17.
399. La Fontaine dans: ibid.-6.
400. La Fontaine dans: ibid.-143.
401. La Fontaine dans: ibid.-8.
402. La Fontaine dans: "Lettres de Maucroix", Reims, Brissart-Binet, 1854.
403. La Fontaine dans: ibid.-71.
404. La Fontaine dans: Manuscrits Conrart 5131, 5132.
405. La Fontaine dans: ibid.-15.
406. La Frérie (de) dans: ibid.-22.
407. Lalane (le père) dans: ibid.-1.
408. Lambert (la marquise de) dans: ibid.-267.
409. Lambert (la marquise de) dans: ibid.-181.
410. Lamoignon (M. de) dans: ibid.-17.
411. Lamoignon de Basville (M. de) dans: Laverdet A, "Correspondance entre Boileau Despréaux et Brossette", Paris, J.Techener, 1858.
412. La Monnoye (Bernard de) dans: ibid.-22.
413. Lamorésan (Mme de) dans: ibid.-17.
414. Lamy (Dom François) dans: ibid.-22.
415. Langeron (François Andrault, abbé de) dans: ibid.-22.
416. Langres (l'évêque de) dans: ibid.-17.
417. Lantin M. dans: ibid.-62.
418. La Rivière (chevalier de) dans: ibid.-17.
419. La Rivière (chevalier de) dans: ibid.-62.
420. La Rivière (chevalier de) dans: ibid.-181.
421. La Roche (la comtesse de) dans: ibid.-17.
422. La Rochefoucauld dans: ibid.-6.
423. La Rochefoucauld dans: ibid.-29.
424. La Rochefoucauld dans: ibid.-8.

425. La Rochefoucauld "Lettres" dans: "Oeuvres", Paris, Garnier Frères, 1884.
426. La Rochefoucauld dans: ibid.-100.
427. La Rochefoucauld dans: ibid.-46.
428. La Rochefoucauld dans: ibid.-111.
429. La Rochefoucauld dans: ibid.-15.
430. La Rochefoucauld à Mme de Longueville, Rotterdam, 1650.
431. La Rongère (le marquis de) dans: ibid.-17.
432. Lassay (le marquis de) dans: ibid.-6.
433. Lassay (le marquis de) dans: ibid.-2.
434. Lassay (le marquis de) dans: ibid.-143.
435. Lassay (le marquis de) dans: ibid.-8.
436. La Tournelle (le marquis de) dans: ibid.-17.
437. La Trousse (le marquis de) dans: ibid.-17.
438. Lauri (Jean-Baptiste) dans: ibid.-22.
439. Lauzun (le comte de) dans: ibid.-17.
440. La Vallière (Mme de, duchesse de Vaujours) dans: ibid.-6.
441. La Vallière (Mme de) dans: ibid.-8.
442. La Vallière (Mme de) dans: ibid.-152.
443. La Vienne dans: ibid.-17.
444. La Vigne (de) dans: ibid.-18.
445. Le Camus de Melsons (Mme) dans: ibid.-18.
446. Le Feuvre (Claude) dans: ibid.-22.
447. Legendre (Mlle) dans: ibid.-7.
448. Leibnitz (Geoffray-Guillaume) dans: ibid.-22.
449. Leibnitz (Geoffray-Guillaume) dans: Cousin V., "Fragments philosophiques", Paris, Didier, 1866.
450. Leibnitz (Geoffray-Guillaume) dans: "Lettres et opuscules inédits", New York, Georg Olms, 1975.
451. Leibnitz (Geoffray-Guillaume) dans: ibid.-105.
452. Le Laboureur dans: ibid.-46.
453. Le Nain de Tillemont (Sébastien) dans: ibid.-22.
454. Lenclos (Ninon de) dans: ibid.-2.
455. Lenclos (Ninon de) dans: ibid.-8.
456. Lenclos (Ninon de) dans: ibid.-140.
457. Lenclos (Ninon de) dans: ibid.-71.
458. Lenclos (Ninon de) dans: ibid.-230.
459. Le Roy (Guillaume) cf. Hautefontaine (355).
460. Le Scellier (Jean) dans: ibid.-22.
461. Le Tellier (Charles-Maurice) dans: ibid.-22.
462. Le Tellier (Charles-Maurice) dans: ibid.-17.
463. Le Tellier (Charles-Maurice) dans: ibid.-411.
464. "Lettres amoureuses et morales des beaux esprits de ce temps", collectif, Paris, S.Thiboust, 1625.
465. "Lettres familières, instructives et amusantes sur divers sujets", collectif, Paris, Cavelier, 1725.
466. "Lettres familières et autres sur toutes sortes de sujets avec leurs réponses", collectif, Bruxelles, J.Léonard, 1709.
467. Liancourt (la duchesse de) dans: ibid.-1.
468. Limoges (le comte de) dans: ibid.-17.
469. Loges (Mme Des) cf. Des Loges (255a,b).
470. Longueville (le duc de) dans: ibid.-1.
471. Longueville (Mme de) dans: ibid.-1.
472. Longueville (Mme de) dans: ibid.-6.
473. Longueville (Mme de) dans: ibid.-29.

474. Longueville (Mme de) dans: Cousin V., "Lettres inédites de Mme la duchesse de Longueville à Mme la marquise de Sablé", Journal des Savants, 1851.
475. Longueville (Mme de) dans: "Lettres inédites de Mme la duchesse de Longueville à La Rochefoucauld, à la princesse Palatine et à d'autres personnes pendant la Fronde", Journal des Savants, Paris, Impr. Nationale 1852, 1853.
476. Longueville (Mme de) dans: *ibid.*-115.
477. Longueville (Mme de) dans: Malvoisine F.G., "Lettres inédites de Mme de Longueville", Paris, Techener, 1844.
478. Longueville (Mme de) dans: *ibid.*-46.
479. Longueville (Mme de) dans: Sarasin J.-Fr., "Oeuvres", Paris, Champion, 1926.
480. Longueville (Mme de) dans: *ibid.*-15.
481. Longueville (Mme de) dans: *ibid.*-18.
482. Lorges (le maréchal de) dans: *ibid.*-17.
483. Louis XIII dans: *ibid.*-152.
484. Louis XIV dans: *ibid.*-22.
485. Louis XIV dans: *ibid.*-6.
486. Louis XIV dans: *ibid.*-152.
487. Louis XIV dans: *ibid.*-36.
488. Louis XIV dans: *ibid.*-8.
489. Louis XIV dans: *ibid.*-172.
490. Louis XIV dans: *ibid.*-71.
491. Louis XIV dans: E.Magne, "Voiture et les années de gloire de l'hôtel de Rambouillet", Paris, Mercure de France, 1912.
492. Louis XIV dans: *ibid.*-105.
493. Louis XIV dans: *ibid.*-226.
494. Louis XIV dans: *ibid.*-15.
495. Louvois dans: *ibid.*-143.
496. Louvois dans: *ibid.*-17.
497. Louvois (François-Michel Le Tellier, marquis de) dans: *ibid.*-22.
498. Lude (la duchesse de) dans: *ibid.*-17.
499. Luxembourg (le maréchal de) dans: *ibid.*-1.
500. Madame (duchesse d'Orléans) dans: "Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans", Paris, E.Bouillon, 1890.
501. Madame (duchesse d'Orléans) dans: *ibid.*-143.
502. Madame (duchesse d'Orléans) dans: *ibid.*-100.
503. Madame (duchesse d'Orléans) dans: *ibid.*-105.
504. Madame Royale (duchesse de Savoie) cf. 737a.
505. Maine (le duc du) dans: *ibid.*-6.
506. Maine (la duchesse du) dans: "Lettres de Mme la duchesse du Maine et de Mme la marquise de Simiane", Paris, L. Collin, 1805.
507. Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de) dans: *ibid.*-22.
508. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-23.
509. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-6.
510. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-2.
511. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-36.
512. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-8.
513. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-140.
514. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-152.
515. Maintenon (la marquise de) dans: *ibid.*-46.

516. **Maintenon** (Mme de) dans: "Correspondance générale", Paris, Charpentier, 1865-1866.
517. **Maintenon** (Mme de) dans: Durry M.-J., "Quelques lettres inédites du XVIIe et du XVIIIe siècles", La Table Ronde, Juillet, 1955.
518. **Maintenon** (Mme de) dans: "Lettres", Paris, Letouzey et Ané, 1935.
519. **Mairon** dans: *ibid.*-449.
520. **Maisons** (Mme de) dans: *ibid.*-17.
521. **Malebranche** (le père Nicolas) dans: *ibid.*-22.
522. **Malebranche** dans: *ibid.*-449.
523. **Malherbe** dans: *ibid.*-23.
524. **Malherbe** dans: *ibid.*-6.
525. **Malherbe** dans: *ibid.*-36.
526. **Malherbe** dans: *ibid.*-8.
527. **Malherbe** dans: G. Mancel, "Lettres inédites de Malherbe", Caen, Le Gost-Clerisse, 1852.
528. **Malherbe** dans: "Oeuvres complètes de Malherbe", M.L.Lalanne, Paris, Hachette, 1862.
529. **Malherbe** dans: *ibid.*-78.
530. **Malherbe** dans: *ibid.*-15.
531. **Marcillac** dans: *ibid.*-29.
532. **Marie-Thérèse, reine de France**, dans: *ibid.*-22.
533. **Marigny** dans: *ibid.*-17.
534. **Mascaron** dans: *ibid.*-17.
535. **Mascaron** dans: "Lettres et billets inédits de Jules Mascaron", publiés par Tamizey de Laroque, Marmande, Librairie Duberort, 1884.
536. **Mascaron** dans: "Lettres inédites de Mascaron", Agen, Veuve Lamy, 1893.
537. **Mascaron** dans: *ibid.*-46.
538. **Massol** (la présidente) dans: *ibid.*-17.
539. **Mathieu P.** dans: *ibid.*-62.
540. **Mathieu de Montreuil** cf. 608a.
541. **Maucroix** dans: *ibid.*-6.
542. **Maucroix** dans: *ibid.*-8.
543. **Maucroix** dans: *ibid.*-411.
544. **Maucroix** dans: "Lettres de Maucroix", Reims, Brissart-Binet, 1854.
545. **Maucroix** dans: *ibid.*-15.
546. **Maure** (Mme de) dans: *ibid.*-1.
547. **Maure** (Mme de) dans: *ibid.*-6.
548. **Maure** (Mme de) dans: *ibid.*-7.
549. **Maure** (Mme de) dans: *ibid.*-8.
550. **Maure** (Mme de) dans: "Mme la comtesse de Maure, sa vie et sa correspondance", éd. de Barthélemy, Paris, J. Gay, 1863.
551. **Maure** (Mme de) dans: Manuscrits Conrart 4119, 4126, 4110.
552. **Maure** (Mme de) dans: *ibid.*-31.
553. **Maynard** dans: "Lettres du président Maynard", Paris, Toussaint Quinet, 1653.
554. **Mayret** (sieur du) dans: "Epistre familière du Sieur Mayret au Sieur Corneille sur la Tragi-comédie du Cid", Paris, A. de Sommaville, 1637.
555. **Mazarin** dans: *ibid.*-29.
556. **Mazarin** dans: *ibid.*-226.
557. **Ménage** dans: *ibid.*-143.
558. **Ménage** dans: *ibid.*-396.
559. **Ménage** dans: *ibid.*-152.

560. Ménage dans: *ibid.*-46.
561. Méré (chevalier de) dans: *ibid.*-6.
562. Méré (chevalier de) dans: *ibid.*-2.
563. Méré (chevalier de) dans: *ibid.*-8.
564. Méré (chevalier de) dans: *ibid.*-60.
565. Méré (chevalier de) dans: "Lettres de Blaise Pascal", Paris, G.Grès et Cie, 1922.
566. Méré (chevalier de) dans: "Lettres du chevalier de Méré", Amsterdam, P.Mortier, 1642.
567. Méré (chevalier de) dans: *ibid.*-46.
568. Méri (Mlle de) dans: *ibid.*-111.
569. Miton dans: *ibid.*-6.
570. Molière dans: *ibid.*-6.
571. Molière dans: *ibid.*-60.
572. Molière dans: *ibid.*-26.
573. Molière dans: *ibid.*-15.
574. Momblan (de) dans: *ibid.*-18.
- 574a. Mondory dans: Taschereau J., "Histoire de la vie et des ouvrages de P.Corneille", Paris, A.Mesnier, 1829.
575. Montataire (le marquis de) dans: *ibid.*-17.
576. Montataire (la marquise de) dans: *ibid.*-17.
577. Montausier (la duchesse de) dans: *ibid.*-491.
578. Montausier (le duc de) dans: *ibid.*-17.
579. Montausier (le marquis de) dans: *ibid.*-1.
580. Montausier (le marquis de) dans: *ibid.*-150.
581. Montausier (le marquis de) dans: *ibid.*-491.
582. Montausier (le marquis de) dans: *ibid.*-31.
583. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-1.
584. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-6.
585. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-17.
586. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-8.
587. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-31.
588. Montausier (la marquise de) dans: *ibid.*-15.
589. Montespan (Mme de) dans: *ibid.*-6.
590. Montespan (Mme de) dans: *ibid.*-17.
591. Montjeu (la marquise de) dans: *ibid.*-17.
592. Montmorency (Mme de) dans: *ibid.*-6.
593. Montmorency (Mme de) dans: *ibid.*-17.
594. Montmorency (Mme de) dans: *ibid.*-8.
595. Montmorency (Mme de) dans: *ibid.*-267.
596. Montmorency-Laval (Henri de, évêque de La Rochelle) dans: *ibid.*-1.
597. Montpensier (Mlle de) dans: *ibid.*-6.
598. Montpensier (Mlle de) dans: *ibid.*-140.
599. Montpensier (Mlle de) dans: *ibid.*-8.
600. Montpensier (Mlle de) dans: *ibid.*-17.
601. Montpensier (Mlle de) dans: Manuscrits B.N., N.a.f.3615, f° 372.
602. Montpensier (Mlle de) dans: Manuscrits B.N. Baluze vol. 346, vol.341 fos 83,114,59, vol.340 fo 75.
603. Montpensier (Mlle de) dans: Manuscrits B.N. N.a.f. 4815 fos 195,199,2004.
604. Montpensier (Mlle de) dans: Manuscrits B.N. Clairambault 581, fo 91.
605. Montpensier (Mlle de) dans: "Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes", collectif, Cologne, P.du Marteau, 1667.

606. Montpensier (Anne Mary Louisa d'Orléans, duchesse de) dans: *ibid.*-267.
607. Montperroux (le marquis de) dans: *ibid.*-17.
608. Montreuil (Mathieu de) dans: *ibid.*-108.
- 608a. Montreuil (Mathieu de) dans: *ibid.*-111.
609. Mothe le Vayer (M. de la) dans: "Petits traités en forme de lettres écrites à diverses personnes studieuses par M.de la Mothe le Vayer", Paris, A.Courbé, 1648.
610. Motteville (Mme de) dans: *ibid.*-140.
611. Motteville (Mme de) dans: *ibid.*-267.
612. Motteville (Mme de) dans: *ibid.*-605.
613. Moulin (Mlle de) dans: *ibid.*-199.
614. Nanteuil dans: *ibid.*-46.
615. Navailles (le duc de) dans: *ibid.*-17.
616. Navarre (Catherine de) dans: *ibid.*-100.
617. Nichon (la Petite) dans: "Lettres de la Petite Nichon du Marais à Mgr le Prince de Condé, 1649", "Mémoires de 1649" To IV, pp. 425-440.
618. Nicole (Pierre) dans: *ibid.*-22.
619. Nicole (Pierre) dans: *ibid.*-143.
620. Nicole (Pierre) dans: *ibid.*-62.
621. Noailles (Antoine de, archevêque de Paris) dans: *ibid.*-22.
622. Noailles (le duc de) dans: *ibid.*-17.
623. Nouet (le père) dans: *ibid.*-17.
624. Novion (le père P. de) dans: *ibid.*-17.
625. Ons-en-Bray (Mme de) dans: *ibid.* -17.
626. Orléans (le duc de) dans: *ibid.*-1.
627. Orléans (le duc de) dans: *ibid.*-17.
628. Oxenstiern (J., comte suédois) dans: "Lettres intimes d'un épicurien du XVIIe siècle", Paris, Chevrel, 1917.
629. Palatine (La Princesse) dans: *ibid.*-18.
630. Pascal (Blaise) dans: *ibid.*-6.
631. Pascal (Blaise) dans: *ibid.*-8.
632. Pascal (Blaise) dans: "Lettres de Blaise Pascal", Paris, G.Grès et Cie, 1922.
633. Pascal (Blaise) dans: *ibid.*-71.
634. Pascal (Blaise) dans: "Oeuvres", Tours, A.Cattier, 1886.
635. Pascal (Blaise) dans: *ibid.*-15.
636. Pascal (Jacqueline) dans: *ibid.*-23.
637. Pascal (Jacqueline) dans: *ibid.*-6.
638. Pascal (Jacqueline) dans: *ibid.*-8.
639. Patin (Guy) dans: *ibid.*-6.
640. Patin (Guy) dans: *ibid.*-8.
641. Patin (Guy) dans: "Lettres", Paris, J.B.Baillièrè, 1846.
642. Patin (Guy) dans: "Lettres choisies", Rotterdam, R.Leers, 1695.
643. Patin (Guy) dans: "Lettres de Guy Patin", Paris, H.Champion, 1907.
644. Patin (Mlle) dans: *ibid.*-18.
645. Patru dans: *ibid.*-6.
646. Patru dans: *ibid.*-8.
647. Patru dans: *ibid.*-15.
648. Patru dans: Perrot d'Ablancourt, "Lettres", Paris, Didier, 1972.
649. Payen (Nicolas) dans: *ibid.*-22.
650. Peiresc dans: *ibid.*-6.

651. Peiresc dans: "Lettres de Peiresc", Paris, Impr. Nationale, 1888-1898.
652. Peiresc dans: *ibid.*-62.
653. Pellisson dans: Belmont L., "Documents inédits sur la société et la littérature précieuse", *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, IX, 1902, pp. 646-673.
654. Pellisson dans: *ibid.*-7.
655. Pellisson dans: *ibid.*-8.
656. Pellisson dans: *ibid.*-108.
657. Pellisson dans: Marcou F., "Etude sur la vie et les oeuvres de Pellisson", Paris, A. Durand, 1859.
658. Pellisson dans: *ibid.*-46.
659. Pellisson-Fontanier (Paul) dans: *ibid.*-22.
660. Périer (Mme) dans: *ibid.*-8.
661. Perrault (Charles) dans: *ibid.*-22.
662. Perrault (Mlle) dans: *ibid.*-17.
663. Perrot d'Ablancourt (Nicolas) dans: *ibid.*-648.
664. Perth (Jacques Drummond, duc de) dans: *ibid.*-22.
665. Pertuis (M. de) dans: *ibid.*-60.
666. Pertuis (M. de) dans: *ibid.*-46.
667. Pirot (Edme) dans: *ibid.*-22.
668. Platbuisson (Mme de) dans: "Correspondance entre Sapho et Méricène, oct. 1656", *Recueil Conrart* 5420, To XI.
669. Plassac dans: *ibid.*-26.
670. Plassac dans: *ibid.*-78.
671. Plessis (la comtesse du) dans: *ibid.*-17.
672. Plessis-Guénégaud (M. du) dans: *ibid.*-226.
673. Pomponne (Arnauld de) dans: *ibid.*-1.
674. Pomponne (Arnauld de) dans: *ibid.*-17.
675. Pomponne (Arnauld de) dans: *ibid.*-226.
676. Pomponne (Arnauld de) dans: *ibid.*-46.
677. Pontchartrain (M. de) dans: *ibid.*-411.
678. Pontchartrain (Louis Phelypeaux de) dans: *ibid.*-22.
679. Poussin dans: *ibid.*-6.
680. Poussin dans: *ibid.*-8.
681. Provenchère (M. de la) dans: *ibid.*-17.
682. Puisieux (la marquise de) dans: *ibid.*-1.
683. Puisieux (la marquise de) dans: *ibid.*-17.
684. Rabutin (la comtesse de) dans: *ibid.*-17.
- 684a. Rabutin (le comte de) dans: *ibid.*-17.
685. Rabutin (Mlle de) dans: *ibid.*-17.
686. Racan (le marquis de) dans: *ibid.*-33.
687. Racan (le marquis de) dans: *ibid.*-6.
688. Racan (le marquis de) dans: *ibid.*-8.
689. Racan (le marquis de) dans: "Lettres de Faret", Paris, Toussaint du Bray, 1627.
690. Racan (le marquis de) dans: Racan, "Oeuvres complètes", Paris, P. Jannet, 1857.
691. Racan (le marquis de) dans: *ibid.*-26.
692. Racine dans: *ibid.*-23.
693. Racine dans: *ibid.*-6.
694. Racine dans: *ibid.*-36.
695. Racine dans: *ibid.*-8.
696. Racine dans: *ibid.*-411.
697. Racine dans: "Lettres de Boileau à Racine et à divers", Paris, Société Les Belles Lettres, 1943.
698. Racine dans: *ibid.*-71.
699. Racine dans: "Oeuvres", Paris, Baudouin Frères, 1824.

700. Racine dans: *ibid.*-15.
701. Ragny (la comtesse de) dans: *ibid.*-17.
702. Ragny (Mlle de) dans: *ibid.*-17.
703. Raincy dans: *ibid.*-313.
704. Rambouillet (Mlle de) dans: *ibid.*-29.
705. Rambouillet (Mme de) dans: *ibid.*-6.
706. Rambouillet (Mme de) dans: *ibid.*-29.
707. Rambouillet (Mme de) dans: *ibid.*-7.
708. Rambouillet (Mme de) dans: Manuscrits Conrart 4119, 4126, 4110.
709. Rambouillet (Mme de) dans: *ibid.*-15.
710. Rambouillet (Mme de) dans: *ibid.*-31.
711. Rancé (Armand-Jean Le Bouthillier, abbé de) dans: *ibid.*-22.
712. Rancé (Armand-Jean Le Bouthillier, abbé de) dans: *ibid.*-143.
713. Rapin (le père) dans: *ibid.*-6.
714. Rapin (le père) dans: *ibid.*-17.
715. Rapin (le père) dans: *ibid.*-8.
716. Rapin (le père) dans: *ibid.*-60.
717. Rapin (le père) dans: *ibid.*-46.
718. Regner-Desmarais dans: *ibid.*-46.
719. Renaudot (l'abbé Eusèbe) dans: *ibid.*-22.
720. Renel (le marquis de) dans: *ibid.*-17.
721. Resé (Benard de) dans: *ibid.*-17.
722. Retz (le cardinal de) dans: *ibid.*-6.
723. Retz (le cardinal de) dans: *ibid.*-8.
724. Retz (le cardinal de) dans: "Oeuvres", Paris, Hachette, 1920, vol. 8 et 11.
725. Retz (le cardinal de) dans: *ibid.*-111.
726. Revol (M.) dans: *ibid.*-226.
727. Rezay (le président de) dans: *ibid.*-17.
728. Richelieu dans: *ibid.*-23.
728a. Richelieu dans: *ibid.*-33.
729. Richelieu dans: *ibid.*-6.
730. Richelieu dans: *ibid.*-36.
731. Richelieu dans: *ibid.*-8.
732. Richelieu dans: "Lettres du Cardinal de Richelieu", Paris, Impr. Impériale, 1853.
733. Richelieu dans: "Oeuvres de M. de Balzac", Paris, Toussains du Bray, 1627.
734. Rohan (Mme de) dans: *ibid.*-313.
735. Roquette (G.de, évêque d'Autun) dans: *ibid.*-17.
736. Rouillé (M.) dans: *ibid.*-62.
737. Roussillon (le comte de) dans: *ibid.*-17.
737a. Royale (Duchesse de Savoie) dans: *ibid.*-143.
738. Sabatier (de) dans: *ibid.*-18.
739. Sablé (Mme de) dans: *ibid.*-22.
740. Sablé (Mme de) dans: *ibid.*-6.
741. Sablé (Mme de) dans: *ibid.*-29.
742. Sablé (Mme de) dans: *ibid.*-8.
743. Sablé (Mme de) dans: Manuscrits Conrart 5422, p. 289.
744. Sablé (Mme de) dans: *ibid.*-15.
745. Saint-Aignan (le duc de) dans: *ibid.*-17.
746. Saint-Aignan (le duc de) dans: *ibid.*-18.
747. Saint-Ange (Mme de) dans: *ibid.*-1.
748. Sainte-Beuve (Jacques, abbé de) dans: *ibid.*-1.
749. Saint-Evremond dans: *ibid.*-6.

750. Saint-Evremond dans: *ibid.*-2.
751. Saint-Evremond dans: *ibid.*-8.
752. Saint-Evremond dans: *ibid.*-71.
753. Saint-Evremond dans: "Oeuvres", s.l. 1740.
754. Saint-Evremond dans: *ibid.*-15.
755. Saint François de Sales dans: *ibid.*-6.
755a. Saint François de Sales dans: *ibid.*-23.
756. Saintôt (Mme de) dans: Recueil Conrart 4115, To X, pp. 701-749.
757. Saint-Simon dans: *ibid.*-8.
758. Saliez (Mme de) dans: *ibid.*-18.
759. Sancourt dans: *ibid.*-17.
760. Sanzei (Mme de) dans: *ibid.*-111.
761. Sarasin dans: *ibid.*-6.
762. Sarasin dans: *ibid.*-29.
763. Sarasin dans: *ibid.*-7.
764. Sarasin dans: Manuscrits Conrart 5131.
765. Sarasin dans: "Oeuvres", Paris, A.Courbé, 1656.
766. Sarasin dans: J.-Fr. Sarasin, "Oeuvres", Paris, Champion, 1926.
767. Sarasin dans: *ibid.*-15.
768. Sarasin dans: *ibid.*-46.
769. Scarron dans: *ibid.*-6.
770. Scarron dans: *ibid.*-8.
771. Scarron dans: "Lettre en vers sur les mariages de Mlle de Rohan avec M. de Chabot, de Mlle de Rambouillet avec M. de Montausier et de Mlle de Brissac avec Sabatier", Paris, A.Aubry, 1645.
772. Scarron dans: *ibid.*-152.
773. Scarron dans: *ibid.*-766.
774. Scarron dans: *ibid.*-111.
775. Scarron dans: *ibid.*-15.
776. Schomberg (Marie de Hautefort) dans: *ibid.*-1.
777. Schomberg (Marie de Hautefort) dans: *ibid.*-6.
778. Schomberg (Marie de Hautefort) dans: *ibid.*-8.
779. Schomberg (Marie de Hautefort) dans: *ibid.*-15.
780. Schomberg (le maréchal de) dans: *ibid.*-17.
781. Scudéry (Georges de) dans: *ibid.*-46.
782. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-313.
783. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-550.
784. Scudéry (Mlle de) dans: Belmont L.: "Documents inédits sur la société et la littérature précieuses", Revue d'Histoire Littéraire de la France, IX, 1902, pp. 646-673.
785. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-6.
786. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-7.
787. Scudéry (Mlle de) dans: Durry M.-J., "Quelques lettres inédites du XVIIe et du XVIIIe siècles", La Table Ronde, Juillet, 1955.
788. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-36.
789. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-17.
790. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-8.
791. Scudéry (Mlle de) dans: "Lettres inédites de Mlle de Scudéry à Huet", Paris, H.Leclerc, 1902.
792. Scudéry (Mlle de) dans: Léon G.Pellissier: "Lettres inédites de Mlle de Scudéry à P.-D. Huet", dans: "Quelques Paquets de lettres érudites, familières et politiques", Paris, 1903.
793. Scudéry (Mlle de) dans: *ibid.*-140.

794. Scudéry (Mlle de) dans: Manuscrits Conrart 5131, 5132.
795. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-152.
796. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-46.
797. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-605.
798. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-31.
799. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-112.
800. Scudéry (Mlle de) dans:Taisand P., "Lettres inédites de Bossuet et de Mlle de Scudéry", Paris, Ch.Dounial, 1869.
801. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-15.
802. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-199.
803. Scudéry (Mlle de) dans: ibid.-18.
804. Scudéry (Mme de) dans: ibid.-6.
805. Scudéry (Mme de) dans: ibid.-8.
806. Séneville (Mme de) dans: ibid.-17.
807. Serment (Mlle de) dans: ibid.-18.
807a. Servien (surintendant) dans: Cousin V., "La jeunesse de Mme de Longueville", Paris, Didier, 1859.
808. Sévigné (Charles de) dans: ibid.-6.
809. Sévigné (Charles de) dans: ibid.-8.
809a. Sévigné (Charles de) dans: ibid.-111.
810. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-6.
811. Sévigné (Mme de) dans: "Correspondance", présentée et annotée par Roger Duchêne", Paris, Gallimard, to I 1972, to II 1974, to III 1978.
812. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-36.
813. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-17.
814. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-8.
815. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-140.
816. Sévigné (Mme de) dans: "Lettres de Mme de Sévigné à sa fille et à ses amis", éd. Bossange et Masson, Paris, A.Belin, 1812.
817. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-71.
818. Sévigné (Mme de) dans: ibid.-46.
819. Sévigné (le marquis de) dans: ibid.-17.
820. Silhon dans: ibid.-78.
821. Simiane (Mme de) dans: ibid.-140.
822. Simiane (Mme de) dans: ibid.-506.
823. Simiane (Mme de) dans: ibid.-816.
824. Singlin (l'abbé) dans: ibid.-1.
825. Soissons (le comte de) dans: ibid.-100.
826. Sourdis (le marquis de) dans: ibid.-1.
827. Souvré (Eléonore de, abbesse de Saint-Armand de Rouen) dans: ibid.-1.
828. Suze (la comtesse de) dans: Manuscrits Conrart 5131.
829. Taisand P. dans: ibid.-22.
830. Taisand P. dans: ibid.-800.
831. Talon (Mme de) dans: ibid.-17.
832. Tavannes (le comte de) dans: ibid.-17.
833. Tencin dans: ibid.-389.
834. Termes (le marquis de) dans: ibid.-17.
835. Thésut (l'abbé de) dans: ibid.-17.
836. Thianges (la marquise de) dans: ibid.-17.
837. Thou (le président de) dans: ibid.-17.
838. Thoulier P. dans: ibid.-411.
839. Toucy (la marquise de) dans: ibid.-1.
840. Toulangeon (la comtesse de) dans: ibid.-17.
841. Treuvé (l'abbé Simon-Michel) dans: ibid.-22.
842. Trévaly (M. de) dans: ibid.-226.

843. Tréville dans: ibid.-2.
844. Trichateau (le marquis de) dans: ibid.-17.
845. Trémouille (Ch.-C. de la) dans: ibid.-62.
846. Turenne dans: ibid.-6.
847. Turenne dans: ibid.-17.
848. Ursins (Mme des) dans: ibid.-36.
849. Uxelles (la marquise de) dans: ibid.-17.
850. Vandy (Mlle de) dans: ibid.-550.
851. Vandy (Mlle de) dans: ibid.-7.
852. Vandy (Mlle de) dans: Manuscrits Conrart 4119, 4126, 4110.
853. Vaumorière (Pierre Ortigue de) dans: "Lettres sur toutes sortes de sujets", Paris, C.Robustel, 1714.
854. Vaumorière (Pierre Ortigue de) dans: ibid.-60.
855. Verjus (le père) dans: ibid.-17.
856. Verjus (le père) dans: ibid.-46.
857. Vertron (de) dans: ibid.-18.
858. Vertus (Mlle de) dans: ibid.-1.
859. Victoire (l'abbé de la) dans: ibid.-1.
860. Videt dans: "Lettres", Paris, I.Dedin, 1631.
861. Vigean (Mlle Du) cf.269.
862. Vigne (Mlle de la) dans: "Correspondance entre Mlle de la Vigne et l'abbé Fléchier, prose et vers", Recueil Conrart 5422, To XIII, pp 411-417.
863. Villars (Mme de) dans: ibid.-6.
864. Villars (Mme de) dans: ibid.-8.
865. Villars (Mme de) dans: ibid.-140.
866. Villars (Mme de) dans: ibid.-389.
867. Villars (Mme de) dans: ibid.-111.
868. Villeroy (la duchesse de) dans: ibid.-17.
869. Villette (la marquise de) dans: ibid.-2.
870. Villette (Marsilly de, marquis) dans: ibid.-411.
871. Visemal dans: ibid.-17.
872. Voiture dans: ibid.-33.
873. Voiture dans: ibid.-23.
874. Voiture dans: ibid.-6.
875. Voiture dans: ibid.-36.
876. Voiture dans: ibid.-8.
877. Voiture dans: "Lettres choisies de Voiture et de Balzac", Paris, Dentu, 1807.
878. Voiture dans: Uccicini, "Lettres de Voiture", Paris, Charpentier, 1855.
879. Voiture dans: ibid.-71.
880. Voiture dans: Magne, E., "Voiture et les origines de l'hôtel de Rambouillet", Paris, Mercure de France, 1911.
881. Voiture dans: Manuscrits Conrart 4115.
882. Voiture dans: "Oeuvres", éd.A.Roux, Paris, Didot frères, fils et Cie, 1858.
883. Witt (Jean de) dans: "Mélanges historiques. Lettres de Balzac", Paris, Impr. Nationale, 1873.
884. Ysarn, cf. 376a.
885. Ysarn, cf. 376b.
886. Zoccoli (le père) dans: ibid.-17.

II. AUTRES SOURCES

887. Adam A.: "Histoire de la littérature française au XVIIe siècle", Paris, Domat, 1948, t° I.
888. Adam A.: "Histoire de la littérature française", Paris, Domat, 1948, t° II.
889. Adam A.: "Histoire de la littérature française du XVIIe siècle", Paris, Editions Mondiales del DUCA, 1962.
890. Arioste L.: "Les Supposés", Paris, E.Groulleau, 1552.
891. Aristote: "Poétique", Paris, A.Durand, 1858.
892. Arnauld: "Papiers de la Famille Arnauld", Mss. 6041.
893. Arnauld L.: "Anecdotes inédites sur Malherbe", Paris, A.Picard, 1893.
894. Balzac: "Dissertations politiques", dans: "Oeuvres de Balzac", Paris, L.Billaine, 1665.
895. Barthélemy (Edouard, M.de): "Les amis de la marquise de Sablé", Paris, Dentu, 1865.
896. Barthélemy (Edouard, M.de): "Mme la comtesse de Maure, sa vie et sa correspondance", Paris, J.Gay, 1863.
897. Barthélemy (Edouard, M.de): "Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate", Paris, Didier, 1880.
898. Bellegarde (l'abbé de): "Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter", Paris, J.Guignard, 1700.
899. Belmont L.: "Documents inédits sur la société et la littérature précieuses". Revue d'Histoire Littéraire de la France IX - 1902, p.646-673.
900. Benserade: "Poésies", Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875.
901. Berthelot: "Poésies du sieur Berthelot", s.d.n.l.
902. Bled (V. du): "La société française du XVIIe au XXe siècle", Paris, Didier, 1900.
903. Boileau: "Satire contre les femmes" dans: "Oeuvres", Genève, Fabri et Barrillot, 1716.
- 903a. Bonnefon (Paul): "La société française du XVIIe siècle - lectures extraites des Mémoires et des Correspondances", Paris, A.Colin, 1907.
904. Bouhours (le père): "La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit", Paris, 1771.
905. Bouhours (le père): "Remarques nouvelles sur la langue française", Paris, G.L. Josse, 1692.
906. Buffet (Marguerite): "Observations sur la langue française avec les éloges des Illustres Savantes, tant Anciennes que Modernes", Paris, J.Cusson, 1668.
907. Bussy-Rabutin (Roger de): "Histoire amoureuse des Gaules", 1754, s.l.ni éditeur.
908. "Cabinet satyrique" (le), Paris, A.Guillot, s.d.
909. "Cabinet satyrique" (le), Paris, Apollon, s.d.
910. Callières F.: "De la science du monde et des connaissances utiles à la conduite de la vie", Paris, E.Ganeau, 1717.
911. Callières F.: "Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler", Paris, M.Brunet, 1698.

912. Callières F.: "Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer", Paris, L.Barbin, 1693.
913. Camusat (Fr. Denis): "Mélanges de littérature tirés des lettres manuscrites de M. Chapelain", Paris, Briasson, 1724.
914. Carlsson S. et Rosén J.: "Den svenska historien", vol.4, Stockholm, Bonniers, 1967, pp. 260-271.
915. Casa (Giovanni della): "Le Galatée, ou des façons et manières louables", Genève, J.de Tournes, 1609.
916. Catalogue (le) de l'exposition à la B.N. en 1968: "Les salons littéraires au temps des Précieuses", Paris, 1968, B.N. expo 201.
917. Chapelain (Jean) "Oeuvres diverses de Jean Chapelain", Mss 12847 fos 22-34 (B.N.).
918. Chapelain (Jean): "La Pucelle ou la France délivrée", Paris, A.Courbé, 1656.
919. Chéruel A.: "Dictionnaire historique des institutions, moeurs et coutumes de la France", Paris, Hachette, 1855.
920. "Clef inédite du "Grand Cyrus" dans: Cousin V., "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.
921. Colombey (Emile): "L'Académie de la vicomtesse d'Auchy", dans: "Ruelles, salons et cabarets", Paris, E.Dentu, 1888.
922. Colombey (Emile): Préface et annotations dans: Pellison, "La Journée des Madrigaux", Paris, A.Aubry, 1856.
923. Conrart: Mss de Conrart 5420, 5413, 5217.
924. Conrart: Mss de Conrart 5422 t° XIII.
925. Conrart: Recueils de Conrart 4124, 4129 t.24, 4126 t.21, 4123 t.18, 4115 t.10.
926. Corneille P.: "Lettre du désintéressé" dans: "Recueil des bonnes pièces qui ont été faites pour et contre Le Cid", Paris, N.Traboulliet, 1637.
927. Cotin (l'abbé): "Oeuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin", Paris, E.Loyson, 1663.
928. Cousin V.: "La jeunesse de Mme de Longueville", Paris, Didier, 1859.
929. Cousin V.: "La société française au XVIIe siècle", Paris, Didier et Cie, 1858.
930. Cousin V.: "La société française au XVIIe siècle" édité par Leon Delbos, Oxford at the Clarendon Press, 1909.
931. Crépet E.: "Le trésor épistolaire de la France", Paris, Hachette, 1865.
932. Dangeau (le marquis de): "Journal", Paris, Fermin Didot Frères, 1854.
933. Du Bosc (le père): "L'Honnête femme", Paris, Billaine, 1635.
934. Du Bosc (le père): "L'Honnête femme - troisième et dernière partie", Paris, A.Courbé, 1636.
935. Duchêne (Roger): "Le lecteur de lettres", dans: "Revue d'Histoire Littéraire de la France", XI/XII, 1978, pp. 977-990.
936. Duchêne (Roger): "Réalité vécue et réussite littéraire: Le statut particulier de la lettre", dans: "Revue d'Histoire Littéraire de la France", III/IV, 1971, pp. 177-194.
937. Lesclache (L'Esclache): "Discours touchant l'utilité de la science".Recueil Conrart 2858, fo 231.

938. Erasme: "La civilité puérile", trad. A.Bonneau, Paris, I.Liseux, 1877.
939. L'Estoile (M. de): "Vers de M. de l'Estoile à M. de Malleville", Manuscrits Conrart 4115, t° X et 4129, t° XXIV.
940. "Galerie des peintres ou recueil des portraits" (la), collectif, Paris, Ch.de Sercy, 1663.
941. Gasté (Armand): "Lettres et pièces inédites ou peu connues", Caen, Ed. Bossuet, 1893.
942. Genlis (Stéphanie-Félicité de): "Mémoires", Czytelnik, Varsovie, 1985.
943. Gérard M.: "Art épistolaire et art de la conversation: les vertus de la familiarité", dans: "Revue d'Histoire Littéraire de la France", XI/XII, 1978, pp. 958-976.
944. Girac (Sieur de): "Réponse du Sieur de Girac à la défense des oeuvres de M. de Voiture faite par Costar", Paris, A.Courbé, 1655.
945. Godeau A.: "Poésies chretiennes et morales", Paris, P. le Petit, 1660.
946. Gomberville: "La doctrine des moeurs tirée de la philosophie des Stoïques", Paris, L.Sevestre, 1646.
947. Gourville: "Mémoires", Paris, Renouard, 1845.
948. "Grand Almanach d'Amour (le)", Paris, Ch.de Sercy, 1657.
949. "Guirlande de Julie (la)", collectif, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1875.
950. Kerviler R.: "J. Chapelain", dans: "Revue du Monde Catholique", 1877, pp. 799-823.
951. Kerviler R.: "Valentin Conrart, sa vie et sa correspondance", éd. de Barthélemy, Paris, Librairie Académique, 1881.
952. La Bruyère: "Les Caractères", Paris, Garnier, 1962.
953. La Bruyère: "Maximes", dans: L. de Saint-Ange, "Le secret de triompher des femmes et de les fixer", Paris, Ponthieu, 1825.
954. La Bruyère: "Oeuvres", Paris, Ménard et Desenne, fils, 1818.
955. La Ferrière (H. de): "La Saint-Barthélemy, la veille, le jour, le lendemain", Paris, Calmann Lévy, 1892.
956. Lanson G.: "Histoire de la littérature française", Paris, Classique Hachette, 1953.
957. La Rochefoucauld: "Maximes", Bordas, Paris, 1966.
958. La Rochefoucauld: "Oeuvres", Paris, N.Chaix, 1865.
959. Liancourt (la duchesse de): "Réglement", Paris, Plon, 1881.
960. Lorraine (Louise-Marguerite de, princesse du Conti): "Histoire des Amours du Grand Henri IV sous le nom d'Alcandre", B.N.f.fr., Mss 23302.
961. Magendie (Maurice): "La politesse mondaine", Paris, Les Presses Universitaires de France, 1925.
962. Magne (Emile): "Les salons au temps de Louis XIII", dans: "Le Figaro Littéraire", 28.IV.1942.
963. Malherbe: "Oeuvres", Paris, C.Barbin, 1659.
964. Malherbe: "Poésies complètes de Malherbe", Paris, A.Lemerre, 1874.
965. Malleville: "Poésies", Paris, N.Bessin, 1659.
966. Manuscrits f.fr. 884, fo 102, B.N.
967. Manuscrits f.fr. 12491, B.N.
968. Manuscrits Cinq cents Colbert 488, B.N.

969. Marcou F.: "Etude sur la vie et les oeuvres de Pellisson", Paris, A.Durand, 1859.
970. Marolles (M. de): "Mémoires", Paris, A.de Sommaville, 1657.
971. Matter M.: "Lettres et pièces rares ou inédites", Paris, Amyot, 1846.
972. Maulevrier: "La Carte du Royaume des Précieuses" dans: "Recueil de pièces en prose, les plus agréables de ce temps", collectif, Paris, Ch.de Sercy, 1658.
973. "Mémoires sur la régence d'Anne d'Autriche (1611-1643)" dits le "Supplément français", Mss 10324 (B.N.).
974. Ménage G.: "Ménagiana", Paris, Florentin et Delaulne, 1693.
975. "Mercure Galant", IV 1679, V 1679, VI 1679.
976. Méré (le chevalier de): "Oeuvres complètes", Paris, F.Roches, 1930.
977. Mézeray (F. de): "Histoire de France", Paris, M.Guillemot, 1651.
978. Michaud A.: "Nouvelle Biographie Générale", Copenhague, MM. Fermin Didot Frères, 1964.
979. Montaigne: "Pensées de Montaigne sur les femmes, l'amour, le mariage et la société" dans: L. de Saint-Ange, "Le secret de triompher des femmes et de les fixer", Paris, Ponthieu, 1825.
980. Mongrédien (Georges): "La vie littéraire au XVIIe siècle", Paris, Tallandier, 1947.
981. Mongrédien (Georges): "Les Précieux et les Précieuses", Paris, Mercure de France, 1939.
982. Mongrédien (Georges): "Une rivale de la marquise de Rambouillet. La vicomtesse d'Auchy", dans: "Mercure de France 1.IV. - 1.V.", 1931, Paris, pp. 355-380.
983. Montpensier (Mlle de): "Divers portraits", Caen, 1659.
984. Montpensier (Mlle de): "Relation de l'Isle imaginaire" A.-A.Renouard, 1805, Paris.
- 984a. Montpensier (Mlle de): "Histoire de la princesse de Paphlagonie", A.-A.Renouard, 1805, Paris.
985. Montpensier (Mlle de): "Mémoires", Paris, Charpentier, 1859.
986. Motteville (Mme de): "Mémoires", Paris, Charpentier, 1882.
987. "Nouveau recueil des plus beaux vers de ce temps", Paris, Toussaint du Bray, 1609.
988. Pascal B.: "Pensées", éditions Bordas, Paris, 1966.
989. Pascal B.: "Les Provinciales", Paris, A.Lemerre, 1891.
990. Pellisson: "La journée des Madrigaux", Introd. et notes de E.Colombey, Paris, A.Aubry, 1854.
991. Pellisson: "Lettres historiques", Paris, F.Barois, 1729.
992. Pellisson: "L'Histoire de l'Académie Française", Paris, Didier et Cie, 1858.
993. Perrault Ch.: "Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le XVIIe siècle", Paris, A.Dezallier, 1701.
994. Perrot d'Ablancourt N., (préface) dans: "L'honnête femme", Paris, Didier, 1972.
995. "Poésies choisies", recueil collectif, Paris, Ch.de Sercy, 1653.

996. Pognon (Edmond): "Histoire du peuple français de Jeanne d'Arc à Louis XIV (1380-1715)", Nouvelle Librairie de France, Paris, 1952.
997. Pure (l'abbé de): "La Précieuse ou le mystère des ruelles", Paris, G. de Luyne, 1656.
998. Racan: "Mémoires pour la vie de Malherbe", dans: "Oeuvres complètes", Paris, P.Jannet, 1857.
999. Rathéry et Boutron: "Mlle de Scudéry, sa vie, sa correspondance", Paris, L.Techener, 1873.
1000. "Recueil des bonnes pièces qui ont été faites pour et contre le Cid", Paris, N.Traboull et, 1637.
1001. "Recueil de pièces en prose", Paris, Ch.de Sercy, 1662.
1002. "Recueil de pièces curieuses et nouvelles", collectif, La Haye, A.Moetjens, 1694.
1003. Richelet P.: "Les plus belles lettres françaises sur toutes sortes de sujets", Paris, M.Brunet, 1705.
- 1003a. Ripaut Archange R.P.: "Abominations des abominations des fausses dévotions de ce temps", Paris, C.Cramoisy, 1632.
1004. Roederer P.L.: "Mémoires pour servir à l'histoire de la société polie en France", Paris, Didot Frères, 1835.
1005. Roy E.: "Les lettres et la société dans la première moitié du XVIIe siècle", Dijon, 1896, Revue Bourguignonne de l'Enseignement.
1006. Sablé (Mme la comtesse de): "Les Maximes de Mme la comtesse de Sablé" dans: ibid.-550.
1007. Saint-Amant: "Le poète crotté", dans: "Oeuvres", Paris, N.Traboull et, 1638, p.35.
1008. Saint-Ange (L. de): "Le secret de triompher des femmes et de les fixer", Paris, Ponthieu, 1825.
1009. Saint-Evremond: "Oeuvres", Paris, C.Barbin, 1680.
1010. Sarasin: "Oeuvres de M. Sarasin", Paris, A.Courbé, 1656.
1011. Sarasin: "Discours sur l'amour tyrannique de M. de Scudéry" dans: "Oeuvres", Paris, A.Courbé, 1656.
1012. Sauval H.: "Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris", Paris, 1733.
1013. Scudéry (Georges de): "Alaric, ou Rome vaincu", Paris, A.Courbé, 1654.
1014. Scudéry (Georges de): "Le Cabinet de M. de Scudéry", Paris, A.de Sommaville, 1646.
1015. Scudéry (Georges de): "Lygdamon" dans: "Oeuvres", Paris, A.de Sommaville, 1635.
1016. Scudéry (Georges de): "Observations sur le Cid", Paris, A.de Sommaville, 1637.
1017. Scudéry (Madeleine de): "Artamène ou Le Grand Cyrus", Paris, A.Courbé, 1653.
1018. Scudéry (Mlle de): "Conversations nouvelles sur divers sujets", Paris, C.Barbin, 1684.
1019. Segrais: "Segraisiana", Paris, Compagnie des Libraires Associés, 1721.
1020. Somaize A.B.: "Le Grand Dictionnaire des Précieuses", Genève, Slatkine Reprints, 1972.
1021. Sorel: "Les Loix (sic) de la Galanterie", dans: "Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps", collectif, Paris, Ch.de Sercy, 1658.
1022. Tallemant: "Historiettes", Paris, Gallimard, 1960.
1023. Taschereau (Jules): "Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille", Paris, A.Mesnier, 1829.

1024. Titon du Tillet: "Le Parnasse français", Genève, Slatkine Reprints, 1971.
1025. Tournier M.: "Le Roi des Aulnes", Paris, Gallimard, 1970.
1026. Trévoux, Dictionnaire de, Paris, Compagnie de Libraires Associés, 1771.
1027. Tristan l'Hermite: "La Carte du Royaume d'Amour", dans: "Recueil de pièces en prose, les plus agréables de ce temps", collectif, Paris, Ch. de Sercy, 1658.
1028. "Un tournoi de trois pucelles en l'honneur de Jeanne d'Arc", Paris, A. Picard, 1878.
1029. Ursins (Charlotte des, vicomtesse d'Auchy): "Homélie sur l'Épître de Saint-Paul aux Hébreux", Paris, Ch. Rouillard, 1634.
1030. Vaugelas F.: "Remarques sur la langue française", Paris, J. Baudry, 1880.
1031. Vaumcrière (Ortigue de): "L'Art de plaire dans la conversation", Paris, J. Guignard, 1688.
1032. Vertron (Claude Guyonnet de): "La nouvelle Pandore ou les femmes illustres du siècle de Louis le Grand", Paris, C. Mazuel, 1698 (2 vol.).
1033. Videt L.: "Le Mélite", Paris, S. Thiboust, 1624.
1034. Videt L.: "Histoire du connétable Lesdiguières", Paris, F. Mauger, 1666.
1035. Voiture V.: "Oeuvres", Paris, Didot, 1880.
1036. Voiture V.: "Vers à la mode de Neufgermain", Manuscrits Conrart 4126, t° XXI.
1037. Voltaire: "Le siècle de Louis XIV", Paris, Servièrre, 1792, t°s XXI-XXII.